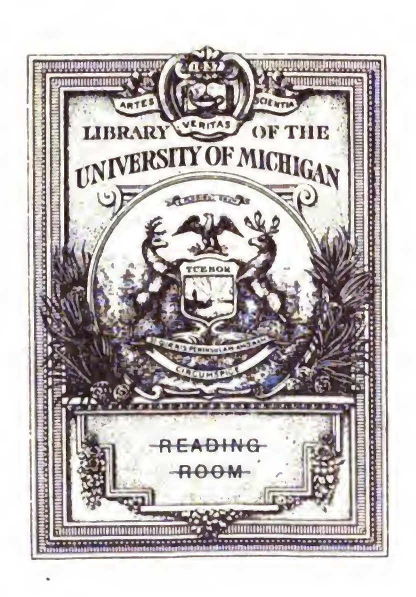




ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
READING
ROOM

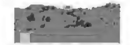


DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.



PARIS. IMP. DE BÉTHUNE ET PLON,
Rue de Vaugirard, 36.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER; 1735-1802

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 5,000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Convenientia cuique. Hor. A. P.

TOME DIX-NEUVIÈME.



PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11.

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13.

1836.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER;

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Edition,

AUGMENTÉE DE 5,000 ARTICLES INTERCALLÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Convenientia cuique. Hor. A. P.

TOME DIX-NEUVIÈME.

PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11;

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13,

ET A LYON, CHEZ GIBERTON ET BRUN.

1836.

oppo-
mparé
l'avait
, à la-
; car il
me dont
préparé

que de
résistible
e minis-
tables en
de parti;
ait voulu
à qui l'on
leurs ver
bien plus
aimable

s s'était sé
ats avaient
osés, l'im
i qui avai
celui qu

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DE

FELLER.

T.

* TABARAUD (Mathieu-Mathurin), *prêtre*, né à Limoges en 1744, sortit de *Saint-Sulpice* pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, en 1764. Envoyé à Nantes pour y enseigner les humanités, puis à Arles et à Lyon, pour y professer la théologie; il était dans cette dernière ville lorsque M. de Montazet faisait rédiger un cours de théologie par le père Valla, aussi oratorien; l'on assure qu'il fut appelé à coopérer à la seconde édition de cet ouvrage, qui parut en 1780. Dans le même temps, Emery professait au séminaire de Saint-Irénée, tenu par les Sulpiciens, et plusieurs fois les deux jeunes professeurs luttèrent ensemble dans des thèses de théologie. En 1783, Tabaraud devint supérieur du collége de Pézénas; il l'était de celui de la Rochelle en 1787, lorsqu'il fit imprimer, contre un mandement de M. de Crussol, évêque de cette ville, deux *lettres* en faveur de l'édit de novembre 1787, relatif à l'état civil des protestants. Au commencement de la révolution, il était supérieur de la maison de l'Oratoire de Limoges, son pays natal. Tabaraud se prononça contre les innovations de l'assemblée constituante, dans deux *Lettres* adressées à l'évêque constitutionnel Gayvernon, et dans ses *Observations sur une lettre pastorale* du même. Dénoncé pour ces écrits par le club des jacobins de Limoges, il se retira à Lyon, puis à Paris, et fut un des signataires de la lettre adressée à Pie VI, par environ soixante oratoriens, pour protester contre les nouveaux décrets. Après les malheurs du 2 septembre, il s'enfuit de Rouen, où il était depuis

quelque temps, et se réfugia à Londres, où il demeura dix ans. Il y rédigea la partie politique du *Times*, travailla à l'*Oracle*, et à l'*Anti-Jacobin-Review*, et traduisit de l'anglais les *Réflexions soumises à la considération des puissances combinées*, par Bowles, 1799. Il fut aussi, conjointement avec le père Mandar, rédacteur de la lettre écrite à Pie VI en 1798 par plusieurs évêques de France pour compatir à ses tribulations. Tabaraud profita du concordat de 1801 pour rentrer en France, et Fouché, son ancien confrère, le fit proposer pour l'épiscopat. Mais, afin d'échapper aux sollicitations, il se retira en province, et continua dès-lors à s'occuper des mêmes travaux qu'auparavant, passant 6 mois à Limoges, dans sa famille, et le reste à Paris. Chaque année, on le voyait publier des ouvrages plus ou moins considérables, et son histoire est presque toute renfermée dans la liste de ses écrits. En 1811, il fut nommé censeur de la librairie, dont M. de Pommereul était directeur-général; il profita de l'influence que cette charge lui donnait pour faire un peu la guerre aux livres de théologie et de piété qui contrariaient ses idées jansénistes. Louis XVIII le nomma censeur honoraire en 1814, et l'abbé de Montesquiou lui fit avoir une pension de retraite. Un ouvrage qu'il publia en 1816 le jeta dans des controverses assez vives, tant avec les théologiens qu'avec son évêque : ce sont les *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, réfutés par M. Boyer, de Saint-Sulpice, et condamnés par M. Dubourg, évêque de Limoges. Blessé par la censure du prélat, il publia pour la défense de son ouvrage plusieurs *Lettres* remplies d'amertume, même envers le souverain pontife, qui avait confirmé la sentence de Limoges. Peu après, il réchauffa la dispute par son écrit *Du droit de la puissance temporelle dans l'Église*, et en 1825 il donna encore une nouvelle *Édition* fort augmentée du livre des *Principes*. Tabaraud, quoique avancé en âge et affligé d'une cataracte depuis 1814, ne laissait pas que de travailler encore, dictant à un secrétaire ce qu'il composait. Sur la fin de sa vie il recouvra la vue, et mourut à Limoges le 9 janvier 1832. Voici la liste à peu près complète de ce qu'il a écrit : | Deux *Lettres* publiées à la Rochelle sur l'édit de novembre 1787 ; deux *Lettres à Gayvernon*, évêque de la Haute-Vienne, et *Observations sur une lettre pastorale* du même; | *Prospectus et mémoires pour les amis de la paix*, 1791 ; | *Traité historique et critique de l'élection des évêques*, Paris, 1792, 2 vol. in-8°. Le but de l'auteur est de montrer que l'élection des évêques appartenait au clergé, et que le peuple n'y prenait part qu'en manifestant ses vœux ; *De l'importance d'une religion de l'État*, 1803, in-18 ; seconde édition fort augmentée, 1814, in-8° de 190 pages ; *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*. Ce n'est qu'une esquisse de l'ouvrage publié sous le même titre en 1816, et réimprimé avec de nouvelles additions en 1825. | *De la philosophie de la Henriade*, 1805, seconde édit., 1824. Il y a d'excellentes choses dans cet opuscule ; | *Historique du philosophisme anglais*, Paris, 1816, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est une de ses meilleures productions. On voit par la préface qu'il se proposait de donner l'*Histoire du philosophisme français* ; | *De la réunion des communes chrétiennes*. Tabaraud y montre

beaucoup de modération et de connaissances ; | *Des interdits arbitraires de la célébration de la messe*, 1809, in-8°, réimprimé à Paris en 1820, avec l'*Appel comme d'abus* ; | *Questions sur l'habit clérical* ; | *Lettre à M. de Bausset, pour servir de supplément à son Histoire de Fénelon* ; | *Seconde lettre à M. de Bausset, pour servir de supplément à son Histoire de Fénelon*. L'auteur y plaide nettement pour les jansénistes ; | *Essai historique et critique sur l'institution des évêques*, 1811, in-8°. Dans cet écrit, publié à l'époque où Pie VII était prisonnier à Savone, l'auteur essayait de prouver que, lorsque le pape refuse des *bulles* à une grande église, *elle a le droit de faire instituer les évêques* par les métropolitains ; | *Du pape et des jésuites*, Paris, 1814, in-8°, réimprimé plusieurs fois. C'est un écrit dicté par la partialité ; | *Du divorce de Napoléon avec Joséphine*, Paris, 1815, in-8° : c'est une discussion sur ce qui se passa à la fin de 1809, relativement au mariage de Buonaparte ; | *Histoire de Pierre* de Bérulle, *cardinal, fondateur de l'Oratoire*, 1817, 2 vol. in-8°, avec le nom de l'auteur. Cette *Histoire* est pleine de recherches, mais aussi de partialité ; | *Observations d'un ancien canoniste, sur la convention du 11 juin 1817*. 1817, in-8° : écrit janséniste ; | *Défense de la déclaration du clergé par Bossuet*, 1820, in-8°, où l'on relève encore une aberration importante de M. de Bausset ; | *Examen de l'opinion de M. le cardinal de la Luzerne, sur la publication du concordat*, 1821, in-8° ; | *De l'inamovibilité des pasteurs du second ordre*, 1821, in-8°. L'auteur plaide en faveur de tous les prêtres qui ont été frappés d'interdit ; | *Des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, par un vétéran du sacerdoce*, 1823, in-8°, contre la nouvelle édition du *Bréviaire* de Paris ; | *Réflexions sur l'engagement exigé des professeurs de théologie, d'enseigner la doctrine contenue dans la déclaration de 1682*, 1824, in-8° ; | *Examen de deux propositions de lois qui doivent être faites aux chambres sur la célébration du mariage et sur la tenue des registres de l'état civil*, Limoges et Paris, 1825, in-8° ; | *Lettre à M. Bellart sur son réquisitoire du 30 juillet contre les journaux de l'opposition*, 1825, in-8° ; | *Histoire critique de l'assemblée de 1682*, 1826, in-8° ; | *Essai historique et critique sur l'état des jésuites en France*, 1828, in-8° ; cet *Essai* parut en même temps que l'ordonnance du 19 juin 1828 ; | *Vie du Père le Jeune, dit le Père l'Aveugle, prêtre de l'Oratoire*, 1830, in-8° ; | enfin un grand nombre d'*Articles* dans les 20 premiers volumes de la 'Biographie universelle'.

* TABARIN, acteur fameux, qu'on pourrait nommer le *Thespis français*, et qui vivait dans le XVIe siècle, est le premier inventeur des *parades* qui firent ensuite naître nos pièces dramatiques. Tabarin se distinguait de l'auteur grec en ce que celui-ci, monté sur des tonneaux, déclamait et chantait les louanges de Bacchus, et le Français, plus de 24 siècles après, ne représentait sur des tréteaux que des farces populaires, dont les titres peuvent donner une idée de l'esprit et du goût du temps ; ces titres sont : *Quel est le premier créé de l'homme ou de la barbe? Qui sont ceux qui sont les plus courtois? Qui sont ceux qui ne se servent point de gants en hiver? Quels sont les meilleurs palefreniers ?* etc., etc. On assembla ces titres et les sujets de ces farces, qu'on intitula *Recueil général des Œuvres et*

Fantaisies de Tabarin, Paris, 1623. Il s'était associé un célèbre opérateur de ce temps-là, avec lequel il parcourait la France. On y jouait déjà des pièces sacrées, qui méritaient plutôt le nom de dialogues, et dont les frères *de la passion* et de *la bazoche* avaient été les créateurs; mais ces pièces appartiennent à un genre plus élevé que celui des farces de Tabarin, qui se rapprochent bien plus de la comédie. Nous n'avons rappelé l'auteur de ces dernières que pour montrer l'humble commencement d'un art auquel la France doit un des plus beaux titres à sa gloire littéraire; et que Molière, Regnard, Piron, Gresset, Destouches, etc., ont à jamais illustré.

TABERNA ou TAVERNE (Jean-Baptiste), né à Lille, en 1622, se fit jésuite en 1640, enseigna long-temps la philosophie et la théologie avec distinction. La ville de Douai ayant été affligée d'une épidémie meurtrière, l'an 1686, Taberna prodigua ses soins aux malades, et fut la victime de sa charité. On a de lui : | *Synopsis theologiæ practicæ*, 3 vol. in-12, excellent abrégé de théologie morale, bien écrit, clair, précis et éloigné des deux extrêmes, du relâchement et de la rigidité : cependant l'évêque d'Arras, Guy de Sève de Rochechouart, en a censuré quelques propositions, le 5 mai 1703; mais les autres évêques n'ont pas paru faire attention à cette censure. *Voyez* SÈVE.

TABOUET (Julien), né dans le Maine, procureur-général du sénat de Chambéry, mort en 1562, a publié : | *Sabaudiæ principum genealogia, versibus et latiali dialecto digesta*, traduit en français, en prose et en vers, par Pierre Tredeham; une *Histoire de France* dans le même goût, imprimée, avec l'ouvrage précédent, en 1560, in-4°. Sa vie n'a point été exempte de reproches. Il fut mis, en 1556, au pilori; et banni comme faux accusateur.

* TABOURIER (Pierre-Nicolas), né à Chartres, et curé constitutionnel de Saint-Martin de cette ville, assista aux conciles de 1797 et 1801, tenus dans l'église métropolitaine de Paris, et convoqués par les évêques constitutionels *réunis*. Attaché à ce parti, il écrivit en sa faveur. On a de lui : | *La Défense de la constitution civile du clergé, avec des réflexions sur l'excommunication dont nous sommes menacés*, Chartres et Paris, 1791, in-8°; | *Discours pour tranquilliser les consciences sur les affaires du temps*; | un ouvrage *sur la Divinité de la religion chrétienne et ses vérités fondamentales*; | quelques autres *Ecrits* sur des matières religieuses. Tabourier mourut dans les premières années du XIXe siècle.

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains en Afrique, au temps de Tibère, était Numide de nation. Il servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains, et ayant déserté, il assembla une bande de vagabonds et de brigands, et, causa beaucoup de désordres. | Il fut battu par Furius Camillus, l'an 17 de J.-C.; mais Tacfarinas ne perdit pas courage, et continua pendant huit années à harceler les Romains. Il parvint à former une puissante armée avec laquelle il assiégea Thubascum. Dolabella accourut pour lui faire lever le siége. Il défit Tacfarinas, qui périt les armes à la main, et avec lui périt l'espoir de rendre ce pays indépendant. |

TACHARD (Gui), suivit, en qualité de missionnaire, M. de Chaumont dans son ambassade à Siam, en 1685, revint en Europe en 1688,

retourna dans l'Inde pour y continuer ses travaux apostoliques, et y mourut vers 1694. On a de lui : | *Voyage de Siam, en 1685, avec des observations astronomiques*, Paris, 1686, in-4° ; | *Voyage de Siam, avec des remarques historiques, physiques, géographiques et astronomiques*, Paris, 1689, in-4°. Ces voyages curieux et estimés, ont été réimprimés à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12. Le chevalier de Forbin prétend, dans ses Mémoires, que le P. Tachard est d'une crédulité excessive, et qu'il a exagéré la puissance et les richesses du roi de Siam ; | plusieurs *Lettres* dans le *Recueil des lettres édifiantes*. Il publia, entre ces deux voyages, un *Dictionnaire français et latin*, Paris, 1689, in-4°, et un autre *latin-français*, tous deux à l'usage du duc de Bourgogne. La meilleure édition de celui-ci est celle de Paris, 1727, in-4°. Il mourut vers la fin du XVIIe siècle.

TACHON (Dom Christophe), bénédictin de Saint-Sever, au diocèse d'Aire, mort en 1693, cultiva le talent de la chaire avec succès. On a de lui un livre intitulé : *De la sainteté et des devoirs d'un prédicateur évangélique, avec l'Art de bien prêcher, et une courte Méthode pour catéchiser*, in-12.

TACHOS ou TACHUS, roi d'Egypte du temps d'Artaxercès-Ochus, défendit ce royaume contre les Perses, qui songeaient à l'attaquer de nouveau, malgré les mauvais succès de leurs premiers efforts. Il obtint des Lacédémoniens un corps de troupes, commandé par Agésilas, qui le trahit d'une manière indigne. Tachos ayant donné à Chabrias, Athénien, le commandement de l'armée, et n'ayant laissé à Agésilas que celui des troupes auxiliaires, celui-ci profita de la révolte de Necténabo, avec lequel il se signalait. Le roi d'Egypte fut obligé de sortir de son royaume, et on ne sait pas trop ce que devint ce malheureux prince. Du reste, cette histoire, propre à prouver la mauvaise foi des Grecs et la vérité du proverbe *græca fides*, est douteuse dans plusieurs de ses détails, comme tout ce qui regarde l'Egypte à cette époque.

TACITE (C. Cornelius Tacitus), historien latin, né au premier siècle de l'ère chrétienne, était chevalier romain. Vespasien le prit en affection, et commença à l'élever aux dignités : Tite et Domitien eurent toujours beaucoup d'estime pour lui. Il fut consul, l'an 97, à la place de Virginius Rufus, sous Nerva, et épousa la fille du fameux Agricola. Il plaida plusieurs fois à Rome, et fit admirer son éloquence. Pline-le-Jeune et lui étaient étroitement liés ; ils se corrigeaint mutuellement leurs ouvrages. Nous avons de Corneille Tacite : | un Traité des *Mœurs des Germains*. Il loue les mœurs de ces peuples, et le tableau qu'il en fait est une bonne satire de Rome, devenue le siége de la mollesse et de la corruption. Ce que d'autres auteurs nous ont appris des Germains donne lieu de croire que le tableau de Tacite, quoique embelli, est ressemblant dans plusieurs points ; | la *Vie* de son beau-père *Agricola*. Cet écrit est un des plus beaux et des plus précieux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats, y peuvent trouver d'excellentes instructions ; | *Histoires des empereurs* : mais, de vingt-huit ans que cette histoire contenait (depuis l'an 69 jusqu'en 96), il ne nous reste que l'année 96 et une partie de 70 ; | ses *Annales* : elles renfermaient l'histoire de quatre empereurs, Tibère, Caligula, Claude, Néron. Il ne nous reste que

l'histoire du premier et du dernier, à peu près entière : Caligula est perdu tout entier, et nous n'avons que la fin de Claude. Tacite a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse et de vérité; les événements touchants, d'une manière pathétique, et la vertu, avec autant de sentiment que de goût. Il possède dans un haut degré la véritable éloquence, le talent de dire simplement de grandes choses. On l'accuse d'avoir peint trop en mal la nature humaine; mais c'est qu'il la connaissait bien. On lui reproche encore d'avoir le style trop concis, comme si le plus grand mérite d'un écrivain n'était pas de dire beaucoup en peu de mots. S'il peint en raccourci, ses traits, en récompense, sont d'autant plus vifs et plus frappants. D'ailleurs l'obcurité qu'on lui trouve vient, en grande partie de la décadence de la langue latine, et de l'ignorance de nos prétendus savants; les bons latinistes le lisent d'une manière aisée et coulante. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, c'est de n'avoir parlé de quelques objets que d'après ses préventions ou des erreurs populaires, comme lorsqu'il répète les calomnies des idolâtres contre les chrétiens et les juifs, dont il reconnaît d'ailleurs l'innocence, relativement aux accusations de Néron, et qu'il plaint d'avoir été l'objet des cruautés de ce monstre. Plusieurs auteurs se sont exercés sur Tacite. Il y en a une traduction française par d'Ablancourt, et une par Guérin, chacune en 3 vol. in-12 : l'une et l'autre sont peu estimées. Celle qu'a faite Amelot n'est recommandable que par les connaissances politiques qu'il a étalées dans ses longues notes; elle est en 6 vol., auxquels on a ajouté une suite en 4 vol. L'abbé de la Bletterie a traduit les *mœurs des Germains*, la *Vie d'Agricola*, et les six premiers livres des *Annales*, 3 vol. in-12 : le P. Dotteville a traduit le reste en 4 vol. in-12. Cette version est élégante et fidèle, et passait pour la meilleure avant celle de Dureau de la Malle, qu'on préfère à toutes celles qui l'ont précédée. Il a paru chez L.-F. de la Tour, à Paris, 1771, un Tacite en 4 vol. in-4°, et 1776, 7 vol. in-12, dont le titre est : *C. Cornelii Taciti Opera recognovit, emendavit, supplementis explevit, notis, etc., illustravit Gabriel Brottier*. Cette édition est un vrai chef-d'œuvre de typographie, et la meilleure qu'on ait donnée de cet auteur. Les lacunes sont remplies avec tant de jugement et de goût, qu'on ne s'aperçoit ni de la perte ni de la réparation. *Voyez* BROTTIER. Parmi les *Traductions* françaises de Tacite, nous citerons celles de Gallon de la Bastide, Paris, 1812, 3 vol. in-12; celle ci-dessus mentionnée de M. Dureau de la Malle, Paris, 1790, 3 vol in-8°; 1808, 5 vol. in-8°; 1817, avec les supplémens de Brottier; ibid. 1826, par les soins de M. Noël. On termine en ce moment une traduction de Tacite, par le savant académicien Burnouf, avec lequel va rivaliser bientôt une autre par M. Panckoucke.]

TACITE (M. Claudius), empereur romain, fut élu par le sénat, à la place d'Aurélien, le 25 septembre de l'an 275, après un interrègne d'environ 7 mois. Il se disait de la famille du précédent, et prit un soin extrême de conserver les écrits qu'il avait publiés; mais ces soins n'ont pu les sauver. Tacite se donna tout entier à l'administration de la justice et à la régénération des mœurs. Les mauvaises coutumes furent abolies, les lieux de prostitu-

tion furent condamnés, et les bains publics exactement fermés après le coucher du soleil. Il entreprit de porter la guerre chez les Perses et chez les Scythes asiatiques; et il était déjà à Tarse, en Cilicie, quand ses soldats lui ôtèrent la vie, après un règne de 6 mois: les Romains étaient trop corrompus pour s'accommoder d'un tel maître. Florien, son frère utérin, lui succéda.

TACQUET (André), jésuite d'Anvers, mort en 1660, se distingua dans les mathématiques, et donna un bon *Traité d'astronomie*. Ses ouvrages, imprimés en un vol. in-fol., Anvers, 1669 et 1707, ont été recherchés, et méritent encore de l'être.

* TADINO (Gabriel), chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, général de l'artillerie de l'empereur Charles Quint, naquit à Martinengo, dans le Bergamasque, en 1479. Il apprit d'abord la médecine; mais, son goût l'entraînant ensuite à l'étude des sciences exactes, il fit de rapides progrès dans l'architecture civile et militaire, et dans les autres branches qui ont rapport au génie et à l'artillerie. La fameuse ligue contre la république de Venise ayant été signée à Cambray, le 10 décembre 1508, il résolut d'employer ses talents à défendre son pays. Tadino obtint le grade de capitaine d'infanterie, et, dès sa première campagne, il donna des preuves d'une bravoure et d'une intelligence peu communes. Il fut nommé surintendant général des fortifications et de l'artillerie de l'île de Candie. De même que son concitoyen Colleoni, il fut le premier qui mit les canons en campagne, moyen bientôt adopté de toutes les nations. Il rendit des services signalés à l'ordre de Malte, dont le grand-maître, du vœu unanime de tous les chevaliers, le mit, en 1552, au rang des membres de cet ordre. Il fut ensuite un des plus vaillants défenseurs de la ville de Rhodes, qui aurait résisté à toutes les forces de Soliman II, sans la trahison de quelques citoyens gagnés par des sommes considérables. Cependant l'héroïque défense de Tadino lui mérita, de la part du grand-maître, le prieuré de Barlette, et il obtint ensuite la riche commanderie de Saint-Étienne, à Bar, dans le royaume de Naples. Lorsque l'empereur Charles-Quint fit présent de l'île de Malte aux chevaliers de Saint-Jean, en dédommagement de celle de Rhodes qu'ils avaient perdue, Tadino fut choisi parmi les ambassadeurs qui portèrent le "faucon" à l'empereur; hommage de reconnaissance que les chevaliers renouvelèrent chaque année jusqu'à Philippe III, petit-fils de Charles-Quint. Ce souverain, qui connaissait déjà la réputation de Tadino, l'engagea à entrer à son service, en 1523. Il le nomma général de son artillerie, et l'emmena avec lui dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir, et dans lesquelles Tadino acquit de nouveaux titres à la gloire. Devenu vieux, il se retira dans sa patrie avec une riche pension que lui fit l'empereur; mais la république de Venise, se voyant de nouveau attaquée par les Turcs, l'appela dans ses armées. Tadino lui rendit encore des services signalés, et mourut à Venise, en 1543, âgé de 64 ans. Jean-Baptiste Gallizotti, son compatriote, a publié les *Mémoires de la vie de Tadino*, Bergame, 1783, 1 vol. in-8°. Cet estimable militaire a laissé plusieurs ouvrages sur son art, dont le plus connu est celui intitulé: *Art de découvrir les mines*.

TAFFI (André), peintre, natif de

Florence, mort en 1294, âgé de 81 ans, apprit son art de quelques peintres grecs, que le sénat de Venise avait mandés. Il s'appliqua surtout à la mosaïque, sorte de peinture dont le secret lui fut montré par Apollonius, un de ces artistes grecs. Taffi travailla de concert avec lui dans l'église de Saint-Jean de Florence, à représenter plusieurs histoires de la Bible.

TAFFIN (Pierre), jésuite, né à Saint-Omer, mort à Lille, le 8 mai 1650, âgé de 52 ans, était bien instruit des usages des Romains, comme il paraît par le traité qu'il a publié sous ce titre : *De veterum Romanorum anno seculari*, Tournai, 1641, in-4°; traité inséré dans le 8e tome des *Antiquités romaines* de Grevius.

TAGEREAU (Vincent), avocat au parlement de Paris, au XVIIe siècle, était Angevin. On a de lui : | un Traité contre le congrès, imprimé à Paris, en 1611, in-8°, sous ce titre : *Discours de l'impuissance de l'homme et de la femme*. L'auteur y prouve que le congrès est déshonnête, impossible à exécuter, et empêche plutôt de connaître la vérité, qu'il ne sert à la faire découvrir. Cet usage abominable fut aboli, en 1677, sur un plaidoyer de Lamoignon, alors avocat général. | Le *Vrai Praticien français*, in-8°.

TAGLIACOZZI (Gaspard), professeur en médecine et en chirurgie dans l'université de Bologne, sa patrie, mourut dans cette ville, en 1553, à 64 ans. Il s'est rendu très-fameux par un livre où il enseigne la manière de réparer les défauts des narines, des oreilles et des lèvres, dans le cas de mutilation ou de difformité de ces parties. Mais Manget croit que tout ce qu'il dit sur cette matière, quelque ingénieux qu'il soit, n'a jamais pu exister que dans la théorie, et que lui-même ne l'avait point pratiqué. Quoi qu'il en soit, Tagliacozzi rapporte des exemples de nez perdus, rétablis par son art. Sa statue, dans la salle d'anatomie de Bologne, le représente un nez à la main. Son traité, plein de choses curieuses, divisé en deux livres, et accompagné de figures, parut à Francfort, en 1598, in-8°, sur l'édition faite à Venise l'année précédente, 1597, in-fol., sous ce titre : *De curtorum chirurgia per insitionem*. Un nommé Verduin a renouvelé l'idée de Tagliacozzi dans son livre *De nova artuum decurtandorum ratione*, Amsterdam, 1696, in-8°.

TAIKOSAMA, fameux empereur du Japon, commença, en 1596, contre les chrétiens, la terrible persécution, qui dura, avec quelques intervalles, jusqu'en 1650, époque de la mort du deuxième Xogunsama. (*V.* ce nom.) Il conquit la presqu'île de Corée par ses généraux; mais, ayant voulu conquérir la Chine, il ne réussit point dans ce projet, et perdit la Corée. Il conserva toujours l'esprit de son extraction, laquelle était fort basse : il était ombrageux, cruel, d'une luxure crapuleuse et dégoûtante, et finit par se faire adorer comme un dieu. Il mourut le 15 septembre 1598.

* TAILHÉ (Jacques), prêtre appelant, né, dans le commencement du siècle dernier, à Villeneuve d'Agen, a publié des compilations peu estimées, quoique très-répandues. Nous ignorons l'époque de la mort de cet écrivain, qui fut un compilateur peu exact, fort prévenu contre les jésuites et le clergé. Il a laissé : | un *Abrégé de l'Histoire ancienne de Rollin, à l'usage des jeunes gens*, 1744, 4 vol. in-12; nouvelle édit.,

1782, 5 vol. in-12; | *Abrégé de l'Histoire romaine*, idem, 1755, 4 vol. in-12; nouvelle édition, 1784, 5 vol. in-12. Ces deux ouvrages ont été souvent réimprimés, et sont encore en usage dans les colléges, quoiqu'ils soient rédigés dans un mauvais esprit et avec peu de talent; | *Abrégé chronologique de l'histoire des jésuites*, 1759, 2 vol. in-12, etc., etc. A ces compilations, il a ajouté quelques écrits, qui sont: | *Histoire de Louis XII*, Milan, 1755, 3 vol. in-12, sans nom d'auteur; 1784, 5 vol. in-12, avec le nom de l'auteur; | *Remarques succinctes et pacifiques sur les écrits pour et contre la loi du silence*, 1764, in-12; | *Portraits des jésuites*, 1762, in-12; | *Histoire des entreprises du clergé sur la souveraineté des rois*, 1767, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, mis à l'index en 1768, et qui n'est qu'une espèce de recueil de tout ce qu'ont dit les philosophes sur le même sujet, ne fit honneur ni aux principes ni à la gloire littéraire de l'auteur.

TAILLANDIER (Ch.-Louis), né à Arras en 1705, fut reçu dans la congrégation de Saint-Maur. Placé ensuite dans la maison des Blancs-Manteaux, il en épousa les sentiments hétérodoxes, et fit publiquement l'éloge d'un de ses confrères qui s'était dévoué à la secte de Saint-Médard, ce qui le rendit plus que suspect à tous les catholiques. Cependant, la congrégation s'étant chargée de l'histoire de Bretagne, il y fut employé avec dom Morier. Celui-ci donna d'abord trois volumes in-fol. de *Pièces pour servir à l'Histoire de Bretagne*, imprimés à Paris en 1742, 1744, 1746; et le premier volume de l'*Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, en 1750. Taillandier donna le second en 1756. Il est aussi l'éditeur du *Dictionnaire bas-breton*, dont il fit la préface. Il trouva moyen d'obtenir de riches bénéfices, par la protection de M. de Bonneguise, évêque d'Arras, et il parut dans le monde avec un air qui n'était pas celui de son état. Il mourut près de Lille en 1786.

* TAILLANDIER, président du tribunal de première instance de Sens (Yonne), mort en cette ville en 1832, exerçait ces fonctions magistrales depuis 17 ans. Il avait remplacé M. Billebault en 1815, et fut lui-même remplacé par M. Desnoyers, en vertu d'une ordonnance royale du 13 décembre 1832. Il est auteur de l'*Anti-Révolutionnaire*, ou *Lettres d'un père à son fils* sur les causes, la marche et les effets de la révolution française, 2 vol. in-8°, Paris, Adrien Leclère.

* TAILLASSON (Jean-Joseph), peintre français, naquit à Bordeaux, en 1744. Il était fils d'un riche négociant de cette ville, qui le destinait au barreau ou à l'état ecclésiastique. Taillasson fit de fort bonnes études; mais, son goût l'entraînant vers les beaux-arts, il montra un égal éloignement pour l'un et l'autre état que lui proposait son père. Afin de faire connaître ses intentions à ses parents, il écrivait sur les murs de sa chambre et sur ceux des corridors et des escaliers de sa maison, ces mots tracés en grosses lettres: « Je serai peintre ou je mourrai: j'en jure par Raphaël! » Une résolution aussi fortement annoncée, décida son père à ne plus s'opposer à ses désirs, et il lui permit de venir à Paris. Il y arriva avec son ami Latour, qui partageait son goût pour la peinture, et qui avait essuyé les mêmes obstacles avant de pouvoir se consacrer à cet art. Ils choi-

sirent pour maître Vien. Quoique Taillasson ne connût que le dessin, et qu'il fût déjà parvenu à sa dix-huitième année, il travailla si constamment qu'en peu de temps il devint un des meilleurs élèves de Vien. En 1773, il passa en Italie, demeura quatre ans à Rome, et, de retour à Paris, il fut agrégé à l'académie des arts, sur son tableau de la *Naissance de Louis XIII*. Deux ans après, un autre ouvrage qui lui fit plus d'honneur, *Ulysse enlevant à Philoctète les flèches d'Hercule*, lui mérita d'être admis comme membre dans cette même académie. Ses autres ouvrages sont : *Virgile, lisant à Auguste le passage de son Enéide sur la mort de Marcellus* ; une *Scène* du cinquième acte de *Rodogune* ; *Olympias, mère d'Alexandre, arrêtant les soldats qui venaient pour l'assassiner* ; *Timoléon* : *des étrangers qui visitent Syracuse* ; *Héro et Léandre* ; *Andromaque versant des larmes sur le tombeau d'Hector* ; *la mort de Socrate*, etc., etc. Taillasson avait beaucoup de goût et de facilité pour les vers, et a laissé un *Recueil de poésies*, Paris et Venise, 1785, in-4°, dans lequel on remarque un poème sur les *Dangers des règles dans les arts* ; mais sa meilleure production poétique est une *Elégie sur la nuit*. On cite avec éloge ses *Observations sur plusieurs anciens peintres*, in-8°, qui furent insérées dans le Moniteur et le Journal des arts. Cet artiste littérateur est mort à Paris en 1809, âgé de 64 ans.

* TAILLEFER DE MAURIAC (Pierre-Jean-François-Armand DE), ancien colonel de cavalerie, né au château de Fontbizol, mort le 17 décembre 1830 à l'âge de 83 ans, entra fort jeune dans les gardes-du-corps du roi. Au commencement de la révolution, il se signala par son dévouement dans les jours de danger, sortit ensuite de France, suivit les princes dans leur exil, se trouva à Mittau à l'époque du mariage du duc d'Angoulême, et apposa même son nom au contrat. Le calme le ramena dans sa patrie, où il vécut tranquille.

* TAILLEFER (WEGRIN, comte DE), conservateur du musée d'antiquités de Périgueux, etc., mort à Périgueux à 72 ans, en 1833, était un de nos plus savants antiquitaires. Dès sa jeunesse, il s'appliqua à l'étude et à la recherche des antiquités de cette contrée, et en 1821 et 1826 il en publia les résultats dans son ouvrage intitulé *Antiquités de Vesone* ; où l'on trouve une excellente dissertation sur les Gaulois et la description des monuments de cette antique cité, remplacée par la ville actuelle de Périgueux, et de ceux de son territoire. Il avait publié aussi, en 1804, l'*Architecture soumise aux principes de la nature et des arts*, livre dans lequel il recherche les moyens qui peuvent rapprocher les trois architectures d'une unité théorique et pratique.

TAILLEPIED (Noël), religieux de Saint-François, né à Pontoise, mort en 1589, fut lecteur en théologie et prédicateur. On a de lui : | une *Traduction* française des Vies de Luther, de Carlostadt et de Pierre Martyr, écrites en latin par Jérôme Bolsec, in-8° ; | un *Traité de l'apparition des esprits*, 1602, in-12 ; | un Recueil sur les *Antiquités de la ville de Rouen*, in-8°. C'est son meilleur ouvrage ; | L'*Histoire des druides*, Paris, 1585, in-8° : livre savant, rare et recherché.

TAISAND (Pierre), avocat et jurisconsulte au parlement de Dijon, naquit en cette ville en 1664. Il était très-savant dans les lois, devint

trésorier de France dans la généralité de Bourgogne, et mourut en 1715. On a de lui : | *Histoire du droit romain*, in-12 ; | *Coutume générale de Bourgogne* avec un *Commentaire*, 1698, in-fol. ; | *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, publiées par Claude Taisand, son fils, et dont la meilleure édition est celle de 1737, in-4°.

TAISNIER (Jean), né à Ath en 1509, fut précepteur des pages de l'empereur Charles-Quint; mais, cet emploi gênant son goût pour le travail et les talents agréables, il alla se fixer à Cologne, où il fut maître de musique de la chapelle de l'électeur. Il passait pour un habile chiromancien. On a de lui : | *Opus mathematicum*, Cologne, 1562, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve sa *Chiromancie* et son *Astrologie judiciaire* : | *De natura et effectibus magnetis*, Cologne, 1562, in-4°.

*TAIX (Guillaume DE), chanoine de l'église de Troyes, etc., né vers 1532 à Fresnai, près de Châteaudun, mort en 1599, a laissé : | *Recueil sommaire des propositions faites aux états de Blois, en 1576*, etc., qui se trouve dans les *Mélanges historiques* publiés par Nicolas Camusat, Troyes, 1619, in-8°; | *Mémoires des affaires du clergé de France en* 1576, 1579, 1580, 1585 et 1586, etc., ect., Paris, Bouillerot, 1625, 1 vol. in-4°.

*TALARU (La marquise DE), née de Rosières-Soran, morte en 1833, avait été une des personnes les plus brillantes par les grâces de l'esprit et du corps à la cour de l'infortunée Marie-Antoinette. Mariée en premières noces au marquis de Clermont-Tonnerre, l'un des plus éloquents orateurs de l'assemblée constituante, et l'une des premières victimes des fureurs révolutionnaires, elle habita long-temps les cachots. C'est à elle que La Harpe, devenu en 1793 le compagnon de captivité de cette femme remarquable, dut son retour aux principes de la religion. Madame de Clermont-Tonnerre avait épousé en secondes noces M. le marquis de Talaru.

TALBERT (François-Xavier), chanoine de Besançon, né dans cette ville en 1725, était fils d'un conseiller au parlement de Franche-Comté, et entra lui-même dans la magistrature ; mais il quitta la place qu'il y occupait pour embrasser l'état ecclésiastique. L'abbé Talbert aimait les lettres, et les avait cultivées avec soin. Il s'adonna à la prédication, prêcha à Lunéville devant le roi Stanislas, à la cour de Versailles devant la famille royale, et partagea en 1777 la station de Saint-Sulpice à Paris avec le célèbre père Élisée, son compatriote. Ce n'était pas seulement dans la chaire qu'il se faisait connaître par son talent distingué dans l'art oratoire ; il concourait pour la plupart des prix proposés par les diverses académies, et il le fit souvent avec succès. Il était de celle de Besançon. En 1791, il alla en Italie, où il eut occasion de connaître la princesse de Nassau, qui l'emmena dans ses terres en Pologne, et qui l'y traita avec une extrême bienveillance. Il mourut à Lemberg en Gallicie, le 4 juin 1803. Voici les titres de ses écrits : | *Discours sur la source de l'inégalité parmi les hommes*, couronné à Dijon en 1755. L'abbé Talbert eut pour concurrent J.-J. Rousseau, qui traita la matière avec des paradoxes. | *Panégyrique de saint Louis*, 1779 ; | *le Citoyen*, poème ; | *les Avantages de l'adversité*, poème qui remporta le prix de

l'académie d'Amiens; 1772, in-8°; | *Éloge historique du chevalier Bayard*, 1770, in-8° et in-12; | *Éloge de Michel de Montaigne*, in-8°, qui a remporté le premier prix de l'académie de Bordeaux en 1774; | *Éloge de Bossuet*, 1773, couronné par l'académie de Dijon; | *Éloge de Louis-le-Bien-Aimé*, lu à la séance publique de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon en 1775, in-8°, | *Stances sur l'industrie*, lesquelles ont remporté le prix de l'académie de Pau, 1770, in-8°; | *Éloge historique du cardinal d'Amboise*, couronné par l'académie de l'Immaculée Conception de Rouen, 1776, in-8°; | *Éloge de Philippe d'Orléans*, couronné à Villefranche, 1777, in-8°; | *Éloge de Michel de L'Hôpital*, couronné à Toulouse, 1777, in-8°.

TALBOT (Jean), comte de Shrewsbury et de Waterford, surnommé "l'Achille anglais", d'une illustre maison d'Angleterre, originaire de Normandie. [Il naquit vers 1373, à Blachmore, dans le Shropshire, sous le règne de Richard II.] Talbot donna les premières marques de sa valeur lors de la réduction de l'Irlande sous l'obéissance du roi Henri V, qui le fit gouverneur de cette île. Il se signala ensuite en France, où il était passé en 1417, avec l'armée anglaise. Il reprit la ville d'Alençon en 1428, puis Pontoise et Laval. Il commandait au siége d'Orléans, avec les comtes de Suffolck et d'Escalles; mais Jeanne d'Arc, dite "la Pucelle", les obligea de le lever. Talbot continua de se distinguer, jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier à la bataille de Patay en Beauce. Après sa délivrance, il emporta d'assaut Beaumont-sur-Oise, et rendit de grands services au roi d'Angleterre, qui le fit maréchal de France en 1441. Deux ans après, ce prince l'envoya, en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le roi Charles VII; il remplit sa mission avec beaucoup d'intelligence. La Guyenne ayant tenté de se détacher du parti de l'Angleterre, il prit Bordeaux avec plusieurs autres villes, et rétablit les affaires des Anglais; mais, étant accouru vers la ville de Castillon pour en faire lever le siége aux Français, il fut tué dans une bataille, avec un de ses fils, le premier juillet 1453.

TALBOT (Pierre), né en Irlande, en 1620, d'une branche de l'illustre maison de Talbot, devint aumônier de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, roi d'Angleterre. Son zèle pour la religion catholique le porta à quitter la cour et à repasser en Irlande, où il travailla si utilement pour l'Eglise, que le pape Clément IX le fit archevêque de Dublin. Arrêté et renfermé par les protestants dans une étroite prison, il y mourut en odeur de sainteté, vers 1682. On a de lui : | *De naturâ fidei et hæresis*, in-8°; | *Politicorum catechismus*, in-4°; | *Tractatus de religione et regimine*, in-4°; | *Histoire des iconoclastes*, Paris, 1674 in-4°; et d'autres ouvrages.

TALBOT (Richard), duc de Tirconel, frère du précédent, se trouva, dès l'âge de 15 ans à une bataille où il resta trois jours parmi les morts. Après la mort de Cromwell, il s'attacha à Charles II, roi d'Angleterre, et fut laissé vice-roi d'Irlande par Jacques II, lorsque ce dernier passa en France. Talbot s'opposa à Guillaume, prince d'Orange, et se préparait à donner bataille, lorsqu'il mourut en 1692. Son Oraison funèbre, prononcée à Paris par l'abbé

Anselme, et publiée in-4°, donne une grande idée de sa valeur et de son zèle pour la religion catholique.

TALLARD (Camille D'HOSTUN, comte DE), maréchal de France, naquit le 14 février 1652, d'une ancienne et illustre maison de Provence. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut élevé au grade de lieutenant-général en 1693. Il fut envoyé, l'an 1697, en qualité d'ambassadeur en Angleterre, où il conclut le traité de partage pour la succession de Charles II, roi d'Espagne; traité qui resta sans effet. La guerre s'étant rallumée, il commanda sur le Rhin en 1702. Le bâton de maréchal de France lui fut accordé l'année d'après. Il prit le vieux Brisach, sous les ordres du duc de Bourgogne, et mit le siége devant Landau. Les impériaux, commandés par le prince de Hesse-Cassel, étant venus l'attaquer dans ses lignes, il alla au-devant d'eux, et les battit. La prise de Landau fut le fruit de cette victoire. En 1704, il fut envoyé avec une armée de 40,000 hommes pour s'opposer à Marlborough, et se joindre à l'électeur de Bavière. Les deux armées se rencontrèrent à Hochstet. Le général anglais et le prince Eugène eurent tout l'honneur de cette grande journée. Le maréchal Tallard, courant pour rallier quelques escadrons, la faiblesse de sa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de troupes françaises : il fut fait prisonnier et mené au général anglais, qui n'oublia rien pour le consoler. Le maréchal, fatigué de tous les lieux communs qu'on lui débitait sur l'inconstance de la fortune, dit à Marlborough avec une impatience très-déplacée : « Tout » cela n'empêche pas que votre » grandeur n'ait battu les plus bra- » ves troupes du monde. — J'es- » père, répliqua milord, que votre » grandeur exceptera celles qui les » ont battues. » Le maréchal de Tallard fut conduit en Angleterre, où il servit beaucoup la France, en détachant la reine Anne du parti des alliés, et en faisant rappeler Marlborough. De retour en France en 1712, il fut créé duc. En 1726, il fut nommé secrétaire-d'état; place qu'il ne conserva pas long-temps, étant mort en 1728, à 76 ans.

TALLEMANT (François), abbé de Val-Chrétien, prieur de Saint-Irénée de Lyon, naquit à la Rochelle vers 1620, et mourut sous-doyen de l'académie française, en 1693, à 73 ans. Il possédait les langues mortes et les vivantes; mais il écrivait avec beaucoup de négligence dans la sienne. Nous avons de lui : | une *Traduction française* des "Vies des hommes illustres" de Plutarque, en 8 vol. in-12. L'abbé Tallemant, sec traducteur du français d'Amyot (suivant l'expression de Boileau), n'offre dans cette version ni fidélité ni élégance : elle fut cependant imprimée sept fois du vivant de l'auteu; | une *Traduction* de "l'Histoire de Venise" du procureur Nanni, 1682, en 4 vol. in-12; qui vaut mieux que la précédente.

TALLEMANT (Paul), parent du précédent, né à Paris en 1642, devint membre de l'académie française, et secrétaire de celle des inscriptions. Le grand Colbert lui obtint des pensions et des bénéfices; il eut beaucoup de part à l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*. (Voyez BOZE et TOURREIL.) On a encore de lui des *Harangues* et des *Discours*, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre d'éloquence, mais où il y a de bonnes choses; et un *Voyage de l'île d'Amour*, 1663, in-12, qui n'est pas fait pour attiser cette passion. Il

mourut en 1712. Aux richesses dont il avait embelli son esprit, il joignait le trésor plus précieux de la vertu.

* TALLEYRAND DE PÉRIGORD (HÉLIE), cardinal, né en 1301, mort en 1364 au moment de partir, comme légat, pour une nouvelle croisade sollicitée par Pierre Ier, roi de Chypre, et prêchée par Urbain V, cultiva et protégea les lettres, et fut l'ami de Pétrarque. Grâce aux talents et à l'instruction qui se réunissaient en lui à une haute naissance et à une fortune considérable, il exerça toujours une grande influence dans le sacré collége, et fit quatre papes, trouvant plus beau sans doute, dit Pétrarque d'en faire que de l'être lui-même. Sous ces quatre papes, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, dont la reconnaissance lui laissa un grand pouvoir, il joua souvent le premier rôle dans les négociations les plus importantes. Ce fut la faction dont il était le chef qui fit nommer Charles de Luxembourg empereur, en 1346, à la place de Louis V, excommunié par Clément V. Ce fut lui encore qui alla solliciter à Londres la liberté du roi Jean, et obtint, au nom d'Edouard III, une trève de deux années.

*TALLEYRAND-PÉRIGORD (Alexandre-Angélique DE), cardinal, archevêque de Paris, né dans cette ville, le 8 octobre 1736, d'une des plus anciennes familles de France. S'étant consacré à l'état ecclésiastique, il obtint, en 1762, l'abbaye du Gard, dans le diocèse d'Amiens. M. Bourlier, depuis évêque d'Evreux, dirigea ses études théologiques; il fut ensuite nommé aumônier du roi Louis XV. En 1766, à peine âgé de 30 ans, il fut coadjuteur de M. de la Roche-Aymont, archevêque de Reims, lequel était forcé, par ses fonctions de grand-aumônier, de s'absenter souvent de son diocèse. Cette même année, 1766, Talleyrand fut sacré, le 28 décembre, sous le titre d'archevêque de Trajanople. Ses occupations, comme coadjuteur du diocèse de Reims, augmentèrent quand M. de la Roche-Aymont eut la feuille des bénéfices, place qui l'obligeait de résider plus long-temps encore à la cour. Trois ans après (en 1769) Talleyrand obtint l'abbaye de Haut-Villiers, au diocèse de Reims, et fut reçu l'année suivante à l'assemblée du clergé où il suppléa, comme président, M. de la Roche-Aymont, que ses occupations et ses infirmités empêchaient d'y assister. Ce prélat, après avoir été fait cardinal en 1771, étant mort le 27 octobre 1777, son coadjuteur lui succéda de droit sur le siége de Reims, et reçut, en échange de ses abbayes, dont il s'était démis, celle de Saint-Quintin-en-l'Ile, au diocèse de Noyon. Talleyrand assista aux assemblées du clergé de 1780 et 1788, et partageait les travaux de ses grands-vicaires, parmi lesquels il s'était empressé d'admettre Bourlier, son ancien directeur en théologie. Il se livrait sans relâche aux soins de son diocèse, composé alors de sept cent quarante-six cures ou annexes. Son séminaire était administré par la congrégation des chanoines réguliers, laquelle, dans quelques maisons, était déchue de sa régularité primitive. Pour remédier à ce grave inconvénient, il avait sollicité pendant plusieurs années l'abbé Emery, supérieur-général de Saint-Sulpice, de lui envoyer des prêtres de sa congrégation. Comme on opposait des difficultés à cette sage mesure, Talleyrand, pour couper court,

congédia les chanoines réguliers, et alors Emery lui envoya plusieurs prêtres, à la tête desquels était de Picamilh, un de ses plus estimables collaborateurs. Après avoir été de la seconde assemblée des "notables", Talleyrand fut nommé député aux états - généraux par le bailliage de Reims. Il y adhéra aux protestations du côté droit contre les principes qui avaient pour but le renversement de l'Eglise et de la monarchie; et publia, en son nom, plusieurs écrits, soit pour prémunir ses diocésains contre les innovations de l'assemblée, soit pour défendre les droits de son siége. Nous pouvons citer, sur cet objet, sa *Lettre aux électeurs de la Marne*, du 8 mars 1791; sa *Réponse*, du 12, à Philibert, curé de Sédan, qui venait d'être nommé évêque des Ardennes, et qui lui avait écrit pour le prier de consentir à l'exercice de sa juridiction; une autre *Réponse*, du 5 avril, à Diot, curé de Vendresse, élu évêque de la Marne; un *Mandement*, du 4 avril, relatif à l'élection de Philibert, et enfin un autre, du 2 mai, au sujet de l'élection de Diot. Ayant remarqué le mauvais esprit qui régnait dans l'assemblée constituante, et voyant s'élever des troubles de toutes parts, il se retira avant la fin de la session, à Aix-la-Chapelle, d'où il envoya son adhésion aux dernières mais inutiles protestations du côté droit. De cette ville, il passa à Bruxelles, et y retrouva plusieurs évêques, ses collègues; mais, les armées françaises étant entrées dans la Belgique, il se rendit en Allemagne, et demeura plusieurs années à Brunswich. Il s'y trouvait encore en 1801, lors de la demande des démissions par le souverain pontife, et à laquelle il ne crut pas devoir déférer pour le moment. Tout en s'abstenant d'exercer aucune juridiction sur son diocèse, il fit, le 12 décembre, une *Réponse* dilatoire, à l'instar de celle du cardinal de Montmorenci et des évêques de Boulogne, de Limoges, de Séez, d'Aire, de Digne et d'Auxerre. C'était M. de Boulogne qui avait rédigé cette lettre, comme il rédigea aussi celle écrite au pape, le 26 mars 1802 : elle fut signée de Talleyrand et cinq évêques, et adoptée ensuite par vingt-cinq autres prélats. Cette dernière lettre exposait les raisons qu'avaient tous ces évêques pour différer de donner leur démission : elle fut comme le germe des "Réclamations" du 6 avril 1803, signées aussi par Talleyrand. Louis XVIII se trouvait à Mittau, et la santé de cardinal de Montmorenci ne lui permettant pas de continuer ses fonctions de grand-aumônier, le roi appela auprès de lui l'archevêque de Reims, et l'admit dans son conseil. Talleyrand fut présent à la mort du respectable abbé Edgeworth, arrivée à Mittau, le 20 mai 1807. Il suivit le roi en Angleterre (*Voyez* Louis XVIII), et ne le quitta point pendant son long exil. Le cardinal de Montmorenci étant mort à Altona, en 1808, Louis XVIII donna la charge de grand-aumônier à Talleyrand, et le décora de sa main du cordon bleu. Lors de la déchéance de Napoléon, il partit de Hartwell avec le roi, et rentra avec lui en France, en 1814. Louis XVIII lui rendit son titre de premier pair, dignité attachée à l'archevêché de Reims, et le chargea de présenter des sujets pour les évêchés et autres places ecclésiastiques. Il accompagna S. M. à Gand, et après la bataille de Waterloo, qui amena la seconde abdication de Buona-

parte, il revint dans la capitale. Talleyrand, ne négligeant aucune démarche pour rétablir la paix dans l'Eglise de France, donna sa démission du siége de Reims, provoqua et signa la lettre adressée à Sa Sainteté, le 8 novembre 1816; lettre qui facilita les arrangements du "Concordat". Il fut créé cardinal le 28 juillet 1817, et institué pour le siége de Paris, le 1er octobre de la même année. Mais l'opposition d'une partie de la chambre des députés au nouveau concordat, et les efforts du ministère pour revenir à celui de 1801, empêchèrent Talleyrand de s'installer sur son nouveau siége avant l'automne de 1819. (Voyez, pour de plus amples détails, "l'Ami de la religion et du roi", dans le "Précis sur les affaires ecclésiastiques de France", tomes XX, XXI et XXII.) Malgré son âge et ses infirmités, il ne cessa de s'occuper de son diocèse. Il nomma pour coadjuteur et pour grands-vicaires des personnes qui avaient l'estime publique; établit plusieurs sages réglements pour le clergé; rétablit les "retraites" pastorales; fit rédiger un nouveau bréviaire, et donna plus d'extension à l'œuvre des petits séminaires, etc., etc. Depuis plusieurs années une pustule douloureuse, qui s'était formée sur sa joue, dégénéra en abcès, auquel vint se joindre un catarrhe qui produisit une maladie très-grave. Son Eminence, dès le commencement de sa maladie, demanda les sacrements, et les reçut avec les témoignages de la piété la plus vive. Toute la famille roayale manifesta dans cette occasion le plus sincère intérêt pour le vertueux prélat. Le roi envoyait trois fois par jour s'informer de l'état de son ancien et fidèle compagnon d'exil, et les princes vinrent le visiter en personne. Après une paisible agonie, il expira dans la nuit du vendredi au samedi 20 octobre 1821, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Louis XVIII et tous les membres de son auguste famille témoignèrent un vif regret de cette perte. Ce monarque fit dire une messe des morts dans ses appartements; et s'entretenant avec les évêques qui se trouvaient auprès de lui, sur la mort de Talleyrand.... « Nous y perdons tous, dit Sa Ma-
» jesté : l'Eglise perd un de ses plus
» vertueux pontifes, la société un
» modèle, et moi un ami. » Le corps de son Eminence fut inhumé dans une des chapelles latérales du chœur de Notre-Dame; et, d'après ses intentions, son cœur fut porté à Reims. Il a laissé dans son testament des legs pour divers établissements ecclésiastiques. M. l'évêque d'Hermopolis prononça son "Oraison funèbre" à Notre-Dame, le 29 novembre 1821 (Paris, A. Leclère, 1821, in-8°). Il a paru également sur M. de Talleyrand, une "Notice très-succincte", Paris, Leblanc, 1821, in-8°. Lors de la translation du cœur de ce cardinal, un prêtre de la mission de France prononça, d'abord dans l'église métropolitaine (le 8 janvier 1822), et puis le lendemain dans celle de Saint-Roch, l'"Oraison funèbre de M. le cardinal Talleyrand de Périgord", Paris, Cosson, 1822, in-8° d'une feuille. M. Hyacinthe-Louis de Quélen, qui lui a succédé au siége de Paris, fit un digne "Eloge" de son prédécesseur dans le "Mandement" qu'il publia à cette occasion... « C'est pour vous
» faire entendre les accents de la
» douleur, dit-il, que nous vous
» parlons pour la première fois, N.
» T. C. F.... Notre vénérable ar-
» chevêque n'est plus ! ou plutôt il
» vient d'achever ses saints travaux

» *de la foi*. S'il n'est plus au milieu » de nous, une vie passée dans » l'exercice des vertus chrétiennes, » dans la sainteté des vertus pasto- » rales, dans les épreuves de la ré- » signation; une mort non moins » admirable par la patience et la » piété qui l'ont accompagnée, nous » font espérer qu'en le retirant de » dessus la terre qu'il avait édifiée » par ses exemples, le juste juge » l'aura placé dans la "région des vi- » vans", d'où il sera encore utile à » son peuple.....» Tous ces éloges ne sont pas exagérés, et il est certain que l'Eglise de France a perdu, dans M. le cardinal de Périgord, un de ses plus beaux ornements. Intimement pénétré des devoirs de son saint ministère, il les remplit tous avec un zèle infatigable et une rare piété : sa bonté, sa douceur, ses manières affectueuses et prévenantes lui concilièrent tous les cœurs de ses deux diocèses, et ceux du clergé en général.

* TALLEYRAND (Auguste, comte DE), pair de France, né à Paris le 19 février 1779, mort à Milan le 20 octobre 1832, suivit son père à Naples, où il était ambassadeur. Rentré en France en 1800, il fut nommé chambellan de Buonaparte et ambassadeur en Suisse, poste qu'il occupa jusqu'en 1824. Il avait été nommé pair de France après la seconde restauration.

* TALLIEN (Jean-Lambert), révolutionnaire, naquit à Paris, en mars 1769, d'un portier du marquis de Bercy, qui le prit en amitié et pourvut à son éducation. Le jeune Tallien géra les affaires de son bienfaiteur, entra ensuite chez un procureur, et passa de là dans des bureaux de commerce et de finances jusqu'à l'époque de la révolution. Il devint alors secrétaire du député Broustaret, puis prote dans l'imprimerie du Moniteur; et, pour se mettre en vogue, il composa des *Placards*, sous le titre de l'*Ami du citoyen*, qu'il affichait deux fois par semaine sur les murs de la capitale. Ces placards, contenant des déclamations violentes contre la cour et le royalisme, contribuèrent beaucoup à exalter les esprits. Tallien était à la solde de la société dite des "Amis de la constitution", qui prirent quelque temps après le nom de "Jacobins". Ses affiches continuèrent à paraître jusque sous l'assemblée législative; on ne les vit plus pendant quelque temps, puis elles reparurent au mois de fructidor (septembre 1794). Cependant Tallien, qui fréquentait les séances des Jacobins, où il parlait souvent, acquit de l'influence sur la multitude, instrument terrible du factieux, qui l'égare souvent. Après le voyage du roi à Varennes (*Voy.* Louis XVI), ce fut Tallien qui rédigea une pétition à l'assemblée constituante, et signée "le Peuple", pour demander que toutes les communes de France eussent à statuer sur le sort de Louis XVI. Il prononça, à cette époque, aux Jacobins, un discours sur *les causes qui avaient produit la révolution*, et le fit imprimer en 1791. En même temps, il avait fondé au Palais-Royal, alors appelé "Palais-Cardinal", une "société", dite "fraternelle", de l'un et de l'autre sexe. Après la tumultueuse invasion du château des Tuileries (le 20 juin 1792), l'administration départementale de Paris avait suspendu le maire Pétion et Manuel, procureur de la commune; mais, le 8 juillet, Tallien parut à l'assemblée législative, à la tête d'une députation de la section de la Place-Royale, pour demander leur réintégration. Il fut nommé, dans

la nuit du 9 au 10 août, secrétaire-greffier de la commune, qui, cette nuit-là, s'installa violemment elle-même pour faire la révolution du 10 août, qui détrôna le malheureux Louis XVI. Ce fut en vain que l'assemblée législative refusa de reconnaître cette municipalité; Manuel lutta contre la première avec avantage, et signa les arrêtés précurseurs de tant de scènes sanglantes. Parmi ces arrêtés, il y en avait un qui ordonnait la démolition des arcs Saint-Denis et Saint-Martin, comme offrant des emblèmes "de féodalité et de despotisme". Heureusement cet ordre ne fut pas exécuté. On a toujours accusé Tallien de complicité dans les massacres de septembre, commis dans les prisons; mais, par une noire hypocrisie, il parut, le 3, à trois heures du matin, à la barre de l'assemblée, pour annoncer ces attentats; ajoutant que... « l'opposi-
» tion de la commune avait été
» vaine, et qu'on n'avait pu arrêter
» "la juste vengeance du peuple". »
On dit néanmoins que, dans ces funestes journées, Tallien sauva la vie à plusieurs personnes; on assure même que M. Hue, valet de chambre de Louis XVI, madame de Staël et le député Debonnières ont rendu ce témoignage. Cependant les Prussiens, commandés par le duc de Brunswick, avaient pénétré en Champagne, pour tâcher de délivrer le roi. Leur présence inquiétait les jacobins, qui, à l'insu du conseil exécutif, dépêchèrent, dit-on, deux membres de la convention, Manuel et Tallien, au duc de Brunswick, et qui lui persuadèrent qu'une prompte retraite de sa part pouvait seule sauver Louis XVI. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Prussiens évacuèrent inopinément le territoire français. Dès la première séance de la convention nationale, Tallien proposa de prêter serment de ne pas se séparer, avant d'avoir donné au peuple français un gouvernement "fondé sur la base de la liberté et de l'égalité". Il fit plusieurs autres motions, savoir : pour faire autoriser les électeurs à renouveler les tribunaux; pour que tout citoyen pût être élu juge; pour attaquer le ministre Roland; pour que l'on adoptât l'ordre du jour sur la circulaire de la commune de Paris, rédigée par Marat, et dans laquelle il provoquait, dans les départements, les mêmes massacres que dans la capitale. Tallien fut un des jacobins les plus acharnés contre l'infortuné Louis XVI. Il demanda qu'on ajoutât de nouveaux griefs à ceux qu'un comité avait déjà proposés contre ce monarque, et que l'auguste captif ne pût se choisir des conseils; il osa même dire que la municipalité s'opposerait au décret qui permettait au roi de voir sa famille. Il s'éleva avec violence contre l'ajournement du procès, et vota pour la "mort", sans appel et sans sursis. Lorsqu'on discutait cette dernière question, il demanda que, "par humanité", elle fût décidée séance tenante. Le 20 janvier 1793, il prit, quoique d'une manière indirecte, la défense des assassins de septembre, et fit joindre aux poursuites dirigées contre eux celles des fidèles serviteurs du roi qui, dans la nuit du 9 au 10 août, s'étaient réunis aux Tuileries pour défendre sa personne. Il fut nommé membre du comité de sûreté générale, le jour même de l'exécution de Louis XVI, et combattit, le 6 février, le décret d'accusation contre Marat, en disant, avec une ironie amère : « Ce sont les hommes de
» "l'Appel au peuple" (dans le procès
» du roi) qui veulent assassiner

« l'ami du peuple. » Sa fureur sanguinaire augmentant de jour en jour, il était un des membres les plus violents du parti de la "montagne"; aussi il se déclara, le 31 mai, pour la proscription des "girondins", et proposa de mettre hors de la loi ceux de ces députés qui s'étaient soustraits au décret d'arrestation. Il dénonça, le 21 août 1793, un prétendu complot par lequel on voulait sauver le général Custine, qui périt sur l'échafaud. Il défendit, peu de jours après, l'infâme Rossignol, un des bourreaux de la Vendée, et s'écria : « Eh! que m'importent à moi quelques pillages particuliers!.. » Cette exclamation provoqua même les murmures d'une assemblée qui avait jugé et condamné à mort le plus innocent des monarques. Envoyé en mission à Bordeaux, en 1794, il y fit arrêter Girey-Dupré, écrivain courageux, qu'il avait déjà dénoncé, et le girondin Birotteau, et tous deux furent traînés au supplice. Les persécutions qu'il exerça contre ce malheureux pays furent telles, qu'on tenta de l'assassiner; mais il sut se tenir sur ses gardes, quoiqu'il ne pût jamais découvrir ses ennemis. Il parut adopter des sentiments plus humains, après qu'il eut fait la connaissance à Bordeaux de madame de Fontenay, née en Espagne, et fille de Cabarrus. Elle prit de l'empire sur lui, et lui persuada d'épargner ses victimes. Ce fut par les conseils de cette dame qu'il destitua la commission militaire et le comité révolutionnaire. Ces mesures le rendirent suspect aux tyrans du jour, et il se vit en butte à leurs accusations: d'ailleurs il était l'ami de Danton, et cela même le rendait odieux à Robespierre. Tallien ne se réunit à lui que pour attaquer la faction athée d'Hébert. Cependant il n'était pas tranquille sur son sort, et, pour montrer son républicanisme, il déclama contre les nobles, les aristocrates, les modérés, les suspects; il provoqua l'établissement des commissions populaires, peignit comme un héros l'affreux Jourdan, dit *Coupe-tête*, et proposa la confiscation des propriétés d'Avignon en faveur de ce monstre. Quoique, par ces mesures atroces, il secondât les vues de Robespierre, ce tyran, qui ne voulait pas d'égal, le combattait souvent; mais il ne put diminuer son influence. Tallien, de son côté, parut ne pas approuver toutes les dispositions tyranniques de Robespierre. Celui-ci fit périr Danton sur l'échafaud, et on ne sait trop pourquoi Tallien fut épargné; mais, le 24 prairial (12 juin), Robespierre l'accusa d'avoir insulté les patriotes, en les appelant espions des comités. Il s'éleva entre eux une vive discussion, durant laquelle Tallien fut interrompu par des cris furieux du côté des "montagnards". On le raya de la liste des jacobins, et sa perte paraissait certaine. L'imminence du péril redoubla son audace. Cependant la division se mit entre les membres du comité de salut public : Billaud, Collot-d'Herbois et leurs partisans faisaient un échange d'injures et de menaces avec Robespierre, Saint-Just et leurs complices; c'est-à-dire qu'un amas de scélérats se reprochaient inutilement leurs crimes. Robespierre avait déjà dressé la liste fatale pour se débarrasser de ses ennemis. Ceux-ci en furent informés, et préparèrent le 9 thermidor. Tallien fut le chef de ce complot, et lorsque Saint-Just monta, ce jour même, à la tribune pour faire ses dénonciations, Tallien l'interrompit, et s'écria avec l'accent

de la fureur : « Je demande que le » voile soit entièrement déchiré ! » Ecouterons-nous plus long-temps » les hypocrites protestations de ces » hommes qui, prêts à nous égor- » ger, travaillent à nous désunir ! » Il est arrivé le moment de notre » union, de notre force, de notre » liberté ! » Il adressa à Robespierre un discours véhément, qu'il termina par ces mots : « La patrie, le genre humain s'élèvent contre toi ; nous remplirons leur vengeance ! » — « Oui, oui, à bas le tyran ! » répondit l'assemblée d'une voix unanime. Tallien interpelle alors Billaud-Varennes, qui, peu de jours auparavant, avait proscrit sa tête, et ce dernier prend la parole pour détailler tous les crimes de Robespierre. (*Voy.* ce nom.) Celui-ci, écumant de rage, ne peut parvenir à se faire écouter, et Tallien, reprenant le discours de Billaud, tonne de nouveau contre Robespierre, et dit : « Je me » suis armé d'un poignard pour » percer le sein du nouveau Crom- » well, si la convention n'a pas le » courage de le décréter à l'instant » d'accusation.—Oui, oui, répliqua » l'assemblée, à bas le tyran ! » Robespierre fuit, cherche son salut à la commune, et y est arrêté avec Saint-Just, Couthon, etc. ; et le 10 thermidor (20 juillet), Tallien vient annoncer à l'assemblée, qui était en permanence depuis la veille, que la tête des conspirateurs était tombée sur l'échafaud. Couvert d'applaudissements par la convention, approuvé des habitants de Paris et de la France entière, car, par la chute du tyran, il avait sauvé la vie à un grand nombre de citoyens, il fut nommé membre du gouvernement, jouit d'une grande influence, et devint l'ennemi le plus irréconciliable des jacobins, sous les drapeaux desquels il avait si long-temps servi. Cependant on reproduisit contre Tallien d'anciennes accusations sur les massacres de septembre et sur sa mission à Bordeaux. Cambon cita une lettre de lui où il se vantait des nombreuses arrestations qu'il avait ordonnées dans cette ville. Tallien sut se tirer de ce mauvais pas avec son adresse ordinaire. A cette époque, il se maria avec madame de Fontenay-Cabarrus, qui lui devait la vie. Son crédit commençait à diminuer, lorsqu'une circonstance vint le rétablir de nouveau. Un soir, à minuit, en rentrant chez lui, rue de la Perle, on lui tira, à bout portant, un coup de pistolet, qui lui fit une blessure assez grave, mais non dangereuse. Cet accident excita de l'intérêt pour sa personne et lui donna plus de considération que jamais. Il est vrai qu'il ne s'écarta point des principes qu'il avait adoptés le 9 thermidor : aussi il provoqua la punition de Carrier, de Fouquier-Thinville, de Joseph Lebon ; il combattit le "maximum" imposé au prix des subsistances, demanda la mise en liberté de madame de Tourzel, gouvernante des enfants de Louis XVI ; réclama l'inviolabilité des lettres. Quelques jours après, il proposa la suppression des tribunaux révolutionnaires, s'opposa à l'abolition de la peine de mort ; abolition qui n'avait d'autre but que d'assurer l'impunité à ceux qui avaient arraché la vie à tant d'honorables et innocents citoyens, et dénonça le journal de Babeuf, etc., etc. Le 12 germinal an III (25 avril 1795), il occupa le fauteuil pendant la séance orageuse à laquelle donnèrent lieu les pétitionnaires insurgés du faubourg Saint-Antoine ; il montra beaucoup de fermeté dans cette occasion, et ayant été réélu, le 26,

membre du comité de salut public, il demanda l'arrestation de plusieurs députés, et entre autres de Fouché et de Cambon, qu'il accusait de protéger les anarchistes. Il fit preuve d'un grand courage le 1er prairial (22 mai), lors de l'insurrection des "jacobins" contre les "thermidoriens", et dans laquelle le député Ferraud fut assassiné, tandis qu'un peuple en fureur demandait la constitution de 1793. La convention, prisonnière dans la salle de ses séances, parvint enfin à reconquérir sa liberté. Alors Tallien provoqua l'arrestation et la punition des députés complices de la révolte. En juillet 1795, il fut envoyé, avec le *général Hoche*, à *Quiberon, en Bretagne*, où les Anglais venaient de faire un débarquement d'émigrés. Battus par le général Hoche, malgré des prodiges de valeur, une loi cruelle les condamnait à la mort : Tallien leur permit de se rembarquer pour retourner en Angleterre (1). Mais ces malheureux royalistes, quoique sous la sauvegarde d'une capitulation, furent abandonnés sur le rivage, enfermés dans les prisons, et tous fusillés, excepté trois qui purent, par la fuite, éviter le sort de leurs malheureux compagnons. Cependant le même homme qui leur avait témoigné de l'*intérêt*, déclama contre eux au sein de la convention, assurant les avoir vus armés d'un poignard; il avait pris pour cette arme, l'épée courte que portent les marins anglais, et dont ils avaient fait présent aux émigrés. Il avait changé d'opinion à l'égard de Fouché; il le défendit, le 9 août, prétextant qu'il avait contribué à la chute de Robespierre. Las d'un système qu'il avait suivi depuis le 9 thermidor, il fit, le 22 août, une sortie contre les émigrés, et demanda que le corps-législatif prononçât définitivement sur leur sort. Deux jours après, il déclama contre les partisans du royalisme, et fit un appel aux philosophes et aux patriotes de 89. Le 28 septembre, il proposa de mettre en jugement Caumartin, chef des chouans, avec ses complices. Il s'éleva le lendemain contre les journalistes dont les feuilles provoquèrent l'insurrection du 13 vendémiaire; cette insurrection ayant échoué, Tallien fit nommer une commission de cinq députés, dont il fut membre, et proposa l'adoption de la loi du 3 frimaire, qui excluait, jusqu'à la paix, des fonctions publiques, les parents d'émigrés, et les signataires des protestations contre le gouvernement républicain. Après la défaite des sections, le 13 vendémiaire, Tallien se trouva impliqué dans la correspondance de Lemaître avec Louis XVIII, dont le second était l'agent. On y désignait Tallien comme un homme sur lequel le roi pouvait compter. Quelque temps après, on trouva encore son nom cité avec éloge dans les papiers de Lavilheurnois, agent royaliste; mais il parvint à se justifier de ces deux accusations. Nous ne citerons pas d'autres actes de Tallien, dirigés par le même esprit que les précédents. Entré au conseil des Cinq-Cents, il vota toujours (en 1797) contre toutes les mesures justes et réparatrices du conseil. Ce corps voulant supprimer les sociétés populaires, Tallien, quoiqu'il les eût fait supprimer lui-même après le 5 thermidor, s'éleva contre ce projet, alléguant qu'empêcher les citoyens de

(1) On trouve les détails de cette malheureuse entreprise dans l'intéressant ouvrage intitulé : Mémoire sur l'expédition de Quiberon, Paris, Le Normand, rue de Seine, n. 8, 1822, 2 vol. in-8.

se réunir, c'était les priver des droits qu'ils avaient de parler sur les affaires publiques. Il appuya fermement (le 30 juillet) la déclaration de Bailleul à ses commettants, dirigée contre la majorité du conseil des cinq-cents. Le mois suivant, Dumolard, dans un discours énergique, lui reprochant ses crimes passés, il y répondit avec violence, et tâcha de se disculper. Après le 18 fructidor (*Voy.* AUGEREAU), où le directoire triompha du corps-législatif, le parti de Tallien reprit toute son influence. Celui-ci se montra de nouveau modéré; il défendit plusieurs de ses collègues, fit rayer de la liste des condamnés à la déportation le député Decrecy, et appuya une motion en faveur d'autres personnes, proscrites par la loi du 19 fructidor. Toutefois cette modération lui fit beaucoup d'ennemis, et lorsqu'il sortit du conseil (le 20 mai 1798, tous les partis le repoussèrent. Il accompagna Buonaparte en Egypte, en qualité de savant et d'administrateur des droits d'enregistrement, etc. Il devint membre de l'institut d'Egypte, et travailla à la *Décade égyptienne*, qui se publiait au Caire. La mésintelligence ne tarda pas à s'établir entre Buonaparte et lui. Lorsque ce général quitta l'Egypte, et après l'assassinat de Kléber, Tallien se brouilla avec Abdalah-Menou, qui le fit partir pour la France, où il devait être arrêté. Heureusement pour lui il fut fait prisonnier, dans la traversée, par des vaisseaux anglais. Il se rendit à Londres, où il fut accueilli avec de grands honneurs par le parti de l'opposition. La duchesse de Devonshire, qui était de ce parti, lui envoya son portrait orné de diamants : Tallien l'accepta, mais ne voulu point garder les diamants. Rentré en France à l'époque du consulat, il obtint, par l'entremise des ministres Talleyrand et Fouché, la place de consul à Alicante, avec un traitement de dix mille livres; mais il eut la permission de rester à Paris avec la moitié du traitement. Peu après son retour d'Egypte, sa femme, qui ne le rendait pas heureux, divorça avec lui pour devenir, en troisièmes noces, princesse de Chimay. La déchéance de Buonaparte ayant ramené les Bourbons, le roi conserva à Tallien sa pension de cinq mille francs, en récompense "du 9 thermidor". Au retour de Napoléon, il signa "l'Acte additionnel" (*V.* BUONAPARTE.) Cependant, à la seconde restauration, il ne subit pas la peine du bannissement infligée aux régicides, en considération peut-être de son état de souffrance. Atteint d'une maladie grave, il demeurait solitaire aux Champs-Elysées, au bout de l'allée des Veuves, dans un état voisin de l'indigence. Un ministre, l'ayant appris, lui envoya des secours dont il ne jouit pas longtemps; il mourut pauvre et abandonné le 16 novembre 1820, à l'âge de cinquante-un ans. Les faits rapportés dans cet article montrent combien Tallien avait de reproches à se faire. Quelques mesures sages, mais tardives, ne peuvent l'excuser du crime de régicide, ni faire oublier les persécutions qu'il exerça contre tant de malheureuses victimes. Cependant il faut lui savoir gré d'avoir été le premier qui prépara, provoqua et opéra la chute du tyran de la France; qui fit disparaître les échafauds, et sauva plusieurs milliers de citoyens, lesquels, sans ses constants efforts, auraient péri sous la hache de Robespierre.

* **TALMA** (François-Joseph), célèbre acteur français, naquit à

Paris, en 1766, d'un chirugien *dentiste*, dont il apprit la profession. Ses inclinations l'appelant au théâtre, il joua dans quelques comédies de *société*, parcourut quelque temps la province, et, d'après un "Almanach de théâtres" de 1794, il *débuta* à Paris dans les rôles de seconds amoureux. Accueilli du public peu favorablement, il passa quelques mois dans la retraite; se livra à l'étude de son art, et reparut sur la scène en grand tragédien. Talma avait fait, dans cet intervalle, un voyage à Londres, y avait vu Kemble l'aîné, et en saisit toute la force tragique. Son second début à Paris, le 27 *novembre 1797*, *dans le rôle de Séide (dans le "Mahomet" de Voltaire)*, fut couronné de succès; mais il était loin de ce qu'il devint quelques années après. L'étude, la persévérance et les encouragements du public formèrent successivement en lui un des meilleurs acteurs dont s'honore la scène française. Elle lui doit, entre autres *choses*, d'y avoir introduit les costumes grecs, romains, et ceux des autres nations *que l'on repésentait* dans les différentes *pièces*. *On assure* qu'une longue maladie nerveuse, en donnant une forte secousse à ses organes, développa en lui son *beau* talent, qui ne fit point regretter celui de Larive, son ami et son protecteur, auquel il succéda. Les rôles dans lesquels Talma a eu le plus de succès, sont ceux de "Manlius", dans la tragédie de ce nom; de Néron, dans "Britannicus"; d'Oreste, dans "Andromaque", d'Hamlet, de Mahomet, etc., etc. Mais le rôle de Joad dans "Athalie", rehaussa encore sa réputation. Le terrible Néron, le furieux Oreste sut s'élever tout à coup à la sublimité, à l'austère majesté, au ton imposant du pontife des Juifs. Il n'obtint pas moins d'applaudissements dans "l'École des Vieillards" de M. Delavigne (1826), où il jouait le principal rôle : et depuis près de vingt ans qu'il ne jouait plus la comédie, il y parut en excellent comédien. Il était marié et séparé de sa femme, dont il avait eu deux enfants. Ils se préparaient à la première communion, lorsque Talma se plaignit, sans doute avec peu de fondement, que le curé de sa paroisse les avait mal accueillis. Alors, et sans autre examen, il fit instruire ses enfants dans la religion protestante, et lui-même aimait à répéter qu'il professerait désormais cette religion. Lorsque Talma fut attaqué de la grave maladie dont il mourut, monseigneur l'archevêque de Paris, inspiré par une véritable charité chrétienne, vint lui faire deux visites; mais il ne put parvenir à être introduit auprès du malade, qui, dit-on, se montra très-sensible à cet honneur; ce qui a fait croire que, de son aveu, il aurait reçu avec reconnaissance le vénérable prélat. Deux lettres que le neveu de Talma a publiées dans les journaux, en cherchant à "modifier" ce fait, prouvent seulement qu'il veillait constamment auprès de son oncle et qu'il ne tenait qu'à lui d'y introduire monseigneur l'archevêque, d'autant plus qu'il pouvait aisément deviner le but de cette pieuse visite. Talma, croyant toujours, jusqu'aux derniers instants, recouvrer la santé, mourut le 18 octobre 1826, âgé de soixante ans. Il fut immédiatement transporté de sa maison au cimetière du Père-La-Chaise (où on lui a élevé ensuite un superbe monument). Ses funérailles furent magnifiques, et le cortége fut nombreux, car l'esprit de parti y entrait pour quelque chose. Talma ga-

gnait dans son état des sommes immenses, mais il les dépensait presque toutes en maisons de campagne, en jardins anglais qu'il faisait bâtir, détruire ensuite, et rebâtir encore. Quant à son talent comme tragédien, il a été sans doute le plus grand acteur de son époque, et aucun n'a su, comme lui, peindre dans la physionomie, dans le son de la voix, dans les gestes, la fougue des passions et leur délire. Ses partisans soutiennent qu'il avait le sublime de Lekain, la majesté de Larive et le pathétique de Monvel. Nous citerons à ce sujet l'opinion de deux critiques assez experts dans l'art théâtral. « Est-ce rendre un service à Talma, dit l'auteur du "Rideau levé", de le comparer sans cesse à Lekain, et même à Larive? Lekain avait un grand talent, Talma n'a que de très-belles parties de talents. Un seul exemple suffira pour m'expliquer: que Vendôme conversât avec Coucy, ou qu'il délirât aux pieds "d'Adélaïde du Guesclin", le personnage était également soutenu, l'acteur également admirable. Voyez, au contraire, Talma jouant le rôle d'Oreste d'"Andromaque"; il sera sublime, prodigieux dans la scène avec Hermione, mais n'aura-t-il pas été contraint, monotone, glacial dans ses entretiens avec "Pylade", et même avec "Pyrrhus"..? » Pour adoucir ce qu'il y a de trop sévère dans cette critique, nous rapporterons ce que dit de Talma madame de Staël, dans son ouvrage "de l'Allemagne", tom. 2, ch. 27. « Talma peut être cité comme un modèle de hardiesse et de mesure, de naturel et de dignité. Il possède tous les secrets des arts divers; ses attitudes rappellent les belles statues de l'antiquité. L'expression de son visage, celle de son regard, doivent être l'étude de tous les peintres. Il y a, dans la voix de cet homme, je ne sais quelle magie qui, dès ses premiers accents, réveille toute la sympathie du cœur, le charme de la musique, de la peinture, de la poésie, et, par-dessus tout, du langage de l'âme: voilà ses moyens pour développer dans celui qui l'écoute toute la puissance des actions généreuses ou terribles; quelle connaissance du cœur humain il montre dans sa manière de concevoir ses rôles! Il en est une seconde fois l'auteur par ses accents et sa physionomie. » Entre ces deux avis, le lecteur impartial peut former un jugement, et dire que Talma était sans doute un grand acteur, mais non exempt de défauts; et qu'il est cependant très-difficile à remplacer, tandis qu'il succéda avec honneur à Lekain, à Larive et à Monvel.

* TALMONT (Antoine-Philippe DE LA TRÉMOUILLE, prince DE), général des armées royales dans la Vendée et la Bretagne, émigra au commencement de la révolution, revint ensuite en France, et prit part à la conjuration de la Rouairie; mais, ayant été découvert, il fut arrêté et emprisonné à Angers. S'étant évadé au bout de quelques mois, il alla aussitôt rejoindre les Vendéens, en avril 1793. Le prince de Talmont fut reçu avec enthousiasme, et on le nomma successivement membre du conseil militaire, et officier-général commandant de l'artillerie. Il proposa de faire passer la Loire à une partie de l'armée royale, dans l'espoir d'acquérir plus de prépondérance, comme étant possesseur d'immenses domaines sur la rive droite de ce fleuve, et pouvant augmenter le nombre des insurgés et recevoir les secours de l'Angleterre. Il effectua avec succès le pas-

sage de la Loire, et fut nommé à Varades général de la cavalerie royale. A la bataille de Laval, il montra la même bravoure qui l'avait distingué dans toutes les occasions. Après ce combat, il se porta vers Granville; il y échoua; et, après une marche pénible et incertaine, il ramena l'armée au Mans, où il rencontra les républicains, L'action s'engagea, elle dura vingt-quatre heures, et le prince de Talmont fut complétement battu. D'abord on le crut mort; mais, ayant pu échapper aux poursuites de l'ennemi; il se retira à Laval, déguisé en paysan. Sa demeure fut découverte, et il y fut arrêté avec un de ses domestiques, le seul qui l'accompagnait, et Bouzon, ex-procureur-général syndic du département du Calvados. On ne le connaissait pas encore pour le prince de Talmont; mais, ayant été transféré à Fougères et conduit devant le général Beaufort, qui demeurait à l'auberge, la fille de l'aubergiste s'écria en l'apercevant: « C'est le prince de Talmont! » Il avait sauvé la vie à cette fille, qui le perdit innocemment et par un sentiment de reconnaissance. « Oui, dit-il à Beaufort, je suis le prince de Talmont: soixante-huit combats contre les républicains ne m'ont jamais inspiré la moindre frayeur. Je suis prince, seigneur de Laval et de Vitré; je devais servir mon roi, et je ferai voir par ma mort que j'étais digne de défendre le trône. » Il demanda par grâce le trépas le plus prompt; mais, espérant en tirer des aveux, on le conduisit à Rennes, où on le retint deux mois dans un cachot. De là il fut conduit à Vitré, et ensuite à Laval; il y fut exécuté, avec son intendant Anjubault, devant la porte principal de son château, en avril 1794. Il mourut avec le plus grand courage. On plaça sa tête et celle de son intendant sur des piques, on les exposa au-dessus de la porte du château de Laval. L'illustre maison de La Trémouille, l'une des premières de France, finit dans la personne de ce malheureux prince.

TALON (Omer), avocat-général au parlement de Paris, d'une famille distinguée dans la robe. [Elle était originaire d'Irlande. Le premier de ses ancêtres s'établit en France, sous Charles IX, et devint colonel d'un régiment irlandais.] Omer était né vers 1595, et mourut en 1652; il fut regardé comme l'oracle du barreau, et respecté même de ses ennemis. En mourant, il répéta par trois fois à son fils: « Mon fils, Dieu te fasse homme de bien! » On a de lui 8 vol. in-12 de *Mémoires* sur différentes affaires qui s'étaient présentées au parlement, pendant les troubles de la fronde; ils commencent à l'an 1630, et finissent en juin 1653. Omer Talon nous est représenté par ses contemporains comme le magistrat le plus éloquent de son siècle, et le cardinal de Retz confirme ce sentiment par son autorité. « Tout annonce, dit l'abbé Sabatier, en parlant de ces mémoires; tout annonce le grand magistrat, le jurisconsulte éclairé, le bon citoyen. Son éloquence est mâle, pleine de chaleur, de sagesse et de dignité. » Laharpe ne parle pas avec moins d'éloges de ce grand homme. « C'était, dit-il, un excellent citoyen, un grand magistrat, un orateur même pour ce temps, où l'éloquence n'était pas encore épurée. » On a réimprimé les *Œuvres* d'Omer Talon dans ces dernières années.

TALON (Jacques), prêtre de la congrégation de l'Oratoire et parent du célèbre avocat-général du même

nom, avait suivi le cardinal de La Valette dans ses campagnes de 1635 et 1636 avant d'entrer dans les ordres. Il mourut à l'âge de 75 ans, en 1671. Outre des ouvrages de dévotion, on a de lui : les *Mémoires du cardinal de La Valette*, 1772, 2 volumes in-12.

TALON (Nicolas), jésuite, né en 1605 à Moulins, mort en 1691, à Paris, outre une *Oraison funèbre de Louis XIII*, 1645, in-4°, et plusieurs ouvrages ascétiques, a laissé : l'*Histoire-Sainte*, Paris, 1640 et années suivantes, 4 tomes in-4°. Il s'était proposé un but assez bizarre en publiant cet ouvrage : persuadé que beaucoup de personnes ne pouvaient plus goûter l'ancienne et majestueuse simplicité des écritures, il résolut d'écrire une histoire des Juifs qui fût à la fois édifiante et agréable. Cependant il finit par se borner à choisir les principaux événements, qu'il distribua par chapitres. D'ailleurs il ne se fit aucun scrupule de paraphraser les discours qui ne sont qu'indiqués dans le texte, et d'y joindre des détails et des réflexions qui lui appartiennent en propre. Il existe de cette compilation une belle édition, in-folio, Paris, Cramoisy, 1665, 2 volumes.

TALON (Denis), fils d'Omer Talon, lui succéda dans la charge d'avocat général, et se signala par les mêmes talents. Il mourut en 1698, président à mortier. Nous avons de lui quelques pièces, imprimées avec les "Mémoires" de son père, qu'elles ne déparent point. C'est lui qui, dans un réquisitoire du 23 janvier 1687, a caractérisé le jansénisme par des traits dont la vérité s'est toujours accrue jusqu'à la révolution de France, opérée un siècle après. « C'est, dit-il, une faction » dangereuse qui n'a rien oublié, » pendant 50 ans, pour diminuer » l'autorité de toutes les puissances » ecclésiastiques et séculières qui ne » lui étaient pas favorables. » Le *Traité de l'autorité des rois dans le gouvernement de l'Eglise*, qu'on lui attribue, n'est point de lui, mais de Roland Le Vayer de Boutigni, mort intendant de Soissons en 1685. C'est un de ces ouvrages par lesquels on a préparé la ruine de l'Eglise et de l'état, en dénaturant les principes et l'objet des pouvoirs. Mais, quoiqu'on ne puisse accuser Talon de cette production informe, il est vrai néanmoins que, plus d'une fois, il a dérogé aux vraies notions, et fait un abus blâmable de ce qu'on appelle "libertés de l'église gallicane" : « hochet favori du pouvoir séculier, » dit un auteur ; dont il se sert d'autant plus sûrement contre l'Eglise, » qu'il y trouve tout ce qu'il veut. » C'est un trésor dont il a seul la » clé. » Les évêques de l'assemblée de 1645 en portèrent à peu près le même jugement, dans leurs remontrances au roi. « Au lieu de maintenir les justes libertés de l'Eglise » gallicane, vos juges les ont tellement embrouillées que ce qui » devait servir de protection se convertit en oppression. » (*Voyez* Du Puy Pierre.) Talon ne s'est pas non plus assez défendu de ce moyen dont on peut si facilement abuser et qu'on nomme "Appel comme d'abus". (*Voyez* Ripert.)

TAMBURINI (Thomas), naquit à Caltanisette, en Sicile, en 1591, d'une famille illustre, se fit jésuite, enseigna la théologie pendant 24 ans, fut ensuite censeur et consulteur du saint office, et mourut à Palerme, l'an 1675. Ses ouvrages, qui roulent tous sur la "théologie morale", ont été recueillis à Lyon, 1659, in-folio, et à Venise, en 1755.

Il y explique le décalogue et les sacrements. Quelques théologiens y ont trouvé des propositions répréhensibles; mais l'autorité ecclésiastique n'a point confirmé leurs censures. — Il ne faut pas le confondre avec Michel-Ange TAMBURINI, général des jésuites, mort en 1730.

TAMBURINI (L'abbé Pierre), professeur à l'université de Pavie, naquit en 1737 à Brescia. Jeune encore, il fut chargé de professer la philosophie et la théologie dans le séminaire de son lieu natal. Le cardinal Marefoschi l'attira à Rome du consentement de Clément XIV, et lui procura la place de directeur des études au collége d'*Irlande*. L'impératrice *Marie-Thérèse* le nomma ensuite professeur de théologie à Pavie, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 14 mars 1827. Il avait été nommé, en 1797, professeur de droit naturel et de philosophie morale. Ce fut lui qui organisa le lycée de Brescia. La liste de ses ouvrages sur les matières qu'il enseigna, serait longue. Tout ce que nous ajouterons, c'est que *Tamburini professait* des opinions qui se rapprochaient des doctrines gallicanes.

TAMERLAN, appelé par les siens « Timur-Lenk ou Timur le Boiteux », empereur des Tartares, naquit en 1335, dans la ville de Resch, territoire de l'ancienne Hyrcanie, et selon quelques-uns, de la Sogdiane. [Son père, Targaï, était khan ou prince de la tribu de Beslas, et possédait, comme fief, la province de Kesch; et du côté de sa mère, il descendait du grand khan des Mogols.] Son courage éclata de bonne heure. [Conjointement avec son beau-frère Honcin, autre chef de tribu, il entreprit des conquêtes, battit les autres khans, et, demeuré seul, il monta sur le trône de la Tartarie.] Après avoir subjugué toute l'ancienne Perse, il prit Bagdad, passa aux Indes, les soumit, et se saisit de Delhi, qui en était la capitale. Vainqueur des Indes, il se jette sur la Syrie; il prend Damas. Il revole à Bagdad, qui voulait secouer le joug; il la livre au pillage et au glaive. On dit qu'il y périt plus de quatre-vingt mille habitants; elle fut entièrement détruite. Les villes de ces contrées étaient aisément rasées, et se rebâtissaient de même; elles n'étaient que de briques séchées au soleil. Ce fut au milieu du cours de ces victoires, que l'empereur grec, qui ne trouvait aucun secours chez les chrétiens, s'adressa au héros tartare. Cinq princes mahométans, que Baïazid avait dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, imploraient dans le même temps son secours. Tamerlan fut sensible à ce concours d'ambassadeurs; mais il ne voulut combattre Baïazid qu'après lui avoir envoyé des députés, pour le sommer d'abandonner le siége de Constantinople, et de rendre justice aux princes musulmans dépossédés. Le fier Baïazid reçut ces propositions avec colère et avec mépris. Tamerlan, furieux de son côté, se prépara à marcher contre lui. Après avoir traversé l'Arménie, il prit la ville d'Areingue, et fit passer au fil de l'épée les habitants et les soldats. De là il alla sommer la garnison de Sébaste de se rendre; mais, cette ville ayant refusé, il l'abandonna à la fureur du soldat. Il permit de massacrer tout, à la réserve des principaux citoyens, qu'il fit mourir avec une cruauté raffinée. Après avoir rasé Sébaste, il s'avança vers Damas et Alep, qu'il traita de la même manière, enlevant des richesses infinies, et emmenant une multitude innombrable de cap-

tifs. Ayant demandé inutilement au sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie et la Palestine, il s'en empara à main armée. Il entra dans l'Egypte, porta ses armes victorieuses jusqu'au Caire, dont il tira des trésors immenses. Cependant il s'approchait de Baïazid : les deux guerriers se rencontrèrent en 1402, dans les plaines d'Ancyre, en Phrygie. On livre la bataille, qui dure 3 jours, et Baïazid est vaincu et fait prisonnier. Tamerlan lui ayant demandé comment il l'aurait traité si la fortune lui avait été favorable ; « je vous aurais renfermé, lui répondit-il, dans un cage de fer » ; et aussitôt il le condamna à la même peine. Les annales turques rapportent ce fait comme avéré ; Achmed Arabchah, auteur arabe, en parle dans plusieurs endroits de son "Histoire de Tamerlan". On ajoute que ce prince se faisait verser à boire par l'épouse de Baïazid à demi nue ; et c'est ce qui a donné lieu à la fable reçue, que les sultans ne se marièrent plus depuis cet outrage. Il est difficile, dit Voltaire, qui combat toujours les faits par de froides antithèses, de concilier la cage de fer et l'affront brutal fait à la femme de Baïazid, avec la lettre qu'il écrivit à Solyman, fils de Baïazid : « Je veux oublier » que j'ai été l'ennemi de Baïazid ; » je servirai de père à ses enfants, » pourvu qu'ils attendent les effets » de ma clémence. Mes conquêtes » me suffisent, et de nouvelles faveurs de l'inconstante fortune ne » me tentent point. » Supposé qu'une telle lettre ait été écrite, elle pouvait n'être qu'un artifice ; d'ailleurs la colère de Tamerlan satisfaite lui laissait sans doute quelque instant où l'humanité pouvait se faire écouter. Les Turcs disent que Tamerlan, n'étant pas content de Solyman, déclara sultan un autre fils de Baïazid, et lui dit : « Reçois l'héritage de ton père ; une âme royale sait conquérir les royaumes et les rendre. » Les historiens orientaux, ainsi que les nôtres, mettent souvent dans la bouche des hommes célèbres des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. [Cependant il paraît avéré que les transports de rage auxquels se livrait Baïazid après la défaite, obligèrent Tamerlan à le faire voyager dans un chariot couvert d'une cage de fer ; où Baïazid, dans un de ces transports, se fracassa le crâne entre les barreaux.] Quoi qu'il en soit, la prétendue magnanimité de Tamerlan n'était pas sans doute de la modération. On le voit, bientôt après, piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie. Il repassa ensuite l'Euphrate, et retourna dans Samarkande, qu'il regardait comme la capitale de ses vastes états. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, et l'ambassade de plusieurs souverains. Non-seulement l'empereur grec, Manuel-Paléologue, y envoya ses ambassadeurs ; mais il en vint de la part de Henri III, roi de Castille. Il avait résolu d'aller faire la conquête de la Chine, lorsqu'il mourut l'an 1405, en sa 71e année, à Otrar, dans le Turkestan, après avoir régné 36 ans. Les Orientaux le comparent à Alexandre. S'il eut son courage, il eut aussi quelques-unes de ses bonnes et de ses mauvaises qualités. Il ne paraît pas qu'en général Tamerlan fût d'un naturel plus violent que le conquérant macédonien. Un poète persan étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans, et jouant à un jeu d'esprit qui consistait à estimer en argent ce que valait chacun d'eux : « Je vous estime trente

aspres », dit-il au grand khan.—« La serviette dont je m'essuie les vaut », répondit le monarque. — « Mais c'est aussi en comptant la serviette », repartit Homadedyn; et Tamerlan ne s'en offensa pas. Ses fils partagèrent entre eux ses conquêtes. Outre "l'Histoire de Tamerlan" (*Voyez* GOLIUS Jacques), nous en avons une autre composée en persan, et traduite par Petis de la Croix, 1722, 4 v. in-12. L. Langlès a publié les "Instituts politiques et militaires de Tamerlan"; mais il nous semble que ce dernier ouvrage est totalement supposé. Voyez le "Journal historique et littéraire", 15 novembre 1787, page 417.

TANAQUIL, appelée aussi "Cécilie", femme de Tarquin l'Ancien, née à Tarquinie, ville de Toscane, fut mariée à Lucumon, fils d'un homme qui s'était réfugié dans cette ville, après avoir été chassé de Corinthe, sa patrie. Les deux époux, dévorés l'un et l'autre d'une ambition égale, allèrent tenter fortune à Rome. Lucumon y prit le nom de « Tarquin ». Il gagna l'estime et l'amitié des Romains, et s'insinua tellement dans les bonnes grâces du roi, qu'il fut revêtu des plus grands emplois, et qu'il devint roi lui-même. Ce prince ayant été assassiné la 38e année de son règne, Tanaquil fit tomber la couronne sur Servius-Tullius, son gendre. Elle l'aida dans l'administration des affaires, et fut son conseil, ainsi qu'elle avait été celui de son époux.

TANCHELIN, TANCHELME ou TANDÊME, fanatique du XIIe siècle, né à Anvers, renouvella la secte infâme des adamites, sous le règne de Henri V, et prêcha publiquement, dans les Pays-Bas et dans la Hollande, contre les sacrements, les prêtres, les évêques, le pape et la dîme. Cet imposteur avait tellement fasciné les esprits, qu'il abusait des filles en présence de leurs mères, et des femmes en présence de leurs maris. Bien loin que les uns et les autres le trouvassent mauvais, ils se croyaient tous honorés de l'amour du prétendu prophète. Il paraissait en public escorté de 3,000 hommes armés qui le suivaient partout. Il marchait avec la magnificence d'un roi, et il se servait de son fanatisme pour subvenir à ses dépenses. Cet enthousiaste d'une espèce singulière eut plus d'un trait de ressemblance avec le fameux Jean de Leyden, dont il eut la folie, l'orgueil, l'impudence, la luxure, le cynisme, la crapule et l'impiété. Il fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht, et dans plusieurs villes de la Flandre, surtout à Anvers, malgré le zèle de saint Norbert, qui le confondit plusieurs fois. « Rien ne prouve mieux, dit un historien, à quels étranges excès une tolérance illimitée conduirait les peuples, toujours dupes des imposteurs les plus grossiers, que les prodigieux succès de Tanchelin et de Jean de Leyden. D'hommes jadis chrétiens et vertueux, elle ferait des animaux féroces et immondes. » Il s'avisa d'aller à Rome en habit de moine, prêchant partout ses erreurs; à son retour, il fut arrêté et mis en prison par Frédéric, archevêque de Cologne. Il s'échappa de sa prison; mais il ne tarda pas à subir la peine que méritaient ses crimes; il fut assassiné en 1125, dans un tumulte qu'il avait lui-même excité.

TANCRÈDE DE HAUTEVILLE, seigneur normand, vassal de Robert, duc de Normandie, se voyant chargé d'une grande famille, avec peu de biens, envoya plusieurs de ses fils,

entre autres Guiscard et Roger, tenter fortune en Italie. Ils prirent Palerme, en 1070, et se rendirent maîtres de la Sicile, où leurs descendants régnèrent dans la suite.

TANCRÈDE, comte de Liche, fils naturel de Robert, premier roi de Sicile, fut déclaré roi de Naples et de Sicile, en 1190, après la mort de Guillaume-le-Bon, mort sans enfants, et régna jusqu'en 1194, année de sa mort. Il avait fait couronner, en 1193, Guillaume son fils; mais l'empereur Henri VI, surnommé "le cruel", qui avait des prétentions sur ce royaume, profita du bas âge de ce prince pour envahir ses états en 1194, et après lui avoir fait crever les yeux, il fit exhumer le corps de Tancrède et trancher la tête au cadavre. (V. Henri VI.) Ainsi finit le règne des Normands en Sicile, après avoir duré 124 ans, dont 54 depuis que Roger II avait pris le titre de roi.

TANCRÈDE, archidiacre de Bologne au XIIIe siècle, est auteur d'une *Collection de canons*. Ciron l'a donnée au public avec des notes utiles.

TANEVOT (Alexandre), ancien premier commis des finances, naquit à Versailles, en 1691, et mourut à Paris, en 1773. Ses ouvrages, recueillis en 3 vol. in-12, en 1766, consistent en deux tragédies non représentées. L'une est intitulée *Séthos;* l'autre, *Adam et Ève :* il y a des tirades bien versifiées. On trouve encore dans son recueil des Fables, des Épîtres, des Chansons, etc. Son mérite principal est la pureté et la douceur du style, qui dégénère quelquefois en faiblesse, et l'attachement aux bons principes de la morale et du goût. Quoiqu'il eût occupé des places qui enrichissent, il ne laissa précisément que ce qu'il fallait pour payer ses dettes et pour récompenser ses domestiques. Plus il avait eu de facilité d'obtenir des grâces, plus il s'était tenu en garde contre la cupidité basse et injuste qui porte à les demander. C'était un homme sincèrement religieux, et un véritable philosophe chrétien. La plus ingénieuse de ses petites poésies est un espèce de poème lyrique, auquel le poète a donné le nom de *Philosophisme*. Un esprit aussi sage que celui qu'il montre dans tous ses écrits ne pouvait qu'être révolté des systèmes de nos philosophes, qui choquent si directement la religion, la morale et la raison. Dès qu'ils commencèrent à paraître, Tannevot, en bon citoyen, prévit tout le mal qu'ils allaient faire dans le monde, et fut un des premiers à employer les armes du ridicule, afin d'en arrêter les progrès. On peut dire que l'ironie y est aussi ingénieuse et aussi piquante que le fonds est judicieux et habilement développé. A la tête de ce poème est un Avertissement où l'auteur s'exprime ainsi : « Une fausse philosophie, née de l'indépendance et de la présomption, lève aujourd'hui un front audacieux, s'arme de mille traits empoisonnés, qu'elle ose lancer contre la religion; elle la poursuit avec une fureur qui n'a point d'exemple. C'est tantôt par des attaques à découvert, tantôt par de sombres marches, d'autant plus dangereuses qu'elles sont moins aperçues. On ne peut se dissimuler les rapides progrès qu'elle fait journellement. Nous touchons presque au temps d'une corruption générale, suite funeste de l'extinction des vertus et de ces mœurs si pures dont la religion est une source intarissable, et qui ont fait la gloire de nos ancêtres... Ce qui touche jusqu'aux

larmes, ce sont les périls auxquels notre jeunesse est exposée. Que deviendra l'espoir de la nation, lorsque ses enfants, livrés de bonne heure à l'incrédulité et à la licence, abjureront, du moins dans leur cœur, la foi et les vertus de leurs pères, et qu'ils n'auront désormais pour la servir d'autre motif et d'autre aiguillon qu'un intérêt bassement personnel, aussi éloigné du citoyen que du héros, etc.? » Prédiction semblable à celles que d'autres hommes vertueux et éclairés ont faites sur la France. (V. ELISÉE, NEUVILLE.)

TANNER (Adam), jésuite, né à Inspruck en 1572, enseigna la théologie à Ingolstadt et à Vienne en Autriche. Son savoir lui procura la place de chancelier de l'université de Prague; mais, l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il résolut de retourner dans sa patrie. Il mourut en chemin, le 25 mai 1632, à 60 ans. On a de lui : | une *Relation de la dispute de Ratisbonne*, en 1601, à laquelle il s'était trouvé, Munich, 1602, in-fol.; | une *Théologie scolastique*, 4 vol. in-fol.; | Un grand nombre d'autres ouvrages en latin et en allemand, parmi lesquels on distingue son *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol.; | *Apologia pro societate Jesu*, Vienne, 1618, in-4°.

TANNER (Mathias), né à Pilsen, en Bohême, l'an 1630, se fit jésuite en 1646, enseigna les belles-lettres, la philosophie, la théologie et l'Ecriture sainte, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur en 1675. On a de lui : | *Cruentum Christi sacrificium in cruento missæ sacrificio explicatum*, Prague, 1669; | *Contra omnes impiè agentes in locis sacris*, en latin; et ensuite en Bohémien; | *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, Prague, 1675, in-fol., avec de belles figures. C'est l'histoire des religieux de son ordre qui ont souffert pour la foi; elle est écrite avec pureté et élégance; | *Historia societatis Jesu, sive vitæ et gesta præclara patrum societatis*, etc., Prague, 1694, in-fol.; avec figures, écrite avec la même élégance.

TANNER (Thomas), savant anglais, né à Luwington en 1674, posséda successivement plusieurs bénéfices, et fut enfin élevé sur le siége de Saint-Asaph, au pays de Galles. Il mourut en 1735 après avoir été marié à une riche héritière. On a de lui : | *Abrégé de l'histoire des monastères en Angleterre*, Oxford, 1695, in-fol., en anglais. Jean Tanner en a donné une édition considérablement augmentée en 1744; | *Bibliotheca britannico-hibernica*, publiée par David Wilkins, Londres, 1748, in-fol. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, est plein de recherches et de notes critiques.

TANSILLO (Louis), naquit vers 1510, à Venise, d'une ancienne famille de Nole. [Il s'attacha à la maison de Tolède, et servit sous les ordres de don Garcia, fils du vice-roi de Naples. Il devint à la fois brave guerrier et excellent poète. Il suivit Charles-Quint à la conquête de Tunis, et ce prince l'appelait son "Achille" et son "Homère". Après diverses guerres, il se livra exclusivement à la poésie.] Ayant fait un ouvrage où les mœurs et la décence étaient blessées, sous le titre de *il Vendemiatore* (*le Vendangeur*), Naples, 1534, et Venise, 1549, in-4°, son livre fut mis à l'"index". C'est pour réparer en quelque sorte sa faute qu'il fit depuis un poème intitulé *le Lagrime di san Pietro* ou *les Larmes de saint Pierre*. Ce poème a été donné

en français par Malherbe, et en espagnol par Jean Gedendo et par Damien Alvarès. Nous avons encore de Tansillo des *comédies*, des *sonnets*, des *chansons*, des *stances*, *il Podere* (la Ferme), *la Batia* (la Nourrice), poésies très-estimées, etc. On a réuni ses *Poésies* diverses à Bologne, 1711, in-12. Tansillo était juge à Gaëte en 1569; on croit qu'il y mourut.

TANTALE, fils de Jupiter et d'une nymphe appelée "Plota", était roi de Phrygie, selon quelques uns de Corinthe. Il enleva Ganimède, pour se venger de Tros, qui ne l'avait point appelé à la première solennité, qu'on fit à Troies. Pour éprouver les dieux, qui vinrent un jour chez lui, il leur servit à souper les membres de son fils Pélops (*V.* ce nom), et Jupiter condamna ce barbare à une faim et à une soif perpétuelles. Mercure l'enchaîna et l'enfonça jusqu'au menton au milieu d'un lac dans les enfers, dont l'eau se retirait lorsqu'il en voulait boire. Il plaça auprès de sa bouche une branche chargée de fruits, laquelle se redressait dès qu'il en voulait manger. Image symbolique des méchants, qui, au sein de l'abondance, ne jouissent de rien.

* TANUCCI (Bernard, marquis DE), ministre de Charles III et de Ferdinand IV, rois de Naples, naquit à Stia, en Toscane, en 1698, d'une famille pauvre et obscure, qui l'envoya étudier à l'université de Pise, où il devint professeur de droit. Lors des guerres de l'Espagne avec l'Autriche, qui suivirent celles pour la succession d'Espagne, la Toscane fut donnée provisoirement en apanage à l'infant don Charles, second fils de Philippe V; c'est à cette occasion que Tanucci fut présenté à ce prince, qui le retint auprès de sa personne. A cette époque, un soldat, ayant commis un assassinat, se réfugia dans une église, et en fut retiré pour subir la punition. La cour de Rome réclama contre cette violation de l'immunité ecclésiastique. Tanucci publia contre cette réclamation un opuscule que le gouvernement toscan soutint, et jeta ainsi les germes des longues discussions qui eurent lieu entre le saint-siége et la cour de Naples. Quand l'infant don Charles parvint à ce trône, il emmena avec lui Tanucci; le nomma successivement conseiller-d'état, surintendant-général des postes, et enfin ministre d'état. Il gouvernait despotiquement le royaume de Naples, ou, pour mieux dire, il régnait sous le nom du roi. Don Charles ayant été appelé en Espagne par la mort de Ferdinand VI, son frère, il mit Tanucci à la tête de la régence qu'il avait établie pendant la minorité de son fils Ferdinand IV (*V.* ce nom, ainsi que celui de Marie-Caroline, reine de Naples, et Acton). Sa puissance n'eut alors plus de bornes. Pour mieux se l'assurer, il négligea l'éducation du prince que son souverain et son bienfaiteur lui avait confié. Il lui donna pour gouverneur le prince de Saint-Nicandro, homme d'une incapacité complète; et quand le roi eut atteint sa majorité, il l'entoura de piéges et de plaisirs, afin de l'éloigner des affaires; et malheureusement il y réussit. Levant tout-à-fait le masque, il déclara une guerre acharnée à la cour de Rome. Il restreignit les anciens droits des nonces, et, bravant l'autorité pontificale, il diminua les évêchés; supprima soixante-dix-huit monastères; nomma de son chef à l'archevêché de Naples, et força, pour ainsi dire, Pie VI à donner l'institution canonique à l'évêque de

Cosenza; concession à laquelle ce pontife fut entraîné pour éviter le schisme dans l'Eglise. Il prépara enfin et provoqua la suppression de la *Haquenée* blanche, hommage établi en faveur des papes, par Charles d'*Anjou*, lorsqu'il fut investi de ce *royaume* par Clément IV (en 1267). Cette cérémonie cessa entièrement, quelques années après, sous les ministères du marquis de Santo-Marco et d'Acton, dignes successeurs de Tanucci. Après avoir gouverné les Deux-Siciles pendant cinquante ans, malgré le mécontentement des peuples et la haine des seigneurs des deux royaumes, Tanucci mourut le 29 avril 1783, âgé de *quatre-vingt-cinq* ans. *Ce fut sous son* ministère *que l'on commença* les fouilles de *Pompéia et d'Herculanum*. Les philosophes ont beaucoup vanté ce ministre; et cela n'est pas étonnant: il bouleversa les choses établies, et se montra ennemi implacable des papes et de l'Eglise. Il n'en fallait pas davantage pour qu'il eût un grand mérite à leurs yeux, et qu'ils le déclarassent *un grand* homme. Quant à nous, nous *sommes de* l'avis de Duclos, qui, l'ayant *connu* particulièrement dans son voyage en Italie, dit de Tanucci: « Je doute fort qu'il ait les talens du ministère. Il pourrait bien n'être qu'un légiste, et l'expérience prouve que ceux qui n'ont chargé et occupé leur esprit que du positif des lois, sont, de tous les hommes, les moins propres au gouvernement. »

* TAPPAN (David), ministre anglican, né en 1752, était fils du révérend Benjamin Tappan, de Manchester-Massachusset. Il fit ses études à l'université de Cambridge, et y obtint des grades en 1771. Il était bon théologien. En 1774, il fut ordonné ministre de la troisième église de Newbury, exerça pendant dix-huit ans les fonctions pastorales dans cette paroisse. Il fut, en 1792, nommé à une chaire de théologie au collége d'Harward. Il paraît que les études y languissaient, que des désordres s'étaient glissés dans cet établissement, et qu'il y avait beaucoup de choses à réparer. Le zèle de Tappan, ses discours pleins d'onction et de raison, et, plus que tout cela, son exemple, triomphèrent des obstacles. L'ordre se rétablit, le goût de l'étude se ranima parmi les élèves, livrés auparavant à la dissipation, et les mœurs gagnèrent à cette réforme. Les ouvrages de Tappan consistent principalement en *Sermons, Discours* et *Oraisons funèbres*. Il a fait et publié celles de *Washington*, du lieutenant gouverneur *Philippe*; du docteur *Hitcheoche*, de *Mary Dana*, etc. On a en outre de lui: | deux *Lettres amicales à Philalèthes*; | une *Adresse aux étudiants d'Andover*; | *Discours sur les antiquités juives*, 1807, un vol. in-8°, œuvre posthume, Tappan était mort en 1803. C'était un fort bon écrivain, et ses compositions ne manquent point d'élégance.

TAPPER (Ruard), d'Enekhuisen en Hollande, mort à Bruxelles, le 2 mars 1559, à soixante et onze ans, fut docteur de Louvain. Il y enseigna la théologie avec réputation, et y fut fait chancelier de l'université, doyen de l'église de Saint-Pierre, et inquisiteur de la foi. L'empereur Charles-Quint et Philippe II, roi d'Espagne, l'employèrent dans les affaires de religion, et il se distingua au concile de Trente, l'an 1551. On a de lui: | *Explicatio, seu Vindiciæ articulorum Lovaniensium adversus Lutheri errores*, ouvrage écrit avec érudition et clarté. Guillaume Lindanus a publié *Tapperi*

Orationes theologicæ, unà cum aureo ejusdem corollario de veris calamitatum Belgii causis atque remediis, ad Carolum V et Ferdinandum I, Cologne, 1544, in-8°.

TARAISE (Saint), fils d'un des principaux magistrats de Constantinople, fut élevé à la dignité de consul, puis choisi pour être premier secrétaire d'état sous le règne de Constantin et d'Irène, qui le firent ensuite élire patriarche de Constantinople en 784. Il n'accepta cette place qu'à condition qu'on assemblerait un concile général contre les iconoclastes. En effet, après avoir écrit au pape Adrien, il fit célébrer le deuxième concile général de Nicée, en l'an 787, en faveur des saintes images. Il résista avec une liberté apostolique au divorce que l'empereur voulait faire, et dit à celui qui sollicitait son approbation : « Je ne sais comment l'empereur pourra supporter l'infamie dont ce divorce scandaleux va le couvrir à la face de l'univers. Je ne sais non plus comment il pourra punir les adultères et les autres débauchés, après avoir donné un tel exemple. Allez lui dire de ma part que je souffrirai plutôt la mort et tous les supplices imaginables, que de consentir à son dessein. » Il était la bonne odeur de son église et la lumière de son clergé, lorqu'il mourut en 806. Nous avons de lui, dans la collection des Conciles, une *Epître* adressée au pape Adrien. Sa *Vie* a été écrite par Ignace, son disciple, qui fut depuis évêque de Nicée.

* TARAVAL, peintre distingué. Dès sa jeunesse, il se fit connaître par des ouvrages qui lui méritèrent l'approbation des connaisseurs. Un de ses meilleurs tableaux est un *Sacrifice de Noé* qui fut exposé au salon de 1783. Taraval mourut deux ans après. Il était professeur de l'académie de peinture, et fut inspecteur des Gobelins.

* TARAVAL (Jean-Gustave), peintre français, naquit à Paris, en 1765. Il étudia sous Hugues Taraval, son oncle, peintre du roi. Il eut un talent très-précoce, mais il était extrêmement paresseux; et on peut dire qu'il ne dut qu'à la nature les progrès qu'il fit dans son art. La première fois qu'il dessina d'après nature, il remporta le prix. A l'âge de quinze ans, il fut admis à la composition, et bientôt après à la *figure peinte*; ce sont les diverses épreuves du concours. Enfin, à dix-sept ans, il remporta le prix par son excellent tableau représentant le *Retour de l'Enfant prodigue*, peint d'après le style des grands maîtres. Il se rendit à Rome pour se perfectionner; mais deux ans après son arrivée, il fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui lui ôta toutes ses facultés. Le directeur de l'académie, qui avait pour lui une amitié toute particulière, l'envoya à Naples pour se rétablir; mais son mal empira, et il y mourut vers 1785. M. Chardon de La Rochette, littérateur distingué, l'assista dans sa longue maladie, et eut pour le jeune Taraval tous les soins d'un tendre père. Les artistes français déplorèrent sa mort, la considérant comme une perte pour les arts.

* TARBÉ (Charles), membre du corps législatif, naquit à Sens, département de l'Yonne, en 1757. Il était le dernier de douze enfants qu'avait eus son père, riche négociant, et qui lui fit donner une bonne éducation. Tarbé alla s'établir à Rouen, y devint membre de la chambre de commerce, et jouissait d'une grande réputation et par son habileté et par l'énergie de son ca-

ractère. Il partagea les principes révolutionnaires, mais avec modération, et il fut élu, en 1790, officier municipal de la ville de Rouen; et, l'année suivante, le département de la Seine-Inférieure le nomma à la législature. Il y déploya le plus grand courage, et se montra un zélé défenseur de la constitution monarchique. En novembre et décembre, il combattit le discours de Brissot contre les colons de Saint-Domingue, et parla plusieurs fois sur les troubles de cette île. Il s'opposa, le 30 janvier 1792, à une loi tyrannique sur les passe-ports. Nommé secrétaire en avril, il vota pour qu'on accordât au roi six millions qu'il demandait pour dépenses secrètes. Il combattit peu de jours après le plan de Pétion, relatif à la formation d'un corps composé d'anciennes gardes-françaises et des " vainqueurs " de la Bastille. Le 29 mai, il se déclara contre le licenciement de la garde de Louis XVI, et combattit le 4 juin les dénonciations de Chabot sur ce qu'on appelait le " comité autrichien ". Il se prononça vivement contre les députés Grange-Neuve et Jouneau; demanda qu'au lieu de rendre un décret particulier contre ce dernier, l'assemblée généralisât l'article, «de manière qu'à chaque soufflet que recevrait un député... » Cette plaisanterie déplut aux jacobins, causa un grand tumulte dans la salle, et Tarbé fut condamné à huit jours d'arrêt. Depuis lors, les jacobins ne le laissèrent plus en repos; mais ayant pu se soustraire aux persécutions du règne de la " terreur " il reparut sur la scène politique en mars 1797. Il fut alors nommé au conseil des cinq-cents par le département de l'Yonne. Il montra dans cette assemblée son courage accoutumé; s'éleva, le 30 mai, contre Santhonax, qu'il accusa d'être le bourreau des blancs et l'incendiaire de leurs propriétés. Il qualifia " d'infâmes " les lois rendues depuis cinq ans. S'étant échauffé dans cette discussion, il inculpa et insulta Maret, ancien rapporteur du comité de la marine, qui fut défendu par Thibaudeau; cependant il obtint qu'on rapportât le décret qui autorisait le directoire à envoyer des agents à Saint-Domingue et ailleurs. Il s'éleva contre les auteurs de la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797). Compris sur la liste de déportation, il fut rayé quelque temps après, et renonça aux fonctions publiques. S'étant exclusivement livré au commerce, il alla se fixer à Cadix, où il mourut en 1804, âgé de quarante-sept ans.

*TARCAGNOTA (Jean), célèbre historien, naquit à Gaëte vers l'an 1570, d'une famille originaire de la Morée. Il voyagea dans la Grèce et les îles de l'Archipel; demeura successivement à Corfou, à Raguse et à Venise, où il se fixa; il y mourut en 1634. Il a laissé : | une *Traduction* de Galien et de quelques morceaux de Plutarque; | une *Description historique de la ville de Naples*, avec une *Histoire abrégée de ses rois*; | *Histoire du monde depuis sa création jusqu'en* 1615, 7 v. in-4°.

*TARDIEU (Nicolas-Henri), graveur français, naquit en 1674, étudia sous Audran et fut un des meilleurs élèves de cet habile maître. Il fut reçu à l'académie sur un portrait du duc d'Antin, d'après Rigaud. Il grava les petites batailles d'Alexandre, ainsi que celle de Porus, qui n'est cependant pas dans la collection des grandes batailles exécutées par Audran. Ses autres ouvrages les plus remarquables

sont: | une *Madeleine*, d'après Bertin; | le *plafond de la galerie du Palais-Royal;* | les *Tombeaux des hommes illustres d'Angleterre;* | le *Sacre de Louis XV*, etc. Cet artiste mourut à Paris, en 1746.

* TARDIEU (Jacques), fils du précédent, suivit la profession de son père, et s'y distingua. Il excellait dans le genre des portraits, dont il a laissé un grand nombre. Parmi ses autres ouvrages, on cite | l'*Apparition de J.-C. à la Vierge*, d'après le Guide: | les *Misères de la guerre;* | *Déjeuner flamand*, l'un et l'autre sur les dessins de Téniers. — Son cousin, Pierre-Nicolas TARDIEU, soutint la réputation de ses deux parents, et a laissé plusieurs gravures estimées, comme | le *Jugement de Pâris*, d'après Rubens; | *Persée et Andromède*, etc.

* TARDIEU (Antoine-François), dit TARDIEU DE L'ESTRAPADE, graveur français, parent de Nicolas-Henri, Jacques et Pierre-Nicolas Tardieu, aussi graveurs (*V.* ces noms), naquit à Paris, le 17 février 1757. Après avoir appris son art, il travailla, à Malines, à la gravure de la *Carte* de Ferraris. Ses principaux ouvrages sont: | les *Cartes marines de l'Atlas du commerce;* | huit plans in-folio des *principales villes de l'Europe*, et qui font partie de l'Atlas Mentelle; | plusieurs plans du *Voyage pittoresque de la Grèce*, de M. le comte de Choiseul-Gouffier; | *les palatinats de Cracovie, Plok, Lublin et Sandomir*, gravés par Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne, ouvrage très-estimé des connaisseurs: | l'*Atlas* in-folio de la quatrième édition du *Voyage du jeune Anacharsis*, publié par Didot, jeune; | une *Carte du Hartz*, dans un ouvrage de minéralogie de M. Héron de Villefosse; | l'*Atlas du Voyage aux Terres australes*, de M. Péron; | l'*Atlas de l'Histoire des guerres des Français en Italie*, d'après Lapie; | une grande *Carte de la Russie en Europe*, en six feuilles. Les ouvrages de Tardieu se faisaient remarquer par son exactitude dans la topographie, la pureté du trait et le fini de l'ensemble. Il est mort le 4 janvier 1822, âgé de soixante-cinq ans. Ses deux fils, MM. Pierre et Ambroise Tardieu, suivent avec succès l'état de leur père.

TARDIF (Guillaume), originaire du Puy en Velay, professeur en belles-lettres et en éloquence au collége de Navarre, et lecteur de Charles VIII, vécut jusqu'à la fin du XVe siècle. Il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, dont le plus curieux est un traité de la chasse, sous ce titre: *l'Art de faulconnerie et déduyt des chiens de chasse*, réimprimé en 1567, avec celui de Jean de Francières.

* TARGE (Jean-Baptiste), professeur de mathématiques et historien, né à Paris vers 1720, se consacra entièrement au travail, et vécut presque toujours dans la retraite. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont une partie traduite de l'anglais. Les principaux sont: | *Histoire d'Angleterre, depuis le traité d'Aix-la-Chapelle jusqu'en 1763*, 5 vol. in-12; | *Histoire de l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*, 1772, 6 vol. in-12; | *Histoire générale d'Italie, depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à nos jours*, 1774, 4 vol. in-12. Parmi ses traductions, on remarque: | *Histoire d'Angleterre*, de Smollet, 19 vol. in-12; | *Histoire de la guerre de l'Inde depuis 1745*, 2 vol. in-12; | *Abrégé chronologique des découvertes faites par les Européens*, de Barrow,

12 *vol.* in-12. Le style de cet auteur est pur, mais froid et diffus; ses récits et ses portraits sont présentés avec exactitude, quoiqu'ils manquent parfois de chaleur. Malgré ces défauts, on lit toujours ses ouvrages avec intérêt. Il mourut à Orléans en 1788; et il y fut regretté pour la bonté de son caractère et la régularité de ses mœurs.

* TARGET (Guy-Jean-Baptiste), célèbre avocat, député aux états-généraux, etc., naquit à Paris le 17 décembre 1733. Il était avocat au parlement, et fut ensuite nommé au conseil souverain de Bouillon. Target fut aussi un des 40 de l'académie française. Lors de la scandaleuse affaire du collier, il écrivit, pour le cardinal de Rohan, un *Mémoire* qu'on trouva un peu diffus. Il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fit paraître plusieurs brochures en faveur de la double représentation du tiers-état. Cet ordre le nomma député de la prévôté de Paris aux états-généraux. Dans les premières séances, il obtint quelques succès; mais il fut bientôt éclipsé par d'autres orateurs plus marquants. On le plaça alors au comité de constitution, et il y travailla à l'acte constitutionnel. Sa morgue, et son influence éphémère aux états-généraux le rendirent l'objet de plusieurs plaisanteries, surtout de la part des royalistes; plaisanteries qui augmentèrent lorsqu'on sut qu'il était un des rédacteurs de la constitution. On appela l'acte qu'on attendait les *Couches de Target*, expression qui le couvrit de ridicule. Target parut peu à la tribune, et n'y monta que pour présenter des rapports au nom de son comité. Il fut un des premiers, le 20 juin 1789, à provoquer et à appuyer la prestation de serment du Jeu de Paume, et vota pour qu'on annonçât au peuple « que l'intention de l'assemblée était de poursuivre les conspirateurs, tels que le marquis de Bezenval, etc. » Cependant, le 28 août, il fit déclarer le gouvernement ' monarchique '; et le 1er septembre, il se prononça en faveur de la sanction à accorder au roi, vota la permanence et l'unité du corps législatif. Le 21 octobre, il fit décréter l'établissement de la loi martiale, pour réprimer les attroupements. Le 22 décembre, il s'opposa à ce qu'on rédigeât une loi sur la liberté de la presse. Le 16 janvier 1790, il fut élu président, et fit régler le cérémonial de la fameuse fédération du 14 juillet. Il donna aussi lecture du procès-verbal de la clôture de la session de l'assemblée nationale. Les écrivains contemporains ne s'accordent pas sur les motifs qui déterminèrent Louis XVI à le demander pour son défenseur; mais Target refusa ce périlleux honneur, tandis que d'autres, plus généreux, s'empressaient de venir le demander. Il donna les raisons qui motivaient son refus, dans une lettre, où, après s'être avoué peu capable pour une tâche aussi importante, il disait entre autres choses : « Il ne s'agit pas ici de système de gouvernement, mais de la justice à rendre à un homme; cet homme était roi, il ne l'est plus, on l'accuse. J'avais toujours pensé que la liberté durable du peuple dans le gouvernement monarchique tenait beaucoup à l'inviolabilité du chef; il fallait, j'en étais persuadé, que, pour que tous les citoyens fussent égaux et libres sous la loi, il y eût un bras de fer qui montrât la loi, et des agents responsables qui la fissent exécuter. Je n'insiste plus sur cette idée depuis que l'assem-

blée nationale a décrété que Louis serait jugé par elle-même; mais, à la place d'un jugement, il ne faut pas un acte de politique. Quelques-uns osent dire qu'il est important que Louis disparaisse; je ne le dis pas; moi, je crois tout le contraire. Louis est celui sur qui la royauté s'est évanouie comme un songe. Il n'y aura plus de rois en France; cela me paraît démontré : mais si, par impossible, cette idée pouvait naître un jour, il serait important que Louis fût là, et que, par son existence, il épouvantât les ambitieux de sa race. Mais sortons de la politique, car il s'agit de jugement. On oppose des faits à Louis; j'ai dit, et je répéterai, que je n'ai point d'avis sur les faits, et que c'est l'affaire de ceux qui sont aujourd'hui ses défenseurs de les discuter; mais voici ce que je dis : On ne peut pas l'accuser de faits antérieurs au 14 septembre 1791, jour de l'acceptation de la constitution; car, dès que vous lui ôtez l'inviolabilité de roi, vous lui devez l'amnistie de citoyen. Je ne fais aucune réponse à cela. Quant aux faits postérieurs, les défenseurs y répondront par le rapprochement des circonstances et des pièces; mais il me suffira de dire deux choses : l'une que vous prétendez punir sans fruit le prétendu crime de Louis, ou préserver la société de crimes semblables. Je ne connais pas la justice qui venge, mais bien la justice qui prévient les crimes. La vengeance n'est rien qu'un jour d'agitation sans effet; le châtiment qui prévient les crimes est, au contraire, le salut de la chose publique. Considérez Louis élevé comme tous les rois, environné d'adulateurs pendant 38 années; supposez que, même après la constitution acceptée, entouré de gens qu'on appelait ses serviteurs, et qui ne savaient ce que c'est que d'être citoyens; supposez, dis-je, que Louis se fût laissé aller à de vaines espérances qui lui présentaient le rêve de son ancienne autorité; condamnez ses abominables conseillers, mais ménagez celui qui fut leur dupe, car je vous ai prouvé ci-dessus que l'intérêt public est de le conserver; et heureusement il est juste, en même temps, d'épargner la dupe et de punir les coupables. Des coupables, il y en aura toujours; des rois, il n'y en aura plus : cela seul décide de ce que la convention doit faire. Le dernier des crimes possibles ne sera jamais puni par une loi raisonnable. J'ajouterai encore : dès que la convention nationale veut faire fonction de juge, ce que je n'examine pas, qu'elle soit juge; mais on ne peut pas être en même temps juge d'un individu et administrateur souverain. Le mélange de ces deux qualités conduit le juge à prendre et à exercer toute la puissance d'un administrateur indépendant, et rien n'est pire que cette réunion de pouvoirs. Si la convention n'est pas juge, elle ne peut pas juger; si elle l'est, il y a une règle, non pas seulement positive et arbitraire, mais naturelle, mais éternelle, qui défend au juge de prononcer sur une affaire dans laquelle, avant le jugement, il a déclaré son avis. Je prie la convention nationale d'examiner, dans une profonde impartialité, s'il n'y a pas quelques-uns de ses membres qui se trouvent dans ce cas-là. J'insiste sur la nécessité d'écarter les fonctions d'administrateur; j'y insiste d'autant plus que, selon moi, il n'y a pas d'administrateur intelligent qui ne reconnût très-utile la conservation du seul personnage qui, ayant la prétention

d'être roi, ne pourra jamais y revenir. Je ne dirai rien de l'opinion d'un membre qui voulait qu'on le condamnât parce qu'il était roi. Sans doute la *république* étant consacrée *par la* volonté générale, quand *ce serait* une erreur des peuples de vouloir un roi, je ne concevrai jamais qu'on ait le droit de *punir* les rois des erreurs du peuple. Ajoutons que c'est un sophisme de dire que le mouvement du 10 août a été consacré par la volonté générale, et est devenu depuis une insurrection de la France entière qui décide la question contre Louis XVI. L'insurrection a décidé : quoi ? l'abolition de la *royauté.* Mais un peuple *peut vouloir qu'il* n'y ait plus *de roi, sans* qu'on puisse en conclure que le roi qui était alors fût coupable, voilà ce que l'insurrection n'a nullement décidé. Tel est, indépendamment de la discussion des faits, le plan qui me paraît le plus convenable. Je ne me sens pas en état de le remplir des développe*ments qu'il* exige, et d'y porter la *chaleur de la vie* ; ce fut un devoir à moi de le *déclarer et de* m'abstenir, etc. » Cette lettre, pleine de raison et d'une saine logique, ne produisit aucun effet. Le jugement monstrueux de Louis XVI parut faire revenir un peu Target de ses opinions exaltées; et, quoiqu'il devint membre du comité révolutionnaire, il y montra beaucoup de modération, et rendit, dans cette place, d'importants services à plusieurs personnes qui, sans lui, auraient péri sous le règne de la " terreur ". Il adhéra à la révolution du 18 brumaire, et en 1800 il fit partie du tribunal de cassation, où il resta six ans. Il fut créé membre de Légion- d'Honneur; il l'était de [illegible]stitut, dès la création de cette société. Agé et infirme, il se retira des fonctions publiques, et mourut près de Morlière le 7 septembre 1809, âgé de 74 ans. On a de lui : | *Lettre d'un homme à un autre homme, sur l'extinction de l'ancien parlement et la création du nouveau*, Paris, 1771, in-12. Cette petite brochure, de 16 pages seulement, eut le plus grand succès. Mirabeau écrivait à Champfort : « Je ne sais si vous connaissez la *Lettre d'un homme à un autre homme*, le meilleur des écrits polémiques qui parurent au temps de Maupeou ; cela est de lui (Target). » Il avait déjà publié huit autres lettres en une seule fois ; | *Réflexions sur la destitution de l'universalité des officiers du parlement de Paris, par voie de suppression*, Paris, 1779, in-12 de 52 pages ; | *Observation sur le commerce des grains*, en décembre 1769, Paris, et Amsterdam, 1776, in-12 ; | on cite encore du même auteur plusieurs *Mémoires* sur différentes causes célèbres, comme dans celles d'*Alliot* et de *la Rosière de Salency*; | *Discours* prononcé à sa réception à l'académie française, 1785, in-4° ; | *Esprit des cahiers présentés aux états-généraux*, 1789, 3 vol. in-8°. Target avait des connaissances variées, et, quoiqu'il ne manquât pas d'éloquence, il brilla plus dans le barreau qu'à la tribune. Ses opinions furent d'abord exagérées, et il montra un grand désir de jouer un rôle important dans les troubles politiques, ce qui lui attira les sarcasmes des royalistes. Son cœur n'était pas méchant, mais son esprit, égaré par l'ambition, lui fit commettre la grave erreur de se déclarer souvent contre la bonne cause.

* TARGNY (Louis DE), docteur de Sorbonne, et abbé de Saint-Lô,

né à Noyon, florissait au XVIII[e] siècle. Il avait de l'érudition et des connaissances fort étendues dans les antiquités ecclésiastiques. Son savoir lui avait valu une place à la Bibliothèque du roi. Le cardinal de Rohan avait souvent recours à ses lumières, et se servait de lui, soit pour des recherches, soit pour la composition de mémoires sur divers sujets. Il en rédigea, par ordre de ce prélat, plusieurs sur " l'édition des Conciles" du P. Hardouin. Il fut, avec Tournely, un des douze députés nommés en 1729, par la faculté de théologie de Paris, pour chercher les moyens de ramener à l'obéissance ou à l'unité des sentiments ceux des membres de cette compagnie qui s'opposaient encore au décret du saint-siége, touchant la bulle *Unigenitus*. Il rédigea même contre les opposants deux écrits; savoir, l'un intitulé : *Mémoire de l'état présent des réfugiés en Hollande, au sujet de la religion*; et l'autre, *Mémoire sur les projets des jansénistes*, 19 janvier 1729. Le docteur Petit-Pied y répondit par une " Lettre à un de ses amis ", qui lui avait demandé quelques éclaircissements sur ces deux écrits. L'abbé de Targny jouissait, en Sorbonne, d'une grande influence et d'une considération méritée. Il mourut le 5 mai 1737.

* TARIK-ABDALLAH ou AKINCIER, général des Sarrasins qui conquirent l'Espagne. Il naquit, au commencement du VIII[e] siècle, dans l'Arabie, se distingua dans les armes, et servait sous Muza, gouverneur d'Afrique pour le calife de Damas. Muza projetait depuis longtemps la conquête de l'Espagne, dont il n'était séparé que par le détroit de Cadix : le mécontentement du comte Julien envers le roi Rodrigue vint lui en fournir l'occasion favorable. Le comte commandait à Ceuta, et entretenait des intelligences avec le gouverneur africain, qui nomma général de l'expédition projetée Tarik - Abdallah. Celui-ci, secondé par le comte Julien, s'empara de Ceuta, et s'ouvrit ainsi les portes de l'Espagne. Il débarqua avec son armée au pied de la montagne " Gebel ", nom qui, joint à celui de Tarik, servit à désigner cette montagne qu'on appela d'abord " Gebel-Tarik", et ensuite, par corruption, " Gibraltar ". L'indolent et vicieux Rodrigue ayant appris l'arrivée des Sarrasins, forma à la hâte une armée, et alla à sa rencontre ; mais les Sarrasins n'étaient pas les seuls ennemis qu'il eût à redouter. Il avait détrôné les deux fils de Witiza, son cousin ; et ceux-ci, avec l'évêque Oppa, étaient entrés dans la conjuration du comte Julien, dans l'espoir peut-être que l'objet de Tarik était seulement de chasser du trône l'usurpateur. Cependant les deux fils de Witiza étaient dans l'armée du roi, et semblaient disposés à le défendre. Tandis que Rodrigue marchait contre Tarik avec cent mille hommes, ce général avait reçu de puissants renforts. Les deux armées se rencontrèrent, en 712, dans les plaines de Xérès, près de Cadix; la bataille fut des plus sanglantes et des plus opiniâtres ; elle dura quatre jours. Les chrétiens furent d'abord vainqueurs, et mirent à mort seize mille infidèles. Tarik se tournant alors vers ses soldats : « Mes frères, leur dit-il, l'ennemi est devant nous, la mer est par derrière, où pourrez-vous vous retirer? Suivez votre général ; j'ai résolu de mourir ou de fouler aux pieds le roi des Romains. » (C'est bien ainsi que les Arabes appelaient les rois visigoths en Espagne.) Pendant ce

temps, les fils de Witiza avaient abandonné l'armée. Tarik et les siens l'attaquèrent avec une telle fureur qu'ils la mirent bientôt en déroute. Rodrigue, contraint de fuir, descendit de son char d'ivoire, monta sur un coursier qui l'entraîna vers les bords du Guadalquivir. On ne trouva dans ce fleuve que ses brodequins, et l'on croit qu'il fut emporté par les flots. Tarik, après cette victoire, partagea son armée en trois corps; et tandis qu'il passait la Sierra-Morena et s'emparait de Tolède, l'un de ces corps soumettait la Bétique, et l'autre entrait dans Cordoue. Tarik se porta dans le centre de l'Espagne, conquit le pays connu depuis sous le nom des deux *Castilles*, envahit ensuite le royaume de Léon, et porta enfin ses armes depuis la montagne " Gebel " (Gibraltar), jusqu'à la baie de Biscaye. Le gouverneur Musa vint alors en Espagne, s'arrêta à Tolède, et, au lieu de récompenser les exploits de Tarik, dont il était jaloux, il écouta ses calomniateurs, le fit emprisonner, et le fustigea de sa propre main. Peu de temps après, le général maure soumit la province de Tarragone, par ordre de ce même chef qui l'avait publiquement insulté. Le calife de Damas le vengea des mauvais traitements qu'il avait reçus; et ce prince fit infliger à Muza le même châtiment qu'il avait fait subir au conquérant de l'Espagne. Cependant les services de Tarik furent oubliés, et il languit ensuite dans la foule des esclaves qui remplissaient la cour de Damas. On conservait, en Espagne, à la bibliothèque de l'Escurial, un " poème " arabe sur les exploits de Tarik, composé par le visir du premier Abd-Errahman, calife d'Espagne.

TARIN (Pierre), médecin, né à Courtenai, mort en 1761, est connu par des *Éléments de physiologie*, ou *Traité de la structure, des usages et des différentes parties du corps humain*, traduit du latin de Haller, 1752, in-8°. On a encore de lui : | *Adversaria anatomica*, 1750, in-4°, avec fig. Il n'y parle que du cerveau et du cervelet; | *Dictionnaire anatomique*, 1753, in-4°. Il est suivi d'une Bibliothèque anatomique et physiologique. La partie bibliographique est extraite de l'ouvrage de Haller, intitulé *Methodus studii medici*; | *Ostéographie*, Paris, 1753, in-4°, avec fig. : ce n'est qu'une compilation; | *Anthropotomie*, ou l'*Art de disséquer*, 1750, 2 vol. in-12 : M. Portal en parle avec éloge; | *Desmographie*, ou *Traité des ligaments du corps humain*, in-8°, 1752 : c'est une traduction du latin de Weilbrecht, professeur en médecine à S.-Pétersbourg; | *Observation de médecine et de chirurgie*, 1758, 3 vol. in-12 : elles sont extraites de différents auteurs; | *Myographie*, ou *Description des muscles*, 1753, in-4°, avec des fig. copiées d'Albinius, mais mal rendues; | les articles d'anatomie dans l'*Encyclopédie* et le *Discours* qui y est inséré sur l'origine et les progrès de cette partie de la médecine.

TARISSE (Dom Jean-Grégoire), né en 1575 à Pierre-Rue, près de Cessenon, petite ville du Bas-Languedoc, fut le premier général de la congrégation de Saint-Maur, qu'il gouverna depuis 1630 jusqu'en 1648, année de sa mort. On a de lui des *Avis aux supérieurs* de sa congrégation, in-12, 1632. Ils sont d'autant plus judicieux que l'auteur avait connu le fort et le faible de son ordre. Il l'éclaira par

ses lumières, et l'édifia par ses exemples. Rien n'égala son zèle pour rétablir les études. Il eut beaucoup de part à la publication des Constitutions de sa congrégation, imprimées par son ordre en 1645.

TARPA (Spirius Metius), critique à Rome du temps de Jules-César et d'Auguste, avait son tribunal dans le temple d'Apollon, où il examinait les pièces des poètes avec quatre autres critiques. C'est de lui que parle Horace dans son Art poétique :

Prius in Metii descendat judicis aures.

TARPÉIA, fille de Tarpéius, gouverneur de la citadelle de Rome sous Romulus, différente, par sa construction et son emplacement, du Capitole, qui ne fut bâti que sous Tarquin-le-Superbe (*voy.* son article), livra cette place à Tatius, roi des Sabins, « à condition que les soldats lui donneraient ce qu'ils portaient à leur bras gauche, » désignant par-là leurs bracelets d'or. Mais Tatius, maître de la forteresse, jeta sur Tarpéia ses bracelets et son bouclier, qu'il avait au bras gauche; ses soldats ayant imité son exemple, Tarpéia fut accablée sous le poids des boucliers, l'an 746 avant J.-C. Elle fut enterrée sur ce mont, qui, de son nom, fut appelé *Mont Tarpéien*. Il fut ensuite destiné au supplice de ceux qui étaient coupables de trahison ou de faux témoignage. On les précipitait du haut de la roche Tarpéienne, qui, aujourd'hui, par différentes causes sur lesquelles les savants ne sont pas d'accord, semble avoir perdu beaucoup de son élévation, quoiqu'elle ait encore un côté très-escarpé. (*Voy.* ROCHE TARPÉIENNE, *dans le Dict. géogr.*)

TARQUIN-L'ANCIEN, roi des Romains, monta sur le trône après le roi Ancus Martius, l'an 615 avant J.-C. Il était originaire de la Grèce, mais né en Etrurie, dans la ville de Tarquinium, d'où il prit son nom. Une grande ambition, soutenue d'immenses richesses, l'avait conduit à Rome. Il se distingua tellement sous le règne d'Ancus Martius, qu'on le jugea digne de devenir son successeur. Après avoir fait divers établissements, il se distingua contre les Latins et les Sabins, sur qui il remporta une grande victoire au bord de l'Anio. Plusieurs autres avantages lui procurèrent une paix avantageuse. Il en profita pour faire reconstruire magnifiquement les murs de Rome. Il environna la place publique de galeries, et l'orna de temples et de salles destinées aux tribunaux de justice et aux écoles publiques. Rome, dans ses temps les plus fastueux, ne trouva presque qu'à admirer dans ces ouvrages. Pline, qui vivait 800 ans après Tarquin, ne parle qu'avec étonnement de la beauté des aqueducs souterrains qu'il fit construire pour purger Rome de ses immondices, et procurer un écoulement aux eaux des montagnes que cette ville renfermait dans ses murs. Il introduisit aussi la coutume des faisceaux de verges qu'on liait autour des haches des magistrats, les chaires d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux et les ornements des chevaliers et des enfants des familles nobles. Il fut assassiné par les deux fils d'Ancus Martius, l'an 577 avant J.-C., à 80 ans, après en avoir régné 38. (*Voy.* TANAQUIL.)

TARQUIN-LE-SUPERBE, parent du précédent, épousa Tullia, fille du roi Servius-Tullius. La soif de régner lui fit ôter la vie à son beau père, l'an 533 avant J-C. Il s'empar

du trône par violence et sans aucune forme d'élection. Il se défit, sous divers prétextes, de la plus grande partie des sénateurs et des riches citoyens. Son orgueil et sa cruauté lui firent donner le nom de "Superbe". Tarquin s'appuya de l'alliance des Latins, par le mariage de sa fille avec Manilius, le plus considérable d'entre eux, et renouvela les traités faits avec ces peuples. Il signala son règne par la construction d'un temple de Jupiter, dont Tarquin-l'Ancien avait jeté les fondements. Il était situé sur un mont ou colline, et qui fut appelé "Capitole", nom sur l'origine duquel on n'est point d'accord. Les dépenses de Tarquin ayant épuisé le trésor public et la patience du peuple, il se flatta que la guerre ferait cesser les murmures. Il la déclara aux Rutules. Il était occupé au siége d'Ardée, capitale du pays, lorsque la violence que son fils Sextus fit à Lucrèce souleva les Romains. Ils fermèrent les portes de leur ville, renversèrent le trône l'an 509 avant J.-C., et Tarquin n'y put jamais remonter. Il se retira chez les Etruriens, dont les armes lui furent inutiles. Après une guerre de treize ans, la paix fut conclue, et le tyran se vit abandonné de tous ceux qui l'avaient secouru. Il serait mort errant et vagabond si Aristodème, prince de Cumes dans la Campanie, ne l'eût enfin reçu chez lui. Il mourut bientôt après, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il en avait régné vingt-quatre.

* TARRIBLE (Jean-Dominique-Léonard), jurisconsulte, né à Auch, en novembre 1753, exerça d'abord la profession d'avocat, et, lors de la révolution, il fut successivement commissaire du roi au tribunal du Gers, administrateur du département, accusateur public et président du tribunal criminel. Après le 18 brumaire, il devint membre du tribunat, et, quand ce corps fut supprimé, Napoléon le nomma conseiller-maître à la cour des comptes, place qu'il a occupée jusqu'à sa mort. Il eut une grande part au *Commentaire du Code civil*, Paris, de 1805 à 1808, 9 vol. in-8°. Il y traita les titres de *la Tutèle* et *des Servitudes*, et rédigea en entier les trois derniers volumes du Commentaire. Dans le "Répertoire universel et raisonné de Jurisprudence", de M. Merlin (quatrième édition), il a donné les articles *Hypothèques*, *Expropriation forcée*, *Inscription hypothécaire*, *Saisie immobilière*, *Ordre des créanciers*, *Radiation des hypothèques*, *Tiers détenteurs*, *Transcription au bureau des hypothèques*, et *Privilège de créance*. Il a publié séparément un *Manuel des justices de paix*, Paris, 1806, un vol. in-8°. Tarrible était membre de la Légion-d'Honneur, et il est mort le 27 février 1821, âgé de soixante-huit ans.

TARTAGLIA ou TARTALEA (Nicolas), mathématicien de Brescia, dans l'état de Venise, mort fort vieux en 1557, passait avec raison pour un des plus grands géomètres de son temps. Nous avons de lui : | une *Version italienne* d'Euclide, avec des *Commentaires*, Venise, 1545, in-fol.; | un *Traité des nombres et des mesures*, | et d'autres ouvrages imprimés en 3 vol. in-4°, 1606. Il s'est fait un nom par l'invention de la méthode de résoudre les équations cubiques, que l'on attribue ordinairement à Cardan. C'est aussi le premier auteur qui a écrit expressément sur la théorie du mouvement des bombes et des boulets : sujet qu'il examine dans sa *Nova scientia*, imprimée à Venise en 1537; et dans ses *Quesiti ed in-*

venziou diverse, Venise, 1546.

TARTAGNI (Alexandre), jurisconsulte, surnommé IMOLA, parce qu'il était natif de cette ville, enseigna le droit à Bologne et à Ferrare, avec tant de réputation qu'on le nomma le 'Monarque du droit et le Père des jurisconsultes'. On a de lui des *Commentaires* sur les Clémentines et sur le Sexte, et d'autres ouvrages dont il y a eu plusieurs éditions. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1587, à cinquante-trois ans, et fut enterré dans l'église des Dominicains, où l'on voit son tombeau de marbre. Sa 'Vie', par Nicolas-Antoine Gravatius, est à la tête de ses ouvrages.

TARTERON (Jérôme), jésuite de Paris, mort dans cette ville, en 1620, à soixante-quinze ans, professa avec distinction au collége de Louis-le-Grand. Il est auteur | d'une *Traduction* française des Œuvres d'Horace, Amsterdam, 1710, 3 vol. in-12; | d'une *Traduction* des Satires de Perse et de Juvénal, Paris, 1752, in-12. Le P. Tarteron a supprimé les obscénités grossières dont il est étrange que Juvénal et surtout Horace aient souillé leurs ouvrages; il a ménagé en cela la jeunesse, pour laquelle il travaillait: mais l'on peut bien dire qu'aucun genre de lecteurs ne perd quoi que ce soit à ces sortes de suppressions; la vertu et le génie ne peuvent qu'y gagner.

TARTINI (Joseph), l'un des plus grands musiciens de son siècle, naquit le 12 avril 1692, à Pirano en Istrie. [Tartini aimait les femmes et faisait fort bien des armes, ce qui lui suscita des querelles et des ennemis. Il perdit par ses étourderies la protection du cardinal Cornaro, erra long-temps fugitif, quitta Rome à la hâte, demeura deux ans caché dans un couvent, et retourna e[...] dans les états de Venise.] Après [...]férentes aventures, qui prouva[...] une jeunesse bouillante, il se l[...] à la musique vers l'an 1714. [...] fit des progrès étonnants. En 17[...] il fut mis à la tête de la musiqu[e] [de] Saint-Antoine, à Padoue. Son n[...] était très-célèbre en Europe, l[...] qu'il mourut en février 1770. O[n a] de lui: | des *Sonates*, publiées [...] 1734 et 1745, et accueillies par t[ous] les maîtres de l'art; | un *Traité* [de] *musique*, imprimé en 1754, da[ns] lequel il y a un système qui fait a[u]tant d'honneur à son savoir dans [la] théorie de la musique, que celui de [la] basse fondamentale en fait à Rame[au].

* TARUFFI (Joseph-Antoine), célèbre poète latin du XVIII[e] siècle, naquit à Bologne en 1722. Il étudia chez les jésuites avec beaucoup de succès, et ces religieux l'avaient décidé à entrer dans leur ordre, auquel Taruffi était très-attaché. Il apprit à cet effet la théologie, et reçut les premiers ordres; mais son père, le destinant au barreau, s'opposa à sa vocation, et il se vit contraint de suivre les cours de droit. Après avoir été gradué docteur en 1724, il alla à Rome pour se perfectionner. Il devint un des plus habiles jurisconsultes de cette ville, et cultiva en même temps la poésie latine, l'italienne, et surtout le style épistolaire. Il obtint la protection du cardinal Visconti, nonce apostolique en Pologne, qui le choisit pour son secrétaire, et le fit ensuite nommer auditeur et chancelier de la nonciature. Le cardinal passa, dans sa même qualité de nonce, à Vienne, et, ayant été obligé de revenir à Rome après la mort de Clément XIV, il laissa en sa place Taruffi; il le rappela auprès de lui quelque temps après Eugène. Depuis lors, il ne

s'occupa que de l'étude et de la correction de ses ouvrages. Les principaux sont : | *Poësies latines*: Rome, 1771 ; | *Poësies italiennes* : | *Lettres latines et italiennes* ; | *Eloge de Métastase*, Rome, 1785 ; | *Lettres et poësies posthumes*. Taruffi fut non-seulement un orateur distingué, mais un excellent poète, et on trouve dans ses ouvrages de l'élégance, la pureté de style, et une noble simplicité. Il mourut à Rome, le 20 avril 1786, âgé de soixante-quatre ans.

* TASCHER DE LA PAGERIE (Joséphine-Rose), veuve du vicomte de Beauharnais et femme de Napoléon, naquit à la Martinique le 14 juin 1763. Elle était encore très-jeune lorsque son père la conduisit en France pour la marier au comte de Beauharnais; cette alliance avait été arrêtée d'avance et lorsque celui-ci était gouverneur des Antilles. Son époux la présenta à la cour de Louis XVI, où elle fut bien accueillie. Joséphine avait reçu une bonne éducation, ne manquait pas d'esprit, et avait des grâces naturelles. Elle eut deux enfants de son mariage : Eugène et Hortense (*V.*) En 1787 elle retourna à la Martinique, pour voir sa mère âgée et malade ; elle y resta trois ans, fut témoin des horreurs qui s'y commirent par la révoltes des nègres, et dut son salut à une prompte fuite. Revenue en France à travers mille dangers, elle trouva ce beau pays en proie à la plus funeste anarchie. Son époux avait suivi le torrent de la révolution, et commanda dans la suite l'armée du Rhin. On dit que Joséphine sauva la vie à mademoiselle de Béthisy, condamnée par le tribunal révolutionnaire. Le règne de la terreur dominait sur toute la France. Comme les nobles et les prêtres étaient les victimes contre lesquelles Robespierre se déchaînait le plus, le vicomte de Beauharnais qui, après avoir défendu la république par ses discours, versait dans ce moment son sang pour elle, ayant été soumis en qualité de noble à la barbare loi des suspects, fut arrêté, conduit à Paris et jeté dans une prison avec sa femme. Elle fut portée sur la même liste de proscription que lui : l'un et l'autre furent condamnés à mort. Après avoir vu son mari monter sur la fatale charrette, elle devait le suivre ; mais un profond évanouissement qui la saisit tout-à-coup ne permettant pas de la conduire au supplice, on la laissa pour une autre exécution. Elle n'eut pas lieu ; car, trois jours après, le monstre qui décimait la France périt lui-même sur l'échafaud. (*Voyez* ROBESPIERRE et TALLIEN.) Tallien parvint à la faire sortir de prison, et ce fut à cette époque qu'elle fit la connaissance de Barras. Nous n'examinerons pas quelle espèce de liaison madame de Beauharnais contracta avec ce révolutionnaire, qui, ayant alors une grande influence, fit rendre à sa protégée une partie des biens de son mari. Elle parlait quelquefois de la prédiction qui lui avait été faite dans son enfance, qu'elle s'élèverait au rang suprême ; et sans doute elle était bien éloignée de croire alors que cette prédiction se réalisât jamais. Un hasard assez singulier lui fit connaître Buonaparte. Après la journée du 13 vendémiaire, où les sections furent vaincues par le Directoire (*Voy.* BUONAPARTE), on avait ordonné le désarmement des citoyens. Eugène, fils de madame de Beauharnais, alors âgé de quinze ans, se présenta chez Buonaparte, et lui demanda avec énergie l'épée de son père. Le jeune homme plut à

Buonaparte, qui voulut connaître sa mère ; il la vit chez Barras, et l'épousa en 1796, puis l'emmena en Italie. Pendant le séjour de Buonaparte en Egypte, elle demeura à la Malmaison, et lorsqu'à son retour, il fut nommé premier consul, Joséphine, dit-on, contribua beaucoup au rappel des émigrés. Elevée à l'empire, nouvelle Catherine Ire, elle était la seule qui sût calmer les emportements auxquels se livrait son époux, qui, à ce qu'il disait lui-même, avait pour elle beaucoup d'affection. On cite de Joséphine quelques actes de bienfaisance, entre autres une pension qu'elle faisait payer à la nourrice du dauphin. On dit encore que, lors de l'arrestation de l'infortuné duc d'Enghien, elle se jeta aux pieds de Buonaparte pour qu'il épargnât les jours de cette auguste victime. Elle fut plus heureuse à l'égard de MM. de Polignac et de Rivière, qui lui durent la vie. Buonaparte étant devenu maître suprême de la France, quelques vils flatteurs lui insinuèrent de divorcer avec Joséphine, afin de donner un successeur à l'empire : il rejeta d'abord ce conseil, mais il le suivit à son retour de Bayonne, après avoir chassé de leurs états les Bourbons d'Espagne. Il répudia donc Joséphine, et épousa quelque temps après Marie-Louise, fille de François II. La première dévora son chagrin, et se retira à la Malmaison, où Napoléon allait souvent la voir. Joséphine voyagea en Suisse, en Italie, et revint en France pour être témoin de la déchéance de celui qui l'avait délaissée, et dont elle pleurait les malheurs mérités. Les souverains alliés parurent avoir pour Joséphine une grande considération, et vinrent la visiter. Mais le coup mortel était porté : son sang s'enflamma, et elle fut obligée de garder le lit ; elle se leva cependant pour recevoir le roi de Prusse ; mais les douleurs aiguës la forcèrent de se retirer. L'empereur Alexandre lui envoya son médecin ; tout secours devint inutile. Elle mourut le troisième jour, 29 mai 1814, âgée de cinquante et un ans. Son corps fut inhumé dans l'église de Rueil, et en 1821 ses enfants lui ont fait élever un monument. Joséphine cultivait avec succès la botanique ; elle était d'un abord facile, et paraissait aimer à rendre service. Elle ne mérite pas également des éloges en tout : on peut lui reprocher son intimité, au moins équivoque, avec Barras ; et une magnificence excessive la força de contracter des dettes considérables, et à faire d'énormes dépenses qui épuisaient, en grande partie, les trésors de l'Etat.

*TACHEREAU DE FARGES (Paul-Auguste-Jacques), homme de lettres, né vers 1750 dans le midi de la France, mort du choléra-morbus à Paris, le 19 avril 1832, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, combattit, en Amérique sous Washington, puis s'associa avec les principaux démagogues, notamment avec Robespierre, qui lui fit donner plusieurs missions importantes. L'une d'elles fut l'ambassade de France à Madrid. Tachereau venait d'y être envoyé pour remplacer Bourgoing, lorsque la guerre éclata entre les deux pays. De retour à Paris, il fut membre du comité révolutionnaire, dissous au 9 thermidor (21 juillet 1794), lorsque tomba Robespierre. Entraîné dans sa chute, il fut arrêté ; mais on le relâcha peu après, faute de preuves. On vit Tachereau figurer en 1790 dans l'insurrection du camp de Grenelle : il parut encore dans celle de Babeuf.

En 1799, il faisait partie de la société du manége. Arrêté par la police comme ayant dans un écrit préconisé Robespierre, il fut conduit au Temple, et y resta jusqu'aux événements du 30 prairial. Toutes les accusations portées contre lui, soit avant, soit après le 9 thermidor, n'ont pu être prouvées. Toutefois il inspirait de la défiance, et le gouvernement impérial le fit encore arrêter le 20 juillet 1807, et l'exila de Paris. On n'a pas entendu parler de lui sous la restauration. Il a publié : | *Epître à Maximilien Robespierre*, 1793, in-8°; *le* | *Gouvernement napoléoniste*, ode à la vérité, 1812, in-8°; | *de la nécessité d'un rapprochement sincère et réciproque entre les républicains et les royalistes*, 1815, in-8°; | *Ode à la clémence politique et réciproque*, 1815, in-8°.

TASSE (Le) *Bernardo Tasso*, de Bergame, acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages poétiques : le plus connu et le plus recherché est l'*Amadis*, poème dont la première édition, faite à Venise par Giolito, en 1560, in-4°, est très-estimée, et peu commune. Les Italiens font aussi beaucoup de cas du recueil de ses *Lettres*, imprimées à Venise, en 1574, in-8°. L'édition la plus complète est celle de Padoue, 1733, en trois vol. in-8°. On y a joint sa "Vie", par Leghezzi. Bernardo Tasso mourut à Rome en 1575, au couvent de Saint-Onuphre, où il s'était retiré sur la fin de ses jours. On a encore de lui : *Il Floridante*, 1560, in-12.

TASSE (le), *Torquato Tasso*, célèbre poète italien, fils du précédent, né à Sorrento, ville du royaume de Naples, en 1544, composa des vers, n'étant encore âgé que de 7 ans. Il fut envoyé à Padoue pour y étudier le droit, et reçut ses degrés en philosophie et en théologie. Mais, entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, il enfanta, à l'âge de 17 ans, son poème de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. Il commença ce dernier ouvrage à l'âge de 22 ans. Après avoir été quelque temps attaché au duc de Ferrare, il vint en France, à l'âge de 27 ans, à la suite du cardinal d'Est. De retour en Italie, il devint amoureux, à la cour de Ferrare, de la sœur du duc. Cette passion, jointe à divers mécontentements qu'ils essuya dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma pendant 20 années. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Chagriné par ceux qu'il appelait ses ennemis, plaint mais négligé par ceux qu'il croyait être ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison. | Le secrétaire de ce prince, ennemi du Tasse, lui persuada que ce poète était fou. Il s'était emparé des manuscrits du poète, et refusa toujours de les lui rendre, sous le prétexte que, vu le mauvais état de ses facultés mentales, il aurait gâté ses beaux vers. Le Tasse sortit enfin de sa prison. | Il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrento, dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait. Il en espérait quelques secours; mais sa sœur était morte, et il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut encore emprisonné. Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses critiques éclipsa pour un temps sa répu-

tation : il fut presque regardé comme un mauvais poète. Enfin, après 20 années, son mérite surmonta tout. Il fut appelé à Rome par Clément VIII, qui, dans une congrégation de cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe. Le Tasse fut reçu, à un mille de Rome, par les deux cardinaux neveux, et par un grand nombe de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape : « Je désire (lui dit le pontife) que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont porté. » Les deux cardinaux Aldobrandin, neveux du pape, qui aimaient et admiraient le Tasse, se chargèrent de l'appareil de ce couronnement. Il devait se faire au Capitole. Le Tasse tomba malade dans le temps de ces préparatifs, et comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie, le 15 avril 1595, à 51 ans. Ses principaux ouvrages sont : | la *Jérusalem délivrée*, ou *Godefroi*, dont la première édition complète parut à Ferrare en 1581, in-4°. Mirabaud et Le Brun nous en ont donné de bonnes traductions ; le premier en 2 vol. in-12 (*voy.* MIRABAUD), et le second en 2 vol. in-12 et in-8°. Celle-ci est plus estimée. Clément de Dijon en a publié une traduction en vers dans laquelle on remarque de très-beaux passages, mais qui n'a point obtenu de succès. | M. Baour-Lormian n'a pas été plus heureux, et s'est attiré une mauvaise épitaphe que nous citerons :

Ci-gît Baour, le Tasse de Toulouse,
Qui mourut in-quarto et remourut in-douze ;
Et qui, ressuscité par un effort nouveau,
Pour la troisième fois mourut in-octavo.

La Jérusalem offre autant d'intérêt que de grandeur ; ce poème est parfaitement bien conduit, presque tout y est lié avec art. L'auteur amène adroitement les aventures ; il distribue sagement les lumières et les ombres. Son style est partout clair et élégant ; et lorsque son sujet demande de l'élévation, la langue italienne prend un nouveau caractère dans ses vers, et se change en majesté et en force. [C'est, à dire vrai, le même effet que produit cette belle langue dans le Dante, Pétrarque, l'Arioste (quand il est sublime), Annibal-Caro, Alfredi, Cesarotti et tous les autres qui ont écrit dans un style élevé.] L'on y voit à regret quelques idées disparates et gigantesques, le mélange d'idées chrétiennes et païennes, des jeux de mots et des concetti puérils ; | La *Jérusalem conquise*, 1593, in-4° ; | *Renaud*, 1562, in-4°, poème en douze chants, plein de faux brillants, de tours affectés, d'images recherchées. Nous en avons une plate traduction en prose, par le sieur de La Ronce, en 1620, réimprimée sans changement en 1624 ; | *Aminte*, pastorale dont le style serait classique si elle n'était pleine d'expressions et de peintures licencieuses. Pequet l'a traduite en prose française en 1734. | *Les sept journées de la création du monde*, 1607, in-8° ; | *la Tragédie de Torismond*, 1587, in-8°, mauvais ouvrage indigne de l'auteur. Les productions du Tasse ont été imprimées en 6 vol. in-fol., à Florence, en 1724, avec les écrits faits pour et contre sa *Jérusalem délivrée*. La contestation qui s'était élevée sur la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, entre les partisans du Tasse et ceux de l'Arioste, touchant leur préséance sur le Parnasse italien, semble être

entièrement finie. Malgré le jugement des académiciens de la Crusca, le Tasse est aujourd'hui en possession du premier rang sur tous les poètes de sa langue ; mais il ne faut pas, comme Balzac ; essayer de le mettre à côté de Virgile, ni confondre son "clinquant", suivant l'expression un peu dure de Boileau, avec l'"or" de ce dernier. La "Vie" de ce poète a été écrite en italien par le marquis Manso, et publiée à Venise en 1621. Nous en avons une en français par de Charmes, Paris, 1690, in-12.

TASSIN (Françoise), fondatrice des religieuses du tiers-ordre de Saint-François, naquit à Saint-Omer en 1551. Ses parents ayant confié son éducation aux bénédictines de Bourbourg, elle y manifesta de bonne heure son goût pour la retraite, et le dessein qu'elle avait formé d'entrer chez les sœurs clarisses, pour s'y dévouer entièrement au service du Seigneur; mais sa famille s'y étant opposée, elle s'engagea dans l'état de mariage, fut bonne épouse, bonne mère. Etant devenue veuve à l'âge de trente-trois ans, elle résolut de former pour les femmes un établissement calqué sur la règle de Saint-François. Comme elle jouissait d'une grande réputation de prudence et de sagesse, l'évêque de Saint-Omer et les magistrats n'eurent pas de peine à lui accorder les pouvoirs nécessaires à l'exécution de son projet. Sa maison fut bientôt divisée en cellules, et la fondatrice, ainsi que deux de ses sœurs, qui vivaient dans le béguinage d'Aire, et sa fille aînée, qui bientôt fut suivie de la cadette, ne tardèrent pas de remplir les premières de ces cellules. Telle est l'origine du tiers-ordre de Saint-François, qui obtint, en 1650, l'approbation du saint-siège, et avait déjà pris une consistance parfaite dans différentes provinces de l'Allemagne, lorsque Françoise mourut en odeur de sainteté, le 29 décembre 1642.

TASSIN (René-Prosper), né à Loulé, en Normandie, dans le bailliage d'Alençon, l'an 1697, entra dans la congrégation de Saint-Maur, en 1718, et mourut à Paris, le 10 septembre 1777. Il a continué la *Nouvelle diplomatique de dom Toustain* (*Voyez* ce nom), ouvrage en six volume in-4°, dont les cinq derniers sont de dom Tassin. On a encore de lui : | *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, Bruxelles, 1770, in-4°. On y trouve la vie et les ouvrages des auteurs que cette congrégation a produits jusqu'à nos jours, avec une forte teinte de jansénisme répandue dans toute l'Histoire ; | *Dissertation latine sur les Hymnographes des Grecs*, in-4° ; | *Défense des titres et des droits de l'abbaye de Saint-Ouen*, 1734, in-4° ; | *Notice des manuscrits de la bibliothèque de l'église de Rouen*, 1747, in-12 ; | *Lettre au cardinal Quirini*, en latin, 1744, in-4°.

TASSONI (Alexandre), né à Modène, en 1565, était d'une famille distinguée, mais pauvre ; resté orphelin dès l'enfance, il eut à lutter contre l'adversité jusqu'à ce que, s'étant rendu à Rome, il trouva un puissant protecteur. Il suivit en Espagne, l'an 1600, le cardinal Ascagne Colonne, en qualité de premier secrétaire ; mais ses traits satiriques contre les Espagnols lui firent perdre sa place. Il se retira à Rome, où il partagea son temps entre la culture des fleurs de son jardin et des fruits du Parnasse. François Ier, duc de Modène, l'appela à son service, et l'honora des titres de gentilhomme ordinaire et de conseiller

d'état. Tassoni brillait dans cette cour lorsqu'il mourut en 1635, à soixante-onze ans. Ce poète avait un caractère enjoué et un esprit aimable; mais il était trop porté à la satire. On a de lui quelques ouvrages. Les principaux sont : | un *Poème héroï-comique* sur la guerre entre les Modénais et les Bolonais, au sujet d'un sceau qui avait été pris, et qu'il intitula : *La Secchia rapita*. Ce poème a été traduit en français par Pierre Perrault, 1678, deux vol. in-12, et par M. de Cédros, 1709, trois volumes in-12. L'une et l'autre versions sont avec le texte italien. Ce poème est un mélange de comique, d'héroïque et de satirique, écrit dans un excellent style, très-intéressant, même instructif, mais où la décence n'est pas toujours respectée; | des *Observations* sur Pétrarque, dont quelques unes sont curieuses; | une *Histoire ecclésiastique*, dans laquelle il contredit souvent Baronius, et ordinairement assez mal à propos; | son *Testament*, plein de turlupinades, déplacées surtout dans un tel ouvrage. Muratori a écrit sa "Vie" [M Creuze de Lessert a donné une nouvelle version en imitation de la "Secchia rapita", à Paris, 1796-1798, deux vol. in-18; 5e édition, 1812.]

TASTE (Dom Louis La), célèbre bénédictin, né à Bordeaux, en 1692, de parents obscurs, fut élevé dans le monastère des bénédictins de St-Croix de la même ville. On lui trouva de l'esprit et des vertus, et on le revêtit de l'habit de Saint-Benoît. Devenu prieur des Blancs-Manteaux, à Paris, il écrivit contre les fameuses convulsions et contre les miracles attribués à Pâris. Ceux de ses confrères qui s'étaient laissé engager dans la défense de ces scènes scandaleuses, lui firent une guerre très-vive; mais le roi, informé de son mérite, le nomma, en 1738, à l'évêché de Bethléem. Dix ans après, il devint visiteur-général des Carmélites, et s'appliqua à guérir ces bonnes filles de l'envie de dogmatiser, que des gens de parti étaient malheureusement parvenus à leur inspirer. Ce prélat mourut à Saint-Denis en 1754, à soixante-deux ans. Ses ouvrages sont : | *Lettres théologiques*, contre les convulsions et les miracles attribués à Pâris, in-4°, deux volumes. Cet ouvrage contient XXI Lettres; la XIXe fut, dit-on, supprimée par arrêt du parlement, et censurée par la Sorbonne, parce que l'auteur attribuait aux démons le pouvoir de faire de miracles bienfaisants et des guérisons miraculeuses. On y trouve des faits curieux et des observations péremptoires contre les farces du cimetière de Saint-Médard. Ces lettres ne tardèrent pas à être attaquées par les dévots du parti, qui, dans leurs écrits, appelèrent honnêtement l'auteur : « Bête de l'Apocalypse, blasphémateur, mauvaise bête de l'île de Crète, moine impudent, bouffi d'orgueil; écrivain forcené, auteur abominable d'impostures atroces et d'ouvrages monstrueux; » voilà le sel délicat qu'on a répandu sur l'ouvrage d'un religieux et d'un évêque respectable, qui, aux yeux même de la secte, n'a commis d'autre crime que celui de ne pas croire à la vertu miraculeuse de ses saints. (*Voyez* PARIS, MONGERON); | des *Lettres* aux carmélites de Saint-Jacques, à Paris; | une *Réfutation* des *Lettres pacifiques*.

*TATE (Francis), antiquaire, né dans le comté de Northampton, en 1560, mort en 1715, avait étudié à Oxford, puis à Middle-Temple. Il a laissé plusieurs manuscrits dont

quelques uns ont été insérés par Gough dans les "Collectanea curiosa".

* TATHEVATSI (Grégoire), docteur arménien, né vers le milieu du quatorzième siècle, mort en 1410, a laissé un *Corps* complet de *théologie*, des *sermons*, des *commentaires* sur quelques parties de l'Ancien et du Nouveau-Testament, que l'on trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi à Paris.

TATIEN, disciple de saint Justin, après avoir utilement servi l'Eglise, se laissa aveugler par l'orgueil, perdit la foi, enseigna diverses erreurs, et devint chef de la secte des encratites ou continents, qui condamnaient l'usage du vin, défendaient le mariage, adoptaient la distinction des deux dieux de Marcion, et prétendaient que Jésus-Christ n'avait souffert qu'en apparence. Ses talents, joints à l'austérité de ses maximes, donnèrent à sa doctrine beaucoup de réputation. De Mésopotamie, elle se répandit dans la Cilicie, dans l'Asie-Mineure, à Antioche et même en Occident. Tatien était auteur d'une *Harmonie des quatre évangélistes*, dont la lecture était dangereuse, parce qu'il en avait supprimé les passages contraires à sa doctrine. Il avait composé d'autres ouvrages, mais il ne nous reste que son *Discours contre les gentils*, en faveur des chrétiens, car la " Concorde ", qui porte son nom, n'est point de lui, non plus que les autres écrits qu'on lui attribue. Le Discours se trouve à la fin des œuvres de saint Justin, Oxford, 1700, et Paris, 1742. Ce Discours a été fait avant sa chute, puisqu'il y démontre qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il semble y approuver le mariage. Il y a beaucoup d'érudition profane, et le style en est élégant, mais diffus et sans nerf. Il y montre que les philosophes, surtout les Grecs, avaient emprunté leur science des livres de Moïse, qu'ils avaient tiré beaucoup de lumières des Hébreux, et qu'ils en avaient fait un mauvais usage. (*Voyez* OPHIONÉE.) L'abbé de Longuerue a publié une Dissertation sur cet écrivain.

TATIUS, roi des Sabins, fit la guerre à Romulus, pour venger l'enlèvement des Sabines, et s'empara de la citadelle de Rome par ruse. (*Voyez* TARPÉIA.) Dans un combat où Romulus était près de succomber, ces femmes se jetant au milieu des combattants, qui étaient leurs pères ou leurs frères et leurs époux, vinrent à bout de les séparer. La paix fut conclue l'an 750 avant Jésus-Christ, à condition qu'il partagerait le trône de Rome avec le fondateur de cette ville, qui, mécontent de ce partage, fit tuer Tatius six ans après.

TATIUS (Achille), d'Alexandrie, renonça au paganisme et devint chrétien et évêque. Nous avons de lui deux ouvrages sur les " Phénomènes d'Aratus", traduits par le père Petau, et imprimés en grec et en latin dans l'*Uranologium*. On lui attribue encore le roman grec des *Amours de Leucippe et de Clitophon*, dont Saumaise a donné une édition en grec et en latin, avec des notes, Leyde, 1540, in-12, que Beaudoin a platement traduit en français en 1635, in-8°. et qui l'a été mieux par du Perron de Castera, 1730, in-12. Dans le fond, cet ouvrage ne méritait pas l'honneur d'une traduction ; il y règne une morale licencieuse; et quant au mérite litteraire, c'est une production très-médiocre.

TATTENBACH (Jean-Erasme), comte DE RHEISTAN, gouverneur de la Syrie, entra dans la conspiration

du comte François Nadasti (*Voyez ce nom*), et fut décapité le 1er décembre 1671.

TAUBMAN (Frédéric) DE FRANCONI, mort en 1613, professa la poésie et les belles-lettres à Wittemberg, avec réputation. Son érudition le fit rechercher par les savants, et l'enjouement de son esprit par les princes. On a de lui : | des *Commentaires* sur Plaute, in-4°, et sur Virgile, in-4°, quisont estimés, surtout les premiers; | des *Poésies*, 1622, in-8° ; | des saillies sous le titre de *Taubmaniana*, Leipsick, 1703, in-8°.

TAULÈRE (Jean), dominicain allemand, brilla dans l'exercice de la chaire et de la direction, surtout à Cologne et à Strasbourg, où il finit sa vie, en 1379 ou 1389, à soixante-quatorze ans. On a de lui : | un recueil de *Sermons*, en latin, Cologne, 1695, in-4°; | des *Institutions*, Cologne, 1587, avec des notes de Surius, 1623, in-4; | une *Vie de Jésus-Christ*, 1548, in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. Il parut une version française des *Institutions*, Paris, 1668, in-12. On lui attribue un grand nombre d'autres ouvrages; mais ils paraissent être supposés. La plupart ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; on a une édition de cette version, Cologne, 1548, in-fol.; Paris, 1623, in-4°, et Anvers, 1685. Louis Blosius et Bossuet, quoique peu prévenus pour les mystiques, estimaient les ouvrages de ce pieux religieux. C'était un homme très-versé dans la direction des consciences et les voies secrètes par lesquelles Dieu conduit quelquefois des âmes privilégiées. Il est impossible de rappeler aux règles communes tout ce qu'il a écrit sur cette matière. La morale a ses mystères, comme le dogme; ses profondeurs, comme tout ce qui tient à la divinité; ses exceptions et ses contradictions apparentes, comme toutes les sciences, même la géométrie : vouloir la réduire à une exactitude parfaitement générale, l'affranchir des modifications dont toutes les notions divines et humaines sont essentiellement susceptibles, c'est en faire un être de raison. (*Voyez* la réflexion de Gerson à l'article RUSBROCH, et la fin de l'article ARMELLE.)

* TAUNAY (Nicolas-Antoine), doyen de l'académie de peinture de Paris, élève de Casanova, mort en mars 1830, enrichit pendant plus de quarante ans de ses productions les expositions du Musée du Louvre. Au salon de l'an IX, on remarque le tableau du général Buonaparte recevant des prisonniers sur le champ de bataille après une victoire remportée en Italie. Passionné pour les beautés si variées de la nature, Taunay les traduisit dans ses tableaux. L'un des premiers est tiré de la touchante histoire de *Tobie*, et le dernier est *saint Charles Borromée s'isolant au sommet d'un promotoire du lac majeur et sa tête couverte d'un nuage*. Ses autres sont : | *Le Passage de la Guadamara par l'armée française* en Espagne ; | une *Messe à une chapelle de Saint-Roch, dans une campagne* d'Italie; | le *Trait de courage d'un enfant de douze ans, qui, en l'an VI, parvint à sauver de la mer deux enfants de son âge emportés par les flots ;* | un *Intérieur d'hôpital militaire ;* | *Henri IV et le paysan :* une *scène de carnaval : l'entrée de Buonaparte à Munich;* | le *Cimabué et Giotto :* | *Eliézer;* | *la Bergère des Alpes*. Plusieurs de ses tableaux sont à la galerie du Luxembourg.

TAUVRI ou TAURI (Daniel),

né en 1669, d'un médecin de Laval, donna à vingt-un ans son *Anatomie raisonnée*, qui se ressent de l'âge de l'auteur, et qui n'a fait quelque sensation que par les hypothèses extravagantes qu'elle contient. Il publia presque en même temps : *Traité des médicaments*, deux volumes in-12. Associé à l'académie des sciences en 1699, il s'engagea contre Méri, dans la fameuse dispute de la circulation du sang dans le fœtus. Il composa à cette occasion son *Traité de la génération et de la nourriture du fœtus*. Cette dispute abrégea ses jours. L'application que demandaient les réponses qu'il préparait à son adversaire, le jeta dans une phthisie dont il mourut l'an 1701, en sa trente-deuxième année. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui une *Nouvelle pratique des maladies aiguës, et de toutes celles qui dépendent de la fermentation des liqueurs*. C'était un homme d'un esprit vif, mais singulier et systématique.

TAVANES (Gaspard DE SAULX DE), né en 1509, fut appelé Tavanes, du nom de Jean de Tavanes, son oncle maternel, qui avait rendu à l'état des services signalés. Il fut élevé à la cour en qualité de page du roi, et fait prisonnier, avec François Ier, à la journée Pavie. Il était d'une force et d'une adresse extraordinaires. On dit qu'une fois, en présence de la cour, qui était à Fontainebleau, il sauta à cheval d'un rocher à un autre, qui en était distant de trente pieds. Tavanes fut envoyé à La Rochelle, qui s'était révoltée en 1542, à l'occasion de la gabelle, et il ramena les rebelles à leur devoir. En 1544, il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Cérisoles, et se distingua au combat de Renti, en 1554. Il se trouva, en 1558, au siége et à la prise de Calais et de Thionville. Pendant les règnes orageux de Francois II et de Charles IX, Tavanes apaisa les troubles du Dauphiné et de la Bourgogne, montra, en toute occasion, beaucoup de zèle contre les sectaires, et décida de la victoire à Jarnac, à Moncontour, et en plusieurs autres rencontres. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de ses services, en 1570. Il rédigea ensuite les opérations du siége de La Rochelle, qui s'était encore révoltée. Le siége traînant en longueur, le roi l'engagea à s'y transporter. Il obéit, quoique convalescent; mais s'étant mis en marche, il retomba malade, et mourut en chemin, dans son château de Sulli, le 29 juin 1575, gouverneur de Provence et amiral des mers du Levant. — Son fils Guillaume, mort vers 1634, lieutenant du roi en Bourgogne, a donné des *Mémoires* in-fol., sous son nom, et d'autres sous le nom de son père, le maréchal de Tavanes. Il raconte, dans les uns, ce qui s'est passé en Bourgogne pendant la ligue; et dans les autres, beaucoup plus amples, ce que son père a fait de mémorable. — Jacques de Saulx de Tavanes, petit-fils de Gaspard, fut constamment attaché au prince de Condé, et combattit pour lui. Il mourut en 1683. On a imprimé ses *Mémoires sur la guerre civile*, depuis 1650 jusqu'en 1653, Paris, 1691, in-12.

*TAVELLI (Jean), religieux de l'ordre des jésuites (1), cinquantième évêque de Ferrare, florissait au quinzième siècle. Un savoir éminent et une vie sainte lui frayèrent le chemin aux dignités ecclé-

(1) Cet ordre, fondé en 1363, avait été supprimé en 1668, par Clément IX.

siastiques. La prélature ne changea rien à ses habitudes, ni à son genre de vie; il vécut, dans son palais épiscopal, avec la même simplicité qu'il vivait dans son cloître. Il assista, en 1438, au concile général de Ferrare pour la réunion de l'église grecque à l'église latine. Il traduisit la " Bible " du latin en italien. On a en outre de lui : | une *Traduction* en Italien des XXXV livres des Morales de saint Grégoire-le-Grand, sur Job, 1420; | une *Traduction*, dans la même langue, des Sermons de saint Bernard, pour toutes les fêtes de l'année, Venise, 1529, in-fol., et 1558, in-8°; | la *Traduction* de plusieurs livres de spiritualité pour Polyxène, sœur du pape Eugène IV, et mère de Paul II; | une *Apologie* de l'institut des jésuites, et la *Vie* du bienheureux *Jean Colombini*, fondateur de cet ordre; | *Trattato della perfezione della vita spirituale*, 1580. Le père Paulin-Marie di San-Lorenzo, carme déchaussé, a écrit et publié à Mantoue, en 1525, la "Vie" de ce saint évêque, et a donné un " Catalogue" de ses ouvrages. Il mourut en 1446. Après sa mort, une médaille en bronze fut frappée en son honneur.

* TAVELLI (Joseph), jeune homme de grande espérance et déjà d'un savoir étendu, était né en Italie, dans le Bressan, le 6 octobre 1764. D'heureuses dispositions, des signes précoces d'un génie pénétrant et propre aux sciences, engagèrent ses parents à donner un soin particulier à son éducation. Ils le mirent sous des maîtres capables de le former à la piété et aux lettres, et il surpassa leurs espérances. Après avoir fait ses premières études avec un succès rare, il s'appliqua à la philosophie, et soutint des thèses avec éclat, ayant à peine quinze ans accomplis. En novembre 1779, il alla à Pavie, et y suivit, sous d'habiles professeurs, des cours de physique, d'histoire naturelle et de mathématiques. Il s'y perfectionna dans langue grecque, étudia à fond la théologie et l'histoire ecclésiastique, lut les Pères et ne négligea aucune des sources de l'érudition sacrée. Se destinant à l'état ecclésiastique, il en prit l'habit en 1781; mais, en 1784, tandis qu'il était plus que jamais occupé de ses études et du soin d'étendre ses connaissances, il se vit tout-à-coup arrêté dans sa carrière. La mort l'enleva à Brescia, le 24 octobre de cette année, à la fleur de l'âge; il venait d'avoir vingt ans. Il avait déjà mis au jour quelques ouvrages. On a de lui : | *Apologia del breve del sommo pontefice Pio VI a monsignor Martini, arcivescovo di Firenza*, *ovvero Dottrina della chiesa sul leggere la sacra scrittura in volgare*, Pavie, 1784; | *Saggio della dottrina de' Padri greci, intorno alla predestinazione ed alla grazia di Gesù Cristo, to, con alcune riflessioni*, etc., Pavie, 1782. Il avait dédié cet écrit à Ricci, évêque de Pistoie. On y voit que le jeune auteur s'était laissé un peu séduire par l'esprit qui régnait alors dans l'université de Pavie. On trouve dans son ouvrage des maximes et des principes en opposition avec les décisions du saint-siége, et qui heureusement aujourd'hui sont bannis de cette école. L'abbé Jean-Baptiste Bodella a mis au jour les *Memorie intorno alla vita ed agli scritti e costumi di Giuseppe Tavelli, chierico bresciano*, Brescia, 1784.

TAVERNIER (Jean-Baptiste), célèbre voyageur du XVIIe siècle, naquit à Paris, en 1605, où son père, qui était d'Anvers, était venu

s'établir et faisait trafic de cartes géographiques. Le fils contracta une si forte inclination pour les voyages, qu'à vingt-deux ans, il avait déjà parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, la Hongrie et l'Italie. La curiosité le porta bientôt au-delà de l'Europe. Pendant l'espace de quarante ans, il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir. Il faisait un grand commerce de pierreries, et ce commerce lui procura une fortune considérable. Il acheta, en 1688, la baronnie d'Aubonne, proche le lac de Genève. La malversation d'un de ses neveux, qui dirigeait dans le Levant une cargaison considérable, l'espérance de remédier à ce désordre, le désir de voir la Moscovie, l'engagèrent à entreprendre un septième voyage. Il partit pour Moscou, et à peine y fut-il arrivé, qu'il y termina sa vie ambulante, en 1689, à quatre-vingt-quatre ans. Nous avons de Tavernier un *Recueil de Voyages*, réimprimé en six volumes in-12. On y trouve des choses curieuses, et il est plus exact qu'on ne pense. On ne peut sans doute pas toujours se tenir à ses récits; mais quel est le voyageur qui ne se trompe ou ne trompe jamais? Ses Voyages sont surtout précieux aux joailliers, pour le détail qu'ils renferment sur le commerce des pierreries. Quoique protestant, il est pour l'ordinaire équitable envers les catholiques; il y a même des endroits où il parle comme s'il était de leur communion: c'est ainsi qu'il dit de saint François-Xavier, qu'«on peut l'appeler à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes». Comme il n'avait point de style, Samuel Chappuzeau lui prêta sa plume pour les deux premiers volumes in-4° de ses Voyages, et le célèbre Chapelle, secrétaire du premier président de Lamoignon, pour le troisième; et avec tous ces secours, ils ne sont pas bien écrits.

* TAVIEL (Le baron DE), grand officier de la Légion-d'Honneur, et lieutenant-général d'artillerie, né à Saint-Omer au mois de juin 1767, mort en 1831, fut le compagnon de l'empereur à Brienne, et sortit de cette école pour entrer au service en 1782. Depuis cette époque, Taviel se distingua sur presque tous les champs de bataille: il commandait l'artillerie du quatrième corps aux batailles de Leipsick, de Lutzen et de Bautzen, et, pendant les cent jours, il eut le commandement du siége de Belfort. Depuis la révolution de 1830, le général Taviel, qui avait été mis à la retraite sous le ministère de M. de Clermont-Tonnerre, avait été replacé dans le cadre de réserve.

TAVORA (François D'ASSISE, marquis DE), d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Portugal, général et inspecteur de toute la cavalerie du royaume, membre du conseil de guerre, fut condamné au dernier supplice, et exécuté le 13 janvier 1759, avec dona Eléonore de Tavora, sa femme, ses deux fils et plusieurs autres seigneurs; sous prétexte d'une conspiration, reconnue aujourd'hui pour une pure invention du marquis de Pombal. (*Voyez* ce nom.) Par une sentence de la reine, du 7 avril 1781, les personnes de tout rang et de toute condition impliquées dans cette affaire, furent déclarées parfaitement innocentes; et par un autre décret du 16 août 1781, le ministre fut jugé coupable de toutes les injustices exercées envers les vic-

times de sa haine et de sa vengeance. *Voyez* les * Anecdotes du marquis de Pombal *, 1 vol. in-8°, 1783, et les * Mémoires de M. de P. *, 1783, 4 vol. in-12 : l'édition de Lyon est imparfaite, et n'embrasse pas toutes les scènes de cette longue tragédie ; l'auteur ayant fini son ouvrage avant la mort du marquis de Pombal, a laissé un vide essentiel à remplir; l'édition de Bruxelles, plus complète, rédigée dans un temps où divers événements avaient renforcé le jour de la vérité, serait préférable, s'il y avait moins d'incohérence, si l'ensemble en était plus serré et mieux affermi.

* TAWANQUATUCK, premier sachem ou magistrat indien converti au christianisme. Il vivait à Martha's Vineard en 1642, époque à laquelle les Anglais vinrent s'établir dans cette île. Ce fut Meyhew qui entreprit sa conversion, qui ne fut pas difficile, Tawanquatuck ayant un caractère doux et un esprit pénétrant. Ses compatriotes, ne le voyant qu'avec indignation changer de croyance, résolurent de s'en venger et trouvèrent bientôt un assassin. Un jour, après qu'il eut tenu l'assemblée de ses Indiens, Tawanquatuck se retira dans sa cabane, auprès de laquelle il s'endormit sur une natte, à côté d'un petit feu. L'assassin, qui l'avait suivi, et qui était aux aguets, lui décocha une flèche qui le frappa au sourcil. L'os solide qu'elle rencontra changea sa direction, et elle vint tomber sur le nez, qu'elle coupa de haut en bas. Tawanquatuck, éveillé en sursaut, vit le danger qu'il avait couru, se pansa avec des herbes que les Indiens connaissent parfaitement comme les plus propres à cicatriser les blessures, et quand Mayhew vint le lendemain le visiter, il le trouva à genoux devant sa cabane, remerciant le Dieu des chrétiens de sa délivrance. On découvrit l'assassin, mais Tawanquatuck lui pardonna. Il continua à être magistrat de son peuple, dont il fut aimé malgré son changement de religion ; il jouit constamment de l'estime des Anglais, et mourut en 1668.

TAYLOR (Jérémie), savant évêque anglican, fils d'un barbier de Cambridge, devint professeur de théologie à Oxford. Il souffrit beaucoup pour la cause du roi Charles Ier, dont il était chapelain, et auquel il demeura toujours fidèle. A l'avénement de Charles II à la couronne, Taylor fut fait évêque de Downe et de Conner en Irlande, place qu'il remplit avec édification. On a de lui un livre intitulé *Ductor dubitantium*; une *Histoire des antiquités de l'université d'Oxford*, et d'autres ouvrages où l'on trouve des recherches. Il mourut en 1667. — Il ne faut pas le confondre avec Thomas TAYLOR, ministre à Londres, connu par différents ouvrages, parmi lesquels on distingue *Christus revelatus*, etc., Leyde, 1668, in-12. Il y prouve que Jésus-Christ est manifesté dans les principaux types de l'ancien Testament.—Ni avec François TAYLOR ou TAYLOUR, ministre presbytérien d'Angleterre, qui a attaqué mal à propos la préface de la Bible grecque du P. Morin, par une Dissertation imprimée à Leyde, 1636, et qui a publié quelques autres écrits de ce genre. — Ni avec Jean TAYLOR, théologien anglais non conformiste, mort en 1761, auteur d'une *Concordance hébraïque et anglaise*, 1754, 2 vol. in-fol., à l'usage de sa secte.

* TAYLOR (James), Anglais qui, depuis plusieurs années, cherchait à établir entre l'Angleterre et l'Inde

des communications par le moyen des bateaux à vapeur, partit au mois de mai dernier de Bombay pour mettre ses projets à exécution, après avoir tout préparé dans l'Inde. A Bagdad, plusieurs Anglais se joignirent à lui; il emmena aussi M. Bowater, qui devait diriger la navigation régulière sur l'Euphrate et le Tigre. Toute la compagnie arriva sans accident à Moussul, où, d'après le conseil du pacha, elle attendit quelques jours pour faire route avec une caravane. Cette caravane obtint une escorte assez forte, à cause des trésors qu'elle transportait. Cependant le 15 août 1834, vers minuit, elle fut attaquée, dans les plaines de Sindjar, par deux hordes arabes, fut dispersée, et revint en toute hâte à Moussul. On s'aperçut alors que MM. Taylor et Bowater, ainsi qu'un autre Anglais, manquaient. Ils avaient été victimes de la férocité des pillards.

*TAYLOR (John), journaliste à la mode, auquel ses critiques spirituelles, ses poésies légères et ses petits ouvrages dramatiques, pleins d'originalité et de gaîté, ont fait une certaine réputation à Londres, est mort en février 1832.

* TAZZI BIANCANI (Jacques), né à Bologne, le 17 octobre 1729, fit précéder son nom de Biancani de celui de Tazzi, héréditaire dans sa famille, venue de Toscane, et qui s'établit à Boulogne, en 1655. Tazzi étudia chez les jésuites sous d'habiles maîtres qui se plurent à développer les heureuses dispositions dont il était doué. Il fit d'incroyables progrès dans les langues grecque, hébraïque et latine, et dans tous les genres d'érudition. Le sénat de Bologne lui confia divers emplois honorables, notamment celui de garde des antiquités du célèbre institut de cette ville. Il fut nommé, en 1779, professeur d'antiquités, et il donna dans cette place diverses preuves de ses profondes connaissances dans cette branche des sciences. Toutes les académies d'Italie, la plupart de celles de delà les monts, s'étaient fait gloire de se l'associer. Il était en correspondance avec tous les savants. Ceux-ci le consultaient, recevaient ses réponses comme des oracles, et un grand nombre lui dédiaient leurs ouvrages, tant on estimait son savoir, et tant sa réputation s'était étendue. Une mort imprévue termina ses jours, le 7 novembre 1789; il n'avait que soixante ans, et aurait pu encore être utile aux lettres pendant de longues années. Il fut inhumé dans l'église des théatins de Bologne, où son éloge fut prononcé. Guido Zanetti, son gendre, fit frapper une médaille en son honneur. Tazzi aimait l'agriculture, s'en occupait beaucoup, et se plaisait à faire des expériences dont il rendait compte à l'institut; ce qui fournissait le sujet de savantes et utiles dissertations. Parmi ses ouvrages, on regarde comme les principaux ceux qui suivent: | *De diis fulginatium ad XII viros ac cœtum fulginatis academiæ, epistola*. *Fulgini*, 1761, in-4°; | *De antiquitatis studio, oratio*, Bologne, 1771; | *De quibusdam animalium exuviis lapide factis*; | *Iter per montana quædam agri Bononiensis loca*, etc.; ces deux derniers ouvrages ont été imprimés dans les actes de l'institut de Bologne; | *Trattato delle patere antiche*, avec de très-belles gravures. La matière y est traitée à fond; | *Recueil d'inscriptions Bolonaises*, au nombre de mille. Tazzi a laissé aussi une ample et riche bibliothèque. En lui finit sa famille, n'ayant eu que trois filles,

dont l'une épousa le célèbre Guido Zanetti, fameux par sa précieuse collection de monnaies et de médailles d'Italie.

* TCHERNISCHEFF, fameux imposteur russe. Il était d'une naissance obscure; et, ne sachant mieux faire, il s'enrôla dans les troupes et servit dans le régiment d'Orloff. Plusieurs de ses camarades et de ses officiers manifestèrent leur étonnement sur sa ressemblance avec le tzar Pierre III, dont Tchernischeff avait à peu près l'âge. Il avait de l'audace, ne manquait ni d'esprit, ni d'une certaine éloquence, et imagina de tenter un grand coup. Il déserta et s'enfonça dans le cœur de la Russie, où il fit répandre le bruit qu'il était le tzar, époux de Catherine, dont elle avait faussement annoncé la mort. Quelques gens crédules, et des mécontents prêtèrent foi à ces bruits. On fêta Tchernischeff, on lui donna de l'argent, et les popes, irrités de ce que Catherine ne favorisait ni la religion ni ses ministres, prirent soin d'instruire Tchernischeff sur le rôle qu'il jouait. Ils lui formèrent un grand nombre de partisans, lui firent une espèce de cour, et le promenèrent dans plusieurs villes, où il reçut les hommages des habitants, qui lui portaient à l'envi tout ce qui pouvait servir à l'éclat du rang auquel, disait-il, sa naissance et ses droits l'appelaient. Le nombre des crédules s'accrut tellement que le cabinet de Saint-Pétersbourg en fut alarmé, et prit les mesures convenables pour arrêter les progrès de l'insurrection. Elle était si avancée que Tchernischeff allait être publiquement couronné empereur des Russies, lorsqu'un colonel russe, à la tête de quelques soldats déguisés, parvint à surprendre l'imposteur dans sa propre demeure. Il lui fit sur-le-champ trancher la tête; et par sa mort tous les insurgés rentrèrent dans le devoir, d'autant plus que plusieurs régiments avançaient pour les combattre. Les principaux moteurs de la révolte furent sévèrement punis, et un certain nombre d'entre eux subirent le même sort que le faux tzar, dont l'existence ne fut que de courte durée. Il avait amassé des sommes considérables, produit des présents qu'il avait reçus.

* TCHÉRÉPANOF (Nicéphore), professeur d'histoire, de statistique et de géographie universelle à l'université de Moscou, né Viatka, en 1762, mort à Moscou le 25 août 1823, consacra toute sa vie à l'instruction de la jeunesse, et remplit avec distinction plusieurs emplois et plusieurs missions scientifiques. Il a laissé les ouvrages suivants : | *Description des peuples du monde les plus célèbres par leur origine, leur propagation de leur langue*, ouvrage traduit de l'allemand en russe, Moscou, 1798, un vol. in-8°; | *Atlas de géographie ancienne*, traduit du français; | *Histoire universelle, ancienne et moderne*, traduit aussi en russe de l'allemand, de Schroeckh; | *Histoire universelle*, à l'usage de l'institut de Sainte-Catherine, traduit du français, Moscou, 1811, in-8°.

* TCHIRNHAUSEN (Ehrenfreid Walter), célèbre opticien, et seigneur de Killingswald, naquit en 1651. Il embrassa d'abord l'état militaire, servit avec honneur pendant quelques années en Hollande, voyagea en Europe, vint plusieurs fois à Paris, où il se lia avec les principaux savants, et fut reçu membre de l'académie des sciences. Il excellait dans les sciences

mécaniques; et fut l'auteur d'un *miroir ardent* de trois pieds de diamètre, du poids de cent soixante livres. Il en fit un autre à peu près semblable, dont il fit présent à l'empereur Léopold Ier. Ce monarque choisit cette occasion pour récompenser ses talents, mais il ne voulut accepter que son portrait avec une chaine d'or. Le premier de ces *miroirs* fut apporté en France. Tchirnhausen fut chargé ensuite de la direction de la manufacture de porcelaine en Saxe, la perfectionna, et mourut en 1708.

* TÉDENAT, mathématicien, membre correspondant de l'institut de France, section de géométrie, mort en 1832, dans un âge assez avancé, est auteur de plusieurs ouvrages sur les sciences mathématiques et physiques. M. Hybri a été nommé à sa place dans la séance du 27 décembre 1832. Tédenat habitait Saint-Geniez, département de l'Aveyron.

* TEDESCHI (Nicolas), bénédictin et archevêque de Palerme, fut un des plus célèbres canonistes de son temps. Il était né à Catane vers la fin du XIVe siècle, avait pris, jeune, l'habit de Saint-Benoit. Ses supérieurs l'envoyèrent étudier le droit à Bologne. Il y eut pour maîtres deux hommes célèbres et profondément versés dans cette science, savoir, Antonio de Budrio, et Zabarella, qui depuis fut cardinal et assista au concile de Constance. Dom Tédeschi profita si bien de leurs leçons, que bientôt il fut lui-même en état d'en donner. Il commença par tenir une école particulière de droit, apres quoi il alla professer cette science à Sienne et à Parme. En 1425, le pape Martin V le nomma à l'abbaye de Sainte-Marie de Maniago, de son ordre, dans le diocèse de Messine; il le fit ensuite auditeur référendaire de la chambre des comptes. Eugène IV lui conféra l'archevêché de Palerme. Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile, avait Tédeschi en grande estime, et l'admit dans ses conseils. Il assista au concile de Bâle, où il jouit de l'influence que donnent un grand savoir et l'habitude des affaires. Ses liaisons avec le roi Alphonse l'engagèrent dans le parti de l'anti-pape Félix V, qui, par reconnaissance, le revêtit de la pourpre romaine en 1440. On a prétendu qu'après l'abdication de Félix, Tédeschi s'était obstiné à conserver la dignité de cardinal. Cette inculpation est dénuée de toute vérité, puisqu'il avait cessé de vivre le 15 juillet 1445, et que Félix ne se démit qu'en 1449. Il a laissé: | de savants *Commentaires* sur les livres du droit canonique; | un grand nombre de *Consultations*; | un *Traité* en faveur du concile de Bâle. Ce traité fut mis à l'"Index", et réfuté par Pietro del Monte, savant canoniste et évêque de Brescia. La "Bibliotheca sicula" fait un grand éloge de Tédeschi, qu'elle s'obstine à faire naître à Palerme, quoiqu'il soit bien prouvé que c'est à Catane qu'il est né.

*TEDESCHI (Dom Nicolas-Marie), bénédictin, que quelques-uns prétendent appartenir à la même famille que le précédent, naquit aussi à Catane, et fut évêque de Lipari. Il était d'abord entré dans l'ordre de Malte, qu'il quitta pour la règle de Saint-Benoît, dont il fit profession dans l'abbaye de Saint-Nicolas de Catane, le 8 octobre 1686. Il prit le bonnet de docteur dans l'université de cette ville, et professa ensuite la philosophie. Appelé à Rome, il y occupa une chaire de théologie au collége de Saint-Anselme; après quoi, il fut nommé prieur du monastère de Saint-Paul. En 1740, le

pape Clément XI le nomma évêque de Lipari. Il se rendit dans son diocèse; mais le pape, qui connaissait son talent, le rappela à Rome pour l'employer dans les congrégations. Il le fit secrétaire de celle des rites et de celle de l'examen, en outre, consulteur de l'inquisition, et lui destinait la pourpre romaine, mais il fut prévenu par la mort avant d'exécuter ce dessein. Innocent XIII honora aussi dom Nicolas-Marie de son estime et le fit évêque d'Apamée. Il assista en cette qualité au concile de Latran, sous Benoît XIII. On ignore l'époque précise de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1730. On a de lui: | *Scholæ divi Anselmi doctrina ad logicam, physicam, metaphysicam, ethicam, theologiam, scholasticam et dogmaticam accomodata: mille et octoginta thesibus ad mentem divi Anselmi, abbatis Beccensis ordinis Sancti-Benedicti, archiepiscopi Cantuariensis*, Rome, 1705, in-4°; | *Sacræ theologiæ synopsis, in qua universa theologia tam scolastica quam dogmatica, ad Scripturæ auctoritatem, pontificum sanctiones, decreta conciliorum, præcipuè vero divi Anselmi collimata proponitur, et ex historia ecclesiastica selectæ controversiæ ad illam spectantes juxta veterum scriptorum fidem, chronologiæ rationem et criticæ scientiæ leges excitantur et dirimuntur*, Rome, 1708, in-4°; | *Défense de la vérité et de la liberté de l'Eglise*, Rome, 1710, in,4°; | *Défense de la monarchie de Sicile, depuis Urbain II jusqu'à Clément XI*, ouvrages d'abord écrits en latin, et mis ensuite en italien, d'après le désir de Clément XI, Rome, 1715, un v. in-f.

* TEDESCHI (Jean), jésuite italien, né à Modène vers 1648, fut, pendant plusieurs années, professeur de belles-lettres à Carpi, où il se fit remarquer par son savoir: il est regardé comme un de ceux qui contribuèrent le plus, dans ce siècle, à ramener le bon goût dans les compositions littéraires. Il sortit de son école plusieurs élèves qui, par la suite, devinrent des hommes célèbres. On a de lui des *Discours sacrés*, des *Cantates morales*, et d'autres *Poésies* publiées dans divers recueils. Il mourut le 7 septembre 1727. L'académie "degli apparenti", qui lui devait en grande partie son rétablissement, honora sa mémoire, et voulut faire les frais de ses obsèques.

* TEINTURIER (Jean) célèbre musicien du XVe siècle, naquit à Nivelle, en Flandre. Il embrassa l'état ecclésiastique, et passa presque toute sa vie à étudier le fameux Guido, qui avait le premier, parmi les modernes, donné des règles sur la musique. Il avait un emploi assez lucratif et honorable dans la cathédrale de Nivelle, lorsque Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, l'engagea à venir auprès de lui. Il le nomma son chapelain et chantre de l'église royale. Teinturier fit bientôt connaissance avec Gafforio et Garneiro, qui le crurent digne de leur être associé pour établir cette célèbre école de musique dont les progrès ont produit tant de grands maîtres. On a de Teinturier: | *Tractatus musicæ*; | *Explanatio manus*: | *De tonorum natura ac proprietate*; | *De regulis, valore, imperfectione et alternatione notarum*: | *De arte contrapuncti*; | *Terminorum musicæ definitorium*, Naples, 1474. On peut regarder cet ouvrage comme le premier dictionnaire de musique. On le trouve aussi dans l'ouvrage imprimé par Forkel, à Leipsick, en 1792, et il est encore très-estimé.

TEISSIER (Antoine), né à Montpellier, en 1632, fut élevé dans le calvinisme, se retira en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes; et mourut à Berlin en 1715, à quatre-vingt-trois ans. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve des recherches; mais le style n'est pas pur et l'impartialité n'en fait pas le caractère; les principaux sont: | *les Eloges des hommes savants;* tirés de l'Histoire du président de Thou, dont on a quatre éditions; la dernière est de Leyde, 1715, en 4 vol. in-12. Ce livre, pesamment écrit, n'est presque plus d'aucun usage; il s'en faut bien que les louanges et les critiques y soient toujours distribuées impartialement et avec justice; | *Catalogus auctorum qui librorum catalogos, indices, bibliothecas, virorum litteratorum elogia, vitam aut orationes funebres scriptis consignarunt*, Genève, 1686, in-4°; | *Des devoirs de l'homme et du citoyen*, traduit du latin de Puffendorf, 1690; | *Instructions de l'empereur Charles-Quint à Philippe II, et de Philippe II au prince Philippe son fils; avec la méthode tenue pour l'éducation des enfants de France;* | *Instructions morales et politiques*, 1700; | *Abrégé de l'Histoire des quatre monarchies du monde, de Sleidan*, 1700; | *Lettres choisies de Calvin*, traduites en français, 1702, in-8°; | *Abrégé de la vie de divers princes illustres*, 1700, in-12. Le grand défaut de Teissier, dans ses livres historiques, est de n'avoir pas su discerner les choses essentielles, éclaircir les faits en les débrouillant, raccourcir et resserrer sa prose traînante et incorrecte, et se tenir en garde contre les préjugés de sa secte.

* TEISSIER, préfet de l'Aude, né à Metz, mort à Carcassonne en février 1834, avait été sous-préfet de Thionville, sous la restauration. Teissier, qui fournissait des *mémoires* à la Societé des antiquités de France, et qui a publié quelques ouvrages littéraires, était membre ou correspondant de plusieurs sociétés savantes. On lui doit entre autres une *Histoire de Thionville* et une *Biographie messine*.

TÉKELI (Eméric, comte DE) chef des mécontents de Hongrie, né en 1658, d'une famille illustre de ce pays. Son père, Etienne Tekeli, avait été mêlé dans la funeste affaire des comtes de Nadasti, de Serini, de Frangipani et de Tattenbach, qui périrent par les derniers supplices en 1671. Le général Spark, à la tête des troupes de l'empereur, l'assiégea dans ses forteresses; il capitula après avoir fait évader son fils déguisé en paysan, et mourut peu de temps après. Emeric Tékéli sortit alors de sa retraite de Pologne, pour passer en Transylvanie avec quelques autres chefs des mécontents de Hongrie. Son esprit et son courage le rendirent si agréable au prince Abassi, qu'il devint en peu de temps son premier ministre. On l'envoya au secours des mécontents, qui le reconnurent pour généralissime: ses armes eurent un succès heureux. La cour de Vienne fut alarmée, et s'efforça d'apaiser ces troubles; mais comme elle ne voulut point satisfaire à toutes les demandes de Tékéli, les mécontents recommencèrent la guerre en 1680. Les étendards de ce rebelle portaient cette inscription: *Comes Tekeli, qui pro Deo et patria pugnat.* Sa conduite répondait peu à cette épigraphe; il avait exercé ses chiens à chasser et à dévorer les hommes, et il avait donné, dans plus d'une occasion, au commencement d'août, des preuves

d'une cruauté atroce ; le fanatisme calvinien agitait sa tête autant que l'ambition et l'esprit d'indépendance. Son armée fut renforcée par les Turks et les Transylvains. Il se lia avec le pacha de Bude, qui lui fit ôter son bonnet à la hongroise, et lui en fit mettre un à la turque, enrichi de pierreries, dont il le gratifia de la part du grand-seigneur, avec un sabre, une masse d'armes et un drapeau. Quelques-uns disent qu'il lui mit la couronne de Hongrie sur la tête, et le revêtit des habits royaux, par ordre de Mahomet IV, qui se croyait en droit de disposer de cet état. Tékéli, ayant ainsi satisfait son ambition, songea à contenter son amour. Il épousa, au commencement d'août 1682, la princesse Ragotzki, veuve du prince de ce nom, et fille du comte de Serini. Il se joignit aux Turcs armés contre l'empire, et répandit la terreur partout. Après avoir tenté, dans une diète tenue l'année d'après à Cassovie, de se raccommoder avec l'empereur, il unit ses armes à celles du grand-visir Mustapha, qui avait mis le siége devant Vienne. Ce ministre fut vaincu et obligé de se retirer. Dans son désespoir, il attribua le mauvais succès de la campagne au comte de Tékéli, qu'il rendit suspect à Mahomet ; Tékéli part pour Andrinople, se justifie, et s'assure de plus en plus la protection du grand-seigneur, qui le nomme prince de Transylvanie après la mort de Michel Abassi, arrivée en 1690. Ce nouveau prince ne put jamais se faire reconnaître, quoiqu'il fît des prodiges de valeur contre le général Heusler, qui défendait cette province pour la cour de Vienne. Après la paix de Carlosvin, en 1699, le comte de Tékéli se retira à Constantinople, où il professa la religion catholique, et vécut en particulier jusqu'au 13 septembre 1705, qu'il mourut dans une maison de campagne que lui avait donnée le grand-seigneur, près de Nicomédie, ayant, avec l'abjuration de ses erreurs, paru prendre des mœurs plus douces, une situation d'esprit plus calme et chrétienne. Il ne faut pas confondre le comte Tékéli, ministre de Transylvanie, avec Michel Tékéli, qui succéda à Paul Wesselini dans le commandement des mécontents de Hongrie ; mais qui, s'étant ensuite adroitement tiré d'affaire, y fut remplacé par le comte de Tékéli : ce qui les a fait souvent confondre.

TÉLÉMAQUE, fils unique d'Ulysse et de Pénélope, n'était encore qu'au berceau lorsque son père partit pour le siége de Troie. Dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans, il alla courir les mers, accompagné de Minerve, sous la figure de Mentor, son gouverneur, pour chercher son père, qu'il retrouva enfin. Ce sont les voyages de ce jeune prince qui ont fourni à Fénélon le sujet de son bel ouvrage intitulé " Télémaque ".

TÉLÉSILLE, femme illustre d'Argos, dans le Péloponèse, se signala, l'an 557 avant J.-C., en défendant sa patrie avec les autres femmes d'Argos ; ce qui engagea les Spartiates, qui ne voyaient pas de gloire à vaincre, à lever le siége. On trouve des fragments de poésies sous son nom dans le recueil *Carmina novem poetarum feminarum*, Hambourg, 1734, in-4° ; mais on doute avec raison qu'elle en soit l'auteur.

TÉLESPHORE (Saint), né dans la Grèce, monta sur le trône de saint Pierre, après le pape saint Sixte Ier, sur la fin de l'an 127, et fut martyrisé le 2 janvier 139.

TELL (Guillaume), est l'un des

principaux auteurs de la révolution des Suisses, en 1307. Il naquit à Burghau, dans le canton d'Uri. Gessler ou Grissler, gouverneur de ce pays pour l'empereur Albert, tyrannisait la Suisse. [Il fit, entre autres choses, élever sur une place publique, un chapeau, sans doute le chapeau ducal de la maison d'Autriche, devant lequel tous les Suisses devaient se prosterner. Tell ne put cacher son indignation à cette marque de servitude.] Gessler, furieux, l'obligea, dit-on, sous peine de mort, d'abattre d'assez loin, d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfants. Il eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire de mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur ayant aperçu une autre flèche cachée sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en voulait faire: «Je l'avais prise exprès, répondit-il, afin de t'en percer, si j'avais eu le malheur de tuer mon fils ». On dit qu'ayant été mis aux fers, il s'évada et tua le gouverneur à coups de flèches. Il faut avouer que l'anecdote de la pomme qu'on avait déjà contée d'un soldat goth, nommé " Tocho ", est bien suspecte. M. Haller fils a publié une " Dissertation pour prouver la fausseté de l'histoire de Tell "; MM. Zurlauben et Baltassar en ont défendu l'authenticité. On ne peut disconvenir qu'elle ne soit, pour l'ordinaire, rapportée avec des circonstances qui prêtent beaucoup à la critique. Les auteurs du " Dictionnaire de la Suisse ", édition de 1788, t. III p. 103, après avoir parlé des prétentions que les habitants du canton de Schwitz formèrent contre un monastère placé dans leur voisinage, et un jugement prononcé contre eux par les ducs d'Autriche, conviennent qu'ils pillèrent le couvent et emmenèrent captifs les religieux, et que Frédéric d'Autriche envoya son frère Léopold pour venger cette invasion sacrilége, ce qui donna lieu à la bataille de Morgarten, regardée comme le fondement de la liberté helvétique. On sait d'ailleurs que Louis de Bavière fomentait dans tous les sens les mouvements des Suisses pour affaiblir la puissance d'une maison rivale. (*Voyez* MELCHTAL.)

TELLEZ (Emmanuel-Gonzalez), professeur de droit à Salamanque, florissait au milieu du XVIIe siècle. On a de lui un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol., dont l'édition la plus estimée est de l'an 1693.

*TELLEZ (Balth.), jésuite et historien, né en 1595 à Lisbonne, où il mourut en 1675, après avoir été provincial de son ordre, a laissé, sous le titre de *Cronica*, etc., une *Histoire de la société des jésuites en Portugal*, Lisbonne, 1644-47, 2 vol. in-fol. (La période la plus intéressante de l'histoire de ces bons pères n'était point venue alors, *voyez* POMBAL); et une *Histoire générale d'Ethiopie*, aussi en portugais, Coïmbre, 1660, in-fol., très-rare.

TELLIER (Michel LE), fils d'un conseiller en la cour des aides, naquit à Paris, en 1603. Après avoir rempli divers emplois, il fut nommé secrétaire d'état par Louis XIII, et continua à servir utilement l'état, après la mort de ce prince. Ce fut à lui que la reine régente et le cardinal Mazarin donnèrent leur principale confiance, pendant les brouilleries dont la France fut agitée. Le parti des factieux ayant prévalu en 1651, Mazarin se retira, et fut bientôt rappelé. Pendant l'absence du cardinal, le Tellier fut chargé des soins du ministère, que la situa-

tion des affaires rendait très-épineux. Après la mort de ce ministre, il continua d'exercer la charge de secrétaire d'état jusqu'en 1666, qu'il la remit entièrement au marquis de Louvois, son fils aîné, qui en avait la survivance. Sa démission volontaire ne l'éloigna pas du conseil. En 1677, il fut élevé à la dignité de chancelier et de garde des sceaux. Il avait pour lors 74 ans, et, en remerciant Louis XIV, il lui dit : « Sire, vous avez voulu couronner mon tombeau ». Son grand âge ne diminua rien de son zèle vigilant et actif. Le Tellier servit beaucoup à affermir le règne de Louis XIV contre les entreprises des protestants; il fut un des principaux moteurs de la révocation de l'édit de Nantes, et s'écria en signant l'édit révocatif : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum*. (*Voyez* Louis XIV.) Il ne prévoyait pas qu'un siècle après, non-seulement le nouvel édit serait annulé mais que l'indifférence pour tous les cultes, excepté la haine formelle de la seule religion catholique, dominerait dans une assemblée populaire, devenue maîtresse de la France; et qu'un ministre calviniste, Rabaud-de-Saint-Etienne, présiderait cette assemblée. Du reste, en ôtant aux calvinistes l'exercice public de leur religion, il ne fit que suivre leur exemple, et pratiquer leur intolérance. « Nous défions, dit un écrivain moderne, les déclamateurs du jour, de citer un seul pays, une seule ville où les calvinistes, devenus les maîtres, aient souffert l'exercice de la religion catholique. En Suisse, en Hollande, en Suède, en Angleterre, ils l'ont proscrite, souvent contre la foi des traités. L'ont-ils jamais permise en France, dans leurs villes de sûreté? Une maxime chérie de nos adversaires est qu'il ne faut pas tolérer les intolérants : or, jamais religion ne fut plus intolérante que le calvinisme; vingt auteurs, même protestants, ont été forcés d'en convenir. Dès l'origine, en France et ailleurs, les catholiques ont eu à choisir, ou d'exterminer les huguenots, ou d'être eux-mêmes exterminés. » Michel le Tellier mourut peu de jours après la signature de l'édit de révocation, en 1685, à 83 ans. Bossuet prononça son oraison funèbre. On y lit ce passage bien digne de la méditation des sages : « Peut-être que, prêt à mourir, on compte pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille, qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes frères, combien vaines, mais combien courtes et fragiles, sont encore ces secondes vies que notre faiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort. " Dormez votre sommeil, riches de la terre" et demeurez dans votre poussière. Ah ! si, quelques générations, que dis-je? si quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants. Est-ce là le fruit " du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil"? » Si on lit cette pièce, pleine d'éloquence et de bonne morale, ce chancelier paraît un juste et un grand homme. Si l'on consulte les " Annales " de l'abbé de Saint-Pierre (1), c'est un lâche et dange-

(1) La Biographie universelle, qui rend jus-

reux courtisan, un calomniateur adroit; mais le suffrage de cet abbé est très-suspect à l'égard des hommes qui avaient un peu trop de zèle et de religion à son gré; on sent bien qu'un ministre qui a coopéré à la proscription des sectaires, ne peut être qu'un scélérat au jugement d'un philosophe anti-chrétien. (*Voyez* la *réflexion* du P. Bordaloue, sur les *éloges* et les injures des gens de parti, art. ARNAULD Antoine, et VINCENT DE PAUL.)

TELLIER (François-Michel LE), marquis DE LOUVOIS, fils du précédent, naquit à Paris en 1621. Il fut reçu en survivance de la charge de son père dès 1654, et du ministère de la guerre en 1666. Son activité, son application et sa vigilance lui méritèrent la confiance du roi, et lui procurèrent tous les jours de nouvelles faveurs, dont il se servit pour former des établissements utiles, faire fleurir le commerce et les arts. Ses grands talents éclatèrent surtout dans les affaires de la guerre. La discipline, rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. Il avait si bien banni la mollesse des armées françaises, qu'un officier ayant paru à une alerte en robe de chambre, son général la fit brûler à la tête du camp, comme une superfluité indigne d'un homme de guerre. L'artillerie, dont il exerça lui-même plus d'une fois la charge de grand-maître, fut servie avec plus d'exactitude que jamais; et des magasins, établis par ses conseils dans toutes les places de guerre, furent fournis d'une quantité prodigieuse d'armes et de munitions, entretenues et conservées avec le dernier soin. La force de son génie et le succès de ses entreprises lui acquirent un ascendant extrême sur l'esprit de Louis XIV; mais il abusa de sa faveur. Il traitait ce prince avec une hauteur qui le rendit odieux. Au sortir d'un conseil où le roi l'avait très-mal reçu, il rentra dans son appartement, et expira, à ce que l'on a dit, de douleur et de chagrin, le 16 juillet 1691, à 51 ans. « Le public, dit un historien, qui veut toujours que la mort des grands ne soit point naturelle, prétendit qu'il avait été empoisonné; mais ces bruits qu'on sème pendant deux jours, n'existent plus au troisième, et la postérité ne les apprend que par le soin qu'on a pris de les détruire. » Il ne fut regretté ni par le roi, ni par les courtisans. Son esprit dur, son caractère hautain, avaient indisposé tout le monde contre lui. On a souvent cité ce passage d'une lettre de madame de Sévigné, au sujet de la mort subite de ce ministre : « Il n'est donc plus, ce ministre puissant et superbe dont le " moi " occupait tant d'espace, était le centre de tant de choses! Que d'intérêts à démêler, d'intrigues à suivre, de négociations à terminer!... O mon Dieu! encore quelque temps! je voudrais humilier le duc de Savoie, écraser le prince d'Orange; encore un moment!... Non, vous n'aurez pas ce moment, pas un seul moment, il faut partir. » On lui a reproché surtout les cruautés, les ravages exercés dans le Palatinat. On ne peut douter qu'il n'eût conçu le barbare projet de faire un désert de toute la frontière de l'Allemagne, puisque ces horreurs s'exercèrent précisément dans cette contrée, et qu'en Italie, dans les

---

tice au mérite de l'illustre chancelier, ne lui reproche, avec l'abbé de Saint-Pierre, que la révocation de l'édit de Nantes; mais on peut, sur cette matière, préférer l'autorité de Bossuet à celle de la Biographie.

Pays-Bas, en Espagne, les Français s'acquirent au contraire la réputation de guerriers très-humains. (*Voyez* TURENNE.) Mais, quelques reproches qu'on ait faits à sa mémoire, ses talents ont été plus utiles à la France que ses fautes ne lui ont été funestes. [L'Hôtel des Invalides a été commencé sous les auspices de Louvois en 1671. C'est par l'instigation de Louvois, et contre l'avis de Colbert, que Louis XIV entreprit de grandes constructions à Versailles, à Trianon et à Marly, les aqueducs de Maintenon et la place Vendôme à Paris. On sait qu'une discussion s'étant élevée entre le roi et son ministre au sujet " d'une fenêtre " de Trianon, discussion dans laquelle l'architecte se prononça pour Louis XIV, ce monarque traita Louvois avec dureté devant les ouvriers. Le ministre se crut perdu, et, pour se rendre nécessaire, il souffla le feu en Allemagne, rompit la ligue d'Augsbourg; la guerre recommença, et l'on dit avec raison que l'Europe fut embrasée " parce qu'une fenêtre de Trianon était trop large ou trop étroite".] On ne trouva cependant, dans aucun des ministres qui le remplacèrent, cet esprit de détails qui ne nuit point à la grandeur des vues, cette prompte exécution, malgré la multiplicité des ressorts; cette fermeté à maintenir la discipline militaire; ce profond secret, qui dérobait le but des opérations à ceux mêmes qui les exécutaient; ces instructions savantes qui dirigeaient un général, et qui ne gênaient que Turenne; cette connaissance des hommes, qui savait les approfondir et les employer à propos. Nous avons sous son nom un *Testament politique*, 1695, in-12, et dans le " Recueil de Testaments politiques", 4 vol, in-12. C'est Courtils qui est l'auteur de cette rapsodie, d'après laquelle il ne faut pas juger le marquis de Louvois. Après sa mort il parut une espèce de drame satirique contre lui, intitulé " Le marquis de Louvois sur la sellette " Cologne, en 1695, in-12. C'est une pièce pitoyable, qui vaut encore moins que le Testament de Courtils. On peut consulter, sur la vie de Louvois, les " Mémoires ou Essais pour servir à l'histoire de sa vie", Amsterdam, 1740. Le marquis de Louvois laissa des biens immenses, qui venaient en partie de sa femme, Anne de Souvré, marquise de Courtenvaux, la plus riche héritière du royaume. Il en eut plusieurs enfants, entre autres François-Michel le Tellier, marquis de Courtenvaux, mort en 1721, et père de Louis César, marquis de Courtenvaux. Celui-ci prit le nom et les armes de la maison d'Estrées. (*Voyez* ESTRÉES.)

TELLIER (Charles-Maurice LE), archevêque de Reims, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, docteur et proviseur de Sorbonne, conseiller d'état ordinaire, etc., né à Turin, en 1642, était frère du précédent. Il se distingua par son zèle pour les sciences et pour l'observation de la discipline ecclésiastique. Il eut des différends assez vifs avec les réguliers de son diocèse; et, en rendant justice à la pureté de ses vues, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait mis dans ses démarches trop d'ardeur, et quelquefois de l'inconsidération. Son caractère était dur et inflexible, et ses résolutions s'en ressentaient. Il mourut subitement à Paris, en 1710, à soixante-huit ans. Il défendit qu'on ouvrît son corps, et qu'on lui fît aucune oraison funèbre. Il laissa aux chanoines réguliers de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, sa belle bibliothèque, com-

posée de cinquante mille volumes.

TELLIER (Michel Le), jésuite, né près de Vire en Basse-Normandie, l'an 1643, professa avec succès les humanités et la philosophie. Il était provincial de la province de Paris, lorsque le père de la Chaise, confesseur du roi, mourut. Il fut nommé pour le remplacer. C'était un homme ardent, inflexible, et surtout décidé à contribuer, autant qu'il dépendait de lui, à terminer les malheureuses querelles qui affligeaient l'église de France. On lui attribue la première idée du stratagème de Douay, correspondance déguisée, qui servit à dévoiler les secrets du parti, mais qui n'était pas trop d'accord avec la simplicité chrétienne. Il s'opposa avec force à l'humeur dogmatisante du père Quesnel, se déclara pour la bulle *Unigenitus*, et engagea Louis XIV à la maintenir par son autorité. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné, et qu'il serait difficile d'ajouter aux atrocités qu'ils en ont racontées. Presque tous les faiseurs de mémoires historiques les ont copiées, et n'ont répété que ce qu'ils avaient appris dans Saint-Simon, Dorsanne et Villeforce, quoiqu'on trouve dans leurs récits des anachronismes et des faussetés évidentes. Son zèle fut cependant plus actif qu'efficace; la charrue que le roi fit passer sur les ruines de Port-Royal ne ruina pas le parti, qui continua d'agiter l'église et l'état. Ses menées plus sourdes, mais plus libres depuis la destruction des jésuites, ou plutôt depuis que l'indifférence en matière de religion a fait perdre de vue les causes qui la troublent; son existence couverte enfin de l'idée de " fantôme " sous laquelle il a toujours voulu être envisagé; les progrès étonnants, et pour ainsi dire subits, qu'il a faits dans des pays où son nom était à peine connu, etc., ont produit et préparent encore des événements dont la plupart des spectateurs, et même des acteurs, ne soupçonnent pas le principe. " Nous écrivions cela en 1784 ". (*Voyez* FILLEAU, JANSÉNIUS, MARANDE, MONTGERON, PARIS, RICHER, ROCHE (Jacques), VERGER.) Après la mort de Louis XIV, son confesseur fut exilé à Amiens, puis à la Flèche, où il mourut en 1719, à soixante-seize ans. Ce jésuite était très-instruit: il était membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui plusieurs ouvrages : | une *Edition* de Quinte-Curce, à l'usage du dauphin, in-4°, 1678; | *Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes*, in-12. Ce livre fut attaqué par Arnauld, et censuré à Rome à cause du peu de ménagement que l'auteur avait eu pour des adversaires respectables, et des sorties trop violentes qu'il s'était crues permises contre les détracteurs des nouvelles chrétientés; | *Observations sur la Nouvelle défense de la version française du Nouveau-Testament*, imprimées à Mons et à Rouen, en 1684, in-8°, solides et savantes. Le fameux Arnauld y était attaqué personnellement d'une manière qui lui devait être bien sensible; cependant, lui qui répondait à tout, n'y répliqua point; son silence parut étrange, et les raisons qu'il en donna ensuite dans le troisième tome de la " Morale pratique ", satisfirent peu de gens, au rapport de Bayle; | *plusieurs écrits polémiques.*

TEMPESTA (Antonio), peintre et graveur de Florence, né en 1555, et mort en 1630. Strada, qui fut son maître, lui donna du

goût pour les animaux, genre dans lequel a excellé. Son dessin est un peu lourd, mais ses compositions prouvent la beauté et la facilité de son génie. Sa gravure est inférieure à sa peinture. On a de lui, tant en tableaux qu'en estampes, beaucoup de sujets de batailles et de chasses.

TEMPLE (Guillaume), né à Londres en 1628, et petit-fils d'un secrétaire du comte d'Essex, voyagea en France, en Hollande et en Allemagne. De retour dans sa patrie, gouvernée par l'usurpateur Cromwel, il se retira en Irlande, où il se consacra à l'étude de la philosophie et de la politique. Après que Charles II fut remonté sur le trône de ses pères, le chevalier Temple retourna à Londres, et fut employé dans des affaires importantes. Une des négociations qui firent le plus d'honneur à son habileté, fut celle de la triple alliance qui fut conclue en 1662, entre l'Angleterre, la Hollande et la Suède. Ces trois puissances étaient pour lors amies de la France; cependant il parvint à les réunir contre elle. Il avait formé lui-même le plan de cette ligue. Le chevalier Temple, qui regardait cette confédération comme le salut de l'Europe, effrayé des entreprises de Louis XIV, passa en Allemagne, pour inviter l'empereur et les princes à y accéder; mais il eut bientôt le chagrin de voir que sa cour ne partageait pas son zèle, et qu'elle était même sur le point de rompre avec la Hollande. Il fut donc rappelé, et Charles II se ligua avec la France pour écraser les Provinces-Unies. Il se trouva, en 1668, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, en qualité d'ambassadeur extraordinaire; et à celles de Nimègue en 1678. Après avoir conclu ce dernier traité, il retourna en Angleterre, où il fut admis au conseil du roi, et disgracié peu de temps après. Il se retira dans une terre du comté de Sussex, et y mourut en 1698, âgé de soixante-dix ans. Par une clause assez bizarre de son testament, il ordonna que son « cœur serait déposé dans une boîte d'argent, et qu'on l'enterrerait sous le cadran solaire de son jardin ». Cet homme célèbre, avec de grands talents, du zèle, une rare habileté, avait de grands défauts. Il était vain et violent, et, quoiqu'il fût naturellement vif et gai, son orgueil rendait son humeur fort inégale. Nous avons de lui : | des *Mémoires* depuis 1672 jusqu'en 1692, in-12, 1692. Ils sont utiles pour la connaissance des affaires de son temps; | *Remarques sur l'état des Provinces-Unies*, 1697, in-12; assez intéressantes, mais pleines de pensées fausses et répréhensibles sur la religion; | *Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, 1695, in-12. C'est une mauvaise ébauche d'une histoire générale; | des *Lettres* qu'il écrivit pendant ses dernières ambassades, traduites en français, 1700, trois vol. in-12; | des *Œuvres mêlées*, 1693, in-12, dans lesquelles on trouve quelques bons morceaux, et un plus grand nombre de mauvais; | *Œuvres posthumes*, 1704, in-12.

TENA (Louis), de Cadix, docteur et chanoine d'Alcala, puis évêque de Tortose, mourut en 1622. On a de lui : | des *Commentaires* sur l'Epître aux Hébreux.... sur Jonas et Habacuc. Il excelle particulièrement dans les prolégomènes et les tableaux généraux des livres qu'il explique; | *Isagoge in sacram Scripturam*, in-fol.; | *Quæstiones variæ*, etc. : tous ces ouvrages sont savants, mais écrits d'un style négligé.

TENCIN (Pierre Guérin de), né à Grenoble, en 1679, d'une famille originaire de Romans, en Dauphiné, devint prieur de Sorbonne, docteur et grand-vicaire de Sens, accompagna, en 1721, le cardinal de Bissy à Rome, en qualité de conclaviste; et, après l'élection d'Innocent XIII, fut chargé des affaires de France à Rome. Ses services le firent nommer archevêque d'Embrun en 1724; il y tint, en 1727, un fameux concile contre Soanen, évêque de Senez : concile qui lui a fait donner tant d'éloges par les catholiques, et tant de malédictions par les jansénistes. Ayant obtenu la pourpre en 1739, sur la nomination du roi Jacques, il devint archevêque de Lyon en 1740, ministre d'état deux ans après. On croyait qu'il avait été appelé à la cour pour remplacer le cardinal de Fleury; mais les espérances du public ayant été trompées, il se retira dans son diocèse, où il se fit aimer par sa charité pastorale, qui répandait dans le sein des indigents d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758, à 79 ans. On a de lui des *Mandements* et des *Instructions pastorales*.

* TENCIN (Claudine-Alexandrine Guérin de), femme célèbre par son esprit philosophique et les déréglements de ses mœurs, sœur du précédent, naquit en Dauphiné vers l'an 1678. Destinée à l'état religieux, elle entra dans le monastère de Mont-Fleury, près de Grenoble; mais dégoûtée du cloître, elle parvint à être nommée chanoinesse du chapitre de Neuville, près de Lyon. Cependant ce nouvel état l'obligeant à une certaine réserve, elle vint à Paris, où, douée d'un esprit peu commun et d'une figure agréable, elle ne tarda pas à faire d'utiles connaissances. Sa maison fut bientôt fréquentée par les personnes les plus distinguées, soit par la naissance, soit par les talents; elle fut particulièrement liée avec le cardinal Dubois, qui ne négligea pas la fortune de la nouvelle Aspasie. Pour paraître plus convenablement dans le monde, elle sollicita de Rome un bref qui confirmât sa sortie du couvent, et l'obtint par la médiation de Fontenelle; mais, comme le bref avait été rendu sur un faux exposé, il ne fut point fulminé. La société particulière de madame de Tencin était composée des premiers littérateurs de la capitale, et c'est dans cette espèce d'académie qu'on prononçait le jugement de tous les nouveaux ouvrages qui paraissaient. Ce jugement était d'autant plus important pour un auteur, que madame de Tencin, par ses liaisons avec le ministre Dubois, et par ses intrigues, était la dispensatrice des grâces. Cet ascendant ne fut cependant pas d'une bien longue durée, et le public appela parfois de ses avis, dictés souvent par la prévention ou par une inimitié particulière. Autant par système que par caractère, elle se montrait affable et obligeante envers ses amis, implacable envers ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. Les premiers lui étaient entièrement dévoués, et elle savait se les attacher en flattant leur amour-propre, et en parlant à chacun d'eux son langage. Elle donnait ainsi le ton à sa société, et les plus beaux esprits briguaient et son approbation et son estime. On craignait de l'avoir pour ennemie, et on était sûr qu'au moins par vanité, elle aurait rendu service. Insinuante, flatteuse, la douceur même de ses manières avait quelque chose d'emprunté; c'est pourquoi cette douceur fut appelée par plusieurs

hommes de talent de la fausseté et de la perfidie. On vantait l'affabilité de son caractère devant l'abbé Trublet : « Oui, dit-il ; si elle avait intérêt de vous empoisonner, elle choisirait le poison le plus doux. » Duclos, qui avait été un de ses intimes, parle de son caractère avec plus d'égards ; mais il n'a pas eu le même ménagement quand il dévoile les torts de sa conduite. Un de ses amis pour lequel elle a montré le plus d'empressement est le célèbre Montesquieu. Quand il fit paraître son ouvrage de " l'Esprit des lois ", craignant qu'un livre aussi sérieux n'obtînt qu'un succès tardif ou éphémère, dans un temps où l'on ne s'occupait guère que de frivolités, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires dont elle fit des présents, et donna ainsi la première impulsion à la gloire de l'auteur. Tout en s'occupant de littérature, madame de Tencin aimait beaucoup à s'immiscer dans la politique ; et, douée de presque tous les genres d'esprit, celui qu'elle appréciait le plus était l'esprit des affaires. « Elle aimait mieux parler d'intrigues que de littérature, dit un écrivain qui l'avait assez connue, et préférait faire entrer un de ses amis dans le ministère, que dans l'académie. » Quelques contre-temps assez funestes vinrent troubler son repos. De La Fresnaye, conseiller au grand conseil, soit par jalousie, soit pour avoir été rebuté par madame de Tencin, se suicida chez elle. Poursuivie comme ayant trempé dans ce meurtre, elle fut conduite au Châtelet et ensuite à la Bastille ; mais elle se fit décharger de l'accusation, et on lui rendit la liberté. Madame de Tencin rentra triomphante au milieu de ses admirateurs, qu'elle avait coutume d'appeler poliment "ses bêtes" ; elle sut se les conserver jusqu'à une extrême vieillesse, et maintint une correspondance suivie avec ceux qui ne la connaissaient que de réputation. Son caractère, ses principes, ses manières ne se démentirent jamais ; elle fut toujours la même jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Paris en 1749, à l'âge de 71 ans. Madame de Tencin eut de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, un fils naturel : ce fut le fameux d'Alembert. Elle a laissé les ouvrages suivants ; | *le Siége de Calais*, in-12. Ce roman est assez bien écrit, et on y remarque, en général, le ton de la bonne compagnie ; mais le plan est mal conçu, les épisodes, les personnages, les aventures y sont multipliés, et il pèche surtout par la conduite et l'invraisemblance des événements. Outre ces défauts, on peut en blâmer d'autres non moins remarquables, comme des idées trop libres ou licencieuses, que l'auteur cherche en vain à cacher sous des expressions fines et délicates. Cependant cet ouvrage eut beaucoup de succès, et fut lu avec le même empressement à la cour qu'à la ville ; | *Mémoires du comte de Comminges*, in-12. On y trouve de l'intérêt, un style assez rapide ; mais c'est le roman le plus propre à enflammer l'imagination et le cœur de la jeunesse, en lui fournissant les dangereux exemples des passions les plus violentes. Il a servi de sujet à d'Arnaud pour sa tragédie du même nom. Pont-de-Vesle, neveu de madame de Tencin, a eu part à cet ouvrage et au précédent ; | *les Malheurs de l'Amour*, 2 volumes in 12 ; livre non moins dangereux que le *Siége de Calais*. On prétend que c'est à peu près l'histoire galante de l'auteur ; et, en ce cas, sa réputation aurait plus gagné

à ne pas la rendre publique ; | *Anecdotes d'Edouard II*, 1776, in-12 ; ouvrage posthume. Les *Œuvres* de madame de Tencin ont été imprimées avec une *Notice* sur sa vie, à Paris, 1786, 7 vol. petit in-12. Le recueil de ses *Lettres* a été publié en 1804, et se trouve aussi dans la " Collection des lettres de plusieurs femmes illustres ".

TENDE (Gaspard DE), petit-fils de Claude de Savoie, comte de Tende et gouverneur de Provence, servit avec distinction en France, dans le régiment d'Aumont. Il fit ensuite deux voyages en Pologne, où il acquit beaucoup de connaissance des affaires. On a de lui : | un *Traité de la traduction*, sous le nom de l'*Estang*, in-8° ; | *Relation historique de Pologne*, sous le nom de *Hauteville*, in-12. Ces deux ouvrages eurent quelque cours. L'auteur mourut à Paris, en 1697, à soixante-dix-neuf ans.

TENIERS, dit LE VIEUX (David), peintre, né à Anvers en 1582, mort dans la même ville, en 1649, apprit les principes de la peinture sous Rubens. Le désir de voyager le fit sortir de cette école, et il alla à Rome, où il demeura durant dix années. Ce peintre a travaillé en Italie dans le grand et dans le petit. Il a peint dans le goût de ses maîtres flamands et italiens ; mais, à son retour à Anvers, il prit pour sujets de ses tableaux, des buveurs, des chimistes et des paysans, qu'il rendait avec beaucoup de vérité.

TENIERS LE JEUNE (David), né à Anvers, en 1610, mort dans la même ville en 1694, était fils du précédent, et son élève ; mais il surpassa son père par son goût et par ses talents. Tenier le Jeune jouit de son vivant, de toute la réputation, des honneurs et de la fortune dus à son mérite et à ses bonnes qualités. L'archiduc Léopold-Guillaume lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, et le nomma gentilhomme de sa chambre. La reine de Suède donna aussi son portrait à Teniers. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des scènes réjouissantes. Ses ciels sont très-bien rendus, et d'une couleur gaie et lumineuse. Il peignit les arbres avec une grande légèreté, et donnait à ses petites figures une âme, une expression et un caractère admirables. Ses tableaux sont comme le miroir de la nature ; elle ne peut être rendue avec plus de vérité. On estime particulièrement ses petits tableaux ; il y en a qu'on appelle des *Après-soupers*, parce que ce peintre les commençait et les finissait le soir même. On ne doit pas oublier son talent à imiter la manière des meilleurs maîtres ; ce qui l'a fait surnommer le "Singe" de la peinture. Il a quelquefois donné dans le gris et dans le rougeâtre ; on lui reproche aussi des figures trop courtes, et de n'avoir pas assez varié ses compositions. On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de Teniers. Il a lui-même gravé plusieurs morceaux. Le Musée royal de Paris possède de ce maître quatorze tableaux, dont les principaux sont : les *Œuvres de miséricorde* ; l'*Enfant prodigue* ; une *Tentation de Saint-Antoine* ; la *Chasse au héron* ; un *Joueur de cornemuse*, et la *Noce de village*.

TENISON (Thomas), né en 1636 à Cottenham, dans le comté de Cambridge, fut fait évêque de Lincoln, puis archevêque de Cantorbéry, sacra le roi Georges I[er], et mourut peu après, en 1715. On a de lui : | *Traité de l'idolâtrie*, 1678, in-4° ; | *Examen de la croyance de Hobbes* ; | plusieurs ouvrages contre

l'église catholique, entre autres, *Pyrrhonisme de l'église romaine*. Il reproche à cette église ce qui convient parfaitement à sa secte, comme à toutes les autres, puisque, n'ayant point de règle de foi, elles doivent nécessairement conduire au Pyrrhonisme. (*Voyez* SERVET.)

* TENTERDEN (Charles ABBOTT, baron), conseiller privé du roi d'Angleterre, premier président de la cour du banc du roi, vice-président de la chambre des lords, etc., l'un des plus éminents jurisconsultes de l'Angleterre, naquit en 1762 à Cantorbéry, d'un père qui exerçait la profession de barbier. Le premier fruit des études laborieuses d'Abbott fut un ouvrage remarquable sur la *Jurisprudence maritime*, qui lui valut la protection des lords Eldon et Ellenborough; avec leur appui, il entra dans la carrière de la magistrature, où ses talents, son activité, sa prudence et surtout ses connaissances profondes dans le droit national ne tardèrent pas à le porter aux plus éminentes dignités. Ce magistrat distingué mourut le 4 novembre 1831, à Londres, âgé de soixante-dix-huit ans, en versant sur un grand nombre d'établissements charitables des bienfaits provenant d'une fortune considérable, fruit de ses travaux.

TENTZELIUS (André), fameux médecin allemand du XVII[e] siècle, publia un Traité curieux dans lequel il décrit fort au long, non-seulement la vertu des momies et leurs propriétés, mais aussi la manière de les composer et de s'en servir dans les maladies. Les momies que les droguistes vendaient autrefois venaient du Levant. C'étaient des cadavres embaumés avec des aromates résineux et le bitume de Judée, et séchés au four. On employait des parties de ces momies pour déterger et résister à la gangrène. Toute la vertu qu'on a pu leur supposer ne venait que des aromates dont elles étaient empreintes, et point du tout de la chair humaine, comme quelques ignorants l'ont prétendu.

TENTZELIUS (Guillaume-Ernest), né à Arnstadt en Thuringe, en 1659, mourut en 1707, à quarante-neuf ans. C'était un homme entièrement livré à l'étude et à la littérature, et qui se consolait avec les muses des rigueurs de la fortune. Quoiqu'il fût assez pauvre, il parut toujours content de son sort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : | *Saxonia numismatica*, 1705, in-4°. 4 volumes en latin et en allemand; | *Supplementum historiæ gothanæ*, 1701 et 1716, 3 vol. in-4°. Il y a beaucoup d'érudition dans ces deux livres; mais l'auteur n'a pas l'art d'être précis et de ne choisir que l'utile; | *Exercitationes selectæ*, Leipsick et Francfort, 1692, in-4°.

* TERCIER (Jean-Pierre), diplomate suisse, né à Fribourg, en 1704, étudia le droit, et apprit avec succès les langues anciennes et modernes. Etant venu à Paris, il devint premier commis au ministère des affaires étrangères, puis censeur royal, et membre de l'académie des belles-lettres. Il accompagna, en qualité de secrétaire, le marquis de Monti dans son ambassade de Pologne. Peu de temps après, le roi Frédéric-Auguste étant mort, la France voulut remettre Stanislas sur le trône, et Tercier fut chargé de cette mission difficile. Il parvint à faire traverser au monarque toute l'Allemagne sans être reconnu, et celui-ci fut reçu par le peuple polonais avec des acclamations de joie : mais, at-

taqué par les forces réunies de la Russie et de l'Allemagne, Stanislas se vit contrait de quitter définitivement son royaume. Tercier lui procura les moyens de s'échapper. Malheureusement ce fidèle serviteur tomba au pouvoir du général Munich, qui le jeta en prison. Ayant obtenu, non sans peine, sa liberté, il revint en France, au moment où Louis XV venait de céder la Lorraine à Stanislas, et qu'il épousait la fille de ce monarque. Les services que Tercier avait rendus aux deux rois allaient sans doute obtenir leur récompense; mais, en sa qualité de censeur royal, ayant approuvé, peut-être par inadvertance, le fameux livre de l'*Esprit*, il fut disgracié, et mourut subitement quelques mois après, en 1766, à l'âge de soixante-deux ans. Il savait le latin, l'arabe, le turc, l'allemand, le polonais, l'italien, l'espagnol, le français, l'anglais, et a laissé, pour l'instruction du dauphin, des *Mémoires historiques sur les négociations*.

TERENCE (Publius Terentius Afer), né à Carthage, vers l'an 193 avant J.-C., fut enlevé par les Numides dans les courses qu'ils faisaient sur les terres des Carthaginois. Il fut vendu à Terentius Lucanus, sénateur romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, et l'affranchit fort jeune. Ce sénateur lui donna le nom de *Térence*, suivant la coutume qui voulait que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenait sa liberté. Nous avons six *Comédies* de Térence. Son style est d'une simplicité si noble, d'une élégance et d'une pureté si parfaites, qu'on attribua ses ouvrages aux grands de Rome qui parlaient le mieux leur langue, à Scipion l'Africain et à Lélius, dont il était l'ami particulier; aussi Cicéron en fait un grand éloge. De tous les auteurs latins, c'est celui qui a le plus approché de la manière des Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur traducteur. Il n'a point sali ses ouvrages par les obscénités dégoûtantes d'Aristophane et de Plaute; mais le langage en est très-passionné, et la lecture en est peut-être plus dangereuse pour les jeunes gens. Térence sortit de Rome n'ayant pas encore trente-cinq ans; on ne le vit plus depuis. Il mourut vers l'an 159 avant J.-C. Nous avons une *Vie* de Térence, écrite par Suétone, et, selon quelques-uns, par Ælius Donat. Ses six *Comédies* ont été plusieurs fois imprimées. Une des dernières éditions est celle de Birmingham, 1772. Madame Dacier en a donné, en 1717, une édition latine avec sa traduction française et des notes, en 3 vol. in-8°. M. l'abbé de Monnier en a publié une nouvelle traduction, 1770, 3 v. in-8°, et 3 vol. in-12. Plus récemment encore, il a paru une traduction de Térence, en vers français, qui a eu peu de succès.

* TÉRENCE (Jean), mathématicien et naturaliste allemand, né vers 1600, entra chez les PP. de la compagnie de Jésus, occupa plusieurs chaires dans les maisons de son ordre, et se distingua par ses talents et par une vie exemplaire. Il passa plusieurs années en Espagne et à Rome au collége Romain, et a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : | *Rerum naturalium Novæ Hispaniæ thesaurus, sive plantarum, animalium, mineralium*, Rome, 1651, in-fol.; | *Epistolium ex regno Sinorum ad mathematicos europæos*, etc.

TERENTIUS (Jean-Gerhard), professeur de langue hébraïque à Frané-

ker, né près de Leuwarden vers 1630, mort fort pauvre en 1677, a publié : | *Meditationes philologico-hebrææ*, Franeker, 1654, in-12; | *Liber Jobi, chaldaïce, latine et græce cum notis*, 1662, in-4°; | *Gymnasium chaldaïcum*, 1664, in-12; | *Epitome grammaticæ hebrææ Joannis Buxtorf*, 1665, in-12. Térentius donnait aussi dans les fausses vues du massorétisme.

*TERNAT (Ternatius), évêque de Besançon, mort vers 680, avait écrit l'*Histoire chronologique* des évêques ses prédécesseurs qui ne nous est point parvenue. Il est le fondateur d'une église de Besançon, qui devint ensuite l'abbaye de Saint-Vincent, fameuse par les sujets distingués qu'elle a donnés à la religion et aux lettres.

*TERNAUX (Le baron), l'un des premiers manufacturiers de l'Europe, ancien député de Paris, né à Sedan, le 8 octobre 1763, se trouva placé, à seize ans, à la tête de la maison de commerce de son père, dont les malheurs avaient ébranlé la fortune. Bientôt, à force de talents et d'activité, il surmonta les difficultés de sa position, et le petit manufacturier de Sedan, après vingt ans de travail, se vit possesseur de l'une des fortunes industrielles les plus colossales de l'Europe. C'est Ternaux qui a doté l'industrie française de ces admirables tissus, dits *Mérinos-Ternaux*, qu'il a su mettre à la portée de toutes les fortunes; c'est lui qui a importé, à grands frais, les chèvres du Thibet, les a naturalisées en France, et a ravi à l'Asie le secret de ses plus précieux cachemires. Possesseur ou commanditeur de cinquante-trois établissements importants et de dix-sept fabriques, dont les produits s'écoulaient sur tous les marchés de l'Europe, il a étonné l'industrie par la popularité des inventions, la perfection du travail, le génie inventif de perfectionnement qu'il introduisait partout, et qui lui a fait résoudre le grand problème commercial : "fabriquer mieux et au plus bas prix possible". En construisant, à Saint-Ouen, des silos pour la conservation des grains, en perfectionnant la préparation des alimens économiques pour la subsistance du pauvre, Ternaux prouva qu'une pensée plus élevée que les combinaisons de l'intérêt personnel se mêlait à toutes ses entreprises. Il remplissait une foule de fonctions gratuites; les sociétés philantropiques, d'encouragement, d'agriculture, d'horticulture, d'instruction élémentaire, etc., l'avaient appelé dans leurs conseils. La plupart des manufactures de Ternaux, frappées dans leurs relations par la commotion de 1830, le ramenèrent à la pauvreté : il la reçut en se préparant à de nouveaux travaux, et en abaissant ses dépenses au niveau de sa fortune; déjà, il n'était plus dans la nécessité de se défaire de Saint-Ouen, superbe atelier et charmant séjour qu'il avait su si bien embellir et utiliser, lorsqu'une attaque d'apoplexie le frappa à son bureau de travail à Saint-Ouen, le 2 avril 1833, de grand matin; il mourut à l'instant, âgé de soixante-huit ans.

*TERPAGER (Pierre), théologien de l'église réformée, né en 1654, à Ripen en Jutland, où il fut chanoine et où il mourut en 1737, fit de grandes recherches sur l'histoire de sa ville natale, et publia : *Ripæ cimbricæ, seu urbis Ripensis, in Cimbria sitæ, descriptio*, etc., Flensbourg, 1736, in-4°, et d'autres ouvrages sur le même sujet ou sur des sujets analogues qui se trouvent tous à la Bibliothèque royale de Paris.

*TERPACER (Laurent), pasteur à Mehrnen, en Seeland, fils du précédent, a laissé plusieurs *Dissertations latines*, dont la plus remarquable est: *De typographiæ Natalibus in Dania*.

TERRASSON (André), prêtre de l'Oratoire, fils aîné d'un conseiller en la sénéchaussée et présidial de Lyon sa patrie, parut avec éclat dans la chaire ; il prêcha le carême de 1717 devant le roi, puis à la cour de Lorraine, et ensuite deux carêmes dans l'église métropolitaine de Paris, et toujours avec le succès le plus flatteur. Il joignait à une belle déclamation une figure agréable. Son dernier carême, dans cette cathédrale, lui causa un épuisement dont il mourut à Paris, en 1723. On a de lui des *Sermons*, imprimés en 1726, en 4 vol. in-12. Son éloquence a autant de noblesse que de simplicité, et autant de force que de naturel. Il plait parce qu'il ne cherche point à plaire. On ne le voit point employer ces pensées qui n'ont d'autre mérite qu'un faux brillant, ni ces tours recherchés, si fréquents dans nos orateurs modernes, et plus dignes d'un roman que d'un sermon.

TERRASSON (Jean), frère du précédent, né à Lyon en 1670, fut envoyé par son père à la maison de l'institution de l'Oratoire, à Paris. Il quitta cette congrégation presque aussitôt qu'il y fut entré ; il y rentra de nouveau, et en sortit pour toujours. Son père, irrité de cette inconstance, le réduisit par son testament à un revenu très-médiocre. Terrasson, loin de s'en plaindre, n'en parut que plus gai. L'abbé Bignon, instruit de son mérite, lui obtint une chaire à l'académie des sciences en 1707, et, en 1721, une chaire au collége royal, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. Ses ouvrages sont : | *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, en 2 vol. in-12, pleine de paradoxes et d'idées bizarres. Egaré par une fausse métaphysique, il analyse froidement ce qui doit être senti avec transport ; *Des réflexions en faveur du système de Law*; | *La philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*: ouvrage plein d'excellentes réflexions, dignes d'un philosophe chrétien ; on y voit dans plusieurs endroits combien l'auteur était ennemi de la fausse sagesse qui s'élève contre la religion, la grande institutrice et consolatrice des hommes ; et de l'esprit de parti qui égara un de ses frères ; | *Sethos*, roman moral, en 2 vol., plein d'un grand nombre de caractères, de traits de morale, de réflexions fines, et de discours quelquefois sublimes ; | une *Traduction* de Diodore de Sicile, en 7 vol. in-12, accompagnée de préface, de notes et de fragments, qui ont paru depuis 1737 jusqu'en 1744. Cette version est aussi fidèle qu'élégante. On prétend que l'abbé Terrasson ne l'entreprit que pour prouver combien les anciens étaient crédules : dans ce cas, il aurait mieux réussi dans ses vues en traduisant Hérodote ou Stésias. Une de ses maximes était : " Qu'y a-t-il de plus crédule? l'ignorance. Qu'y a-t-il de plus incrédule? l'ignorance."

TERRASSON (Gaspard), frère d'André et de Jean, naquit à Lyon en 1680. A l'âge de dix-huit ans, il entra à l'Oratoire, où il s'appliqua d'abord à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication, et s'acquit bientôt une réputation supérieure à celle dont son frère avait joui. Il prêcha à Paris pendant cinq années, et brilla surtout pendant un carême dans l'église métropolitaine ; mais

son opposition aux décrets de l'Eglise l'obligea de quitter en même temps la congrégation de l'Oratoire et la prédication. Cependant, il paraît qu'il accepta la bulle en 1744. Il mourut à Paris, en 1752. On a de lui : des *Sermons*, en 4 vol. in-12, publiés en 1749. Ce recueil contient vingt-neuf discours pour le carême, des sermons détachés, trois panégyriques, et l'oraison funèbre du grand dauphin ; on lui a long-temps attribué un livre anonyme intitulé : *Lettres sur la justice chrétienne*, censurées par la Sorbonne, parce que le but principal de l'auteur est de calmer la conscience des anticonstitutionnaires sur la privation des sacrements ; il y fait des sorties très-vives contre l'état présent de l'Eglise, et la peint avec les couleurs les plus noires.

TERRASSON (Matthieu), né à Lyon, en 1669, de parents nobles, et de la même famille que les précédents, vint à Paris, où il se fit recevoir avocat, en 1691. Profondément versé dans l'étude du droit écrit, il devint, en quelque sorte, l'oracle du Lyonnais, et de toutes les autres provinces qui suivent ce droit. La jurisprudence n'éteignit point en lui le goût de la littérature. Il fut associé, pendant cinq ans, au travail du "Journal des Savants"; il exerça, pendant quelques années, les fonctions de censeur royal, et mourut à Paris, en 1734, à soixante-six ans. On a publié un recueil de ses discours, plaidoyers, mémoires et consultations. — Son fils unique, Antoine Terrasson, né à Paris, en 1705, avocat au parlement, composa, par ordre du chancelier d'Aguesseau, qui reconnaissait en lui beaucoup de talents, l'*Histoire de la jurisprudence romaine*, 1760, in-fol. ; ouvrage plein de recherches, écrit d'un style clair et élégant. L'auteur fut fait successivement conseiller au conseil de Dombes, avocat du clergé, professeur au collége royal, et enfin, chancelier de Dombes. Il mourut en 1782. On a encore de lui : | *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence, de critique*, etc., 1768, in-12 ; | *Mémoires sur la Topographie de Paris*, etc.

* TERRAY (Joseph-Marie), ministre d'état sous Louis XV et Louis XVI, naquit à Boën dans le Forez, en 1715. Son père avait été fermier général. Un oncle très-riche, qui devait une grande partie de sa fortune au régent, le fit entrer au collége de Juilly. Il fit ses études avec succès, prit le sous-diaconat, et acheta une charge de conseiller-clerc au Parlement de Paris. Une brillante carrière s'ouvrit bientôt devant lui. Héritier des biens considérables de son oncle, il avait, en outre, les talents requis pour un homme d'Etat ; et, quoique son extérieur et son peu d'éloquence ne prévinssent pas en sa faveur, l'amabilité de ses manières et la clarté qui régnait dans ses discours suppléaient à ces avantages. Nommé rapporteur du roi, il devint ensuite et successivement chef du conseil de Condé, contrôleur générale des finances (en 1769), ministre d'état, secrétaire commandeur des ordres du roi (en 1770), et, trois ans après, directeur général des bâtiments. Les trésors du royaume étaient épuisés sans qu'on en diminuât les énormes dépenses. Dans cette position difficile, le ministre, pour éviter un plus grand mal, publia l'édit qui suspendit les "rescriptions"; et quoique, par l'habileté de l'abbé Terray, cet édit n'occasionât aucune banqueroute, il excita des murmures, où le ministre ne fut pas épargné. On l'accusait

de ne pas se refuser aux caprices des favorites et des courtisans, de se montrer insensible aux plaintes du public; et, parfois, ses réponses pouvaient donner lieu à cette accusation. Quelqu'un lui reprochant qu'une de ses opérations ressemblait à celle de prendre l'argent dans les poches, il répondit avec colère: « Eh! où voulez-vous que je le prenne? » Une autre fois on lui disait: « Une telle opération est injuste . . . . — Eh! qui vous dit qu'elle est juste? » répliqua-t-il sans s'émouvoir. Cependant, dans une occasion, il déclara à Louis XV qu'on ne pouvait augmenter l'impôt; et que, pour prévenir le retour des désordres *qu'il avait réparés*, il *fallait, par des réformes*, par des *économies* et la suppression des abus, maintenir au même niveau la recette et la dépense. Il est vrai aussi que ses comptes de 1770, 1772 et 1774 sont des modèles d'ordre, de précision; ils ont été imprimés dans la "collection" des comptes rendus depuis 1758 jusqu'en 1787. Lorsque Louis XVI monta sur le trône, ce fut l'abbé Terray qui rédigea l'édit de la révocation du droit "de joyeux avénement", que ce bon monarque accordait à ses sujets. Le nouveau règne n'ayant fait qu'augmenter le nombre des ennemis de l'abbé Terray, il demanda sa démission et quitta le ministère, sans que sa retraite pût calmer la haine de ceux qui s'étaient crus, pendant son administration, blessés dans leurs intérêts; mais le temps, la vérité, et plusieurs *mémoires* qu'il publia, et qu'on lut enfin avec impartialité, désarmèrent un peu ses adversaires. Il est mort à Paris, le 18 février 1778, âgé de soixante-trois ans.

* TERREROS Y PANDO (Étienne), savant jésuite espagnol, naquit en Biscaye, en 1708. Il était instruit presque dans toutes les sciences, connaissait les littératures ancienne et moderne, et passait surtout pour être un bon helléniste et un excellent mathématicien. Il remplit une chaire dans le collége des nobles à Madrid. Tandis qu'il s'occupait à ses différents ouvrages, l'expulsion des jésuites vint interrompre ses travaux. Le P. Etienne pasa alors en Italie, demeura longtemps à Bologne et dans la Toscane, et se fixa ensuite à Forli. Il possédait la langue italienne avec une telle perfection, qu'il publia les *Règles* pour l'apprendre avec facilité. Il était membre de plusieurs académies, et se fit estimer autant par l'étendue de ses connaissances que par la pureté de ses mœurs et la bonté de son caractère. Il mourut à Forli, le 3 juillet 1782, âgé de quatre-vingts ans. On a de lui: | une *Traduction* du Spectacle de la nature de l'abbé Pluche, enrichie de 1000 notes savantes, Madrid de 1756 à 1765. Cet ouvrage lui fournit l'idée de composer, | son *Dictionnaire des sciences et arts en latin, espagnol, français et italien*, Madrid, 1er vol. en 1786, 2e vol. en 1787. Lorsque le P. Terreros quitta l'Espagne, il n'avait publié de son ouvrage que le premier volume et une partie du second. Le comte Florida-Blanca fit recueillir ensuite le reste du manuscrit, et tout l'ouvrage fut imprimé sous les auspices de ce ministre, 4 vol. in-folio. Le P. Torreros ne parvint à le composer qu'après le travail le plus pénible et le plus assidu. Il se mit en correspondance avec les savants et les artistes les plus célèbres, visita les ateliers les plus renommés de l'Espagne, et parvint ainsi à réunir d'abondants matériaux pour terminer un ouvrage qui établit à jamais

sa réputation ; | *Paleographia espanola* ; | une *Grammaire*, ou *Règles sur la syntaxe* de la langue italienne. Plusieurs manuscrits de ce savant jésuite sur les mathématiques, la philosophie, etc., furent égarés lors de son départ précipité de l'Espagne. C'est en vain que le comte de Florida Blanca en fit faire les recherches les plus exactes.

* TERRIER DE SANTANS (Le marquis), né vers 1774, mort à Besançon en 1832, émigra au commencement de la révolution de 89, et ne revint en France qu'en 1801. Député du département du Doubs depuis 1820, il siégea constamment au côté droit depuis cette époque jusqu'en 1831, et vota contre l'adresse au roi Charles X en mars 1830. Il était en même temps maire de Besançon, depuis 1816. Il reçut de Louis XVIII la croix de St-Louis et celle de la Légion-d'Honneur, et était sous Charles X gentilhomme honoraire de la chambre du roi.

TERTRE (Jean-Baptiste DU), né à Calais, en 1610, quitta ses études pour entrer dans les troupes, et fit divers voyages sur terre et sur mer. De retour en France, il se fit dominicain à Paris, en 1635. Son zèle pour la conversion des âmes le fit envoyer dans les îles de l'Amérique, où il travailla avec fruit. Il en revint en 1658, et mourut à Paris en 1687, après avoir publié son *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, en 4 vol. in-4°, 1667 et 1671 : ouvrage écrit avec plus d'exactitude que de précision, de chaleur et d'agrément. Le 1er volume renferme ce qui s'est passé dans l'établissement des colonies françaises ; le 2e l'histoire naturelle ; le 3e et le 4e, l'établissement et le gouvernement des Indes occidentales depuis la paix de Breda.

TERTRE (François-Joachim DUPORT DU), né à St.-Malo en 1715, entra chez les jésuites, où il professa les humanités pendant quelque temps. Rendu au monde, il travailla aux feuilles périodiques avec Fréron et de Laporte, et se fit connaître ensuite par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage se peut lire avec plaisir sans interruption, et il a les avantages d'un abrégé chronologique sans en avoir la sécheresse. La narration est fidèle, simple, claire et assez rapide ; le style un peu froid, mais en général pur et de bon goût ; les portraits d'après nature, et non d'imagination. Les gens de goût qui n'aiment pas la petite manière philosophique aujourd'hui en usage, et si peu convenable à l'histoire, préfèrent de beaucoup cet ouvrage à celui que l'abbé Millot a donné sous le même titre ; | *Histoire des conjurations et des conspirations célèbres*, en 10 vol. in-12, dans laquelle tout n'est pas égal, mais qui offre des choses intéressantes. | Les deux derniers volumes de la *Bibliothèque amusante*. On y désirerait plus de choix, ils ne sont pas dignes du premier. | L'*Almanach des beaux-arts*, connu depuis sous le nom de la *France littéraire*, dont il a paru successivement plusieurs volumes depuis 1752. | Cet auteur a publié les *Mémoires du marquis de Choupes*, 1753, in-12, et a eu beaucoup de part à l'*Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, en 5 vol. in-12, donné par M. Désormeaux ; ce qui est cause que cet ouvrage est plus sage que tout ce que cet écrivain a publié depuis. Du Tertre mourut en 1759, à 44 ans. — Il faut le distinguer de Rodolphe du TERTRE, aussi jésuite, né à Alençon, en 1677, mort vers

1762, auteur d'une * Réfutation du Système métaphysique du P. Malebranche *, 3 vol. in-12, 1715, et des * Entretiens sur les vérités de la religion *, 3 vol. in-12, 1745.

* TERTRE (Marguerite-Louis-François DUPORT DU), ministre de Louis XVI et fils de François-Joachim Duport Du Tertre, journaliste et historien, naquit à Paris, en 1754, fit ses études au collége de Louis-le-Grand, se livra au barreau, y obtint de la réputation, et se rendit surtout recommandable par son caractère juste et par sa probité. Il fut électeur en 1789, et, au moment de l'organisation de la première municipalité, il devint lieutenant de maire, et ensuite procureur de la commune. Quoiqu'il eût embrassé les principes de la révolution, il se montra toujours modéré. Lorsque La Fayette acquit quelque influence à la cour, il désigna Du Tertre à Louis XVI, qui, sur les rapports favorables de ce général, le nomma, en 1791, ministre de la justice. On venait d'établir la constitution, et Du Tertre se proposait de la suivre exactement; mais ses efforts furent vains, les factieux qui dominaient ne voulant que le désordre et l'anarchie. Dénoncé plusieurs fois, il déjoua quelque temps les projets de ses ennemis. Lors du départ de Louis XVI pour Montmédy, il apporta à l'assemblée les sceaux de l'état; mais l'assemblée lui enjoignit de les reprendre. Saisi d'un moment de frayeur, il eut la faiblesse de sceller l'ordre d'arrêter le roi. Ce prince, en considérant la position difficile de son ministre, eut l'indulgence de ne pas lui en faire le moindre reproche. Sa déférence aux ordres de l'assemblée ne lui fut guère utile; car il fut encore dénoncé comme * royaliste *. Il parvint de nouveau à se justifier. Le 10 août 1792, il se trouvait au château des Tuileries, et parut plaindre sincèrement la situation de son auguste maître. Enveloppé dans la proscription qui eut lieu par suite de cette journée, il fut envoyé à la haute cour d'Orléans; il échappa aux massacres de Versailles, commis sur les malheureux prisonniers qu'on emmenait de la première de ces villes, mais les jacobins, qui depuis long-temps lui avaient préparé l'échafaud, l'accusèrent d'avoir gêné la liberté de la presse. Il apporta en vain des preuves assez fortes pour faire évanouir cette inculpation frivole; il l'appuya même du témoignage de Marat, alors l'idole de la populace, et qui avait une grande influence sur la convention: Du Tertre fut condamné à mort. Quand on lui lut son arrêt, il s'écria: « Les révolutions tuent les hommes, la postérité les juge! » Il subit son supplice avec courage, le 28 novembre 1793, à l'âge de 39 ans. On a de lui: *Principes et plan sur l'établissement de l'ordre judiciaire*. On le regarde comme l'un des auteurs de l'*Histoire de la révolution*, par deux amis de la liberté, 1793-1802, 20 volumes in-18.

TERTULLIEN (Quintus Septimus Florens Tertullianus), prêtre de Carthage, était fils d'un centurion dans la milice, sous le proconsul d'Afrique. La constance des martyrs lui ayant ouvert les yeux sur les illusions du paganisme, il se fit chrétien, et défendit la foi de J.-C. avec beaucoup de courage. Ses vertus et sa science le firent élever au sacerdoce. De Carthage, il passa à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il publia, durant la persécution de l'empereur Sévère, son *Apologie pour les chrétiens*, qui est un chef-

d'œuvre d'éloquence et d'érudition en son genre, Tertullien avait un génie vif, ardent et fécond. Quoiqu'il parle peu avantageusement de ses études, ses livres prouvent assez qu'il avait étudié toutes sortes de sciences. On voit qu'il avait beaucoup lu saint Justin et saint Irénée. Il rendit son nom célèbre dans tous les églises par ses ouvrages. Il confondit les hérétiques de son siècle; il en ramena plusieurs à la foi ; il encouragea par ses exhortations les chrétiens à souffrir le martyre. Tertullien avait une sévérité naturelle qui le portait toujours à ce qu'il y avait de plus rigoureux. « Il semblait, dit un auteur, que l'Evangile ne fût pas encore assez sévère pour lui. Ce génie si vigoureux et si ferme se laissa cependant séduire par les rêveries du fanatique Montan; et, ce qui est plus déplorable, il ne rougit pas de devenir le disciple de deux aventurières, *Priscilla et Maximilla*, qui se prétendaient inspirées et se mêlaient de prophétiser; destinée assez ordinaire aux hommes dont les vertus semblent tenir quelque chose de la fougue des passions, et qui, même en faisant le bien, paraissent plutôt s'abandonner à l'impétuosité de leur caractère naturel, que remplir un devoir. De quelque côté que se tournent des hommes de cette espèce, ils vont plus loin que les autres. » Cet homme à la fois si illustre et si dangereux, mourut sous le règne d'Antonin-Caracalla, vers l'an 216. On croit qu'à la fin, il se sépara des sectaires; mais on ne voit nulle part qu'il ait condamné leurs erreurs. Les ouvrages de Tertullien sont de deux genres : ceux qu'il a faits avant sa chute, et ceux qu'il a donnés depuis. Les écrits du premier genre sont: les livres de la *Prière*, du *Baptême*; | son *Apologétique* pour la religion chrétienne. C'est son chef-d'œuvre, et peut-être le plus parfait et le plus précieux ouvrage de l'antiquité chrétienne; | *Exhortation à la patience;* | l'*Exhortation au martyre;* | deux *Livres à sa femme;* | celui du *Témoignage de l'âme;* | *Traités des spectacles et de l'idolâtrie*. L'auteur démontre que les spectacles sont une occasion d'idolâtrie, de corruption et de luxure. Il parle d'une femme qui, ayant été au théâtre, en revint possédée du démon. L'exorciste demandant à l'esprit des ténèbres comment il avait osé attaquer une femme chrétienne : « C'est, répondit celui-ci, que je l'ai trouvée dans ma maison; » | l'excellent livre des *Prescriptions contre les hérétiques;* | deux *Livres contre les gentils;* | un *contre les Juifs;* un *contre Hermogène*, où il prouve, contre cet hérésiarque, que la matière ne peut être éternelle, mais que Dieu l'a produite de rien : vérité que les philosophes même les plus célèbres (Platon, Thalès, Philolaüs, Jamblicus, Proclus et surtout Hiéroclès), ont reconnue comme les docteurs chrétiens, quoique d'une manière moins ferme et moins conséquente; | un *Livre contre les Valentiniens*, où il s'attache à les ridiculiser plutôt qu'à les réfuter; | *De la Pénitence;* c'est un des traités les plus achevés de Tertullien; | *Scorpiace*, écrit pour prémunir les fidèles contre le venin des gnostiques, qu'il appelle des scorpions. Ceux du second genre sont : les cinq *Livres contre Marcion;* | les *Traités de l'âme, de la chair de J.-C.;* | *Résurrection de la chair;* | le livre de la *Couronne;* | l'*Apologie du manteau philosophique*, c'est-à-dire de l'habit et du costume des philosophes, que plusieurs n'avaient pas cru devoir abandonner en se faisant chrétiens; | le

Livre à Scapula; | les *Ecrits contre Praxéas*; | les *Livres de la Pudicité*: *de la Fuite dans la persécution*; des *Jeûnes*; *contre les psychiques*; *de la Monogamie*, et *de l'Exhortation à la chasteté*. Les Pères latins qui ont vécu après Tertullien ont déploré son malheur, et ont admiré son esprit et aimé ses ouvrages. Saint-Cyprien les lisait assidûment, et lorsqu'il demandait cet auteur, il avait coutume de dire : « Donnez-moi le maître. » Vincent de Lérins assure « qu'il a été parmi les Latins ce qu'a été Origène parmi les Grecs, c'est-à-dire le premier homme de son siècle. » Quoique la force de son imagination, qu'il avait aussi riche que belle, lui ait *quelquefois* fait associer à d'excellentes raisons des arguments plus oratoires que convaincants, le caractère de ses écrits, en général, est la solidité. « Ils renferment, dit encore l'auteur que nous venons de citer, autant de sentences que de paroles, et ces paroles sont autant de victoires. » La chute de ce grand homme doit d'autant plus étonner, qu'il témoigne dans son *Apologétique*, c. 39, avoir une extrême frayeur de l'excommunication, qu'il appelle « une anticipation du jugement à venir ». Il fut depuis orgueilleux, attaché à son sens, et il se moqua des censures de l'Eglise. Quelque beau que fût son génie, il semble dépourvu des premiers principes quand il veut soutenir ses erreurs; il porte l'enthousiasme presque au ridicule; comme lorsque, d'après l'autorité des rêveries de Priscille et de Maximille, il dispute sérieusement sur la figure et la couleur d'une âme humaine. Ayant depuis abandonné les montanistes, il devint le père d'une nouvelle secte. Ceux qui la composaient prirent le nom de *Tertullianistes*. Ils eurent une église à Carthage, jusqu'au temps de saint Augustin, qu'ils renoncèrent à leurs erreurs. Vassoult a donné, en 1714 et 1715, une traduction de l'« Apologétique » pour des chrétiens, avec des notes; l'abbé de Gourcy en a donné une autre en 1780, avec celle des « Prescriptions ». Manessier a aussi mis en français les livres du « Manteau », de la « Patience », et de l'« Exhortation au martyre », Jacques Pamèle a donné une bonne édition de Tertullien, Anvers, 1579, et Paris, 1635, in-fol. Elle a fait oublier celle que Rigault avait donnée l'année précédente, avec des notes pleines d'erreurs très-graves. L'édition de Jacques Pamèle a été réimprimée en 1641, 1664 et 1675. Pour avoir Tertullien complet, il faut y ajouter un volume de notes et de commentaires imprimés à Paris, en 1635. La meilleure édition de Tertullien est celle de Venise, 1746. Thomas, seigneur du Fossé, a donné les « Vies » de Tertullien et d'Origène, sous le nom du sieur de « La Motte » : c'est un ouvrage estimé (1).

TERZI (François), célèbre peintre italien, naquit à Bergame, vers l'an 1540. Il étudia son art à Florence et à Rome, où il se fit connaître avantageusement, et acquit bientôt beaucoup de réputation. Terzi passa ensuite en Allemagne; et, après avoir visité plusieurs villes, où il exécuta différents tableaux, il s'arrêta à Vienne. L'empereur Maximilien II le chargea d'un ouvrage dont il s'acquitta si bien, que ce monarque le nomma son premier peintre, et lui accorda ensuite un privilége de noblesse pour lui et ses descen-

(1) On trouve les ouvrages de Tertullien dans la Bibliothèque des Pères, Paris, 1827, chez Méquignon-Havard, rue des Saints-Pères, n. 10.

dants, faveur très-rare en Allemagne. Presque tous les souverains de ce pays employèrent les talents de Terzi, et il enrichit de ses tableaux l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, la Carinthie, la Carniole, etc. Il revint en Italie, en 1589, demeura quelques années à Florence, et y composa divers tableaux : l'un des meilleurs, dédié à saint Laurent, se voit dans l'église de ce nom. Sur la fin de ses jours, Terzi se retira à Rome, où il mourut dans un âge très-avancé.

TESAURO (Emmanuel), philosophe et historien piémontais du XVI[e] siècle. Il mérita, par ses talents, la confiance de ses maîtres ; et ce fut par leur ordre qu'il entreprit l'*Histoire du Piémont*, et ensuite celle de la capitale de cet état. La première parut à Bologne, en 1643, in-4° ; et celle de Turin, en cette ville, 1679, 2 v. in-fol. Les études qu'il fit pour ces deux ouvrages lui fournirent l'occasion de ramasser des matériaux pour une histoire générale de toute l'Italie. Il la réduisit, et en forma un *Abrégé* pour les temps seulement où ce pays fut soumis à des rois barbares. Cet abrégé fut imprimé à Turin, en 1664, in-fol., avec des notes de Valerio Castiglione.

TESCHENMACHER (Garnier), né dans le duché de Berg à Elverfeld, fut ministre calviniste à Santen et à Clèves, et mourut à Wesel, en 1638. Le principal de ses ouvrages est *Annales des duchés de Clèves, Juliers, Berg et pays circonvoisins*, en latin, Arnheim, 1638, in-fol. Chaque partie de ces "Annales" est précédée d'une description géographique de la province dont il fait l'histoire : Just-Christophe Dithmare (*voyez* ce nom) en a donné une édition, Francfort et Leipsick, 1721, in-fol. Elle est enrichie d'une carte qui représente le pays tel qu'il était au moyen-âge, de diplômes et de notes savantes, qui valent quelquefois des dissertations ; telle est celle qui regarde l'origine et la succession des ducs de Limbourg, page 430. Jean-Thomas Brosius attaqua les Annales de Teschenmacher dans un livre qui porte le même titre. Teschenmacher a encore laissé quelques ouvrages de théologie, conformes aux préjugés de la religion qu'il suivait.

* TESSANECK (Le P. Jean), jésuite et l'un des commentateurs de Newton, né vers 1720, en Bohême, mort après 1780, avait été nommé, lors de la suppression de son ordre, professeur de mathématiques transcendantes à l'université de Prague. On a de lui : | *Expositio sectionis secundæ et tertiæ libri primi principiorum mathematicorum philosophiæ naturalis à Newtono inventorum*, Vieux-Prague, 1766, in-8° ; | *Newtonis philosophiæ naturalis Principia mathematica, commentationibus illustrata, lib. I*, ibid, 1768, in-8°, 1780, in-4°, *etc.* (*V. Effigies virorum eruditorum Bohemiæ*, par Born et Adrien Voigt, Prague, 1773, et 1775.)

TESSÉ (René Froullay de), comte, d'une famille ancienne, servit de bonne heure et avec distinction. Ayant fait lever le blocus de Pignerol, en 1693, il commanda en chef dans le Piémont pendant l'absence du maréchal de Catinat, et devint maréchal lui-même en 1703. Il se rendit, l'année d'après, en Espagne, où il échoua devant Gibraltar et devant Barcelone. La levée de ce dernier siège fut très-avantageuse aux ennemis ; il laissa dans son camp des provisions immenses, et il prit la fuite avec précipitation, abandonnant quinze cents blessés à l'humanité du général anglais, le comte de Pe-

terborough. Plus heureux en 1707, il chassa les Piémontais du Dauphiné. Le dégoût du monde lui inspira, en 1722, le dessein de se retirer aux Camaldules; mais il fut obligé de quitter sa retraite pour se charger des affaires de France en Espagne. De retour en 1726, il rentra dans sa solitude, et y mourut le 10 mai de la même année, à l'âge de soixante-quatorze ans, avec la réputation d'un négociateur ingénieux et d'un grand homme de bien. Les sentiments de piété qui animèrent ses derniers jours prouvent que le tumulte des armes et des affaires n'avait point affaibli sa religion. Il a laissé plusieurs enfants. On a publié en 1806, "Mémoires et Lettres du maréchal de Tessé", 2 vol. in-8°. [L'abbé de *Feller* dit à l'article Cosnac (sans que nous puissions le garantir) que ce maréchal a composé la Vie de cet archevêque.]

*TESTA (Domenico), né en 1746, à San Vito, sur les collines de Préneste, fut d'abord professeur de philosophie à Palestrine, puis à Rome, de 1774 à 1786. Ce fut là qu'en 1776 il publia un ouvrage intitulé: *De sensuum usu in perquirenda veritate*. Secrétaire du nonce à Paris, il courut risque d'être mis à la lanterne lors des émeutes révolutionnaires de cette ville. Il professait la philosophie à Milan lorsque Pie VII le conduisit avec lui à Paris en 1804, lors du sacre de Napoléon. En 1810, il fut relégué en Corse, et ses biens furent confisqués; en 1814, il rentra en faveur et devint secrétaire des brefs aux princes et protonotaire, emplois qu'il conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu en mars 1832. Ses ouvrages inédits sont, dit-on, importants et plus recommandables que ceux qu'il a fait imprimer.

* TESTE (Pierre), peintre et graveur renommé, né à Lucques en 1611. Il était très-pauvre, et ses inclinations l'entraînant vers l'étude de la peinture, il partit pour Rome à pied et en habit de pèlerin. Il fréquenta plusieurs ateliers, y apprit le dessin et les principes de son art; mais son humeur brusque et sauvage indisposait contre lui ses maîtres et ses amis. Abandonné de tout le monde, il vivait misérablement, s'occupant à dessiner des ruines autour de Rome, et les plus belles statues qui ornent cette capitale. Sandrard, peintre et graveur, le rencontrant un jour dans ses courses, eut pitié de son malheureux état, l'accueillit chez lui, et lui procura les moyens de faire valoir ses talents. Teste acquit une brillante réputation, mais il ne renonça point à sa vie sauvage, et ne corrigea pas la dureté de son caractère: on remarque ces défauts même dans ses ouvrages, qui sont d'ailleurs des chefs-d'œuvre pour l'étude de l'art. Sa mort fut tragique: un jour qu'il était sur les bords du Tibre, occupé à dessiner les ruines d'un grand monument, son chapeau tomba dans le fleuve, et l'effort qu'il fit pour le retenir l'y précipita lui-même, sans que les personnes qui l'avaient vu tomber pussent lui donner aucun secours; il périt ainsi en 1648. Teste peignait avec force, mais sans grâce; ses compositions ont beaucoup d'intérêt; et, soit dans ses tableaux, soit dans ses gravures, on remarque une grande correction de dessin, et de l'exactitude dans les formes. Dans les écoles d'Italie, les uns et les autres forment une des principales études des élèves. Parmi les nombreux ouvrages de Teste, on cite l'*Eté, ou les Funestes influences de la canicule sur la terre*; *Achille traînant Hector autour des murailles des Troie*; *la*

Mort de Caton d'Utique; le Triomphe des beaux-arts, etc.

* TESTEFORT (Jean), religieux de l'ordre de St-Dominique, né à Lyon vers 1595, et profès d'un couvent de cette ville, vint faire ses études de théologie à Paris, dans la maison de son ordre de la rue St-Jacques, agrégée à l'université. Il était bachelier en licence en 1626. Soutenant la thèse nommée *majeure ordinaire*, sous la présidence du docteur Isaac Habert, de la maison et société de Sorbonne, et depuis évêque de Vabres, il y défendit une proposition où le recteur de l'université crut apercevoir quelque chose de favorable aux prétentions ultramontaines, sur le pouvoir des princes (1). On venait de condamner le livre du jésuite Santarel à être brûlé. (*V.* SANTAREL.) Le bruit qu'avait fait cette affaire était récent, et les esprits étaient encore échauffés. Le recteur, sans appartenir à la faculté de théologie, crut de son devoir de s'élever contre la thèse du dominicain. Il la déféra dans une assemblée des trois autres facultés, et y fit rendre un décret par lequel le frère Testefort était condamné à l'improuver, et à venir rétracter sa proposition, sous peine d'interdit perpétuel. Le clergé de France, alors réuni en assemblée générale, trouva que ce n'était point à des grammairiens, à des médecins, ni même à des jurisconsultes qu'appartenait la censure d'une proposition de théologie. Sur ses instances, il intervint une déclaration du roi, du 13 décembre 1626, qui annula le décret, défendant au recteur et à tous autres d'en poursuivre l'exécution. Le parlement voulut prendre part à cette nouvelle querelle, mais le roi lui imposa silence. Le père Testefort continua sa licence pendant l'année 1627 jusqu'au mois de novembre, où, se voyant l'objet de nouvelles poursuites, il prit le parti de se retirer dans son couvent de Lyon. Le chapitre général de son ordre, tenu à Rome en 1629, le dédommagea du doctorat qu'il n'avait pu obtenir, en lui conférant, avec le titre de "maître en théologie", la faculté d'enseigner. Il professa publiquement la philosophie et la theologie à Lyon jusqu'en 1644, qu'il mourut, à l'âge de quarante-neuf ans. On a de lui : | *les Roses du chapelet envoyées du paradis pour être jointes à nos fleurs de lis, marque du bonheur de notre France et de celui des fidèles*, Paris, 1621, in-8° de 575 pages; | *Philosophiæ thomisthicæ, versibus concinnatæ, pars prima complectens dialecticam, logicam et physicam elaboratas*, imprimée aux frais de ses disciples, Lyon, 1634, in-16 de 235 pages. Il se proposait de traiter de la métaphysique et de la morale sous la même forme. On ignore s'il a réalisé ce projet; | *Le Chemin de la perfection* ou *le Miroir des mœurs célestes et divines;* traduction d'un opuscule de saint Thomas d'Aquin, avec quantité d'additions. L'ouvrage était prêt pour la presse, l'auteur avait obtenu le privilége, mais on ne sait point si l'ouvrage a été imprimé.

TESTELIN (Louis), peintre, né à Paris en 1615, mourut dans la même ville en 1655. Le tableau de la *résurrection de Tabithe, par saint Paul*, que l'on voit dans l'eglise de Notre-Dame, fait admirer la fraîcheur et le moelleux de son coloris, les grâces et la noblesse de sa com-

(1) Voici cette proposition : Merito dixeris sacram Scripturam eam esse quæ partim bibliis sacris, partim epistolis decretalibus summorum pontificum quatenus explicant sacram Scripturam, partim sacris conciliis continetur.

position, l'expression et la hardiesse de sa touche. Personne n'avait plus que ce maître approfondi les principes de la peinture. L'illustre le Brun le consultait souvent; l'estime et l'amitié qui régnaient entre eux font l'éloge de leurs talents et de leur caractère. — Henri Testelin, son frère cadet, né en 1616, mort en 1695, se distingua dans la même profession. C'est lui qui a donné les *Conférences de l'académie, avec les sentiments des plus habiles peintres sur la peinture*, ouvrage qui reçut des applaudissements.

TESTU (Jacques), aumônier et prédicateur du roi, reçu à l'académie française en 1665, poète français, mourut en 1706. Il a mis en vers les plus beaux endroits de l'Ecriture et des Pères, sous le titre de *Stances chrétiennes*, in-12, 1703. Il a fait aussi diverses autres *Poésies chrétiennes*, dont le style est assez faible. L'abbé Testu s'était d'abord consacré à la chaire; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de quitter la prédication. Il avait ruiné son tempérament dans une retraite qu'il fit avec Rancé, le réformateur de la Trappe. Les gens du monde ne l'aimaient pas; sa morale leur paraissait incommode; ils l'appelaient "Testu, Tais-toi".

TESTU (Jean), abbé de Mauroy, mort en 1706, fut admis à l'académie française, grâce à la protection de Monsieur, frère de Louis XIV.

TÉTHYS ou TÉTHIS, fille du Ciel et de la Terre, et femme de l'Océan, qui en eut un grand nombre de nymphes, appelées "Océanitides" ou "Océanies", du nom de leur père. C'est d'elles que parle Virgile, en flattant César de pouvoir devenir son gendre dès qu'il le voudra, avec la possession des mers.

Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis.

TETRICUS (Caïus Pesuvius), président d'Aquitaine, d'une famille consulaire, prit la pourpre impériale à Bordeaux en 268, et fut reconnu empereur des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre. La ville d'Autun n'ayant pas tardé à se révolter, il la soumit après un siége mémorable. Tetricus se maintint pendant le règne de Claude II, et une partie de celui d'Aurélien; mais les alarmes continuelles où le tenait l'humeur inquiète et insolente des soldats l'engagèrent à écrire à ce dernier qu'il lui céderait les provinces dans lesquelles il régnait, s'il venait s'en rendre maître. Aurélien s'avança donc avec une armée jusqu'à Châlons-sur-Marne. Tetricus, après avoir fait mine de lui résister, se rendit, et ses soldats furent obligés de se soumettre. Quoiqu'Aurélien l'eût fait servir d'ornement à son triomphe, à son retour à Rome, il le combla de faveurs, et l'appelait souvent son collègue, et quelquefois empereur. Tetricus vécut sagement dans la tranquillité d'une vie privée. Son règne avait été d'environ cinq ans. On voit dans la province de Luxembourg les vestiges d'un camp fameux qui porte son nom. (*Voyez* TITELSBERG dans le "Dictionnaire géographique" 1795.)

* TETTI (Scipion), historien, naquit à Naples vers 1500. Il entreprit de longs voyages pour examiner les meilleures bibliothèques, et faire le catalogue des livres inédits. De Thou, qui a écrit sa "Vie", rapporte « qu'il fut convaincu d'impiété, et condamné aux galères pour la fin de ses jours ». L'assertion de cet historien est véridique, et Tetti fut toujours un coryphée impudent de l'incrédulité. Lorsqu'il vivait à Rome, en 1560, il avait reçu plu-

sieurs fois de justes réprimandes du saint-office, jusqu'à ce que ce tribunal se vit contraint de le punir avec sévérité. Il a laissé : | *Catalogue des livres inédits*, qui passa au pouvoir de Claude Dupuy, dont les fils le remirent au père Labbe. Ce savant l'inséra dans son ouvrage intitulé *Specimen antiquarum lectionum*; | une excellente *Dissertation* d'Apollodore, qu'il ajouta à la Traduction de la Bibliothèque d'Apollodore: il se trouvait à Rome lorsqu'on en faisait l'impression; | *Bibliotheca scholastica, latine, græce, italice, gallice, hispanice, anglice*, Londres, 1618. On ignore l'époque de sa mort, cependant on croit que ce fut vers l'an 1570.

TETZEL (Jean), religieux dominicain, et inquisiteur de la foi, né vers 1470, à Pirna sur l'Elbe, fut choisi par les chevaliers teutoniques pour prêcher les indulgences qu'ils avaient obtenues pour la guerre contre les Moscovites. Il s'aquitta fort bien de cette commission. Quelque temps après, l'archevêque de Mayence, nommé par le pape Léon X pour faire publier les indulgences, l'an 1517, donna cette commission au P. Tetzel, qui s'associa à cet emploi les religieux de son ordre. Ils exagéraient, dit-on, la vertu des indulgences, en persuadant au peuple ignorant « qu'on était assuré d'aller au ciel, aussitôt qu'on aurait payé l'argent nécessaire pour les gagner». Il se peut qu'on exagère aussi dans les reproches qu'on leur fait; mais on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu des abus, tels qu'il s'en glisse dans les meilleures choses. Jean Staupitz, vicaire général des Augustins, fâché de ce que la publication des indulgences n'avait pas été confiée à son ordre, chargea ses religieux de prêcher contre le dominicain. Luther choisit cette occasion pour mettre au grand jour les erreurs de Jean Hus, dont il était infecté. Il soutint des thèses, auxquelles Tetzel opposa d'autres thèses. Il fit ensuite des réponses aux reproches et aux objections de Luther. Charles Miltitz, nonce du pape auprès du duc de Saxe, ayant reproché à Tetzel qu'"il était en partie la cause des désastres de l'Allemagne", ce religieux en mourut de chagrin, l'an 1519. C'était, à quelques considérations près, un homme sage, savant et estimable. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que Luther n'attendait que le moment d'éclater et de former sa secte, le reproche du nonce n'était pas tout-à-fait exact; Tetzel avait été plutôt l'occasion que la cause des malheurs de l'Allemagne. Le nonce avait espéré de gagner Luther, en maltraitant son premier adversaire; mais il connaissait peu le génie des sectaires, et ses espérances ne tardèrent pas à s'évanouir.

TEUCER, fils de Télamon et d'Hésione, roi de Salamine, et frère d'Ajax, accompagna ce héros au siége de Troie. A son retour, il fut chassé par son père, pour n'avoir point vengé la mort d'Ajax, dont Ulysse était la cause. Ce malheur n'ébranla point sa constance; il passa dans l'île de Chypre, où il bâtit une nouvelle ville de Salamine.—Il ne faut pas le confondre avec Teucer, fils de Scamandre, Crétois. Il régna dans la Troade, avec Dardanus, son gendre, vers l'an 528 avant J.-C. Il donna le nom d'"Ida" à la montagne près de laquelle Troie dans la suite fut bâtie. C'est de son nom cette ville fut appelée "Teucrie", et que les peuples de la contrée " Teucriens ".

* TEUTA, reine d'Illyrie, femme

orgueilleuse et cruelle, augmentait ses trésors par des rapines, en permettant à ses sujets, moyennant un tribut considérable, d'exercer le métier de pirates. Plusieurs marchands ayant été dépouillés par eux, portèrent leurs plaintes à la reine; elle n'y eut aucun égard. Ils implorèrent alors le secours du sénat de Rome, qui envoya à Teuta des ambassadeurs pour faire cesser ce brigandage. Le ton des ambassadeurs romains, qui parlaient en maîtres, choqua Teuta, naturellement hautaine; et, violant le droit des gens, elle fit mettre en prison quelques uns d'entre eux, et égorger les autres. La nouvelle de cet attentat horrible étant parvenue au sénat, il envoya une armée contre l'Illyrie, où des victoires successives remportées par les Romains obligèrent Teuta à demander la paix. Mais on n'écouta pas ses propositions, et le sénat la fit descendre du trône l'an 233 avant J.-C. Ses états demeurèrent depuis lors sous la protection immédiate des Romains.

TEVIUS (Jacques), professeur de belles-lettres à Bordeaux, puis à Coïmbre en 1547, était natif de Prague. C'est sous son rectorat que les jésuites prirent possession, l'an 1555, de l'université de cette dernière ville. Il était poète, orateur et historien. Ses Discours latins, ses Poésies et son *Histoire*, aussi en latin, *de la conquête de Dieu par les Portugais en* 1535 (Paris, 1762, in-12), prouvent qu'il avait lu les bons auteurs de l'antiquité.

TEXEIRA (Joseph), dominicain portugais, né en 1543, était prieur du couvent de Santaren en 1578, lorsque le roi Sébastien entreprit en Afrique cette malheureuse expédition où il périt. Le cardinal Henri, qui lui succéda, étant mort peu de temps après, Texeira suivit le parti de don Antoine, que la populace avait proclamé roi, vint, l'an 1581, avec lui en France, et mourut en 1604. On a de lui : | *De Portugaliæ ortu*, Paris, 1582, in-4°, assez rare; | un *Traité de l'Oriflamme*, 1598, in-12; | *Aventures de don Sébastien*, in-4°, et d'autres ouvrages plus romanesques qu'historiques.

* TEXIER (Claude), jésuite, né en Poitou en 1610, entra en 1628 dans la société, où il se distingua par son savoir, et plus encore par sa piété et son zèle pour le salut des âmes. Après avoir enseigné les humanités et la rhétorique, et prononcé les quatre vœux, il se voua à la direction des consciences et à la prédication. Il exerça pendant trente années consécutives ces fonctions qui ne l'empêchèrent pas de satisfaire aux divers emplois dont il était chargé. Il fut recteur des collèges de Limoges, de Poitiers, de la maison professe de Bordeaux, et enfin provincial d'Aquitaine. Dans toutes ces places, il fit preuve de sagesse, de prudence, de capacité, et trouva encore le temps de composer de nombreux ouvrages. On a de lui : | *L'impie malheureux, ou les trois malédictions du pécheur, prêchées pendant l'avent*, Paris, 1675 et 1678, in-8°. Il y en a une traduction latine imprimée en Allemagne, 1695, in-4°; | *Sermons pour tous les jours du carême*, Paris, 1675, 2 volumes in-8°; | *Octaves du Saint-Sacrement et de la Croix*, Paris, 1676, in-8°; | *Sermons sur les mystères de la vie de notre Seigneur et de la sainte Vierge, et sur les autres mystères de notre religion*, Paris, 1677, 2 vol. in-8°; | *Panégyriques des saints*, Paris, 1678, 2 vol. in-8°; | *Sermons pour les dimanches*, Paris, 1678, 2 vol. in-8°; | *Conduite spirituelle pour la retraite*,

Paris, 1678, in-12. Le père Texier mourut dans la maison professe de Bordeaux, le 24 avril 1687, âgé de soixante-dix-sept ans.

TEXTOR (Benoît), médecin de Pont-de-Vaux dans la Bresse, est auteur d'un *Traité sur la peste*, qu'il fit imprimer à Lyon en 1551, in-8°. On a encore de lui : | *De cancro*, Lyon, 1550 ; et | *Stirpium differentiæ*, Strasbourg, 1552, in-8°.

*TEYSSEYRRE (L'abbé Antoine-Jérôme-Paul), naquit à Grenoble, en 1785, et fut mis, par ses parents, à l'école Polytechnique, où il se fit remarquer par son application à l'étude et son excellente conduite. Modèle de tous ses condisciples, il eut le bonheur de voir plusieurs d'entre eux suivre ses bons exemples. Sa vocation le portant au service des autels, il quitta la carrière à laquelle on le destinait, entra au séminaire, et y fit de rapides progrès dans les sciences ecclésiastiques. Ayant reçu les ordres en 1811, il s'attacha à la congrégation de Saint-Sulpice, et fut chargé de catéchiser les enfants, fonctions auxquelles il se rendait fort propre par sa douceur et ses manières affectueuses. Il eut grande part à la rédaction d'un "Catéchisme de persévérance", auquel on donna d'abord le nom d'"Académie", et que l'abbé Teysseyrre changea en celui d'"Association de Saint-Louis de Gonzague". Il fut interrompu dans ses pieux travaux par une maladie aiguë qui, en six jours, enleva à l'Eglise l'un de ses plus zélés ministres. L'abbé Teysseyrre mourut le 25 août 1818, à peine âgé de trente-trois ans. De jeunes ecclésiastiques du séminaire, fidèles à la marche qu'il avait tracée, donnent des soins assidus aux enfants de toutes les classes qui se réunissent dans une chapelle de Saint-Sulpice, lesquels sont occupés à plusieurs exercices qui peuvent les intéresser, et que l'on dirige vers la religion, comme étant la plus puissante égide contre les dangers du monde et des passions humaines.

* THAARUP (Thomas), poète danois, né à Copenhague, le 21 août 1749, devint, en 1781, professeur d'histoire, de géographie et de belles-lettres à l'académie des cadets de la marine. Avantageusement connu comme poète, il fut, en 1800, nommé membre de la direction du théâtre de Copenhague, pour lequel il composa quelques pièces. En 1809, son souverain le décora de l'ordre de Danebrog. Thaarup a composé des *Cantates* sacrées qui offrent des beautés classiques, des *Idylles*, trois petits *opéras* de circonstance, qui eurent un grand succès. Dans un âge avancé, il se retira à la campagne, où il vivait d'une pension que le gouvernement lui avait faite. Il est mort en 1821, âgé de 72 ans. Ses vers furent recueillis et publiés sous le titre de *Thomas Taarup's poetiske skivter*, ou *Recueil de poésies de Thomas Thaarup*, par les soins de K.-L. Rabbek, Copenhague, 1822, 1 vol. in-8°. On remarque dans ses vers de la facilité, de l'harmonie, de la douceur, de belles pensées et un style pur et élégant.

THAIS, fameuse courtisane grecque, corrompit la jeunesse d'Athènes : elle suivit Alexandre dans ses conquêtes, et l'engagea à détruire la ville de Persépolis. Après la mort du conquérant macédonien, Thaïs se fit tellement aimer de Ptolémée, roi d'Egypte, que ce prince l'épousa. — Il y eut une autre courtisane de ce nom en Egypte, que saint Paphnuce, anachorète de la Thébaïde, arracha aux charmes séducteurs du monde, et qui fit de ses égarements

une longue et sincère pénitence. On dit que, pendant plusieurs années, elle ne fit d'autres prières que celle-ci : *Plasmasti me. miserere mei!* « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi! »

THALÈS, le premier des sept sages de la Grèce, où il établit la première école de philosophie, naquit en 639 avant J.-C., en Phénicie, et non à Milet, où il ne se rendit que dans un âge avancé. Pour profiter des lumières de ce qu'on regardait comme d'habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des anciens. Il s'arrêta long-temps en Egypte, où il étudia sous les prêtres de Memphis. Amasis, alors roi d'Egypte, *lui donna*, dit-on, des marques *publiques* de son estime. *Mais* comme tout cela appartient à l'histoire des temps fabuleux, l'on ne peut en parler avec assurance. Thalès retourna à Milet, où il devint un docteur fameux. Des "sept Sages", il n'y eut que lui qui fonda une secte de philosophes, appelée "secte ionique". On lui attribue plusieurs sentences; les principales sont : « Il ne faut rien dire à personne dont il puisse se servir pour nous nuire; et vivre avec ses amis comme pouvant être nos ennemis. — Ce qu'il y a de plus ancien, c'est "Dieu", parce qu'il est incréé; de plus beau, le "monde", parce qu'il est l'ouvrage de Dieu; de plus grand, l'"espace"; de plus prompt, l'"esprit"; de plus fort, la "nécessité"; de plus sage, le "temps"; de plus constant, l'"espérance"; de meilleur, la "vertu", sa s laquelle il n'y a rien de bon. — La chose la plus difficile du monde, est "de se connaître soi-même"; la plus facile, "de conseiller autrui"; et la plus douce, l'"accomplissement de ses désirs". » Il avait établi, d'après Homère, que l'eau était le premier principe de toutes choses. L'un et l'autre avaient emprunté cette doctrine des Egyptiens, qui attribuaient au Nil la production de tous les êtres. Van Helmon et Maillet ont ressuscité cette imagination, d'autant plus creuse et plus fausse, que l'eau est une substance indestructible et incorruptible, qui ne se change en rien et reste toujours elle-même. (*Voyez* l'"Examen des Epoques de la nature", n° 97.) Thalès mourut l'an 548 avant J.-C. Il avait composé divers Traités qui ne nous sont pas parvenus. S'étant un jour laissé tomber dans une fosse pendant qu'il était à contempler les astres, une bonne vieille lui dit : « Hé! comment connaîtrez-vous ce qui est dans le ciel, si vous ne voyez pas ce qui est à vos pieds? » Paroles que Cicéron applique avec beaucoup de vérité à tous les philosophes qui s'épuisent en spéculations sur l'état du ciel, et ne connaissent pas la nature de ce qu'ils touchent des pieds et des mains.

THALLUS, a écrit des *Histoires syriennes*, dont les anciens ont parlé avec éloge; elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous, et nous ne les connaissons que par les passages que saint Justin, martyr, Tertullien, Minutius Félix, Eusèbe, etc., en ont cités. On a remarqué que cet auteur était parfaitement d'accord avec Phlégon, en ce qui regarde les ténèbres arrivées à la mort de J.-C. (*Voy.* PHLÉGON.)

THAMAR, Cananéenne, épousa, vers l'an du monde 2350, Her, fils aîné de Juda, qui mourut subitement, ainsi que son second époux, Onan (*Voyez* ce nom). Juda, craignant le même sort pour Sela, son troisième fils, différait toujours de lui laisser épouser la veuve de ses deux frères, quoiqu'il l'eût promis.

Ce refus chagrina Thamar; elle se voila le visage, s'habilla en courtisane, alla attendre Juda sur le grand chemin, et eut commerce avec lui. Quelque temps après, sa grossesse ayant éclaté, elle fut condamnée à la mort pour avoir manqué de fidélité au mari qu'elle attendait; mais ayant représenté à Juda les bracelets qu'elle en avait obtenus pour gage de son amour, ce patriarche, étonné et repentant de lui avoir refusé son fils Sela, fit casser l'arrêt de sa condamnation. Elle accoucha ensuite de deux jumeaux, Pharès et Zara. Elle est nommée avec ses deux enfants dans la généalogie du Sauveur, ainsi que trois autres femmes qui n'étaient pas sans reproche; ce qui prouve, d'un côté, la sincérité des évangélistes, et de l'autre, les vues miséricordieuses et pleines d'instruction du Sauveur des hommes, qui, se réduisant à la condition des pécheurs pour le salut de tous, ne refusa pas d'en descendre. C'est l'observation de saint Jérôme : *Notandum in genealogia Salvatoris nullam sanctarum assumi mulierum, sed eas quas Scriptura reprehendit ; ut qui propter peccatores venerat, de peccatoribus nascens, omnium peccata deleret : unde et in consequentibus Ruth Moabitis ponitur, et Bethsabee, uxor Uriæ.*

THAMAR, fille de David et de Maacha. Amnon, son frère, conçut une violente passion pour elle; et, désespérant de pouvoir la satisfaire, il feignit d'être malade. Sa sœur Thamar vint le voir, et Amnon profita d'un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui faire violence. Ce misérable la chassa ensuite honteusement, l'an 1032 avant Jésus-Christ. Absalom fit tuer Amnon pendant un grand festin, pour venger l'affront fait à sa sœur. (2 *Reg*. 13.)

THARACA, roi d'Ethiopie et d'Egypte, vint au secours d'Ezéchias et de la ville de Jérusalem, assiégée par Sennachérib, comme l'on voit au quatrième livre des Rois, chapitre 19. Ce secours néanmoins devint inutile par celui que le Seigneur apporta aux assiégés, d'une manière prompte et miraculeuse. C'est tout ce qu'on sait de Tharaca : ce que l'"Histoire" profane en raconte n'est qu'un tissu de fables. Strabon l'appelle "Théracon".

THARÉ, fils de Nachor et père d'Abraham, de Nachor et d'Aram, demeurait à Ur, en Chaldée, et il en sortit avec son fils Abraham pour aller à Haran, ville de Mésapotamie; il mourut âgé de deux cent cinq ans. Les chronologistes qui ont trouvé de la difficulté à concilier l'année de la naissance d'Abraham (*Gén*. XI, 26) avec l'âge qu'il avait lorsqu'il reçut l'ordre de quitter son pays (*Gén*. VII, 4), n'ont pas distingué les deux missions, clairement exprimées dans les Actes des apôtres (VII, 4); voyez le *Rationarium temporum* du père Petau, *part*. 2, *lib*. 2, *cap*. 2. Cependant quelques auteurs pensent qu'Abraham est né la cent trentième année de Tharé, et que, lorsque l'Ecriture sainte dit que Tharé engendra ses trois fils à soixante-dix ans (*Gén*. XI, 26), elle marque précisément l'époque où il commença d'avoir des enfants, et qu'Abraham n'est nommé le premier qu'à raison de sa dignité de patriarche et de son importance dans l'histoire sainte; de même que Sem est nommé le premier des trois fils de Noé (*Gén*. V, 31), quoiqu'il soit certain d'ailleurs que l'aîné est Japhet. L'Ecriture dit que Tharé adorait des dieux étrangers lorsqu'il habitait dans la Chaldée (*Josué*, XXIV, 2); mais, par les instances et

l'exemple de son fils Abraham, il renonça à ses superstitions pour adorer le vrai Dieu. Il est apparent que la religion de Tharé était le sabéisme ou l'adoration des étoiles ; culte très-répandu dans cette contrée de l'Asie. Maimonides en parle fort amplement, et prétend qu'Abraham lui-même fut élevé dans cette doctrine ; mais qu'il la combattit par des raisons aussi simples que péremptoires. Le livre de la "Sagesse" parle aussi de cette ancienne erreur, et regarde ses partisans comme plus excusables que ceux qui adorent les ouvrages des hommes. (*Sap.*, 13.) Les compilateurs de la nouvelle "Histoire universelle", altérant à leur ordinaire, l'histoire sainte, ont confondu Tharé avec Laban, et ont attribué à celui-là les idoles de celui-ci. (*Voyez* le "Journal historique et littéraire", 15 février 1781, page 260.)

TARGELIE, fameuse Milésienne, contemporaine de Xerxès, à qui elle gagna beaucoup de partisans dans la Grèce, lorsque ce prince voulut en faire la conquête. Courtisane à la fois et sophiste, elle parcourut plusieurs pays, où elle se fit des amants et des admirateurs, unissant une philosophie factice à un libertinage réel, de beaux mots à des actions odieuses. Elle termina ses courses en Thessalie, dont elle épousa le souverain.

THÈCLE (Sainte), vierge, et, selon la plus commune opinion, martyre, fut un des beaux ornements du siècle des apôtres. Nous n'avons point d'"Actes" authentiques de cette sainte, comme l'a prouvé le père Stilting (*Acta sanctorum*, tome 6, sept., page 547). Saint Jérôme rapporte, d'après Tertullien, qu'un prêtre d'Éphèse, nommé "Jean" fut déposé pour avoir fabriqué de faux "Actes" de saint Paul et de sainte Thècle ; et le pape Gélase condamna un livre qui portait ce nom. Basile de Séleucie a publié une "Vie" de cette sainte dans le cinquième siècle ; mais Tillemont prouve qu'il a puisé ses matériaux dans des sources peu sûres. Métaphraste a aussi donné une "Vie" de cette sainte ; mais tout ce qu'il en rapporte est bien éloigné d'être authentique. Quoi qu'il en soit, les Pères des premiers siècles en ont fait une mention très-honorable, et l'on ne doit pas refuser de croire en général les miracles qu'ils en rapportent. Les principales circonstances de la vie de cette sainte ont été recueillies des écrits des saints Pères, par Tillemont, tome 2, page 60. On connaît les beaux vers de saint Grégoire de Nazianze, traduits ainsi en latin :

Quis Theclam necis eripuit, flammæque periclo?
Quis validos ungues vinxit, rabiemque ferarum?
Virginitas. O res omni mirabilis ævo !
Virginitas fulvos potuit sopire leones :
Dente nec impuro generosos Virginis artus
Ausi sunt premere, et regido discerpere morsu.

— Il ne faut pas la confondre avec sainte Thècle, qui souffrit le martyre avec Timothée et Agape, à Gaza en Palestine, l'an 304.

THÉGANUS, chorévêque de Trèves (1) sous Louis-le-Débonnaire,

(1) On a beaucoup disputé sur la signification de chorévêque, et la place que tenaient dans l'église ceux qui étaient revêtus de ce titre. Il paraît certain que c'était ce que nous appelons aujourd'hui évêque suffragant ; non pas suffragant ou dépendant d'un métropolitain, et ayant lui-même son diocèse propre, mais suffragant lieutenant ou coopérateur d'un autre évêque dont il remplissait les fonctions, surtout dans les campagnes et endroits éloignés de la ville épiscopale. Quelques-uns confondent les chorévêques avec les évêques régionnaires ; mais il paraît que ceux-ci n'étaient attachés à aucun diocèse, ni dépendant d'aucun évêque principal ; que c'étaient des missionnaires et ouvriers évangéliques, ayant le caractère épiscopal, et la juridiction selon l'exigence des lieux et des circonstances.

écrivit l'"histoire" de ce prince, auprès duquel il avait beaucoup de crédit. Pierre Pithou l'a publiée dans le corps des auteurs de l'"Histoire de France". On la trouve aussi dans la *Bibliotheca* de Lambecius.

THEGLAT-PHALASSAR, roi des Assyriens, succéda à Phul, l'an 747 avant Jésus-Christ. Achaz, roi des Juifs, se voyant assiégé dans Jérusalem par Razin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, envoya tout l'or et tout l'argent qui se trouva dans le trésor du temple, à Theglat-Phalassar, pour l'engager à venir à son secours. Le monarque assyrien marcha aussitôt contre Razin, le tua, ruina Damas; mais il n'épargna pas davantage le roi des Juifs. Il ravagea son pays, et l'obligea de lui payer annuellement un tribut considérable. Theglat-Phalassar prit aussi la plupart des villes de Galilée, et emmena en captivité les tribus de Nephthali, de Gad, de Ruben et la demi-tribu de Manassé. Il mourut à Ninive l'an 728 avant Jésus-Christ, après un règne de vingt ans. Salmanasar son fils lui succéda. (*Reg.*, 4, 16.)

THÉIAS, roi des Goths en Italie, fut élu à la fin de l'an 552, après la défaite et la mort de Baduela. Il eut à combattre le général Narsès, capitaine expérimenté, et fut obligé d'en venir aux mains près du mont Vésuve. Cette journée fut une des plus sanglantes qu'il y ait jamais eu. Théias se défendit en héros, et tua presque tous ceux qui s'avançaient pour lui ôter la vie. Enfin, comme il voulait changer de bouclier, un soldat ennemi saisit ce moment pour le percer de sa javeline et le renversa mort. C'est ainsi que périt Théias à la fin de l'année 553.

* THELIS (Le comte DE), militaire et écrivain français, naquit vers 1730, dans le Forez, sur les bords de la Loire. Il entra jeune au service, s'y distingua, et devint officier des gardes françaises. Thelis institua une école pour former de jeunes soldats, en même temps qu'il s'occupait d'économie politique. Il mourut en 1790. Il a laissé les ouvrages suivants : | *Moyens proposés pour le bonheur des peuples qui vivent sous le gouvernement monarchique*, 1778, in-4°. On y trouve des vues sages, des pensées profondes, qui sont le résultat des longues observations de l'auteur; | *Réflexions d'un militaire*, 1778, in-4°; | *Mémoire sur les rivières et canaux, et notamment sur le canal de Charolois*, 1779, in-4°; | *Plan d'éducation nationale en faveur des pauvres enfants de la campagne*, 1779, in-12. En général, ses ouvrages n'ont pas le mérite du style, mais ils ont celui de l'utilité.

* THELWALL (John), né à Londres en 1766, mort à Bath en mars 1834, étudia successivement les belles-lettres, le droit, la médecine, et, en 1787, publia son premier ouvrage intitulé *Contes et Légendes*, qui fut suivi, en 1799, de 2 vol. de poésies qui eurent du succès. Abandonnant bientôt cette honorable carrière, et imbu des principes les plus pernicieux de la révolution française, il se fit orateur populaire, et s'efforça, par des harangues furibondes, de soulever la masse ignorante de la populace de Londres. Poursuivi par suite d'un acte du parlement, il renonça d'abord à son rôle dans la capitale; mais il essaya plus tard, quoique sans succès, de renouveler en province les fureurs politiques. Fatigué cependant de ce misérable genre de vie, il se mit à donner des leçons de philosophie et d'éloquence qui lui procurèrent une

certaine aisance; néanmoins on le vit encore en 1818 figurer dans les réunions politiques qui eurent lieu à cette époque. C'était, du reste, un homme de talent, et plusieurs ouvrages de littérature et de politique sortis de sa plume en font foi. Il a aussi dirigé avec habileté, pendant plusieurs années, diverses feuilles périodiques.

THÉMINE (PON DE LAUSIÈRES, marquis DE), chevalier des ordres du roi, maréchal de France, était fils de Jean de Thémine, seigneur de Lausières, d'une famille noble et ancienne. Il servit avec distinction sous Henri III et sous Henri IV, auquel il fut toujours fort attaché, et se signala, en 1592, au combat de Villemur. Ayant été honoré du bâton de maréchal de France, en 1616, au siége de Montauban, par Louis XIII, il prit plusieurs villes aux protestants, et échoua devant Castres et le Mas d'Azil. En 1626, il eut le gouvernement de Bretagne, et mourut l'année d'après, à 74 ans. Sa postérité masculine finit dans la personne de son petit-fils, mort en 1646.

THÉMIS, fille du Ciel et de la Terre, et mère d'Astrée. (*Voyez* ce nom.) C'est tantôt la mère, tantôt la fille, que les mythologistes regardent comme la déesse de la Justice.

THEMISTIUS, fameux philosophe, était originaire de Paphlagonie. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays auprès du Pont-Euxin, où il étudia l'éloquence sous un habile maître. Il y fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de "beau parleur". Il alla à Constantinople, où il enseigna la philosophie avec beaucoup d'applaudissement. Constance le fit sénateur de cette ville, et quatre ans après, il lui érigea une statue. Thémistius se rendit à Rome en 376; mais comme cette ville n'était plus que la seconde de l'empire, par une vanité ridicule, mais si ordinaire aux philosophes, il ne voulut point y demeurer, quelques offres qu'on lui fit. Théodose-le-Grand le fit préfet de Constantinople, l'an 384. Il était païen, mais sans fanatisme, et il fut lié avec saint Grégoire de Nazianze. On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. Dès sa jeunesse, il composa des Notes *sur la Philosophie de Platon et d'Aristote*, et cet ouvrage fut fort goûté. Ce qu'il avait fait sur Aristote parut à Venise, 1570 et 1587, in-f.; et Stobée cite un passage de son livre sur l'*immortalité de l'âme*. Il nous reste encore de lui XXXIII *Discours* grecs, qui sont pleins de dignité et de force. Il ose remontrer, dans un de ses Discours à l'empereur Valens, prince qui, étant arien, persécutait les orthodoxes, qu'il ne fallait pas s'étonner de la diversité des sentiments parmi les chrétiens, puisqu'elle n'était rien en comparaison de cette multitude d'opinions qui régnaient chez les Grecs, c'est-à-dire chez les païens. Il y avait un raisonnement plus simple, c'était de se tenir, suivant l'expression d'un autre païen (Ammien Marcellin), à la doctrine de la "grande église". Dans ses autres Discours, Themistius prodigue moins l'encens aux princes de son temps, que les autres déclamateurs; et il leur donne souvent des leçons de sagesse. Nous avons deux éditions de ses *Discours*, l'une, par le P. Petau, et l'autre par le P. Hardouin: celle-ci parut en grec et en latin au Louvre, en 1684, in-fol. Le célèbre Ange Maj, conservateur de la bibliothèque ambroi-

sienne de Milan, a publié, en 1816, une édition de *Themistii Plauti et Isæi opera*, un seul volume. Dans la même année, il donna au public un *Discours* inédit du même auteur.

THÉMISTOCLE, célèbre général athénien, né dans le bourg de Phréas, l'an 535 avant J.-C., eut pour père Néocle, citoyen obscur; sa mère était étrangère. Son libertinage fut si grand, que son père le déshérita. Il parvint à faire oublier cette tache par des talents précoces et son application à l'étude. Ses qualités lui obtinrent des emplois importants dans sa république, et il fut nommé général, lorsque Xerxès marcha contre Athènes. On arrêta que les Lacédémoniens iraient défendre le passage des Thermopyles, où ils firent des prodiges de valeur, et que les Athéniens conduiraient la flotte au détroit d'Artémise, au-dessus de l'Eubée. Le courage des Grecs et une tempête furieuse ruinèrent une partie de la flotte ennemie; mais il n'y eut aucune action décisive. Cependant une armée de terre de Xerxès avait franchi le passage des Thermopyles, et se répandait dans la Phocide, mettant tout à feu et à sang. Dans ce désastre affreux, Thémistocle se réconcilia avec Aristide, qui fut rappelé avec tous les exilés, et s'étant mis à la tête de l'armée navale, il gagna la bataille de Salamine, qui coûta aux Grecs quarante vaisseaux, et les Perses en perdirent deux cents. Mais, soit que ses concitoyens fussent des ingrats, soit qu'il abusât du crédit que lui donnaient ses victoires, il fut banni par la loi de l'ostracisme, sur diverses accusations bien ou mal fondées; entre autres, d'être entré dans la conspiration de Pausanias. Après avoir erré de retraite en retraite, il se réfugia auprès du roi de Perse, qui le combla de biens, et qui voulut lui confier le commandement général de ses armées. L'Athénien, ne voulant ni porter les armes contre sa patrie, ni déplaire à Artaxerxès, s'empoisonna, dit-on, l'an 464 avant J.-C., à l'âge de soixante-cinq ans; Thucydide le fait mourir d'une maladie naturelle. Thémistocle était courageux et entreprenant, et en même temps vain, colère et envieux. Cornélius Népos convient que c'était un homme vicieux; mais il ajoute que ses vertus ont compensé ses vices: *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus*. Manière de parler fort usitée, mais qui n'en est pas moins fausse et absurde, contraire à la nature et à la pureté de la vertu, qui ne peut exister, comme l'observe Horace, que lorsque le vice a cessé d'être, ou lorsqu'on le combat avec courage (1). Le repos semblait l'inquiéter, et l'ambition qui l'agitait donna plus d'une secousse alarmante à sa patrie. Il parut à Francfort en 1629, et à Leipsick, en 1710, des

(1) Virtus est vitium fugere et sapientia prima stultitia caruisse. — On dit souvent que tel homme a de grands vices et de grandes vertus; mais dans le fait cela n'est pas exact. Les vertus se tiennent, et ne vont pas les unes sans les autres, et par conséquent ne vont pas avec les vices. Quiconque possède une vertu par principe et d'une manière réfléchie, possède toutes les autres, au moins dans le désir, dans les efforts et la recherche des moyens de les acquérir. Il peut tomber dans des fautes, mais il les reconnait, et s'étudie à ne pas les répéter. L'homme vicieux peut faire des actions vertueuses quant à leur objet, mais non pas quant à la source et aux principes dont elles dérivent; il les fait, ces actions, par intérêt, par goût, par quelque disposition organique, ou par l'impulsion des circonstances, mais non par amour vrai, pur, constant et raisonné de la vertu. Enfin, puisque la vertu est l'effet de la force, elle ne peut exister avec la disposition du vice, qui est la lâcheté. Il n'y a pas de vertu sans force, dit le philosophe de Genève, et le chemin du vice est la lâcheté. Long-temps avant lui un autre philosophe avait dit :

Virtus recludens immeritis mori
Cœlum, negata tentat iter via. (Hor.)

"Lettres" in-8°, en grec et en latin, sous le nom de Thémistocle; mais il est certain qu'elles ne sont pas du général athénien.

THÉOCRITE de Syracuse, ou de l'île de Cos, florissait sous Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte, vers l'an 285 avant Jésus-Christ. On dit que ce poète eut l'imprudence d'écrire des satires contre Hiéron, tyran de Syracuse, et qu'il fut puni de mort par ce prince. Théocrite s'est fait une grande réputation par ses "Idylles" qui ont servi de modèles à Virgile dans ses "Eglogues". Il a employé le dialecte dorien, qui est très-propre pour ce genre. Les "Idylles" de ce poète passent avec raison pour une des plus belles images de la nature : l'honneur que Virgile lui a fait de l'imiter est un grand préjugé en sa faveur; Virgile, qui vivait dans un siècle plus délicat et plus poli, l'a surpassé; mais il reste au poète grec l'honneur de l'avoir devancé dans cette carrière, et de lui en avoir frayé le chemin. Fontenelle a jugé trop sévèrement les églogues de Théocrite, et il ne faut pas en être surpris, puisqu'il n'épargne pas celles de Virgile. Longepierre en a traduit quinze en français. (*Voyez* son article.) La première édition de ce poète est de Venise, 1495, in-fol. Chabanon, Gail et Geoffroy ont publié, à différentes époques, des "traductions de Théocrite".

THÉODAS et THEUDAS : ce sont les noms de deux imposteurs qui voulurent chacun se faire passer pour le Messie. L'un fut pris par Saturnin, gouverneur de Syrie sous l'empereur Auguste; et l'autre, par Cuspius Fadus, préposé au même gouvernement sous Claude. Il est parlé du premier au chapitre cinquième des Actes des apôtres.

THEODAT, roi des Goths en Italie, était fils d'une sœur du roi Théodoric. La reine Amalasonte, ayant perdu son fils Atalaric, mit sur le trône son neveu Théodat, en 534, et l'épousa peu de temps après. Théodat fut ingrat; il chassa sa bienfaitrice du palais de Ravenne, sous prétexte d'adultère; et, après l'avoir détenue quelque temps en prison, il la fit étrangler dans un bain. L'empereur Justinien, indigné de la mort de cette princesse et de l'ingratitude de son époux, lui déclara la guerre. Bélisaire descendit en Italie, et lui enleva la Dalmatie et la Sicile. Théodat obligea le pape Agapet à se rendre à Constantinople, pour calmer l'empereur; mais Vitigès, son ami et son général, se révolta contre lui, fut proclamé roi, et le fit mourir en 536. C'est ainsi que la Providence se servit d'un ingrat pour en punir un autre.

THÉODEBERT Ier, roi de Metz, succéda à son père Thierry l'an 534, et fut placé sur le trône par ses vassaux, malgré l'opposition de ses oncles. Il les aida pourtant dans leur seconde expédition en Bourgogne, et eut part au partage qu'ils firent de ce royaume. Il se joignit à Childebert en 537, contre Clotaire son oncle; mais cette guerre n'eut pas de suite. Théodebert secourut en 535 Vitigès, roi des Ostrogoths, et entra lui-même l'année suivante en Italie, d'où il revint chargé de dépouilles; mais la plus grande partie de son armée périt de maladie. L'année suivante, Justinien regagna Théodebert, en lui faisant les mêmes avantages que Vitigès; et ce traité fut pour les Francs un nouveau titre de propriété dans les Gaules. "Depuis ce temps, dit Procope, les Français furent absolument maîtres de Marseille, colonie des Phocéens,

et en possession de cette mer" : ce qui prouve qu'il y avait déjà alors une marine. Théodebert mourut en 548, lorsqu'ayant levé une puissante armée, il allait attaquer, jusque dans Constantinople, Justinien, avec lequel il s'était brouillé. Le premier exploit connu depuis l'établissement des rois de France en deçà du Rhin est l'expédition de ce prince contre Cochiliac, roi des Danois, qui perdit son armée de terre, tandis que sa flotte, qui arriva en même temps, fut mise en déroute par la flotte française. La valeur de Théodebert, sa libéralité, sa prudence et sa clémence lui méritèrent l'éloge de ses contemporains. On voit une monnaie d'or de ce prince où son image est gravée d'un côté, avec le titre de "Dominus noster", qui n'appartenait qu'aux empereurs; de l'autre, on y voit une victoire avec les armes de l'empire. Il fit battre cette monnaie pour rabaisser l'orgueil de Justinien, qui avait pris le titre de vainqueur des Français. Sa mort arriva à la chasse, par la chute d'une grosse branche d'arbre, qu'un buffle lui fit tomber sur la tête, et qui l'abattit de son cheval. Thibaud son fils lui succéda.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 596, après la mort de son père Childebert, dont il partagea les états avec son frère Thierry, roi d'Orléans. Il régna d'abord sous la tutelle de Brunehaut, son aïeule; mais les grands d'Austrasie, lassés de la domination de cette princesse, engagèrent son petit-fils à l'exiler, en 599. Théodebert, qui avait joint ses forces à celles de son frère, défit successivement Clotaire et les Gascons. Brunehaut, irritée contre lui, excita Thierry à lui faire la guerre. Ce prince le vainquit aux combats de Toul et de Tolbiac, et le fit prisonnier. Théodebert fut envoyé à Châlons-sur-Saône, où la reine Brunehaut lui fit couper les cheveux, et le fit mourir peu après, l'an 612.

THÉODELINDE, reine des Lombards, étant restée veuve d'Autaris ou Autarite, vers l'an 592, retint le gouvernement du royaume, et mit la couronne sur la tête d'Agilulphe, duc de Turin, en l'épousant; mais elle lui procura encore un plus grand bien, et à toute la nation des Lombards, en les retirant de l'arianisme pour les faire catholiques. Quelque temps après, les évêques d'Istrie, divisés pour l'affaire des Trois-Chapitres, engagèrent cette reine dans leur schisme. Saint Grégoire-le Grand ayant appris cette nouvelle avec déplaisir, et craignant que celle qui avait tiré les Lombards de l'erreur par sa persuasion ne les portât à la division par son exemple, ménagea adroitement l'esprit de cette princesse, pour éluder un coup si fâcheux, et il fit en sorte qu'elle reprit sa première union avec l'église. Saint Grégoire lui adressa ses Dialogues. La mort de son second époux la laissa encore maîtresse du royaume, qu'elle gouverna pendant dix ans, depuis 616 jusqu'à 626, avec son fils Adawalde. Arioalde les en chassa.

THÉODEMIRE, ancien roi des Suèves ou de Galice en Espagne, succéda, ou à Remismond, ou à Théodomont, en 558. Il abjura l'arianisme après avoir vu que son fils Ariamire ou Miron avait recouvré la santé par l'intercession de saint Martin. Ce prince protégea les catholiques, et fit tenir un concile à Lugo, en 562, et un à Brachara ou Brague, l'an 563, pour confirmer la foi catholique, et mourut vers l'an 570,

après un règne de 12 ans. (*Voyez* saint MARTIN de Dume.)

*THÉODEMIR, abbé de Psalmodi, mort vers l'an 825, était un homme de grand savoir, qui a laissé des controverses dont on trouve des fragments dans les "Œuvres de Jonas", évêque d'Orléans.

THÉODON (Jean-Baptiste), sculpteur français, étudia d'abord à Paris, et alla se perfectionner à Rome, d'où l'appela Louis XIV pour l'employer, avec d'autres artistes, à l'embellissement de Versailles. Il exécuta, entre autres ouvrages estimés, l'*Atlas métamorphosé en rocher*, et la *Phaétuse changée en peuplier*. On voyait ces statues, de dimensions colossales, à Richelieu. Elles ont été dans la suite transportées à Paris. Le beau groupe d'*Aria et Petus* a été commencé par Théodon; il fut terminé par le Pautre. Théodon mourut à Paris, en 1715.

THÉODORA, femme de l'empereur Justinien Ier, était fille d'un homme chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mère immola sa vertu pour de l'argent, et la jeune Théodora s'abandonna bientôt à tout le monde. Un certain Hécébole de Tyr, gouverneur de la Pentapole, l'entretint pendant quelque temps; mais il s'en dégoûta bientôt, et la chassa de chez lui. Elle alla à Alexandrie, revint à Constantinople, n'ayant pour subsister que ses prostitutions. Justinien en devint passionnément amoureux. Il en fit sa maîtresse, engagea l'empereur Justin à abroger la loi qui défendait à un sénateur d'épouser une femme débauchée, et l'épousa. Cette femme attachée au parti des Eutychiens, fut le fléau du genre human, si l'on en croit Procope, qui en fait une peinture affreuse dans ses "Anecdotes", après l'avoir louée dans son "Histoire". Elle demeura stérile, selon la prédiction de saint Sabas, et mourut vers l'an 565. (*Voyez* VIGILE, pape.)

THÉODORA DESPUNA, née vers 810, dans la Paphlagonie, d'un tribun militaire, reçut de la nature une beauté parfaite et un génie supérieur qui fut perfectionné par une excellente éducation. Euphrosine, belle-mère de l'empereur Théophile, ayant fait rassembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une épouse, Théodora eut la préférence sur toutes ses rivales. Elle embellit le trône par sa piété et ses vertus. Devenue veuve, en 842, elle prit les rênes de l'empire durant la minorité de son fils Michel, et gouverna pendant 15 ans avec sagesse. Elle rétablit le culte des images et mit fin par-là à l'hérésie des iconoclastes, que Léon l'Isaurien avait introduite 120 ans auparavant, et qui n'avait cessé depuis de déchirer le sein de l'église. Elle renouvela ensuite le traité de paix avec Bogoris. roi des Bulgares, en 844, et lui rendit sa sœur qui, devenue chrétienne dans les fers, porta la foi dans son pays. Ses soins s'étendirent sur toutes les branches de l'administration; elle fit observer les lois et respecter son autorité; mais, comme elle gênait les passions de Michel, ce fils ingrat, indisposé d'ailleurs contre sa mère par de vils courtisans, la fit enfermer, en 857, dans un monastère, où elle acheva saintement ses jours. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 février. En quittant l'empire, elle laissa dans le trésor public des sommes considérables qu'elle avait économisées sans vexer ses sujets.

THÉODORA, dame romaine, moins célèbre par sa beauté que par sa lubricité et par ses crimes. Elle était si puissante à Rome, vers l'an

908, qu'elle occupait le château Saint-Ange, et avait sur l'élection des papes une influence funeste. (*Voyez* MAROSIE.) Scandale affligeant, mais passager, qui ne déroge point à l'honneur de la chaire pontificale, et n'offre qu'un léger nuage dans une longue succession de lumières et de vertus. (*Voyez* ALEXANDRE VI, JEAN XII, VIGILE.) [Théodora possédait de grandes richesses et plusieurs châteaux-forts. Ses charmes lui captivaient de nombreux partisans parmi les nobles; sa puissance imposait au peuple, et, pendant 30 ans, elle parut toujours à la tête de l'état. C'est elle qui, en 914, fit obtenir la thiare à Jean X, qui ne fut cependant pas un mauvais pape; et qu'elle protégea constamment dès qu'il fut simple prêtre. Après la mort de Théodora, sa fille, la célèbre *Marozia* lui succéda dans le pouvoir.]

THÉODORA, troisième fille de Constantin VIII, fut chassée de la cour par son beau-frère Romain Argyre, qu'elle avait voulu faire descendre du trône, pour y placer Prusien son amant. Elle fut enfermée dans un couvent jusqu'à la fin du règne de Michel Calafate, en 1042. Alors on la proclama impératrice avec sa sœur Zoé, qui épousa Constantin Monomaque. Après la mort de ce prince, en 1054, Théodora gouverna avec gloire; elle se fit craindre des ennemis de l'empire, qu'elle maintint en paix, choisit des ministres habiles, fit fleurir le commerce et les arts, et diminua les impôts. Une colique l'emporta en 1056, à 76 ans, après qu'elle eut régné environ 19 mois. En elle périt la famille de Basile-le-Macédonien, montée sur le trône en 867. Il y a encore eu plusieurs autres impératrices de ce nom.

THÉODORE DE MOPSUESTE, embrassa la vie monastique; mais il rentra dans le monde pour se marier. Saint Chrysostôme, qui l'aimait tendrement, lui adressa deux *Exhortations* pour le ramener à son devoir, et il eut la consolation d'y réussir. [Ces exhortations se trouvent dans le premier volume de ses Œuvres, édition des Bénédictins.] Théodore, élevé sur le siége de Mopsueste, ville de Cilicie, en 384, ne tarda pas à donner dans l'erreur. Il mourut l'an 428. On peut le regarder comme le premier auteur de l'hérésie qui distingua deux personnes en Jésus-Christ. Quand on étudie ses ouvrages, on voit qu'il avait dans l'esprit le principe qu'ont eu depuis les sociniens, « qu'il faut déférer tout au tribunal de la raison, et n'admettre que ce qu'elle approuve ». Principe qui détruit par la base l'édifice de la foi, et a produit toutes les sectes qui ont désolé l'Eglise. Théodore avait écrit contre saint Jérôme, pour défendre l'hérésie de Pélage. Le fameux Julien d'Eclane, un des sectateurs de cet hérésiarque, ayant été chassé de son siège, se réfugia chez lui, et augmenta le nombre de ses disciples. Théodore cacha long-temps sa doctrine; mais lorsque le nestorianisme éclata, elle était déjà répandue dans bien des esprits. Les nestoriens se servirent, en 531, après la tenue du concile d'Ephèse, des ouvrages de cet hérétique pour appuyer leurs erreurs. Dans le 5e concile général, tenu en 553, la personne et les ouvrages de Théodore de Mopsueste furent anathématisés; mais on jugea plus favorablement d'Ibas, et de Théodoret, dont les personnes furent épargnées, quoique quelques-uns de leurs écrits ne parussent pas exempts des erreurs que Théodore avait défendues.

(*Voyez* Ibas, Vigile et Pélage, papes.) Ses principaux ouvrages sont : | un *Commentaire sur les Psaumes*, dans la *Chaîne* du P. Corder (*voy.* Louis, duc d'Orléans); | un *Commentaire*, en manuscrit sur les XII *Petits prophètes*. Ce commentaire prouve que l'auteur était un déiste ; | plusieurs fragments dans la *Bibliothèque* de Photius. On trouve sa confession de foi dans les Dissertations du P. Garnier sur Marius Mercator.

THÉODORE Studite (Saint), fut ainsi nommé parce qu'il fut abbé du monastère de Stade, fondé par Studius, consul romain, dans un des faubourgs de Constantinople. Il vit le jour en 559, et embrassa la vie monastique à l'âge de 22 ans. La liberté avec laquelle il blâma l'empereur Constantin, fils de Léon IV, qui avait répudié l'impératrice Marie pour épouser Théodore, et le refus qu'il fit, sous Léon l'Arménien, Michel-le-Bègue et les autres empereurs iconoclastes, d'anathématiser les images, lui attirèrent de violentes persécutions. Il répondit à Léon-l'Arménien, qui le pressait d'embrasser ses erreurs : « Vous êtes chargé de l'état et de l'armée, prenez-en soin, et laissez les affaires de l'Eglise aux pasteurs et aux théologiens. » C'était malheureusement la manie des empereurs grecs du moyen-âge, de se mêler toujours des affaires de l'Eglise pour les brouiller, et en faire le jouet de leur caprice : exemple trop imité par quelques princes de ce siècle. « Rien de plus funeste à un état, et rien en même temps de plus absurde, dit le comte d'Albon, que d'enlever les droits à tous pour en composer les droits d'un seul. » A la mort de Léon, Théodore obtint sa liberté, après 7 ans d'exil. Cet abbé plein de zèle finit sa carrière le 11 novembre 826, à 67 ans, dans l'île de Chalcide, petite île de la Propontide, vis-à-vis de Constantinople. Il nous reste de lui : | deux *Testaments*, le second a été traduit par le P. Sirmond et se trouve parmi ses Œuvres : | Les *Stéliteutiques*, contre les iconoclastes ; | deux livres de *Lettres*; | CXXIII *Epigrammes* en vers iambes: | un *Discours sur l'adoration de la croix*, publié par Gretser; | les grandes et petites *Cathéchèses* : ce sont des instructions qu'il faisait à ses moines. Baronius lui attribue huit *Odes* sur les saintes images, mais elles sont d'un écrivain postérieur. Livineius a publié une version de la plus grande partie des ouvrages de saint Théodore, Anvers, 1602; mais elle n'est pas estimée. Personne n'a écrit avec plus de solidité sur la question des images que ce saint : son style est clair, concis et élégant. Ceux qui désirent connaître la discipline et les mœurs de l'Eglise grecque dans les VIII et IXe siècles liront ces ouvrages avec plaisir. La *Vie* authentique de saint Théodore, par un anonyme, a été publiée avec une partie de ses Œuvres, Paris, 1696. Venise, 1728; mais l'éditeur l'attribue mal à propos à Michel, moine. Les bénédictins préparaient une édition complète des œuvres de Simon Studite. Les manuscrits sont déposés à la Bibliothèque du roi.

THÉODORE le lecteur, ainsi appelé parce qu'il était lecteur de la grande église de Constantinople, avait composé une *Histoire de l'Eglise* depuis la vingtième année du règne de Constantin-le-Grand jusqu'à la mort de ce prince. Cet ouvrage était divisé en 2 livres. Il l'avait tiré des Histoires de Socrate, de Sozomène et de Théodoret. Il est

en manuscrits dans quelques bibliothèques, et n'a pas encore été imprimé. Théodore avait encore composé une autre *Histoire ecclésiastique*, depuis la fin du règne de Théodore-le-Jeune jusqu'au commencement du règne de Justin. Nous n'avons que des extraits de cet ouvrage. Henri de Valois nous a donné tout ce qu'il a pu ramasser de Théodore, dans Suidas, Théophane et Jean Damascène.

THÉODORE, élevé sur le siége de Pharan vers l'an 626, fut le premier auteur du monothélisme. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran, l'an 649, et cette sentence fut confirmée par le 6e concile général, l'an 680.

THÉODORE Ier, né à Jérusalem, succéda au pape Jean IV, le 24 novembre 642. Il condamna Pyrrhus et Paul, patriarches de Constantinople, qui étaient monothélites, et mourut saintement le 13 mai 649. Sa douceur, sa charité et ses vertus laissèrent des regrets très-vifs. C'est le premier pape qu'on ait appelé " souverain pontife ", et le dernier que les évêques aient appelé "frère". L'état du premier siége et l'impression de l'autorité pontificale devenant plus nécessaires à mesure qu'on s'éloignait des premiers siècles de l'Eglise, où le dogme et la discipline, plus près de leur source, se maintenaient, pour ainsi dire, par eux-mêmes; d'un autre côté, l'Europe commençant à se partager en divers états, demandait un centre d'unité assez imposant pour prévaloir sur les divisions nationales. Du reste, le nom n'ajouta rien à son autorité réelle, qu'avant lui les papes avaient exercée avec la même étendue et la même vigueur. (*Voyez* Innocent, Grégoire, Léon, etc.)

THÉODORE II, pape après Romain, en 898, mourut vingt jours après son élection. Il fit reporter solennellement dans la sépulture des papes le corps de Formose, qui avait été jeté dans le Tibre par ordre d'Etienne VI.

THÉODORE de Cantorbéry (Saint), moine de Tarse en Cilicie, étant à Rome l'an 668, fut envoyé par le pape Vitalien, en Angleterre, pour remplir le siége épiscopal de l'église de Cantorbéry. Il fut le premier archevêque de cette église qui exerçât la primatie sur toute l'Eglise britannique. On trouve dans Guillaume de Malmesbury, et dans les conciles d'Angleterre par Wilkins, les lettres du pape Vitalien, qui lui confèrent ce pouvoir. Il rétablit dans ce royaume la foi et la discipline ecclésiastique. Ce qui nous reste de son *Pénitentiel* et de ses autres ouvrages a été recueilli par Jacques Petit, et imprimé à Paris en 1677, en 2 vol. in-4°, avec de savantes notes. Dom Luc d'Achery a publié (tome 9, Spicilége) cent vingt articles de ce Pénitentiel. On le trouve aussi dans le tome 6e des Conciles du P. Labbe. L'édition qu'en a donnée Jacques Petit renferme un grand nombre d'interpolations, des canons tirés d'autres Pénitentiels d'Occident, et dans lesquels Théodore lui-même est cité : on y voit aussi des décisions qui ont été ajoutées à l'ouvrage de Théodore, d'après les Décrétales des Grecs modernes, qui doivent avoir peu de poids, et qui sont contradictoires aux canons des conciles qu'il a tenus en Angleterre. Théodore mourut en 690, à quatre-vingt-huit ans, après avoir fondé des écoles pour instruire ses ouailles.

* THÉODORE (Sainte), vierge et martyre, ayant, durant les persécutions de Dioclétien, refusé de sacri-

fier aux idoles, se vit, malgré la condition illustre dans laquelle elle était née, condamner au supplice de la prostitution. Mais elle n'eut pas été plus tôt conduite aux lieux infâmes qu'un chrétien appelé Didyme, fendant la foule, l'y suivit sous le déguisement d'un soldat, et favorisa son évasion en la revêtant de son costume emprunté. Didyme, livré au juge, confessa hautement Jésus-Christ, et fut condamné à avoir la tête tranchée. Lorsqu'on le conduisait au supplice, Théodore accourut lui disputer la couronne du martyre, dont elle n'était pas moins jalouse qu'elle avait été empressée de fuir l'infamie. Loin d'être attendri par ce combat de *générosité*, le juge y mit fin en faisant exécuter les deux martyres. (*V.* le traité de "Virginate" de saint Ambroise; et les "Acta sincera" de dom Ruinart. Corneille a puisé dans l'histoire de Théodore le sujet d'une tragédie.

THÉODORET (Saint), prêtre d'Antioche, se signala par son zèle et son courage, confondit les blasphêmes du comte Julien, et fut cruellement mis à mort par ordre de ce tyran, oncle de Julien-l'Apostat, l'an 362.

THÉODORET, né à Antioche vers l'an 393, fut élevé dans la connaissance des langues. Il se retira, étant encore fort jeune, dans un monastère voisin d'Apamée, où il fut formé à la vertu, élevé au sacerdoce, et, malgré lui, à l'évêché de Cyr dans la Palestine, vers 423. Il fit paraître dans sa maison, à sa table, dans ses habits et dans ses meubles, beaucoup de modestie; mais il était magnifique à l'égard de la ville de Cyr. Il y fit bâtir deux grands ponts, des bains publics, des fontaines et des aqueducs, sans perdre de vue le soulagement des pauvres et la splendeur des églises. Il travailla avec tant de zèle et de succès dans son diocèse, composé de huit cents paroisses, dont un grand nombre étaient infectées de diverses hérésies, qu'il eut le bonheur de rendre orthodoxes tous ses diocésains. Son zèle ne se borna point à son Eglise; il alla prêcher à Antioche et dans les villes voisines, où il fit admirer son éloquence et son savoir, et où il convertit des milliers d'hérétiques et de pécheurs. La gloire de ce grand homme fut néanmoins obscurcie pendant quelque temps, par l'attachement qu'il eut pour Jean d'Antioche et pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit contre les XII Anathèmes de saint Cyrille d'Alexandrie; mais il effaça cette tache, en se réconciliant avec ce prélat et en anathématisant l'hérésiarque. Le malheur qu'il avait eu était bien excusable: séduit par l'extérieur mortifié des nestoriens, il s'aveuglait sur le fond de leur doctrine, jusqu'à croire que le concile d'Ephèse et saint Cyrille enseignaient l'unité de nature en J.-C.; mais dès qu'il eut ouvert les yeux, il s'éleva avec force contre ces hypocrites. Il combattit les eutychiens, résista aux menaces de l'empereur Théodose II, et se vit tranquillement déposer dans le faux synode d'Ephèse. Sa vertu triompha, en 451, dans le concile général de Chalcédoine, où ses lumières et sa sagesse brillèrent également. Il fut rétabli sur son siége, et il termina saintement sa carrière quelques années après; il la finit comme il l'avait commencée, dans la paix et dans la communion de l'Eglise, vers l'an 458. Ses écrits, en très-grand nombre, sont: | Une *Histoire ecclésiastique*, qui renferme des choses importantes, qu'on ne trouve pas

ailleurs, et plusieurs pièces originales. Elle commence où Eusèbe a fini la sienne, c'est-à-dire à l'an 324 de J.-C., et finit à l'an 429. Les savants y remarquent des fautes de chronologie ; | Un *Commentaire*, par demandes et par réponses, sur les huit premiers livres de la Bible; | un *Commentaire* sur tous les psaumes ; | l'*Explication du Cantique des Cantiques* ; | des *Commentaires* sur Jérémie, sur Ezéchiel, sur Daniel, sur les XII petits prophètes et sur les Epîtres de saint Paul. Ce ne sont que des compilations, mais elles sont faites avec choix. L'auteur se compare aux femmes des Juifs, qui, n'ayant point d'or ni de pierreries à donner à Dieu pour la construction du tabernacle, ramassaient les poils, les laines et les lins que les autres avaient donnés, les filaient et les unissaient ensemble; | Cinq livres des *Fables des hérétiques*. C'est une histoire des anciennes hérésies. Il s'élève fortement, dans le 4[e] livre, contre Nestorius, dont il avait pris le parti avec chaleur ; | *Dix Sermons sur la providence*. C'est un des meilleurs ouvrages de l'antiquité sur cette matière ; | *Douze discours sur la guérison des fausses opinions des païens*. On y trouve des choses très-curieuses sur la théologie des païens, sur l'impiété de leurs philosophes et sur les vices par lesquels ils décréditaient leur doctrine; | *Histoire religieuse*, ou *Philothée*. C'est la vie de trente solitaires qui vivaient de son temps ; | CXLVII *Lettres* recueillies dans l'édition du P. Sirmond; | *Eranistes*, ou Polymorphe. Ce sont trois dialogues contre les eutychiens; | Des fragments du *Pentalogue*, dans lequel il ne garda pas les règles de la modération envers saint Cyrille. On trouve dans ses écrits du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance et de la netteté dans le style, de la suite et de la force dans les raisonnements. Le seul reproche que Photius lui fait, c'est d'employer souvent des métaphores trop hardies. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle du P. Sirmond, en grec et en latin, 1642, 4 vol. in-fol., auxquels le P. Garnier, jésuite, en a ajouté, en 1684, un 5[e] qui contient divers autres traités, aussi de Théodoret, avec de longues dissertations sur le nestorianisme. Le P. Garnier s'y déclare fortement contre Théodoret ; mais le P. Sirmond prend la défense de l'évêque de Cyr, de même que Tillemont, tome 15, page 255, le P. Alexandre, le P. Graveson, etc. Le cinquième concile général, en condamnant ses ouvrages contre saint Cyrille, ne toucha point à sa personne, reconnue pour orthodoxe par le concile de Chalcédoine, les papes saint Léon et saint Grégoire. (*V.* IBAS et VIGILE.)

THÉODORIC, roi des Goths, tué dans la bataille qu'il gagna avec Aétius contre Attila. Son fils Thorismond lui succéda. On assure que le jeune prince, animé du désir de venger son père, aurait détruit l'armée des Huns, si Aétius ne l'en eût empêché. (*Voy.* ATTILA.)

THÉODORIC, premier roi des Ostrogoths en Italie, fils naturel de Théodomir, 2[e] roi de cette nation, fut donné en otage, l'an 461, par Wélamir, frère et prédécesseur de Théodomire, à l'empereur Léon 1[er]. Il rendit de grands services à l'empereur Zénon, chassé de son trône par Basilisque. Ce prince lui fit élever une statue équestre vis-à-vis du palais impérial, et l'honora du consulat en 484. Il l'envoya ensuite en Italie contre Odoacre, qu'il battit plusieurs fois, et avec lequel il fit

la paix en 493. Quelque temps après, ayant fait mourir ce prince sous divers prétextes, il se vit maître de toute l'Italie. Pour s'affermir dans ses nouveaux états, il épousa une sœur de Clovis, roi de France, contracta d'autres puissantes alliances, et fit la paix avec l'empereur Anastase, et avec les Vandales d'Afrique. Théodoric, tranquille après de violentes secousses, ne pensa plus qu'à policer son royaume. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore, un Boëce, un Ennode, etc. Et tandis que la barbarie avilissait les Français, les Visigoths et les autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des Barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, sa fille, reçut une très-bonne éducation. Quoique ce prince fût arien, il protégea les catholiques. Il ne voulait pas même qu'il se fissent ariens pour lui plaire, et fit couper la tête à un de ses officiers favoris, parce qu'il avait embrassé l'arianisme, en lui disant ces paroles remarquables : « Si tu n'as pas gardé la foi à Dieu, comment pourras-tu me la garder, à moi qui ne suis qu'un homme? » Sa droiture le fit choisir par les orthodoxes pour juge dans une cause purement ecclésiastique. Après la mort du pape Anastase, en 498, Laurent et Symmaque se disputèrent le trône pontifical; on s'en remit à la décision de Théodoric, qui jugea en faveur de Symmaque. Rome lui fut redevable de plusieurs édifices, et de la réparation de ses murailles. Il embellit Pavie et Ravelle. Il ajouta 150 lois nouvelles aux anciennes. Il régla l'asile des lieux saints, et la succession des clercs qui meurent sans tester. Enfin il fut, pendant 37 ans le père des Italiens et des Goths; bienfaiteur impartial des uns et des autres, et également cher aux deux nations, il fit fleurir le commerce dans ses états. La police s'y faisait avec tant d'exactitude, qu'à la campagne on pouvait garder son or comme dans les villes où il y a le plus d'ordre. Il protégea et cultiva les lettres. Les états qu'il s'était formés étaient très-vastes. Sa domination s'étendait sur l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Norique, la Pannonie, les deux Rhéties, la Provence, le Languedoc et une partie de l'Espagne. Sa gloire ne se soutint pas jusqu'à la fin. L'âge, les infirmités le rendirent jaloux, avare, inquiet, soupçonneux. Les adulateurs profitèrent de ces dispositions pour perdre les deux plus respectables sujets qu'il y eût dans la république, Symmaque sénateur, et Boëce, gendre de Symmaque. Ils périrent tous les deux par le dernier supplice. Le saint pape Jean fut jeté dans un cachot à Ravenne, où il mourut. Théodoric, devenu tyran dans toute la rigueur du terme, ne survécut pas long-temps à ces cruautés. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina que c'était celle de Symmaque qui le menaçait; et se levant saisi de frayeur, il se mit au lit, et rendit l'âme le 30 août de l'an 526, déchiré par des remords que personne ne put calmer. Bélisaire, ayant chassé les Goths d'Italie, fit abattre toutes les statues de Théodoric. On épargna son tombeau qui était à Ravenne; il y subsiste encore aujourd'hui, et fait l'admiration des voyageurs.

THÉODOSE-LE-GRAND (Flavius Theodosius Magnus), empereur, était né en 346, à Cauca, ville de la Galice en Espagne. Son père était le fameux comte Théodose, qui avait fait de si grands exploits sous Valentinien Ier, et qui fut décapité à Carthage, en 375 par ordre de Valens, prince crédule et barbare, auquel un magicien avait dit que le nom de son successeur commençait par " Théod ". Ce grand homme avait illustré le nom de " Théodose ". Son fils se retira dans sa patrie pour pleurer son père; mais Gratien, connaissant son mérite, l'appela à la cour, et l'associa à l'empire en 379. Il lui donna en partage la Thrace, et toutes les provinces que Valentinien avait possédées dans l'Orient. Peu de jours après son élection, Théodose marcha vers la Thrace, et ayant formé un corps de troupes, il tomba sur le camp des Goths, leur enleva leurs femmes et leurs enfants, avec 4,000 charriots qui servaient pour les conduire. Les Barbares furent effrayés par cette défaite. Les Alains et d'autres Goths, qui ravageaient les provinces voisines, lui envoyèrent faire des propositions de paix, et acceptèrent toutes les conditions qu'il leur imposa. L'année d'après (en 380), Théodose, malade à Thessalonique, se fit baptiser par Ascole, évêque de cette ville. Pour consacrer son entrée dans le christianisme, il proscrivit l'arianisme, et voulut qu'on adorât dans tout son empire le Père, le Fils et le Saint-Esprit, comme un seul Dieu en trois personnes. A cette loi contre l'erreur, il en joignit d'autres pour le maintien de la police. L'une défendait aux juges de connaître d'aucune action criminelle durant les 40 jours du carême, ce temps étant consacré, chez les chrétiens, à des sentiments et des œuvres peu assortis à la sévérité des lois pénales, et à l'appareil de leur exécution. Une autre ordonnait des peines contre les femmes qui contractaient des secondes noces pendant le deuil de leur premier mari, qui était de 10 mois : non-seulement pour maintenir les égards dus à l'union conjugale, mais encore pour réprimer les crimes que produit souvent le désir d'un nouveau mariage. Par une autre loi, il ordonna qu'on délivrât à Pâques tous les prisonniers dont le délit était susceptible de grâce. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables : « Plut à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts » ! Il couronna tous ces réglements salutaires, par des édits sévères contre les délateurs convaincus de mensonges. « Quand on compare, dit un jurisconsulte, les lois de Solon, de Lycurgue, de tous les législateurs si vantés de la Grèce, avec celles de Théodose, on croit entendre des enfants bégayer quelques sottises, en attendant qu'un homme fait vienne leur apprendre à parler et à dire des choses raisonnables ». Athalaric, roi des Goths, se réfugia vers ce temps là auprès de Théodose, qui le traita en roi, et lui fit après sa mort des funérailles magnifiques. Cette générosité n'empêcha pas que plusieurs barbares ne fissent des irruptions dans la Thrace. Théodose marche contre eux, leur livre bataille au mois d'août 381, les défait et les force à repasser le Danube. Son nom pénétra dans les pays étrangers. Sapor III, roi de Perse, lui envoya des ambassadeurs, pour lui demander à faire alliance ensemble. Ces deux princes firent un traité de paix qui dura long-temps. L'an 385 fut remarquable par une conjuration formée contre Théodose. Il défendit de citer en justice ceux qui, sans

en être complices, en avaient été instruits et ne l'avaient pas découverte. Il laissa condamner les conjurés et leur envoya leur grâce lorsqu'on les conduisait au suplice. Ils furent redevables de la vie à sainte Flaccille, sa femme. La clémence de Théodose se démentit dans une autre occasion. Il y eut, en 390, une sédition à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Bothéric, gouverneur de l'Illyrie, avait fait mettre en prison un cocher accusé du crime infâme de pédérastie. Lorsqu'on donna dans cette ville des spectacles en réjouissance des victoires de Théodose, le peuple demanda qu'on mît ce cocher en liberté, et, sur le refus du gouverneur, on prit les armes, et l'on tua plusieurs officiers de la garnison. Bothéric vint en personne pour apaiser ce tumulte, mais il fut lui-même massacré. Théodose, persuadé qu'un peuple qui se révoltait en faveur d'un crime infâme et contre nature, était foncièrement corrompu, fit passer sept mille habitants au fil de l'épée. On peut voir dans l'article de saint Ambroise comment cet illustre prélat lui fit expier cette faute, et avec quelle docilité Théodose se soumit à la pénitence que son pasteur lui imposa : exemple bien propre à confondre les princes qui, n'ayant ni sa puissance ni ses précieuses qualités, s'élèvent avec la morgue du pouvoir armé contre les leçons saintes des pasteurs. Cependant Maxime, qui avait tué Gratien et qui s'était fait déclarer empereur, pressait le jeune Valentinien. Théodose fit la guerre à ce tyran, le défit en deux batailles, dans la Hongrie et en Italie; et l'ayant poursuivi jusqu'à Aquilée, il contraignit les soldats de le lui remettre. On l'amena dans le camp de Théodose, qui voulait lui pardonner; mais les soldats, le jugeant indigne de sa clémence, le tuèrent hors de sa tente et lui coupèrent la tête. C'est ainsi que finit cette guerre, deux ans avant la cruelle scène de Thessalonique, et que Théodose, ayant pacifié l'Occident pour Valentinien, s'assura la possession de l'Orient pour lui et pour ses enfants. L'année suivante, 389, il vint à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe, et y fit abattre les restes de l'idolatrie. De retour à Constantinople, il défit une troupe de barbares qui pillaient la Macédoine et la Thrace. Arbogaste, Gaulois d'origine, dépouilla l'empereur Valentinien de son autorité, et lui donna la mort. Pour éviter la peine due à son crime, il choisit Eugène, homme de la lie du peuple, qui avait enseigné la grammaire, et le fit déclarer empereur, à condition qu'il permettrait l'idolâtrie; Théodose se prépara à lui faire la guerre, et après avoir été battu, il défit l'usurpateur, le 6 septembre, à Aquilée, l'an 394. Eugène eut la tête tranchée, et Arbogaste se tua lui-même. On faisait de grands préparatifs à Constantinople pour recevoir Théodose en triomphe. Il tomba malade à Milan, et il y mourut d'hydropisie, le 17 janvier 395. Il était âgé de 50 ans, et en avait régné 16. Son corps fut porté à Constantinople, où Arcadius son fils le fit mettre dans le mausolée de Constantin. Théodose doit être mis au nombre des rois qui font honneur à l'humanité. S'il eut des passions violentes, il les réprima par de violents efforts. La colère et la vengeance furent ses premiers mouvements, mais la réflexion le ramenait à la douceur. On connaît cette loi si digne d'un prince chrétien, portée en 393, au sujet de ceux qui atta-

quent la réputation de leur monarque : « Si quelqu'un, dit-il, s'échappe jusqu'à diffamer notre nom, notre gouvernement et notre conduite, nous ne voulons point qu'il soit sujet à la peine ordinaire portée par les lois, ou que nos officiers lui fassent souffrir aucun traitement rigoureux. Car, si c'est par légèreté qu'il ait mal parlé de nous, il faut le mépriser ; si c'est par une aveugle folie, il est digne de compassion ; et si c'est par malice, il faut lui pardonner. » Aurelius-Victor, en le comparant à Trajan, l'idole et la merveille des Romains, remarque qu'il en eut toutes les bonnes qualités, sans en avoir les défauts ; qu'il était, comme lui, grand et bien fait, les mêmes traits de visage, le même air de majesté, les yeux tout à la fois doux et vifs, l'humeur gaie, l'esprit affable et populaire ; plein de bonté pour tout le monde, et accueillant particulièrement les savants, pourvu qu'ils ne fussent point satiriques ; enfin, d'une valeur invincible, d'une ardeur infatigable et d'une vigilance à l'abri de toute surprise. Mais il eut en aversion les vices de Trajan, poursuit le même auteur, spécialement l'amour du vin et des choses honteuses. Il porta la pudeur jusqu'à exclure des festins, par une loi formelle, les personnes immodestes, ou seulement trop parées. Il étendit la tempérance jusqu'aux passions subtiles de l'esprit, telles que la vaine gloire et l'ambition ; ne faisant la guerre, tout habile qu'il y était, que quand il s'y trouvait forcé ; blâmant en toute rencontre Sylla, Marius, et tous ces génies audacieux, auxquels il voulait s'imposer une sorte de nécessité de ne jamais ressembler. Tel Théodose avait été à l'égard de ses amis dans l'état de simple particulier, tel il fut envers tout le monde après être monté sur le trône. Sa règle était « d'en user avec ses sujets comme il avait autrefois souhaité d'être traité lui-même par l'empereur ». Il n'avait rien de la fierté qu'inspire le sceptre. Jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts que sous son règne. Il appelait une heure perdue celle où il n'avait pu faire du bien, et ce n'était pas dans sa bouche le langage de l'ostentation et de la vanité. Les libéralités qu'il fit aux habitants de Constantinople y attirèrent un si grand nombre de citoyens, qu'on délibéra sur la fin de son règne si l'on ne ferait point une seconde enceinte, quoique, dix ans auparavant, les maisons n'occupassent qu'une très-petite partie de la ville, le reste n'étant que des jardins ou des terres labourables. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire romain en entier. Il laissa deux fils, Arcadius et Honorius. Arcadius fut empereur d'Orient, et Honorius d'Occident. Nous avons son " Histoire " très-bien écrite par Fléchier, Paris, 1681 et 1749, in 8°. Voyez aussi son " Panégyrique " par saint Paulin et son Oraison funèbre par saint Ambroise. On cite, sous le règne de Théodose, saint Ambroise, saint Astère, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean-Chrysostôme, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille, saint Épiphane ; et parmi les écrivains profanes, on compte Ausone, Claudien, Pappus, Prudence, Symmaque, Rufus Testus Avienus, Themistius, Végèce, Aurelius Victor, Macrobe, etc.]

THÉODOSE II, LE JEUNE, petit-fils du précédent, né le 11 avril 401, succéda à Arcadius son père, le 1er mai 408. Sainte Pulchérie, sa sœur, gouverna sous son nom.

C'est elle qui lui fit épouser Athénaïs, fille du philosophe Léonce, laquelle reçut au baptême le nom d'Eudoxie. (*V.* Eudoxie Ælia.) Théodose, placé sur le trône, ne prit presque aucune part aux événements de son règne. Les Perses armèrent contre lui en 421 ; il leva des troupes pour s'opposer à leurs conquêtes. Les deux armées, qui se cherchaient l'une l'autre, furent toutes les deux saisies de crainte lorsqu'elles s'approchèrent, et fuirent chacune de leur côté. Les Perses se précipitèrent dans l'Euphrate, où il en périt près de cent mille. Les Romains abandonnèrent le siége de Nisibe, brûlèrent leurs machines et rentrèrent dans les terres de l'empire. Il envoya ensuite en Afrique, contre *Genséric*, roi des Vandales, une armée qui fut encore plus malheureuse. Il fut obligé de la rappeler pour l'opposer aux Huns, qui ravageaient la Thrace sous la conduite d'Attila. Ses troupes n'ayant pu arrêter les courses de ces barbares, ce ne fut qu'à force d'argent qu'il les fit retirer. Théodose II se rendit méprisable par la confiance qu'il donna à ses eunuques. Sa faiblesse allait jusqu'à signer ce qu'on lui présentait, sans prendre même la peine de le lire. La vertueuse Pulchérie, sa sœur, l'avait corrigé de plusieurs défauts ; elle le corrigea encore de celui-là. Un jour, elle lui présenta un acte à signer, par lequel « il abandonnait l'impératrice sa femme pour être esclave ». Il le signa sans le lire, et lorsque Pulchérie lui eut fait connaître ce que c'était, il en eut une telle confusion qu'il ne retomba jamais dans la même faute. Ce prince, particulier estimable, mais monarque méprisé, avait d'abord favorisé les nestoriens et les eutychiens ; mais il les condamna sur la fin de sa vie. Il mourut le 28 juillet 450, à 49 ans, ne laissant que " Licinia Eudoxia ", femme de Valentinien III. C'est lui qui publia, le 15 janvier 438, le Code dit " Théodosien " de son nom, imprimé à Lyon en 1665, 6 tomes in-folio ; c'est un recueil des lois choisies entre celles que les empereurs légitimes avaient faites. Après la mort de ce prince, Pulchérie fit élire Marcien.

THÉODOSE III, surnommé l'Adramitain, fut mis, malgré lui, sur le trône d'Orient, l'an 716. Il était receveur des impôts de la ville d'Adramite en Natolie, sa patrie, lorsque l'armée d'Anastase II s'étant révoltée, le proclama empereur. Il fut couronné par le patriarche de Constantinople ; mais, n'ayant ni assez de fermeté ni assez de génie pour tenir le sceptre impérial dans des temps difficiles, il le céda à Leon-l'Isaurien, vers le mois de mars 717, et se retira dans un monastère d'Ephèse. Il y mourut saintement. Son caractère modéré et la noblesse de ses sentiments le rendaient un particuler estimable ; et, quoiqu'il n'eût pas les qualités nécessaires au gouvernement d'un grand empire, il eût été a souhaiter qu'il eût régné plutôt que le fanatique et cruel Léon.

THÉODOTE-le-Valentinien, n'est connu que par ses *Eglogues*, que le P. Combéfis nous a données sur un manuscrit dans la Bibliothèque des pères. Ces églogues ne contiennent qu'une application de l'Ecriture au systéme de Valentin. Théodote prétend y prouver les différents points de la doctrine de Valentin par quelques passages de l'Ecriture. Cet ouvrage a été commenté par le P. Combéfis, et se trouve aussi dans la Bibliothèque grecque de Fabricius.

THÉODOTE DE BYZANCE, surnommé "le Corroyeur", du nom de sa profession. Pendant la persécution qui s'éleva sous Marc-Aurèle, Théodote fut arrêté avec beaucoup de chrétiens qui confessèrent J.-C., et remportèrent la couronne du martyre. Ce misérable renonça à son Dieu; les fidèles lui firent tous les reproches que méritait son crime; et, pour s'en excuser, il voulut prouver que J.-C. n'était qu'un homme. Sa doctrine souleva tout le monde, et Théodote fut excommunié par le pape Victor. Il trouva cependant des disciples, qu'on nomma "théodotiens". Ils prétendaient que la doctrine de leur maître avait été enseignée par les apôtres jusqu'au pontificat de Zéphirin, qui avait corrompu la doctrine de l'Eglise, en faisant un dogme de la divinité de J.-C. On voit, par cette vaine et absurde prétention, que toutes les hérésies se ressemblent; que les anciens sectaires, comme les modernes, ont imaginé des époques de corruption du dogme, pour s'élever contre la croyance de l'Eglise universelle. — Il ne faut pas le confondre avec un autre THÉODOTE, changeur de profession, dont parle Tertullien. Ce Théodote disait aussi que J.-C. était un pur homme, inférieur à Melchisédech, parce qu'il est dit de lui: "Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech"; que Melchisédech était une vertu céleste, supérieure à Jésus-Christ, parce qu'il n'avait ni père ni mère, ni généalogie. Ses disciples furent nommés "Melchisédéciens".

THÉODOTION, natif d'Ephèse, troisième traducteur de l'Ancien Testament en grec, fut disciple de Tatien, puis sectateur de Marcion. Il passa ensuite dans la synagogue des Juifs, où il fut reçu à condition qu'il traduirait l'ancien Testament en grec. Il remplit sa promesse l'an 185, sous le règne de Commode. Il ne nous reste de lui que des fragments de cette version. Elle était plus hardie que celle des Septante et que celle d'Aquila, qui avaient été faites auparavant; et l'auteur s'était permis d'ajouter ou de retrancher des passages entiers.

THÉODULPHE (Saint), souffrit la mort à Césarée en Palestine, en 309, sous Maximien-Galère. — Il ne faut pas le confondre avec saint THÉODULPHE, abbé de Lobes, puis évêque, dont le corps repose dans la collégiale de Binch; — ni avec saint THÉODULPHE, abbé d'un monastère de Reims; — ni avec saint THÉODULPHE, prêtre, mort sous le règne de Clovis, dont le corps repose dans l'église des Dominicains à Trèves.

THÉODULPHE, originaire de la Gaule cisalpine, fut estimé de Charlemagne, à cause de son savoir et de son esprit. Ce prince lui donna l'abbaye de Fleuri, puis l'évêché d'Orléans vers l'an 793, et le choisit pour signer son testament en 811. Louis-le-Débonnaire lui témoigna la même considération que son père avait eue pour lui. Mais Théodulphe, ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de Bernard, roi d'Italie, fut mis en prison à Angers. C'est là qu'il composa l'hymne, *Gloria, laus et honor*, dont on chante le commencement au jour des Rameaux. On prétend que, l'ayant chantée d'une fenêtre de la prison dans le temps que l'empereur passait, ce prince fut si charmé de cette prière, dont le mérite est pourtant très-médiocre, qu'il lui rendit la liberté. Théodulphe en profita pour écrire différents ouvrages. On a de lui des *Poésies*; | un *Traité du*

baptême, | un autre *du Saint-Esprit,* | deux *Capitulaires* adressés à ses curés, qu'on peut regarder comme des monuments de la discipline de son temps. Ce savant prélat mourut vers 821. Le P. Sirmond, jésuite, a publié, en 1646, in-8°, une bonne édition de ses *Œuvres*.

THÉOGNIS, poète grec, natif de Mégare, florissait 544 ans avant J.-C. Nous n'avons de lui que des fragments, Leipsick, 1576, in-8°; et dans le *Corpus poetarum græcorum*, à Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

THÉOGNOSTE D'ALEXANDRIE, est cité avec éloge par saint Athanase et par Tite de Bostres; mais il paraît avoir été inconnu à Eusèbe et à saint Jérôme. L'on ne sait pas précisément en quel temps il vivait, quoiqu'il soit certain qu'il a écrit après Origène et avant le concile de Nicée. Son ouvrage des *Hypotyposes* ou *Instructions*, subsistait encore du temps de Photius.

THÉON, sophiste grec, est assez avantageusement connu par un *Traité de rhétorique*, écrit avec goût et avec élégance: il y a de fort bons préceptes. Les meilleures éditions de ce livre sont celles d'Upsal, 1670, in-8°, et de Leyde, 1726, in-8°, en grec et en latin.

THÉON D'ALEXANDRIE, philosophe et mathématicien du temps de Théodose-le-Grand, fut père de la fameuse Hypacie. Il composa divers ouvrages de mathématiques, Paris, 1644, in-4°. Samuel Simson a relevé plusieurs de ses bévues dans ses Notes critiques et géométriques sur les Eléments d'Euclide.

THÉOPHANE (Saint GEORGES), d'une des plus nobles et des plus riches maisons de Constantinople, fut marié très-jeune, et vécut en continence avec sa femme. Ils embrassèrent ensuite l'état monastique et se firent un nom respectable par leurs vertus. Théophane, s'étant trouvé, en 787, au septième concile général, reçut des pères de cette assemblée les honneurs les plus distingués. Il y parla avec autant de force que de dignité sur le culte des images. L'empereur Léon-l'Arménien, n'ayant pu l'engager dans ses erreurs, exerça contre lui de grandes cruautés, et l'exila dans l'île de Samothrace, où il mourut en 818. On a de lui une *Chronographie* qui commence où finit celle de Syncelle, et qui va jusqu'au règne de Michel Curopalate. Elle fut imprimée au Louvre, en 1655, in-fol., en grec et en latin, avec les notes des pères Goar et Combéfis. On y trouve des choses utiles; mais on y rencontre souvent les traces d'un esprit crédule et trop peu critique. — Il y a eu un autre THÉOPHANE CÉRAMEUS, c'est-à-dire "le Potier", évêque de Tauromine en Sicile, dans le onzième siècle. On a de lui des *Homélies*, imprimées en grec et en latin, Paris, 1644.

*THÉOPHANE-PROKOPOVITH, célèbre littérateur russe, naquit à Kiow, le 9 juin 1681. Il fut du petit nombre de ses compatriotes qui répandirent en Russie le goût des lettres. Il commença ses études à St-Pétersbourg, et alla les finir à Rome, où il apprit la philosophie, les belles-lettres, les mathématiques, et les langues modernes. Il voyagea dans l'Italie, et à son retour à Kiow, il prit l'habit religieux, et changea son nom de Prokopovitch en celui de Théophane. Ses talents le firent connaître du tzar Pierre Ier, qui l'honora de sa protection, et le consultait dans les affaires les plus difficiles. Il seconda les intentions de ce souverain en faveur de Catherine,

qui n'oublia point ce bienfait; et lorsqu'elle épousa le tzar, sa faveur auprès de celui-ci ne fit qu'augmenter. Il accompagna les augustes époux dans la campagne contre les Turcs; et ce fut lui qui, appuyant les instances de Catherine, put obtenir du tzar de demander la paix aux Turcs. L'armée russe se trouvait cernée par les ennemis, et ayant sur les derrières la rivière du Pruth, il était impossible qu'elle effectuât sa retraite. On sait que l'adresse de Catherine, qui eut une conférence secrète avec le grand-visir, tira le tzar d'une situation aussi critique, en persuadant au commandant turc de se retirer. En 1711, Théophane fut nommé abbé de Bratskoï, recteur du séminaire, et professeur de théologie, et eut une grande part à la réforme du clergé russe. Le tzar, ayant tracé le plan du nouveau synode, lui en confia la direction, et le nomma en même temps à l'évêché de Ploczkoff, dont il occupa le siége en 1720. Après la mort de Pierre-le-Grand, Catherine Ire monta sur le trône; elle donna à Théophane l'évêché de Novigorod, et le fit sacrer métropolitain de toutes les Russies. Il fonda, pour l'éducation de cinquante élèves, un collége destiné particulièrement à enseigner les langues étrangères; c'est à cette époque que la langue française commença à être connue parmi les gens qui recevaient une éducation distinguée. Théophane mourut quelque temps après, en 1733. Il a laissé: | *Traité de rhétorique*, ou *Règles pour la poésie latine et esclavone;* | *Poésies latines;* | *Vie de Pierre-le-Grand*. Un des principaux mérites de cette Histoire est l'impartialité avec laquelle elle est écrite; par malheur, elle n'arrive que jusqu'à la bataille de Pultava, en 1709.

THÉOPHANIE, fille d'un cabaretier, parvint, par ses intrigues et son adresse, a se faire donner la couronne impériale. Romain-le Jeune, empereur d'Orient, l'épousa en 959. Après la mort de ce prince, en 963, Théophanie fut déclarée régente de l'empire; et, malgré ce titre, elle donna sa main à Nicéphore Phocas, qu'elle plaça sur le trône, après en avoir fait descendre Etienne, son fils aîné. Lasse bientôt de son nouvel époux, elle le fit assassiner par Jean Zimiscès, en décembre 969. Le meurtrier, ayant été reconnu empereur, exila Théophanie dans l'île de Proté, où il la laissa languir pendant le cours de son règne. Ce prince étant mort en 975, l'impératrice fut rappelée à Constantinople par ses fils Basile et Constantin, qui lui donnèrent beaucoup de part au gouvernement. On ignore l'année de sa mort.

THÉOPHILACTE, archevêque d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, naquit et fut élevé à Constantinople. Il se distingua par son savoir; mais il n'eut pas le courage de se déclarer contre le schisme et les erreurs des Grecs, comme il paraît par son Commentaire sur le chapitre 5e de saint Jean, où il blâme les Latins de ce qu'ils disent que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ses principaux ouvrages sont: | des *Commentaires* sur les Evangiles et sur les Actes des apôtres, Paris, 1631, in-folio; — sur les Epîtres de saint Paul, et sur Habacuc, Jonas, Nahum et Osée, Paris, 1636, in-folio. Ces Commentaires ne sont presque que des extraits des écrits de saint Jean-Chrysostôme; | des *Epîtres* peu intéressantes, dans la Bibliothèque des Pères; | *Institutio regia*, au Louvre, 1651, in-4°, réimprimé dans l'*Im-*

perium Orientale de Banduri, etc. Ce prélat mourut après l'an 1071; quelques-uns l'on fait vivre dans le IXe siècle; mais il paraît qu'ils l'ont confondu avec Théophilacte, que saint Ignace de Constantinople donna pour évêque aux Bulgares, vers l'an 870, et qui travailla avec beaucoup d'ardeur à établir la foi de J.-C. dans son diocèse, où il y avait encore un grand nombre de païens.

THÉOPHILE est celui à qui saint Luc adresse " les Actes des apôtres ", comme on le voit par les premières paroles de cet écrit, précieux à tous égards : *Primum quidem sermonem feci de omnibus, o Theophile! quæ cœpit Jesus facere et docere.* Il parle au même dès le commencement de son Evangile : *Visum est et mihi, assecuto omnia a principio diligenter, ex ordine tibi scribere, optime Theophile.* Quelques auteurs ont cru que ce n'était point un nom propre, mais que saint Luc s'adresse à tout homme de bien qui aime Dieu sincèrement; car " Théophile " signifie " qui aime Dieu ". Mais il y a bien de l'apparence que c'est un nom particulier, sans qu'on puisse rien dire de précis de celui qu'il désigne.

THÉOPHILE (Saint), *sixième* évêque d'Antioche, fut élevé sur ce siége l'an 168 de J.-C. Il écrivit contre Marcion et contre Hermogène, et gouverna sagement son Eglise jusque vers l'an 186. Il nous reste de lui trois Livres en grec, adressés à Autolycus, contre les calomniateurs de la religion chrétienne. C'est dans cet ouvrage qu'on trouva, pour la première fois, le mot de " Trinité ", quoique la croyance de ce mystère soit aussi ancienne que l'Eglise. Il a été imprimé en grec et en latin, avec les " Œuvres " de saint Justin, 1642, in-folio. L'auteur s'attache à y montrer la vérité du christianisme et l'absurdité de l'idolâtrie; et il s'appuie sur d'excellentes raisons et d'imposantes autorités. Les personnages les plus célèbres de l'antiquité y sont cités en faveur de la croyance des chrétiens. (*Voyez* Orphée.) Felle en a donné une bonne édition, Oxford, 1648; il y a rassemblé les témoignages des saints Pères en faveur de Théophile. On estime encore l'édition qu'en a donnée Jean-Christophe Wolf, Hambourg, 1724. Petau et Scultet ont prétendu trouver dans Théophile des expressions favorables à l'arianisme; mais ils ont été solidement réfutés par Bullus, *Defens. fidei Nic.*, par le P. Nourry et par D. Maran.

THÉOPHILE, célèbre patriarche d'Alexandrie, après Timothée, l'an 385, acheva de ruiner les restes de l'idolâtrie en Egypte, en faisant abattre les temples et les idoles des faux dieux. Il pacifia les différends survenus entre Evagre et Flavien, tous deux ordonnés évêques d'Antioche; mais un zèle inconsidéré contre les " origénistes " l'anima contre saint Jean-Chrisostôme, croyant que ce saint les favorisait. Il s'oublia jusqu'à le faire déposer dans le concile du Chêne, et refusa de mettre son nom dans les diptyques. Ce prélat mourut en 412, après s'être réconcilié avec l'illustre persécuté. On prétend qu'étant près d'expirer, et faisant attention à la longue pénitence de saint Arsène, il s'écria : « Que vous êtes heureux, Arsène, d'avoir toujours en cette heure devant les yeux »! Il nous reste de lui trois *Lettres pastorales*, dont on ne fait pas beaucoup de cas. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères.

THÉOPHILE Proto-Spatharius (c'est-à-dire-chef des porte-lances),

vivait, selon Fabricius, au commencement du VIIe siècle, et selon Haller, au douzième. On a de lui : | *De la structure du corps humain*, en cinq livres, écrits correctement en grec, Paris, 1555, in-8°. On les trouve en grec et en latin, à la fin du douzième volume de la Bibliothèque grecque de Fabricius. | Des *Commentaires* sur les Aphorismes d'Hippocrate, et un *Traité des urines*, etc., publiés par François Morel, 1608, in-folio., et Leyde, grec et latin, 1731.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, monta sur le trône en octobre 829, après son père, Michel-le-Bègue, qui l'avait déjà associé à l'empire, et lui avait inspiré son horreur pour les saintes images : il ne tarda pas à persécuter cruellement ceux qui les honoraient; mais on vit bientôt que l'effusion du sang n'avait point intéressé le ciel en sa faveur. Il livra cinq fois bataille aux Sarrasins, et fut presque toujours malheureux. Le chagrin que lui causa la perte de la dernière le toucha si vivement, qu'il en mourut en janvier 842. Quelques historiens, en blâmant son fanatisme, ont trouvé des vertus à ce prince; mais presque tous le représentent comme violent, emporté, vindicatif, soupçonneux. Les catholiques l'accusèrent d'impiété. Si l'on en croit quelques auteurs, il rejetait non-seulement le culte des images, mais encore la divinité de J.-C., l'existence des démons, et la résurrection des corps; cependant il est certain que, sur ces derniers articles, peut-être par des raisons politiques, il ne s'exprimait pas si ouvertement que sur le premier. Gennade dit qu'à la mort il reconnut ses erreurs et ses crimes, et en témoigna de vifs regrets. Au lit de la mort, il fit approcher Théoctiste, son chancelier, bon catholique, qui portait au cou une image du Sauveur; il se saisit de l'image, et l'appliqua sur ses lèvres. La vertueuse Théodora, son épouse, lui fit ensuite baiser une image de J.-C., et une de la sainte Vierge; elle rendit compte de ces circonstances de la mort de son époux au concile qu'elle assembla la même année à Constantinople, et confirma son récit par serment, sur quoi les pères déclarèrent qu'ils croyaient que Dieu avait fait miséricorde à Théophile. Michel son fils lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice Théodora Despuna, qui rétablit l'honneur des images. (*Voyez* THÉOPHOBE *et* THÉODORA.)

THÉOPHILE, prêtre, vivait dans le onzième siècle, et a laissé une petite notice sur les arts, intitulée : *Diversarum artium schedula*, dont Lessing, Koch, et d'autres modernes ont tiré de fausses conséquences. *Voyez* BRUGES (Jean de) et le « Journ. hist. et littér. », 1er juillet 1791, page 329.)

THÉOPHILE, dont le vrai nom est *Viaud*, poète français, naquit vers l'an 1590, à Clérac, près le village de Boussière-Sainte-Radegonde, dans l'Agénois, d'un avocat, et selon d'autres, d'un cabaretier. Sa conduite et ses écrits lui attirèrent bien des chagrins. Il fut obligé de passer en Angleterre en 1619. Ses amis lui ayant obtenu son rappel, il abjura le calvinisme. Sa conversion ne changea ni ses mœurs peu réglées, ni son esprit porté au libertinage. Le « Parnasse satirique », recueil sali par la lubricité la plus dégoûtante et par l'impiété la plus effrénée, ayant paru en 1622, on l'attribua généralement à Théophile. L'ouvrage fut flétri, l'auteur déclaré criminel de lèse-majesté di-

vine, et condamné à être brûlé; ce qui fut exécuté en effigie. On le poursuivit vivement; il fut arrêté au Castelet en Picardie, et ramené à Paris. Son affaire fut examinée de nouveau, et sur les protestations réitérées de son innocence, le parlement se contenta de le condamner au bannissement. Il était lié avec une nombreuse société de faux beaux-esprits qui étaient imbus plus ou moins d'athéisme; car dès-lors l'impiété s'était introduite en France, et, par ses progrès successifs, a finalement amené la fatale révolution. Ce poète mourut à Paris en 1626, à 36 ans. On a de lui : | un Recueil de poésies, qui consistent en trois *Tragédies* très-médiocres, | des *Elégies*, *Odes*, *Sonnets*, etc.; | un *Traité de l'immortalité de l'âme*, en vers et en prose; | ses *Nouvelles Œuvres*, Paris, 1642, in-8°., etc. Les vers de Théophile sont pleins d'irrégularités et de négligence; mais on y remarque de la facilité et de l'imagination. Sa vanité allait jusqu'à l'extravagance; et on aurait peine à croire qu'un homme pût arriver à cet excès de démence, si on ne savait de quel orgueil sont susceptibles les petits-maîtres doués d'une certaine dose d'athéisme. On en jugera par cette très-orgueilleuse épigramme qu'il fit au sujet de Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui avait désiré le voir; mais qui avait sagement changé d'avis en apprenant que c'était un esprit faux et dangereux.

Si Jacques, le roi du savoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cause infaillible :
C'est que, ravi de mon écrit,
Il crut que j'étais tout esprit,
Et par conséquent invisible.

THÉOPHOBE, général des armées de Théophile, empereur d'Orient, était né à Constantinople d'un ambassadeur persan du sang royal. Pour se l'attacher plus étroitement, Théophile lui fit épouser sa sœur. Son courage et sa bonté lui gagnaient les troupes, qui furent quelquefois victorieuses sous lui. Les Perses qui étaient à la solde de l'empire, le proclamèrent deux fois empereur; mais Théophobe refusa, dit-on, le diadème. Théophile, craignant qu'il ne l'acceptât enfin, le fit mourir en 842. On ajoute qu'étant lui-même à la mort, il se fit apporter la tête du général; mais, s'il est vrai que Gennade a écrit que Théophile est mort en pénitent, cette anecdote est sans vraisemblance.

THÉOPHRASTE, philosophe grec, né l'an 371 de J.-C., à Erèse, ville de Lesbos, était fils d'un foulon. Platon fut son premier maître. De cette école, il passa dans celle d'Aristote, où il se distingua particulièrement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui était " Tyrtame ", en celui " d'Euphraste ", qui signifie " Celui qui parle bien "; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avait de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela " Théophraste ", c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Aristote, obligé de sortir d'Athènes, où il craignait le sort de Socrate, abandonna son école, l'an 322 avant J.-C., à Théophraste; lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets : et c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Il mourut accablé d'années et de fatigues, et ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Cicéron dit qu'il se plaignit, en mourant, de la nature, « de ce qu'elle avait accordé aux cerfs et aux corneilles une

vie si longue, tandis qu'elle n'avait donné aux hommes qu'une vie très-courte ». La longue vie des corneilles et des cerfs fût-elle aussi bien constatée que celle des chênes et des cèdres, cette plainte serait encore bien peu philosophique. Entre ses maximes, on distingue celles-ci : « L'on doit plutôt se fier à un cheval sans frein, qu'à l'homme qui parle sans jugement. — La plus forte dépense que l'on puisse faire est celle du temps ». Il dit un jour à un particulier qui se taisait à table dans un festin : « Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; mais si tu ne l'es pas, tu sais beaucoup en sachant te taire. » La plupart des écrits de Théophraste sont perdus; ceux qui nous restent sont : | une *Histoire des pierres*, dont Hill a donné une belle édition à Londres en 1746, in-folio, en grec et en anglais, avec de savantes notes; | un *Traité des plantes*, curieux et utile, Amsterdam, 1644, in-folio; | un traité du *Feu*, un des *Sueurs*, de la *Lassitude*, etc. Tous ces ouvrages qui ont rapport à la médecine ont été publiés à Leyde, 1613, in-folio; | Ses *Caractères*; ouvrage qu'il composa à l'âge de 99 ans, et que la Bruyère a traduits en français. Ils ont été traduits plus récemment, avec des additions tirées des anciens manuscrits. Isaac Casaubon a fait de savants " Commentaires " sur ce traité, Cambridge, 1712, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Il renferme des leçons de morale fort utiles, et des détails bas et minutieux, mais qui peignent l'homme. | Il y a encore trois traductions du livre des " Caractères ", publiées à Paris.....; celle de P. C. Levêque, 1782; — celle de Belin de la Balu, 1790; — celle du docteur Coray, de Smirne, 1799. Cette dernière est la meilleure de toutes. |

THÉOPHYLACTE, écrivain grec, surnommé " Simocatta ", naquit vers l'an 570, et florissait sous les empereurs Maurice, Phocas et Héraclius. Il était un des plus savans de son siècle, et remplit des places honorables dans l'administration de l'empire. Il composa plusieurs ouvrages dont voici les principaux : | *Histoire de l'empereur Maurice*; elle comprend depuis l'an 582 jusqu'en 602, et est un ouvrage très-estimé; on en a fait plusieurs éditions en 1599, in-8°; on l'inséra dans la " Byzantine ", Paris, au Louvre, 1647, in-folio; | *De risu et vociferatione in festis sanctorum*; | un *Dialogue*, en grec, sur différents problèmes physiques et leurs solutions; | *Lettres*, au nombre de 85, dont 29 roulent sur des sujets moraux, 28 traitent des travaux de la campagne, et 28 des intrigues des courtisanes. Ces lettres ont été imprimées plusieurs fois, et se trouvent dans un " Recueil " de lettres imprimées à Genève en 1606. D'après l'opinion la plus générale, Théophylacte mourut en 640.

THÉOPOMPE, orateur et historien de l'île de Chio, vivait vers l'an 556 avant J.-C., sous le règne de Philippe de Macédoine. Il eut Socrate pour maître, et remporta le prix qu'Artémise avait proposé pour celui qui ferait le plus bel éloge funèbre de Mausole, son époux. Tous ses ouvrages se sont perdus. On regrette ses *Histoires*; elles étaient, suivant les anciens auteurs, écrites avec exactitude, quoiqu'il eût du penchant à la satire. Josèphe rapporte, d'après un discours de Démétrius de Phalère à Ptolémée-Philadelphe, que Théopompe ayant voulu insérer, dans un de ses ouvra-

ges historiques, quelques endroits des Livres saints, eut l'esprit troublé pendant trente jours; et que, dans un intervalle lucide, ayant reconnu que cela ne lui était arrivé que parce qu'il avait voulu faire un usage profane de ces vieux et respectables monuments, il apaisa la colère de Dieu, et fut guéri de sa maladie. (" Histoire des Juifs ", liv. 12, chap. 2.)

THÉRAIZE (Michel), docteur de Sorbonne, de Chauni en Picardie, mourut en 1726, à 58 ans, après avoir été chanoine de Saint-Etienne de Hombourg, diocèse de Metz, puis grand-chantre, chanoine et official de Saint-Fursi de Péronne, et curé de la paroisse Saint-Sauveur de la même ville. On a de lui un ouvrage plein de recherches, imprimé en 1690, sous le titre de *Questions sur la messe publique solennelle*. On y trouve une explication littérale et historique des cérémonies de la messe et de ses rubriques, et l'on voit qu'elles servent autant à l'instruction des assistants, qu'à la décence et à la pompe du culte chrétien. (*Voyez* VERT.)

THÉRÈSE (Sainte), née à Avila dans la Vieille-Castille, le 28 mars 1515, était la cadette des trois filles d'Alphonse Sanchez de Cépède, et de Béatrix d'Ahumade, tous deux aussi illustres par leur piété que par leur noblesse. La lecture de la Vie des Saints, qu'Alphonse faisait tous les jours dans sa famille, inspira à Thérèse une grande envie de répandre son sang pour J.-C. Elle s'échappa un jour, avec un de ses frères, pour aller chercher le martyre parmi les Maures. On les ramena, et ces jeunes gens ne pouvant être martyrs, résolurent de vivre en ermites. Ils dressèrent de petites cellules dans le jardin de leur père, où ils se retiraient souvent pour prier. Thérèse continua de se porter ainsi à la vertu jusqu'à la mort de sa mère, qu'elle perdit à l'âge de 12 ans. Cette époque fut celle de son changement. La lecture des romans la jeta dans la dissipation; et l'amour d'elle-même et du plaisir aurait bientôt éteint toute sa ferveur, si son père ne l'eût mise en pension dans un couvent d'augustines, d'Avila. Elle aperçut le précipice auquel la grâce de Dieu venait de l'arracher, et, pour l'éviter à l'avenir, elle se retira dans le monastère de l'Incarnation de l'ordre du Mont-Carmel, à Avila même, et y prit l'habit, le 2 novembre 1536, à 21 ans. Ce couvent n'était point à l'abri de quelques irrégularités et de quelques dissipations trop mondaines. Thérèse entreprit de le réformer. Après avoir essuyé une infinité de contradictions, elle eut la consolation de voir le premier monastère de sa réforme fondé dans Avila, en 1562. Le succès de la réformation des religieuses l'engagea à entreprendre celle des religieux. On en vit les premiers fruits en 1568, par la fondation d'un monastère à Dorvello, diocèse d'Avila, où le bienheureux Jean de la Croix fit profession à la tête des religieux qui embrassèrent la réforme. C'est l'origine des carmes déchaussés. Dieu répandit des bénédictions si abondantes sur la famille de Thérèse, que cette sainte vierge laissa trente monastères réformés, 14 d'hommes et 16 de filles. Après avoir vécu dans le cloître 47 ans, les 27 premières dans la Maison de l'Incarnation, et les 20 autres dans la réforme, elle mourut à Albe, en retournant de Burgos, où elle venait de fonder un nouveau monastère, le 4 octobre 1582, à 68 ans. Son institut fut porté, de son

vivant, jusqu'au Mexique, dans les Indes occidentales, et s'étendit en Italie. Il passa ensuite en France, aux Pays-Bas, et dans tous les pays de la chrétienté. Grégoire XV la canonisa en 1621. L'ouverture de son tombeau fut faite le 2 octobre 1750, 128 ans et 6 mois depuis sa canonisation. Tendre et affectueuse jusqu'aux larmes les plus abondantes, vive et toute de flamme, sans délire et sans emportement, cette sainte porta l'amour divin au plus haut degré de sensibilité dont soit susceptible le cœur humain. On connaît sa sentence favorite dans ses souffrances, qui étaient comme l'aliment de son amour pour Dieu : " Ou souffrir, Seigneur, ou mourir "! Un orateur lui applique avec beaucoup de justesse ces paroles de l'Ecclésiastique : « Elle a passé comme une flamme et comme l'encens qui se consume dans le feu. » (*Quasi ignis effulgens, et thus ardens in igne.*) On a de sainte Thérèse plusieurs ouvrages écrits en espagnol, où l'on admire également la piété, l'énergie des sentiments, la beauté et l'agrément du style. Les principaux sont : | un vol. de *Lettres*, publiées avec les notes de D. Juan de Palafox, évêque d'Osma ; | sa *Vie*, composée par elle-même ; | sa *Manière de visiter les monastères des religieux ;* | *Méditation après la communion ;* | *le Chemin de la perfection ;* | *Histoire de ses fondations ;* | *Avis à ses religieuses ;* | *Méditations sur le Pater ;* | le *Château de l'âme* : c'est un traité particulier sur l'oraison et sur les communications célestes de l'Esprit saint, qu'elle fit par ordre de Vélasquez, depuis évêque d'Osma, enfin archevêque de Compostelle, alors son confesseur ; | *Pensées sur l'amour de Dieu*. Arnauld d'Andilly a traduit presque tous ces ouvrages en français, 1670, in-4°. Cette traduction se ressent un peu de la vieillesse de son auteur. L'abbé Chanut en a publié une meilleure en 1691. Villeforce a donné une Vie de sainte Thérèse, 2 vol. in-12, souvent réimprimée. La Monnoye a mis en vers français l'" Action de grâce " que faisait, dit-on, cette sainte après la communion, sous le titre de " Glose de sainte Thérèse ". Glose est une sorte d'ancienne poésie espagnole, ainsi nommée parce qu'elle est comme une explication des vers appelés " texte ", qu'on mettait à la tête de la pièce. La traduction est bien faite, et l'original fait autant d'honneur à l'esprit qu'à la tendre piété de Thérèse ; mais il n'y a guère d'apparence que cette grande sainte exprimât, après la communion, son amour envers Dieu d'une manière si recherchée, et surtout en rimes composées par elle-même. Dom la Taste a donné une édition d'une partie des " Lettres " de sainte Thérèse, avec une préface estimée, 1758, in-4°. M. Chappe de Ligny, avocat, en publia, en 1755, un vol. in-4°, qui est de sa composition. La traduction est de mademoiselle de Maupeou, appelée en religion la mère Thérèse de Saint-Joseph. Ces deux traducteurs ont fidèlement rendu ces Lettres en français. Voyez aussi " l'Esprit de sainte Thérèse, recueilli de ses Œuvres et de ses Lettres ", par M. Emery, Lyon, 1775, in-8°, ou Paris, et la " Vie " de la même sainte, par le père Ribera.

THERMES (Paul DE LA BARTHE, seigneur DE), né à Couserans d'une famille ancienne, mais pauvre, éprouva des revers aux premiers pas de sa carrière. Un duel l'obligea de sortir de France, en 1528. Une nouvelle disgrâce l'en éloigna en-

core pour quelque temps : au moment qu'il allait revenir en France, il fut pris par des corsaires, et souffrit beaucoup dans sa captivité. S'étant consacré aux armes dès sa jeunesse, il les porta avec distinction sous François Ier, Henri II et François II, et fut fait prisonnier à la bataille de Cérisoles, en 1544, au gain de laquelle il contribua beaucoup; on ne put le racheter qu'en donnant en échange trois des plus illustres prisonniers ennemis. La prise du marquisat de Saluce et du château de Ravel, lui acquit en 1547 une nouvelle gloire. Deux ans après, il fit une descente en Ecosse, ce qui avança la conclusion de la paix. On l'envoya à Rome, en 1551, en qualité d'ambassadeur; mais, n'ayant pas pu réconcilier Jules III avec Farnèse, duc de Parme, que la France protégeait, il commanda les troupes françaises en Italie, jusqu'en 1558. Ce fut dans cette année qu'il obtint le bâton de maréchal de France et qu'il prit Dunkerque; mais il fut entièrement défait à Gravelines, où il fut blessé et fait prisonnier. Ayant recouvré sa liberté à la paix de Cateau-Cambresis, l'an 1559, il continua de servir l'état, et mourut à Paris, en 1562, âgé de quatre-vingts ans, sans laisser de postérité, et après avoir institué son héritier Roger de Saint-Lary, seigneur de Bellegarde. Le maréchal de Thermes dut à l'adversité qu'il éprouva dans ses premières années la sagesse qui le distingua toute sa vie. C'était un proverbe reçu, même chez les ennemis, de dire : "Dieu nous garde de la sagesse de Thermes" !

* THÉROIGNE-DE-MÉRICOURT, femme honteusement célèbre dans la révolution par sa démagogie et le scandale de ses déréglements. Elle était née dans le pays de Luxembourg, vers 1760, et vint jeune à Paris, où elle se livra au libertinage. Au commencement de la révolution, elle se lia avec plusieurs chefs populaires, qui tirèrent parti de son audace naturelle, et d'une espèce d'éloquence qui était accompagnée d'une figure assez agréable. Théroigne se trouva dans la plupart des émeutes, et dans celle qui eut lieu à Versailles, les 5 et 6 octobre 1789; elle contribua beaucoup à corrompre le régiment de Flandre, en conduisant dans les rangs d'autres femmes sans pudeur, dont elle avait la direction, et distribuant aux soldats de l'argent qui venait du foyer de tous les désordres, le Palais-Royal. On l'entendit, dans cette occasion, vomir mille injures contre la reine. En 1790, elle fut envoyée avec Bouvet-Carrère, dans le pays de Liége, afin d'y soulever le peuple; mais, arrêtée en janvier 1791 par les Autrichiens, elle fut conduite à Vienne, où on l'enferma dans une forteresse. Léopold II, sur le rapport que lui firent deux commissaires qui l'avaient interrogée, désira la voir, l'entretint pendant une heure; et, trompé par son repentir, lui fit rendre la liberté, à condition de ne plus reparaître dans ses états. Elle revint à Paris en janvier 1792, et parut d'abord avoir changé d'opinion. Plusieurs femmes d'une conduite assez équivoque, avaient aussi, à l'imitation des hommes, leurs clubs jacobiniques. C'est dans les tribunes de ces clubs, comme sur la terrasse des Tuileries, qu'on entendit Théroigne haranguer la multitude pour l'amener aux principes de la constitution et au "modérantisme"; mais les jacobins, qui n'ignoraient pas les services qu'elle avait rendus aux orléanistes, voulurent en profiter à leur tour. Il

ne leur fut pas difficile de la gagner et de l'endoctriner à leur manière. Théroigne oublia bientôt ses sentiments de modération, et dès-lors sa démagogie n'eut plus de bornes. Une pique à la main et à la tête d'une armée de femmes, elle parcourait les rues, et excitait le peuple à la révolte. Dans la funeste journée du 10 août 1792, elle se trouva parmi les factieux et fit massacrer, dans la cour des Feuillants, Suleau et cinq autres personnes. Elle était en correspondance avec les principaux chefs des jacobins, et notamment avec Robespierre et Saint-Just. Cependant l'effervescence continuelle de son sang, causée par l'exaltation de ses idées, et par les différentes crises où elle se trouvait, la firent tomber en démence. On la conduisit dans une maison de folles au faubourg Saint-Martin, et de là à la Salpétrière, où elle est morte en 1817. On trouva dans les papiers de Saint-Just une lettre d'elle, sous la date du 26 juillet 1794, dans laquelle on voit le déraisonnement d'une tête égarée.

THERPANDRE, poète et musicien grec de l'île de Lesbos, florissait vers l'an 650 avant Jésus-Christ. Il fut le premier qui remporta le prix de musique aux jeux "carniens", institués à Lacédémone. Il sut aussi calmer une sédition dans cette ville, par ses chants mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. Therpandre, pour étendre le jeu de la lyre, l'avait augmentée d'une corde; mais les éphores le condamnèrent à l'amende, à cause de cette innovation, et confisquèrent son instrument; persuadés que tout raffinement de luxe et de mollesse devait être banni d'un état bien réglé, et que, de degré en degré, on en vient enfin à la frivolité et même à la corruption générale de la nation. (*Voy.* TIMOTHÉE.)

THERSITE, le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siége de Troie, osa dire des injures à Achille et fut tué par ce héros, d'un coup de poing. Son nom est devenu une antonomase, pour désigner un homme fort laid.

THÉSÉE, que la fable met au nombre des demi-dieux, était fils d'Egée, roi d'Athènes, et d'Æthra, fille de Pithée, et ami courageux de Pirithoüs (*voyez* ce nom). Il fit la guerre aux Amazones, fit leur reine prisonnière, l'épousa ensuite, et en eut un fils nommé Hippolyte. Il battit Oréon, roi de Thèbes, tua les brigands et plusieurs monstres, comme le Minotaure, et trouva l'issue du labyrinthe, par le secours d'Ariane, fille de Minos, roi de Crète. Ce héros, après avoir marché sur les traces d'Hercule dans ses travaux guerriers, l'imita dans ses amours volages. Il enleva plusieurs femmes, telles qu'Hélène, Phèdre, Ariane, sa bienfaitrice, qu'il abandonna ensuite; s'avisa d'aller en enfer avec Pirithoüs, pour enlever Proserpine; mais Pluton l'enchaîna, et il ne fut délivré que par Hercule. Cependant Virgile nous le représente comme habitant de l'enfer, et condamné "éternellement" à expier ses rapts, sa luxure et ses violences :

. . . . . . Sedet æternumque sedebit
Infelix Theseus.

THESPIS, créateur de la tragédie, vers l'an 536 avant J.-C. Il était né à Iscarie, petit bourg de l'Attique. Thespis avait remarqué, dans les fêtes de Bacchus, un des chanteurs monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur; cela lui donna l'idée d'introduire un acteur qui récitai quelques discours entre deux chant

du chœur.] Cette nouveauté le fit regarder comme l'inventeur de la tragédie, genre de poésie très-grossier et très-imparfait dans son origine. Thespis barbouillait de lie de vin le visage de ses acteurs, et les promenait de village en village sur un tombereau, d'où ils représentaient leurs pièces. C'est au moins ce qu'Horace nous en apprend dans son Art poétique :

Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis :
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.

[Solon eut la curiosité de voir jouer l'*Alceste* de Thespis; et, après la représentation, il lui reprocha de mentir si publiquement. — « Mais ce n'est qu'un jeu, » dit Thespis; — « Oui, reprit le législateur, mais si nous approuvons un tel jeu, nous le retrouverons bientôt dans nos contrats. » Il bannit d'Athènes Thespis, qui parcourut les villes voisines avec son char et ses acteurs. Il inventa bientôt le masque, qui d'abord ne fut que de toile. On connaît les titres de quelques unes des pièces de Thespis, comme *Alceste*; le *Combat de Pélias* ou *Phobas*; *les Prêtres*; les *jeunes Grecs* et *Panthée*. Voyez le *Voyage du jeune Anacharsis*, par Barthélemi.]

THESSALUS, médecin de Néron, né à Tralles en Lydie, d'un cardeur de laine, se vantait d'avoir seul trouvé le véritable secret de la médecine, et traitait d'ignorants tous les médecins qui l'avaient devancé, sans épargner même Hippocrate. Il écrivit, contre les " Aphorismes " de cet auteur, un ouvrage qui est cité par Galien et par les anciens. Il mourut à Rome, où l'on voit son tombeau dans la voie Appienne, et sur lequel il avait fait graver ce titre : " *Vainqueur des médecins* ". La trempe de son esprit avait beaucoup d'analogie avec celle de Paracelse.

* THÉVENARD (Le comte Antoine), vice-amiral, ministre de Louis XVI, pair de France, etc., naquit à Saint-Malo, le 7 décembre 1733, d'une famille noble. Après avoir fait ses études et appris les sciences exactes, il entra dans la marine marchande, et à l'âge de 14 ans, il était déjà lieutenant sur des bâtiments de commerce commandés par son père. Il passa au service de la compagnie des Indes en 1757, et obtint, en 1768 le grade de capitaine de vaisseau pour cette compagnie. Les services signalés qu'il rendit, et la réputation dont il jouissait parmi tous les marins français, éveillèrent l'attention du gouvernement, qui voulut acquérir un sujet aussi distingué. Le roi le nomma capitaine de frégate en 1770, et capitaine de vaisseau en 1773, en même temps qu'il lui accorda la croix de Saint-Louis. Il se distingua dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique. Louis XVI l'éleva au grade de brigadier des armées navales en 1782, et lui conféra, deux ans après, celui de chef d'escadre. La bravoure et le zèle avec lesquels il remplit ces divers emplois lui méritèrent que Louis XVI l'appelât au ministère de la marine; mais, dans ces circonstances difficiles, il fallait un homme rare pour pouvoir résister au choc des différents partis et des nombreux ennemis du trône. Il résigna sa place en 1791, c'est-à-dire dans la même année qu'il y était entré. Il resta quelque temps sans activité de service; mais il commanda ensuite et successivement la marine de presque tous les ports de France. En 1801, il fut nommé préfet maritime et vice-amiral, obtint le cordon de la Légion-d'Honneur en 1804, et en 1810, il

fut membre du sénat conservateur. Lors de la restauration, en 1814, Louis XVIII lui fit le plus gracieux accueil, et le créa pair de France. Il mourut le 9 février 1815, âgé de 82 ans, lorsque le roi venait de le nommer commandeur de l'ordre militaire de Saint-Louis. Le comte Thévenard a laissé des *Mémoires relatifs à la marine*, 1800, 4 vol. in-8°,

* THÉVENEAU (Charles), mathématicien et poète, naquit à Paris en 1759. Après avoir achevé ses études au collége Mazarin, il fit de si grands progrès dans les mathématiques, qu'à l'âge de quinze ans il les professa à Brest dans l'ancienne école de la marine royale. Théveneau réunissait deux talents qui se trouvent rarement ensemble: il faisait, avec une facilité étonnante, et les calculs et les vers. Il possédait les langues anciennes, et connaissait parfaitement les classiques latins et grecs; mais malheureusement il était trop adonné aux boissons fortes. Son insouciance et son peu de sobriété le réduisant souvent à un état voisin de la misère, il se soumettait alors à corriger les ouvrages de ' quelques auteurs ' (qui se donnaient bien de garde de le dire), et il relisait des épreuves pour les imprimeurs. | Telle était sa force dans les mathématiques, qu'en corrigeant les épreuves d'une édition des œuvres de Bezout, il a reconnu et rectifié des erreurs de ce célèbre mathématicien. Sa mémoire était prodigieuse: on l'a vu parcourir des ouvrages nouveaux, et, après une simple lecture de passages qui lui plaisaient, les réciter en entier. Peu de poètes ont su exprimer leurs pensées avec plus de précision, et en même temps avec plus de clarté. On se rappelle les deux vers latins qu'il fit sur Buonaparte et qu'il envoya aux journalistes, avec invitation et même défi à tous les poètes de les traduire en deux vers français. Après de nombreux et inutiles essais, qui furent insérés dans les journaux, l'auteur seul en donna la traduction en deux vers, en français, en anglais et en grec. Théveneau avait fait connaître ses talents pour la poésie par la plupart des pièces ci-après indiquées, lorsqu'un riche particulier, nommé Moret, lui proposa de composer un poème sur Charlemagne, en lui assignant mille écus par an pendant tout le temps qu'il emploierait à cette composition. Le mathématicien-poète se mit à l'ouvrage, fit en prose le plan de ce poème, qu'on lit avec intérêt. Il en avait achevé, en vers, le premier chant et une partie du second, lorsque son Mécène mourut. Cet événement replongea Théveneau dans le besoin. On prétend que le gouvernement lui accorda une pension de 600 livres.| Méprisé pour ses vices, et trop peu apprécié pour ses talents, Théveneau mourut à Paris le 4 juillet 1821, âgé de soixante-deux ans. On a de lui: | *Cours d'arithmétique à l'usage des écoles centrales et du commerce*, 1800, in-8°; | *Plan du poème de Charlemagne, suivi du premier chant en vers et d'un choix de poésies diverses*, 1804, in-8°; | *Ode sur la dernière campagne*, 1806, in-8°; | L'*Illusion*, poème précédé du *Règne de la terreur*, du *Voyage du roi à Varennes*, d'*Hercule au Mont-Œta*; suivi de *la Construction des hôpitaux*, de *la Mort de Brunswik*, et d'*autres poésies*, Paris, Guillaume, 1817, in-18, fig. Il a eu une grande part aux ouvrages suivants: |*Leçons élémentaires de mathématiques, par de Lacaille, augmentées par Maire, deuxième édition, revue*

et corrigée par Théveneau, 1798, in-8°; | *Éléments d'algèbre par Clairaut*, sixième édition, *avec des notes et des additions très-étendues*, précédée d'un *Traité d'arithmétique*, par Théveneau, 1801, 2 vol. in-8°; | *Cours d'arithmétique à l'usage des gardes du pavillon de la marine*, etc., *avec des tables de logarithmes*, par Théveneau, etc., troisième édition, première partie, 1802; | *Cours de mathématiques pures, par Lacaille, augmenté par Maire, et éclairci* par Théveneau, Paris, 1807, in-8°, fig. Il a en outre donné des articles à l'*Ami des arts* publié en 1797 par M. Auguste de La Bouisse. On trouve, du même Théveneau, plusieurs *poésies latines et françaises* inédites dans le "Journal anecdotique et Feuille d'affiches de la ville de Castelnaudary", 1822, in-8°, et on a inséré une "Notice" sur sa vie, dans le même recueil, au t. 2 p. 123. Théveneau a revu et corrigé la traduction du *Théâtre tragique d'Alexandre Soumarou, traduit du russe par M. Papadopoulo*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. On lui attribue aussi différents *poëmes* et autres *poésies* qui n'ont point paru sous son nom. Personne n'a contesté à Théveneau des connaissances réelles dans les sciences exactes, et on lui accorde, comme poëte, beaucoup de verve, des pensées profondes et neuves, un style plein de chaleur et rempli d'images, ainsi que le prouve le premier chant de son poëme de Charlemagne.

THÉVENIN (François), célèbre chirurgien oculiste, né à Paris vers l'an 1590, acquit beaucoup de réputation dans son art, et devint chirurgien ordinaire de Louis XIII. Il mourut en 1656, et a laissé en manuscrit trois ouvrages imprimés en un seul volume par Guillaume Pailhon, son neveu, avec ce titre : *Œuvres de Thévenin, contenant un Traité des opérations de chirurgie, un Traité des tumeurs, un Dictionnaire grec pour la médecine*, Paris, 1658, in-8°. Ce dernier ouvrage surtout est bien fait et très-utile.

THÉVENOT (Melchisédech), naquit à Paris vers 1620, avec une passion extrême pour les voyages; et dès sa jeunesse, il quitta sa patrie pour parcourir l'univers. Il ne vit néanmoins qu'une partie de l'Europe; mais l'étude des langues, et le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs et des costumes des différents peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connaissance des pays étrangers, que s'il y eût voyagé lui-même. Une autre inclination de Thévenot était de ramasser de toutes parts les livres et les manuscrits les plus rares. La garde de la bibliothèque du roi lui ayant été confiée, il l'augmenta d'un nombre considérable de volumes qui manquaient à ce riche trésor. Thévenot assista au conclave tenu après la mort d'Innocent X; il fut chargé de négocier avec la république de Gênes, en qualité d'envoyé du roi. Il remplit cet emploi avec succès. Une fièvre double-tierce, qu'il rendit continue par une diète opiniâtre, l'emporta en 1692, à soixante-onze ans. On a de lui : | des *Voyages*, 1696, 2 vol. in-fol., dans lesquels il a inséré la *Description d'un niveau* de son invention, qui est plus sûr et plus juste que les autres niveaux dont on s'était servi auparavant; | l'*Art de nager*, 1696, in-12. Il faut joindre au recueil intéressant et curieux de ses *Voyages* un petit vol. in-8°, imprimé à Paris en 1681. C'est lui qui le premier proposa les alvéoles des ruches, comme étant de la même grandeur

dans tous les pays du monde, pour un étalon invariable de mesure. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er janvier 1776, page 20), idée qui n'a point été suivie, soit que la supposition ne soit point rigoureusement vraie, soit que la petitesse de l'objet ait paru donner lieu à des inexactitudes, soit enfin que la variété des mesures, poids, monnaies autres objets de cette nature, tienne, comme celle des langues, à la nature de l'homme et aux dispositions de la Providence. (*Voyez* LEIBNITZ.) — Il ne faut pas le confondre avec Jean THÉVENOT, mort en 1667, auteur d'un *Voyage en Asie*, Amsterdam, 1727, 5 vol. in-12, et qui apporta, dit-on, le café en France, ce que quelques-uns ont faussement attribué à Melchisédech Thévenot. Il y a une ancienne édition du *Voyage en Asie*, en 3 vol. in-4°.

THÉVET (André), d'Angoulême, se fit cordelier, et voyagea en Italie, dans la Terre-Sainte, en Egypte, dans la Grèce et au Brésil. De retour en France en 1556, il obtint du pape la permission de quitter le cloître pour prendre l'habit ecclésiastique. La reine Catherine de Médicis le fit son aumônier, et lui procura les titres d'historiographe de France et de cosmographe du roi. On a de lui : | une *Cosmographie*; | une *Histoire des hommes illustres*, Paris, 1584, in-fol., et 1671, in-12, 8 vol.; compilation maussade, pleine d'inepties et de mensonges; | *Singularités de la France antarctique*, Paris, 1558, in-4° : livre peu commun; | plusieurs autres ouvrages peu estimés. L'auteur s'y montre trop crédule, et entasse beaucoup de choses sans choix et sans goût. Sa *Cosmographie* est pleine de fautes, dont quelques-unes font suspecter sa bonne foi. « Deux ans après son retour de l'Amérique, dit la Martinière, voulant flatter Henri II, il dressa une carte où il mit une ville nommée "Ville-Henri"; il la mit encore dans sa *Cosmographie*, où il la nomma "Henri-Ville". Cependant Léri, qui ne partit du Brésil qu'un an et demi après Thévet, assure qu'il n'y a jamais eu aucune forme de bâtiment, encore moins ni village ni ville dans l'endroit où Thévet place cette ville imaginaire. » Cet écrivain peu judicieux et d'un naturel inquiet, mourut en 1590, à quatre-vingt-huit ans.

THIARD ou TYARD DE BISSY (Ponthus DE), évêque de Châlons, naquit à Bissy dans le diocèse de Mâcon, en 1521, du lieutenant-général du Mâconnais. Les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie et la théologie l'occupèrent tour-à-tour. Il fut nommé à l'évêché de Châlons par le roi Henri III, en 1578. On a de lui : | des *Poésies françaises*, in-4°, Paris, 1573; | Des *Homéliers*, | *Discours philosophiques*, in-4°, et divers autres ouvrages en latin, in-4°. Ronsard dit qu'il fut l'introducteur des *sonnets* en France; mais il ne fut pas celui de la bonne poésie. Ses vers, si applaudis autrefois, sont insupportables aujourd'hui; il ont cependant le mérite de la délicatesse d'expression et d'idées dans un siècle où la poésie, qui vit d'images, s'en permettait souvent de malhonnêtes. Ce prélat mourut en 1605, à quatre-vingt-quatre ans. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie la vigueur de son corps et la force de son esprit. Il soutenait, dit-on, cette force par le meilleur vin, qu'il buvait toujours sans eau.

THIARD DE BISSY (Henri DE), de la même famille que le précédent, devint docteur de la maison et société de Sorbonne, puis évêque de

Toul en 1687, ensuite de Meaux en 1704, cardinal en 1715, et enfin commandeur des ordres du roi. On a de lui plusieurs ouvrages en faveur de la constitution Unigenitus. Ce cardinal mourut en 1737, à quatre-vingt-un ans, avec une grande réputation de savoir et de piété. Les éloges et les regrets des catholiques honorèrent peut-être moins sa mémoire, suivant la réflexion de saint Jérôme, que la haine et les calomnies des sectaires. Son *Traité théologique sur la constitution Unigenitus*, en 2 vol. in-4°, passe pour un des plus estimés et des plus complets sur cette matière. S'il est vrai, comme on l'a dit, que cet ouvrage soit du P. Germon, il n'en est pas moins certain que le cardinal n'en avait pas besoin, et que son adoption n'est qu'une approbation réfléchie. Le cardinal rend lui-même compte, dans la préface, des mesures qu'il a prises pour constater le mérite du manuscrit qui lui avait été présenté. Ses *Instructions pastorales*, 3 vol. in-4°, montrent un zèle vif pour l'ùnité de la foi et la soumission aux décrets de l'Église.

THIARNI (Alexandre), dit l'« Expresssif », peintre de l'école de Bologne, enrichit cette ville de ses tableaux. Sa manière est grande, son coloris est ferme et vigoureux; il a rendu heureusement les différentes passions. Ce peintre, né à Bologne en 1577, mourut âgé de quatre-vingt-onze ans, en 1668.

THIBAULT (Saint), ou THIBAUD, prêtre, né à Provins, d'une famille illustre, se sanctifia par les exercices de la vertu et de la mortification. Il mourut l'an 1066, auprès de Vicence en Italie, où il était allé se cacher pour servir Dieu avec plus de liberté.

THIBAULT VI, comte de Champagne, de Brie, et roi de Navarre, né posthume en 1205, mort à Pampelune en 1253, était fils de Thibault V et de Blanche, fille de Sanche-le-Sage, roi de Navarre. Il monta sur le trône de Navarre après la mort de Sanche-le-Fort, son oncle maternel, en 1234. Thibault servit Louis VIII, son souverain, dans la guerre contre les Albigeois; mais après quarante jours il se retira; c'était le terme voulu, comme grand-vassal. Il s'embarqua quelques années après pour la Terre-Sainte. De retour dans ses états, il cultiva les belles-lettres. Il aimait beaucoup la poésie, et répandit ses bienfaits sur ceux qui se distinguaient dans cet art. Il s'amusa même quelquefois avec succès à faire des chansons. L'évêque de la Ravalière a publié avec des observations les *Chansons* du comte de Champagne, faites en l'honneur de Blanche de Castille, mère de St. Louis, 2 v. in-12, 1742.

* THIBAULT (François-Timothée), jurisconsulte et poète, naquit à Nanci en 1700, exerça la profession d'avocat, et devint procureur-général de la chambre des comptes de sa ville natale. Il cultiva la poésie, mais sans beaucoup de succès, et fut membre de l'académie de Nanci. Il a laissé : | *Tableau de l'avocat*, Nanci, 1737, in-12; | *Histoire des lois et usages de la Lorraine et du Barrois dans les matières bénéficiales*, ibid., 1763, in-folio; | *Recueil d'épigrammes;* | *Ode sur l'eucharistie*; | *Discours académiques;* | *La femme jalouse*, comédie en cinq actes et en vers. On prétend que Desforges a puisé dans cette pièce l'idée de la sienne qui porte le même titre, et qui est aussi en cinq actes et en vers. Thibault mourut à Nanci, en juillet 1777.

* THIBAULT, prêtre, inspecteur général de l'université, né à Châlons-sur-Marne ou dans les environs, d'une famille obscure, mort le 28 mars 1830, fut ordonné prêtre par l'évêque intrus du département de la Marne, Diot, qui lui conféra, à vingt-deux ans et cinq mois, sans dispense d'âge et sans observer les interstices, tous les ordres en trois mois. Thibault entra ensuite dans les armées, fit plusieurs campagnes et reçut même une blessure, pour laquelle il obtint une pension. Ayant pris la carrière de l'enseignement, il y fit un chemin rapide. Proviseur du collége royal de Nanci, puis de celui de Saint-Louis, il devint inspecteur général, et fut destitué sous le ministère de M. de Frayssinous.

*THIBAUT (Anne-Alexandre-Marie), curé de Souppes, près Nemours, avant la révolution, et député du clergé aux états-généraux de 1789, vota constamment avec la majorité de l'assemblée nationale, et fut nommé évêque constitutionnel du Cantal. A la convention nationale, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple et pour le sursis, mérita d'être attaqué plusieurs fois par Carrier, Couthon et Robespierre, déploya une assez grande fermeté contre les mesures des terroristes, et devint secrétaire de l'assemblée. Député deux fois au conseil des cinq-cents, il s'y montra favorable à la révolution du 18 brumaire, fut nommé membre du tribunat, et opposa souvent une vive résistance aux envahissements successifs de Buonaparte, qui le comprit, en 1802, dans la première élimination du tribunat. Thibaut mourut dans la retraite en 1812.

*THIBIAT (Nicolas), grand-vicaire et supérieur du grand-séminaire de Metz, mort dans cette ville à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en 1832, fut ordonné prêtre en 1772, et remplit de modestes fonctions dans une chapellenie. La révolution le trouva ferme dans ses principes. Lorsqu'il passa par Sens avec les autres déportés de la Moselle, ses confrères le chargèrent d'adresser un *Discours* de remercîment pour une somme de 300 francs qu'on leur avait distribuée : il s'en acquitta si bien, que son *Discours* lui fut demandé pour être conservé dans les archives de cette ville. Sur les vaisseaux où les prêtres furent entassés à l'île d'Aix, ils avaient formé un conseil de conscience; et, quoiqu'il se trouvât parmi eux plusieurs grands-vicaires et des hommes vénérables par leur âge et par leur science, Thibiat fut jugé digne de siéger à côté d'eux. A Saintes, où les prêtres qui n'avaient pas succombé furent conduits en 1795, on le chargea de la distribution des aumônes, qui furent abondantes; il s'en acquitta avec tant de desintéressement, qu'il ne se réserva rien pour lui-même de toutes les sommes qu'il avait entre les mains. De retour à Metz, il s'attacha à former de bonne heure des jeunes gens aux connaissances et aux vertus du ministère ecclésiastique. Il rassembla quelques élèves qui furent le premier noyau du séminaire, dont on peut le regarder comme le fondateur. Simple dans ses mœurs, il pratiquait éminemment le conseil de la pauvreté évangélique. L'écriture sainte lui était familière, et il l'avait étudiée avec soin. Les évêques qui se succédèrent à Metz lui accordèrent tous leur confiance, et lui donnèrent le titre de premier grand-vicaire.

THIBOUST (Claude-Charles), né à Paris en 1706, fut imprimeur du roi et de l'université. Dégoûté du monde, il entra au noviciat des chartreux; et s'il ne fit pas profession dans la règle de Saint-Bruno, il conserva toute sa vie pour cet institut l'attachement le plus tendre. Cette inclination le porta à faire une traduction en prose française des vers latins qu'on lisait dans leur petit cloître de Paris. Ces vers renferment la *Vie* de saint Bruno, peinte par le Sueur, dans XXI tableaux, qui font l'admiration des artistes et des connaisseurs. Thiboust fit deux éditions de son ouvrage. La première est in-4°, en 1756, sans gravures. Cet imprimeur travaillait à une *Traduction* d'Horace, lorsqu'il mourut le 27 mai 1757, à Bercy, âgé de cinquante et un ans. On a encore de lui la Traduction du poème *de l'Excellence de l'Imprimerie*, poème qu'avait composé son père : il fit paraître cette traduction en 1754, avec le latin à côté.

* THIBOUVILLE (Henri-Lambert d'Erbigny, marquis de), suivit la carrière des armes avec honneur, et fut mestre-de-camp au régiment de la reine, dragons. L'étude des belles-lettres l'occupa presque toute sa vie; ce qui, joint à son caractère incapable d'intrigue, nuisit à son avancement. Il mourut à Paris en 1784, et a laissé : | *l'Ecole de l'amitié*, Paris, 1757, 2 vol. in-12; | *Danger des passions*, ou *Anecdotes sérieuses et égyptiennes*, ibid., 1758, 2 vol. in-12; | *Réponses d'Abeilard à Héloïse*, 1758, in-12; | *Ramire*, tragédie en trois actes, 1759, in-12; | *Télamire*, tragédie en cinq actes, 1759. Ces deux pièces sont fort médiocres : on y trouve cependant quelques scènes intéressantes, et parfois d'assez beaux vers. | Deux *comédies-proverbes*, en trois actes chacune et en vers.

* THIÉBAUD (Dom Benoît), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, et profès de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon, où il avait prononcé ses vœux, le 11 juillet 1700, était un religieux instruit et laborieux. Il avait fait d'immenses recherches sur tout ce qui concerne l'ordre de Saint-Benoît. Le résultat de ce travail fut un ouvrage important, intitulé : *Bibliothèque générale et particulière des auteurs de tous les ordres et congrégations dans lesquels on pratique la règle de saint Benoît, avec l'histoire de leur vie, le catalogue, la chronologie et les différentes éditions de leurs ouvrages ; et, à la fin, l'état présent de l'ordre de Saint-Benoît, où l'on trouve l'histoire de tous les ordres, congrégations et monastères de l'un et de l'autre sexe qui les composent*, 7 vol. in-4°, restés manuscrits, et conservés jusqu'à la révolution dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon. L'auteur employa vingt ans à composer cette collection. Quelques uns l'ont mal à propos confondue avec la *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît*, Bouillon, 1777, 4 vol. in-4°, et ont prétendu que don Thiébaud en était l'auteur. Celle-ci est de dom *Jean-François*, religieux de la même congrégation. (*Voy.* François, dom Jean, et le *Dictionnaire des anonymes*, n° 502.) Don Jean-François avait connaissance de l'ouvrage de son confrère; il assure, tome 3, page 127 du sien, « qu'il n'a point eu l'avantage de voir ces sept volumes (manuscrits), mais qu'il a eu celui d'avoir et de profiter d'un autre

exemplaire de cet ouvrage, apparemment le premier brouillon, en 5 volumes in-4° d'histoire suivie, et en un volume in-4° de supplément, qui appartenaient à la bibliothèque de Saint-Mathias de Trèves. » Dom Benoît Thiébaud mourut à Saint-Vincent de Besançon, le 5 février 1766.

* THIÉBAULT (Dieudonné), littérateur, naquit à la Roche, près Remiremont, le 26 décembre 1733, fit ses études avec succès, et voyagea dans plusieurs parties de l'Europe. demeura près de vingt ans à Berlin, et à son retour en France, il fut nommé proviseur du lycée de Versailles. Il connaissait à fond les langues allemande et italienne, et faisait d'assez jolis vers dans cette dernière langue. L'académie des Arcades de Rome le reçut dans son sein, et il fut aussi membre de celles de Berlin, Lyon, etc. Il est mort à Paris en 1807, âgé de soixante-quatorze ans; et on a de lui, outre plusieurs *articles* dans le Dictionnaire de l'élocution française, Paris, 1769, 2 vol.: | *Les Adieux du duc de Bourgogne et de Fénelon, son précepteur*, ou *Dialogue sur les gouvernements*, 1772, Paris, 1788, 1 vol. in-12. L'auteur y examine les différentes formes du gouvernement, croit que la France a besoin de plusieurs réformes, et voudrait qu'elle les dût à son roi, afin d'éviter les résultats d'une grande secousse politique. | *Traité du style*; | *Nouveau plan d'enseignement public*, Rouen, 1766; | sur *la librairie et la liberté de la presse*, Paris, 1789, 2 vol. in-12; | sur *l'enseignement des écoles centrales*, ibid., 1797; | *Traité sur l'esprit public*, Strasbourg, 1798; | *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, Paris, 1804, 5 vol. in-8°. C'est un recueil très-curieux d'anecdotes sur les personnages les plus remarquables de la cour de Berlin, et qui contient des réflexions intéressantes sur des matières de politique, d'histoire et de littérature. On pourrait cependant reprocher à l'auteur quelques détails trop longs. Il a en outre fourni plusieurs *articles* et *dissertations* aux Mémoires de l'académie de Berlin, au Journal d'instruction publique par Borelli, etc.

* THIÉBAULT, curé de la paroisse de Sainte-Croix de Metz, et professeur de théologie, avait été supérieur du séminaire de cette ville. Il fut député aux états-généraux de 1789, siégea dans l'assemblée constituante, et vota avec le côté droit. Lorsque cette assemblée eut terminé ses séances, il émigra avec la majeure partie du clergé resté fidèle. Il mourut pendant son émigration, à Elsenfeld-sur-le-Mein, en 1791. On a de lui: | *Homélies sur les Évangiles*, 4 vol. in-8°, Metz, 1761; | *Homélies sur les Épîtres*, 4 vol. in-8°, Metz, 1766; | *Doctrine chrétienne en forme de prônes*, 6 vol. in-12, Metz, 1772.

THIEFFENTALER (Joseph), jésuite, naquit à Bolsano, dans le comté de Tyrol. Étant entré dans la société de Jésus, ses supérieurs le destinèrent aux missions. Il alla s'embarquer en Portugal, pour l'Inde, en 1743. A l'exemple de la plupart de ses confrères, envoyés dans ces pays lointains pour y porter le flambeau de la foi, en même temps qu'il travaillait à en amener les peuples à la connaissance de l'Évangile, il s'occupait de recherches qui pussent être utiles aux sciences et aux arts. On a de lui: | *Géographie de l'Indoustan*; | une *Histoire naturelle de l'Inde*; | un ouvrage *sur la religion des Brames*: | *Trois cartes du cours du Gange et du Gangra*. De tous ces écrits,

on n'a que ceux qui concernent la géographie. Ils furent publiés par Jean Bernouilli, sous le titre de *Description historique et géographique de l'Inde*, Berlin, 1786, in-4°; elle est enrichie de notes et de remarques des travaux d'Anquetil du Perron et du major Rennel; elle est aussi accompagnée de cartes. Thieffenthaler ne revint point en Europe. Il vivait encore en 1786, et se trouvait alors à Agra.

THIERRI Ier, roi de France, 5e fils de Clovis II, et frère de Clotaire III et de Childebert II, monta sur le trône de Neustrie et de Bourgogne, par les soins d'Ebroin, maire du palais, en 670. Mais peu de temps après, il fut rasé par ordre de Childéric, roi d'Austrasie, et renfermé dans l'abbaye de Saint-Denys. Après la mort de son adversaire, en 673, il reprit le sceptre, et se laissa gouverner par Ebroin, qui sacrifia plusieurs têtes illustres à ses passions. Pépin, maître de l'Austrasie, lui déclara la guerre, et le vainquit à Testri en Vermandois, l'an 687. Ce prince, que le président Hénault nomme « Thierri III, » mourut en 691, à trente-neuf ans. Il fut père de Clovis III et de Childebert III, rois de France.

THIERRI II ou IV, roi de France, surnommé « de Chelles, » parce qu'il avait été nourri dans ce monastère, était fils de Dagobert III, roi de France. Il fut tiré de son cloître pour être placé sur le trône, par Charles Martel, en 720. Il n'eut de roi que le titre, et son ministre en exerça toute l'autorité. Thierri mourut en 737, à 25 ans. Après sa mort il y eut un interrègne de 5 ans, jusqu'en 742.

THIERRI Ier ou THÉODORIC, roi d'Austrasie, fils de Clovis Ier, roi de France, eut en partage, l'an 511, la ville de Metz, capitale du royaume d'Austrasie, l'Auvergne, le Rouergue et quelques autres provinces qu'il avait enlevées aux Visigoths, pendant la vie de Clovis son père. En 515, une flotte de Danois ayant débarqué à l'embouchure de la Meuse, pénétra jusque dans ses terres. Théodebert son fils, qu'il envoya contre eux, les vainquit et tua Clochilaïc, roi de ces barbares. Il se ligua en 528 avec son frère Clotaire Ier, roi de Soissons, contre Hermenfroi, qu'ils dépouillèrent de ses états, et qu'ils firent précipiter du haut des murs de Tolbiac, où ils l'avaient attiré sous la promesse de le bien traiter. Dans ces entrefaites, Childebert son frère, roi de Paris, se jeta sur l'Auvergne. Thierri courut à sa défense, et obtint la paix les armes à la main. Il mourut au bout de quelque temps, en 534, après un règne de vingt-trois ans, âgé d'environ cinquante-un ans. Thierri était brave à la tête des armées, et sage dans le conseil; mais il était dévoré par l'ambition, et se servait de tout pour la satisfaire. Il fut le premier qui donna aux Boïens, peuples de Bavière, des lois qu'il avait fait dresser par d'habiles jurisconsultes. Théodebert son fils lui succéda.

THIERRI II ou THÉODORIC-LE-JEUNE, roi de Bourgogne et d'Austrasie, deuxième fils de Childebert, naquit en 587. Il passa avec Théodebert II, son frère, les premières années de sa vie sous la régence de la reine Brunehaut, leur aïeule. Théodebert ayant ôté à Brunehaut le gouvernement du royaume, cette princesse irritée se retira à Orléans vers Thierri, à qui elle persuada de prendre les armes contre son frère, l'assurant qu'il n'était point fils de Childebert, et qu'elle l'avait supposé à la place de son fils aîné, qui était mort. Thierri suivit ce conseil (*V.* THÉODEBERT), et mourut peu après de dys-

senterie, à Metz, l'an 613, lorsqu'il se préparait à faire la guerre à Clotaire, roi de Soissons. On trouve dans quelques chroniqueurs touchant Thierri, plusieurs faits qui sont très-incertains, du moins quant aux principales circonstances : il est constant qu'on a mis sur le compte de Brunehaut plus d'une atrocité dont il n'est pas difficile de la justifier, quoiqu'il soit impossible de faire de cette princesse une apologie complète.

THIERRI DE NIEM, natif de Paderborn en Westphalie, secrétaire de plusieurs papes, passa environ 50 ans à la cour de Rome. Il accompagna Jean XXIII au concile de Constance, et il mourut peu de temps après, vers l'an 1417, dans un âge avancé. On a de lui : | une *Histoire du schisme des papes*, Nuremberg, 1592, in-folio. Cet ouvrage, divisé en 3 livres, s'étend depuis la mort de Grégoire XI jusqu'à l'élection d'Alexandre V; | un autre livre qui renferme la *Vie* du pape Jean XXIII, à Francfort, 1620, in-4°; | le *Journal* de ce qui se passa au concile de Constance, jusqu'à la déposition de ce pape; | une *Invective* véhémente contre cet infortuné pontife, son bienfaiteur; | un *livre touchant les priviléges et les droits des empereurs aux investitures des évêques*, dans *Schardii syntagma de imperiali jurisdictione*, Strasbourg, 1609, in-fol. Thierri, homme austère et chagrin, fait un portrait hyperbolique de la cour de Rome et du clergé de son temps; il écrit d'un style dur et barbare, et ne sera guère lu de ceux qui ont plus de goût et de jugement que lui.

* THIERRI (Jean), aveugle, connu par son instruction, né vers la fin du XVIe siècle à Pin, bailliage de Vesoul, mort vers 1660, se fit recevoir docteur en théologie et en droit à l'université de Dôle, prêcha même et avec talent, ouvrit à Besançon une école dont sortirent plusieurs élèves distingués, et publia : *Definitiones philosophiæ*, Pin, 1634, in-24.

THIERS (Jean-Baptiste), savant bachelier de Sorbonne, naquit à Chartres vers 1636, d'un cabaretier. Après avoir professé les humanités dans l'université de Paris, il fut curé de Champrond, au diocèse de Chartres, où il eut, avec l'archidiacre, des démêlés dont l'issue ne lui fut pas favorable. Il se brouilla ensuite avec le chapitre de Chartres, pour des raisons qui n'étaient pas plus solides. Il fut obligé de quitter ce diocèse, et il permuta sa cure avec celle de Vibraie au diocèse du Mans, où il mourut âgé de soixante-cinq ans, en 1703. Cet écrivain avait une mémoire prodigieuse et une érudition très-variée; mais son caractère était bilieux, satirique et inquiet. Il avait beaucoup de goût pour le genre polémique, et il se plaisait à étudier et à traiter des matières singulières. Il a exprimé dans ses livres le suc d'une infinité d'autres; mais il ne choisit pas toujours les auteurs les plus autorisés, les plus solides et les plus exacts. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité des superstitions*, en 4 vol. in-12; ouvrage d'une grande érudition, quelquefois peu exact et assez prolixe. L'auteur aurait pu se dispenser de ramasser toutes les pratiques superstitieuses répandues dans les livres défendus, auxquelles personne ne songeait. En général, une longue et inutile énumération d'abus est toujours dangereuse pour des esprits faibles ou peu justes, qui ne distinguent pas la substance d'avec la rouille qui la ronge. Sa critique est souvent âpre et outrée, et condamne des choses qui pouvaient être

envisagées sous un jour plus favorable. Il y a même des endroits qui donnent à penser sur le compte de l'auteur, par l'affectation avec laquelle il accumule les sophismes et les sarcasmes des hérétiques, pour leur opposer ensuite les réponses les plus faibles. C'est ainsi qu'en parlant (tome 2, page 288) de la procession de la Fête-Dieu, il répète les horreurs que les sectaires ont dites contre cette prétendue idolâtrie, et se contente de répondre que la procession date depuis 300 ans, et que le concile de Trente l'a approuvée : comme si la présence réelle, et l'adoration qui en est une suite nécessaire, dépendaient de cette procession. | *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'autel*, Paris, 1663, 2 volumes in-12. L'auteur paraît condamner l'usage et la pratique actuelle de l'Eglise, et vouloir tout ramener aux anciens temps; sans considérer que les erreurs de Calvin, et d'autres ennemis de la présence réelle, ont raisonnablement porté l'Eglise à donner plus de pompe et de solennité, ainsi que des occasions plus fréquentes à l'adoration de ce divin mystère. | *L'Avocat des pauvres, qui fait voir les obligations qu'ont les bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Eglise*, Paris, 1676, in-12; | *Dissertations sur les porches des églises*, Orléans, 1679, in-12; | *Traité de la clôture des religieuses*, Paris, 1681, in-12. Ce n'est qu'un recueil de décrets des conciles et des statuts synodaux sur cette matière. L'auteur, qui n'a presque fait que compiler, interdit aux médecins et aux évêques mêmes l'entrée des maisons des filles; en général, le goût de l'exagération et du paradoxe semble avoir dirigé ses recherches. | *Exercitatio adversus Joannem de Launoy*; | *De retinenda in ecclesiasticis libris voce Paracli-tus* (Voyez SANREY); | *De festorum dierum imminutione liber*; | *Dissertation sur l'inscription du grand portail du couvent des cordeliers de Reims*, conçue en ces termes : *Deo Homini et B. Francisco, utrique crucifixo*, 1670, in-12. La critique de l'auteur sur cette inscription singulière et très-condamnable, est judicieuse et pleine de bonne théologie. | *Traité des jeux permis et défendus*, Paris, 1686, in-12; | *Dissertation sur les principaux autels des églises, les jubés des églises et la clôture du chœur des églises*, Paris, 1688, in-12; | *Histoire des perruques, où l'on fait voir leur origine, leur usage, leur forme, l'abus et l'irrégularité de celles des ecclésiastiques*, Paris, 1690, in-12; | *Apologie de M. l'abbé de la Trappe contre les calomnies du P. de Sainte-Marthe*, Grenoble, 1694, in-12; | *Traité de l'absolution de l'hérésie*; | *Dissertation sur la sainte Larme de Vendôme*, Paris, 1699, in-12; | *De la plus solide, de la plus nécessaire et la plus négligée des dévotions*, 1702, 2 vol. in-12; | des *Observations sur le nouveau bréviaire de Cluny*, 1704, 2 vol. in-12; | *Critique* du livre des Flagellants, de l'abbé Boileau; elle eut peu de succès : c'est une réfutation faible et ennuyeuse, quoique fondée en raison pour le fond des choses, et dirigée contre un ouvrage qui prêtait à des critiques solides. | un *Traité des cloches*, 1721, in-12; | *Factum contre le chapitre de Chartres*, in-12; | *La Sauce-Robert, ou Avis salutaire à messire Jean-Robert, grand-archidiacre*, 1re partie, 1676, in-8°; 2e partie, 1678, in-8°; | *La Sauce-Robert justifiée, à M. de Riantz, procureur du roi au Châtelet, ou Pièces employées pour la justification de la Sauce-Robert*,

1679, in-8°. Ces trois brochures, qui se relient en un seul volume, prouvent le goût de l'auteur pour la satire, et ce genre d'inconséquence qui caractérise presque toujours les hommes dominés par l'esprit de censure et de réforme. La collection complète des Œuvres de Jean-Baptiste Thiers forme 38 volumes in-8° ou in-12. Elle est maintenant peu estimée, quoique rare.

* THILLAYE (Jean-Baptiste), chirurgien, né à Rouen, le 2 août 1752, eut pour maître Le Cat, vint à Paris, fut prevot de l'école-pratique, puis en 1784 membre du collége et de l'académie royale de chirurgie, et professeur d'anatomie. Il conserva le même titre lors de l'établissement des nouvelles écoles, et il était en outre conservateur des collections à celle de Paris. Ses cours étaient très-suivis et avaient pour objet la description des drogues usuelles de médecine et celle des instruments de chirurgie. Thillaye était aussi chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Antoine. Il est mort le 3 mars 1822, âgé de soixante-dix ans, et a laissé : | *Traité des bandages et appareils*, Paris, 1798, in-8°; troisième édition, 1815, in-8°; traduit en allemand par J.-G.-F. Gruber, Leipsick, 1798, in-8°. C'est l'ouvrage le plus complet, le plus utile en ce genre. | *Eléments d'électricité et de galvanisme, par M. Georges Singer, traduits de l'anglais et augmentés de notes*, Paris, 1816, in-8°. Outre ses talents en chirurgie, Thillaye avait le mérite d'écrire avec pureté, et d'une manière claire et précise.

THIOUT (Antoine), habile horloger de Paris, mort en 1767, s'est fait un nom par un savant *Traité d'Horlogiographie*, 1741, 2 v. in-4°, avec figures. Il fut le rival de Julien Le Roy, pour les connaissances théoriques, et pour l'art de les mettre en pratique.

* THIRION (Denis), député à la convention nationale, naquit en Lorraine vers l'an 1750, et était professeur de rhétorique à Metz à l'époque de la révolution. Il en embrassa les principes avec chaleur, et en 1792, le département de la Moselle le nomma député à la convention nationale. Il y montra, contre le malheureux Louis XVI, un acharnement qui tenait du délire; il vota sa "mort" sans appel et sans sursis : il demanda en même temps que cette peine fût abolie, « parce que, disait-il, personne ne peut être aussi criminel que le tyran ». Lié avec tous les jacobins, et notamment avec Marat, il le défendit le 26 février 1793; il provoqua ensuite la loi du "maximum", comme un moyen de mettre un frein à l'avarice des accapareurs. Thirion se déclara en faveur de Robespierre et contre les "Girondins"; et tant que le premier domina à la commune et à la convention, il fut un de ses plus zélés défenseurs. On l'entendit ensuite faire l'éloge de Rossignol, mis en arrestation par Biron; et dans les clubs des jacobins, qu'il fréquentait assidûment, il y attaqua toutes les factions ennemies ou émules de Robespierre. Quand il vit la "montagne" poursuivie par l'indignation de tous les partis, il changea de langage, s'éloigna des jacobins, parla contre eux et contre les sociétés populaires. Il ne tarda cependant pas à revenir à ses premières opinions; et dès le 29 décembre 1794, il se plaignit de la marche rétrograde que prenait la convention. Il paraît qu'il eut part à l'insurrection du 1er prairial : dans cette journée, il occupait le fauteuil

comme secrétaire. Mis en arrestation, il recouvra sa liberté à l'amnistie par laquelle l'assemblée termina ses travaux. Thirion obtint alors la place de commissaire du pouvoir exécutif près les tribunaux de Bruges. Il fut ensuite et successivement professeur de littérature à Namur, puis à Douai, et il y resta jusqu'en 1814. Lors du retour de Buonaparte à Paris, il revint dans cette capitale; mais il ne joua aucun rôle important dans la scène politique, quoiqu'on le vît de nouveau lié avec ses anciens confrères les jacobins. Il disparut à la seconde restauration, et mourut à Metz en 1816.

* THIROUX (Dom Jean-Évangéliste), *bénédictin de la congrégation de Saint-Maur*, naquit à Autun en 1665, d'une famille très-considérée dans cette ville. Il entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1680, et fit profession le 29 avril 1681 dans l'abbaye de la Trinité de Vendôme. Après ses cours, il professa la philosophie et la théologie dans quelques monastères de la congrégation, notamment à Saint-Remi de Reims, et fut ensuite prieur de Nogent-sous-Coucy, et de Saint-Nicaise de Meulan. Pendant qu'il professait à Reims, dom Thierry de Viaixnes, de la congrégation de Saint-Vannes, exerçait aussi cet emploi à Hautvilliers. Le même genre d'occupation, le même goût pour l'étude, et la conformité des sentiments sur des points agités alors, contribuèrent à lier ces deux professeurs. Ce fut pour dom Thiroux la source de beaucoup de désagréments et d'une longue détention. Le 25 octobre 1705, dom Thiroux fut arrêté à Meulan par ordre du roi et conduit à la Bastille. Quelques jours auparavant, dom Thierry de Viaixnes avait été arrêté et mené à Vincennes. On avait saisi les papiers de dom Thiroux, et surtout les cahiers de philosophie et de théologie qu'il avait dictés à ses écoliers, et on sut que des théologiens jésuites les examinaient à Mont-Louis, maison de campagne du P. de La Chaise. Les supérieurs de la congrégation firent les démarches convenables pour délivrer dom Thiroux, ou savoir au moins la cause de sa captivité; mais ils ne purent rien en apprendre. Pour charmer l'ennui de sa prison, et pour ne point perdre par la désuétude le fruit de ses veilles, dom Thiroux s'était avisé de faire chaque jour, dans sa prison, deux leçons de philosophie ou de théologie, comme s'il avait eu des auditeurs. Ayant ensuite obtenu des livres et de quoi écrire, il composa un *Abrégé* de théologie, et apprit aussi l'hébreu et l'anglais de deux ecclésiastiques avec lesquels il avait eu permission de communiquer. Ce religieux demeura à la Bastille jusqu'au 15 février 1710, qu'il fut élargi, et amené à Saint-Germain-des-Prés; mais, quelque temps après, un ordre du roi le relégua à l'abbaye de Bonneval, avec défense d'en sortir, et interdiction de tout office sans une permission préalable, obtenue du gouvernement. On sut alors que quelques écrits sur les affaires du temps, une visite que dom Thiroux et dom de Viaixnes avaient faite au P. Quesnel, en Hollande, une correspondance avec ce Père de la part des deux religieux, avaient été la juste cause de leur disgrâce. Dom de Viaixnes était aussi sorti du donjon de Vincennes, mais avait été traité plus sévèrement. (*Voyez* VIAIXNES.) Louis XIV étant mort le 1er septembre 1715, dom Thiroux fut rap-

pelé à Saint-Germain-des-Prés, et passa de là à l'abbaye de Saint-Denis, où il travailla avec dom Denis de Sainte-Marthe, occupé alors du nouveau *Gallia christiana*. Il y resta jusqu'en 1727. Il passa de là à Corbigny, puis à Molesme, et enfin à Saint-Germain d'Auxerre, où il mourut le 14 septembre 1731. On a de lui : | *Theologia pauperum sacerdotum*, ouvrage composé pour les ecclésiastiques de la campagne. Il est resté inédit et pouvait former trois ou quatre volumes. C'est l'*Abrégé* qu'il composa étant à la Bastille. | *Oraison funèbre de monseigneur le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV*, prononcée dans l'église de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, 1701 ; | une *part* dans les travaux du nouveau *Gallia christiana*. Il coopéra aux trois premiers volumes avec dom Félix Hodin et dom Joseph Duclou ; il dressa des *Mémoires* pour des métropoles entières, et on croit que le 4e tome est son ouvrage.

* THIULEN (Laurent-Ignace), Suédois et prêtre catholique, mort à Bologne le 5 décembre 1832, dans un âge peu avancé, était né à Gottembourg, en Suède, le 22 octobre 1746, d'une famille honorable de Stockholm. Il se rendit dans cette capitale après la mort de son père. Il portait dans ses premières années le nom de Birger : on voulut dans sa jeunesse le placer parmi les pages de la reine ; mais il préféra voyager pour apprendre le commerce. Il se rendit à Lisbonne, puis à Cadix, où se trouvaient alors les jésuites du Mexique qu'on allait déporter en Italie. Thiulen fit la connaissance du savant Iturriaga, qui prit intérêt à lui. Le jeune Suédois avait alors 22 ans ; il s'embarqua secrètement sur le bâtiment qui transportait les jésuites en Italie. Ceux-ci furent débarqués en Corse, et Thiulen partagea d'abord leur prison ; mais ensuite le commandant français à Ajaccio le fit mettre en liberté. Il se rendit à Gênes et de là à Ferrare, où les jésuites du Mexique résidaient, et c'est là qu'il abjura le luthéranisme. Un mariage avantageux lui fut proposé à Ferrare ; mais il préféra entrer dans la compagnie et fut envoyé à Bologne, où il fit les premiers vœux. Bientôt Thiulen fut envoyé au collége de Modène. La suppression de la société, en 1773, le mettait dans un grand embarras. Les marquis Valentin Gonzagua, de Mantoue et Malvezzi, de Bologne, lui offrirent un asile. Il accepta les offres du second, et se fixa à Bologne, où il fut élevé au sacerdoce, et enseigna la rhétorique aux écoles pies. A l'époque de la révolution française, il rédigea la *Gazette de Boulogne*, où il donna des morceaux des gazettes allemandes. Les autres ouvrages qu'on a de lui sont : | le *Tableau général de la Suède*, Bologne, 1790, 2 vol. in-8° : c'est une * Traduction * de Catteau-Calleville ; | *Rébellion des animaux contre l'homme*, 1794, in-8° : c'est un apologue ingénieux en vers ; | *Vocabulaire* pour entendre la langue révolutionnaire, Venise, 1790, 2 vol. in-8° ; | *Réfutation de Bolgeni sur le serment civique* : il avait déjà publié sur ce sujet un opuscule sous le titre d'*Opinions*;...... *Fastes de la révolution française*, 3 vol. in-8°; *Histoire universelle, sacrée et profane* : c'est la suite de celle d'Hardion et Linguet ; il ajouta onze volumes pour l'histoire du dix-huitième siècle, 1804 et 1806 : | *Sur le Zodiaque d'Egypte*, Venise, 1802, * traduction de l'allemand du jésuite Gussmann ; | *Dialogue des*

Morts, Bologne, 1816, 12 vol. Thiulen fut encouragé dans ses travaux par Pie VI, qui lui adressa un bref honorable. Le cardinal Vincenti lui donna des marques d'estime. Gustave III, roi de Suède, lui accorda de son propre mouvement main-levée du bannissement et de la confiscation. Mais ce prince n'existait plus quand le rescrit royal arriva en Italie. Thiulen fut banni de Bologne dans les premières années de la république Cisalpine; il se retira à Rome chez le chargé d'affaires de Suède, jusqu'en 1799, que les Autrichiens occupèrent Bologne. Alors il se hâta d'y retourner; mais il dut en partir après la victoire de Marengo. Venise lui servit d'asile; il s'y occupait à traduire en italien des livres français et allemands. De retour à Bologne, il y habita constamment chez le professeur Atti et ses fils.

THOLA, de la tribu d'Issachar, fut établi juge du peuple d'Israël, l'an 1232 avant Jésus-Christ, et le gouverna pendant vingt-huit ans. C'est sous ce juge qu'arriva l'histoire de Ruth.

* THOMAN (Maurice), jésuite allemand, né à Leutkirch, en Souabe, en 1722, mort vers 1790 à Botzen, dans le Tyrol, fut pris à Goa lors de la suppression de son ordre en Portugal, amené à Lisbonne et jeté dans un cachot humide de la citadelle de Saint-Julien, sur les bords du Tage, où il vécut seize ans. Il a publié en allemand *Vie et Voyage de M. Thoman, ex-jésuite et missionnaire en Asie et en Afrique, écrits par lui-même*, Augsbourg, 1788, in-8°.

THOMAS (Saint), apôtre, surnommé 'Dydime', qui veut dire 'Jumeau', était de la Galilée. Il fut appelé à l'apostolat la seconde année de la prédication de Jésus-Christ. Le Sauveur, après sa résurrection, s'étant fait voir à ses disciples, Thomas ne se trouva pas avec eux lorsqu'il vint, et ne voulut rien croire de cette apparition. Il ajouta « qu'il ne croirait point que Jésus-Christ fût ressuscité, à moins qu'il ne mît sa main dans l'ouverture de son côté, et ses doigts dans les trous des clous ». Le Sauveur confondit son incrédulité en lui accordant ce qu'il demandait; ce qui a fait dire à un père « que l'incrédulité de Thomas avait été plus utile à l'Eglise, en constatant la réalité de la résurrection de Jésus-Christ, que la foi prompte et facile des autres apôtres ». Après l'Ascension, les apôtres s'étant dispersés pour prêcher l'Evangile par toute la terre, Thomas en porta la lumière dans le pays des Parthes, des Perses, des Mèdes, et même, suivant une ancienne tradition, jusque dans les Indes. On croit qu'il y souffrit le martyre dans la ville de Calamine, d'où son corps fut transporté à Edesse, où il a été honoré pendant les premiers siècles de l'Eglise. D'autres prétendent que ce fut à Méliapo ou Saint-Thomé, autre ville des Indes; que ce saint fut mis à mort. Les Portugais soutiennent que son corps y ayant été trouvé dans les ruines d'une ancienne église qui lui était dédiée, on le transporta à Goa, où on l'honore encore aujourd'hui; mais cette découverte est appuyée sur des raisons trop peu décisives pour mériter le suffrage d'une critique exacte. Voyez la réflexion qui se trouve à la fin de l'article de saint Jacques-le-Majeur.

THOMAS, faux empereur, né vers 780, d'une famille obscure, parvint de l'état de simple soldat, à celui de commandant des troupes de l'empire sous Léon-l'Arménien.

Cette élévation inespérée lui donna l'idée d'aspirer au trône des césars. Léon ayant été assassiné l'an 820, il prit les armes sous prétexte de venger sa mort. Soutenu par les troupes qu'il commandait, et par l'armée navale qu'il avait eu l'adresse de gagner, cet ambitieux se fit passer pour le fils de l'impératrice Irène, et se fit couronner à Anthioche par le patriarche Job. De là il vint mettre le siége devant Constantinople; mais ayant été battu à diverses reprises par mer et par terre, il se sauva à Andrinople, où les habitants le livrèrent à Michel-le-Bègue, successeur de Léon, qui le fit mourir après lui avoir fait souffrir des tourments horribles, l'an 822.

THOMAS DE CANTORBÉRY (Saint), dont le nom de famille était "Becket", vit le jour à Londres en 1117. Après avoir fait ses études à Oxford et à Paris, il retourna dans sa patrie, et s'y livra à tous les plaisirs d'une jeunesse dissipée; mais un danger qu'il courut à la chasse le fit rentrer en lui-même. La jurisprudence des affaires civiles, auxquelles il s'appliqua avec assiduité, lui fit un nom célèbre. Thibaud, archevêque de Cantorbéry, lui donna l'archidiaconé de son église, et lui obtint la dignité de chancelier d'Angleterre sous Henri II, qui l'éleva en 1162, après bien des résistances de sa part, sur le siége de Cantorbéry. Thomas ne vécut pas long-temps en paix avec son souverain, comme il le lui avait prédit. Les Anglais prétendent que les premières brouilleries vinrent d'un prêtre qui commit un meurtre, et que l'archevêque ne punit pas assez rigoureusement; mais la véritable origine fut son zèle pour les priviléges de son église. Ce zèle, qui paraissait trop ardent au roi et à ses ministres, lui fit bien des ennemis. On l'accusa devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il occupait la charge de chancelier, dont il venait de se démettre; mais il refusa de répondre à ces imputations injustes, qu'il savait n'être qu'un moyen imaginé pour le perdre, et que ses adversaires mêmes ne croyaient pas. Condamné à la prison, il se retira à l'abbaye de Pontigni, et ensuite auprès de Louis-le-Jeune, roi de France. Il excommunia la plupart des seigneurs qui composaient le conseil de Henri. Il lui écrivait : « Je vous dois, à la vérité, révérence comme à mon roi; mais je vous dois châtiment comme à mon fils spirituel. » Henri II adopta des vues de conciliation; et, après quelques difficultés, la paix se fit entre le roi et le prélat. Saint Thomas revint en Angleterre l'an 1170, et la guerre ne tarda pas à être rallumée, les courtisans ramenant toujours le roi à ses anciens errements et l'irritant contre l'inflexible prélat. Henri II était alors en Normandie dans son château de Bures, près de Caen, et non près de Bayeux, comme le dit Smolet. Fatigué de ces rapports, et personnellement irrité contre Thomas, il s'écria dans un accès de colère : « Est-il possible qu'aucun de ceux que j'ai comblés de bienfaits ne me venge d'un prêtre? » Aussitôt quatre de ses gentilshommes passent la mer et vont assommer le prélat à coups de massue au pied de l'autel, le 29 décembre 1170, en la cinquante-troisième année de son âge, et la neuvième de son épiscopat. Sa piété tendre, son zèle, ses vertus épiscopales le firent mettre au nombre des saints par Alexandre III. Depuis que l'Angleterre est tombée dans le désordre du schisme et de l'hérésie, on a vu le fanatique Burnet déchirer la mémoire de ce saint prélat, jus-

qu'à lui préférer l'infâme Crammer. Bossuet l'a excellemment justifié dans un parallèle qui rend aussi sensibles les vertus et la sainteté de l'un que les crimes et la scélératesse de l'autre, et finit par ce passage remarquable : « Il combattit jusqu'au sang pour les moindres droits de l'Eglise ; et, en soutenant ses prérogatives, tant celles que Jésus-Christ lui avait acquises, que celles que les rois pieux lui avaient données, il défendit jusqu'aux dehors de cette sainte cité. » On a de lui : | divers *Traités* pleins d'érudition et de bonne théologie, quoique tout n'y soit pas exact ; | des *Epîtres* publiées par Christianus Lupus, 2 vol. in-4°, Bruxelles, 1682. Elles sont curieuses, et ne peuvent que donner une idée avantageuse de l'esprit et du cœur de l'illustre prélat. | Un *Cantique* à la Vierge, qui commence par *Gaude flore Virginali*. Du Fossé a écrit sa " Vie " en français, in-8°. (1) ; Christianus Lupus et Stapleton l'ont écrite en latin. La " Relation de sa mort ", par un témoin oculaire, Jean de Salisbury, se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Grégoire II fit réunir quatre Vies diverses de saint Thomas, sous le titre de *Quadrilogus*. Nous ne pouvons mieux finir cet article que par la réflexion suivante : « De quelque manière, dit un sage théologien, que les saints se soient conduits, ils ne peuvent éviter d'être condamnés au tribunal des incrédules. Lorsque, dans les premiers siècles, ils se sont laissé traîner au supplice sans résistance, c'étaient des imbéciles, des fanatiques abusés par des fables et des prestiges. Dans les siècles suivants, lorsqu'ils ont défendu des droits fondés sur une longue possession et sur la jurisprudence universelle, ce sont des insolents ambitieux, qui ont troublé le repos des nations. Ceux qui ont souffert en silence la dépravation des cours et le libertinage des rois, étaient des âmes viles et corrompues qui n'ont pas eu le courage de dire la vérité, et de tenir parti pour la justice. Se sont-ils élevés contre le brigandage qui a régné si long-temps dans toutes les contrées de l'Europe, voilà des séditieux et des rebelles. Ceux qui ont quitté le monde pour s'éloigner de la corruption étaient des enthousiastes mélancoliques, des fainéants inutiles à la société. Si d'autres, en considération de leurs talents, de leurs vertus, ont été placés à la tête des affaires, c'est l'ambition et l'hypocrisie qui les y a conduits. Dans le temps que l'Eglise était pauvre, on fait un crime à ses ministres d'avoir vécu d'aumônes ; lorsqu'on lui a confiée des richesses pour les mettre à couvert de la rapacité des grands, on lui reproche d'avoir tout envahi. Que faudrait-il pour satisfaire des censeurs aussi capricieux? Les engraisser aux dépens de l'Eglise, des pauvres, des établissements de charité ; alors peut-être ils nous permettraient de croire en Dieu. » On trouve dans la " Biographie universelle ", à l'article " Becket ", une notice sur saint Thomas de Cantorbéry. Le saint y est traité d'une manière indigne.

THOMAS, archidiacre de Spalatro, né en 1200, illustra ce pays par ses mœurs et sa science, et mourut l'an 1268. On a de lui : *Historia Salonitarum pontificum atque Spalatensium*, publié pas Mathias Beliu dans sa Collection des Historiens d Hongrie, tome 5e, 1748. Jean Lu

(1) La Biographie universelle en cite une autre par Camboust de Pontchasteau, sous le nom de Beaulieu, 1679, in-4 ; et à l'article du Fosse, on dit que ce fut cet auteur qui se cacha sous ce nom.

cius a beaucoup profité de l'ouvrage de Thomas, pour publier 'Dalmatia illustrata', Amsterdam, 1666, quoiqu'il le critique souvent avec aigreur : exemple d'ingratitude fidèlement imité par presque tous les écrivains modernes.

THOMAS DE CATIMPRÉ, ou DE CANTINPRÉ (*Cantipratanus*), né en 1201 à Leeuw-Saint-Pierre, près de Bruxelles, fut d'abord chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Catimpré, près de Cambray, puis religieux de l'ordre de Saint-Dominique, vers l'an 1232. Il est connu : | par un Traité des devoirs des supérieurs et des inférieurs, publié sous ce titre singulier : *Bonum universale de apibus*, ouvrage historique et ascétique. L'auteur y montre de l'érudition ; il y a une quantité de faits curieux et édifiants, mais dont plusieurs échapperaient avec peine à une critique sévère. | *Vie de sainte Lutgarde*. La meilleure édition est celle de Douay, 1627 ; elle est accompagnée de notes et de la 'Vie' de l'auteur, par Georges Colvenerius, docteur en théologie de Douay. Le père Vincent Williart, dominicain, a donné une Traduction de cet ouvrage, Bruxelles, 1650, in-4°. | *Vie de sainte Christine*, fille célèbre dans le treizième siècle (*Voyez* CHRISTINE DE BRUZO et CHRISTINE l'*Admirable* dans le même article). Cette 'Vie' se trouve, ainsi que celle de sainte Lutgarde, dans 'Surius' et les 'Acta sanctorum' du mois de juin, etc. C'est à tort que quelques-uns croient qu'il a été évêque suffragant de Cambray. Ce savant religieux mourut en 1280, et selon quelques-uns en 1263.

THOMAS D'AQUIN (Saint), naquit en 1227, d'une famille illustre, à Aquin, petite ville de Campanie, au royaume de Naples. Landulphe, son père, l'avait envoyé dès l'âge de cinq ans au Mont-Cassin, et de là à Naples, où il étudia la grammaire et la philosophie. Thomas commençait à y faire paraître ses talents, quand il entra chez les frères prêcheurs au couvent de Saint-Dominique de Naples, l'an 1243. Ses parents s'opposèrent à sa vocation ; pour l'arracher à leur persécution, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris. Comme il était en chemin, et qu'il se reposait auprès d'une fontaine, ses frères l'enlevèrent et l'enfermèrent dans un château de leur père, où il fut captif pendant plus d'un an. On employa tout pour le rendre au monde. Un fille pleine d'attraits et d'enjouement fut introduite dans sa chambre ; mais Thomas, insensible à ses caresses, la poursuivit avec un tison ardent. Enfin, quand on vit qu'il était inébranlable dans sa résolution, on souffrit qu'il se sauvât par la fenêtre de sa chambre. Son général, glorieux d'une telle conquête, l'amena avec lui à Paris, et le conduisit peu après à Cologne, pour faire ses études sous Albert-le-Grand, qui enseignait avec un succès distingué. La profonde méditation du jeune dominicain le rendait fort taciturne ; ses compagnons le croyant stupide, l'appelaient le *Bœuf muet* ; mais Albert ayant bientôt reconnu sa grande capacité, leur dit « que les mugissements de ce bœuf retentiraient un jour dans tout l'univers ». L'an 1246, son maître fut nommé pour expliquer les Sentences à Paris, où il fut suivi du jeune Thomas, qui étudia dans l'université de cette ville jusqu'en 1248. Albert, alors docteur en théologie, étant retourné à Cologne pour y enseigner cette science, son disciple l'y suivit, enseigna en

même temps la philosophie, l'Ecriture sainte et les Sentences, et parut en tout digne de son maître. Les différends qui survinrent entre les séculiers et les réguliers dans l'université retardèrent son doctorat. Il retourna en Italie, et se rendit à Anagni, auprès du pape. Albert-le-Grand y était déjà depuis un an avec saint Bonaventure. Ils y travaillèrent tous les trois à défendre leur ordre contre Guillaume de Saint-Amour, et à faire condamner son livre des "Périls des derniers temps." Saint Thomas revint à Paris en 1253, y fut reçu docteur en 1257, et s'y distingua par ses leçons et ses prédications. Le pape Clément IV lui offrit l'archevêché de Naples; mais le saint docteur ne voulut point se charger d'un fardeau si pesant. Saint Louis, aussi sensible à son mérite que le pontife romain, l'appela souvent à sa cour. Thomas y portait une extrême humilité et un esprit plus occupé de ses études que de toutes les grandeurs qui l'environnaient. Un jour qu'il avait la tête remplie des objections des nouveaux manichéens, il se trouva à la table du roi, l'esprit entièrement absorbé dans cet objet. Après un long silence, frappant de la main sur la table, il dit assez haut : "Voilà qui est décisif contre les manichéens." Le prieur des frères-prêcheurs, qui l'accompagnait, le fit souvenir du lieu où il était, et Thomas demanda pardon au roi de cette distraction ; mais saint Louis en fut édifié, et voulut qu'un de ses secrétaires écrivît aussitôt l'argument, qui se trouva être très-solide. Thomas fut toujours dans une grande considération auprès des pontifes romains. Le pape Grégoire X, devant tenir un concile à Lyon l'an 1274, l'y appela. Thomas s'étant fixé à Naples, où il avait été envoyé en 1272, après le chapitre général de l'ordre, tenu à la Pentecôte, à Florence, l'université de Paris écrivit à ce chapitre, demandant instamment qu'on lui renvoyât le saint docteur; mais Charles, roi de Sicile, frère de saint Louis, l'emporta, et obtint que Thomas vînt enseigner dans sa ville capitale, dont il avait refusé l'archevêché. Ce prince lui assigna une pension d'une once d'or par mois. Le saint docteur partit de Naples pour se rendre à Lyon, suivant l'ordre du pape; mais il tomba malade dans la Campanie. Comme il ne se trouvait point dans le voisinage de couvent de frères prêcheurs, il s'arrêta à Fosse-Neuve, abbaye célèbre de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Terracine. Ce fut dans ce monastère qu'il rendit l'âme, le 7 mars 1274, âgé de quarante-huit ans : vie bien courte, en comparaison de la multitude et de l'excellence de ses écrits. Jean XXII le mit au nombre des saints, en 1313. De tous les scolastiques des temps de barbarie, il est sans contredit le plus solide, le plus judicieux et le plus net. Les titres d'"Ange de l'école", de "Docteur angélique" et d'"Aigle des théologiens" qu'on lui donna, ne durent pas paraître outrés à ses contemporains. « Ses ouvrages, dit un critique judicieux, annoncent un génie vaste et profond, un jugement exquis, une clarté admirable et une précision unique. Soit qu'il établisse les vérités de la foi, soit qu'il réponde aux difficultés, on voit rarement qu'il puisse ajouter à ce qu'il a dit : ce qui, joint au temps où il fournissait sa carrière, dans un champ à peine défriché, le fait considérer avec raison comme un esprit d'un ordre presque surhumain, et suscité extraordinairement pour éclairer l'école. » Il avait une si grande facilité,

qu'il dictait différentes matières à trois écrivains, et quelquefois à quatre en même temps. Tous ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois, et entre autres en 1570, à Rome, 18 tomes en 17 vol. in-fol.; mais il y en a quelques-uns qui ne sont pas du saint, et on en a oublié d'autres qu'on trouve imprimés séparément. On a deux autres éditions de ses Œuvres, l'une en 12 vol. à Anvers, et l'autre, dirigée par P. Nicolaï, en 19 vol. On a imprimé sous son nom, *Secreta alchymiæ magnalia*, Cologne, 1579, in-4° : ouvrage qui n'est ni de lui ni digne de lui. On lui attribue aussi des *Commentaires* sur la Genèse et sur les Livres des Machabées, que saint Antonin assure n'être pas de lui. Parmi ceux qu'on ne lui conteste pas, sa *Somme* conserve encore aujourd'hui la grande réputation qu'elle eut d'abord et qu'elle mérite en effet. Solide dans l'établissement des principes, exact dans les raisonnements, clair dans l'expression, il pourrait être le meilleur modèle des théologiens, si son style était plus mâle et plus pur, et surtout s'il eût dégagé une science simple par sa nature d'une multitude de recherches et de dissertations qui paraissent ou inutiles ou étrangères, et s'il eût tourné exclusivement vers les matières essentielles de la religion les ressources de son érudition et de son génie. Il faut convenir cependant qu'on s'élève aujourd'hui trop contre les questions purement scolastiques, et que des discussions peu importantes par leur objet direct peuvent avoir de bons effets sur les esprits, en les obligeant, pour appuyer leurs assertions quelconques, de savoir l'Ecriture sainte, les Conciles et les Pères; en les exerçant dans les règles d'une bonne logique; en leur apprenant à dévoiler un sophisme, et à saisir avec certitude la justesse d'une conséquence. Depuis que les concertations scolastiques sont tombées, l'étude de l'antiquité ecclésiastique et de la théologie, même dogmatique, est négligée; l'art de raisonner s'affaiblit d'une manière visible; les ouvrages les plus vantés ne sont qu'un ensemble de paralogismes et de contradictions; avec le mérite du style et quelquefois de la science, ils n'ont pas celui d'un raisonnement juste. A cela, ajoutons l'avantage d'occuper l'activité de l'esprit humain par des méditations innocentes, et de détourner ses regards inquiets des choses où ses erreurs ne peuvent être indifférentes. Quand les questions scolastiques existaient, les grandes vérités de la foi, de la morale, les maximes constitutives des gouvernements, de la société civile et ecclésiastique étaient à l'abri de la contradiction; on ne disputait pas sur ces grands objets, on ne les contestait pas, parce que l'inquiétude naturelle de la raison se nourrissait des spéculations où le bonheur des hommes et les vérités éternelles n'étaient pas compromis : aujourd'hui elle porte partout des regards téméraires et destructeurs, « semblable » comme dit Bayle, « à ces poudres corrosives qui, après avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, rongent la chair vive, carient les os, et percent jusqu'aux moelles ». Quand la baleine, dans sa fureur ou dans la véhémence de ses ébats, menace de submerger quelque navire que la tempête emmène dans ses eaux, on amuse ce monstre des mers en lui jetant un tonneau vide; occupé de cette marotte, devenue pour lui un objet important, il laisse passer les navigateurs, et un spectacle innocent remplace l'aspect

d'une mort inévitable. « Voilà une image réalisée parmi nous : le tonneau rempli d'air est notre vieille philosophie, et, si l'on veut, une bonne partie de la vieille théologie ; le monstre menaçant est l'inquiète raison ; le navire, le dépôt précieux des vérités salutaires. » (*Voyez* ANSELME, DUNS, HANGEST, SUARÈS.) Les *Opuscules* de saint Thomas, sur des questions de morale, montrent la justesse de son sens et sa prudence chrétienne. On le reconnaît encore dans ses *Commentaires* sur les Psaumes, sur les Épîtres de saint Paul aux Romains, aux Hébreux, et sur la première aux Corinthiens, et dans sa *Chaîne dorée* sur les Evangiles. Pour les *Commentaires* sur les autres Epîtres de saint Paul, sur Isaïe, Jérémie, saint Mathieu, saint Jean, ce ne sont que des extraits de ses leçons, faits par des écoliers. Ses *Sermons* ne sont aussi que des copies faites par ses auditeurs après l'avoir entendu. Son *Office du Saint-Sacrement* est un des plus beaux du Bréviaire romain. Les cantiques *Sacris solemniis*, *Verbum supernum*, *Pange lingua*, et surtout le *Lauda Sion*, unissent l'onction de la piété au langage de l'exacte théologie ; le choix des mots est si propre, les expressions si heureuses, la cadence si sonore et si naturelle, qu'on les considère avec raison comme le fruit d'un génie rare, et de plus, comme l'ouvrage d'un homme choisi par la Providence pour célébrer avec dignité le plus auguste des mystères chrétiens. Santeul disait qu'il donnerait volontiers tout ce qu'il avait fait de vers pour une seule strophe du *Verbum supernum*, savoir, la suivante :

Se nascens dedit socium,
Convescens in edulium,
Se moriens in pretium;
Se regnans dat in præmium.

Voyez la " Vie " de ce saint par le père Tournon, publiée à Paris, en 1737, in-4°.

THOMAS (Hubert), natif de Liége, s'appliqua avec succès au droit, devint conseiller intime de Louis, électeur palatin, puis secrétaire de Frédéric II, son successeur. Il gagna tellement la confiance de ce prince, qu'il l'envoya en qualité d'ambassadeur à la cour de Charles-Quint, de François Ier, de Henri VIII, et de presque tous les princes d'Italie. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de donner au public plusieurs ouvrages ; entre autres : | *De l'origine des Tongrois et des Eburons*, Strasbourg, 1541, Anvers, 1650, et dans la Collection des écrivains d'Allemagne de Schardius ; | *Annales, ou la vie de Frédéric II, électeur palatin*, Francfort, 1624, in-4° ; | une *Description des édifices* de ce prince ; | des *Antiquités d'Heidelberg*, etc. Ces ouvrages sont bien écrits en latin, le style de l'auteur est assez pur, élégant et du plus grand intérêt ; mais sa critique est peu sûre ; il adopte des traditions populaires sans examen. Buffon ne s'en est pas assez défié, en rapportant sur sa parole l'histoire du prétendu port de Tongres, dans un temps où cette ville n'existait pas encore.

* THOMAS DE PARIS (le Père capucin), né vers 1670, fut destiné par ses supérieurs aux missions du Levant et se rendit à Constantinople. Le père Alexis de Sommevoir, gardien des missions de l'ordre dans l'Orient, lui remit, à ses derniers momens, les manuscrits d'un ouvrage auquel il travaillait depuis quarante années, en le priant de le publier. Le père Thomas repassa en France pour remplir cette tâche, et, grâce à

lui, parut le *Trésor de la langue grecque vulgaire et de la langue italienne*, 1709, 2 v. in-4°. Comme complément nécessaire de ce *Dictionnaire* de son ami, il publia la même année, une *Nouvelle Méthode pour apprendre les principes de la langue grecque vulgaire, divisée et partagée en douze heures*, in-8° de 553 pages.

THOMAS DE VILLENEUVE (Saint), prit le nom de VILLENEUVE du lieu de sa naissance, qui est un village ainsi nommé dans le diocèse de Tolède. Il fut élevé à Alcala, où il devint professeur en théologie. On lui offrit une chaire à Salamanque, mais il aima mieux entrer dans l'ordre de Saint-Augustin. Ses sermons, ses directions, ses leçons de théologie et ses vertus, lui firent bientôt un nom célèbre. L'empereur Charles-Quint et Isabelle son épouse, voulurent l'avoir pour leur prédicateur ordinaire. Ce prince le nomma à l'archevêché de Grenade, qu'il ne voulut point accepter; mais, celui de Valence étant venu à vaquer, Charles-Quint le lui donna, et ses supérieurs le contraignirent de le recevoir. Thomas eut toutes les vertus épiscopales; mais il brilla surtout par sa charité envers les pauvres. Il leur fit distribuer, avant de mourir, tout ce qu'il avait, jusqu'au lit même sur lequel il était couché; car il le donna au geôlier des prisons épiscopales, le priant de le lui prêter pour le peu de temps qui lui restait à vivre. Il finit saintement sa carrière en 1555, à 67 ans. On a de lui un volume de *Sermons* et un *Commentaire* sur le Cantique des cantiques, publiés à Alcala en 1581, et à Augsbourg, 1757, in-fol. Voyez sa "Vie" par le père Claude Maimbourg, du même ordre, Paris, 1666, in-12. Il y a en France une congrégation d'hospitalières de saint Thomas de Villeneuve. Elles furent instituées en 1660 par le père Ange le Proust, augustin réformé.

THOMAS DE JÉSUS, ou DIDACE SANCHE D'AVILA, né à Baéça, dans l'Andalousie, vers l'an 1568, embrassa l'ordre des carmes-déchaussés, à Valladolid, en 1586, fut prieur, provincial de Castille, définiteur-général de la congrégation d'Espagne. C'est à lui que les carmes doivent l'établissement de leurs maisons nommées "Ermitages". Il voulut établir une congrégation dans son ordre, uniquement destinée à la propagation de la foi chez les infidèles; mais il n'eut pas la satisfaction de réussir. En 1609, il vint aux Pays-Bas, y établit plusieurs couvents, et "l'Hermitage" de la forêt de Marlagne près de Namur. Il mourut en réputation de sainteté, à Rome, le 26 mars 1606, définiteur-général de son ordre. Nous avons de lui : | *Stimulus missionum*, Rome, 1610, in-8°; | *Thesaurus sapientiæ divinæ, in gentium omnium salute procuranda*, etc. La meilleure édition est de 1684, in-4°. C'est un abrégé de controverse contre les païens, les juifs, les mahométans, etc.; | et une Histoire des opinions et des rits des églises du Levant, séparées de celles de Rome, avec la réfutation de leurs erreurs. Urbain VIII et Benoît XIV faisaient grand cas de cet ouvrage savant et utile : plusieurs écrivains en ont profité. Richard Simon l'a critiqué avec trop d'aigreur : | *Expositio in omnes fere regulas ordinum, religiosorum*, Anvers, 1617, in-folio; | Plusieurs ouvrages ascétiques, tant en latin qu'en espagnol. On a recueilli une partie de ses œuvres sous le titre de : *Opera omnia, homini religioso et apos-*

tolico utilissima, Cologne, 1684, trois vol. in-folio.

THOMAS (Artus), sieur d'Embry, est connu : | par des *Epigrammes* sur les Tableaux de Philostrate, que Blaise de Vigenère a placées dans sa traduction de cet auteur et de Callistrate, 1 vol. in-fol.; | par des *Commentaires* sur la vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate, insérés dans la version du même Vigenère, 2 vol. in-4°; | par une *Suite* de la traduction de l'Histoire de Chalcondyle, in-folio. (*Voyez* VIGENÈRE.)

THOMAS DU FOSSÉ (Pierre), né à Rouen, en 1634, d'une famille noble originaire de Blois, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où Le Maistre de Sacy prit soin de lui former l'esprit et le style. Pompone, ministre d'état, instruit de sa capacité, le sollicita vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades : son amour pour la vie cachée l'empêcha de se rendre à ses instances. Il mourut dans le célibat, en 1698, à soixante-quatre ans. On ne peut lui reprocher que son opposition aux décrets de l'église et son attachement à un parti qui l'a si longtemps troublée et qui la trouble encore. Ses principaux ouvrages sont : | la *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, in-4° et in-12; | celles de *Tertullien* et d'*Origène*, in-8°; | deux volumes des *Vies des Saints*. Il avait dessein d'en donner la suite, mais il interrompit ce projet pour continuer les *Explications* de la Bible de Sacy. Il est encore auteur des petites notes de cette même Bible, des *Mémoires sur sa vie*, in-12, et d'autres ouvrages écrits avec autant de pureté et de noblesse que de prévention. Il rédigea les *Mémoires* de Pontis. (*Voyez* ce nom.)

THOMAS D'AQUIN DE SAINT-JOSEPH, carme, dit, avant son entrée en religion, Christophe PASTUREL, né à Monferrand, près de Clermont, se distingua par sa science dans l'histoire sacrée et profane, et par la régularité de sa vie. Il fut élevé aux premières charges de son ordre, et mourut à Clermont, le 6 novembre 1649. On a de lui : | *De origine atque primordiis gentis Francorum, ab authore incerto, sed qui Caroli Calvi ætate vixit, cum notis hist.*, Paris, 1644, in-4°; | *Vie de saint Calmin, duc d'Aquitaine*, Tulles, 1646, in-8°. Jacques Le Long dit que ce n'est qu'une traduction de la même Vie écrite en latin par Bernard Guidon, évêque de Loudun; | *Vie de Marie-Anne de Saint-Barthélemi*, carmelite; | *Vie de la vénérable Marie Galiote*, Paris, 1733; | plusieurs livres pour soutenir les prétentions de son ordre, | et beaucoup d'autres productions qui sont restées manuscrites.

THOMAS DE CHARMES, capucin, né à Charmes en Lorraine, en 1703, mort à Nanci le 3 janvier 1765, est auteur d'une *Théologie*, en 7 vol. in-12, Nanci, 1777 : elle est claire, méthodique, et une des plus orthodoxes qui aient paru dans ces derniers temps. Entre les sentiments controversés parmi les catholiques, l'auteur embrasse pour l'ordinaire le plus solidement établi et le plus éloigné des extrêmes. Il a donné un *Compendium* de cette même Théologie, réimprimé à Liége, chez Bassompierre, sur la 5ᵉ édition, 1791, 1 vol. in-12.

THOMAS (Léonard-Antoine), membre de l'académie française et de celle de Lyon, était né en 1732, à Clermont, et mourut le 17 septembre 1785, dans le château d'Oulins, où l'archevêque de Lyon, M. de Montazet, son ami, l'avait fait trans-

porter dès le commencement de sa maladie. Thomas avait débuté dans les lettres par des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le Poème de la Religion naturelle.* Il fallait avoir du courage pour oser attaquer Voltaire, qui jouissait alors de tout l'éclat de sa réputation. Le jeune écrivain y combat avec force cette " philosophie orgueilleuse", comme il s'exprime, " qui voudrait élever la religion naturelle sur les débris de l'auguste religion de nos pères". En 1756, il n'était pas plus disposé à encenser ce chef de secte, dont il comparait le génie " à un volcan qui ne jette plus que de faibles étincelles, obscurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent" ; et qu'il appelle un " écrivain nourri des maximes anglaises, abandonné à une liberté effrénée de penser et de dire les choses les plus dangereuses". Ce qui donne le plus de célébrité à Thomas, ce sont ses *Eloges*, dont plusieurs ont été couronnés par l'académie. On y trouve beaucoup d'esprit, une imagination riche et féconde, des tableaux énergiques, des analyses justes, des jugements profonds ; mais en même temps un vain clinquant, une parure recherchée, un emploi trop fréquent de métaphores, et particulièrement une espèce de jargon scientifique, composé de termes d'arts, de géométrie, de métaphysique, etc., qui jettent de l'obscurité dans le discours, et lui donnent un air de pédanterie ; défaut qui est devenu pour les esprits faux et faibles un objet d'imitation, qui a fait une multitude de mauvais singes et a infiniment contribué à la dégénération de l'éloquence française. « Ce nouveau genre dont M. Thomas est inventeur, dit un critique, est devenu le genre dominant. Il a achevé de corrompre le peu de goût qui restait encore. C'est un " penseur" profond, mais peu naturel : toujours monté sur des échasses, il fatigue par un style toujours ampoulé, toujours outré, par une morgue et une monotonie continuelles, par son affectation à ne tirer ses métaphores que des arts et des sciences les moins à la portée du lecteur. » Toutes les fois qu'on apportait à Voltaire quelque ouvrage de Thomas, il ne manquait jamais de dire : " Ah! voilà du GALITHOMAS" ! Ce goût de Thomas pour l'obscurité et l'extraordinaire porte quelquefois sur les choses mêmes, et produit des assertions répréhensibles. C'est ainsi que dans son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, on lit "qu'il est presque égal pour le bonheur, de satisfaire de grandes passions ou de les vaincre; que l'âme est heureuse par ses efforts; et que, pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même". Tout cela est d'un faux visible. L'âme n'est pas heureuse par ses efforts, mais par l'objet et le motif de ses efforts. Il importe infiniment à l'âme contre qui son activité soit exercée. L'*Eloge de Marc-Aurèle*, moins sujet aux défauts de style qui défigurent ses autres discours, pèche davantage par le fond; Thomas était entré à l'académie, et semblait avoir oublié ses anciens principes pour favoriser ceux de ses confrères. L'*Essai sur les éloges*, que les gens de goût considèrent comme son meilleur ouvrage, est rempli de bonnes observations et de justes critiques; il est écrit d'un style moins maniéré et moins raide que la plupart de ses autres productions, quoiqu'on y trouve encore assez souvent des "masses", des "chaînes", des "chocs", etc. On a encore de lui plusieurs

pièces de vers, entre autres une *Ode sur le temps*, où l'on trouve de très-belles strophes ; et une *Epître au peuple*, semée de-très bons vers. Il avait entrepris un grand poëme sur Pierre-le-Grand, intitulé *la Pétréide*, dont il avait lu quelques chants dans des séances de l'académie française ; mais il abandonna ensuite ce travail : la dureté des noms russes lui ayant fait pressentir qu'elle pouvait seule être la cause du non-succès de son ouvrage. Indisposé depuis long-temps, il coulait une vie indolente, presque toujours dans la solitude, et quelquefois au sein d'une société choisie, au milieu de laquelle il gardait le silence. Son état empirant, l'archevêque de Lyon voulut l'avertir lui-même du danger qui le menaçait; il l'exhorta à chercher sa consolation et son appui dans les sacrements de l'église. Thomas s'y disposa avec une résignation parfaite, et il les reçut dans des sentiments de foi et de piété qui édifièrent tous les témoins de sa maladie et de sa mort. En 1791, M. Deleyre publia un "Essai sur la vie de M. Thomas" : c'est un panégyrique fait par un ami, et un ami tout enthousiasmé de la démocratie. Cependant l'auteur n'est pas toujours d'accord avec Thomas ; il trouve qu'il a trop vanté la fumée de la gloire. « Je n'ai jamais senti, dit-il, que la gloire eût été ni dût être le premier mobile des plus belles actions. Ce qui a été exécuté de plus extraordinaire sur la terre est l'ouvrage de la religion ou du patriotisme. » Il n'est pas plus d'accord avec Thomas sur le tableau qu'offre l'*Essai sur le caractère et les mœurs des femmes*, de la condition de ce sexe, soit en Asie, soit en Europe. Il lui semble que leurs maux y sont exagérés. Il observe que « les exclusions qu'elles éprouvent ne sont injurieuses qu'à leurs prétentions, et que leur dépendance tient à leur faiblesse naturelle. Séparées des hommes, elles ne pourraient leur résister en corps de société : mêlées ou même unies à l'autre sexe par le mariage, elles ne doivent pas lui résister. Il faut qu'elles dominent ou soient dominées. Mais laquelle de ces deux situations a le plus d'inconvénients? » Rien de plus censé que ces critiques. (Les *Œuvres* de Thomas forment 2 vol. in-8°, Paris, 1819, édition compacte.) Cet auteur a été justement apprécié par M. de Barante, dans son ouvrage de "la Littérature au dix-huitième siècle".

"THOMAS (Antoine-Jean-Baptiste), peintre, né à Paris, le 31 octobre 1791, mort le 15 janvier 1833, obtint au concours de 1816 le premier grand prix de peinture. Ses principales compositions sont : | *le Christ chassant les vendeurs du temple*, tableau donné par le préfet de la Seine à l'église Saint-Roch, au nom de la ville de Paris; | *Achille de Harlay résistant aux menaces de Bussy-Leclerc*; | *la Journée des Barricades*, où l'on voit les factieux menaçant le président Molé ; ces deux tableaux appartiennent au conseil d'état ; | *la Procession de saint Janvier, à Naples*, tableau de genre d'un grand mérite; | *l'Ermite cherchant un asile dans un temps orageux*, exposé au salon de 1831 ; | *Un an à Rome et dans ses environs*. Ce bel ouvrage, qui manque au commerce, compte soixante-douze planches lithographiées, avec un texte écrit par l'artiste.

THOMASIUS (Michel), " qu'on nommait aussi "Tanaquetius", né à Majorque, secrétaire et conseiller de Philippe II, roi d'Espagne, fut élevé à l'évêché de Lérida ; il joi-

gnait à la science du droit la connaissance de la philosophie. On lui est redevable de la correction du "Décret" de Gratien. Thomasius a laissé quelques autres ouvrages, tels que | *Disputes ecclésiastiques*, Rome, 1585, in-4° ; | *Commentarius de ratione conciliorum celebrandorum*. Il vivait encore en 1560.

THOMASIUS (Jacques), d'une bonne famille de Leipsick, où il naquit en 1622, fut élevé avec soin, et y enseigna les belles-lettres et la philosophie. C'était un homme doux, tranquille, et incapable de troubler son repos et celui des autres par de vaines querelles. Il mourut dans sa patrie en 1684, à soixante-deux ans. Ses principaux ouvrages sont : | les *Origines de l'histoire philosophique et ecclésiastique* : | plusieurs *Dissertations* (Hall, 1700 et années suivantes, 11 vol. in-8°), dans l'une desquelles il traite du plagiat littéraire, et donne une liste de cent plagiaires. Ces ouvrages sont en latin, et renferment beaucoup de recherches.

THOMASIUS (Christian), fils du précédent, né à Leipsick en 1655, prit le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder en 1676. Un Journal allemand qu'il commença à publier en 1688, et dans lequel il semait plusieurs traits satiriques, lui fit beaucoup d'ennemis. On excita Mazius à l'accuser publiquement d'hérésie, et même du crime de lèse-majesté. Thomasius avait réfuté un traité de son dénonciateur, où celui-ci prétendait qu'il n'y avait que la religion luthérienne qui fût propre à maintenir la paix et la tranquillité de l'état : ce fut le principe de ses querelles avec Mazius. Il fut obligé de se retirer à Berlin, où le roi de Prusse se servit de lui pour fonder l'université de Hall. La première chaire de droit lui fut accordée en 1710. Trois ans après, il fit soutenir des thèses (Anvers, 1713, in-4°), dans lesquelles il avança que le concubinage n'a rien de contraire au droit divin, et qu'il est seulement un état moins parfait que celui du mariage. Cette assertion révoltante fit naître beaucoup d'écrits. Thomasius mourut en 1728, regardé comme un esprit bizarre et un homme inquiet. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand. Les principaux sont : | une *Introduction à la philosophie de la cour* ; | l'*Histoire de la sagesse et de la folie* ; | deux *Livres des défauts de la jurisprudence romaine* ; | les *Fondements du droit naturel et des gens* ; | *Histoire des disputes entre le sacerdoce et l'empire, jusqu'au* XVIe *siècle* ; on conçoit aisément de quelle façon un protestant a traité cette matière.

THOMASSIN (Louis), né à Aix en Provence l'an 1691, d'une famille ancienne et distinguée dans l'Eglise et dans la robe, fut reçu dans la congrégation de l'Oratoire dès sa 14e année. Après y avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut fait professeur de théologie à Saumur. L'Ecriture, les Pères, les Conciles faisaient la base générale de ses conclusions. Appelé à Paris en 1654, il y commença, dans le séminaire de Saint-Magloire, des conférences de théologie positive, selon la méthode qu'il avait suivie à Saumur, et les continua jusqu'en 1668. Ses succès dans cet emploi lui firent des amis illustres. M. de Péréfixe, archevêque de Paris, l'engagea à faire imprimer ses *Dissertations latines sur les Conciles*, dont il n'y a eu que le premier vol. qui ait paru en 1667, in-4° ; et ses *Mémoires sur la grâce*, qui furent imprimés en 1668, en 3 vol. in-8°. Il abandonne la doctrine de

saint Augustin sur la grâce et la prédestination, pour suivre celle des Pères grecs, qui, s'éloignant également des erreurs condamnées, lui paraissait plus douce et plus encourageante. Ils reparurent en 1682, in-4°, augmentés de deux Mémoires, sous les auspices de M. de Harlay, successeur de M. de Péréfixe. Il publia aussi trois tomes de *Dogmes théologiques*, en latin, le premier en 1680, le deuxième en 1684, le troisième en 1689, et en français en plusieurs volumes in-8° : trois autres tomes en français de la *Discipline ecclésiastique sur les bénéfices et les bénéficiers*; le premier en 1678, le deuxième en 1679, le troisième en 1680. Cet ouvrage, le plus estimé de ceux du père Thomassin, fut réimprimé en 1725. C'est dans cette source que van Espen a puisé presque toute l'érudition qu'il a mise dans son *Jus ecclesiasticum*. Les novateurs ont quelquefois entrepris d'abuser de cet ouvrage pour rappeler à l'ancienne discipline, et censurer les usages et l'état actuel de l'Eglise : Thomassin a prévenu cet abus, et sapé l'absurde prétention par une observation simple et péremptoire. *In usu et exercitio variatum est, non in potestate, quæ et in conciliis provincialibus suo modo, et in Romanis pontificibus, pro eorum summo principatu, eadem simper intacta atque illibata viget : erumpit autem et exercetur non eodem semper modo; sed pro locorum, temporumque et rerum opportunitate, pro ecclesiæ sive utilitate, sive necessitate : hæc certissima norma est conciliandæ antiquæ ecclesiarum disciplinæ cum nova.* (*Voyez* Fleury, Morin, Zosime, etc.) Ce traité a été abrégé par d'Héricourt. Il a donné ensuite divers Traités sur les sujets particuliers de la discipline de l'Eglise et de la morale chrétienne : | de l'*office divin*, in-8°; | des *fêtes*, in-8°; | des *jeûnes*, in-8°; | de la *vérité et du mensonge*, in-8°; | de l'*aumône*, in-8°; | du *négoce* et de l'*usure*, in-8°. Celui-ci ne fut imprimé qu'après sa mort, aussi bien que le *Traité dogmatique et historique des moyens dont on s'est servi dans tous les temps pour maintenir l'unité de l'Eglise*, 1703, trois vol. in-4°. Ce ne fut pas seulement sur ces matières que brilla le savoir du père Thomassin; il possédait les belles-lettres, et il voulut enseigner aux autres l'usage qu'on en pouvait faire. Ainsi il donna au public des *Méthodes d'étudier et d'enseigner chrétiennement la philosophie*, in-8°; les *Historiens profanes*, deux vol. in-4°; les *Poètes*, trois vol. in-8°. Ouvrages où il y a de bonnes observations, noyées dans un amas d'inutilités et d'idées communes. Le pape Innocent XI témoigna quelque désir de se servir de son ouvrage de la *Discipline* pour le gouvernement de l'Eglise, et voulut même attirer l'auteur à Rome. L'archevêque de Paris en parla au roi, de la part du cardinal Casanate, bibliothécaire de sa sainteté; mais la réponse fut qu'un tel sujet ne devait pas sortir du royaume. Thomassin témoigna au saint père sa gratitude et son zèle, en traduisant en latin les trois vol. in-folio, 1706, de la *Discipline*. Ce travail fatigant ne fut pas plus tôt fini, qu'il en reprit un autre non moins pénible. Comme il s'était appliqué à l'hébreu pendant cinquante années, il crut devoir faire servir cette étude à prouver l'antiquité et la vérité de la religion. Il entreprit de faire voir que la langue hébraïque est la mère de toutes les autres, et qu'il fallait par conséquent chercher dans l'Ecriture, qui conserve ce qui nous en reste, l'his-

toire de la vraie religion, aussi bien que la première langue. Ce fut ce qui l'engagea à composer une *Méthode d'enseigner chrétiennement la grammaire ou les langues*, *par rapport à l'Ecriture sainte*, deux vol. in-8°. Elle fut suivie d'un *Glossaire universel hébraïque*, dont l'impression, qui se faisait au Louvre, ne fut achevée qu'après sa mort. Cet ouvrage vit le jour in-folio, en 1697 (par les soins du père Bordes, de l'Oratoire, et de Barat, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres), et ne répondit pas à la réputation de l'auteur. Le père Thomassin mourut la nuit de Noël de 1695, âgé de 77 ans. Ce savant avait la modestie d'un homme qui unit de grandes connaissances à de grandes vertus et un esprit parfaitement détrompé de la vanité des louanges humaines. Son esprit était sage, et son caractère modéré. Il parut pendant quelque temps épouser les intérêts de la secte jansénienne; mais il ne tarda pas à en revenir et à s'attacher inviolablement à la mère de toutes les Eglises. « Etant encore jeune, dit l'abbé Bérault, et n'ayant étudié saint Augustin que dans les compilations infidèles du parti, il avait donné dans les nouvelles opinions. Mais s'il put commettre une légèreté, pardonnable à son âge, il n'eut point l'orgueil de l'opiniâtreté qui convertit l'erreur en hérésie formelle. Non moins recommandable par sa candeur et sa piété que par son savoir, dès qu'il eut reconnu, par la lecture des œuvres mêmes de saint Augustin, combien Jansénius imposait à ce saint docteur, ainsi qu'à l'église, qui en avait confirmé la doctrine sur la grâce, nul respect humain ne put l'empêcher d'en faire une confession pour le moins aussi éclatante que l'avaient été les préventions de sa jeunesse. Il alla trouver chacun de ceux qu'il craignait d'avoir engagés dans ses premières opinions, et leur protesta qu'il en était parfaitement revenu, comme d'autant d'erreurs essentiellement contraires à la foi. Les ouvrages qu'il nous a transmis attesteront à jamais la réalité et la sincérité de sa déclaration ». Sa charité était si grande qu'il donnait aux pauvres la moitié de la pension de mille livres que lui faisait le clergé. On ne peut lui refuser beaucoup d'érudition ; mais il la puise moins dans les sources que dans les auteurs qui ont copié les originaux. Sa *Discipline ecclésiastique* offre beaucoup de fautes dans tous les endroits où il s'agit de citations d'auteurs grecs. Son style est un peu pesant ; il n'arrange pas toujours ses matériaux d'une manière agréable, et en général il est trop diffus. Il possédait mieux le latin que le français. L'abbé Lenglet l'a jugé trop sévèrement lorsqu'il a dit que « le père Thomassin était un homme de passages et non de raisonnements, qui copiait par lui-même, et réfléchissait par autrui ». Le père Bordes a écrit sa " Vie " en latin à la tête du *Glossaire hébraïque*.

THOMASSIN (Philippe), graveur célèbre, prit à Troyes en Champagne, lieu de sa naissance, les premiers principes du dessin. Il voyagea ensuite en Italie, où, après s'être perfectionné sous les grands maîtres qui illustrèrent la fin du seizième siècle, il se fixa à la gravure, s'établit à Rome et s'y maria. Il donna, en 1600, un *Recueil* in-4° *de portraits des souverains* les plus distingués, et *des plus grands capitaines des quinzième et seizième siècles*. Ces portraits, au nombre de cent, gravés d'après les originaux, sont

accompagnés d'un sommaire latin des actions les plus mémorables de chacun des princes et des capitaines qu'ils représentent. Thomassin s'exerça principalement sur des sujets de dévotion, d'après Raphaël, Salviati, le Baroche et autres peintres célèbres. Il fit un grand nombre d'élèves, parmi lesquels on compte le premier des Cochins, et Michel Dorigny, ses compatriotes; mais aucun ne lui fit autant d'honneur que le fameux Callot, qui apprit de lui à manier le burin. Thomassin mourut à Rome, âgé de 70 ans. La date de sa mort est ignorée.

THOMASSIN, fils d'un graveur habile, de la même famille que le précédent, entra chez le célèbre Picard, dit le Romain, où il acheva de se perfectionner. Ce grand artiste s'étant retiré en Hollande, en 1710, son élève le suivit et y demeura jusqu'en 1715, qu'il revint à Paris, où il fut reçu de l'académie royale, en 1728. Sa manière de graver était belle et savante. Il entrait parfaitement dans l'esprit du peintre dont il voulait rendre le caractère, et il avait l'art d'en faire connaître avec finesse la touche et le goût des contours. On cite, entre autres productions de son burin : | le *Magnificat* de Jouvenet; | le *Coriolan*, d'après La Fosse; | les *Noces de Cana*, d'après Paul Véronèse. Il mourut le 1er janvier 1741, âgé de cinquante-trois ans.

* THOMPSON (Edouard), poète et capitaine de la marine anglaise, naquit à Hull dans le comté d'Yorck, et fit ses études sous le célèbre docteur Cox. Il passa dans sa jeunesse aux Indes orientales, où il entra, quelque temps après, dans la marine; et, en 1777, il était lieutenant sur un vaisseau de guerre. Il se retira peu de temps après avec une pension, vint à Londres; et pendant plusieurs années, il ne s'occupa que de littérature. Comme il désirait reprendre son premier état, son ami Gorik lui procura une place de capitaine de vaisseau; il commanda celui appelé "l'Hyène", avec lequel il prit un bâtiment français de la compagnie des Indes. Il s'embarqua ensuite avec le même grade, sur "le Granicus", et mourut sur les côtes d'Afrique, en 1786. On a de lui plusieurs poèmes licencieux, comme | *la Mérétriciade*, | *la Courtisane*, | *la Cour de Cupidon*, où les images obscènes effacent tout le mérite de la versification. | On pourrait en dire autant de son autre poème, le *Jubilé à Stratford-sur-Avon*. Il avait entrepris un grand ouvrage dont il donna le prospectus avec le titre d'*Observations maritimes recueillies depuis l'année 1655 jusqu'à 1765*; mais ce travail n'a jamais paru. On cite parmi ses autres productions : | *la belle Quaker*, comédie imitée d'une pièce de Shadwell, jouée en 1775; | le *Soldat*, poème, 1764; | *Lettres d'un marin*, 1765, etc. Il donna en outre une Edition des Œuvres de Paul *Whitehead*, et une autre des Œuvres d'André Monvel, 3 vol. in-4°.

* THOMSON (Jacques), célèbre poète anglais, naquit en 1700, à Ednan, en Ecosse, où son père était ministre. | Une dame d'esprit, ayant reconnu un vrai talent poétique dans le jeune Thomson, lui conseilla de se rendre à Londres. Il suivit ce conseil et renonça à l'état ecclésiastique, auquel il était destiné. | Arrivé dans la capitale de l'Angleterre, son poème sur l'*Hiver*, publié en 1726, le fit connaître des littérateurs, et rechercher des personnes du plus haut rang. Le lord Talbot, chancelier du royaume, lui confia son fils. Il lui servit de guide

dans ses voyages. Le poète parcourut, avec son élève, la plupart des cours et des villes principales de l'Europe. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, le chancelier le nomma son secrétaire. La mort lui ayant enlevé ce protecteur, il fut réduit à vivre des productions de son génie. Il mourut en 1748, emportant dans le tombeau les regrets des citoyens et des gens de goût. Sa physionomie annonçait la gaieté, sa conversation l'inspirait. Bon ami, bon parent, excellent patriote, philosophe paisible, il ne prit aucune part aux querelles de ses confrères. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Londres, avec la *Vie* de l'auteur, en 1762, en 2 vol. in-4°. Le produit en fut destiné à lui élever un mausolée dans l'abbaye de Westminster. On y trouve : | *les quatre Saisons*, poème aussi philosophique que pittoresque, traduit en français en 1759, in-8°, par madame Bontemps, avec de très-belles estampes, et, en 1801, un vol. in-8°, par M. Deleuze. C'est le tableau de la nature dans les différents temps de l'année; il est plein d'images riantes, quelquefois grandes et fortes, et de bonnes moralités; la dernière saison, qui est l'hiver, finit par des vues consolantes sur l'immortalité. | *Le château de l'Indolence*, plein de bonnes poésies et d'excellentes leçons de morale ; | le poème de *la Liberté*, auquel il travailla pendant deux ans, et qu'il mettait au-dessus de ses autres productions ; | des *Tragédies*, qui furent représentées avec beaucoup de succès, quoiqu'elles pèchent par le plan et souvent par la versification ; | des *Odes*, au-dessous de celles de Rousseau, mais où l'on trouve néanmoins le génie de la lyre. Son *Hymne au Créateur* a été traduite en français par l'abbé Yart; | *Panégyrique de Newton*, en vers.

* THORE (Jean), médecin et botaniste, né à Montau, département du Gers, le 6 octobre 1762, dut son éducation à une personne bienfaisante, madame Bourdens, qui pourvut aux frais de ses études. S'étant rendu à Bordeaux, il y fit ses cours de médecine et de botanique; il fut employé ensuite dans les hôpitaux des armées des Pyrénées occidentales, et dans ceux établis à Dax, où il fixa sa résidence. Thore est mort d'une attaque d'apoplexie, le 27 avril 1823, à l'âge de soixante ans. Il a laissé : | *Mémoires sur la constitution physique des environs de Dax*, lequel est imprimé dans le "Recueil" de Capelle et Villey, tome 3, page 41 ; et dans le "Recueil" de la Société de médecine de Paris. | *Essai d'une Chloris du département des Landes*, Dax et Paris, 1802. On y trouve la description de plusieurs végétaux qui avaient jusqu'alors échappé aux recherches des botanistes. | *Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne*, 1810. Cet ouvrage renferme des détails statistiques, des observations sur l'histoire naturelle, des additions à la *Chloris*, etc. | *Coup d'œil rapide sur les Landes du département de ce nom*, 1812. (*Voy*. plusieurs "mémoires" insérés dans le "Bulletin polymatique du muséum de Bordeaux".) Le fils de Thore, M. Francklin, avocat, a hérité de son bel herbier, collection précieuse qui renferme l'histoire complète de la botanique concernant le département des Landes.

THORENTIER (Jacques), docteur de Sorbonne, puis prêtre de l'Oratoire, mort en 1713, avait eu le titre de grand-pénitencier de Paris, sous M. de Harlay; mais il n'en

avait jamais exercé les fonctions. La chaire et la direction l'occupèrent principalement, et il opéra de grands fruits dans la capitale et en province. Il travailla avec beaucoup d'ardeur, mais inutilement, à ramener le père Quesnel à la soumission due aux décisions de l'Eglise. On a de lui : | Les *Consolations contre les frayeurs de la mort*, in-12; | une *Dissertation sur la pauvreté religieuse*, 1726, in-8° ; | l'*Usure expliquée et condamnée par les Ecritures saintes*, etc., Paris, 1675, in-12, sous le nom de "du Tertre"; ouvrage assez bien raisonné ; | des *Sermons*, in-8°, plus solides que brillants.

THORIUS (Raphaël), médecin, mort de la peste en 1629, à Londres. On a de lui : | un poème estimé *sur le tabac*, Utrecht, 1644, in-12, et une lettre | *De causa morbi et mortis Isaaci Casauboni*.

* THORLAKSEN (Jean), poète islandais, naquit vers 1720. Il était pasteur à Baegisa, où il fut visité par le voyageur anglais Henderson, qui en fait le récit suivant : « La demeure de ce poète des régions septentrionales est une chétive cabane située entre trois hautes montagnes, d'où tombent un grand nombre de "cascades" qui se divisent, en partie, en plusieurs ruisseaux. Tout le site est romantique ; la porte d'entrée de la cabane n'a que quatre pieds de hauteur, et cette cabane consiste dans une petite et unique chambre, qui peut contenir à peine un lit, une table et une chaise. Tout son revenu consistait en 150 francs par an, moyennant lequel il devait administrer deux paroisses. Mais, dans l'Islande, la subsistance est à si bas prix que les cures, il y a quelques années, ne rapportaient que 25 à 30 livres par an. » De retour dans sa patrie, Henderson ayant fait connaître la triste existence du pasteur de Baegisa, plusieurs des compatriotes de Henderson se cotisèrent avec lui, et firent parvenir, en 1819, à Thorlaksen un riche présent. Ce procédé éveilla la générosité du gouvernement danois, qui lui fit une pension dont il ne jouit que peu de mois, étant mort en avril 1820, âgé de près de quatre-vingt-dix ans. Outre quelques *poésies* nationales, Thorlaksen a traduit en vers islandais *le Paradis perdu* de Milton, et *la Messiade* de Klopstock. Le traducteur lui-même avoue que ce second ouvrage, qu'il entreprit dans un âge avancé, n'a pas si bien réussi que le premier.

THORNILL (Jacques), peintre, né en 1676, dans la province de Dorset, mort en 1732, entra chez un peintre médiocre, où le désir de se perfectionner et son goût le rendirent, en peu de temps, habile dans son art. La reine Anne l'employa dans plusieurs grands ouvrages de peinture. Devenu membre du parlement, il ne cessa d'exercer la peinture. Il peignait également bien l'histoire, l'allégorie, le portrait, le paysage et l'architecture.

THOT, THEUT, THEUTATÈS, dieu des anciens Gaulois, le même, si l'on en croit César, que Mercure ; mais il paraît que ce Mercure n'est pas celui des Romains : "Mercure" signifie en celtique "roi, seigneur". Le "Thot" ou "Theut", nom d'où dérive Θεός et "Deus", et "Mercure" qui donne Κύριος, ont fait croire à des savants que les Grecs et les Romains avaient pris bien des idées et des mots des anciens Celtes. (Voyez le "Journal historique et littéraire", 1er mai 1795, page 22.) Quelques mythologistes donnent un

fils nommé 'Thot' à Mercure Trismégiste. Le 'Thot' ou 'Theut' des Gaulois était honoré par des sacrifices humains : les druides immolaient une multitude de victimes au fond des forêts. César eut bien de la peine à détruire ces horreurs après la conquête de la Gaule; le christianisme les abolit plus efficacement.

THOU (Nicolas DE), de l'illustre maison de Thou, originaire de Champagne, fut conseiller-clerc au parlement, archidiacre de l'Église de Paris, abbé de Saint-Symphorien de Beauvais, puis évêque de Chartres. Il sacra le roi Henri IV en 1594, et fut distingué parmi les prélats de son temps pour son savoir et par sa piété. Il prêcha avec zèle et avec fruit, et mourut en 1598, à 70 ans. On a de lui : | un *Traité de l'administration des sacrements ;* | une *Explication de la messe et de ses cérémonies ;* | d'autres ouvrages peu connus.

THOU (Jacques-Auguste DE), **troisième fils de Christophe de Thou, premier président au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1553, et voyagea de bonne heure en Italie, en Flandre et en Allemagne. Son père l'avait destiné à l'état ecclésiastique, et Nicolas de Thou, son oncle, évêque de Chartres, lui avait donné un canonicat dans son église; mais, après la mort de son frère, il se maria, posséda divers emplois dans la robe, et devint président à mortier. En 1586, après la journée des Barricades, il sortit de Paris, et se rendit à Chartres auprès de Henri III, qui l'envoya en Normandie et en Picardie, et ensuite en Allemagne. De Thou passa de là à Venise, où il reçut la nouvelle de la mort de ce prince. Il se rendit aussitôt auprès de Henri IV, qui l'employa à plusieurs négociations, et lui donna, en 1591 la charge de** grand maître de la bibliothèque du roi, après la mort de Jacques Amyot. Pendant la régence de la reine Marie de Médicis, il fut un des directeurs généraux des finances. On le députa à la conférence de Loudun, et on l'employa dans d'autres affaires épineuses. Commis avec le cardinal du Perron pour trouver les moyens de réformer l'université de Paris, et pour travailler à la construction du Collége royal, qui fut commencé par ses soins, il s'en acquitta avec zèle. Il mourut à Paris, le 8 mai 1617, à 64 ans. Le président de Thou s'était nourri des meilleurs auteurs grecs et latins, et avait puisé dans ses lectures et dans ses voyages la connaissance raisonnée des mœurs, des coutumes, et de la géographie de tous les pays différents. Nous avons de lui une *Histoire universelle*, en 138 livres (depuis 1545 jusqu'en 1607), en latin, dans laquelle il parle également bien de la politique, de la guerre et des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'impartialité et d'intelligence. Il ne peint, ni comme Tacite, ni comme Salluste; mais il écrit comme on doit écrire une histoire générale. Ses réflexions, sans être fines, sont nobles et judicieuses. Il entre souvent dans de trop grands détails; il fait des courses jusqu'aux extrémités du monde, au lieu de se renfermer dans son objet principal; mais la beauté de son style empêche presque qu'on ne s'aperçoive de ce défaut. On lui a encore reproché de latiniser d'une manière étrange les noms propres d'hommes, de villes, de pays : il a fallu ajouter à la fin de son Histoire un dictionnaire, sous le titre de *Clavis historiæ Thuanæ*,

où tous ces mots sont traduits en français. La liberté, ou, si l'on veut, la partialité avec laquelle il parle des papes, du clergé, de la maison de Guise, et une certaine disposition à adoucir les fautes des huguenots et à faire valoir les vertus et les talents de cette secte, firent soupçonner qu'il avait des sentiments peu orthodoxes; et l'on ne doit pas s'étonner que son "Histoire" ait été condamnée à Rome par un décret du neuf novembre 1609, et de nouveau, le 10 mai 1757. Un auteur moderne (M. Paquot) le caractérise en ces termes : *Audax nimium; hostis jesuitarum implacabilis; calumniator Guisiorum; protestantium exscriptor, laudator, amicus; sedi apostolicæ et synodo Tridentino totique rei catholicæ, parum equus*. Il ne faut nullement ajouter foi à ce que de Thou dit touchant les Pays-Bas. La plupart des faits qu'il en raconte ont été puisés dans des sources infectées, comme dans Van Metteren; quoique, dans d'autres endroits, il soit plus judicieux et plus équitable que la plupart des auteurs français qui ont parlé de l'histoire de ces provinces. Il écrivait souvent sur des mémoires que les hérétiques de divers pays lui envoyaient. C'est pour cela, en partie, que Casaubon, Scaliger, Grotius, Heinsius, Saumaise, le Clerc, Larrey, ont donné de si grands éloges à son Histoire, qu'ils proposent pour modèle d'un ouvrage où, selon eux, on ne voit nulle partialité : parce qu'elle est toute en faveur des sectes. Malheureusement cet exemple a été suivi par la plupart de ceux qui ont écrit l'Histoire après lui; et c'est ce qui a beaucoup contribué à produire cette haine insensée de la religion, qui enfin est parvenue en France (1793) à une profession ouverte de l'athéisme. Le père Antoine Possevin a fait sur cette Histoire de savantes Notes critiques, qui, long-temps conservées en manuscrit dans la bibliothèque des jésuites à Bologne, ont été imprimées par le père Zaccaria dans son *Iter litterarium per Italiam*, Venise, 1762, in-4°. La meilleure édition de l'*Histoire* de de Thou, est celle de Londres, 1733, en 7 vol. in-fol. On y trouve la continuation, depuis 1607 jusqu'en 1612, en 5 livres, par Rigault. C'est sur cette édition que l'abbé des Fontaines, aidé de plusieurs savants, en a donné une Traduction française, en 16 volumes in-4°, Paris, 1749; et Hollande, 11 vol. in-4°. Après une préface judicieuse, on y trouve les *Mémoires* de la vie de l'historien, composés par lui-même. Ces mémoires avaient déjà paru en français, à Rotterdam en 1731, in-4°, avec une traduction de la Préface qui est au-devant de sa grande Histoire. Cette version est un peu retouchée dans ce qui est en prose, et on y a ajouté ses *Poésies latines*, rapportées en français dans les Mémoires. Ses vers latins sont pleins d'élégance et de génie. Il a fait un poème sur la fauconnerie; *De re accipitraria*, 1584, in-4°; des poésies diverses sur le *Chou*, la *Violette*, le *Lis*, 1611, in-4°; des *Poésies chrétiennes*, Paris, 1599, in-8°, etc. Durand a écrit sa "Vie", in-8. Rémon de Sainte-Albine a publié un *Abrégé* de son *Histoire universelle*, en 10 vol. in-12.

THOU (François-Auguste DE), fils aîné du précédent, fut nommé grand-maître de la bibliothèque du roi, et se fit aimer des savants par sa douceur et par son érudition. Le secret d'une conspiration contre le cardinal de Richelieu, que lui avait confié Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, fut la cause de sa

mort. Il eut la tête tranchée à Lyon en 1642, à 55 ans. Tout le monde pleura un homme qui périssait pour n'avoir pas voulu dénoncer son ami. On a dit que Richelieu avait été charmé de se venger sur lui de ce que le président de Thou, son père, avait dit dans son Histoire, d'un des grands-oncles du cardinal, en parlant de la conjuration d'Amboise, à l'année 1560 : *Antonius Plessiacus Richelius, vulgò dictus Monachus, quod eam vitam professus fuisset, dein voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset*. Mais un tel motif de vengeance est si absurbe qu'on ne peut l'attribuer à un être raisonnable, eût-il la férocité des Cannibales. Pierre du Puy a tâché de justifier son ami ; mais, malgré tout ce que l'humanité compatissante peut alléguer en faveur de cet illustre malheureux, il faut convenir que sa condamnation est légale et juste, selon la législation criminelle de toutes les nations, et en particulier selon l'édit de Louis XI du 22 décembre 1477. Le père du malheureux de Thou, qui rapporte dans son Histoire plusieurs exemples de condamnations pareilles, ne prévoyait pas que son fils en servirait aussi. Les Mémoires de Chouppes lui imputent autre chose qu'une simple réticence, mais sans preuves.

* THOURET (Jacques-Guillaume), naquit à Pont-l'Évêque, département du Calvados, en août 1746, fit ses études à Caen, et se consacra au barreau. Les lois romaines furent l'objet de ses premiers travaux, et il donna ensuite toute son application à celles de Normandie. Cette étude était d'autant plus utile, que le nombre des coutumes surpassait alors en France celui de ses provinces. Il n'avait que 19 ans lorsqu'il plaida sa première cause au bailliage de Pont-l'Évêque. Le succès qu'il obtint donna des espérances fondées de ce qu'il deviendrait un jour. Le jeune orateur s'établit à Rouen en 1770, et fut bientôt le principal ornement de ce barreau. On se souvient encore à Rouen du plaidoyer qu'il prononça en 1774, à la rentrée du parlement. En 1787, il fut élu procureur-général-syndic du tiers-état près l'assemblée provinciale de Rouen. L'ouvrage qu'il composa alors sur l'administration fixa l'attention du ministère. Nommé par la ville de Rouen député aux états-généraux de 1789, il se fit bientôt remarquer par son éloquence. Il combattit avec chaleur l'empressement du tiers-état à adopter la dénomination d'assemblée nationale. Cela donna le change au parti contraire, qui chercha à l'attirer dans ses intérêts en le portant à la présidence ; mais Thouret refusa cet honneur. Il se réunit à Mirabeau, dans la discussion du *veto* qu'on devait accorder au roi, et soutint qu'il ne fallait apporter aucune restriction à l'exercice de la sanction royale. Il fut ensuite nommé membre du comité de constitution, présenta le plan d'une nouvelle division territoriale de la France, et d'un nouveau système administratif. Cette loi éprouva une opposition de la part de Mirabeau ; Thouret la défendit ; et, après six jours de lutte entre ces deux rivaux, l'assemblée adopta le plan du comité. Ce fut Thouret qu'on chargea particulièrement de l'organisation du nouvel ordre judiciaire. Il prononça, à cette occasion, neuf discours pleins de vues profondes et d'une grande justesse de raisonnement. Les principaux résultats de ces discours furent l'établissement des juges de paix, et celui

du *jury* en matière criminelle. L'établissement du jury fut vivement combattu par le célèbre Tronchet ; mais l'avis de Thouret prévalut, quoiqu'il ait éprouvé dans la suite différentes modifications. Il parla, et toujours avec son éloquence ordinaire, dans presque toutes les grandes discussions. On admira son rapport sur *la* régence, et le discours où il combattit la proposition de déclarer les députés non rééligibles. La constitution une fois établie avec l'assentiment du roi, il pensait, non sans raison, qu'elle ne pouvait exister qu'autant que les fondateurs en seraient les gardiens : les événements ont prouvé la sagesse de cette observation. Thouret fut encore chargé de réunir les différentes parties de l'acte constitutionnel, dont la révision termina les travaux de l'assemblée. Elle rendit aux talents de Thouret l'hommage le plus flatteur, en lui déférant pour la quatrième fois le titre de président. Il fit la clôture des séances dans cette qualité, après avoir reçu du roi le serment d'être fidèle à la constitution. Nommé président de la cour de cassation, il remplit cette place avec honneur. Cependant Thouret, tout en se montrant partisan de la constitution, avait donné des preuves non équivoques de modérantisme, et il ne pouvait ainsi échapper à la haine des jacobins. En 1793, et après la mort de Louis XVI, il se vit arrêté et conduit aux prisons du Luxembourg, comme suspect. C'est pendant sa captivité qu'il fit, pour l'instruction de son fils, un *Extrait des abbés Dubos et Mably* ; et un autre *Extrait sur l'histoire de France*, qui a été imprimé depuis. Le prétexte absurbe d'une conspiration tendante à forcer les prisons et à égorger les membres de la convention, entraîna à l'échafaud plusieurs victimes innocentes : Thouret fut de ce nombre ; traduit devant le tribunal révolutionnaire, il se défendit avec courage, et fit tomber toutes les preuves supposées de l'accusation ; mais sa mort était décidée d'avance, et il fut condamné et exécuté en avril 1793, à l'âge de 47 ans. On a aussi de lui des *Mémoires*, remarquables par l'érudition et l'esprit d'analyse.

* THOURET (Michel-Auguste), frère du précédent, célèbre médecin, naquit en 1748, et étudia à Paris, où il reçut le grade de docteur. Il était profond dans son art, qu'il a enrichi d'utiles ouvrages ; il connaissait également les écrivains anciens et les auteurs modernes. C'est Thouret qui, de concert avec de la Rochefoucauld-Liancourt, fonda la société et le comité central de vaccine. Il remplit les emplois les plus honorables, et fut successivement docteur-régent, administrateur des hôpitaux, du Mont-de-Piété, directeur de l'Ecole de médecine de Paris, et conseiller ordinaire de l'université (en 1802). Il était membre de la Légion-d'Honneur et de plusieurs académies nationales et étrangères. Thouret mourut, presque subitement, à Paris, le 9 juin 1810, à l'âge de soixante-deux ans. On a de lui : un grand nombre de *Mémoires* et *Dissertations*, dont voici les plus importants : | *Réflexions sur le but de la nature dans la conformation des os du crâne, particulièrement à l'enfant nouveau né* ; ou *Mémoire sur un nouvel avantage attribué à cette conformation*, 1779, inséré dans les Mémoires de la société royale de médecine, 3[e] vol., 1779 ; | *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine*, inséré dans le même volume, et

publiées à part en 1780; | *Rapport sur les aimants*; | *Rapport sur plusieurs questions proposées à la société royale de médecine par le ministre de la marine, relativement à la nourriture des gens de mer*, 1784, avec de la Porte, inséré dans les Mémoires de la société de médecine, 7e vol.; | *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, 1784; | *Extrait de la correspondance de la société royale de médecine, relativement au magnétisme animal*, imprimé en 1785 par ordre du roi; | *Mémoire sur le tic douloureux*, 1785; | *Recherches sur les différents degrés de compression dont la tête est susceptible, ou Mémoire sur les moyens de déterminer, d'une manière plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les avantages de différentes méthodes fondées sur cette ressource de la nature*, etc., 1784; | *Rapport sur les exhumations du cimetière et de l'église des Saints-Innocents*, 1789; | *Mémoire sur la substance du cerveau et sur la propriété qu'il paraît avoir de se conserver long-temps après toutes les autres parties, dans les corps qui se décomposent au sein de la terre*, 1790; | *Discours prononcé à la séance de l'Ecole de médecine, pour l'ouverture des cours, de l'an VIII (1800), et la distribution des prix de l'école pratique*, etc., etc.

* THOURET (Guillaume-François-Antoine), fils du président de l'assemblée constituante, mort le 5 juillet 1832, fut élu par l'arrondissement de Pont-l'Evêque (Calvados), le 6 juillet 1831; fit partie de l'opposition libérale, et signa la protestation du 6 janvier 1832 contre l'expression de "sujets" appliquée aux Français. Depuis quinze ans, il s'occupait de recueillir les matériaux d'une *Encyclopédie* disposée par ordre alphabétique, dans laquelle il avait consigné pour chaque mot de la langue française tous les renseignements bibliographiques qui peuvent lui être appliqués. Cet ouvrage en 30 vol. in-4°, a été donné, après la mort de Thouret, à la Bibliothèque de la ville de Paris.

* THOUVENIN (Joseph), relieur, né vers 1791, mort à Paris le 9 janvier 1834, s'est fait connaître pour la perfection de ses reliûres. Il obtint, en 1823, une médaille du jury pour l'exposition des produits de l'industrie. Il eut l'idée de faire laminer le carton, et renouvela l'usage des matrices en cuivre pour imprimer toutes sortes de dessins sur le maroquin et sur la peau. On lui doit de nouveaux fers à dorer qui sont d'un très-bon emploi.

THOYNARD (Nicolas), né à Orléans, en 1629, d'une des meilleures familles de cette ville, s'appliqua, dès sa première jeunesse, à l'étude des langues et de l'histoire, et en particulier à la connaissance des médailles, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Les savants le consultèrent comme leur oracle, et il satisfaisait à leurs questions avec autant de plaisir que de sagacité. Le cardinal Noris tira de lui quelques lumières pour son ouvrage des "Epoques syro-macédoniennes". Thoynard ne se distingua pas moins par la douceur de ses mœurs que par l'étendue de ses connaissances. Il mourut à Paris, en 1706, à soixante-dix-sept ans. Son principal ouvrage est une excellente *Concorde des IV évangélistes*, Paris, 1709, in-fol., en grec et en latin, avec de savantes *Notes* sur la chronologie et sur l'histoire, ouvrage très-estimé. Il fit encore imprimer des *notes* sur la version du nouveau Testament de

Richard Simon; un écrit sur la version du nouveau Testament du père Bouhours, et sur celle de Mons. Thoynard était laïc.

THRASIMOND ou TRASAMOND, roi des Vandales, en Afrique, était arien, et un des plus ardents persécuteurs des catholiques. Il se déchaîna surtout contre les ecclésiastiques; et, pour attirer les fidèles à sa croyance, il empêcha l'élection des évêques par des édits très-rigoureux. Ce prince obtint le sceptre en 496 et mourut en 523.

THRASYLE, célèbre astrologue, se trouva un jour sur le port de Rhodes avec Tibère, qui avait été exilé dans cette île; il osa lui prédire qu'un vaisseau qui arrivait dans le moment lui apportait d'heureuses nouvelles. Il reçut effectivement des lettres d'Auguste et de Livie, qui le rappelaient à Rmoe. C'était une espèce d'horoscopiste, qui quelquefois devinait juste. Il vivait encore l'an 37 de J.-C.

THUCYDIDE, célèbre historien grec, fils d'Olorus, naquit à Athènes, l'an 475 avant J.-C. Il comptait parmi ses ancêtres Miltiade. Après s'être formé dans les exercices militaires qui convenaient à un jeune homme de sa naissance, il eut de l'emploi dans les troupes, et fit quelques campagnes qui lui acquirent un nom. A l'âge de quarante-sept ans, il fut chargé de conduire et d'établir à Thurinus, une nouvelle colonie d'Athéniens. La guerre du Péloponèse s'étant allumée peu de temps après dans la Grèce, y excita de grands mouvements et de grands troubles. Thucydide avait été commandé pour aller au secours d'Amphipolis, place forte des Athéniens sur les frontières de la Thrace; mais, ayant été prévenu par Brasidas, général des Lacédémoniens, il fut condamné à l'exil. C'est alors qu'il composa son *Histoire de la guerre du Péloponèse*, entre les républiques d'Athènes et de Sparte. Il ne la conduisit que jusqu'à la vingt unième année inclusivement. Les six années qui restaient furent suppléées par Théopompe et Xénophon. Démosthène faisait un si grand cas de cet ouvrage, qu'il le copia plusieurs fois. On prétend que Thucydide sentit naître ses talents pour l'histoire, en entendant lire à Athènes, pendant la fête des Panathénées, l'histoire d'Hérodote, dont il était contemporain. On a souvent comparé ces deux historiens. Hérodote, plus doux, plus clair et plus abondant; Thucydide, plus concis, plus serré, plus pressé d'arriver à son but. « Quand on va d'Hérodote à Thucydide, dit un critique, il semble qu'on quitte un parterre émaillé de fleurs ou un bocage délicieux, pour entrer dans un champ bien labouré, où partout l'agréable est sacrifié à l'utile. Hérodote vivait au milieu du luxe et des voluptés de la molle Ionie, dans une région favorisée du ciel; Thucydide habitait l'âpre territoire de l'Attique, au milieu d'un peuple simple, laborieux, économe; il était militaire, et ses mauvais succès n'avaient pas égayé son caractère naturellement sérieux et sombre: son style est dur, austère, souvent obscur; dans quelques endroits, il était à peine intelligible pour Cicéron lui-même, à qui la langue grecque était aussi familière que la sienne. Qu'on juge de ce qu'il doit être pour nous. » Quant à la vérité des faits, Thucydide, témoin oculaire, l'emporte infiniment sur Hérodote, qui adoptait les mémoires qu'on lui fournissait sans les examiner, et des contes absurdes qui ne méritaient pas même

d'examen. Mais les faits rapportés par Thucydide sont d'un faible intérêt; le sujet qu'il a traité est triste et mesquin; c'est un tissu de petites opérations militaires; on a continuellement sous les yeux le spectacle des petites peuplades de la Grèce, qui font le dégât sur les terres les unes des autres, qui se pillent et s'égorgent comme des hordes sauvages, avec une férocité aveugle, pour de très-petits intérêts; et dans toutes ces querelles meurtrières, il n'y a pas un exploit vraiment grand et mémorable. Elles ne peuvent être importantes pour un philosophe, que parce qu'elles ont amené la décadence et la servitude de la Grèce: les harangues, qui sont très-longues et très-fréquentes, forment la partie de cet ouvrage la plus curieuse et la plus intéressante aujourd'hui, parce qu'elles renferment toute la politique de ce temps-là. Thucydide mourut à Athènes, où il avait été rappelé, l'an 411 avant J.-C. De toutes les éditions de son *Histoire*, les meilleures sont celle d'Amsterdam, 1751, in-fol., en grec et en latin; celles d'Oxford, 1696, in-fol., et de Glascow, 1759, 8 vol. in-8°. D'Ablancourt en a donné une Traduction en français, peu estimée, en 5 volumes in-12. [Pierre Lévesque en donna une meilleure en 1796; mais elle a été effacée par celle que Gail a donnée en 1807, 10 vol. in-4° et in-8°, de l'*Histoire* de Thucidide avec le texte, les scolies, les variantes, une version latine, une version française, des remarques, etc. Un onzième volume qui devait compléter l'ouvrage, n'avait pas encore paru en 1828.]

* THUEUX poète, né à Boulogne-sur-Mer, consacra bien souvent son talent à chanter le lieu de sa naissance; au milieu des préoccupations du commerce, et malgré l'absence, il ne l'oublia jamais. Le genre de son talent était descriptif; il s'en éloigna quelquefois pour le genre lyrique. La nature, les fleurs, les femmes, les rêveries d'amour, les pensées mélancoliques d'un souvenir; tel était le domaine dont il s'emparait avec bonheur, qu'il décrivait avec grâce, qu'il décorait d'un charme particulier. Les lettres boulonnaises ont fait en lui une perte.

THUILERIES (Claude DE MOULINET, abbé DES), né en 1667, à Séez, d'une famille noble, alla achever à Paris ses humanités, qu'il avait commencées en province. A l'étude des mathématiques, il joignit celle du grec et de l'hébreu; mais quelque tems après il renonça à ces divers genres de connaissances, pour ne plus s'occuper que de l'histoire de France, dont les recherches ont rempli le cours de sa vie. Il mourut à Paris, d'une hydropisie de poitrine, en 1728. Outre quantité de *Mémoires* sur différents sujets, et une *Histoire du diocèse de Séez*, en manuscrit, on a de lui: | *Dissertation sur la mouvance de Bretagne par rapport à la Normandie*, Paris, 1711, in-12; à laquelle est jointe une autre *Dissertation* touchant quelques points de l'histoire de Normandie; | *Examen de la charge de connétable de Normandie*; | *Dissertation* dans le *Mercure de France* et dans le *Journal de Trévoux*; | les *Articles* du diocèse de Séez, dans le *Dictionnaire universel de la France*, 1726, etc.

THUILLIER (René), minime français, mérita, par ses talents et sa probité, d'être mis plusieurs fois à la tête de sa province. Il est auteur du *Diarium patrum, fratrum et sororum ordinis minimorum provinciæ Franciæ*, Paris, 1709, 2 vol. in-4°,

écrit d'un style pur et même élégant assez exact pour les dates; mais il montre quelquefois un peu trop de crédulité. Il a aussi composé quelques autres ouvrages de droit canonique régulier, tels que *de Potestate correctoris* (c'est le titre qu'on donne au supérieur des minimes), et autres qui n'ont point franchi les limites du cloître, et dont l'énumération intéresserait fort peu les beaux-esprits et les gens du monde.

THUILLIER (Dom Vincent), naquit à Coucy, au diocèse de Laon, en 1685. Il entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1703, et s'y distingua de bonne heure par ses talents. Après avoir professé longtemps la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Germain-des Prés, il en devint sous-prieur. Il occupait cet emploi lorsqu'il mourut en 1736. Dom Thuillier écrivait assez bien en latin et en français; il possédait les langues et l'histoire. A une imagination vive, il joignait une vaste littérature. Ses principaux ouvrages sont : | une *édition* des Œuvres posthumes de Mabilion et de Ruinart, 3 vol. in-4°; | *Histoire* de Polybe, traduite du grec en français, avec un *commentaire sur l'art militaire*, par le chevalier de Folard en 6 vol. in-4°. Elle est aussi élégante que fidèle; | *Histoire de la nouvelle édition de Saint Augustin*, donnée par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, 1736, in-4°. On lui a reproché des inexactitudes; | *Lettre d'un ancien professeur de théologie de la congrégation de Saint-Maur, qui a révoqué son appel de la constitution* Unigenitus; | *Seconde lettre contre l'appel interjeté de la bulle* Unigenitus; troisième édition augmentée, Paris, 1729, in-8°. Dom Thuillier, d'abord opposé à cette bulle, devint un de ses plus zélés défenseurs; il se signala par plusieurs écrits en faveur de la soumission à l'Eglise, qui lui firent beaucoup d'ennemis dans sa congrégation. Les fanatiques du parti qu'il attaquait ont même voulu que sa mort ait été marquée par des signes funestes. Le fanatique auteur du *Dictionnaire critique* dit, « que, se sentant subitement pressé de quelque besoin, il se mit sur le siége, et expira avec un grand mouvement d'entrailles ». On a dit la même chose d'Arius; mais l'un avait ravagé l'Eglise, et l'autre avait tâché de ramener les errants dans son sein.

* THUILLIER (Jean-Louis), botaniste, naquit dans la banlieue de Paris, vers 1770, de parents pauvres et obscurs. Il était jardinier, et sa perspicacité naturelle, réunie à des observations assidues, le mit à même de connaître les plantes de France dans tous leurs états et dans toutes leurs variations. S'étant fixé aux environs de la capitale, d'où il faisait de fréquentes excursions pour chercher de nouvelles plantes, il établit un commerce très-avantageux pour lui et la science, en vendant des " Herbiers " qui renfermaient des plantes indigènes. Il s'était acquis beaucoup d'amis et de protecteurs; mais il les perdit par sa grossièreté et son inconduite. Depuis plusieurs années une blessure qu'il s'était faite à la jambe l'ayant forcé d'interrompre ses excursions, il était tombé dans un état voisin de l'indigence. Son intempérance empira son mal, dont les suites le conduisirent au tombeau, le 18 décembre 1822, à l'âge d'environ cinquante-trois ans. On a de lui : *Flore des environs de Paris*, 1790, in-12, troisième édition, revue corrigée et considérablement augmentée 1799, in-8°. On croit que feu

M. Richard, de l'Institut, avait aidé Thuillier de ses conseils dans la *Flore de Paris*.

THULDEN (Christian-Adolphe), né à Volckmarschen dans le duché de Westphalie, enseigna la théologie à Cologne et fut chanoine de Sainte-Marie. On a de lui une *Histoire de son temps*, depuis 1651 jusqu'en 1660, en latin, en 4 vol., Cologne, 1657-1663. C'est une continuation de celle de Surius (*Voyez* ce nom). [Il a aussi donné | une *Historia universalis ab anno* 1618, *ad annum* 1671, ibid., 2 vol. in-12; | *Tractatus historico-politici ab anno* 1618, ibid., 1679, 8 vol. in-12, et 5 vol. in-8°, etc., etc.] — Il ne faut pas le confondre avec Théodore et Diodore VAN TULDEN. (Voyez ces noms.)

THUMNE (Théodore), professeur luthérien de théologie à Tubingen, s'est fait connaître par quelques ouvrages. Le plus recherché est le *Traité* historique et théologique *des Fêtes des Juifs*, *des chrétiens et des païens*, in-4°. Cet écrivain mourut en 1750.

* THUNBERG (Charles-Pierre), célèbre botaniste suédois, élève de Linné, vint en France, en 1770, séjourna à Paris quelque temps, et se lia avec les savants les plus distingués. De retour dans sa patrie, son ami Burmann, professeur de botanique à Amsterdam, et juste appréciateur du mérite de Thunberg, engagea plusieurs magistrats hollandais à l'envoyer à leurs frais au Japon, pour en examiner les productions, dont la plupart étaient inconnues. Thunberg partit en 1771 pour le cap de Bonne-Espérance, où il demeura trois ans et se perfectionna dans la langue hollandaise; de là il se rendit en 1775 au Japon, où les Européens ne peuvent stationner que dans un petit port, dans l'île de Dézima, non loin de la ville de Nangazaki, ni sortir sans permission et sans être accompagnés d'une nombreuse escorte. Thunberg gagna d'abord la confiance des interprètes japonais et du gouverneur, et les traita dans leurs maladies; on lui permit enfin de faire quelques excursions dans les montagnes voisines. Il y recueillit un grand nombre de plantes rares; mais il était obligé de nourrir à ses frais plus de trente personnes par jour, sans compter l'argent qu'il donnait aux guides et aux interprètes. En 1776, il se rendit à Ceylan, et y fit de nouvelles acquisitions. Thunberg revint en Europe, en 1778, obtint la chaire de botanique à l'université d'Upsal, [et mourut en 1828 dans sa 85e année.] Il a laissé : | une *Flora japonica*, Leipsick, 1784, in-8°, avec 43 planches. Il y décrit près de 300 espèces nouvelles, dont une partie l'a obligé d'établir plus de vingt genres nouveaux; | un *Voyage au Japon par le cap de Bonne-Espérance*, traduit en français par Langlès, et revu par Lamarck, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-8°; | *Novæ insectorum species*; | *Dissertatio sistens insecta suæcica*; et d'autres ouvrages.

*THUROCZ ou THUROCZI (Jean), historien hongrois, né vers 1420, embrassa l'état ecclésiastique et joignit à un talent distingué pour la prédication le goût des recherches historiques. On a de lui une compilation sous le titre de *Chronicon regum Hungariæ* (commençant à Attila au cinquième siècle, et finissant en 1464, au couronnement de Mathias Corvin), Augsbourg, 1488, Erh. Ratoldt, Venise, 1488, in-4°. La seule bonne édition est celle qui a paru dans les *Scriptores rerum hungaricarum veteres ac genuini*, Vien-

ne, 1746, 3 vol. in-fol.—Thurocz (Ladislas), historien hongrois, de la même famille que le précédent, né vers la fin du dix-septième siècle, était de la société de Jésus. On a de lui un abrégé de l'histoire de Hongrie, sous ce titre : *Hungaria cum suis regibus*, Tirnau, 1729, in-fol., ibid., 1772, in-4°, avec des additions.

* THUROT (François), helléniste et philosophe, professa la philosophie à la faculté des lettres de Paris, eut une chaire de grec au collége de France, et fut reçu à l'académie des Inscriptions le même jour que Champollion le jeune. Le choléra l'enleva le 17 juillet 1832, dans un âge peu avancé. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, nous citerons : | *l'Apologie de Socrate* d'après Platon et Xénophon, grec-français, 1806, in-8°; | les *Phéniciennes* d'Euripide, avec un choix de scholies grecques, des notes françaises et le texte, 1813, in-8°; | plusieurs *Dialogues* de Platon; | la *Morale* d'Aristote; | *Vie de Laurent de Médicis*, traduit de l'anglais, 1799, 2 vol. in-8°; | *Hermès*, ou *Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, traduit de l'anglais de Horris, avec des remarques et des additions.

THYESTE, fils de Pélops et d'Hippodamie, et frère d'Atrée, fut incestueux avec sa belle-sœur Etrope, femme d'Atrée, qui, pour s'en venger, mit en pièces l'enfant qui était né de ce crime, et en servit le sang à boire à Thyeste. Le soleil ne parut pas ce jour-là sur l'horizon, pour ne point éclairer une action aussi détestable. Cette histoire ou fable a été la matière de plus d'un drame, notamment de la tragédie d'*Atrée* par Crébillon; cependant l'action principale n'est pas représentable. (*Voyez* Atrée.)

THYRÉE (Hermann), jésuite allemand, né à Nuys, dans l'archevêché de Cologne, en 1532, vint faire ses études à Rome dans le collége germanique, et conçut le désir d'entrer dans la compagnie de Jésus. Il y fut admis, par saint Ignace lui-même, le 16 mai 1556. Deux ans après, il partit pour Ingolstadt, où il enseigna la théologie pendant quelques années; après quoi, appelé à divers emplois, il fut successivement recteur du collége de Trèves, de celui de Mayence, et enfin provincial de la province Rhénane. Frappé d'apoplexie à Mayence, il y mourut presque sexagénaire, le 26 octobre 1591. A une rare capacité, il réunissait une grande simplicité de mœurs et toutes les vertus d'un religieux exemplaire. Il est auteur de divers ouvrages, tant latins qu'allemands. Les principaux sont : | un traité *De confessione augustana*, Dillingen, 1567, in-4° et in-fol.; | *Sex millia dubiorum et duo millia irregularitatum quibus Lutherani prædicantes implicati tenerentur*. L'auteur étant mort avant que ce dernier ouvrage fût imprimé, il est resté inédit.

THYRÉE, (Pierre), frère puîné du précédent, jésuite comme lui, et né en 1546, dans la même ville, se distingua en qualité de professeur et de prédicateur. Il remplit avec autant de succès que de zèle ces deux emplois pendant 27 ans consécutifs à Trèves, Mayence et Wurtzbourg. Il mourut à Wurtzbourg, fort respecté, le 5 décembre 1601, n'ayant que 55 ans. Ses nombreuses occupations, et son assiduité au confessionnal, ne l'avaient pas empêché de composer beaucoup d'ouvrages. Alegambe en compte vingt-deux, parmi lesquels nous citerons comme les principaux : | *Loca infes-*

ta, hoc est, de infestis ob molestantes dæmoniorum et defunctorum hominum spiritus, locis, liber unus. Accessit libellus de terriculamentis nocturnis quæ hominum mortem solent portendere, Cologne, 1598, in-4° ; Lyon, 1599, in-8°; | *De obsessis a spiritibus dæmoniorum hominibus liber unus*: deux éditions; | *De apparitionibus spirituum ubi de apparitionibus Dei et Christi, angelorum, dæmonum et animarum humanarum agitur*, etc., Cologne, 1600, 1602 et 1605, deux vol. in-4°. Dom Calmet y a puisé pour composer ses *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons, des esprits*, etc., Paris, 1744, in-12. Einsredel, 1742, deux vol. in-12. (*Voyez* CALMET.) | *Disputationes theologicæ variæ de apparitionibus spirituum*, 1582; | *De festo corporis Christi et Deo in sacramento Eucharistiæ adorando*, Mayence, 1585; | *De potestate ecclesiastica*, ibid., 1586; | *De sanctorum invocatione*, Wurtzbourg, 1596; | *Apodixis præsumptæ necessitatis utriusque speciei in sacramentali communione*, Wurtzbourg, 1597, et plusieurs autres traités.

THYSIUS (Antoine), né vers 1603, à Harderwyck (Meursius le dit natif d'Anvers, dans *Athenæ Batavæ*, page 332, édit. 1625), fut professeur en poésie et en éloquence à Leyde, et bibliothécaire de l'université de cette ville : il mourut en 1670. Il s'attacha avec succès à expliquer les anciens auteurs, et donna de bonnes édit., dites des *Variorum* : | de *Velleius-Paterculus*, Leyde, 1668, in-8°; | de *Salluste*, Leyde, 1665, in-8°; | de *Valère-Maxime*, Leyde, in-8°; | *Senecæ tragœdiæ*, 1657 ; | *L. Cœlii Lactantii opera*, 1652; | *Historia navalis*. C'est une histoire de tous les combats qu'il y a eus sur mer entre les Hollandais et les Espagnols, 1657, in-4°, belle édition. | *Compendium Historiæ Batavicæ*, 1645; | *Exercitationes miscellaneæ*, 1639, in-12. Ce sont des dissertations sur des sujets d'Ecriture sainte et de mythologie; | *Gulielmi Postelli de Republica seu magistratibus Atheniensium*, Leyde, 1645, in-12. Thysius y a ajouté deux pièces; la première représente le gouvernement d'Athènes depuis la naissance de cette république jusqu'à sa fin; la seconde est un recueil de différentes lois attiques recueillies de divers passages des anciens, et mises en parallèle avec les lois romaines qui ont le même objet. Ces deux pièces ont reparu dans les antiquités grecques de Gronovius, tome 5; | une *Edition de l'Histoire d'Angleterre* de Polydore Virgile; | d'*Aulu-Gelle*, Leyde, 1661, 2 vol. in-8°. Il fut aidé dans ce dernier travail par Oiselius. Frédéric et Jacques Gronovius donnèrent une édition d'*Aulu-Gelle*, en 1706, in-4°, dans laquelle ils insérèrent les notes et les commentaires rassemblés en celle de Thysius. Le Salluste de cet auteur a aussi été réimprimé à Leyde, en 1677; et cette édition, quoique conforme en tout à celle de 1665, est préférée par les connaisseurs, à cause de la beauté de l'impression.

TIBALDEI (Antoine), natif de Ferrare, poète italien et latin, mort en 1537, âgé de 80 ans, cultiva d'abord la poésie italienne; mais Bembo et Sadolet, ses rivaux, l'ayant éclipsé, il se livra à des muses étrangères, et obtint les suffrages du public. Ses *Poésies* latines parurent à Modène en 1500, in-4°; les italiennes avaient été imprimées, *ibid.*, en 1498, in-4°.

* TIBALDI (Pellegrino), peintre,

tre, sculpteur et architecte célèbre, naquit à Bologne en 1522; il était fils d'un maçon qui, ayant amassé quelque fortune, lui fit donner une bonne éducation. Après avoir appris les premiers éléments de la peinture dans sa ville natale, il passa à Rome, et eut pour maître Vassari : en même temps, il étudia l'anatomie, qu'il connut parfaitement. Son premier ouvrage fut un *saint Michel*, tableau qu'on voit dans la salle du château Saint-Ange, et qui lui mérita les éloges de tous les artistes de Rome. Il se livra ensuite à l'architecture et à la sculpture, dans lesquels il fit de grands progrès. Philippe II, roi d'Espagne, l'appela à sa cour, l'employa dans les travaux de l'Escurial, et en fut si satisfait, qu'il le nomma son peintre, et lui conféra ensuite le titre de marquis. Il retourna dans sa patrie comblé des dons de ce monarque. Les autres ouvrages de Tibaldi sont, en peinture : le *Réfectoire des pères olivetains de Ferrare*; | le *Cloître et la Bibliothèque de l'Escurial d'Espagne*; | les *Tableaux* et les *Vitraux* de l'église de Saint-Laurent de Bologne. En sculpture, il exécuta plusieurs figures en stuc, dont une grande partie servit de modèle à Annibal Carrache pour la galerie Ferrare. En architecture, on cite de lui le beau palais de la Sapience à Pavie, bâti par ordre de saint Charles Borromée, etc. Il est mort à Bologne en 1592.

* TIBALDI (Dominique), sculpteur, fils du précédent, né à Bologne en 1541 et mort en 1583, a construit dans sa patrie plusieurs édifices, dont les plus remarquables sont : le *palais Magnani*; une *Chapelle* dans l'église de Saint-Pétrone, chapelle qui fut admirée par le pape Clément VII; la *grande porte* de l'Hôtel-de-Ville; l'*Eglise de la Vierge*, sur les murs de la ville; et enfin la *Douane*, une des plus belles d'Europe, chef-d'œuvre de goût, et qui a surpris tous les architectes par la sage distribution qui règne dans l'intérieur, etc.

* TIBALDI (Marie-Félix), de la même famille que les précédents, naquit à Rome en 1707, et devint célèbre dans la peinture. Ses ouvrages à l'huile furent très-estimés, mais étant d'une santé faible, l'odeur des couleurs l'incommodait : elle appris alors la miniature et le pastel, et peignait d'après nature les tableaux historiques. On admirera toujours sa fameuse *Cène*, copiée en miniature d'après le tableau de son époux, que le pape Benoît XIV acheta pour mille écus, et fit placer dans le Capitole. Un autre ouvrage où l'on remarque le goût exquis de Marie-Félix, est l'*Aurore* d'après Guerchin. Quand elle y travaillait, elle se fit passer pour aveugle, pour éviter les visites que lui rendaient tous les étrangers de marque qui venaient à Rome. Devenue veuve c'est avec le produit de ses travaux qu'elle éleva ses enfants, qui reçurent par ses soins une excellente éducation. Marie-Félix mourut dans sa patrie en 1770, âgée de 63 ans. — Sa sœur, Thérèse TIBALDI, morte en 1776, a exécuté plusieurs ouvrages en miniature, qui n'auraient pas été indignes du pinceau de Marie-Félix. On cite, entre autres, sa *Charité romaine*, d'après un tableau des Carraches.

TIBÈRE (Claudius Tiberius NERO), empereur romain, naquit à Rome le 16 novembre de l'an 54 avant Jésus-Christ, et descendait en ligne directe d'Appius Claudius, censeur à Rome. Son père était Tibère-Néron, et sa mère la fameuse Livie, qu'Auguste épousa lorsqu'elle

était enceinte de Drusus. Ce fut par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste l'adopta. Ce prince crut se l'attacher en l'obligeant de répudier Vipsania pour épouser Julie, sa fille, veuve d'Agrippa; mais ce lien fut très-faible. Tibère avait des talents pour la guerre, Auguste se servit de lui avec avantage. Il l'envoya dans la Pannonie, dans la Dalmatie et dans la Germanie, qui menaçaient de se révolter, et qu'il réduisit. Après la mort d'Auguste, qui l'avait nommé son successeur à l'empire, Tibère prit en main les rênes de l'état; mais ce rusé politique n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être beaucoup fait solliciter. Ce fut l'an 14 de Jésus-Christ. On se repentit bientôt de le lui avoir accordé. Son caractère vindicatif et cruel se développa dès qu'il eut la puissance en main. Auguste avait fait des legs au peuple, que Tibère ne se pressait pas d'acquitter. Un particulier, voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du mort et lui dit : « Souvenez-vous, quand vous serez aux Champs-Elysées, de dire à Auguste que nous n'avons encore rien touché des legs qu'il nous a faits. » Tibère, informé de cette raillerie, fait tuer le railleur en lui adressant ces paroles : « Va lui apprendre toi-même qu'ils sont acquittés ». Il donna de nouvelles preuves de sa cruauté à l'égard d'Archélaüs, roi de Cappadoce. Ce prince ne lui avait rendu aucun devoir pendant qu'il était en exil à Rhodes, sous le règne d'Auguste. Tibère l'invita à venir à Rome, et employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine ce prince est-il arrivé, qu'on lui intente deux frivoles accusations, et qu'on le jette dans une obscure prison, où il meurt accablé de chagrin et de misère. Ces barbaries ne furent que le prélude de plus grands forfaits. Il fit mourir Julie, sa femme, Germanicus, Agrippa, Drusus son fils, Néron. Ses parents, ses amis, ses favoris furent les victimes de sa jalouse méfiance. Il avait pour compagnon, et pour instigateur dans ses crimes, l'infâme Séjan, son ministre favori. Celui-ci, après avoir séduit la femme de Drusus, empoisonna ce prince, dont les droits légitimes au trône formaient un obstacle à son ambition. Tibère eut honte à la fin de rester à Rome, où tout lui retraçait ses crimes, où chaque famille lui reprochait la mort de son chef, où chaque ordre pleurait le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'île de Caprée, l'an 27, et s'y livra aux plus honteuses débauches. Il avait une troupe de jeunes garçons qu'il faisait servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même des espèces nouvelles de luxure, et des noms pour les exprimer, tandis que d'infâmes domestiques étaient chargés du soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, et d'enlever les enfants jusque dans les bras de leurs pères. Pendant le cours d'une vie infâme, il ne pensa ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ravages que les ennemis pouvaient faire sur les frontières. Il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mœsie, et les Germains désoler les Gaules. Il se vit impunément insulter par Artaban, roi des Parthes, qui, après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprocha, par des lettres injurieuses, ses parricides, ses meurtres et sa lâche oisiveté, en l'exhortant à expier par une mort volontaire la haine de ses sujets. La 23e année de son règne, il nomma pour son successeur à l'empire Caïus Ca-

ligula. Il fut déterminé à ce choix par les vices qu'il avait remarqués en lui, et qu'il jugeait capables de faire oublier les siens. Il avait coutume de dire « qu'il élevait en la personne de ce jeune prince un serpent pour le peuple romain, et un phaéton pour le reste du monde. » Assertion dont l'événement ne vérifia que la première partie. Ce prince détestable mourut à Mizène, dans la Campanie, le 19 mars l'an 37 de Jésus-Christ, âgé de 78 ans, après en avoir régné 23. On accusa Caligula de l'avoir étouffé. Tibère avait du génie; Suétone dit qu'il parlait bien le grec et le latin, et qu'il avait fait des vers lyriques sur la mort de Lucius-César, petit-fils d'Auguste. L'on a toujours remarqué que les princes, dont le cœur était dépravé et l'esprit égaré, devenaient plus dangereux et plus cruels par la culture des lettres. Cependant, avant que la satiété et le caprice du pouvoir l'eussent tout-à-fait gâté, il souffrait la contradiction, et on cite de lui plus d'un trait de modération et de justice. Mais quel est le tyran qui n'ait laissé échapper quelque trait louable? (*Voyez* ANDRONIC.) Quoique cruel à Rome, il ménagea cependant quelquefois ses autres sujets : comme si la Providence avait voulu appesantir particulièrement et exclusivement sur les Romains, devenus un peuple abominable, le poids d'un despotisme atroce et sanguinaire. (*Voyez* CALIGULA.) Il répondit aux gouverneurs des provinces, qui lui écrivirent, qu'il fallait les surcharger d'impositions : " Qu'un bon maître devait tondre, et non pas écorcher son troupeau ". C'est à ce prince que Pilate écrivit tout ce qui s'était passé à l'égard de Jésus-Christ. Tibère, persuadé de sa divinité, proposa au sénat de le recevoir au nombre des dieux; mais le sénat refusa, et Dieu ne permit pas que son fils fût confondu avec les fantômes dont les hommes s'étaient fait des dieux. L'empereur demeura ferme dans son opinion, et menaça de mort, au rapport de saint Chrisostôme (*Hom.* 27, *in* 2 *Cor.*), ceux qui accuseraient les sectateurs de Jésus-Christ. Nouvelle preuve de ce que dit Jennyns dans son judicieux et profond "Examen du christianisme", « que les hommes débauchés et grossièrement corrompus sont moins éloignés du royaume de Dieu que les philosophes superbes et ergoteurs. » (*Voyez* MARC-AURÈLE.) On connaît la tragédie de Tibère, par Chénier.

TIBÈRE CONSTANTIN, empereur d'Orient, naquit dans la Thrace, où il fût d'abord maître d'écriture. S'étant fait soldat, il se distingua par son esprit et par sa valeur, et s'éleva par son mérite aux premières charges de l'empire. Justin-le-Jeune, dont il était capitaine des gardes, le choisit pour son collègue, et le créa César en 574. Il donna, par ses qualités extérieures, de l'éclat au trône et aux ornements impériaux. Sa taille était majestueuse, et son visage régulier. Devenu seul maître de l'empire, par la mort de Justin, en 578, il défit, par ses généraux, Horsmidas, fils de Cosroès. L'impératrice Sophie, veuve du dernier empereur, n'ayant pas pu partager le lit et le trône du nouveau, forma une conjuration contre lui. Tibère en fut instruit, et, pour toute punition, il priva les complices de leurs biens et de leurs dignités. Ce prince mourut en 582. Les pleurs que les peuples versèrent sur son tombeau sont des trophées plus glorieux à sa mémoire que l'éloquence des plus habiles écrivains. L'empereur Maurice, son gendre, lui succéda.

TIBÈRE, fameux imposteur,

prit ce nom en 726, et voulut faire croire qu'il était de la famille des empereurs, pour pouvoir monter sur le trône. Il avait déjà séduit quelques peuples de la Toscane, qui l'avaient proclamé auguste, lorsque l'exarque de Ravenne assiégea ce fourbe dans un château où il s'était retiré, et lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Léon-l'Isaurien.

TIBERGE (Louis), abbé d'Andres, directeur du séminaire des Missions-Étrangères à Paris, mourut dans cette ville en 1730. Il se signala avec Brisacier, supérieur du même séminaire, lors des différends sur l'affaire de la Chine, entre les jésuites et quelques autres missionnaires. Ses ouvrages sont : | une *Retraite spirituelle*, en 2 vol. in-12 ; | une *Retraite pour les ecclésiastiques*, en 2 vol. in-12 ; | *Retraite et méditations à l'usage des religieuses et des personnes qui vivent en communauté*, in-12. Ces ouvrages, écrits avec une simplicité noble, sont lus dans plusieurs séminaires.

TIBULLE (Aulus Albius Tibullus), chevalier romain, naquit à Rome, l'an 43 avant J.-C. Horace, Ovide, Macer furent liés avec lui. Il suivit Messala Corvinus dans la guerre de Corcyre ; mais il quitta bientôt le métier des armes, et retourna à Rome pour y vivre dans la mollesse et dans les plaisirs. Sa mort arriva peu de temps avant celle de Virgile, l'an 17 de J.-C. Les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'Auguste, et ne lui furent point restitués, parce qu'il négligea de faire sa cour à cet empereur, qui voulait être encensé. Son premier ouvrage fut l'éloge de son généreux protecteur Messala ; il consacra ensuite sa lyre aux amours. Il eut pour première inclination une affranchie ; Horace devint son rival, ce qui donna lieu à une dispute assez humiliante entre ces deux hommes célèbres. Tibulle a composé quatre livres d'*Elégies*, aussi estimées par l'élégance et la pureté du style, que condamnables par les peintures et les expressions voluptueuses. On y trouve cependant des hommages non suspects rendus à la vertu, même à celle que le poète a le moins respectée, la pureté du cœur ; comme l'on voit dans ces vers de la première *Elégie* du second livre, où il exprime l'incompatibilité des fonctions saintes avec les plaisirs sensuels :

Vos quoque abesse procul jubeo : discedite ab aris
Queis tulit hesterna gaudia nocte Venus.
Casta placent Superis : pura cum mente venite,
Et puris manibus sumite fontis aquam.

Passage qui suffirait pour justifier par l'aveu des païens le célibat ecclésiastique (1). Ovide, son ami, a fait sur sa mort une belle *Elégie*. Les œuvres de Tibulle se trouvent ordinairement réunies avec celles des autres poètes licencieux. On a beaucoup disputé, dans le dernier siècle, sur l'auteur du quatrième livre des Elégies de Tibulle. L'abbé de Marolles a traduit *Tibulle*; mais sa version est très-faible. L'abbé de Lonchamps en a donné une meilleure, 1777, in-8°. Il en parut une autre par M. de Pezai, 2 vol. in-8° et in-12, avec Catulle et Gallus. Guys en a publié une en 1783, dans le septième volume de son *Voyage littéraire de la Grèce*; mais il a sagement supprimé ce qui ne pouvait être offert à des regards chastes, et déguisé avec art ce qui tenait d'une manière trop révoltante aux désordres du siècle où ce poète écrivait. Nous avons encore deux autres traductions françaises de Tibulle ;

(1) Virgile place les prêtres chastes et continents parmi les héros reçus pour leurs vertus dans les Champs-Élysées :

Quique sacerdotes casti, dum vita manebat.
ÆNEID. VI, 656.

une par le M. marquis de Pastoret, et l'autre par Mirabeau. Enfin, M. Mollevaut a donné une traduction en vers de ce poète, 1817, in-18.

TICHO BRAHÉ ou TYCHO-BRAHÉ, fils d'Othon Brahé, seigneur de Knud-Strup en Danemarck, d'une illustre maison originaire de Suède, naquit en 1546. Une inclination extraordinaire pour les mathématiques, qui parut en lui dès l'enfance, annonça ce qu'il serait. A quatorze ans, ayant vu une éclipse de soleil arriver au même moment que les astronomes l'avaient prédite, il regarda aussitôt l'astronomie comme science divine, et s'y consacra tout entier. On l'envoya à Leipsick pour y étudier en droit; mais il employa, à l'insu de ses maîtres, une partie de son temps à faire des observations astronomiques. De retour en Danemarck, il se maria à une paysanne de Knud-Strup. Cette mésalliance lui attira l'indignation de sa famille, avec laquelle néanmoins le roi de Danemarck le réconcilia. Après divers voyages en Italie et en Allemagne, où l'empereur et plusieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, il obtint de Frédéric II, roi de Danemarck, l'île de Ween, avec une grosse pension. Il y bâtit à grands frais le château d'Uranienbourg, c'est-à-dire palais d'Uranie, et la tour merveilleuse de Stellebourg; il y passa plus de vingt ans à faire des observations et à fabriquer les instruments qui lui étaient nécessaires, en particulier un globe céleste de six pieds de diamètre, le plus grand et le plus beau qui fût alors. Christiern IV, roi de Danemarck, et Jacques VI, roi d'Ecosse, l'honorèrent de leurs visites. C'est dans cette retraite qu'il inventa le système du monde qui porte son nom, où les cieux cristallins, les épicycles, et autres inconvénients de celui de Ptolomée, sont retranchés. Les trois planètes supérieures ont le soleil pour centre, et, s'écartant de leur orbite pour le suivre, en quelque sorte, par une espèce d'attraction, dans sa course annuelle autour de la terre, elles produisent le phénomène des rétrogradations. Ce système est rejeté aujourd'hui par les philosophes, parce que celui de Copernic paraît plus simple et d'une ordonnance plus naturelle, quoiqu'il ne soit pas démontré, comme on le dit communément (*voyez* COPERNIC) (1); il faut même convenir que la grande objection que formait Ticho contre le mouvement de la terre, savoir, l'exotique et révoltante grandeur des étoiles fixes, devenues égales ou même beaucoup supérieures à l'orbe annuel de la terre, subsiste toujours; de manière que l'extrême vitesse des globes célestes, regardée comme le tombeau du système de Ticho, est au moins compensée par l'absurdité de leur masse dans celui de Copernic. Autrefois les coperniciens convenaient franchement de cette vérité. Ticho cite particulièrement l'aveu du célèbre Rothmann (Lett. Astron., t. I, p. 192): *Memini inter alia mihi dixisse, si Copernicæa hypothesis in rei veritate constaret, necessarium fore, ut pleræquæ affixæ stellæ totum annuum orbem, seu sphæram solis sua vera quantitate superarent, antequam tam inexhausta distantia, qualem illis necessario Copernici attribuit ratiocinatio, visibilem iis concederet qualitatem.* Comme cet argument est fondé sur le défaut de parallaxe, combiné avec le diamètre apparent des étoiles, ceux qui ont voulu s'en débarrasser ont d'abord soutenu la parallaxe; l'erreur étant reconnue,

(1) Nous ne garantissons point la justesse de ces réflexions. (Note de l'éditeur.)

ils se sont jetés sur le diamètre, qu'ils ont diminué tant qu'ils ont pu. Voyant que les anciennes mesures ne s'accommodaient pas avec leurs arrangements, ils ont eu soin d'en rabattre les uns plus, les autres moins. Gassendi veut qu'on s'en tienne à 10″, Hortensius à 8″, Galilée à 5″. Képler, après s'être déclaré pour 4′ à l'égard de Sirius, et pour 3′ quant aux autres étoiles de la première grandeur, s'est ravisé, et s'est tenu, pendant quelque temps, à 6‴, enfin à zéro. Cassini opine fortement pour 5″; de Lalande reconnait seulement une fraction de seconde (" Abr. d'Astr., n° 768 "); il assure que c'est " la découverte des lunettes " qui a réduit le diamètre des étoiles à une si petite mesure (n° 404), et avertit cependant (n° 769) que dans les lunettes il y a 5 à 5″... A quoi s'en tenir après tout cela? Cependant, en acquiesçant aux calculs les plus modernes qui ont le plus diminué ce diamètre, l'argument subsiste toujours pour quiconque n'est point préoccupé d'idées contraires. De Lalande, en disant que le diamètre des étoiles n'a pas une seconde (" Astron. n° 2228, Abr. Astron., n° 768 "), n'ose pas dire qu'il se réduit à zéro, parce qu'il résulte de ses principes qu'il a au moins $\frac{1}{4}$″. Cependant il déclare absolument nulle la parallaxe annuelle (" Astron., n° 2221 "); et en même temps, il assure que, quand même la parallaxe serait égale au diamètre, l'étoile serait plus grande que le rayon de l'orbe annuel (n° 2229). Voilà une adhésion bien claire et peu suspecte à la déclaration de Rothmann. Quelques-uns ont cru éviter cette difficulté en faisans faire au soleil et à tout le système solaire autant de chemin, en sens contraire, que la terre en fait dans sa course annuelle. Mais un tel moyen d'éviter la parallaxe est bien peu assorti à la simplicité et à l'uniformité tant vantées du système de Copernic; il passe en complication et en échafaudage toute la surcharge reprochée à la pénible hypothèse de Ptolomée.... Quoi qu'il en soit des divers systèmes qui tendent à nous présenter l'arrangement du monde, un auteur moderne a su les réunir en quelque sorte par une réflexion bien sage. « Quel astronome, en portant ses regards sur l'immensité des cieux, peut y voir et y observer ce triple mouvement, qui y prodigue peut-être la puissance aux dépens de l'économie, s'il existe réellement dans le soleil et dans les étoiles; qui y assortit si merveilleusement et la puissance et la sagesse, s'il n'existe en réalité que dans le globe terrestre, sans y découvrir et sans y sentir l'existence d'un Dieu, l'existence d'une puissance et d'une intelligence infinies, par qui ait été formé, et par qui soit perpétué un aussi inconcevable enchaînement de phénomènes, un aussi admirable ordre de choses? » Ticho s'est surtout immortalisé par son zèle pour le progrès de l'astronomie, qui lui fit dépenser plus de cent mille écus. Il détermina la distance des étoiles à l'équateur, et la situation des astres. Il en observa ainsi 777, dont il forma un catalogue. Il soumit au calcul les réfractions astronomiques, et forma des tables de réfractions pour différentes hauteurs. Mais une obligation essentielle que nous lui avons, est d'avoir découvert trois mouvemens dans la lune, qui servent à expliquer sa marche. Il a fait encore quelques découvertes sur les comètes. Ce savant astronome fut aussi un habile chimiste; il fit de si rares découvertes, qu'il guérit un grand nombre de maladies qui passaient pour incurables. Les ennemis que

son caractère un peu satirique lui avait faits l'ayant desservi auprès de Christiern, roi de Danemarck, il fut privé de ses pensions. Il quitta alors son pays pour aller en Hollande; mais, sur les vives instances de l'empereur Rodolphe II, il se retira à Prague. Ce prince le dédommagea de toutes ses pertes et le combla de bienfaits. Ticho mourut en 1601, à cinquante-cinq ans, d'une rétention d'urine, maladie qu'une sotte timidité lui avait fait contracter à la table d'un grand. Sa taille était médiocre, mais sa figure était agréable. Il avait perdu le nez dans une querelle d'amour; mais il répara cette perte en se faisant un nez d'une matière mélangée d'or, d'argent et de cire, si artistement appliqué, qu'à peine s'en apercevait-on : secret qui paraît être mort avec lui, puisque des personnes très-intéressées à l'employer n'ont pu réussir depuis. Il avait le caractère bienfaisant, et il guérit plusieurs malades sans exiger aucune rétribution. Le feu de son imagination lui donnait du goût pour la poésie; il faisait des vers, mais sans s'assujettir aux règles. Attaché opiniâtrement à ses sentiments, il souffrait avec peine la contradiction. Il avait de ces sortes de travers qu'on a remarqués dans presque tous les astronomes célèbres, et une certaine faiblesse de jugement, que Pascal, Scaliger et des Fontaines ont cru être l'effet de l'étude trop assidue des mathématiques. La rencontre d'une vieille femme ou d'un lièvre lui paraissait un mauvais présage; il consultait comme un oracle un fou qu'il nourrissait, etc. (*Voyez* Wolff Christian.) Ses principaux ouvrages sont : | *Progymnasmata astronomiæ instauratæ*, 1598, in-folio; | *De Mundi ætherei recentioribus phænomenis*, 1589, in-4°; | *Epistolarum astronomicarum liber*, 1596, in-4°. Jessenius a donné sa "Vie", Hambourg, 1601, in-4°; et Gassendi, La Haye, 1655, in-4°. — Sophie Brahé, sa sœur, excellait dans la poésie, et on a d'elle une "Epître" en vers latins. (1)

TICHONIUS, écrivain donatiste sous l'empire de Théodose-le-Grand, avait beaucoup d'esprit et d'érudition. Nous avons de lui le *Traité des sept règles pour expliquer l'Ecriture sainte*. Saint Augustin en a fait l'abrégé dans son livre IIIe de la Doctrine chrétienne. On le trouve dans la Bibliothèque des Pères. Tichonius est reconnu aujourd'hui pour le véritable auteur du *Commentaire sur saint Paul*, que l'on avait attribué à saint Ambroise. (*Voyez* Hist. litt. de France, tome XII, Avertissement, page 7.)

* TIEDEMANN, savant allemand, naquit en 1747, fit d'excellentes études; mais pendant plusieurs années, il ne sut à laquelle il devait se livrer de préférence. Il se consacra d'abord à la lecture de l'histoire et des livres mystiques; crut ensuite pouvoir occuper avec honneur la chaire sacrée; étudia la théologie, qu'il abandonna bientôt pour la jurisprudence. Il n'y réussit pas mieux et à l'âge de 21 ans, il se décida à suivre sa véritable inclination pour les belles-lettres et la philosophie. Cette dernière science devint le principal objet de son application, et il en étudia surtout les différents systèmes et leur histoire. Il parut pencher d'abord pour le matérialisme, embrassa ensuite les idées de Teten, et s'occupa enfin de psychologie et de philosophie morale. Très-dogmatique dans le commencement, il se rapprocha ensuite du scepticisme, et dans sa vieillesse il suivit cette douce philosophie dont la morale est la base,

(1) (v. Uranibourg. Encyclopédie.)

et qui nourrit en même temps l'esprit et le cœur. Il avait été nommé professeur de philosophie à l'université de Marbourg, où il mourut en 1803, âgé de 56 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; nous citerons les principaux : | *Essai sur l'origine des langues*, 1772, livre excellent qui prouve combien l'auteur était versé dans les langues anciennes et modernes; | *Système de la philosophie stoïcienne*, dont la *préface* est du célèbre Heyne; | *Recherches sur l'homme et les premiers philosophes de la Grèce*; | *Esprit de la philosophie spéculative*, 6 vol. in-8°, très-estimé; | la *Psychologie*, ouvrage complet; | une *traduction* du Voyage de Denon dans la Haute et Basse-Egypte, enrichie de notes savantes, etc.

* TIEFENTHALER (le Père Joseph) jésuite et missionnaire célèbre, né vers 1715 à Bolzano dans le Tyrol, séjourna trente années dans les Indes, s'y livra à des recherches et composa plusieurs ouvrages sur la littérature les mœurs, la religion des Hindous. Sa *Description géographique de l'Indoustan*, Berlin, 1585, et Paris, 1786, in-4°, a servi aux progrès de la science, et ne serait pas aujourd'hui le meilleur guide à suivre. Bernouilli a réuni à cet ouvrage (qui ainsi forme 3 vol. in-4°) les " Recherches historiques et géographiques sur l'Indoustan ", par Anquetil-Duperron, ainsi que la carte du cours du Gange et du Gogra, et la carte générale de l'Inde par le major Rennel.

* TIERNEY (Georges), membre du parlement anglais, né à Gilbraltar le 20 mars 1761, d'un négociant, n'arriva à la chambre des communes en 1796 qu'après deux tentatives malheureuses. En 1788, sous le ministère de Pitt, il avait publié un écrit avec ce titre : *Essais sur la situation réelle de la compagnie des Indes comparée à ses droits et à ses privilèges* : Tierney s'y déclarait contre le ministère. Il fut donc de l'opposition, et en devint même le chef. Partisan de la révolution française, il la soutint avec ardeur : ce fut là une de ses idées fixes. Une autre fut la réforme parlementaire. Ennemi acharné de Pitt, dont il attaquait indistinctement tous les actes, ce ministre l'ayant une fois accusé d'avoir parlé en ennemi de l'Angleterre, Tierney demanda qu'il fût rappelé à l'ordre. Le ministre insista, et il s'ensuivit un duel où tous deux firent feu deux fois et se manquèrent; Pitt termina le différend en tirant son troisième coup en l'air. Tierney, fidèle à son système, combattit continuellement le système de coalition et de subside payé par l'Angleterre aux puissances en guerre avec la France. Il fit une motion pour la paix. Un changement de ministère survenu en 1802 lui procura des emplois lucratifs. Aussi sous Pitt, sous Fox et sous lord Grenville, il fut secrétaire en chef du gouvernement d'Irlande, puis chef du corps de contrôle pour les affaires de l'Inde. Les électeurs de Southwark, qui l'avaient choisi pour leur représentant lui préférèrent un autre candidat; mais il fut nommé dans un bourg qui dépendait du gouvernement. Depuis 1800 il se rapprocha de l'opposition, blâma la traite des Nègres, l'attaque de Copenhague, l'entrée des Anglais en Espagne, la publicité donnée aux affaires de la princesse de Galles, etc. En 1817 il fut malade; mais, quand il reparut au parlement, il montra qu'il n'avait rien perdu de son talent. Il fut un temps où beaucoup d'Anglais faisaient baptiser leurs enfans sous le

nom de Tierney ; plus tard les mêmes électeurs signalaient leur mépris pour lui, en donnant à leurs chiens un nom qu'ils avaient tant vénéré. Tierney mourut en 1830 à l'âge de 69 ans.

TIFERNAS ou TIPHERNAS (Grégoire), natif de Tiferno en Italie, se rendit très-habile dans la connaissance du grec, et professa cette langue avec succès à Paris et à Venise. Il mourut dans cette dernière ville, âgé de 50 ans, vers 1469, empoisonné, dit-on, par des envieux de sa gloire. On a de lui : | des *Poésies latines*, à la suite d'un Ausone, etc., Venise, 1472, in-fol., et séparément, in-4° ; | la *Traduction* des sept derniers livres de Strabon, dont les dix premiers sont de Guarino, Lyon, 1559, 2 vol. in-16.

TIGRANE, roi d'Arménie, ajouta la Syrie à son empire. Les Syriens, lassés des diverses révolutions qui désolaient leur pays, s'étaient donnés à lui l'an 85 avant J.-C. Il soutint la guerre contre les Romains, en faveur de Mithridate, son gendre; mais il fut vaincu plusieurs fois par Lucullus et par Pompée. Le second de ses fils, nommé aussi TIGRANE, se révolta contre lui ; et ayant été vaincu, il se réfugia chez Phraates, roi des Parthes, dont il avait épousé la fille. Ce jeune prince, avec le secours de son beau-frère, porta de nouveau les armes contre son père ; mais, craignant les suites de sa révolte, il se mit sous la protection des Romains. Tigrane le père suivit son exemple. Pompée lui conserva le trône d'Arménie, à condition de payer un tribut pour les frais de la guerre, et donna à son fils la province de Sophène; mais ce jeune prince, mécontent de son partage, s'attira par ses murmures la colère de Pompée, qui le fit mettre dans les fers. Tigrane le père passait pour un prince courageux, mais cruel.

TIL (Salomon VAN), né en 1644, à Wesop, à 2 lieues d'Amsterdam, lia une étroite amitié avec Coccéius, qui le remplit de sa doctrine. Til fut ministre en différents endroits, professeur en histoire et en philologie sacrée à Dordrecht en 1684, place qu'il quitta en 1702 pour occuper une chaire de théologie à Leyde. Il y mourut en 1713. Parmi ses ouvrages, les uns sont en flamand et les autres en latin. Les principaux sont : | sa *Méthode d'étudier*, et celle *de prêcher*, Amsterdam, 1730, in-8°, en latin ; c'est une rhétorique qui n'est propre que pour apprendre à faire une infinité de divisions et de subdivisions ; | *La poésie et la musique des anciens, particulièrement des Hébreux*, Amsterdam, 1725, in-4°, en flamand ; ouvrage plein de recherches ; | *Explication littérale et morale des Psaumes de David*, Utrecht, 1724, 5 vol. in-4°, en flamand ; | *Démonstration évidente de la divinité de la loi de Moïse*, Dordrecht, 1741, 2 vol. in-4°, en flamand. Dans le premier, il combat les incrédules par la voie de l'autorité ; dans le second, il attaque en vrai philosophe ceux qui abusent de la philosophie pour soutenir des impiétés. | *Commentaire sur Moïse, Habacuc et Malachie*, en latin, Leyde, 1719, in-4°. Il y a plusieurs dissertations dans ce Commentaire, entre autres sur le temps de la naissance de J.-C., sur la situation du paradis terrestre. | *Introductio in sacram Scripturam*, Utrecht, 1720, 2 vol. in-4°. C'est un abrégé analytique de presque toute l'Ecriture sainte, selon les idées des coccéiens. Il a encore donné des *Commentaires* sur les prophètes, les Actes des apôtres et les Épîtres de saint Paul.

| *Commentarius litteralis de tabernaculo Mosis, et Zoologia sacra, seu de quadrupedibus sacræ Scripturæ*, Amsterdam, 1714, in-4°, etc. Ce commentaire est superficiel, et le catalogue des animaux n'est pas complet. | *Compendium theologiæ*, Leyde, in-4°, peu estimé, même des réformés.

* TILENUS (Daniel), ministre calviniste, était né à Goldberg, en Silésie, le 4 février 1563. Après avoir fait ses premières études dans son pays, il vint les perfectionner à Paris. Il y fut précepteur du jeune Rochepesay, devenu évêque de Poitiers en 1611, et ensuite de M. de Laval. Il jouissait d'une grande réputation de science. Le duc de Bouillon l'appela à Sedan, où il venait d'établir une académie calviniste, à laquelle il croyait que l'acquisition d'un aussi docte personnage donnerait du relief. Tilenus y professa la théologie. Le duc lui confia aussi l'éducation du vicomte de Turenne. Tilenus était bon controversiste. Il eut de fortes disputes avec Pierre Dumoulin, et ils s'accusèrent mutuellement d'erreur sur le mystère de *l'union hypostatique*. Il en eut une autre avec Caméron, professeur de théologie à Saumur, touchant *la coopération de la grâce avec la volonté de l'homme*; tant les calvinistes étaient déjà divisés entre eux. Le résultat de ces conférences était de s'aigrir au lieu de s'éclairer. Dans la dispute entre les gomaristes et les arméniens, Tilenus, qui d'abord avait penché pour les gomaristes, se déclara en faveur des derniers. Ses sentiments s'écartant de l'orthodoxie calviniste, il fut obligé de quitter sa chaire, et vint s'établir à Paris. Il trouva l'occasion de s'y mesurer avec le cardinal Davy du Perron. La dispute eut lieu chez deux dames protestantes. Suivant l'auteur de la "Vie" du cardinal, du Perron y eut tout l'avantage. Ce qui paraît certain, c'est que non-seulement les deux dames se convertirent, mais encore dix-sept personnes de leur famille, et le nommé Prévôt, qui était assistant de Tilenus (1). On ne peut refuser à ce professeur du talent et de l'habileté. Il s'était particulièrement attaché à l'étude de l'Écriture sainte, des Pères et de l'histoire ecclésiastique. Il possédait aussi les langues orientales. Henri IV estimait son savoir et sa personne; il lui avait accordé des lettres de naturalité. On a de Tilenus : | *Défense de la suffisance et perfection de l'Écriture sainte, contre les cavillations du sieur du Perron, évêque d'Évreux, par lesquelles il s'efforce de maintenir son Traité de l'insuffisance et imperfection de l'Écriture sainte*, La Rochelle, 1598, in-8°; Sedan, *idem*, in-8°, augmentée d'observations; nouvelle édition en 1602. Cette question avait été agitée entre le cardinal et Tilenus, dans la conférence dont il a été fait mention. L'écrit de Tilenus est une réplique à laquelle du Perron répondit. | *Syntagma disputationum theologicarum in academia sedanensi habitarum*, Sedan, 1607, 1611, 1614, in-8°. Cette dernière édition contient 68 thèses. L'ouvrage fut réimprimé plusieurs autres fois. | *Traité de la cause et de l'origine du péché, où sont examinées les opinions des philosophes païens, des juifs, des autres hérétiques, des libertins, de Luther, de Calvin, et autres nouveaux qui ont traité cette matière*, Paris, 1621, in-8°. Il y expose les raisons qu'il a eues de se séparer

(1) Vie du cardinal du Perron, Paris, 1768, p. 154.

des calvinistes rigides. | *Observation sur le concile de Laodicée*, etc.|Beaucoup d'autres *écrits de controverse.* Tilenus mourut à Paris le 1er août 1633. Il avait aussi fait une réponse à un écrit attribué à M. de la Milletière, intitulé : "Discours des vraies raisons pour lesquelles les réformés de France peuvent et doivent, en bonne conscience, résister par armes à la persécution ouverte qu'on leur fait". (*Voyez* MILLETIÈRE.) Il y a de M. Bouillot, ancien professeur dans l'ordre de Prémontré, une "Notice historique et bibliographique sur Daniel Tilenus, ministre du saint Evangile à Sedan, professeur à l'académie de cette ville, et précepteur de Turenne", Paris, Delance, 1617, broch. de 51 p. in-8°. Elle est pleine de recherches érudites, et bonne à consulter.

TILESIO (Bernardin), en latin *Telesius*, philosophe de Cosenza au royaume de Naples, mourut dans cette ville en 1588, à soixante-dix-neuf ans. Il fut l'un des premiers savants qui secouèrent le joug d'Aristote. Paul IV, instruit de son mérite, voulut lui donner l'évêché de Cosenza; mais il le refusa, préférant le repos des lettres aux sollicitudes pastorales. On a de lui : | *De natura rerum juxta propria principia*, Rome, 1565, in-4°, et 1588, in-folio; | *Varii libelli de rebus naturalibus*, 1590, in-4°. Ces Traités contiennent de bonnes vues, mais en même temps des opinions fausses et quelquefois ridicules L'auteur fait des efforts pour remettre en crédit quelques anciennes chimères.

TILINGIUS (Mathias), savant médecin, né à Jevern en Westphalie, fut professeur en médecine à Rintheln en 1669, médecin de la cour de Hesse, membre de l'académie des curieux en 1674, et mourut en 1685, après avoir publié divers ouvrages. Les principaux sont : | *Curiosa rhabarbari disquisitio*, 1679, in-4°; | *Lilii albi descriptio*, 1683, in-8°; | *De laudano opiate*, 1671, in-8°; | *Opiologia nova*, in-8°, 1697; | *De febribus*, 1676, in-8°; | *Cinnabaris mineralis*, 1681; | des ouvrages sur l'anatomie, où il répète ce que d'autres avaient dit avant lui.

TILLADET (Jean-Marie DE LA MARQUE DE), né au château de Tilladet, en Armagnac, vers 1650, porta d'abord les armes, puis entra chez les pères de l'Oratoire, où il se consacra à la prédication et à la littérature. Il en sortit ensuite, et mourut à Versailles, en 1715, à soixante-cinq ans, membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui un *Recueil de dissertations*, 1712, 2 vol., in-12, sur diverses matières de religion et de philosophie, qui sont presque toutes du savant Huet, évêque d'Avranches, avec une longue préface historique qui n'annonce qu'un médiocre talent pour l'art d'écrire.

TILLET (Jean DU), évêque de Saint-Brieux, puis de Meaux, mort le 19 novembre 1570, se distingua par son érudition et par son zèle pour la religion catholique, à laquelle il ramena Louis Du Tillet, son frère, chanoine d'Angoulême, qui l'avait abandonnée. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité de la religion chrétienne*; | une *Réponse aux ministres*, 1566, in-8°; | un *Avis aux gentilshommes séduits*, 1567, in-8°; | un *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*, 1567, in-16; | un *Traité sur le Symbole des apôtres*, 1566, in-8°; | une *Chronique latine des rois de France, depuis Pharamond jusqu'en* 1547; elle a été mise en français, et continuée depuis jusqu'en 1604. C'est un des plus savants ouvrages

que nous ayons sur l'histoire de France. Les faits y sont bien digérés, et dans un ordre méthodique, mais il manque quelquefois d'exactitude. On trouve cet ouvrage dans le * Recueil des rois de France *, 1618, in-4° ; | *les Exemples des actions de quelques pontifes, comparées avec celles des princes païens*, en latin, 1610, in-8°. Il y montre combien les œuvres chrétiennes sont supérieures à celles des héros du paganisme.

TILLET (Jean DU), frère du précédent, et greffier en chef du parlement de Paris, montra beaucoup d'intelligence et d'intégrité dans cette charge, qui était depuis longtemps dans sa maison. Sa postérité la conserva jusqu'à Jean-François Du Tillet, qui y fut reçu en 1689. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au parlement et maîtres des requêtes. On a de Jean Du Tillet, mort le 1er octobre 1570, plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : | un *Traité pour la majorité du roi de France* (François II) *contre le légitime conseil malicieusement inventé par les rebelles*, Paris, 1560, in-4° ; | un *Sommaire de l'histoire de la guerre faite contre les Albigeois*, 1590, in-12 : ouvrage rare et recherché ; | un *Discours sur la séance des rois de France en leurs cours de parlement*, dans le second tome de Godefroi ; | l'*Institution du prince chrétien*, Paris, 1563, in-4° ; | *Recueil des rois de France* : ouvrage fort exact et fait avec beaucoup de soin sur la plupart des titres originaux de l'histoire de France. La meilleure édition de ce livre est celle de Paris, 1618, in-4°. Du Tillet écrit en homme qui ne s'attache qu'à l'exactitude des recherches, et qui se soucie fort peu de la pureté et de l'élégance du style.

* TILLET (Louis-Guillaume DU), évêque d'Orange, né au château de Montramay, en 1729, fut, pendant vingt ans, le modèle de l'épiscopat et le père des pauvres de son diocèse, qu'il accueillait tous également bien, sans exclure de ses aumônes les juifs et les protestants. On le vit, en 1784, braver la fureur des eaux de l'Ouvèze avec une intrépidité héroïque pour secourir des malheureux. Lors de la convocation des états-généraux, dont il fit partie, il publia les *Sentiments d'un évêque sur la réforme à introduire dans le temporel et la discipline du clergé*, in-12. Il perdit plus tard son évêché, parce qu'il ne voulut point prêter le serment civique, et mourut ignoré au château de Blunay-Lezmetz-sur-Seine, en 1794. On a de lui quelques paysages peints à l'huile et un *Abrégé chronologique de l'histoire sacrée*.

TILLI (Jean TZERCLAES, comte DE), d'une illustre maison de Bruxelles, porta d'abord l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière sous le duc Maximilien, et se distingua à la bataille de Prague en 1620. Il défit ensuite Mansfeld, un des chefs des rebelles, et le contraignit d'abandonner le Haut-Palatinat l'an 1622. Il mit son armée en déroute près de Darmstadt, et le poussa hors de l'Allemagne. Il avait auparavant secouru l'archiduc Léopold à la prise de Breda ; et avait pris Heidelberg, ville capitale du Palatinat du Rhin. Sa valeur éclata surtout contre Christian de Brunswick, administrateur d'Halberstadt, qu'il défit à Starlo. Il fallut que Tilli, dans cette bataille, envoyât des trompettes partout pour faire cesser le carnage. Les historiens

protestants, d'accord avec les catholiques, rendent hommage à l'humanité que Tilli fit paraître en cette occasion. Plus de quatre mille hommes restèrent sur la place. « Quant aux prisonniers, dit le *Mercure de France* (tom. 9, pag. 657), qui furent de quatre à cinq mille, ce fut une chose pitoyable de les voir mener par les Croates comme des troupeaux de bétail, par la Westphalie, jusqu'aux portes de Munster, où Arthus écrit que *ibi ipsis cibo, potu et vestimentis, per summam commiserationem prospectum fuit*, *tametsi paulo ante hostes fuissent*. Plusieurs ecclésiastiques, et entre autres les pères jésuites et les pères capucins, et aussi des gens laïcs, en firent même sauver nombre d'entre les griffes des Croates, auxquels ils donnèrent ou firent donner de quoi se retirer dans leur pays. » Cette victoire fut d'autant plus glorieuse au comte de Tilli, qu'il n'eut que 200 hommes de tués et presque autant de blessés. Il donna, quelque temps après, un second combat qui ne lui fut guère moins avantageux que le premier; il y périt beaucoup d'ennemis et quantité de leurs officiers, illustres par leur valeur et par leur naissance. Il prit ensuite Minden et plusieurs autres villes, et obligea le landgrave de Hesse de garder la foi à l'empire. L'an 1626, il défit l'armée de Danemarck à la journée de Lutter, dans le duché de Brunswick, et se rendit maître de 22 canons, de 80 drapeaux, de plusieurs étendards et de tout le bagage des ennemis. Le pape Urbain VIII lui écrivit pour lui marquer la joie que toute l'Eglise avait d'une victoire si avantageuse aux catholiques. Tilli, né avec les talents de la guerre et de la négociation, alla à Lubeck en 1629, en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemarck. On lui donna, l'année d'après, le commandement général des armées de l'Empire à la place de Walstein. Après avoir secouru Francfort-sur-l'Oder contre les Suédois, en 1631, il prit Brandebourg d'assaut, puis Magdebourg, qui fut pillé par ses soldats. Il s'y commit de grands excès qui, en irritant le Dieu des armées, parurent être le terme où s'arrêtèrent les succès de cet habile général. Ayant pris ensuite Leipsick, il y fut défait par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il rallia ses troupes, prit quelques villes dans la Hesse, repoussa Horn, chef du parti protestant. Enfin, il fut blessé mortellement en défendant le passage du Lech, et mourut à Ingolstadt, le 30 avril de l'an 1632, emportant les regrets du pape, de l'empereur, de tous les bons catholiques, et l'estime de toute l'Europe. Il fit de riches présents à l'église de Notre-Dame d'Oettingen, et laissa un legs de 60,000 richsdales aux vieux régiments qui avaient servi sous lui, qui l'aimaient comme leur père, et auxquels sa mémoire fut toujours chère. Quand on lui parlait de mariage, il montrait ses soldats, et disait : "N'ai-je donc pas assez d'enfants?" Il ne but jamais de vin, ne connut point de femme, et prouva, par un nouvel exemple, que la valeur et le courage s'illustrent par leur union avec la piété et les vertus chrétiennes. — Il ne faut pas le confondre avec le comte Claude Tilli, de la même famille, qui servit les états-généraux avec beaucoup de distinction, devint, malgré qu'il fût zélé catholique, général en chef des troupes hollandaises, et gouverneur de Maëstricht, où il mourut en 1723, après avoir fait diverses fondations pieuses et utiles, monuments de sa religion et de son

zèle pour le bien public. On voit encore dans cette ville un bel hôtel qui porte son nom, dans lequel a été rédigée presque toute la troisième édition de ce Dictionnaire.

Illo me tempore dulce tenebat
Trajectum, studiis, florentem ignobilis oti.

TILLOTSON (Jean), prédicateur anglican, né dans le comté d'Yorck, en 1630, fut d'abord presbytérien; mais, le livre du docteur Chillingworth lui étant tombé entre les mains, il embrassa la communion anglicane, et ramena plusieurs non-conformistes au parti des épiscopaux, le plus rapproché de l'ancienne Eglise, qui a si long-temps fleuri en Angleterre. Après s'être occupé de la lecture des Pères, particulièrement de saint Basile et de saint Chrysostôme, il composa un grand nombre de sermons, où la simplicité est unie pour l'ordinaire à la solidité, mais où il se trouve aussi beaucoup de choses contraires au génie de l'élégance et à la dignité de la chaire. Dans son sermon *sur les préjugés contre la religion*, Tillotson se fait une objection tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs et ses penchants; et cette objection, il la copie de la tragédie de *Mustapha*, de Fulk Lord-Broode, dont il cite en chaire une tirade de vers. Une telle citation est-elle digne de la majesté d'un temple? "Les passions", ajoute-t-il, "sont une espèce de glu qui nous attache aux choses basses et terrestres..... A peine peut-on passer dans les rues, j'en parle par expérience, sans que les oreilles soient frappées de jurements et d'imprécations horribles qui suffiraient pour perdre une nation, quand elle ne serait coupable que de ce crime; et ce ne sont pas seulement les laquais qui vomissent de tels discours blasphémateurs, ils sortent aussi de la bouche des maîtres". Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre avec évidence, Tillotson s'exprime ainsi: "On mange, on boit tous les jours, bien que personne, à mon avis, ne puisse démontrer que son boulanger, son brasseur et son cuisinier n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la bière ou dans la viande". C'était ainsi que Tillotson exerçait le ministère de la parole dans le siècle des Dryden, des Addisson, des Waller, des Milton, et en présence de ce même Charles II, qui avait entendu dès son enfance les plus illustres orateurs français. « O Louis XIV (s'écrie un homme qui avait beaucoup lu ces sermons)! qu'aurais-tu donc pensé, si les ministres des autels t'avaient parlé ce langage au milieu de ta cour? Quelle eût été ta surprise, si ton oreille, accoutumée aux accents majestueux de Bossuet, au ton noble et véhément de Bourdaloue, à l'insinuante mélodie de Massillon, eût été frappée de cette élocution grossière et barbare? » Plusieurs écrivains anglais jetaient alors les fondements de l'athéisme; Tillotson s'opposa à ce torrent autant qu'il le put, et publia, en 1665, son *Traité de la règle de la foi*. Quelques critiques, voyant qu'il n'avançait que des principes fondés sur le simple raisonnement, voulurent le faire passer pour un homme qui ne croyait rien que ce qui était à la portée de la raison; mais ils ne faisaient pas attention que la raison est l'arme la plus sûre et la plus convenable contre des incrédules. Il faut convenir cependant qu'un écrivain opposé à l'autorité de l'Eglise, séparé du grand

corps des fidèles, professant une foi arbitraire, et décidant des dogmes d'après ses lumières personnelles, ne peut combattre l'incrédulité d'une manière ferme et conséquente. (*V.* SERVET.) Tillotson fut fait doyen de Cantorbéry, puis de Saint-Paul, clerc du cabinet du roi, et, en 1691, archevêque de Cantorbéry. Il mourut à Lambeth, en 1694, à soixante-cinq ans. On a de lui, outre le *Traité de la règle de la foi*, dont nous venons de parler : | un volume in-fol. de *Sermons*, publiés pendant sa vie. Barbeyrac et Beausobre les ont traduits d'anglais en français, en 7 vol. in-8°. Comme le principal mérite de Tillotson est dans le style, il doit perdre beaucoup dans une traduction où l'expression mère disparaît, et surtout avec un traducteur tel que Barbeyrac, qui n'eut jamais ni élévation, ni couleur, ni chaleur, ni élégance; mais, en avouant tous les défauts de cette version française, le fond des sermons de l'archevêque de Cantorbéry y reste toujours à une distance infinie des grands modèles. Tillotson est plus théologien que moraliste: il n'a guère traité que des sujets de controverse; il n'emploie que les formules languissantes du syllogisme ou de la dissertation; il ne connaît qu'une méthode sèche et monotone. « Je ne trouve point, dit le cardinal Maury, de mouvements oratoires dans ses discours, point de grandes idées, point de traits sublimes : ordinairement il fait une division de chaque paragraphe, et il y a trente ou quarante subdivisions dans chacun de ses sermons; ses détails sont arides, subtils, et souvent ils manquent de noblesse. Enfin Tillotson est tellement étranger à l'art de l'éloquence, qu'il ne fait presque jamais ni exorde ni péroraison. Est-ce donc là l'orateur que l'on ose opposer à nos orateurs français? » | Des *Sermons* posthumes en 14 vol, in-8°. Il y en a un intitulé : *Excellente étrenne contre le papisme*; François Martin, Irlandais, docteur en théologie à Louvain, l'a réfuté dans son *Scutum fidei contra hæreses hodiernas*, *seu Tillotsonianæ concionis Refutatio*, Louvain, 1714, in-8°. On voit, par le seul titre de ce sermon, la bizarrerie et les emportements de l'orateur anglais. « Tillotson, dit l'auteur que nous avons déjà cité, n'écrit pas avec plus de modération que de noblesse; à chaque page de ses discours, on aperçoit le fanatisme d'un protestant qui veut plaire à la populace. A la fin de son sermon sur l'*Amour du prochain*, il fait une espèce de récapitulation pour appliquer la morale de son sujet à l'Eglise romaine. Qui ne croirait qu'une matière si touchante va lui inspirer un sentiment tendre et même généreux? Voici pourtant ce qu'il conclut, après avoir prouvé longuement la nécessité d'aimer tous les hommes: 'Toutes les fois que nous parlons de la charité et de l'obligation de s'aimer les uns les autres, nous ne saurions nous empêcher de penser à l'Eglise romaine; mais elle doit se présenter à notre esprit particulièrement aujourd'hui, qu'elle vient de nous découvrir tout fraîchement, et d'une manière authentique, les sentiments où elle est à notre égard, par le complot charitable qu'elle tramait contre nous (prétendue conspiration de 1678); complot qui est tel qu'il doit faire bourdonner les oreilles de tous ceux qui l'entendront raconter, décrier éternellement le papisme, et le faire regarder avec horreur et exécration jusqu'à la fin du monde'. Quel style! quels sentiments! quelle bonne foi! quelle logique! »

* TILLY (Henri DE), seigneur de Fontaine-Henri, près de Caen, vivait dans le quatorzième siècle, et se distingua par ses lumières dans un temps où les sciences étaient peu cultivées. Il suivit la carrière des armes, et rendit d'importants services à l'état. Dans les moments de repos, il se consacra à créer le commerce dans sa province, et surtout à faire prospérer l'agriculture. Un de ses principaux objets fut de perfectionner les lainages, et ce fut lui qui, le premier, fit venir des mérinos de l'Espagne (*oves capras de Sevilla*). Avant de mourir, il légua à l'abbaye des Ardennes les brebis et les chèvres qu'il s'était procurées avec de grandes dépenses. Henri de Tilly mourut vers l'an 1410. M. de La Rue, professeur d'histoire à Caen, croit que la supériorité des laines de Falaise et de Caen sur celles du reste de la France n'est due qu'aux premiers essais de Henri de Tilly. On en éprouve de nos jours les heureux résultats dans presque toute l'étendue du royaume, où le croisement des races a indubitablement amélioré nos fabriques, qui occupent un grand nombre d'ouvriers, et peuvent rivaliser avec les plus renommées de l'Angleterre.

* TILLY (Le comte DE), lieutenant-général français, né vers 1760, était d'une famille originaire des Pays-Bas, qui comptait déjà plusieurs généraux de ce nom. Son cousin avait le même grade dans les armées de Sa Majesté Catholique. Le comte de Tilly embrassa très-jeune la carrière des armes, et adopta les principes de la révolution, quoique d'une manière assez modérée. Lors de la nouvelle formation de l'armée française, il obtint le grade de colonel de dragons : peu de temps après, en 1792, il fut aide-de-camp du général Dumouriez, qui lui confia, dans le mois de mars 1793, le commandement de Gertruydenberg, d'où il voulait pénétrer en Hollande. Après la levée du siége de Maestricht, Dumouriez étant forcé de partir, exigea du colonel Tilly sa parole d'honneur de ne point rendre la place sans ordre positif. La bataille de Nerwinden et la capitulation d'Anvers et de Breda avaient détruit tous les plans de Dumouriez : le comte Wartensleben, chef d'état-major du prince Frédéric d'Orange, somma alors le colonel Tilly de se rendre, le menaçant, en cas de refus, de passer la garnison au fil de l'épée. Le colonel Tilly ne fit que cette simple réponse : « Monsieur le comte de Wartensleben s'est trompé d'adrese. » A la seconde sommation, il consentit à capituler, si toutefois il en recevait l'ordre de son général en chef. Sur l'observation qu'on lui fit que Dumouriez n'était plus au service de la France. « Je l'ignore, répondit-il; mais sans son ordre positif, je ne capitulerai pas. » Cet ordre lui fut enfin apporté le 1er avril 1793, par un parlementaire ; il capitula, et obtint que la garnison ne défilerait pas devant les troupes étrangères. S'étant rendu à l'armée des côtes de Cherbourg, il en prit le commandement le 12 novembre 1793, avec le grade de lieutenant-général, se porta contre les Vendéens, sur lesquels il obtint, au Mans, quelques avantages. Après cette expédition, il fut destitué comme noble; mais ayant la protection de Carrier, de Lacroix et d'autres démagogues, il fut employé à l'armée de Sambre-et-Meuse sous les ordres de Jourdan, et commanda la réserve au passage du Rhin, en 1795. Dans l'affaire de Stoecht, près de la Nida, le comte Tilly soutint pendant toute la journée les ef-

forts de l'ennemi, et le fit renoncer au projet de passer cette rivière. Nommé au commandement des neuf départements réunis de la Belgique, il se concilia l'estime de tous les habitants par son désintéressement et sa modération : ce fut la justice que lui rendirent tous les journaux de ce pays. Chef d'état-major à l'armée du Nord, il passa, en cette même qualité, en 1798, à celle de Sambre-et-Meuse, et devint en même temps inspecteur-général des troupes françaises en Hollande. L'année suivante il fut mis à la tête des vingt-quatrième et vingt-cinquième divisions militaires, et en 1800, il commanda pendant seize mois l'armée de l'Ouest, puis la cavalerie. En 1804, lors de la formation du camp de Boulogne, appelé au premier corps d'armée, il se couvrit de gloire dans les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Pologne. Il fut envoyé en Espagne en 1808, se trouva à l'occupation de Madrid, d'où il passa à Ségovie, dont il fut nommé gouverneur, et où, malgré la haine des Espagnols pour leurs oppresseurs, il sut s'en faire aimer par son caractère probe et compatissant. Il se rendit en Andalousie en 1811, commanda la cavalerie, qu'il fit manœuvrer avec une habileté rare à la bataille d'Ocana, où il fit prisonnier un grand nombre d'Anglais. En 1813, lors des victoires des Anglo-Espagnols, il rentra en France, et fut nommé inspecteur-général de cavalerie. Il adhéra ensuite, le 8 avril 1814, à la déchéance de Napoléon, et le roi Louis XVIII lui donna la croix de Saint-Louis et la décoration de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Quelques mois après, il fut nommé, par le département du Calvados, membre de la chambre des députés. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se rangea sous ses drapeaux et lui adressa un discours de félicitation. Mis à la retraite lors de la seconde restauration, il vécut ignoré, et mourut à Paris le 10 janvier 1822, âgé d'environ soixante-deux ans. Le comte de Tilly était un des généraux les plus distingués de cette époque; et il est à regretter qu'il n'ait pas employé ses talents militaires à défendre une meilleure cause. Outre les ordres déjà cités, il était décoré de l'Aigle Rouge de Prusse.

TIMANTHE, peintre de Sicyone, et selon d'autres de l'ile de Cythne, l'une des Cyclades, contemporain de Pamphile, vivait vers l'an 400, avant J.-C., sous le règne de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Ce peintre avait le talent de l'invention. C'est lui qui est l'auteur de ce fameux tableau *du sacrifice d'Iphigénie*, regardé alors comme un chef-d'œuvre de l'art. | Ce tableau existait à Rome au temps d'Auguste. Il était composé de six figures. On cite encore celle d'Agamennon. Le pinceau le plus habile ne pouvant exprimer la douleur paternelle, Thimanthe peignit Agamemnon le visage caché dans la draperie. Le Poussin a imité cette idée dans son tableau de *Lesmunicus*. Cicéron et Quintilien ont rappelé l'exemple de Thimanthe aux orateurs, pour leur apprendre qu'en certaines occasions une noble réticence vaut mieux que les paroles les plus énergiques. Les autres tableaux de Timanthe, le *Cyclope*, *Andronic*, *Palamède*, *Ajax*, etc, ajoutèrent à sa réputation. Une "Vie" de Timanthe a été publié par M. Cocquard, dans le " Mercure de France", 1740, deuxième vol. | (*Voyez* APELLE, PROTOGÈNE.) Il remporta la palme sur le fameux Parrhasius, vainqueur de Zeuxis.

TIMÉE DE LOCRES vit le jour à Locres en Italie, dans la Grande-Grèce, et étudia sous Pythagore. On ne sait pas précisément en quelle année il mourut, mais il est certain qu'il vivait avant Socrate. Il nous reste de lui un petit *Traité de la nature du monde*, écrit en dialecte dorique. On le trouve dans les Œuvres de Platon, auquel ce Traité donna l'idée de son "Timée". Le marquis d'Argens l'a traduit en français avec de longues notes, dont plusieurs sont inutiles et d'autres très-défectueuses, 1763, in-12. M. Batteux l'a traduit avec un succès plus complet. On y trouve des choses bien remarquables, qui ne peuvent être que le fruit de la tradition primitive et récente de l'école de Pythagore, ou de la lecture des Livres saints, tel que le passage suivant sur le péché originel. « Nous apportons le vice de notre nature, de nos ancêtres; ce qui fait que nous ne pouvons jamais nous défaire de ces mauvaises inclinations qui nous font tomber dans le défaut primitif de nos premiers parents. » On avait encore du philosophe locrien l'*Histoire de la Vie de Pythagore*, dont parle Suidas, et qui est perdue.

TIMÉE, rhéteur de Tauromine en Sicile, 285 ans avant J.-C., fut chassé de la Sicile par le tyran Agathocles. Il se fit un nom célèbre par son *Histoire générale de Sicile*, et par son *Histoire* particulière *de la guerre de Pyrrhus*. Diodore de Sicile loue son exactitude dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité contre Agathocles et contre ses autres ennemis. On avait encore de lui des ouvrages sur la rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour la postérité.

TIMOCRÉON, poète comique, rhodien, vers l'an 476 avant J.-C., est connu par sa gourmandise, et par ses vers mordants contre Simonide et Thémistocle. On a de ce satirique seulement quelques fragments dans le "Corps des poètes grecs", Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. On lui a fait cette épitaphe :

Multa bibens, et multa vorans, male denique dicens
Multis, hic jacet Timocreon Rhodius.

TIMOLÉON, capitaine corinthien, voyant que son frère Timophane usurpait le pouvoir souverain, lui ôta la vie, aidé par son autre frère Satyrus. Les Syracusains, tyrannisés par Denys-le-Jeune et par les Carthaginois, s'adressèrent, vers l'an 343 avant J.-C., aux Corinthiens, qui leur envoyèrent Timoléon, avec dix vaisseaux seulement et mille soldats au plus. Ce général marcha hardiment au secours de Syracuse, et délivra la ville de la puissance de Denys. Il passa le reste de sa vie à Syracuse, avec sa femme et ses enfants, sans aucune envie de dominer. Après sa mort, on lui éleva un superbe monument sur la place de Syracuse, qui fut appelée "place Timoléonte". (*Voyez* le Voyage du jeune Anacharsis.) Timoléon a fourni le sujet de deux tragédies, l'une a été composée par Laharpe, et l'autre par Chénier. [Alfiéri, célèbre poète italien, a choisi le même sujet pour une de ses plus belles tragédies.]

TIMOMAQUE, fameux peintre de l'antiquité, naquit à Byzance, vint à Rome au temps de Jules-César, où il jouit d'une grande réputation. Il fit de nombreux ouvrages qu'on se plaisait à comparer avec ceux de Parrhasius, de Zeuxis et d'Apelle. Son chef-d'œuvre était

la *Gorgone*. On estimait encore son *Iphigénie* et son *Oreste*. Un *Ajax* et une *Médée* qu'il présenta à Jules-César furent payés par ce dictateur 80 talents d'or, qui font 192,000 livres, selon la supputation du père Hardouin. Ces tableaux furent placés au temple de Vénus à Rome.

TIMON le Misanthrope, c'est-à-dire, "qui haït les hommes", fameux Athénien, vers l'an 420 avant J.-C., fuyait la société comme on évite un bois rempli de bêtes féroces. Il ne laissa pas d'avoir un ami, qui se nommait "Apemante", auquel il s'était attaché à cause de la conformité de leur caractère. Celui-ci, soupant un jour chez Timon, et s'étant écrié : « Cher Timon, que ce repas me paraît doux ! — A moi aussi, lui repartit-il, si tu n'y étais pas. » Le même Apemante lui demanda un jour pourquoi il aimait si tendrement Alcibiade. « C'est, lui répondit-il, que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens. »

TIMON (Samuel), né à Thurna dans le comté de Trenschin, en Hongrie, se fit jésuite l'an 1693. Après avoir enseigné la philosophie, il voulut se consacrer aux pénibles fonctions de missionnaire dans sa patrie; mais sa mauvaise santé l'attacha à son cabinet, où il ne cessa de travailler à l'histoire de son pays. Il mourut à Cassovie, le 7 avril 1736, à soixante-un ans. Les monuments de son application sont : | *Celebriorum Hungariæ urbium et oppidorum chorographia*, Tirnau, 1702, in-4°; Gabriel Szerdahelyi, jésuite, en a donné une édition augmentée, Vienne, 1718, in-4°, Cassovie, 1732, et Tirnau, 1770, in-4°; | *Epitome rerum Hungaricarum*, Cassovie, 1736, in-fol. C'est un abrégé chronologique des royaumes de Hongrie, Dalmatie et Croatie. | *Imago antiquæ Hungariæ*, Cassovie, 1733, in-8°; | *Imago novæ Hungariæ*, Cassovie, 1734, in-8°. Ces deux ouvrages ont paru réunis à Vienne, 1754, 1 vol. in-4°; | *Addition* aux deux ouvrages précédents, 1735, in-8°; | *Description de la Theiss et du Vag*, rivières de Hongrie, 1735; | *Purpura Pannonica*, Tirnau, 1715; et avec des additions, Cassovie, 1745. C'est une histoire des cardinaux. | *Annales regni Hungariæ*; c'est une continuation de l'"Histoire de Hongrie", par Isthuanfi, jusqu'à l'an 1662. Les historiens modernes de ce royaume, tels que François Kazy et Étienne Kaprinai, ont profité de cet ouvrage, qui est resté manuscrit.

TIMOTHÉE, capitaine athénien fils de Conon, célèbre général, marcha sur les traces de son père pour le courage, et le surpassa en éloquence et en politique. Il s'empara de Corcyre, et remporta sur les Lacédémoniens une célèbre bataille navale, l'an 376 avant J.-C. Il prit ensuite Torne et Potidée, délivra Cyzique, et commanda la flotte des Athéniens avec Iphicrate et Charès. Ce dernier général ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête, et Timothée ayant refusé, il le fit condamner par le peuple à une amende de cent talents. Hors d'état de payer une si forte amende, Timothée se retira à Chalcide, où il mourut. Ce général était aussi prudent que courageux ; Charès montrant un jour aux Athéniens les blessures qu'il avait reçues pendant qu'il commandait les armées, Timothée lui répondit : « Et moi j'ai toujours rougi de ce qu'un trait était venu tomber assez près de moi, comme m'étant exposé en jeune homme, et plus qu'il ne convenait au chef d'une si grande armée. »

TIMOTHÉE, poète musicien, né à Milet, ville ionienne de Carie, excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique; mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Il devint le plus habile joueur de cithare; il ajouta même des cordes à cet instrument, à l'imitation de Therpandre; ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, que Boëce nous a conservé, et qui est conçu en ces termes: "Puisque Timothée de Milet, venu dans notre ville, y a fait outrage à l'ancienne musique; que rebutant la lyre à sept cordes, et y glissant un plus grand nombre de sons, il a blessé les oreilles de la jeunesse; que par la pluralité des cordes, et l'innovation des airs, au lieu d'une musique simple et soutenue, il en a fardé une énervée et bigarrée, faisant consister la beauté de la modulation dans des passages choquans, loin d'être harmonieux; qu'invité aux jeux de Cérès d'Eleusis, il a affecté des ornements de poésie qui la déparent, et qu'il a joué les couches de Sémélé d'une manière scandaleuse pour les jeunes gens: on a jugé à propos que les rois missent l'affaire en délibération, et que les éphores blâmassent Timothée, et l'obligeassent à retrancher de sa lyre à onze cordes celles qui sont de trop, n'y en laissant que sept, afin que chacun, témoin de la sévère police de la ville, se garde d'introduire dans Sparte rien d'opposé aux bonnes mœurs; et que la célébrité des jeux ne soit point troublée". Un philosophe français a fait sur ce décret la réflexion suivante. « Nous sommes bien éloignés aujourd'hui d'attribuer à la musique cette influence sur les mœurs. La musique de Lulli, simple, naturelle, conforme au caractère et à la poésie de notre langue; cette musique, qui fit les délices des Français dans le siècle de leur gloire, a fait place à une musique plus difficile, plus compliquée et plus savante, sans que les magistrats se soient opposés aux innovations de Rameau; ce grand homme s'est vu éclipsé à son tour par les bouffons d'Italie. Glück enfin a triomphé de Rameau, des bouffons et de la musique italienne; le gouvernement n'a vu dans tous ces changements que les divers degrès par lesquels un art arrive à sa perfection; cependant, qui sait si la musique brillante et efféminée des Italiens, accueillie en France avec un enthousiasme si vif, n'a pas beaucoup contribué à introduire dans la nation ce luxe, cette mollesse, cet esprit de frivolité, qui la déshonore depuis si long-temps? » J.-J. Rousseau pensait à peu près de même, lorsqu'il disait que nous n'avions point de musique, et que, si nous en avions jamais une, "ce serait tant pis pour nous". Platon n'aurait pas contredit cette observation, lui qui ne croyait pas qu'on pût changer la musique nationale sans mettre en danger la constitution publique. On dit que ce fut Timothée qui introduisit dans la musique le genre chromatique, et qui changea l'ancienne manière de chanter simple et unie, en une nouvelle manière fort composée. Il florissait vers 340 avant J.-C.

*TIMOTHÉE, Ammonite, général des troupes d'Antiochus-Epiphane, livra plusieurs combats à Judas Machabée et fut toujours vaincu par ce grand capitaine. Après la perte de la dernière bataille, où son armée fut taillée en pièces, Timothée s'enfuit à Gazara avec Chéréas son frère, et il y fut tué. — Il y en avait un autre de même nom, aussi général

des troupes d'Antiochus, qui, ayant assemblé une puissante armée au-delà du Jourdain, fut vaincu par Judas Machabée et par Jonathas son frère, qui défirent entièrement son armée. Timothée, étant tombé entre les mains de Dosithée et de Sosipatre, les conjura de lui sauver la vie, et s'engagea à renvoyer libres tous les Juifs qu'on retenait captifs : ils le laissèrent aller.

TIMOTHÉE (Saint), disciple de saint Paul, était de Lystres, ville de Lycaonie; son père était païen et sa mère juive. L'apôtre, étant venu à Lystres, prit Timothée sur le témoignage qu'on lui en rendit, et le circoncit, afin qu'il pût travailler au salut des Juifs. Le disciple travailla avec ardeur à la propagation de l'Evangile sous son maître. Il le suivit dans tout le cours de sa prédication, et lui rendit de très-grands services. Lorsque l'apôtre des gentils revint de Rome en 64, il laissa Timothée à Ephèse pour avoir soin de cette Eglise, dont il fut le premier évêque. Il lui écrivit de Macédoine la première Epître qui porte son nom, vers l'an 66, dans laquelle il lui prescrit en général les devoirs de sa charge. L'apôtre, peu de temps après, étant arrivé à Rome, et se voyant près de la mort, écrivit à son cher disciple la deuxième Epître, que l'on regarde comme son testament. Elle est remplie, comme la précédente, d'excellents préceptes pour les ministres de l'Eglise. On croit que Timothée vint à Rome, où saint Paul l'appelait, et fut témoin du martyre de ce grand apôtre. Il revint ensuite à Ephèse, dont il continua de gouverner l'Eglise en qualité d'évêque, sous l'autorité de saint Jean, qui avait la direction de toutes les Eglises d'Asie. On pense qu'il fut lapidé par les païens, lorsqu'il voulait s'opposer à la célébration d'une fête impie en l'honneur de Diane, vers l'an 97.

TIMOTHÉE, Ier du nom, patriarche d'Alexandrie l'an 380, mort cinq ans après, est connu principalement par une *Epître* canonique : Balsamon nous l'a conservée. On lui attribue aussi quelques *Vies* de saints.

TIMOTHÉE, patriarche de Constantinople dans le VIe siècle, nous a laissé un bon *Traité sur les moyens de rappeler les hérétiques à la foi, et sur la manière de se comporter avec ceux qui se sont convertis*. Cottelier a inséré cet ouvrage dans ses *Monumenta græca*.

TINDALL (Matthieu), né dans la province de Devonshire en Angleterre, l'an 1656, étudia sous son père, qui était ministre dans le lieu de sa naissance, et fut envoyé, à l'âge de dix-sept ans, au collége de Lincoln à Oxford. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit le parti des armes dans les troupes du roi Jacques. Lorsque ce monarque eut été détrôné, Tindall publia, en faveur du gouvernement, un grand nombre d'ouvrages qui lui procurèrent une pension de deux cents livres sterling, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres, en août 1733. C'était une âme lâche et vénale, qui prenait toujours le parti du plus fort; tour à tour catholique et protestant : partisan de Jacques lorsqu'il régnait, et son détracteur quand on lui eut enlevé le spectre. La Biographie britannique dit qu'il était mal famé pour ses mœurs. On a de lui un livre impie, intitulé : *Le christianisme aussi ancien que le monde*, ou *l'Evangile, seconde publication de la religion de nature*; 1730, in-4° et in-8°. Jean Conybeare Jacques Foster et Jean Leland ont

écrit fortement contre cet ouvrage mal raisonné et mal écrit. Pope, dans sa Dunciade, l'a traité suivant ses mérites.

* TINEVELLI (Antoine), élève du célèbre Denina, naquit à Turin en 1761, fut professeur de belles-lettres à Mont-Caller, et se fit un renom par ses ouvrages. Il embrassa les principes de la révolution française, et fomenta plusieurs émeutes dans la capitale. Contraint de fuir, il se tint caché pendant quelque temps, reparut à Turin, et se mit de nouveau à la tête des mécontents. Il fut arrêté par suite d'une insurrection, et fusillé en 1797. Il a écrit différents ouvrages | des *Dissertations*; | des *Poésies* qui ne manquent ni de grâce ni de chaleur; mais l'ouvrage le plus considérable, et qui a établi sa réputation, c'est la *Biographie piémontaise*, 6 vol. in-8°, et qui contient les vies des hommes illustres du Piémont.

TINMOUTH (Jean DE), moine de Saint-Alban en Angleterre, florissait en 1360. Il a écrit les " Vies " de cent cinquante-sept saints, Bretons, Anglais, Ecossais, Irlandais, et a intitulé son ouvrage *Sanctilogium*. On le conserve manuscrit dans la bibliothèque de Lambeth et dans la bibliothèque Cottonienne.

* TINTHOIN (Pierre-François), chanoine et grand-pénitencier de l'église de Paris, né en 1758 dans cette ville, fut ordonné prêtre avant l'âge, en 1772, reçu docteur en 1778, et choisi en 1780 pour professeur d'Écriture sainte en Sorbonne, quoiqu'il n'eût pas encore 30 ans. En 1789, il obtint un canonicat à Saint-Omer; mais la révolution vint l'en chasser. Il prit part aux démarches de la faculté de théologie de Paris contre le schisme, et signa la lettre des professeurs contre l'arrêté des administrateurs du territoire de Paris du 17 octobre 1791, qui ordonnait que les écoles de théologie resteraient fermées. On trouve encore son nom sur une consultation de docteurs et de professeurs de Sorbonne, contre les "écrits d'une demoiselle Brohon. Tinthoin quitta la France en 1792, et se rendit en Angleterre, puis en Ecosse, où il resta jusqu'au concordat. De retour à Paris en 1802 il desservit la cure des Blancs-Manteaux, et en 1806, le cardinal du Belloy le fit chanoine et grand-pénitencier de son église. Il mourut le 15 mai 1826. On a de lui: | *Nouvelle Instruction en forme de conférence et de catéchisme sur l'état actuel du clergé de France, avec un traité sur le schisme et des règles de conduite pour les vrais fidèles*, Paris, 1791, in-8°, dont il se fit en peu de temps six éditions; | *Exhortations à tous les prêtres et fidèles de l'Eglise catholique, avec des notes essentielles sur la souveraineté des rois*, Paris, 1792, in-8°, faisant suite à l'écrit précédent; | *Choix et indication de pieuses lectures à conseiller dans le tribunal de la pénitence*, Paris, in-18, ouvrage utile pour les confesseurs et pénitents.

TINTORET (Jacques ROBUSTI, dit LE), célèbre peintre italien, naquit à Venise en 1512, et fut nommé "le Tintoret", parce que son père était teinturier. Il se proposa, dans ses études, de suivre Michel-Ange pour le dessin, et Titien pour le coloris: ce plan lui fit une manière où il y avait beaucoup de noblesse, de liberté et d'agrément. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a, pour l'ordinaire, réussi à rendre les carnations, et il a parfaitement entendu la pratique du clair-obscur. Ses attitudes font quelquefois un grand effet; mais souvent

aussi elles sont contractées à l'excès, et même extravagantes. Sa prodigieuse facilité à peindre lui a fait entreprendre un grand nombre d'ouvrages, qui tous ne sont pas également bons; ce qui a fait dire de lui qu'"il avait trois pinceaux, un d'or, un d'argent et un de fer". Le Tintoret mourut en 1594, à 82 ans. Ridolfi a écrit sa "Vie". [On voit au Musée de Paris six tableaux de ce peintre : deux sont de simples *esquisses;* les autres consistent en trois portraits, dont l'un de l'auteur peint par lui-même; et *Suzanne au bain.*] Son fils, Dominique TINTORET, mort à Venise, en 1637, âgé de 75 ans, réussissait dans le portrait; ainsi que sa fille Marie TINTORET, née en 1560, et morte en 1590.

TIODA, architecte espagnol du IXe siècle, naquit dans les Asturies en 840. Il fut pensionné par le roi Alfonse-le-Chaste, qui, ayant fixe sa résidence à Oviédo, lui fit construire les beaux édifices qu'on voit encore dans cette ville. L'église de *Saint-Julien hors des murs*, est aussi de lui. On y remarque un goût et un ensemble rares pour le temps où il vivait.

* TIPALDI (Jean-André), Grec de nation, était né dans l'ile et la ville de Scio. Il vint à Rome, et s'y fit jésuite. Il honora cet ordre par ses vertus et son savoir. Chargé de professer l'Écriture sainte, il remplit pendant plusieurs années cet emploi avec beaucoup de zèle dans le collége romain. Affligé du schisme qui séparait ses compatriotes de l'Eglise romaine, et des vains efforts faits jusque-là pour les ramener à l'unité, il composa un ouvrage où il essayait de leur faire comprendre la nécessité de ce rapprochement, et de leur en faciliter les moyens. Ce livre a pour titre : *La Guida alla vera chiesa di Giesù-Christo, proposta principalmente ai seguaci di Fozio, come utile per ricondurre alla medesima ogni traviato, e di profitto ad ogni verò fedele*, Rome, 1757, 3 vol. : ouvrage estimé et fort loué par l'auteur de la *Storia letteraria d'Italia*, qui en donne un bon extrait dans ses cinquième et sixième volumes, et qui en parle d'une manière également avantageuse dans ses *Annali litterari d'Italia*, tome deux, page 369. Le Père Tipaldi mourut septuagénaire, dans le collége romain, vers 1760.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE (Charles-François), médecin de la faculté de Caen, et de l'académie de Rouen, natif de Montebourg, au diocèse de Coûtances, mourut l'an 1774, dans la 53e année de son âge. Il connaissait bien son art, et aux lumières du médecin, il joignait les agréments d'un littérateur ingénieux et enjoué. Il passa une partie de sa vie à Paris, où il publia divers écrits. Les principaux sont : | l'*Amour dévoilé, ou le Système des Sympathistes*, 1751, in-12; | *Amilée*, ou *la Graine d'hommes*, 1754, in-12; critique ingénieuse des ridicules des artistes, des savants, principalement des physiciens, des naturalistes, et de tous les faiseurs de systèmes; | *Bigarrures philosophiques*, 1759, 2 vol. in-12; | *Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France*, 1760, in-8°; on y voit partout le bon citoyen et le physicien éclairé; | *Giphanthie*, 1760, 2 vol. in-8°, traduite en anglais, et imprimée à Londres en 1761. Il a donné aussi une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Furetière.

TIPHAINE (Claude), jésuite, né à Paris en 1571, enseigna la philosophie et la théologie dans sa société. Ses vertus et sa capacité le rendirent

digne des premières places de son ordre. Il fut recteur des colléges de Reims, de Metz, de la Flèche, de Pont-à-Mousson, et provincial de la province de Champagne. Il est connu par quelques ouvrages savants : | *Avertissement aux herétiques de Metz*; | *Declaratio et defensio scholasticæ doctrinæ sanctorum patrum et doctoris Angelici de Hypostasi, seu Persona*, etc.; Pont-à-Mousson, 1654, in-4°; | un Traité *De Ordine, seu de priori et de posteriori*, Reims, 1640, in-4°. Quoique jésuite, il soutenait le sentiment des thomistes sur la grâce : et il n'en fut pas moins estimé dans sa compagnie, qui le perdit en 1641. Il mourut à Sens, avec la réputation d'un homme plein de piété et de douceur.

* TIPPO ou Tippoo Saib, prince indien, souverain de Mysore, était fils d'Hyder-Ali. Il maintint l'indépendance de ses états, malgré toute la puissance du grand mogol. Dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique, il s'allia avec la France contre les Anglais, et remporta sur eux d'importantes victoires. Il envoya, en 1788, à Louis XVI des ambassadeurs pour lui demander des secours; mais on se borna à les recevoir magnifiquement, à leur donner des fêtes, et, la paix avec l'Angleterre ayant été conclue, on ne leur accorda aucun secours réel. Au commencement de la révolution, plusieurs Français passèrent dans la capitale de Tippo-Saib, se réunirent à ceux de leurs compatriotes que le sort de la guerre avait amenés dans ces pays, et tous ensemble formèrent un club. Ils avaient pour objet de "jacobiniser" les Indes, et d'y détruire tous les souverains, à l'exception cependant du "citoyen" Tippoo-Saib. Mais ni ce club ni les principes de ces patriotes réformateurs n'étaient une digue assez puissante pour arrêter les Anglais, qui, de jour en jour, gagnaient du terrain. Une armée serait devenue plus utile que tous les projets d'une "égalité" et d'une "liberté" chimériques. Privé de tout secours, Tippo ne compta plus que des pertes, et le 9 juin 1790, il fut entièrement défait à la bataille de Trawanore. Il y combattit avec sa valeur accoutumée, eut deux éléphants tués sous lui, y perdit ses bijoux, son palanquin et son turban. Pendant le reste de cette année, il livra plusieurs combats sans succès; et le 21 mars 1791, se trouvant coupé par un corps d'Anglais, il vit prendre la ville de Bengalore sans pouvoir la secourir; son général Killodar mourut en combattant sur la brêche. En 1792, Cornwallis remporta une autre victoire décisive, qui força Tippo-Saib à demander la paix. Elle ne lui fut momentanément accordée qu'au moyen de grands sacrifices. Il dut payer aux Anglais trois millions de livres sterling, leur livrer plusieurs places fortes, et deux de ses plus jeunes fils en ôtage. Mais la compagnie anglaise, redoutant toujours un ennemi qui pourrait tôt ou tard se venger de ses défaites, fit rallumer la guerre en 1799. Tippoo-Saib réunit à la hâte toutes les troupes qui lui restaient; ses efforts devinrent inutiles, et le royaume de Mysore fut conquis en peu de mois. La capitale fut aussitôt attaquée, ses défenseurs opposèrent la plus vigoureuse résistance; Tippo combattit avec eux jusqu'à ce qu'il fût mortellement blessé. Les Anglais pénétrèrent alors dans la ville; et, en cherchant partout le malheureux Tippo, ils le trouvèrent dans son palais, prêt à expirer au milieu de ses femmes et de ses enfants. Plus

soldat que général, il avait la bravoure de son père; mais il n'avait pas ses talents. Les frais auxquels l'avait entraîné une longue guerre, l'avaient forcé à exiger de nouveaux impôts de ses peuples, ce qui forma un grand nombre de mécontents. Bien souvent, ces impôts n'étaient pas payés avec exactitude; alors les soldats en souffraient, et, se voyant sans leur solde ordinaire, une grande partie abandonnaient leurs drapeaux. Ce souverain aimait les lettres et les arts. Il avait recueilli une bibliothèque précieuse, contenant différents ouvrages en langue samscrite, dont l'origine remonte au dixième siècle; des traductions du Koran dans toutes les langues de l'Orient; une histoire, en manuscrit, des victoires des Tartares-Mogols, lors de l'invasion de l'Inde par Tamerlan, en 1397; des mémoires historiques sur l'Indoustan, à l'époque de la domination des Mogols, sous le sultan Babel en 1525. Les Anglais ont confié cette bibliothèque aux soins de l'académie de Calcutta. Elle peut servir à répandre de grandes lumières sur l'histoire de l'Orient. On a publié à Londres, en 1811, un *Choix de lettres* de Tippoo-Saïb; et J. Michaud a écrit en français l'"Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Mysore, sous les règnes de Hyder-Ali et de Tippoo-Saïb", Paris, 1801, 2 vol. in-8°.

* TIRABOSCHI (Jérôme), jésuite, né à Bergame le 16 décembre 1731, professa avec distinction la rhétorique à Milan, devint préfet de la bibliothèque de Modène en 1770, et mourut dans le mois de juin 1794. Le duc de Modène l'avait décoré du titre de chevalier et de conseiller, et la ville l'avait fait inscrire dans le catalogue de ses nobles habitants. Ses principaux ouvrages sont: | *Mémoires sur l'ancien ordre des humiliés*, 1766, 3 vol. in-4°; | *Histoire de la littérature italienne ancienne et moderne*, Modène, 1771-82, 13 vol. in-4°; nouvelle édition, 1777-94, 9 tomes en 16 vol. grand in-4°. Cet ouvrage, qui a placé son auteur au rang des critiques les plus distingués, a été réimprimé à Venise, 1795, 8 tomes en 16 vol. in-8°, et à Florence et à Pise, 1805-1813, 9 tomes, 20 parties in-8°. Il y a une *Histoire de la littérature d'Italie*, tirée de l'italien de Tiraboschi et abrégée par A. Landi; mais cet abrégé est mal écrit. | *Bibliothèque des écrivains de Modène*, 1781, 6 vol. in-4°; | *Mémoires historiques sur Modène*, 1793-94, 4 v. in-4°.

TIRAQUEAU (André), lieutenant-civil de Fontenay-le-Comte, sa patrie, devint conseiller au parlement de Bordeaux, puis au parlement de Paris. Il travailla avec zèle à purger le barreau des chicanes qui s'y étaient introduites, et administra la justice avec une intégrité peu commune. François Ier et Henri II se servirent de lui dans plusieurs affaires très-intéressantes. Il mourut dans un âge fort avancé, en 1558. On a de lui: | un Traité *des prérogatives de la noblesse*, 1543, in-fol. | un autre *du Retrait lignager*; | des *Commentaires* sur *Alexander ab Alexandro*, Leyde, 1673, 2 vol. in-fol.; | un *Traité des lois du mariage*, 1515, in-4°; et plusieurs autres ouvrages qui ont été recueillis en 5 vol. in-fol., 1574.

TIRÉSIAS, fameux devin, dont la mythologie raconte à son ordinaire des choses absurdes, jusqu'à en faire l'arbitre de Jupiter et de Junon, dans une dispute qu'ils eurent sur les avantages de l'homme et de la femme. Il fut successivement

homme, femme, et derechef homme. On le regardait comme l'inventeur des auspices, et on l'honora comme un dieu à Orchomène, où son oracle avait beaucoup de célébrité.

TIRIN (Jacques), jésuite, né à Anvers en 1580, professeur d'Ecriture sainte, premier supérieur de la maison professe d'Anvers, et directeur de la maison en Hollande; mort le 14 juillet 1636, âgé de 56 ans, est très-connu par un *Commentaire* sur toute la Bible, en deux volumes in-fol., imprimé nombre de fois. Il est plus étendu que celui de Menochius, et, quoique moins estimé, il est utile à ceux qui, sans s'attacher aux variantes, veulent seulement entendre le sens du texte, tel qu'il a été expliqué par les Pères et les commentateurs. On y trouve à la fin un *Index controversiarum*, ouvrage méthodique et solide; et au commencement une bonne *Carte* de la Terre-Sainte, une *Chronologie*, distribuée d'une manière fort commode, des *Prolégomènes* sur les anciens poids et monnaies des Hébreux, des Grecs et des Romains, comparés à ceux des Italiens, des Espagnols, des Français, etc.

TIRON (Tullius Tiro), affranchi de Cicéron, mérita l'amitié de son maître par ses bonnes qualités. Il nous reste plusieurs lettres de cet orateur, où il fait bien voir l'inquiétude dans laquelle le mettait la santé de Tiron, qu'il avait laissé malade à Patras, ville d'Achaïe; combien il ménageait peu la dépense pour lui, et avec quel zèle il le recommandait à ses amis. Tiron inventa, chez les Latins, la manière d'écrire en abrégé. Il passe pour le premier auteur de ces caractères que les Romains appelaient "notæ", par le moyen desquels on écrivait aussi vite qu'on parlait. Ceux qui écrivaient de cette manière s'appelaient "notarii", d'où nous est venu le nom de "notaire". Tiron avait aussi composé la *Vie* de Cicéron, dont il était le confident et le conseil, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Pour faire connaître l'art d'écrire en notes, l'abbé Carpentier, de l'académie des inscriptions, nous a donné d'anciens monuments écrits suivant cette méthode, auxquels il a joint ses remarques et un alphabet, sous ce titre : *Alphabetum Tironianum, seu Notas Tironis explicandi Methodus : cum pluribus notis ad historiam et jurisdictionem tum ecclesiasticam, tum civilem pertinentibus*, Paris, 1747, in-fol. (*Voyez* Ramsay Charles.)

*TISCHBEIN (Jean-Antoine), peintre, né à Haina, dans le pays de Hesse, en 1720, mort en 1784, à Hambourg, où il avait établi une école de dessin, a publié en allemand : *Instructions pour apprendre la peinture par principes*, Hambourg, 1771, in-8°. — Tischbein (Jean-Henri), peintre du landgrave de Hesse-Cassel, frère puîné du précédent, né en 1722, à Haina, dans le pays de Hesse, mort à Cassel en 1789, fut d'abord placé chez un mauvais peintre en tapisserie, et exposa à la foire de Francfort un tapis qui lui obtint la protection du comte de Stadion. Grâce à ce seigneur généreux, il put se rendre en France, où il étudia cinq ans sous Venloo, et visiter les écoles et les antiquités de Florence, de Bologne, de Rome, et surtout de Venise, où il profita beaucoup des leçons de Piazetta. A son retour en Allemagne, il fut nommé peintre de Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, puis directeur de l'académie de pein-

ture et d'architecture fondée en 1776, enfin professeur de peinture au collége Carolin. C'est là qu'il dégoûta ses nombreux élèves de la manière obscure de Rembrandt, pour leur faire étudier la nature et cet heureux mélange de couleurs qui caractérise l'école vénitienne. On peut lui reprocher toutefois d'avoir donné dans l'excès contraire à celui de Rembrandt, et d'avoir mis dans ses tableaux un coloris trop vif. Il s'est exercé principalement sur des objets mythologiques, et s'il a traité aussi les aventures d'Antoine et de Cléopâtre, et quelquefois des sujets de l'Histoire sainte et de l'ancienne histoire d'Allemagne, il y a donné à son imagination la liberté dont on use dans des peintures de la fable. — Tischbein (Jean-Henri-Conrad), peintre de paysage et d'histoire naturelle, neveu du précédent, né à Haina, en 1742, mort à Cassel, en 1808, s'exerça aussi dans la gravure à l'eau-forte et sur le bois, et publia : *Traité élémentaire de la gravure à l'eau-forte, avec quatre-vingt-quatre feuilles de gravure, tirées selon cette méthode*, Cassel, 1790, in-fol. (en allemand.) — Tischbein (Jean-Henri-Guillaume), peintre d'histoire, frère du précédent, né en 1751, travailla à Hambourg, en Hollande, à Hanovre, à Berlin, visita Rome et Naples, où il fut nommé directeur de l'académie de peinture. On a de lui : | *Têtes de différents animaux dessinées d'après nature*, Naples, 1796, in-fol. ; | *Collection of engravings from antique vases*, Naples, 1791, 4 volumes in-fol. dont on a publié la copie en France sous ce titre : *Recueil de gravures d'après des vases antiques*, etc., Paris, 1803 et 1806, 4 vol. contenant 240 gravures ; | *Homère dessiné par Tischbein, d'après les antiques expliqués par Heyne* (en allemand), Goettingue, 1801 à 1804, publié en France sous ce titre : *Figures d'Homère, dessinées d'après l'antique par Henri-Guillaume Tischbein*, etc., Metz, tome 1, 1801 ; tome 2, 1802. — Tischbein (Jean-Frédéric-Auguste), peintre de portraits, frère du précédent, né à Maëstricht en 1750, mort à Heidelberg en 1812, fréquenta pendant sept ans les écoles de France et d'Italie, fut nommé à son retour peintre de la cour du prince de Waldeck, avec le titre de conseiller, et, en 1800, professeur et directeur de l'école des beaux-arts à Leipsick. On a de lui des *portraits* qui sont très-recherchés.

* TISIUS (Antoine), savant hollandais, naquit à Hardewyck, en 1605 ; et fut bibliothécaire de l'université de Leyde, où il professa la poésie et l'éloquence ; il était très-instruit dans les langues savantes, surtout dans le latin, ce qui le mit à même d'interpréter les anciens auteurs, dont il donna des éditions très-estimées, appelées *variorum*. Il est mort à Leyde, en 1670, et a laissé les éditions suivantes : | des *Tragédies de Sénèque*, 1651 ; | de *Valère-Maxime*, in-8° ; | de *Salluste*, 1665, in-8° ; | de *Velleius Paterculus*, 1668, in-8°. On lui doit aussi : | *L. Cœlii Zanctancii opera*, 1652 ; | *Historia navalis*, 1657, in-4°, contenant le récit de tous les combats qui eurent lieu entre les Hollandais et les Espagnols ; | *Compendium historiæ batavinæ*, 1645 ; | *Exercitationes miscellaneæ*, 1659.

TISSAPHERNE, "Thissaphernes", un des principaux satrapes de Perse du temps d'Artaxercès-Memnon, commandait dans l'armée de ce prince, quand Cyrus, frère d'Artaxercès, lui livra bataille à Cunaxa. Il eut l'honneur de la victoire ; son

maître lui confia le gouvernement de tous les pays dont Cyrus était auparavant gouverneur, et lui donna sa fille en mariage. Sa faveur ne dura pas. Tissapherne ayant été battu par Agésilas, général des Lacédémoniens, dans la guerre d'Asie, encourut la disgrâce d'Artaxercès, excité contre lui par sa mère Parisatis, et il fut tué par ordre de ce prince, à Colosse en Phrygie.

* TISSARD (François), professeur de l'université de Paris, l'un des premiers qui firent, dans cette ville, des essais d'impressions hébraïques, contribua à introduire dans l'université l'étude de l'hébreu. Il était né à Amboise et florissait à la fin du quinzième siècle. Il avait fait ses premières études à Paris, jusqu'à la philosophie inclusivement. Il alla étudier le droit à Orléans, et passa de là en Italie, dont il visita les différentes universités. Il y prit des leçons des meilleurs maîtres, reçut le bonnet de docteur en droit dans l'université de Bologne, et revint ensuite à Paris. L'étude du grec languissait dans l'université, et le haut prix des livres en cette langue, parce qu'il fallait les faire venir d'Italie, les rendait rares. Tissard résolut d'obvier à cet inconvénient. Il en fit imprimer qui coûtaient beaucoup moins, et, dans un discours adressé aux étudiants de l'université, il les exhorta à une étude qui pouvait leur être si utile. Son mérite le fit distinguer par François 1er, qui n'était encore que duc d'Angoulême. Tissard fit par la suite pour l'hébreu ce qu'il avait fait pour le grec. Il composa une *Grammaire hébraïque*, Paris, 1508, in-4°, chez Gilles Courmont, dans laquelle, outre l'alphabet et les principes, on trouvait en hébreu l'*Oraison dominicale*, *le Trisagion et la Généalogie de Jésus-Christ*. Il paraît que ce savant professeur mourut vers 1509; du moins, après 1508, on ne trouve plus rien de lui.

* TISSARD (Pierre), prêtre de l'oratoire, naquit à Paris en 1666, et entra à l'oratoire de cette ville le 15 octobre 1687. Il enseigna longtemps les humanités dans les colléges de la congrégation, et fut ensuite chargé d'y enseigner la théologie. Il s'était ensuite appliqué à la poésie, et faisait des vers français et latins avec facilité. On a de lui : | *Vindicta infelix, seu irritum Anglorum in Maclopolim concilium*, poème, 1693. Il est adressé au père Coquery, visiteur de la congrégation : | *Musæ siculæ*, adressées au même pendant sa visite, et dans le temps des tremblements de terre en Sicile; | une *Prosopopée*, à l'occasion du refus que fit la Savoie de la paix que lui offrait Louis XIV; | *Traduction* en vers latins des vers français de Malherbe à Louis XIII allant assiéger La Rochelle; | poème français *sur la bataille de la Marsaille*; | d'autres *Opuscules* et divers écrits anonymes sur les questions alors agitées dans l'Eglise. Le père Tissard eut part à la *Traduction* en vers latins des Fables de La Fontaine, donnée par le père Vinot, son confrère. Il mourut à Paris, le 5 mai 1740. (*Voyez* VINOT.)

* TISSERAND (Jean), en latin *Tisserandus*, et quelquefois *Tisarandus* et *Tirlandus*, était un cordelier français renommé par son zèle pour le salut des âmes et par le succès de ses sermons. Il y mettait tant d'onction que les cœurs les plus endurcis avaient peine à y résister. Le continuateur de Fleury rapporte qu'ayant converti un grand nombre de filles et de femmes d'une

vie déréglée, il établit l'ordre des filles pénitentes, pour retirer celles à qui Dieu ferait la grâce de quitter le péché. Il s'en trouva d'abord plus de deux cents. Le nombre s'accrut extraordinairement en peu de temps, en sorte que l'on fut obligé de souffrir que les sages allassent faire la quête par la ville, jusqu'à ce qu'elles eussent un établissement solide, ce qui n'arriva qu'en 1500. Le duc d'Orléans, depuis roi de France, sous le nom de Louis XII, leur donna pour lors son palais situé près de Saint-Eustache, pour en faire un monastère. Simon, évêque de Paris, leur adressa des statuts et les mit sous la règle de saint Augustin. On les obligea, en 1550, de garder la clôture, et en 1572 elles furent transférées dans l'ancienne église de Saint-Magloire (1). Lorsque le pape Sixte IV, en 1481, permit aux franciscains de rendre un culte aux cinq frères mineurs martyrisés à Maroc en 1220, le père Tisserand composa l'*Office* de cette fête. Il vivait à la fin du XVe siècle. Wading, historien de cet ordre, ne donne pas la date de sa mort.

* TISSIER (Le père BERTRAND), religieux de la congrégation de Cîteaux, introduisit, en 1664, la réforme dans l'abbaye de Bonnefontaine, diocèse de Reims, dont il était prieur, et mourut vers 1670. On lui doit la publication du recueil intitulé : *Bibliotheca Patrum cistercensium*, etc., Bonnefontaine, 1660-1669, 8 tomes en 4 volumes in-fol., très-rare, et qui se trouve pourtant à la Bibliothèque du roi à Paris.

* TISSOT (S.-A.-D.), célèbre médecin suisse, aussi recommandable par ses vertus privées que par son savoir, naquit en 1727. Il ne se distingua pas seulement dans la théorie de son art, mais il excella aussi dans la pratique, et a laissé, dans l'une et dans l'autre partie, des ouvrages très-estimés. Prudent et actif dans le traitement des maladies, il tâchait, par ses écrits, de les prévenir. Affable et généreux, il soulageait l'infortune, consolait l'homme souffrant, et lui prodiguait des secours de toute espèce. Son nom et ses ouvrages sont connus de toute l'Europe, et sont, en grande partie, traduits dans presque toutes les langues. Tissot était membre de l'académie médico-physique de Bâle, de la société royale de Londres, de celle de Berne, etc.; et il est mort à Lausanne, le 15 juin 1797, à l'âge de soixante-dix ans. Outre une édition très-soignée des *Œuvres de Morgagni*, avec des notes savantes, 1779, en 3 volumes, il a laissé : | *Avis au peuple sur sa santé*, in-12; | *Avis aux gens de lettres sur leur santé*; | l'*Onanisme*, 1765, in-12; | *Traité de l'inoculation*; | *Gymnastique médicinale et chirurgicale*, 1780, in-12; | *Traité des nerfs et de leurs maladies*, 1782, 4 vol. in-12; | un grand nombre de *Traités sur différents objets de médecine*, qui ont été traduits en latin et en français. Toutes les *Œuvres de Tissot* ont été réunies en 11 vol. in-8°, Paris, 1809-1813.

* TISSOT (Alexandre-Pascal), naquit à Mornay, département de Vaucluse, le 5 octobre 1782, vint jeune à Paris, où il termina ses études, et devint chef de bureau au ministère des cultes. Il était très-versé dans les littératures ancienne et moderne, dans la jurisprudence et les langues savantes. Il est mort à Paris, d'une fièvre cérébrale, le 27 mai 1823, âgé de quarante et un

(1) Histoire ecclésiastique de Fleury, tome 24, livre 117, chap. 129.

ans. Il était membre de la Société académique de Paris, de l'Athénée de Vaucluse, etc. M. Thiébaut de Bernéaud a prononcé un discours sur sa tombe. Il a laissé : | *Notes historiques et critiques sur quelques magistrats*, Paris, 1805, in-8° ; | *Code et Nouvelles de Justinien : Nouvelles de l'empereur Léon ; Fragments de Caïus, d'Ulpien et de Paul : Traduction unique faite sur l'édition d'Elzévir, revue par D. Godefroi*, Metz et Paris, 1807-1810, 4 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12. Cet ouvrage fait partie d'une collection intitulée : " Corps de droit civil romain, en latin et en français ", 14 vol. in-4°, ou 68 vol. in-12. Il est bon d'avertir que les trois premiers volumes du *Code* de Tissot avaient paru en 1806, sous un autre titre que celui de 1807 ; | (avec M. Duranton) le *Trésor de l'ancienne jurisprudence romaine*, ou *Collection des fragments qui nous restent du droit romain, antérieur à Justinien*, Metz, 1811, in-4°. Ce volume est relié avec les *Institutes* de la collection précédente ; | *Manuel du négociant*, Paris, 1808, in-4° ; | *Cours complet de politique*, ou *Exposition des opinions des anciens sur les matières de gouvernement et d'administration publique*, Paris, 1820, in-8°, tome 1er. Cet ouvrage intéressant n'a pas été continué. Tissot fut l'éditeur des *Œuvres de Tissot*, le médecin, qui était son parent, Paris, 1805-1813, 11 vol. in-8°. Ces œuvres sont précédées d'une *Notice* sur l'auteur et accompagnées de " Notes " du docteur Hallé. Alexandre-Pascal Tissot a laissé inédit : | *Mémoire contre le duel* : | *Discours sur le danger de condamner les hommes pour toute autre chose que leurs actions* ; | *Traité complet de l'amitié*, etc. ; | *Philosophie de l'amitié* : | *Traité de la noblesse* : | *Traité des éducations* ; | *Histoire des bibliothèques chez les divers peuples de l'antiquité* ; | *Testament politique du grand Frédéric*, etc., etc.

* TISSOT (Clément-Joseph), médecin, né à Ornans, en 1750, mort en 1826, vice-président de la société de médecine-pratique de Paris, fut, pendant près de vingt ans, chirurgien dans plusieurs corps d'armée ou dans les hôpitaux militaires ; il porta du secours, en 1806, aux prisonniers autrichiens cantonnés dans la Souabe, qui souffraient d'une dysenterie épidémique, et reçut de l'archiduc Charles, pour prix de son zèle, une lettre flatteuse avec un riche présent et le diplôme de membre honoraire de l'académie de médecine et de chirurgien de Vienne. Il eut le titre de médecin consultant du duc d'Orléans (Louis-Philippe.) On remarque de lui : | *Gymnastique médicale*, Paris, 1781, in-12 ; | des *Observations sur les causes des épidémies dans les hôpitaux militaires*, | et des *Recherches topographiques* insérées dans le quinzième volume des *Mémoires de médecine militaire*, en décembre 1824.

TITE (Saint), Grec et gentil, fut converti par saint Paul, à qui il servit de secrétaire et d'interprète. Cet apôtre le mena avec lui au concile de Jérusalem, et il ne voulut point qu'il se fît circoncire pour marquer que la circoncision n'était point nécessaire ; quoique dans la suite il fît circoncire Timothée, en l'envoyant à Jérusalem, parce que les Juifs l'auraient regardé, sans cette précaution, comme impur et comme profane. Saint Paul l'envoya depuis à Corinthe pour calmer les disputes qui partageaient cette Église ; et Tite alla ensuite le joindre en Macédoine, pour lui rendre

compte de sa négociation. Peu après, il porta aux Corinthiens la deuxième lettre que saint Paul leur adressait ; et vers l'an 63 de Jésus-Christ, l'apôtre l'ayant établi évêque de l'île de Crète, lui écrivit l'année suivante de Macédoine une lettre dans laquelle il expose les devoirs du ministère sacré. Tite mourut dans l'île de Crète, fort âgé.

TITE (Titus Vespasianus), né le 30 décembre l'an 40 de Jésus-Christ, était fils de Vespasien son prédécesseur, et de Flavia Domitilla. Il servit sous son père, et obtint le sceptre impérial l'an 79, après s'être signalé par la ruine de Jérusalem. Il donna dans cette expédition des marques de cruauté, en faisant crucifier les malheureux que la faim chassait hors des murs, et qui ne pouvaient être responsables de l'opiniâtreté de leurs concitoyens ; mais la conduite des Juifs semble en quelque sorte excuser la manière dont on les écrasa. Etant entré dans Jérusalem, il dit, selon le témoignage de Josèphe : « C'est sous la conduite de Dieu que nous avons fait la guerre : c'est Dieu qui a chassé les Juifs de ces forteresses, contre lesquelles les forces humaines ni les machines ne pouvaient rien. » Il était si pénétré de ce sentiment, que, dans la suite, lorsque les nations lui envoyèrent des couronnes pour honorer sa victoire, il déclara, au rapport de Philostrate, qu'il ne méritait pas cet honneur. « Ce n'est point moi, disait-il, qui ai vaincu. Je n'ai fait que prêter mes mains à la vengeance divine. » Il avait donné des ordres exprès pour la conservation du temple ; mais il était écrit dans les décrets de Dieu qu'il serait détruit de fond en comble. Un soldat y ayant jeté un tison du haut de la tour qu'on appelait *Antonia*, tous les efforts de l'armée ne purent arrêter l'incendie. Devenu empereur, Tite donna un édit très-rigoureux contre les délateurs, et condamna tous les accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, à être traînés delà devant les théâtres, et enfin à être vendus commme esclaves et relégués dans des îles désertes : sévérité qui a été louée par quelques auteurs, mais qui, dans sa généralité, n'était pas sans inconvénient, et pouvait compromettre la sécurité publique et particulière des citoyens. Le parti le plus prudent comme le plus juste eût été, comme dit un historien, *d'écouter les délateurs d'une oreille et de l'autre les accusés*. Il donna de somptueux spectacles, entre autres un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple, qu'il consultait toujours avant de lui donner une fête ; attention peu assortie à la dignité d'un empereur ; mais il cédait au besoin qu'il en avait. S'étant souvenu un jour qu'il ne s'était rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un dans la journée, il dit : *Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu* ! paroles qui ont épuisé la louange et la critique. Le sentiment qu'elles expriment est louable sans doute, mais il paraît qu'il était inutile de l'afficher : d'ailleurs si personne ne s'était présenté pour recevoir des bienfaits, il n'y avait aucun sujet de repentir ; la disposition de faire le bien doit suffire à l'homme vertueux. « Ce trait, dit un homme d'esprit, s'il est vrai, donne lieu de croire que ce prince avait plus de petitesse dans l'esprit que de générosité dans le cœur. » Les lois criminelles furent négligées, et les malfaiteurs se mul-

tiplièrent par l'encouragement de l'impunité. Tite disait qu'il "aimerait mieux périr lui-même que de causer la perte d'un homme", disposition estimable dans un particulier, mais qui, dans un empereur, peut produire une administration faible, imprudente et injuste. Il n'en donna que trop de preuves en désignant pour son successeur son frère Domitien, dont il connaissait la scélératesse, et qui avait conspiré contre lui. Sous le règne de Tite, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La première fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie par les éruptions du mont Vésuve; la seconde, l'incendie de Rome; la dernière enfin, une peste qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Durant tous ces malheurs, Tite se comporta comme un prince bienfaisant: il vendit les ornements de son palais pour faire rebâtir les édifices publics. Rome ne jouit pas long-temps de ses largesses. Tite, se sentant malade, se retira au pays des Sabins; mais il fut surpris, en y allant, d'une fièvre violente, et expira le 13 septembre, l'an 81 de J.-C., âgé de 41 ans, après un règne de deux ans, deux mois et vingt jours. On dit que, lorsque son frère Domitien le vit à l'agonie, il le fit mettre dans une cuve pleine de neige, sous prétexte de le rafraîchir; il y rendit le dernier soupir. S'il est vrai, comme l'assurait l'empereur Adrien, que Tite ait empoisonné son père Vespasien, pour lui succéder plus promptement, le crime de Domitien est une punition trop bien assortie à ce parricide. L'idée attachée au nom de Tite est, dans l'opinion du vulgaire, supérieure à tous les éloges. Cependant, quand on pense qu'il n'a pas régné trois ans, et que tant de monstres ont débuté par les plus beaux commencements, on ne peut s'empêcher de croire qu'on a peut-être précipité ou surchargé le tableau qu'on en a transmis à la postérité. De là ce mot d'un écrivain un peu caustique : « Je me dépite toujours quand je vois cet empereur de deux ans, connu seulement par une emphatique phrase de bienfaisance, élevé au-dessus de Néron, qui pendant cinq ans fut tout autrement sage que lui. » Ses partisans mêmes ont condamné ses débauches infâmes; mais elles étaient trop communes chez un peuple corrompu, pour l'avoir flétri dans l'opinion de ses contemporains. Ce n'est pas du reste le seul reproche qu'on lui a fait. « Il répudia (dit Crévier) Marcia, sans que nous sachions la cause de ce divorce, qui pourrait bien n'être autre que ses amours avec Bérénice. » (*Voy.* ce nom.) Il faut convenir cependant que, par comparaison avec cette multitude de tyrans odieux qui souillèrent et désolèrent Rome, Tite devait paraître un bon prince, et contraster avec eux d'une manière avantageuse dans les fastes de l'histoire.

TITE, auteur ecclésiastique du IVe siècle, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'éleva par son mérite à l'évêché de Bostre dans l'Arabie. La Bibliothèque des Pères nous offre de cet auteur un *Traité contre les manichéens*. Le style en est assez net pour une matière si embarrassée d'elle-même, et les raisonnements en sont solides aussi bien que subtils; mais tout n'y est pas exact. On lui reproche trop d'estime pour Origène, dont il paraît même avoir adopté l'erreur touchant l'éternité des peines. On lui attribue encore un "Commentaire sur saint Luc", et d'autres ou-

vrages qui ne sont pas de lui. Julien l'Apostat menaça de le rendre responsable d'une espèce d'émeute qu'il y avait eu à Bostre ; mais Tite confondit ce reproche, et répondit à l'empereur que si le peuple ne se révoltait pas ouvertement contre lui, c'était à lui et autres ecclésiastiques qu'il en était redevable. Sur quoi Julien écrivit à ceux de Bostre, que leur évêque était leur délateur, et qu'il les exhortait à le chasser, puisqu'il les supposait disposés à la révolte. Les Bostriens se moquèrent de cette puérilité « qui, dit Tillemont, pourrait passer pour incroyable dans un prince qui se piquait de raison, si nous n'avions encore la Lettre entière qu'il écrivit à ceux de Bostre. Cette Lettre est datée d'Antioche le 1er jour d'août, l'an 362. » Tite survécut à la persécution de Julien, et mourut sous Valens.

TITE-LIVE (Titus Livius), de Padoue, et selon d'autres d'Apone, passa une partie de sa vie, tantôt à Naples, tantôt à Rome, où Auguste lui fit un accueil très-gracieux. Il est un de ces auteurs qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Tite-Live mourut à Padoue, après Auguste, le même jour qu'Ovide, l'an 17 de J.-C., la 4e année du règne de Tibère. Son *Histoire romaine*, qui commence à la fondation de Rome, et qui finissait à la mort de Drusus en Allemagne, l'a fait mettre au premier rang des grands écrivains. Cet ouvrage renfermait cent quarante livres ; il ne nous en reste que trente-cinq (dont deux ont été publiés la première fois en 1518, par Ulric de Hutten), encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la quatrième partie de son histoire. Jean Freinshemius a tâché de consoler le public de cette perte, et il y a réussi autant que la chose était possible. Il règne dans toutes les parties de l'ouvrage de Tite-Live une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions et dans les harangues. Le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également : simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure, étendu ou serré, plein de douceur et de force, selon l'exigence des matières, mais toujours clair et intelligible. « On reproche cependant, dit l'abbé des Fontaines, quelques défauts à Tite-Live. Le premier, c'est de s'être laissé trop éblouir de la grandeur de Rome, maîtresse de l'univers. Parle-t-il de cette ville encore naissante, il la fait la capitale d'un grand empire, bâtie pour l'éternité, et dont l'agrandissement n'a point de bornes. Il tombe quelquefois dans de petites contradictions ; et, ce qui est moins pardonnable, il omet souvent des faits célèbres et importants. » On lui a reproché encore d'avoir employé quelques expressions provinciales dans son histoire. Mais Pignorius croit que cette « patavinité », dont on a tant parlé, regardait seulement l'orthographe de certains mots, où Tite-Live, comme Padouan, employait une lettre pour une autre, à la mode de son pays, écrivant « sibe » et « quase » pour « sibi » et « quasi ». Quelques-uns pensent qu'elle consistait simplement dans la répétition de plusieurs synonymes en une même période : redondance de style qui déplaisait à Rome et qui faisait connaître les étrangers. Il est peu d'historiens qui aient raconté autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un bœuf a parlé, tant une mule a engendré, tantôt les hommes et les femmes ont changé de sexe ; ce ne sont que

pluies de cailloux, de chair, de craie, de sang et de lait. Des esprits superficiels et faux, qui ont osé comparer ces fables avec des faits avérés, n'ont sans doute pas réfléchi sur la considération que méritent des contes populaires, et celle qu'on doit à des autorités respectables, à des témoins oculaires, judicieux, irréprochables, rapportant des événements qui, dans leurs causes, leur but et leurs divines circonstances, déterminent la croyance de tout esprit raisonnable. Du reste, dans sa crédulité même, Tite-Live montrait plus de sagesse que nos écrivains modernes dans leur incrédulité : il respectait sa religion. « Toute fausse qu'elle était, dit M. Rigoley de Juvigny, il savait qu'elle n'en était pas moins un frein salutaire. S'il eût eu le bonheur de naître de nos jours, et que son berceau eût été éclairé de la lumière de l'Evangile, avec l'excellent esprit et le bon jugement dont il était doué, il n'aurait pas imité ces prétendus historiens, ces écrivains audacieux, qui, déchaînés également contre le trône et l'autel, cherchent à renverser l'un et l'autre ; et, brisant du même coup le sceptre et l'encensoir, veulent vivre indépendants du ciel et de la terre. Il n'aurait point, à leur exemple, employé le mensonge, les sarcasmes les plus amers et les plaisanteries les plus grossières contre une religion dont tout annonce, tout démontre, et tout prouve la divinité... Loin d'envisager cette religion du côté de la politique, et d'en imposer par des prodiges mensongers, il l'aurait appuyée d'une foule de faits plus clairs que le jour, et se serait attaché à la faire regarder et respecter comme le plus ferme soutien des trônes, et comme la force et le salut des empires et des peuples qui les composent. » L'édition de Tite-Live à Venise, 1470, est fort rare. Après plusieurs autres bonnes et belles éditions (dont le détail nous mènerait trop loin), Crévier en a publié une en 6 vol. in-4°, 1735, enrichie de notes savantes et d'une préface écrite avec élégance. On l'a réimprimée en 6 vol. in-12. Guérin en a donné une traduction (*Voyez* son article), que celle de M. Dureau de la Malle a fait oublier : celle-ci est en 15 vol. in-8°.

TITELMAN (François), né à Hasselt, ville de la principauté de Liége, vers l'an 1498, se fit récollet à Louvain ; ayant ensuite entendu parler de la réforme des capucins, il embrassa ce genre de vie à Rome, en 1535, et mourut en odeur de sainteté à Anticoli, le 12 septembre 1537. Il était versé dans les langues grecque, hébraïque et chaldéenne. Ses écrits sont en grand nombre. Les principaux sont : | des *Commentaires* sur toutes les Epîtres des apôtres, Anvers, 1540, in-8° ; | sur les Psaumes, Anvers, 1573, in-fol ; | sur Job ; | sur les Cantiques ; | sur saint Mathieu et saint Jean ; | des *Dissertations* contre Erasme, etc. Richard Simon, qui n'était pas prodigue de louanges, en donne à Titelman.

* TITEUX, sculpteur français, étudia à Paris, passa ensuite à Rome, où il demeura quelques années ; et, de retour en France, il exécuta les sculptures des édifices suivants : de la " salle de spectacle de Bordeaux ", de celle des " Variétés " de Paris, du Palais-Royal, du Rainey, de l'"église " de Saint-Eloi à Dunkerque ; et c'est d'après ses modèles qu'ont été faites les sculptures de la nouvelle église de Sainte-Geneviève. Il est mort à Fresnoi, près Sedan, le 9 février 1809.

TITI (Robert), né en Toscane, vers le milieu du seizième siècle, enseigna les belles-lettres à Padoue et à Pise. Il nous reste de lui des *Poésies* estimées de leur temps, peu connues aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite. On les trouve avec celles de Ghérard, 1571, in-8°. On a encore de cet auteur des *Notes* assez bonnes sur quelques auteurs classiques; dix *Livres* sur des passages d'anciens auteurs, sur lesquels les littérateurs ne sont pas d'accord. Il mourut en 1609, à 58 ans.

TITIANE (Flavia Titiana), femme de l'empereur Pertinax, et fille du sénateur Flavius Sulpicianus, passa sa vie dans une suite non interrompue d'attachements criminels. Ses amours avec un bateleur furent le scandale de Rome; mais Pertinax, très-déréglé lui-même, selon quelques auteurs, ou subjugué lui-même par une lâche complaisance, n'osa s'y opposer. Titiane ne jouit pas long-temps du rang suprême. Pertinax fut tué par les soldats prétoriens, en mars 193, et l'impératrice le vit poignarder sous ses yeux, quatre-vingt-sept jours après son élection. Cette catastrophe la précipita du trône dans l'obscurité d'une vie privée, où elle finit ses jours.

TITIEN (Le), peintre dont le nom de famille est Vecelli, né à Cadore, dans le Frioul, en 1477, montra, dès son enfance, une forte inclination pour son art. Il entra, à l'âge de dix ans, chez Gentil, et ensuite chez Jean Bellin, où il demeura long-temps. La réputation du Giorgion excita dans le Titien une heureuse émulation, et l'engagea à lier une étroite amitié avec lui, pour être à portée d'étudier sa manière. Le Giorgion, s'apercevant des progrès rapides de son disciple, et de l'objet de ses visites, rompit tout commerce avec lui. Le Titien se vit peu de temps après sans rival par la mort du Giorgion. Il était désiré de tous côtés; on le chargea de faire les ouvrages les plus importants, à Vicence, à Padoue, à Venise et à Ferrare. Le talent singulier qu'il avait pour le portrait le mit encore dans une haute réputation auprès des grands et des souverains. Charles-Quint, ce protecteur éclairé des vrais talents, le combla de biens et d'honneurs. Si son caractère doux et obligeant, son humeur gaie et enjouée, le faisaient aimer et rechercher, son mérite le rendait respectable. Il conserva une santé robuste jusqu'à 99 ans, et mourut en 1576. Ce grand peintre traitait également tous les genres; il rendait la nature dans toute sa vérité. Chaque chose recevait sous sa main l'impression convenable à son caractère. Les reproches qu'on lui fait sont de n'avoir pas assez étudié l'antique, d'avoir manqué souvent l'expression des passions de l'âme, de s'être répété quelquefois, enfin d'avoir mis beaucoup d'anachronisme dans ses ouvrages. (Le Musée du Louvre possède vingt et un tableaux de cet artiste. Sa *Vénus*, un de ses chefs-d'œuvre, est conservée dans la galerie de Florence, dans une rotonde, avec la *Vénus de Médicis*. C'est comme un hommage rendu à deux prodiges de l'art.)

TITIUS (Gérard), théologien luthérien, né à Quedlimbourg en 1620, fut disciple de Georges Calixte, et devint professeur en hébreu et en théologie à Helmstadt, où il mourut en 1681. On a de lui: | un *Traité des conciles*, Helmstadt, 1656, in-4°; | un autre *De l'insuffisance de la religion purement na-*

turelle, et de la nécessité de la révélation, 1667, in-4°. .

TITON du Tillet (Evrard), né à Paris, en 1677, d'un secrétaire du roi, fit ses études au collége des jésuites à Paris. Il en sortit avec un goût vif pour les belles-lettres, et le conserva jusqu'à la fin de ses jours. A l'âge de quinze ans, il suivit le parti des armes jusqu'à la paix de Ryswick; alors il acheta une charge de maître-d'hôtel de la dauphine, mère de Louis XV. La mort prématurée de cette princesse le rendit à lui-même. Il fit le voyage d'Italie, et saisit les beautés des chefs-d'œuvre sans nombre de peinture et de sculpture qui égalent l'Italie moderne à l'ancienne. A son retour, il fut commissaire-provincial des guerres; il exerça cette charge avec une rare générosité Son attachement pour Louis XIV, et son admiration pour les hommes de génie, lui inspirèrent, dès, 1708, l'idée d'élever un Parnasse en bronze à la gloire de ce roi, et des poètes et musiciens qui avaient illustré son règne. Ce beau monument, qui fut achevé en 1718, est placé aujourd'hui dans la bibliothèque du roi. Du Tillet donna, en 1727, la description de ce monument, avec l'extrait de la vie et le catalogue des ouvrages des poètes qu'il y avait placés, en un vol. in-12. Il le fit réimprimer en 1752, in-fol., et le dédia au roi. Depuis cette époque, il donnait des suppléments tous les dix ans, des hommes morts pendant ces intervalles : ces suppléments viennent jusqu'en 1760. Il mourut d'un catarrhe, le 26 décembre 1762, âgé de près de quatre-vingt-six ans. Cet illustre citoyen était d'une société et d'une conversation aussi utiles qu'agréables. Il se faisait un plaisir et un devoir d'accueillir tous ceux qui cultivaient les lettres, et de secourir, sans faste et sans ostentation, ceux d'entre eux qui étaient dans le besoin. On a encore de du Tillet un *Essai sur les honneurs accordés aux savants*, in-12, où l'on trouve des recherches, mais dont le style est négligé et monotone, ainsi que celui de sa description.

* TITSINGH (Isaac), voyageur hollandais, né à Amsterdam, vers 1740, passa de bonne heure aux Indes-Orientales, où il parvint à l'emploi de conseiller dans l'administration de la compagnie. En 1778, il fut envoyé au Japon comme chef du commerce, séjourna long-temps dans la petite île de Desima, alla plusieurs fois comme ambassadeur de la compagnie, à Yedo saluer l'empereur séculier du Japon, et sut se faire, dans les plus hauts rangs de cette nation soupçonneuse, des amis avec lesquels il ne cessa depuis d'entretenir une correspondance réglée. Il quitta ce pays en 1784, rapportant une foule d'objets curieux et d'observations importantes; il fut nommé peu de temps après gouverneur de Chinchoura, comptoir du Bengale, près de Chandernagor, et n'abandonna ce poste qu'en 1794, pour aller en Chine en qualité d'ambassadeur. Il se fit aimer chez ce peuple cérémonieux et défiant comme au Japon, fut invité à des fêtes et à des divertissements de la cour, admis dans les jardins d'Yuenmin-yuen, et termina son ambassade le 11 mai 1795, ayant obtenu tout ce que l'on peut espérer d'un prince et d'une nation si peu favorables aux Européens. Enfin, après un séjour de tre -trois ans en Asie, Titsingh revit son pays natal, et il se disposait à publier le résultat de ses recherches, en Hollande, dans sa langue maternelle, et à

Paris en français, quand une maladie aiguë l'emporta en 1812. On a publié, d'après ses manuscrits : | *Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles*, etc., Paris, 1819, deux vol. in-8°, dont un, oblong, renferme soixante-seize planches ; | *Mémoires et Anecdotes de la dynastie régnante des Djogouns*, etc., Paris, 1820, in-8°, fig., édition due aux soins de Abel Remusat : | *Encyclopédie japonaise*, collection rare et importante qui se trouve à la Bibliothèque du roi ; | *Descriptions de la terre Jeso*, traduite du japonais, dans le tome 24 des *Annales des Voyages*.

TITYUS, géant énorme, fils de Jupiter et d'Elara, naquit dans un antre où sa mère s'était cachée pour se dérober à la colère de Junon, et passa pour fils de la Terre. Apollon et Diane le tuèrent à coups de flèches, ou, selon d'autres, il fut foudroyé, pour avoir voulu faire violence à Latone leur mère. Il était attaché comme Prométhée dans les enfers, où un vautour insatiable rongeait sans relâche ses entrailles renaissantes. Ce géant couvrait neuf arpents de terre, de son corps étendu. Rien de plus expressif que la description que fait Virgile *Ænéid.*, I, 6, de cet étrange supplice ; symbole du remords et des angoisses qui déchirent les âmes criminelles :

> Ros'roque immanis vultur obunco
> Immortale jecur tondens, fœcundaque pœnis
> Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
> Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.

TIXIER (Jean), en latin *Ravisius Textor*, de Saint-Saulge dans le Nivernais, et seigneur de Ravisy dans la même province, tira une partie de son nom de cette terre. Il enseigna les belles-lettres, avec un succès distingué, au collége de Navarre à Paris. Il fut recteur de l'université de cette ville en 1500, et mourut en 1522, à l'hôpital, suivant quelques auteurs. On a de lui : | des *Lettres*, 1560, in-8° ; | des *Dialogues* : | des *Epigrammes* ; | *Officinæ epitome*, 1663, in-8° ; | une *Edition* de *Opera disertorum de Claris mulieribus*, Paris, 1651, in-fol. Ces différents ouvrages sont assez bien écrits en latin, et on peut le mettre au rang des habiles humanistes de son siècle.

* TOALDO (Joseph), savant italien, naquit près de Marotisca, dans le Padouan, le 11 juillet 1719. A l'âge de quatorze ans, il fut placé dans le séminaire de Padoue, où il fit ses études avec éclat, et se livra plus particulièrement aux mathématiques. Il apprit aussi la théologie, fut gradué docteur dans cette faculté, et obtint peu de temps après la chaire de mathématiques. Il présida à la réimpression des *Œuvres de Galilée*, auxquelles il ajouta une préface, des notes, et les augmenta de fragments inédits. Il essuya beaucoup de difficultés de la part de trois magistrats pour imprimer les *Dialogues* sur le système du monde, et pour y insérer quelques apostilles écrites de la main de Galilée. Toaldo, possédant presque toutes les sciences, enseigna avec succès la grammaire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques et introduisit dans son école le calcul infinitésimal. Il fut ensuite nommé en 1662, professeur d'anatomie, de géographie, de météorologie, et fit établir un observatoire, commencé en 1767, et terminé au bout de sept ans. Il introduisit aussi dans tout l'état vénitien l'usage des paratonnerres. Il parcourut l'Italie, et fut partout reçu avec les distinctions que ses talents méritaient. Toaldo entreprit, en 1773, un *Journal*

astro-météorologique, qu'il continua jusqu'à sa mort, causée par une attaque d'apoplexie qui le conduisit au tombeau le 11 novembre 1798. Outre un grand nombre de *Dissertations* publiées, soit dans son journal, soit dans les journaux étrangers, on a de lui : | *Notice sur la vie de l'abbé Conti*; | *Abrégé de trigonométrie plane et sphérique, théorique et pratique, avec les tables de Deparcieux*, 1769; | *Essai météorologique*, traduit en français. On considère cet ouvrage comme le plus savant qui ait été écrit sur la météorologie et l'influence de la lune sur les saisons; | *Dissertations sur les années extraordinaires* : | *Chronique* sur le même sujet; | *Tables du baromètre et du flux et reflux de la mer*; | *Mémoire sur l'application de la météorologie à l'agriculture*, problème proposé par la société académique de Montpellier en 1774. Le *Mémoire* de Toaldo fut couronné par cette académie, et traduit dans plusieurs langues de l'Europe; | *Mémoires sur les thermomètres et baromètres*, inséré dans le journal d'agriculture de Venise, en 1776; | *Parallèle des saisons avec les principaux produits de la campagne*; | *Traité de gnomonique*; | *De methodo longitudinum, et observatione transitus lunæ per meridianum*; | *Schediasmata astronomica*, en trois livres, qui concernent, savoir, les deux premiers, les éclipses de soleil, et le troisième, le passage de Mercure devant le soleil; | Il a donné une *Traduction italienne* des Tables de Lalande, et de l'Astronomie des dames, du même auteur. Toaldo fut nommé membre de l'académie des sciences de Padoue, lors de l'institution de cette société, en 1784. Il était associé de plusieurs académies savantes de l'Europe.

TOBIE, de la tribu de Nephthali, demeurait à Gadès, capitale de ce pays, et avait épousé Anne, de la même tribu, dont il eut un fils qui portait son nom. Emmené captif à Ninive avec sa femme et son fils, il ne se souilla jamais en mangeant, comme les autres Israélites, des viandes défendues par la loi. Dieu, pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grâce auprès de Salmanasar, qui le combla de biens et d'honneurs. Tobie ne profita des bontés du roi que pour soulager ses frères captifs. Il allait les visiter, et leur distribuait chaque jour ce qu'il pouvait avoir. Un jour, à Ragès, ville des Mèdes, Gabelus son parent ayant besoin de dix talents, Tobie, qui avait reçu ces dix mille écus de la libéralité du roi, les lui prêta, sans exiger de lui d'autre sûreté qu'une obligation par écrit. Sa charité fut récompensée dès cette vie; cependant Dieu l'éprouva par les souffrances. Un jour, après avoir enseveli plusieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, et il lui tomba, d'un nid d'hirondelle, sur les yeux, de la fiente chaude qui le rendit aveugle. Tobie, se croyant près de mourir, chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avait prêté à Gabelus. Le jeune homme partit aussitôt avec l'ange Raphaël qui avait pris la figure d'Azarias. Son guide lui fit épouser Sara, sa cousine, fille de Raguel, veuve de sept maris que le démon avait étranglés, pour n'avoir envisagé l'union conjugale que comme un moyen de luxure. Tobie se mit en prières, et chassa l'ange des ténèbres. Raphaël le ramena ensuite chez son père, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'ange lui avait indiqué. Le saint vieillard mourut l'an 665 avant J.-C., à 102

ans. Son fils parvint aussi à une longue vieillesse. On croit assez communément que les deux Tobie ont écrit eux-mêmes leur histoire, ou que du moins le Livre qui porte leur nom a été composé sur leurs mémoires. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, que saint Jérôme traduisit en latin sur le texte chaldaïque; et c'est sa traduction que l'Église a adoptée, comme la plus simple, la plus claire et la plus dégagée de circonstances étrangères. Nous en avons aussi des versions en hébreu, en grec et en syriaque, faites sur la latine; et quelques autres où les faits sont plus détaillés, ce qui a fait croire à quelques critiques que Tobie avait écrit son histoire et l'abrégé de son histoire. Les juifs ne reconnaissent pas ce livre pour canonique; mais ils le lisent avec respect, comme contenant une histoire vénérable, et pleine de sentiments touchants et d'excellentes maximes. La constance du juste, sa confiance couronnée, la tendresse paternelle, la piété filiale, la sainteté de l'union conjugale, une attentive et toute-puissante providence; tout cela concourt à former l'édifiante histoire de Tobie: c'est le tableau d'une famille selon le cœur de Dieu.

* TOBIESSEN-Dreby (Pierre-Auger), numismate, naquit à Housseau, canton de Soleure, en 1721, fit ses études avec succès, vint jeune en France, et entra dans la colonnelle-générale des Suisses. Tobiessen se trouva à la mémorable bataille de Fontenoy, y combattit avec valeur, et, dans le fort de la mêlée, un boulet lui emporta une cuisse, ce qui l'obligea à renoncer aux armes. Il demeura cependant en France, cultiva les lettres, se consacra plus particulièrement à la recherche des anciennes monnaies de France, et mourut à Paris le 19 novembre 1782. Il a laissé: | *Recueil général des pièces obsidionales et de nécessité, gravées dans l'ordre chronologique des événements, avec l'explication*, Paris, in-4°, publié par le savant numismate d'Ennery; | *Traité des monnaies des barons, prélats, villes et seigneurs de France*, avec fig., Paris, imprimerie royale, 1790, 2 vol. in-4°. Malgré toutes les recherches de l'auteur, son ouvrage est incomplet, et il serait à souhaiter qu'il trouvât un continuateur; ce travail alors serait très-utile pour l'histoire de France et les progrès des sciences numismatiques.

* TOBLER (Jean), prêtre et littérateur suisse, né en 1732 à Ste-Marguerite, village de Rhintal, mort à Zurich en 1808, fut l'élève et l'ami des Breitenger, des Bodmer, des Gesner, et prit part à leurs travaux et à leurs succès pour la réforme qu'ils introduisirent dans les lettres en Allemagne et en Suisse. On a de lui des écrits ascétiques, des *poésies* religieuses et une excellente *traduction* allemande des "Saisons" de Thompson, Zurich, 1757, in-8°.

TOCHO, soldat goth, très-adroit à tirer de l'arc, dont on raconte la même aventure qu'on a mise depuis sur le compte de Tell. (*Voyez* ce nom.)

* TOCHON (Joseph-François), antiquaire et numismate, né à Anneci en 1772, se livra dès sa jeunesse à l'étude des antiquités. Il dépensa une grande partie de sa fortune dans l'acquisition d'objets de ce genre, dont il avait formé un cabinet assez considérable, où l'on remarquait surtout un excellent "médailler". Il fut député à la Chambre de 1815, et y montra

beaucoup de modération. L'année suivante il succéda à Ginguené à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il avait préparé plusieurs ouvrages, fruits de ses études, lorsqu'il mourut, le 19 août 1820, à l'âge de quarante-huit ans, des suites d'une longue paralysie. Il a laissé : | *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus VII, Evergètes Sidètes, roi de Syrie, sur deux médailles antiques de ce prince et sur un passage du livre des Machabées*, 1815, in-4°, avec trois planches; | *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan*, 1816, in-4°, figures; | *Dissertation sur l'inscription grecque* ΙΑΚΟΝΟΚ ΛΥΚΙΟΝ, et *sur les pierres antiques qui servaient de cachet aux médecins oculistes*, 1816, in-4°, avec trois planches coloriées; | *Mémoires sur les médailles de Marianus et de Sotapianus*, 1817, in-4°, avec trois planches. Ce mémoire a été lu à l'académie dans la séance du 14 mars 1817. Il s'était occupé d'un grand travail sur les "Médailles des momies d'Egypte" qui doivent être comprises dans la "Description de l'Egypte", ouvrage publié aux frais du gouvernement. Tochon a fourni à la "Biographie universelle" les articles *Cléopâtre de Syrie, Denis de Syracuse, Dioclétien*, etc., etc.

*TODE (Henri-Julien), naturaliste, né à Zollenspieker, dans le duché de Holstein, en 1733, mort en 1797 à Schwerin, où il était surintendant, a laissé : | *Cantiques chrétiens*, Hambourg et Lunébourg, 1771, in-8°; | *Fungi meklenburgenses selecti*, Lunébourg, 1790 et 1791, 2 vol. in-4°, avec 17 planches; | des *dissertations* qui ont paru dans les "Mémoires" de la société d'histoire naturelle de Berlin.

*TODE (Jean-Clément), médecin du roi de Danemarck et professeur de médecine à l'université de Copenhague, né à Zollenstocker, près Hambourg, en 1736, mort en 1805, a mis son nom, comme rédacteur ou collaborateur, à la tête de 127 productions médicales, philosophiques, littéraires ou polémiques, dont 70 ont paru en danois, 33 en allemand, 22 en latin et 2 en français. Les principales sont : | *Bibliothèque médico-chirugicale*, Copenhague, 1774-87, 10 vol. in-8°; | *Annales médicales*, ib., 1787-92, 15 numéros in-8°; | *Science médicale en général*, ib., 1798, 2 vol. in-8°; | *Œuvres en prose*, ibid., 1793, 8 vol. in-8°; | *Fables originales et contes pour la jeunesse des deux sexes*, ibid, 1793, in-8°; | plusieurs *comédies*, dont deux eurent du succès. *Voy.*, pour plus de détails sur J. C. Tode, le t. 2, p. 496, du *Dictionnaire des grands hommes du Danemarck*, par Worm, et les numéros 46-47, année 1806, du recueil d'anecdotes intitulé : *Tableau moderne de Copenhague*.

*TODERINI (Jean-Baptiste), littérateur, né en 1728 à Venise, où il mourut en 1799, professa la philosophie chez les jésuites, et, après la suppression de cet ordre, s'attacha au baile Gazzoni, qu'il suivit, en 1781, dans son ambassade à Constantinople. Le plus connu de ses ouvrages est celui qu'il publia sur la littérature des Turks, dont il connaissait à peine la langue : *della Letteratura turchesca*, Venise, 1787, 3 vol. in-8°, traduit en français par Cournand, Paris, 1789, 3 vol. in-8°, et en allemand par Hansleutner, Konigsberg, 1790, in-8°.

*TOCQUÉ (Louis), peintre français, naquit à Paris, en 1696, se livra au genre du portrait, dans le-

quel il excella. Il étudia son art sous Nattier, dont il épousa la fille, et acquit beaucoup de réputation. En 1760, il fut appelé à S.-Pétersbourg, où il fit le portrait de Catherine II, qui le récompensa largement. On cite de lui un grand nombre d'ouvrages remarquables par la fraîcheur du coloris, la beauté des têtes et des draperies; ils péchaient cependant du côté du dessin, qui n'était pas exactement correct. Tocqué avait de l'instruction, et était d'une société très-agréable. Il est mort à Paris, en 1772.

* TODEL (Hugues), historien anglais, naquit à Cumberland, en 1660, étudia à l'université de Cambridge, où il reçut le grade de docteur en droit. Il connaissait à fond la langue grecque, s'était nourri de la lecture des classiques de cette nation jadis célèbre, et les traduisait à livre ouvert avec une étonnante facilité. Todel occupa plusieurs emplois honorables dans sa patrie, et mourut en 1712. On a de lui | *Vie de Phocion*, très-élégamment écrite, et qui a eu plusieurs éditions; | *Description de la Suède*. C'est la plus exacte que l'on connaisse; l'auteur avait voyagé plusieurs années dans ce pays, et, comme sage observateur, il n'oublie rien de ce qui peut rendre son ouvrage utile et intéressant; les villes, les monuments, les productions, les différentes branches d'industrie et de commerce, y sont décrits avec autant de clarté que de précision; | *Histoire du diocèse de Carlisle*. Il a laissé quelques manuscrits concernant le pays de Galles et autres provinces de l'Angleterre.

TOICT (Nicolas du), natif de Lille, en Flandre, se fit jésuite, en 1630. Il sollicita avec empressement d'être envoyé dans les missions étrangères; ses supérieurs secondèrent son ardeur, et il fut destiné pour les missions du Paraguay, où il déploya tout ce que la charité la plus agissante peut inspirer à un ministre de l'Evangile. Il fut nommé supérieur des missionnaires dans cette province, et mourut consumé de travaux, vers l'an 1680. On a de lui l'*Histoire des missions dans le Paraguay, l'Uraguay*, etc., Liége, 1675, in-folio, en latin.

TOIRAS (Jean du Caylar de Saint-Bonnet, marquis de), né à Saint Jean-de-Cardonnenques, en 1585, était d'une ancienne maison de Languedoc. Après avoir été page du prince de Condé, il servit sous Henri IV, puis sous Louis XIII, qui le fit lieutenant de sa vénerie, puis capitaine de sa volière. Elevé au poste de maréchal-de-camp, il se trouva à la prise de l'île de Rhé, dont il eut le gouvernement, et qu'il défendit contre les Anglais, qui furent obligés de lever le siége. Il fut ensuite envoyé en Italie, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il commanda dans le Montferrat, et défendit, en 1630, Casal contre le marquis de Spinola, général espagnol. Ses frères ayant embrassé le parti du duc d'Orléans, il fut disgracié en 1633, privé de ses pensions et de son gouvernement. Il adoucit les chagrins de sa disgrâce par un voyage en Italie. Il reçut à Rome, à Naples, à Venise, etc., tous les honneurs dont il était digne. Victor-Amédée, duc de Savoie, lié d'intérêt avec l'Espagne, le fit lieutenant-général de son armée. Il remplissait ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué, en 1636, devant la forteresse de Fontanette, dans le Milanais. Michel Baudier a écrit sa *Vie*, in-12.

TOLAND (Jean), né l'an 1670,

dans le village de Redcastle, près de Londonderry, en Irlande, fut élevé dans la religion catholique. Il fit ses études en l'université de Glascow, puis dans celle d'Edimbourg, où il embrassa la religion protestante. Après avoir passé quelque temps à Leyde, il se retira à Oxford, y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets. Son goût pour les paradoxes et les nouveautés le tira de l'obscurité où il avait croupi jusqu'alors. Il publia divers ouvrages sur la religion et sur la politique, dans lesquels l'impiété, le déisme, l'athéisme même paraissent à découvert. Cet impie fit divers voyages dans les cours d'Allemagne, où il fut reçu mieux qu'il ne méritait. De là étant allé en Hollande, il fut présenté au prince Eugène, qui, ne connaissant pas ses travers, lui donna diverses marques de libéralité. Toland retourna la même année en Angleterre, où il se ruina par ses folles dépenses et par ses débauches. Il mourut à Londres en 1722, à 52 ans, après s'être fait une épitaphe très-flatteuse, qui n'est rien moins qu'un tableau fidèle de son caractère. Il était vain, bizarre, singulier; rejetant un sentiment précisément parce qu'un auteur célèbre l'avait soutenu ou embrassé. Opiniâtre dans la dispute, il la soutenait avec l'effronterie et la grossièreté d'un cynique. Ses principaux ouvrages sont : | *la Religion chrétienne sans mystères*, publiée en anglais à Londres, en 1696, in-8°. Ce livre impie fut condamné au feu en Irlande l'année suivante : ce qui n'empêcha point Toland d'en donner une *Apologie*, son impudence augmentant avec les humiliations et les châtiments qu'elle essuyait. | *Amyntor, et Défense de la Vie de Milton*, Londres, 1699, in-8°; ouvrage aussi pernicieux que le précédent ; | L'*Art de gouverner par parties*, 1701, in-8°; | *Le Nazaréen*, ou *le Christianisme judaïque, païen et mahométan*, etc., 1718, in-8°; fruit de l'impiété la plus grossière, ainsi que les suivants; | *Pantheisticon, seu Formula celebrandæ societatis socraticæ*, , in-8°, *Cosmopoli*, Londres, 1720; | *Adeisidemon, sive Titus-Livius a superstitione vindicatus ; annexæ sunt Origines judaïcæ*, La Haye, 1709, in-8°. Il y soutient que les athées sont moins dangereux à l'état que les superstitieux; paradoxe cent fois réfuté. (Voyez le *Catéchisme philosophique*, liv. 1, chapitre 5.) Il prétend que Moïse et Spinosa ont eu à peu près les mêmes idées de la Divinité : assertion qui suffit seule pour faire connaître le désordre de sa tête; cette assertion fut réfutée plus sérieusement qu'elle ne le méritait, par Huet, évêque d'Avranches, sous le nom de *Morin*, et par Elie Benoît. Les livres de Toland, excepté les deux derniers, sont en anglais. La plupart ont, comme on l'a vu, des titres extravagants, et renferment des idées encore plus extravagantes. Il écrivait d'une manière confuse, embrouillée et fatigante : aussi, en voulant nuire à la religion, il ne fit de mal qu'à lui-même, et fut méprisé comme philosophe et comme écrivain. | *L'Angleterre libre*, 1701, in-8°; | Divers *écrits contre les Français*, 1726, 2 vol. in-8°, et quelques autres livres de politique, moins mauvais que ses ouvrages sur la religion.

TOLÈDE (Ferdinand-Alvarez DE), duc D'ALBE, né en 1508, d'une famille des plus illustres d'Espagne, dut son éducation à Frédéric de Tolède, son grand-père, qui lui apprit l'art militaire et la politique. Il porta

les armes à la bataille de Pavie, et au siége de Tunis, sous l'empereur Charles-Quint. Devenu général des armées d'Espagne, en 1538, il servit sa nation avec succès contre contre la France, dans la Navarre et dans la Catalogne. Elevé au poste de généralissime des armées impériales, il marcha contre les protestants d'Allemagne, en 1546. Il gagna l'année suivante la fameuse bataille de Muhlberg, où les protestants furent défaits. L'électeur de Saxe, leur général, y fut fait prisonnier, avec Ernest, duc de Brunswick, et plusieurs autres chefs. Cette victoire fut suivie de la prise de Torgau, de Wittemberg, et de la réduction de tous les rebelles. Après s'être signalé en Allemagne, il suivit l'empereur au siége de Metz, où il fit des prodiges de valeur, que le courage des assiégés rendit inutiles. Philippe II, successeur de Charles-Quint, se servit de lui avec le même avantage que son père. En 1567, les habitants des Pays-Bas, où les nouvelles erreurs s'étaient introduites avec l'esprit de rébellion qui les a accompagnées partout, menaçaient d'un soulèvement. Philippe II envoya le duc d'Albe pour les contenir. Ce choix annonça la plus grande sévérité. On se souvenait que Charles-Quint, délibérant sur le traitement qu'il ferait aux Gantois, qui se révoltèrent en 1539, avait voulu savoir le sentiment du duc, qui répondit qu'"une patrie rebelle devait être ruinée". Les premières démarches du duc d'Albe confirmèrent l'opinion qu'on avait de lui. Il fit périr sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn. Après cette exécution, qui lui parut nécessaire au repos public, il marche aux confédérés et les bat. Le plaisir d'avoir remporté une victoire signalée est empoisonné par le chagrin de voir un village réduit en cendres, après l'action, par un régiment de Sardaigne. Ce crime fut puni comme il le méritait. Il fit pendre sur-le-champ les auteurs de l'incendie, et dégrada toutes les compagnies, excepté une qui n'était pas coupable : trait qui prouve suffisamment que le sévère et inexorable général voulait l'ordre à tout prix, et détestait souverainement des cruautés inutiles et illégales commises de sang-froid. Le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt à la tête d'une armée considérable. Le jeune Frédéric de Tolède, chargé de l'observer, envoya conjurer le duc d'Albe, son père, de lui permettre d'aller attaquer les rebelles. Le duc, persuadé avec raison que les subalternes ne doivent pas se mêler de juger s'il faut ou s'il ne faut pas combattre, répond : « Allez dire à mon fils que sa demande ne lui est pardonnée qu'à cause de son inexpérience et de sa jeunesse. » Ses succès augmentèrent tous les jours. Après la prise de Harlem, le duc d'Albe quitta les Pays-Bas pour retourner en Espagne, précédé du bruit de ses victoires, dont sa vanité avait néanmoins affaibli l'éclat : car après avoir fait construire à Anvers une bonne citadelle, il y avait placé sa statue en bronze. Il était représenté avec un air menaçant, le bras droit étendu vers la ville; à ses pieds étaient la noblesse et le peuple, qui, prosternés, semblaient lui demander grâce. Les deux statues allégoriques avaient des écuelles pendues aux oreilles, des besaces au cou, pour rappeler le nom de "Gueux" que l'on avait donné aux mécontents. Elles étaient entourées de serpents, de couleuvres et d'autres symboles destinés à désigner la fausseté, la

malice et l'avarice, vices reprochés par les Espagnols aux vaincus. On lisait au-devant du piédestal cette inscription fastueuse : « *Ferdinando Alvarez a Toledo, Albæ duci, Philippi II Hispaniarum regis apud Belgas præfecto : quod extincta seditione, rebellibus pulsis, religione procurata, justitia culta, provinciis pacem firmaverit : regis optimi ministro fidelissimo positum.* » Ce général laissa le gouvernement des Pays-Bas à don Louis de Requesens, grand-commandeur de Castille, en 1574, qui, par une conduite molle et incertaine, releva le courage des révoltés, abattu par son prédécesseur, et prouva, par les effets de son indulgence, que les rebelles ne réclament la douceur que pour se fortifier et se faire redouter. Le duc d'Albe jouit d'abord à la cour de la faveur que méritaient ses services ; mais, s'étant opposé au mariage de son fils, le roi Philippe II, qui avait projeté cet hymen, l'envoya prisonnier à Uzeda. Il obtint sa liberté deux ans après, et fut mis à la tête d'une armée que l'on fit entrer en Portugal l'an 1581. Cet habile général y fit autant de conquêtes que d'entreprises. Il défit don Antoine de Crato, qui s'était fait proclamer roi, et se rendit maître de Lisbonne. Il y amassa un butin inestimable, qui fut encore augmenté par l'arrivée de la flotte des Indes dans le port de cette ville. Tant de succès lui suscitèrent des jaloux. On l'accusa d'avoir détourné à son usage une partie des sommes qui lui avaient été remises durant les différentes expéditions : comme on lui en demandait compte, il répondit qu'il n'avait à en rendre qu'au roi. « S'il me le demande, je lui mettrai en ligne de compte des royaumes conservés ou conquis, des victoires signalées, des siéges très-difficiles, et soixante ans de services. » Philippe satisfait fit cesser les poursuites : le duc d'Albe mourut peu de temps après, en 1582, à soixante-quatorze ans, dans de grands sentiments de religion, entre les bras du pieux Louis de Grenade. (Voy. sa *Vie*, Paris, 1698, 2 vol. in-12.) Il laissa la réputation d'un politique habile. « Le duc d'Albe, dit l'abbé Raynal *(Histoire du Stathoudérat)*, l'un des plus grands capitaines du seizième siècle, joignait à une connaissance distinguée des biens immenses. Il avait la démarche grave et le maintien austère, l'air noble et le corps robuste, le discours mesuré et le silence éloquent. Il était sobre et dormait peu, travaillait beaucoup, écrivait lui-même toutes ses affaires. Toutes les circonstances de sa vie offrent un spectacle intéressant. Son enfance fut raisonnable, et l'âge avancé ne lui apporta ni ridicule ni faiblesse. Le tumulte des camps ne fut pas pour lui une occasion de dissipation ; ce fut dans la licence des armes qu'il se forma à la politique. Lorsqu'il opinait dans les conseils, il n'avait égard ni aux désirs du monarque, ni aux intérêts des ministres ; il se déclarait toujours pour le parti qu'il croyait le plus juste ; souvent il ramenait ceux qui l'écoutaient à la probité, et lorsque ses efforts étaient inutiles, il ne les suivait pas au moins dans leur injustice. On ne trouve point, dans les fastes de sa nation, un capitaine plus habile que lui à faire la grande guerre avec peu de troupes, à ruiner les plus fortes armées sans les combattre, à donner le change aux ennemis et à ne le jamais prendre, à gagner la confiance du soldat et à étouffer ses murmures. On prétend que, pendant soixante ans de guerre

sous divers climats, contre différents ennemis, durant toutes les saisons, il n'a jamais été battu, ni prévenu, ni surpris. Quel homme, s'il n'avait terni l'éclat de tant de talents et de vertus par une sévérité outrée ! » C'est aux événements qui ont suivi l'administration du duc d'Albe, c'est à l'histoire des provinces où l'on a traité plus mollement que lui les sectaires et les rebelles, à décider si sa "sévérité" fut effectivement " outrée ". Il est vrai que son caractère était quelquefois déraisonnablement inflexible, et que, par son entêtement à exiger le dixième, tribut exorbitant et tyrannique, il replongea les Pays-Bas dans les troubles qu'il avait heureusement terminés ; mais il faut convenir que, comparée à la conduite des révoltés envers les partisans de l'ancienne religion et les sujets fidèles au souverain, la conduite du duc ne peut que mériter des éloges. Sa sévérité ou si l'on veut sa dureté, légale après tout et conforme à la marche judiciaire la plus scrupuleuse, forme un contraste bien saillant avec celle de la plupart des chefs de la rébellion et de leurs subalternes, dont les cruautés n'avaient d'autres règles que le fanatisme et le caprice. Les déclamations perpétuelles contre Philippe II et son général, et l'affectation marquée de ne rien dire des atrocités inouïes des rebelles, sont excellemment confondues dans le savant et touchant ouvrage, "*De crudelitate moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*," par Havensius, 1608, in-8°; dans le "*Theatrum crudelitatis hæreticorum nostri temporis*", Anvers, 1592, pages 57 et suivantes ; dans les "*Mortes illustres et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis occisi sunt*," par Philippe Alegambe; et surtout dans l'"Abrégé de l'histoire de la Hollande", par M. Kerroux, Leyde, 1778, tome 2, page 510. Ce dernier auteur, Hollandais et protestant, après avoir parlé du faux bruit que certains incendiaires menaçaient les villes de la Nort-Hollande, continue de cette sorte : « Les tourments les plus affreux arrachèrent à ces prétendus incendiaires le nom de quelques riches paysans catholiques, qu'ils accusèrent de tous les crimes dont on voulait qu'ils les accusassent. C'était là où le cruel Sonoy (ou Snoy) les attendait. Ces délateurs, malgré leurs rétractations, malgré même les promesses faites à quelques-uns d'eux de leur accorder la vie s'ils chargeaient ces paysans, expirèrent dans les plus affreux supplices. Mais les cruautés inouïes exercées contre quelques-uns de ces infortunés paysans, faussement accusés, ne pourraient être crues si elles n'étaient pleinement attestées par les procédures. Nous voudrions épargner ces horreurs à nos lecteurs ; mais l'impartialité de l'histoire ne nous permet pas de cacher ces excès dont un parti s'est rendu coupable, pour ne découvrir que ceux du parti ennemi. Les tourments ordinaires de la question la plus cruelle ne furent que les moindres des maux que l'on fit souffrir à ces innocents. Leurs membres disloqués, leurs corps déchirés de verges, étaient ensuite enveloppés dans des linges trempés dans de l'eau-de-vie ; on y mettait le feu, et on les laissait dans cet état jusqu'à ce que leur peau noircie et retirée, découvrît les nerfs dans différentes parties de leurs corps. On employait le soufre, souvent même jusqu'à une demi-livre de chandelles pour leur brûler les aisselles et les plantes des pieds. Ainsi martyrisés,

on les laissait quelques nuits couchés par terre sans couverture, et à force de coups on chassait le sommeil loin d'eux. Du hareng pec et autres aliments salés étaient la nourriture qu'on leur donnait, pour allumer dans leurs entrailles tous les feux d'une soif dévorante, sans leur permettre l'usage d'un verre d'eau, quelques supplications qu'ils fissent pour en obtenir. On posait des frelons sur le nombril des patients, et l'on en retirait l'aiguillon qu'ils y avaient fiché de la longueur de l'articulation d'un doigt. Sonoy lui-même avait envoyé à cet affreux tribunal certain nombre de rats que l'on plaçait sur la poitrine et sur le ventre de ces infortunés, sous un instrument de pierre ou de bois fait exprès et recouvert d'une plaque de cuivre : le feu posé sur cette plaque forçait ces animaux à ronger les chairs et à se faire un passage jusqu'au cœur et aux entrailles. On brûlait ces blessures avec des charbons ardents ; l'on faisait couler du lard fondu sur ces corps ensanglantés. A l'une de ces malheureuses victimes de la fureur la plus fanatique, l'on frotta de crême cette partie que la pudeur défend de nommer, et on la fit sucer à un veau de lait. D'autres horreurs plus révoltantes encore furent exercées avec un sang-froid dont à peine on pourrait trouver d'exemple chez les Cannibales ; mais la décence nous défend de poursuivre. L'un de ces malheureux mourut dans les tourments de la torture. Ses juges fanatiques crurent couvrir l'atrocité de leur barbarie, en faisant courir le bruit ridicule que le diable lui avait rompu le cou. Un autre, vaincu par les douleurs qu'on lui avait fait souffrir et flatté de la promesse qu'il conserverait sa vie et ses biens, avoua enfin tout ce qu'on voulut ; ses juges aussitôt prononcèrent sa sentence au nom de Sonoy, et le condamnèrent à avoir le cœur arraché et à être écartelé. On remarque que, quoiqu'on eût eu la cruelle précaution de l'enivrer le jour de son exécution, qui se fit à Hoorn, malgré toutes les oppositions du magistrat, il assigna le ministre réformé qui l'accompagnait à la mort, à comparaître dans trois jours devant le tribunal du souverain juge. Ce ministre, qui avait été témoin de toutes les protestations que le patient avait faites de son innocence, se retira chez lui dans l'abattement de la plus sombre tristesse, et mourut réellement au bout du terme, ou peu après. » (*Voyez* FERDINAND IV.) On dira peut-être que ces fureurs sont celles d'un particulier ; qu'elles ne tiennent pas aux principes et à l'esprit de la révolution que le duc d'Albe a combattue. Mais ignore-t-on les excès des autres fanatiques, qui ne le cédaient en rien à Sonoy ? D'un Guillaume de La Marck, par exemple, le « des Adrets » des Pays-Bas, qui, dans une seule année (1572), tua, par des supplices inouïs, plus de paisibles citoyens et de prêtres catholiques, que le duc d'Albe ne fit légalement punir de rebelles dans tout le cours de son administration ? Du reste, l'auteur protestant que nous transcrivons ici, réfute lui-même cette objection. « On voudrait en vain chercher des motifs pour excuser les procédures de cette horrible commission, elles ont imprimé une tache éternelle au nom hollandais ; et quoique Sonoy, le principal auteur de ces sanglantes tragédies, fût étranger, la nation, qui n'osa s'y opposer ou l'en punir, ne se lavera jamais du reproche de barbarie dont elle s'est

gratuitement couverte aux yeux de toute l'Europe. On prétend que tout ce qui se fit alors ne fut qu'un moyen pour ôter pour toujours aux catholiques le prétexte et l'envie de chercher à introduire du changement dans le gouvernement. Moyen atroce, et qu'aucune raison d'état ne légitimera jamais, non plus que les cruautés inouïes exercées contre des gens absolument innocents des crimes dont on les accusait, et dont on ne peut lire les affreux détails sans frémir d'horreur, et sentir des mouvements d'indignation et de haine.» Comment, après cela, le puritain Watson, animé de l'esprit de cette même faction, qui s'est souillée par de si brutales cruautés, ose-t-il nous parler du " despotisme de Philippe et de l'infernal duc d'Albe " ? Non, les souverains des Pays-Bas et leurs ministres n'ont pas été des monstres ; Philippe II, la bonne Marguerite, Jean d'Autriche, Alexandre de Parme, le sévère duc d'Albe, n'ont pas été des tyrans. Les lois, et le glaive qui en punit la violation, voilà les armes qui ont appuyé leur autorité. Lors de la révolution de 1789, où les Belges se soulevérent en raison inverse et dans des motifs tout opposés à ceux qui les irritèrent contre Philippe II, des écrivains légers ou ignorants ont comparé au duc d'Albe des gens qui ne lui ressemblaient en rien. Il y a de l'un aux autres une distance immense et une opposition parfaite, non-seulement quant au caractère personnel, mais quant aux principes, au but et aux moyens de l'administration. (*Voyez* PHILIPPE II, JOSEPH II.)

* TOLÈDE (Dom Pèdre DE), habile diplomate espagnol, d'une des plus illustres maisons de ce royaume, et de la famille du duc d'Albe. Il en avait la fierté, mais il n'était pas comme lui un grand homme de guerre. Il naquit à Madrid, vers l'an 1560, fut élevé à la cour de Philippe II, et commença sa carrière diplomatique dans les dernières années du règne de ce monarque. Il fut employé comme ambassadeur auprès des souverains d'Allemagne, de Suède, d'Angleterre, et succéda en France au duc d'Ossune, fameux par sa justice sévère et par des saillies piquantes. Henri-le-Grand avait pour lui la même bienveillance qu'il avait montrée pour son prédécesseur. Don Pèdre, tout en veillant sur les intérêts de son maître, se plaisait à féliciter la France de posséder un si bon roi. Un jour Henri IV s'entretenant avec l'ambassadeur espagnol, lui dit : « Si je vis encore quelques années, j'irai reprendre la partie du royaume de Navarre qui m'appartient de juste droit. — Sire, répondit don Pèdre, Philippe III a hérité de ce royaume ; la justice avec laquelle il le possède l'aidera à le défendre si on vient l'attaquer. — Bien, bien, reprit le roi, votre raison est fort bonne jusqu'à ce que je sois devant Pampelune ; mais alors nous verrons qui entreprendra de la défendre contre moi. » Don Pèdre fit alors une profonde révérence et se dirigea avec précipitation vers la porte. « Où allez-vous si vite ? s'écria le roi. — Je m'en vais, répondit l'ambassadeur, attendre Votre Majesté à Pampelune, pour la défendre. » Don Pèdre était extrêmement religieux, mais il portait ce sentiment, d'ailleurs très-louable, jusqu'à l'affectation. Comme Henri IV avait beaucoup de penchant pour le beau sexe, seul défaut qu'on pût reprocher à ce grand et excellent monarque, il avait coutume de dire que l'esprit malin présidait à sa

cour. Aussi, quand il venait à l'audience, il avait toujours son chapelet à la main, et souvent il le récitait, chez lui et ailleurs, à haute voix devant tout le monde. A son retour en Espagne, il fut nommé conseiller de Castille, et son souverain lui confia d'autres missions importantes, dont il s'acquitta avec honneur. La hauteur de ses manières avait irrité plusieurs courtisans favoris de Philippe III; et, ne voulant céder à aucune voie de raccommodement, il se retira dans un de ses châteaux, où il mourut en 1640.

TOLET (François), *Toletus*, né à Cordoue, en Espagne, l'an 1532, eut pour professeur dans l'université de Salamanque, Dominique Soto, qui l'appelait un " prodige d'esprit ". Il entra dans la société des jésuites, et fut envoyé à Rome, où il enseigna la philosophie et la théologie, et où il plut au pape Pie V, qui le nomma pour être son prédicateur. Le jésuite exerça aussi cet emploi sous les pontifes ses successeurs. Grégoire XIII le fit lui-même juge et censeur de ses propre ouvrages. Grégoire XIV, Innocent IX et Clément VIII, qui l'éleva au cardinalat, en 1594, lui conférent plusieurs affaires importantes. Il fut envoyé aux Pays-Bas, en Allemagne et en Pologne, pour les affaires de l'Eglise qu'il termina heureusement. Les jésuites n'avaient point encore eu de cardinal de leur société avant lui. Tolet, quoique Espagnol, travailla ardemment à la réconciliation de Henri IV avec le saint-siége. Henri saisit toutes les occasions de lui témoigner sa reconnaissance. Lorsqu'il eut appris sa mort, arrivée en 1596, dans la 64e année de son âge, il lui fit faire un service solennel à Paris et à Rouen. Les emplois du cardinal Tolet ne l'attachèrent pas si fortement, qu'il ne se réservât toujours quelque temps pour travailler à ses savants ouvrages. Les principaux sont : | des *Commentaires* sur saint Jean, Lyon, 1614, in-fol.; sur les 12 premiers chapitres de saint Luc, Rome, 1600, in-fol.; sur l'Epître de saint Paul aux Romains, Rome, 1602, in-4°; | une *Somme des cas de conscience*, ou l'*Instruction des prêtres*, Paris, 1619, in-4°; traduite en français, in-4°. Saint François de Sales recommandait beaucoup l'usage de ce livre; l'auteur y soutient cependant quelques sentiments qui ne seraient pas bien reçus aujourd'hui. Cabassut dit qu'il « faudrait attendre plusieurs siècles avant qu'il parût un homme du mérite du cardinal Tolet, personnage au-dessus de tous les éloges qu'on lui a donnés ».

* TOLET (Jean), religieux anglais de l'ordre de Citeaux au XIIIe siècle, mort en 1274, fut créé cardinal en 1244 par Innocent IV, et nommé évêque de Porto en 1261 par Urbain IV. Il a laissé des *élégies*, des *satires*, des *harangues*, et quelques écrits théologiques, philosophiques et historiques.

TOLLIUS (Jacques), né vers 1630, à Inga, dans le territoire d'Utrecht, était docteur en médecine et professeur ordinaire en éloquence et en grec dans l'université de Duisbourg, lorsqu'il quitta cet emploi pour voyager. Il parcourut l'Allemagne, la Hongrie, où il visita les mines, se rendit ensuite en Italie, où il se fit catholique. De retour dans sa patrie, il se mit à donner des leçons privées pour avoir de quoi subsister; mais on lui ôta cette ressource, et on le réduisit à une pauvreté extrême, dans laquelle il mourut en 1696. On a de lui : | *Epistolæ itinerariæ*, Amsterdam, 1700, in-4°. Recueil curieux, qui avait été précédé,

quatre ans auparavant, d'un autre, intitulé *Tollii insignia itinerarii italici*, Utrecht, in-4°. | *Fortuita sacra*, Amsterdam, 1687, in-8°; | Une *Edition* de Longin, en 1694, in-4°, plus estimée que l'ouvrage précédent, lequel est rempli d'idées vaines sur la pierre philosophale. Il publia d'autres ouvrages, comme des ' fables égyptiennes et grecques'. Tollius avait plus d'érudition que de jugement. — Son frère, Corneille Tollius, fut secrétaire d'Isaac Vossius, qui fut obligé, dit-on, de le chasser de chez lui. Il devint ensuite professeur en grec et en éloquence, à Harderwick, et secrétaire des curateurs de l'université de cette ville. On a de lui : | un Traité *De infelicitate litteratorum*, que Jean Burchard Mencke a fait réimprimer à Leipsick, en 1707, dans le Recueil intitulé *Analecta de calamitate litteratorum* ; | une ' Edition ' de Palephate, et quelques autres écrits où l'on trouve, ainsi que dans les précédents, des choses curieuses et recherchées. — Alexandre Tollius, un de ses frères, mort en 1675, est connu par son ' Edition ' d'Appien, en deux volumes in-8°.

* TOLLIUS (Hermann), savant belge, né à Bréda, le 28 janvier 1742, s'établit à Leyde, où il fut reçu docteur, et étudia les belles-lettres sous les célèbres Hemsterhuys et Ruhnkenius. Nommé, en 1766, professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à l'académie de Harderwyk, il entra en fonctions par un discours qui a pour titre : *Oratio qua demonstratur etiamnum superesse in græcis litteris ex quo graviores disciplinæ decus et præsidium capere possint*. Il vint à Paris en 1777, où il fit la connaissance du célèbre helléniste d'Anse de Villoison, éditeur du ' Lexicon Homericum ' d'Apollonius, auquel Tollius avait déjà beaucoup travaillé. Il publia ce ' Lexicon ' à Leyde, en 1788, in-8°, et le dédia à ses deux disciples, les princes d'Orange. Le professeur Burmann étant mort en 1778, Tollius le remplaça dans la chaire d'histoire et de langue grecque à l'athénée d'Amsterdam. Il y prononça un discours *de Gerhardo Johanne Vossio, grammatico perfecto*. Il donna un cours d'histoire nationale en langue hollandaise, et devint, en 1785, instituteur-précepteur des trois princes d'Orange, fils de Guillaume V, stathouder héréditaire des Provinces-Unies. Il fut remplacé dans sa chaire par le docteur Wyttenbach. Tollius accompagna l'aîné de ses élèves, aujourd'hui roi des Pays-Bas, dans un voyage en Allemagne, où le premier fit visiter à ce prince les possessions que la maison de Nassau avait dans ce pays. En 1794 il fut nommé commissaire civil près l'armée anglaise. Forcé de quitter sa patrie, lors de la révolution de 1795, il se réfugia à Osnabrück, puis à Brunswick, où le duc, ami du stathouder, lui fit un accueil distingué. Ce prince le chargea de diverses missions à Hambourg, Londres, Berlin, Hanovre, et à Rastadt, où il se trouvait au moment du congrès de 1797. Il partit pour la Pologne en 1800, pour y administrer les biens que le prince Guillaume d'Orange avait achetés du prince Jablonowsky; il y resta neuf ans. Louis Buonaparte, devenu roi de Hollande, l'ayant rappelé pour lui donner la chaire de statistique et de droit public à l'université de Leyde, Tollius ouvrit ses leçons par un discours *De fine statistices quæ vocatur hodiernæ*. Quelque temps après il échangea cette chaire contre celle de littérature grecque et latine. A la chute de Buo-

naparte, les princes légitimes étant rentrés dans leurs différents états, le prince d'Orange, ancien élève de Tollius, devint roi sous le nom de Guillaume Ier. Ce monarque choisit Tollius pour assister à l'assemblée des notables convoquée à Amsterdam le 28 mars 1814, afin d'y voter sur "la loi fondamentale" du nouveau royaume des Pays-Bas. L'année suivante, Tollius fut décoré de l'ordre du Lion-Belgique. Il était membre de la "Société littéraire" hollandaise, et mourut à Leyde le 29 avril 1822, âgé de quatre-vingts ans. On a de lui un ouvrage en hollandais, intitulé : *Documents politiques sur les affaires de la république des Provinces-Unies*, dédiés à la princesse douairière d'Orange, et extraits de la "Galerie historique des contemporains". Bruxelles, Wahlen, 1820, in-8°, tome 8, page 395.

TOLOMAS (Charles-Pierre-Xavier), jésuite, né en 1705 à Avignon, mort en 1763, professa les belles-lettres à Lyon, et fut admis à l'académie de cette ville. Mais, ayant attaqué les encyclopédistes en 1755, les amis de d'Alembert, qui se trouvaient être les membres principaux de cette académie, déclarèrent qu'ils se retireraient si Tolomas ne donnait sa démission : il consentit à la donner. On a de lui : |*Dissertation sur l'hyène*, 1755, in-12; |*Dissertation sur le café*, 1757, in-12; |*Discours sur la philosophie d'Epictète*, 1760, in-8°, et un assez grand nombre de *Mémoires* et de *Dissertations* parmi les manuscrits de la bibliothèque de Lyon, notamment un sur l'*Architecture des Egyptiens*.

* TOLOMEI (Jean-Baptiste), jésuite et cardinal, naquit à Florence (1), le 5 décembre 1653, d'une famille noble originaire de Sienne. Il reçut les premiers principes des lettres dans le collége des jésuites de cette ville. Après avoir achevé ses humanités, il alla à Pise faire son droit, et ensuite à Rome, où il eut pour maître le célèbre jésuite Luccari. Il eut plus d'une occasion de donner des preuves de son savoir, et, tout jeune qu'il était, il jouissait déjà d'une célébrité qui aurait pu l'attacher au monde. Il en arriva autrement. S'étant rendu à Sienne pour se perfectionner dans la connaissance des lois, il quitta cette ville et retourna à Rome, où, le 18 février 1673, il prit l'habit de jésuite. Après les épreuves ordinaires, et avoir parcouru la carrière de l'enseignement, il fut attaché à différentes congrégations en qualité de consulteur. Clément XI, qui avait aussi été disciple du Père Luccari, et qui avait dès lors connu Tolomei (*voyez* LUCCARI,) voulant récompenser son mérite et les services qu'il avait rendus au siége pontifical, résolut de le créer cardinal. Le père Tolomei n'en fut pas plus tôt instruit qu'il écrivit au pape une longue lettre, où il lui exposait tous les motifs qu'il avait de ne point accepter une place si éminente. Il fallut que Clément lui envoyât un cardinal pour lui ordonner d'obéir. Il fut nommé dans la promotion du 18 mai 1712, et reçut le chapeau dans un consistoire public, le 21 du même mois. Le 24 juin suivant, le pape lui assigna le titre de "Saint-Étienne-le-Rond". Son élévation ne lui fit rien changer à son genre de vie. Il quitta le collége Germanique, dont il était recteur, pour aller s'établir au col-

(1) Moréri dit qu'il naquit à Pistoie. Le Dizionario istorico de Bassano s'exprime en ces termes : « Tolomei... Pistoiese... nacque in Firenze. »

lége Romain, où, content du plus modeste appartement, il continua de vivre en religieux, tout entier aux devoirs de son nouvel état, et uniquement occupé des affaires de l'Église. Il était des congrégations du saint-office, des indulgences, des saintes reliques, du concile, de l'examen des évêques, des rites, de l'"index" et de la visite apostolique. Il fit les fonctions de camerlingue dans les conclaves de 1721 et de 1724, pour l'élection des papes Innocent XIII et Benoît XIII, et mourut à Rome, le 19 janvier 1726, à la suite d'une longue maladie, dans sa soixante-treizième année. Le collége Romain fut son héritier. Le père Contucci prononça son oraison funèbre en latin. Quoiqu'il fût profondément versé dans les sciences ecclésiastiques, on n'a de lui qu'un seul ouvrage, intitulé : *Philosophia mentis et sensuum*, Rome, 1696, in-folio. Il y laisse apercevoir son peu d'estime pour la philosophie péripatéticienne. Il travailla pendant vingt ans à des remarques sur les " Controverses de Bellarmin "; mais elles sont restées inédites.

* TOLOMEI (Nicolas), jésuite, issu d'une noble famille de Sienne, naquit le 24 octobre 1699, et entra chez les jésuites en 1725. Il se livra particulièrement à la prédication, et s'y fit un nom par ses talents et son zèle, que rehaussait encore l'éclat de ses vertus. Rome et Florence furent les principaux théâtres de ses travaux apostoliques. Il survécut, mais de peu, à la suppression de son institut, étant mort dans l'année 1774 (1). Il est auteur d'une œuvre scénique en prose qui eut de la célébrité; elle est intitulée *la Vocazione di Luigi Gonzaga, della compagnia di Giesù*. Elle reçut un tel accueil, surtout dans les colléges et autres maisons d'éducation et dans les couvents, que, du vivant même de l'auteur, il s'en fit plus de trente éditions, et qu'elle fut traduite en latin et en différentes langues. On ne cite point d'autre ouvrage du père Tolomei.

(1) Le bref de suppression est du 21 juillet 1773.

* TOMA, sectaire russe, qui vivait sous le règne de Pierre Ier, voulut faire revivre en lui l'ancienne secte de ces fanatiques désignés sous le nom d'"iconoclastes", ou briseurs d'images. Armé d'une hache, il entra dans l'église de Saint-Alexis, et mit en pièces la statue du saint. Arrêté et mis en prison, on chercha à le convertir; mais il resta sourd à toutes les remontrances. Il fut condamné à avoir la main brûlée, et à mourir ensuite dans le feu. Jusqu'au dernier moment, il ne voulut pas rétracter son erreur, et montra ce mépris insultant pour la mort, qui est plutôt le délire d'une imagination fortement exaltée que le calme du véritable courage.

TOMASINI (Jacques-Philippe), né à Padoue en 1597, mourut à cinquante-sept ans, en 1654, à Città-Nuova en Istrie, dont il était évêque. Les lettres firent presque son occupation journalière. Il eut le courage de s'opposer au mauvais goût de son temps, et surtout à celui de Marini, pour rappeler celui de Pétrarque. Il recueillit et publia tout ce qu'il trouva sur cet auteur célèbre, sous ce titre : *Petrarcha redivivus*, en un volume in-4°. Il présenta son travail à Urbain VIII. Ce pontife l'agréa, et, regardant Tomasini comme son parent, le récompensa par l'évêché de Città-Nuova. L'auteur corrigea son ouvrage, et en donna une nouvelle édition en 1650. Nous avons encore e lui : | une bonne *Edition* des

Epîtres de Cassandre Fidèle avec sa *Vie*; | *Illustrium virorum elogia iconibus ornata*, 1630, vol. in-4°, et 1644, 2 vol.; | les *Annales des chanoines de Saint-Georges in Alga*, congrégation de prêtres séculiers dont il avait été membre; ce livre est en latin; | *Agri Patavini inscriptiones*, 1696, in-4°; | *Gymnasium Patavinum*, 1654, in-4°.

TOMBEUR (Nicolas Le), religieux augustin, né à Tirlemont en 1657, licencié en théologie, et définiteur de sa province, mourut à Louvain le 23 mai 1736. On a de lui : | *Praxis administrandi sacramenta pœnitentiæ et eucharistiæ*, Anvers, 1710, augmenté, 1712. Ouvrage méthodique et savant, quoique d'une morale peut-être un peu rigide; | *Provincia belgica ord. FF. eremitarum sancti Augustini*, Louvain, 1727, in-folio, peu exact et superficiel.

TOMKO ou Tomkus, né dans la Dalmatie, évêque latin de Bosnie, florissait au commencement du dix-septième siècle, et s'est fait un nom par les ouvrages suivants : | *Vita sancti Petri Berislai*, 1621; | *De sanctis illyritanis*, 1631; | *Dalmatiæ nobilitas descripta*, Rome, 1692.

* TOMMASI (Jean-Marie), illustre et pieux cardinal, naquit à Alicante en Sicile, le 14 septembre 1649, et eut pour père Jules Tommasi, duc de Palma. Élevé, dès ses plus tendres ans, dans la pratique des vertus chrétiennes, il renonça jeune à tous les avantages de sa naissance, et, à l'exemple d'un oncle et de quatre sœurs qui avaient quitté le monde, il entra à Palerme dans l'ordre des théatins. Il alla achever ses études à Ferrare, à Modène et à Rome, et y fit de grands progrès. Il savait à fond les langues grecque, hébraïque, chaldaïque, et était versé dans la littérature; mais il s'était surtout appliqué à l'histoire ecclésiastique, et particulièrement à celle des antiquités sacrées, des rites, de la liturgie et de tout ce qui concerne l'office divin. Quoiqu'il fût d'une santé très-délicate, il menait une vie austère, jeûnait régulièrement, couchait sur la dure, et se refusait les récréations les plus innocentes. Pendant son séjour à Rome, il s'était lié avec les plus illustres personnages de la cour papale, tels que le pieux et savant cardinal Jean Bona, qui fut sur le point d'être pape, François Barberini, et d'autres hommes célèbres. Clément XI, qui connaissait ses talents, le fit consulteur de la congrégation des rites, et, malgré sa répugnance, le créa cardinal dans sa promotion du 16 mai 1712. Tommasi, élevé à cette éminente dignité, ne changea rien à sa manière de vivre : même simplicité de mœurs, mêmes austérités, même pauvreté dans ce qui lui était personnel; seulement il augmenta ses aumônes. Sa maison devint l'asile des pauvres; et, dans l'espace de six mois, il distribua 4,000 écus romains. Il aida les catholiques suisses dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les protestants. Suivant l'antique discipline, les cardinaux prêchaient les dimanches dans les églises de leur titre. Il se conforma à cet ancien usage en prêchant toutes les semaines dans l'église de " Saint-Martin-aux-Monts ", qui formait le sien. Il se faisait gloire d'y instruire les pauvres et les enfants. Il termina une vie si édifiante par une sainte mort, le 1er janvier 1713, à l'âge de 63 ans. Il légua tout ce qu'il possédait au collége de la Progagande. Il avait ordonné, par son testament, qu'on l'enterrât dans le cimetière commun et sans pompe. Ce vœu ne

fut point rempli. Il fut inhumé dans l'église de son titre, où on lui éleva un monument. Clément XI, dans le consistoire qui suivit son décès, lui paya un juste tribut d'éloges et de regrets, et le cita comme un modèle de l'ancienne discipline, qu'il retraçait, dit ce pape, dans sa conduite et dans ses écrits. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Institutiones theologiæ antiquorum Patrum*, Rome, 1709, 1710 et 1712, 3 vol. On trouve dans le premier *les Prescriptions de Tertullien, le Commonitorium de Vincent de Lérins, les deux discours de saint Grégoire de Nazianze;* dans le deuxième, *les trois livres de saint Cyprien à Quirinus, les Ascétiques de saint Basile, ses Discours sur les jugements de Dieu et sur la vraie foi et la morale;* le troisième contient *l'Anchora de saint Epiphane*, c'est-à-dire un traité destiné à confirmer les esprits dans leur croyance ; une *récapitulation* de ce traité et une profession de foi du même Père ; |*Codices Sacramentorum nonagentis annis vetustiores*, Rome, 1680, in-4°, dédiés à la reine Christine ; | *Psalterium juxta duplicem editionem gallicanam et romanam, cum canticis, hymnario et orationali*, Rome, 1683, in-4°; |*Psalterium cum canticis versibus prisco more distinctum, argumentis et orationibus vetustis, novaque litterali explicatione brevissima dilucidatum*, Rome, 1697, in-4° ; | *Responsorialia et antiphonaria romanæ Ecclesiæ, a sancto Gregorio Magno disposita, cum appendice monumentorum veterum et scholiis*, Rome, 1686, in-4° ; | *Sacrorum bibliorum tituli, sive capitula ante mille annos in occidente usitata*, Rome, 1688, in-4° ; | *Antiqui libri missarum romanæ Ecclesiæ, id est Antiphonarius sancti Gregorii papæ*, etc., Rome, 1696, in-4° ; | *Officium dominicæ Passionis in feria VI parasceve majoris hebdomadæ secundum ritum Græcorum, nunc primum latino sermone editum* 1695, in-8° ; |divers *Opuscules ascétiques* en latin et en italien. Lorsque le cardinal Jean-Marie Tommasi mourut, il était occupé de l'édition du "Sacramentaire de saint Grégoire", qu'il voulait donner dans toute sa pureté. Ses Œuvres ont été réunies en 7 vol. in-4°, par les soins d'Antoine-François Vezzosi, théatin, Rome, 1747. On a trois "Vies" de ce savant cardinal, l'une de monsignor Fontanini, insérée par parties dans le *Giornale de letterati d'Italia*, depuis le tome 18 jusqu'au tome 26 ; l'autre de monsignor Antoine-Marie Borromée, évêque de Capo-d'Istria, parmi celles des *Arcadi illustri* : la troisième, du comte di San-Raffaele, Turin, 1780, avec celles des *Pii letterati*. La congrégation des rites lui avait décerné le titre de "vénérable", en 1714 ; Pie VII le béatifia en 1803. Le cardinal Tommasi n'est pas le seul illustre et pieux personnage qu'ait produit sa famille : on a écrit la "Vie" du duc de Palma, son père, celle du vénérable Charles Tommasi, son oncle ; et enfin celle de Marie-Crucifisse, sa sœur, religieuse bénédictine, morte en odeur de sainteté, et qui, dit-on, lui prédit le cardinalat.

* TOMMEI (Pierre), célèbre jurisconsulte, naquit à Ravenne, vers l'an 1450. Il était également instruit dans le droit civil et dans le droit canon. Il étudia dans l'université de Bologne, y reçut le bonnet de docteur, et occupa la chaire de droit pendant plusieurs années. De là il passa à Pavie, où il professa avec un égal succès, ainsi qu'à Pise, Pistoie et Florence. Sa réputation augmentant de jour en jour, sem-

blait lui devoir assurer le repos d'une vie aisée; mais Tommei, avec un caractère doux et bienfaisant, était continuellement poursuivi par l'envie. Il se vit ainsi contraint de quitter tous les pays où il croyait pouvoir fixer sa demeure. Ayant passé à Gripswal, puis à Wittemberg, et enfin à Cologne, il y enseigna avec son talent accoutumé; ses ennemis le chassèrent encore de ces universités. Pour se mettre à l'abri de leurs persécutions, il se rendit en Saxe, prit l'habit religieux, et mena une vie exemplaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1512. Il a laissé : | *Phœnix, seu introductio brevis ad memoriam artificialem*, Venise, 1491, in-8°; | *Alphabetum aureum utriusque juris*, Rouen, 1508; Lyon, 1517. — Un autre TOMMEI (Thomas), de la famille du précédent, exerça la médecine avec succès, mourut en 1586, et a laissé une bonne *Histoire de Ravenne*, en quatre parties, Pesaro, 1574, in-8°; Ravenne, 1580.

* TONDU, surnommé LEBRUN (Pierre-Henri-Marie), ministre de la république française, naquit à Noyon, en 1763, et embrassa d'abord l'état ecclésiastique. Le chapitre de Noyon l'avait placé au collége de Louis-le-Grand; il en sortit après avoir terminé ses études, et fut connu sous le nom de l'abbé Tondu. Il renonça bientôt au collet, et put obtenir à l'Oratoire une de ces places que le roi payait pour les jeunes gens qui paraissaient propres aux sciences exactes. Tondu n'y demeura pas long-temps; il s'engagea comme soldat : mais, ayant d'heureuses dispositions pour l'étude, ses parents le réclamèrent, et Louis XVI lui fit rendre à la liberté. Au lieu de tirer profit de la bonté du monarque, il quitta la France, passa dans les Pays-Bas, s'établit à Liége, où, manquant de ressources, il se fit ouvrier imprimeur. Dans la révolution qui eut lieu à Liége, en 1787, par suite des troubles politiques de la France, il joua un rôle assez important; et, en 1791, il parut à la barre de l'assemblée nationale, à la tête d'une députation de patriotes de cette ville. Il ne resta pas long-temps en France; et, de retour dans les Pays-Bas, il se rendit à Hervé, dans le pays de Limbourg et s'y établit journaliste. Il lança ses principaux traits contre les chefs de la révolte de la Belgique, Vander Noot et Van Eupen, et finit par chercher à tourner en ridicule la révolution elle-même. Il travailla ensuite au *Journal général de l'Europe*, et y acquit une certaine réputation. Il s'y montrait ami du parti de la Gironde, et surtout des "brissotins", qui crurent remarquer en lui des connaissances variées et des talents diplomatiques. Il entra en correspondance avec Dumouriez, Brissot et plusieurs de ses adhérents, qui le firent employer dans le bureau des affaires étrangères. Il parut alors tout-à-fait dévoué aux intérêts de ses protecteurs, et contraire à ceux de la cour, ce qui lui mérita, après le 10 août 1792, d'être appelé au ministère des affaires étrangères. Il parut le 25 septembre à l'assemblée, pour y rendre compte de ses opérations; il présenta en même temps le tableau politique de l'Europe. Le 16 décembre, il fit un rapport concernant les relations de la France avec l'Angleterre, et donna le 31 des détails sur les intentions hostiles de cette puissance. Il remit ce même jour, au président de l'assemblée nationale, les réclamations qu'il avait reçues de la cour d'Espagne en faveur de Louis XVI; réclamations auxquelles

on n'eut aucun égard, la mort de ce monarque étant déjà décidée. Tondu, comme membre du conseil exécutif, eut la faiblesse ou la cruauté de signer l'ordre du supplice de ce prince. Le 7 mars, il fit part à la convention des raisons qui avaient forcé l'ambassadeur Bourgoing à quitter l'Espagne ; ce qui, selon son avis, était comme les indices certains de la guerre avec cet état. Afin d'éviter celle qui se préparait contre l'Angletere, il tâcha, quoiqu'en vain, de renouer une communication avec l'ambassadeur lord Greenville. Mais ses liaisons avec les *girondins*, que Robespierre voulait terrasser, déplurent à ce tyran, qui le 19 du même mois, accusa Tondu d'avoir provoqué la guerre, sans avoir songé auparavant aux moyens de la soutenir. Ce ministre crut conjurer l'orage en faisant destituer Sémonville comme prévenu d'intelligence avec Louis XVI, d'après une lettre de Talon, trouvée dans l'armoire de fer du château des Tuileries. Il ne put cependant éviter le coup qui le menaçait, et la chute des députés de la Gironde, le 31 mai 1793, entraina bientôt la sienne. Le comité de sûreté générale le fit décréter d'accusation, le 22 juin suivant, avec son collègue Clavière. Arrête et emprisonné avec celui-ci, Tondu parvint à s'échapper. A peine fut-il sorti de la capitale, qu'on l'arrêta de nouveau le 24 décembre. Mis en jugement, l'acte de sa condamnation portait : « Lebrun, abbé, journaliste, imprimeur et ministre, âgé de trente ans, né à Noyon, condamné à mort comme contre-révolutionnaire, ayant été appelé au ministère par Brissot, Roland et Dumouriez ; ayant à cette époque été l'âme du parti d'Orléans, et comme ayant appuyé de tous ses efforts, avec Clavière et Roland, la proposition de Kersaint, de fuir au-delà de la Loire, avec l'assemblée législative, le conseil exécutif et Capet (Louis XVII). » Tondu fut exécuté le 7 nivôse. Il avait été très-attaché à Dumouriez, et le 12 novembre 1792, après avoir présenté à la municipalité sa fille, née la veille, il lui donna, en mémoire de la victoire de Jemmape, Dumouriez pour parrain, et lui fit prendre les noms de Civilis-Victoire-Jemmape-Dumouriez Lebrun. Madame Roland dit de lui. « Qu'il passait pour un esprit sage, parce qu'il n'avait d'élans d'aucune espèce ; et pour un habile homme, parce qu'il était un assez bon commis ; mais qu'il n'avait ni activité, ni esprit, ni caractère. » — Un autre Tondu, avocat, puis préfet après la révolution de 1830, mourut procureur général près la cour royale de Metz, à la suite du choléra, en 1832.

* TONE (Théobald-Wolff), publiciste anglais, naquit à Dublin, le 20 juin 1763. Il fit ses premières études dans l'université de cette ville, et les termina à l'école du Temple à Londres. Il se destinait au barreau ; mais, ses inclinations l'entraînant vers la politique, il quitta l'étude des lois, et eut pour but, dans la nouvelle carrière qu'il avait embrassée, de chercher à améliorer le sort de l'Irlande, qu'il regardait, avec justice, comme esclave des Anglais. En effet, la situation de ses habitants, et notamment des catholiques, qui forment le plus grand nombre, étaient des plus déplorables. Cette considération devenait encore plus affligeante, en réfléchissant que ce pays, un des plus favorisés par la nature, est, par sa situation, propre au commerce des Indes et de l'Amérique. Ses ports

sont sûrs et nombreux, sa population très-considérable, tandis que sa fertilité pourrait répandre la richesse dans toutes les provinces. Tone désirait faire cesser l'oppression des Anglais, la haine qui divisait les deux nations, et faire établir en Irlande un gouvernement national. A cet effet, il publia, en 1770, son premier *écrit* sur l'administration du gouvernement anglais en Irlande, écrit qui eut un succès prodigieux. Quoiqu'il fût de la religion anglicane, il publia un second *écrit* en faveur des catholiques, qui le nommèrent secrétaire de leur comité central. Les whigs de Belfast l'avaient déjà adopté dans leur société. Il rédigea encore pour les catholiques irlandais leur pétition, leur défense; et en 1793, il accompagna la députation envoyée à Georges III, pour solliciter l'abolition des lois pénales décernées contre eux. Cependant, pour mieux secouer le joug oppressif de l'Angleterre, Tone eut toujours pour principal but de réaliser l'union des catholiques et des dissidents qui dominaient dans le nord. Il y réussit enfin, et établit alors la société dite des Irlandais unis. Jusqu'ici Tone avait joué un rôle brillant, en cherchant à défendre ses compatriotes opprimés; mais ce rôle perdit beaucoup de sa beauté lorsqu'il mit, en créant la susdite société, son pays en insurrection. Poursuivi par le gouvernement anglais, il se retira en Amérique en juin 1795; invité par le gouvernement français qui favorisait les Irlandais unis, il vint à Paris, et concerta avec le général Hoche l'expédition d'Irlande, qui eut un malheureux succès. Tone fut de cette expédition avec le grade de chef de brigade et d'adjudant-général des armées françaises. Il servit ensuite sous les généraux Daendels, Buonaparte, Desaix et Kilmaine, et dans l'expédition du général Hardy. Le vaisseau qu'il montait ayant été pris, il fut dénoncé par sir Georges Hill, gouverneur de Londonderry, chargé de chaînes et renfermé dans les prisons de Dublin. Livré à une commission, il s'y défendit avec courage; et, dans le discours qu'il prononça devant la cour martiale, il dit entre autres choses, en ôtant l'uniforme qu'il portait: « Ces fers ne flétriront pas les signes révérés de la nation que j'ai servie. Je suis plus fier de les porter pour la cause que j'ai embrassée que si j'étais décoré d'une étoile et d'une jarretière. » Ces expressions, aussi déplacées qu'insolentes, prouvent l'ardeur avec laquelle Tone avait adopté les principes de la révolution française. Il fut condamné à mort, et, n'ayant pu obtenir d'être fusillé, il se suicida au mois de novembre 1798, à l'âge de 35 ans. Il a laissé: | *Revue de l'administration anglaise en Irlande;* | *Réflexions sur la guerre d'Espagne, en 1790*, ou *jusqu'à quel point l'Irlande est-elle impliquée dans les guerres d'Angleterre?* | *Arguments en faveur des catholiques, par un protestant;* | deux *Mémoires sur la situation de l'Irlande*, non publiés, et adressés au gouvernement français; | divers *Pamphlets* écrits pour encourager les Irlandais contre l'Angleterre. — Son fils publia à Paris, en 1810, à l'âge de quinze ans, un petit ouvrage intitulé: * État civil et politique de l'Italie sous la domination des Goths *, lequel obtint une mention honorable à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut.

* TONI (Le père Michel-Ange), naquit à Rome le 18 mai 1750, étudia aux * Écoles Pies *, entra à

l'âge de seize ans chez les clercs réguliers, ministres des infirmes, fondés par sainte Camille de Lelli. Devenu prêtre, il se livra à l'enseignement, à la prédication, à la direction des consciences, et fut ensuite maître des novices. En 1786, le cardinal Buoncompagni, ministre d'état, le chargea de la rédaction du "Journal ecclésiastique", établi à Rome pour réfuter les feuilles de ce genre publiées à Florence, Vienne et Milan, conjurées contre l'Église. Il eut pour collaborateur Jean-Ange Barberis, prêtre de la doctrine chrétienne, né à Turin en 1751, homme très-instruit, très-estimé du cardinal Gerdil, et mort en 1805. Le père Toni mérita, dans la rédaction de son journal, l'approbation des cardinaux Antonelli, de Piétro et même de Pie VI. Lors de l'occupation de Rome par les Français, en 1798, toutes les personnes appartenant à l'Église, qui n'étaient pas nées dans Rome, ayant été obligées de se rendre chacune dans son pays natal, le père Toni remplaça provisoirement le père Joseph dell'Uva, Napolitain, dans la charge de supérieur-général de la congrégation des "Infirmes". Lorsque la paix fut rendue à l'Église, et après l'exaltation de Pie VII, le père Toni fut élu procureur-général, et ensuite supérieur-général de la congrégation. Quand Pie VII (*Voyez* ce nom) fut enlevé de Rome (en 1809), le Père Toni se trouva compris dans l'exil auquel on condamna les chefs d'ordres religieux. Arrivé à Paris, il fut relégué en Champagne, puis à Toulon, et enfin en Corse. Il trouva à Bastia plusieurs autres pieux ecclésiastiques italiens, que le gouverneur de la ville somma de prêter un serment qu'on leur présenta. Le père Toni s'y refusa au nom de tous, et ils furent enfermés dans la citadelle de Bastia. Comme ils montraient toujours la même résistance et le même attachement à leurs devoirs, le père Toni et beaucoup d'autres furent embarqués en 1813 pour l'île de Capraja, où, détenus dans la forteresse, ils eurent pour prison un endroit incommode et malsain. La chute de Napoléon leur ayant rendu la liberté, le père Toni retourna à Rome après cinq ans d'exil, fut réinstallé comme supérieur-général de sa congrégation, et nommé, par Pie VII, examinateur des évêques, consulteur de la "Propagande" et de l'"Index", sans que ces diverses fonctions l'empêchassent de donner ses soins aux malades. Le père Toni mourut à Rome le 6 décembre 1821, dans sa soixante-deuxième année, emportant l'estime du Saint-Père et des cardinaux, et les regrets de tous les fidèles. A Toulon, où il avait résidé quelques mois avant que d'être déporté en Corse, on lui fit un service dans l'église de Notre-Dame. Sa "Vie", en latin et en italien, a été écrite par Dominique-Antoine Mansella, ancien précepteur de S. A. R. l'infante Louise-Charlotte de Bourbon, fille de l'ex-reine d'Etrurie, princesse de Lucques. (*Voy*. Marie-Louise.)

TONSTAL (Cutbert), docteur d'Oxford, naquit à Tacford dans l'Hertfordshire, en 1476, d'une famille illustre. Après avoir fortifié son esprit par l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la jurisprudence, il devint secrétaire du cabinet du roi d'Angleterre. Henri VIII, l'ayant envoyé dans plusieurs ambassades, fut si satisfait de ses services qu'il lui donna l'évêché de Londres en 1522, et celui de Durham, en 1530. Tonstal approuva d'abord la dissolution du ma-

riage de son bienfaiteur avec Catherine d'Espagne, et fit même un *livre* en faveur de cette dissolution; mais dans la suite il condamna son ouvrage, et finit ses jours dans une prison pour la défense de la foi, en 1559, à quatre-vingt-quatre ans. On a de lui : | un *Traité de l'art de compter*, Londres, 1522, in-fol.; | un autre de la *réalité du corps et du sang de J.-C. dans l'eucharistie*, Paris, 1554, in-4°; | un *Abrégé* de la Morale d'Aristote, Paris, 1554, in-8°; | *Contra impios blasphematores Dei prædestinationis*, Anvers, 1555, in-4°.

TONTI (Hyacinthe), religieux augustin, florissait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Il se fit un nom dans son ordre par son talent pour la prédication, et passait pour un des bons orateurs de son temps. Il a laissé : | des *Sermons pour l'avent et pour le carême*, Padoue et Milan, 1716, in-4°; | *I dogmi della Chiesa romana difesi contra le impugnazioni di Giacomo Picennino, autore dell' Apologia de' pretesi riformati*, Padoue, 1715, in-4°; | *Augustiniana de rerum creatione sententia*, Padoue, 1714, in-4°; | *Second carême et avent*, Padoue, 1730, in-4°. Tous ces ouvrages écrits selon le goût du temps ne sont pas sans quelque mérite.

* TONTI, banquier italien, qui se fixa en France, est l'auteur des emprunts en rentes viagères, appelés de son nom, *Tontines*. Le ministère français établit, pour la première fois, une tontine en 1653. On eut, dans la suite, plusieurs fois recours à ce funeste expédient.

* TOOKE (Jean-Horne), philologue anglais, né à Londres en 1736, d'un marchand de volailles, termina ses études à l'école de Westminster, obtint presque aussitôt la chapellenie de Brentfort, fit un voyage à Paris, et à son retour, se démit de sa chapellenie. Il se livra sans succès à l'agriculture, voulut suivre la carrière du barreau, mais ne put se faire admettre avocat, sous prétexte qu'il était ecclésiastique. Dès-lors il se mit à écrire dans les journaux en faveur de la réforme parlementaire; et, ayant rendu un service important à un riche propriétaire, celui-ci l'institua son héritier conjointement avec un neveu, en lui prescrivant d'ajouter le nom de Tooke à celui de Horne; et c'est depuis cette époque qu'il se fit appeler "Horne-Tooke". En 1801, il parvint, à se faire nommer au parlement par le bourg d'"Old-Sarum", et défendit avec ardeur les principes démocratiques. Après la session, il rentra dans la vie privée, et se borna à conseiller les plus chauds partisans de la réforme. Il mourut à Wimbledon en 1812, et fut appelé dans son parti le "dernier des Romains". Il a publié un assez grand nombre de *brochures* et de *pamphlets*, et un ouvrage important, *l'Origine des langues*, en 2 volumes in-4°.

* TOOKE (William), ecclésiastique et historien anglais, naquit en 1744, à Islington, où il fit ses premières études; se trouvant sans fortune, il se plaça chez un imprimeur. Il le quitta bientôt pour continuer ses études, prit les ordres en 1770, et fut chapelain de la factorerie anglaise à St.-Pétersbourg, où il fixa sa résidence jusqu'en 1772. Devenu membre de l'académie impériale de cette ville, il recueillit, pour ses ouvrages, de précieux matériaux dans les bibliothèques publiques et particulières de St.-Pétersbourg; il se lia avec des hommes distingués par leur savoir, lesquels avaient parcouru la Russie par or-

dre de Catherine II ; aussi ses ouvrages historiques sur cette vaste contrée peuvent être considérés comme authentiques. Revenu à Londres après la mort de la tzarine, William Domville le choisit pour son chapelain, et il fut admis dans la "Société royale" de Londres. Tooke possédait les langues allemande, russe et française ; mais tous ses ouvrages sont écrits en anglais. Il est mort au mois de novembre 1820, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui : | *Traduction des ouvrages de Falconnet et de Diderot sur la sculpture*, 1777, in-4° ; | *la Russie*, ou *Histoire complète de toutes les nations qui composent cet empire*, 1780, 4 vol. in-8° ; | *Vie de Catherine II*, 1797, 3 vol. in-8° ; ouvrage traduit en français avec le suivant, Paris, 1804, 6 vol. in-8° ; | *Coup d'œil sur l'empire de Russie pendant le règne de Catherine II, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle*, 1799, 3 vol. in-8° ; | *Histoire de Russie depuis la fondation de cet empire jusqu'à l'avènement de Catherine II*, 1800, 2 vol. in-8° ; | *Tableau de Pétersbourg*, traduit de l'allemand de Storck, 1800, in-8° ; | *Sermons de Zollikofer* (traduits de l'allemand) *sur la dignité de l'homme*, 1803, 2 vol. in-8° ; *sur les Méchants*, 1803, 1 vol. in-8° ; *sur l'Education*, 1806, 2 vol. in-8° ; *sur les Erreurs et les vices triomphants*, 1812, 2 vol. in-8°, etc., etc. ; | *Exercices de dévotion et prières*, traduits de l'allemand de Zollikofer, 1814, in-8°. Avant d'embrasser l'état ecclésiastique, Tooke avait publié, à l'âge de vingt-trois ans, un roman intitulé : | *Les Amours d'Othoniel et d'Achsah*, 2 vol. in-12. Il a été un des rédacteurs du journal *Gentleman's Magazine*, et éditeur du *General biographical Dictionary*, Londres, 1790, 15 vol. in-8°, qu'Alexis Chalmer a portés à 32 volumes.

* TOPFER (Henri-Auguste), né à Leipsick le 17 février 1758, philosophe, mathématicien, se fit connaître en 1793 par son *Analyse combinatoire* et par ses cartes générales sur l'*Encyclopédie des sciences et des beaux-arts*, *l'Anthropologie et la morale*, publiées de 1806 à 1808, d'après le système de Kant, et qui furent très-bien accueillies. La plupart des grands géomètres et mathématiciens allemands, de Prasse, Rothe, Eschenback, Burckhard, etc., ont été ses élèves et ses amis. Il professa avec beaucoup de distinction les mathématiques et la physique, d'abord pendant dix ans à Leipsick, puis de 1796 à 1828 à l'école nationale de Grunma, et depuis cinq années jouissait du repos, lorsqu'il s'éteignit au sein de sa famille à Dresde, le 26 octobre 1833, âgé de soixante-quinze ans.

* TOPHAM (Edouard), né dans le nord de l'Angleterre, en 1751, d'un docteur et juge à Torck, que Sterne, dans son premier ouvrage, se plaît à tourner en ridicule. Le jeune Topham fit ses études à Eton et à Cambridge, et embrassa la carrière des armes. Il entra dans les gardes à cheval du roi, et y ayant obtenu le grade de major, il se retira dans ses terres, où il mourut le 26 avril 1780, dans sa soixante-neuvième année. Outre quelques petites pièces de théâtre, il a laissé en anglais : | *Lettres écrites d'Edimbourg*, contenant des observations sur la nation écossaise, 1776, in-8° ; | *Vie de feu J. Elwes*, 1790, in-8° ; nouvelle édition augmentée, 1805. Cet ouvrage a eu plus de douze éditions, et il est fort estimé. | *Essai sur une pierre remarquable* tombée du ciel dans le Yorckshire, 1790, in-8°.

* TOPINO (Don Vincente), savant mathématicien et astronome espagnol, naquit dans l'Andalousie en 1731, entra au service de la marine, et y devint brigadier. Il était un des plus profonds mathématiciens de son siècle, et mérita la bienveillance de Charles III. Ce monarque, qui a fait revivre en Espagne les sciences et les arts presque entièrement oubliés par suite de la guerre désastreuse de la succession, s'occupa aussi à créer une nouvelle marine. Afin d'avoir des sujets capables de faire réussir cette utile entreprise, il établit dans plusieurs parties de son royaume des écoles gratuites de navigation. Une des meilleures était celle de Cadix, dont Topino fut nommé directeur, et qui était consacrée à l'enseignement des gardes-marines royales. Charles le chargea, en outre, en 1783, de travailler à l'atlas hydrographique et à la description des côtes d'Espagne. A cet effet, Topino, avec d'autres savants, parcourut les côtes de la Péninsule, et notamment celles de la Méditerranée; et au retour de son voyage, il publia ses observations. Il améliora ensuite l'observatoire de Cadix, où il s'est occupé pendant seize ans à faire des observations astronomiques. Le gouvernement français chargea les savants astronomes de marine, MM. Pingré, Fleurieu, Borda et Verdun, d'aller visiter cet établissement; et à leur retour, ils ont fait beaucoup d'éloges de l'état florissant de l'observatoire de Cadix, des talents de Topino, de son élève Varda, et de l'intelligence avec laquelle ils faisaient leurs observations. Topino mourut à Cadix en 1806; il était membre de l'académie d'histoire de Madrid, de celle des sciences de Paris, et autres sociétés savantes de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont : | *Routier des côtes d'Espagne sur la Méditerranée et de son correspondant d'Afrique, avec l'explication des cartes maritimes, présentées au roi par Valdès, ministre de la marine, et levées par Topino*, Madrid, etc., 1797, grand in-4°. On trouve à la tête de cet ouvrage une introduction très-instructive sur l'histoire de la géométrie et les grands progrès faits par les modernes. | *Traité de géométrie élémentaire rectiligne, enrichi d'un traité du sinus et de la tangente*. On a fait plusieurs éditions de cet ouvrage, remarquable par sa précision et sa clarté; | *Routier des côtes d'Espagne sur l'océan Atlantique et les îles Açores*. Un journal français a donné l'analyse de cet ouvrage, et, après en avoir fait le plus grand éloge, finit par dire « que cette production est la meilleure réponse que l'on pouvait donner à ceux qui demandent : " Qu'a-t-elle fait, l'Espagne, pour les sciences" ? »

* TOPINO-LE-BRUN (Jean-Baptiste), peintre français, naquit à Marseille, où il apprit les premiers éléments de son art. Il vint ensuite à Paris, fut élève de David, et interrompit ses études pour se livrer à la révolution, dont il devint un des plus chauds partisans. Nommé juré sous le règne de la " terreur ", il conserva cette place après le 9 thermidor, jour de la chute de Robespierre. Il fut compris dans la conjuration de Babeuf; mais, ayant été acquitté, il suivit, peu de temps après Bassal, agent secret du directoire en Suisse, où il partageait son temps entre la politique et la peinture. De retour à Paris, en 1797, il parut se consacrer entièrement à son art, et exécuta le tableau de la *Mort de Caïus Gracchus*, estimé par les connaisseurs, et que le gouver-

nement donna à la ville de Marseille. Il entreprit un autre tableau représentant le *siége de Lacédémone*, *par Pyrrhus*, il devait avoir cinquante pieds sur dix ; mais ses discussions politiques interrompirent son travail. Topino-le-Brun, lors même qu'il était en fuite, fut toujours regardé comme un des chefs des jacobins qui remuaient encore, et comme un des principaux moteurs de l'attaque du camp de Grenelle. Il figura aussi en 1799 parmi les jacobins du Manége, et se montra opposé à la révolution du 18 brumaire. Depuis cette époque, sa haine contre Buonaparte n'eut plus de bornes ; il fut bientôt impliqué dans la conspiration de Ceracchi, et, étant accusé d'avoir voulu assassiner le premier consul à l'Opéra, il fut arrêté, condamné à mort, et exécuté avec ses complices, le 10 janvier 1801.

TOPP (Antoine), né à Aix-la-Chapelle, en 1741, jésuite, et après l'extinction de la société, curé de Saint-Gandulphe à Trèves, s'est occupé à traduire en allemand plusieurs bons ouvrages français, et l'a fait avec succès ; entre autres l'*Avertissement du clergé de France*, 1775 ; *Motifs de ma foi*, par M. de Vouglans, etc. On a encore de lui : | un *Sermon* sur les mauvais livres, on en a fait plusieurs éditions ; | deux *Discours sur le jubilé* ; | plusieurs *Pièces de vers latins et allemands*, où l'on remarque de l'aisance et une grande pureté de langage. Il mourut à Trèves, le 12 avril 1785, d'une maladie contractée par les travaux d'un zèle actif et infatigable pour ses ouailles.

* TOPPI (Nicolas), naquit à Chieti, vers l'an 1620, étudia les lois, et fut gradué dans le droit civil et canon. Il occupa successivement ces deux chaires avec beaucoup de distinction, et devint archiviste du royaume de Naples. Il se consacra alors à faire des recherches sur les anciens tribunaux et sur les hommes qui les avaient illustrés. Toppi s'occupa aussi de ce qui était relatif aux bénéfices ecclésiastiques du royaume de Naples et des savants de ce pays. Le fruit de ces utiles recherches furent les ouvrages suivants : | *De origine omnium tribunalium*, etc. ; | *De eorum viris illustribus*, Naples, 1665, 3 v. | un *Sommaire des bénéfices royaux* ; | *Bibliothèque napolitaine*, 1678. Ce livre fut revu, corrigé et augmenté, six ans après, par François Nicodème. Toppi mourut en 1680.

* TORCY (François DE), prêtre de la doctrine chrétienne, à Vitry, département de la Marne, fut recteur au collége de Saint-Omer. A la révolution, il en embrassa les principes, et prêta serment à la constitution civile du clergé. En 1795, il adhéra à la lettre encyclique des évêques constitutionnels " réunis ", et fut un des ecclésiastiques qu'ils convoquèrent et qui assistèrent à leurs conciles de 1797 et de 1801. Il servit de sa plume la même cause, et publia en sa faveur divers écrits dont voici les principaux : | *Eclaircissement sur la constitution du clergé de France*, 1789, in-8° ; il y en eut une 2e édition en 1790 ; | *l'Eglise gallicane vengée de toute accusation de schisme contre ceux qui l'en accusent*, 1792, in-8° ; | *Vrais principes sur le mariage*, ou *Lettre à un curé, en réponse à différentes questions concernant les naissances, mariages et décès, et la loi du divorce*, 1795 ; | *Accord des institutions républicaines avec les règles de l'Eglise* ; et d'autres ouvrages composés dans le même esprit et

dans l'intérêt de la même cause. L'auteur mourut au commencement du XIXe siècle, peu avancé en âge; il avait, en qualité de grand-vicaire constitutionnel, pris part à l'administration du diocèse de Reims.

*TORELLA (Gaspard), évêque de Saint-Just, en Sardaigne, et médecin du pape Alexandre VI, était fils d'un praticien distingué de Valence (Espagne), et avait déjà reçu lui-même le doctorat avant d'embrasser l'état ecclésiastique. Ses ouvrages sont empreints des rêveries de l'astrologie. Nous ne citerons, pour l'histoire de l'art, que les deux écrits suivants: | *Tractatus cum consiliis contra pudendagram, sive morbum gallicum*, Rome, 1497, in-4°; et | *Dialogus de dolore, cum tractatu de ulceribus in pudendagrâ evenire solitis*, ibid., 1500, in-4°.

TORELLI (Antoinette), marquise DE ROSSI, était fille de Guy, dit *le Grand*, premier comte de Guastalla, et de la fameuse Orsina Visconti, tante de François-Marie, duc de Milan. Elle épousa Pierre-Marie Rossi, marquis de Sansecondo, homme d'un grand mérite, qui fut cinq fois général pour le duc de Milan et prit Plaisance, Caravaggio et Parme. Antoinette Torelli avait un grand caractère, et pendant l'absence de son mari, cette ville s'étant révoltée contre François Sforce, duc de Milan, elle sortit secrètement de Parme, sut rassembler des troupes sous Torchiana, se mit à leur tête, s'empara de la ville et la restitua au duc. Le marquis Sansecondo en était gouverneur, et y commandait en souverain. (*Voyez* les "Donne illustri" de Betussi, et de "Claribus Selectisque mulieribus", par Philippe de Bergame.) Antoinette eut neuf enfants, entre autres Donnella, épouse de Gibert Sanvitale, qui bâtit le château de Sala, maison de plaisance des ducs de Parme depuis 1612. Donnella se trouva, en l'absence de Gibert, assiégée dans ce château par Roland Rossi, son propre père, et par Amurath Torelli, son cousin, alors général des Vénitiens, soutint courageusement un assaut, se défendit long-temps sur la brèche, et obligea les assiégeants à se retirer avec précipitation. Elle réconcilia peu après son mari avec son père; celui-ci était gentilhomme de Padoue, et par conséquent sujet de la république de Venise, dont il suivait les armées.

* TORELLI (Barbe), des comtes de Guastalla et de Paola Secchi d'Aragone (fille du célèbre général ce nom), épousa en 1488 Hercule de Bentivoglio, noble bolonais, dont les aïeux avaient été maîtres de Bologne. Barbe Torelli avait reçu l'éducation la plus soignée, à laquelle avait présidé sa mère, femme d'un esprit peu commun. Son mari, qui était aussi patrice de Ferrare, la conduisit dans cette ville, où sa maison devint le rendez-vous des littérateurs les plus distingués. Barbe avait beaucoup d'instruction, excellait dans la poésie, et sa réputation parvint jusqu'aux oreilles du pape Léon X, protecteur des lettres et des savants. Elle épousa en secondes noces, en 1508, Hercule Strozzi, noble ferrarais, de préférence à d'autres seigneurs épris autant de son mérite que de sa beauté; mais elle resta veuve au bout de treize jours: un rival jaloux fit assassiner Hercule, qui reçut vingt-deux coups de poignard. L'infortunée Barbe, navrée de douleur, se retira à Parme, puis à Bologne, où elle se consacra à des exercices de piété, et mourut en 1533. On trouve plusieurs

de ses *Poésies* dans le " Rime scelte de' poeti ferraresi ", par Bergalli, Ferrare, 1713. On parle avec éloge de cette dame auteur, dans l'" Istoria Ferrar. Gymnasii, de Bersetti; dans l'" Histoire de la littérature italienne " de Tiraboschi; dans les " Cahiers de lecture " du savant Girtanner de Gottingue; dans un des " Mercures " de Wieland, etc.

* TORELLI ou Torelli-Castiglione (Hippolyte), des comtes de Guastalla, fille de Guy dit le " protonotaire ", naquit vers 1499. Son esprit égalait sa beauté, et ses mœurs furent dignes et de l'une et de l'autre. Elle épousa, en 1516, Baldassar Castiglione de Mantoue, chevalier de la Jarretière, un des littérateurs les plus distingués de son siècle, auteur de " Gortigiano ". Cet homme célèbre était l'ami de Raphaël et du duc d'Urbin, et mérita l'estime de Charles-Quint, et surtout de Léon X. Hippolyte n'obtint pas moins de célébrité que son mari, par ses talents pour la poésie, et ses diverses connaissances. Le cardinal Bembo fut un de ses admirateurs. Elle écrivait avec la même élégance en italien et en latin. Une maladie subite l'enleva aux lettres et à ses amis, en 1520, à l'âge de vingt et un ans; elle laissa trois enfants de son mariage. Ses *Poésies* italiennes ont été insérées dans plusieurs Recueils; et on cite, parmi les " latines ", une " Elégie " qu'elle adressa à son mari, alors ambassadeur auprès de Léon X, où elle se plaint de sa longue absence, et qui fut imprimée plusieurs fois à Bâle depuis 1558. On la trouve aussi dans l'ouvrage intitulé *In Carminibus poetarum illustrium italorum*, par Matthieu Toscanus, Paris, 1576, in-16; et dans les *Deliciæ poetarum italorum*, tom. 1, p. 726. J.-Georges Eccius, professeur à l'université de Leipsick, qui donna une dissertation sur Hippolyte, en fait beaucoup d'éloge, et dit que cette " Elégie " a la teinte de celles d'Ovide. Le cardinal Bembo fit une inscription en vers latins en l'honneur de cette dame, et on la voit encore sur son tombeau dans l'église de " Notre-Dame des Grâces ", hors les murs de Mantoue. Baldassar Castiglione ne voulut point se remarier, suivit en Espagne Charles V, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut évêque d'Avila.

* TORELLI (Louise), comtesse de Guastalla, et fondatrice de plusieurs ordres religieux, naquit en 1500, et était fille unique du comte Achille Torelli. Louise se maria en 1516 à Louis Stanghi, et, en 1522, elle recueillit les allodiaux de la succession de son père; et, par la protection du duc de Milan, elle hérita aussi du comté de Guastalla, quoique ce fief appartînt aux descendants masculins de Guy. Etant devenue veuve, et la guerre l'ayant obligée de se réfugier à Vérone, Louise se remaria à Antoine Martinenghi, d'une puissante famille de Brescia, qui la traita cruellement et la menaça même de la mort. Sa première femme avait péri de ses mains. Un frère de Louise, pour la délivrer de ce monstre, l'appela en duel et le tua. Peu de temps après, des discussions s'élevèrent entre Louise et les Torelli, comtes de Montechiarugolo, sur le comté de Guastalla; l'affaire fut portée devant le pape Clément VII et l'empereur Charles V. Ferrand de Gonzague, alors vice-roi de Sicile, s'offrit comme médiateur, proposant aux partis de vendre leurs droits à un tiers qui rendrait directement hommage à l'empereur. Ferrand s'y prit avec

une telle adresse, que, protégé par Charles-Quint, il obtint en 1583, au moyen d'une modique somme, l'adjudication du comté de Guastalla en sa faveur. Louise y accéda d'autant plus facilement, qu'ayant commencé des fondations religieuses, elle avait besoin d'argent pour les soutenir. Ce fut un dominicain, Baptiste de Crema, saint personnage, qui lui en donna la première idée. La comtesse Torelli fonda, en 1532, une congrégation de femmes à Milan, qu'elle nomma les "angéliques". Le pape Paul, par son bref de 1534, l'avait autorisée à mettre sa congrégation sous la règle de saint Augustin; mais, par un autre bref de 1536, ce pontife soumit les angéliques à la direction des clercs réguliers de saint Paul (dits barnabites). Louise augmenta son établissement en août 1535, de vingt-quatre maisons, et le 17 octobre de la même année, les dames de la congrégation y furent réunies. L'église, qui est une des plus belles de Milan, ne fut achevée que plusieurs années après. Cette congrégation devait être dirigée d'après les statuts de saint Charles Borromée, archevêque de Milan. En 1536, la comtesse Torelli mit son monastère sous l'invocation de saint Paul "le converti", et prit le voile avec le nom de "Paule-Marie". Après avoir contribué à la fondation de plusieurs autres monastères, elle se rendit à Ferrare, et y établit le couvent des *convertite di Terra-Nuova*, passa à Crémone, et avec Valérie d'Aleriis y fonda les religieuses de "Sainte-Marthe". Elle se réunit ensuite à Antoinette "de Negri", alla à Venise, où elle prêcha des missions. L'impression que ses pieux discours faisaient sur les esprits fut telle qu'un grand nombre de personnes des deux sexes quittaient leurs familles et se retiraient dans des couvents. Le gouvernement vénitien enjoignit alors à Louise de quitter la ville; elle se rendit à Vicence, et aida de ses largesses le monastère des "nouvelles converties". A son retour à Milan, elle trouva que les "angéliques" avaient, sans sa permission, demandé la clôture, que le pape Paul III leur accorda. Elle quitta leur couvent, et fonda un autre monastère près de la porte "Tosa", appelé "le collége de la Guastalla"; mais les dames de cette nouvelle congrégation prièrent saint Charles Borromée de leur obtenir, auprès du saint siége, la permission de se cloîtrer. L'intention de la comtesse Torelli, en fondant ces monastères, était d'en rendre les religieuses utiles à la société; devant se consacrer principalement aux soins des malades et à l'éducation des jeunes orphelines, en faveur desquelles elle avait fondé dix-huit places dans le second de ces monastères. Cette femme recommandable mourut en odeur de sainteté, le 28 octobre 1569, âgée de 69 ans. Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Fidèle des Pères jésuites. Après sa mort, les religieuses de son collége se firent cloitrer. On l'appela ensuite le collége des "Vierges espagnoles", par la grande quantité des dames de cette nation qui vinrent à Milan faire leurs vœux dans ce monastère. Lors des violentes suppressions de Joseph II, empereur d'Allemagne, les "angéliques" furent réunies par son ordre à celles du monastère des "guastallines".

* TORELLI (Alda), ou TORELLI-LUNATI, des comtes de Guastalla, fille de Louis Torelli, quatrième fils de Guy Galeotto, surnommée "Alda Lunata", naquit vers l'an 1530.

Elle fut élevée par Angiolo Nugarola, femme de beaucoup d'esprit, qui lui inspira le goût des sciences et de la poésie, et reçut aussi des leçons d'Isotta Nogarola, sœur d'Angiola, célèbre par ses talents. Alda, ainsi que Lucie de Feretti, et Lucrèce Gonzague de Gazzolo, furent des femmes marquantes du XVIe siècle, et également célébrées par tous les auteurs leurs contemporains. Les poètes Benaschi et Betuzzi chantèrent Alda dans leurs compositions. Alda méritait ces éloges par la douceur de son caractère, comme par sa sagesse et une instruction peu commune. Ses *Poësies* se trouvent dans le "Rime di cinquanta poetesse, raccolte dal Dominichi nel 1559 ;" dans le " Recueil " d'Antoine-François Ranierie, imprimé en 1574, dans celui de Bergalli. Elle écrivait d'un style pur; ses vers sont pleins de grâce et d'harmonie, et la placent à côté des meilleurs poètes italiens. Alda s'était mariée à l'âge de 18 ans à J. Lanati, gentilhomme de Pavie, dont elle eut plusieurs enfants; une de ses principales vertus était la bienfaisance, et elle était considérée comme la mère des malheureux. Ayant survécu à son mari, Alda se retira du monde, et se consacra uniquement à des exercices de piété.

* TORELLI (Lélio), des anciens comtes de Guastalla, naquit à Fano, où la famille s'était établie depuis 1300, étudia la jurisprudence à Pérouse, où il se lia avec l'Arétin; mais cette amitié ne fut pas de longue durée, les principes de Torelli ne pouvant se conformer avec ceux de ce satirique licencieux. Il fut bachelier à 22 ans, et suivit la carrière de la magistrature. Scanderberg de Comnène, prince de Macédoine, s'était fait catholique, et le saint-siége lui avait laissé en nantissement la ville de Fano, qu'il tyrannisait. Torelli crut devoir délivrer sa patrie, se mit à la tête de la jeunesse, et parvint à en chasser Scanderberg. Il fut ensuite à Rome, se justifia sur sa conduite, et, peu de temps après, il fut élu un des cinq auditeurs de la rote de Florence. Nommé en 1543 podestat de cette ville, le grand-duc Côme Ier l'éleva à la place de grand-chancelier de son palais, et son premier secrétaire d'état en 1546. Lélio mourut le 27 mars 1576, âgé de 87 ans. Il était à la fois profond jurisconsulte, bon poète et excellent orateur. Il fut consul de l'académie de Florence en 1557. Il conserva ses facultés intellectuelles jusqu'à sa mort, et, à l'âge de 83 ans, il dictait encore des vers en italien comme en latin. Le grand-duc fit faire ses funérailles aux dépens de l'état. Philippe Sassetti prononça son Oraison funèbre; on frappa une médaille en son honneur, et son portrait fut placé dans la chambre du grand-duc au vieux palais. Ses ouvrages sont : | Des Enarrations, comme, | *ad gallum et legem*; | *ad Catonem et Paulum*; | *de militiis ex casu*, adressées à son fils. Elles furent insérées dans l'ouvrage de l'évêque de Lérida, intitulé *Antonii Augustini, jurisconsulti hispani, emendationum et opinionum libri* VI, Basilée, 1544, in-fol.; Lyon, 1574. Il donna une nouvelle " édition " des Pandectes de Justinien, sur l'original trouvé à Amalfi, transporté à Pise, et puis à Florence, et qui fut publié sous le titre de | *Digestorum seu Pandectarum libri quinquaginta, ex florentinis Pandectis repræsentati, Florent., in officina Laurentini. Florentini ducal. typographi*, 1553, 3 vol. in-fol. François, fils de Lélio, qui fut également pré-

sident de l'académie, dédia cet ouvrage au grand-duc Côme; | *Eloge* en latin, prononcé pour le duc Alexandre de Médicis; | *Eloge* en italien, pour le comte Ugo, fondateur de l'abbaye de Florence; | des *Poésies* italiennes qu'on trouve dans les *Fasti consolari dell'academia di Firenza*; | des *Poésies* latines insérées dans les *Carmina illustrium poetarum italorum*; | des *Règlements* pour l'académie de Florence, et les statuts pour l'ordre de Saint-Etienne. Lélio Torelli fut agrégé à la noblesse florentine, devint sénateur, et on le regarda, avec justice comme un des hommes les plus marquants de son époque. Tous les littérateurs contemporains ont fait dans leurs écrits les plus grands éloges de ses talents comme de ses vertus. De ce nombre sont Pierre Gherardi, de Borgo San Sepolcro, Paul Jove, Claude Tolomei, Jean-François Lottini, don Vincent Borghini, Trisson Gabrielli, Pierre Maffei, le cardinal Bembo, monsignor della Casa, Andrea Dazzi, Antonio Petri, Pierre Velloni, Antonio Anselmi; les historiens Warchi, Segni, etc. Torelli épousa Lia Marcolini, d'une famille distinguée de Florence, et il en eut douze enfants, dont neuf moururent de son vivant.

* TORELLI (Vittorio), d'une branche de la même famille, établie à Sarzane dans le Génois, naquit en 1565. Il fit d'excellentes études, apprit la philosophie, les mathématiques, les langues, et cultiva plus particulièrement l'histoire naturelle. Il entra, dès sa première jeunesse, au service d'Espagne; mais son amour pour les voyages lui fit entreprendre, en 1599, celui de l'Amérique: il en parcourut presque toute la partie septentrionale, et demeura quelques mois à Nicaragua dans le Mexique. Il passa ensuite aux îles Philippines, acheta des terres à Manille, revint en Espagne, où il prit du service dans la marine royale. Philippe III lui confia le commandement d'une frégate, avec laquelle il battit les corsaires anglais, hollandais et chinois qui infestaient la mer du Sud, et s'enrichit de leurs dépouilles. En récompense de ses services, il fut nommé commandant des forces navales des Philippines; mais, au milieu des honneurs et des richesses, il renonça au monde, et entra dans le couvent des religieux déchaussés de Manille. Il partagea auparavant tous ses biens entre les pauvres et l'hôpital de Manille, dont il devint grand-infirmier. Torelli, depuis son entrée dans le cloître, mena une vie exemplaire, et mourut en 1628. Il a laissé une *Relation de ses voyages*, très-intéressante, où il parle avec beaucoup de détail de plusieurs plantes rares de l'Amérique septentrionale et des îles Philippines. Il l'avait adressée à son neveu, l'abbé Aurèle-Augustin Torelli. Nous ignorons si cette relation a été imprimée.

* TORELLI (Jacques), de la même famille, et proche parent du chancelier Lélio, naquit à Fano, en 1608. Il était fils d'Antoine, commandeur de l'ordre de Saint-Etienne, et petit-fils d'Alexandre, capitaine d'armes dans les guerres de Flandre, et dont Strada fait beaucoup d'éloges dans son histoire des guerres de ce pays. Jacques s'appliqua aux mathématiques, et cultiva en même temps la poésie, la peinture, l'architecture et surtout la mécanique. Ses productions dans ces différents genres de talents lui acquirent une grande renommée; mais ses mœurs peu réglées lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. Un grand seigneur dont il avait séduit la femme, chercha à le faire assassiner; et une nuit, tandis

qu'il se rendait à sa maison, il fut attaqué par six hommes masqués. Jacques se défendit contre eux avec beaucoup de courage, et il n'eut que trois doigts coupés; ce qui ne l'empêcha pas de manier le crayon et le pinceau. Il aimait passionnément l'architecture et la mécanique théâtrale, et présida à plusieurs fêtes que Farnèse donna dans le grand théâtre de Parme. Ce duc l'ayant recommandé à Anne d'Autriche, régente de France, il fut reçu à son service, et vint à Paris en 1645. Il fut le premier qui produisit par les machines une véritable illusion. Celles qu'il fit exécuter, entre autres, pour l'Andromède de Corneille, lui firent donner le surnom de "Sorcier". Il donna aussi au Petit-Bourbon des fêtes théâtrales, dont il fit imprimer la description, ainsi que celle de ses machines, et la dédia à la reine Anne d'Autriche. Il se maria à Paris avec une demoiselle Suez, d'une famille noble, et la conduisit en Italie; il la perdit peu d'années après, sans en avoir eu d'enfants. Il construisit à Fano et à ses propres frais, un magnifique théâtre qu'il appela "de la Fortune", en mémoire d'un temple du même nom que les Romains avaient élevé dans ce lieu. Ce théâtre, qu'il donna à la ville, est tout en pierres de taille, et fait encore l'admiration des étrangers. Il a servi de modèle pour construire celui de Vicence, et autres d'Italie. Jacques Torelli fut le premier inventeur des machines par lesquelles on change en un instant toutes les décorations : elles furent d'abord exécutées sur le théâtre de Saint-Jean de Venise, ensuite adoptées par ceux de toute l'Europe. Louis XIV le fit inviter de revenir en France pour bâtir un théâtre à Versailles, et voulait même le faire surintendant de ses bâtiments; mais lorsque Torelli se disposait à faire ce voyage, il fut surpris par la mort en février 1678, âgé de soixante-dix ans. Cet artiste célèbre n'employa pas toujours ses talents à des ouvrages profanes. Dans une maladie dangereuse, il avait fait un vœu à la Vierge : quand il fut guéri, il exécuta un modèle portatif représentant la *translation de Notre-Dame de Lorette*, qui était un chef-d'œuvre dans ce genre, et qui se conservait dans sa famille. Il fonda dans sa ville natale, en l'honneur de cette image, une magnifique procession annuelle, qui s'est faite jusque vers la fin du dix-huitième siècle. Torelli peignit lui-même son catafalque, et ordonna qu'on s'en servît dans son anniversaire et qu'on chantât, à la fin du service, des *motets* dont il avait composé les paroles et la musique. Il a peint plusieurs *tableaux* dont la plupart étaient des images de la Vierge, et qu'on voyait dans quelques églises de Fano. Ses *Poésies*, consistant en *Odes*, *Sonnets*, etc., ont été insérées dans plusieurs recueils poétiques italiens.

* TORELLI (Thomas-Louis-Silvio), de la même famille que le précédent, d'une branche établie à Forli, naquit dans cette ville en 1673. Il était fils du marquis Sébastien Torelli, comte de Castelfalcino, chambellan du duc de Mantoue. Thomas Torelli, profondément versé dans la théologie, les canons et l'histoire, embrassa l'état ecclésiastique, et remplit plusieurs charges honorables avec distinction. Il fut d'abord abréviateur et auditeur du pape Benoît XIV, devint ensuite nonce de Portugal, gouverneur d'Assises, et enfin évêque de Forli. Il mourut dans cette ville le 24 avril 1760, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, également regretté de ses dio-

césains, des savants et des pauvres. La faveur dont il jouissait auprès de la cour de Rome le mit à portée d'être utile à sa famille. Il avait fait son frère aîné évêque de Camérino, et maria son frère Antoine à la marquise Luciana Paolucci, nièce du cardinal Camille Paolucci. De ce mariage sortirent Sébastien Torelli, commandeur, puis bailli de l'ordre de Saint-Etienne de Toscane, mort en 1742; et le marquis Silvio, protonotaire apostolique, chevalier des ordres de Saint-Stanislas et de l'Aigle-Blanc, mort en 1802. Ni l'un ni l'autre n'ayant laissé de postérité, c'est en eux que s'éteignit la branche de Thomas-Louis-Silvio Torelli. Ce savant prélat a laissé : | une fort bonne Édition des *Dissertations latines de M. A. Paolucci*, Venise, 1710, in-folio, et insérées dans le tome 2, page 589, de l'*Italia sacra*; | *Armamentarii historico-legalis ordinum equestrium et militarium, in codices tripertiti*, etc.... *opera et studio Thomæ-Alosii-Silvii Torelli, ex comitibus Castri Fulcini*, [*nobilis patricii et episcopi Foro-Livii*], *ac solio pontifico assistentis*, Forli, par Antonio Barbeani, 3 vol. in-folio. C'est une histoire exacte des ordres de chevalerie.

* TORELLI (Christophe II), des comtes de Guastalla et de Montechiarugolo, patrice de Ferrare, de Mantoue, Parme, Pavie, Milan, Bologne et Reggio, premier baron de la Pouille et du Capouan, etc., naquit à Parme le 27 décembre 1711, de Charles Ier et de Joconde d'Autriche-Correggio, comtesse de Medesseno. Il était descendant direct de la branche aînée des premiers souverains de Ferrare, puis comte de Guastalla, et véritable héritier de ce duché, comme d'une partie des biens immenses des Ezzelins. Il avait aussi des prétentions fondées sur les duchés de Milan, de Mantoue, par le testament de Jérôme Pic, et aux principautés de Carpi et de Correggio, du chef des Visconti, des Gonzague, etc. De tous ces biens, Christophe ne possédait que le marquisat de Gualtieri; mais il soutenait honorablement sa naissance. Il était très-bienfaisant, et, lors de la terrible inondation du Pô, en novembre 1765, il recueillit dans son palais tous les habitants des bords de ce fleuve, situés vers ses terres, et les nourrit jusqu'à ce qu'ils eussent reconstruit leurs demeures et ensemencé leurs terres. Le marquis Christophe avait l'esprit cultivé, et était lié avec les hommes les plus renommés de l'Italie, tels que le comte Paradisi, les abbés Tiraboschi et Bettinelli, Spallanzani, Salvioli, Albergati, etc. Il mourut en 1795, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il n'eut de son épouse, Catherine Canossa (devenue héritière de la branche aînée du marquis de Canossa, collatérale de la comtesse Mathilde), qu'une fille unique, Victoire, mariée en 1776 au comte François Rangone, morte en 1800, laissant plusieurs enfants qui existent aujourd'hui. Le comte de *Cailo*, neveu de Christophe, né à Padoue en 1768, a hérité du marquisat de Gualtieri, et des droits et des prétentions de la famille Torelli, des comtes de Guastalla. Plusieurs historiens et biographes modernes ont observé « que cette maison, remarquable par l'antiquité de son origine et la grandeur de ses alliances, intéressante par ses malheurs et ses rapports avec l'histoire d'Italie, est une de celles qui ont réuni le plus d'illustration littéraire, et produit le plus d'hommes célèbres dans tous les genres ».

* TORELLI (Joseph), mathématicien, littérateur et poète, naquit à Vérone le 3 novembre 1711. On le croit descendant de la famille des Torelli-Salinguerra dont Guido Torelli fut le premier seigneur de Ferrare, et dont les descendants eurent la souveraineté de Guastalla. Quoiqu'il en soit, si Joseph n'a pu se vanter d'une aussi illustre naissance, il sut occuper par ses talents, un rang non moins noble dans la république des lettres. Il en apprit les premiers éléments chez les Pères somasques, les termina à Pavie, et eut pour maîtres les célèbres professeurs Facciolati et Volpi. Torelli savait la philosophie, les lois, les belles-lettres, le grec, l'hébreu; mais la science dans laquelle il excella, furent les mathématiques. Son nom se répandit bientôt dans toute l'Europe, dont les principaux savants furent en correspondance avec lui, ainsi que plusieurs académies, qui s'étaient empressées de le recevoir dans leur sein. Parmi les personnes distinguées qui l'honoraient du nom d'ami, le marquis Canossa était celui avec lequel il était lié de l'union la plus intime. Ce dernier étant mort des suites d'une longue maladie, la douleur que Torelli en ressentit fut si grande, qu'elle le conduisit au tombeau en peu de jours, le 18 août 1781; il était âgé de soixante-dix ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont nous citerons les principaux : | *De nihilo geometrico libri II*, Vérone, 1758. Le premier livre traite de la nature des infiniment petits, et le second est consacré à en démontrer l'application; | *De geometrica*, Vérone, 0769. C'est une suite de l'ouvrage précédent, et où il prouve l'utilité de la théorie qu'il y a établie; | *Demonstratio antiqui theorematis de motuum commixtione*, Vérone, 1774; | *Elementorum prospectivæ libri II*, *opus posthumum recensente Bertolino*, Vérone, 1788; | *Archimedis quæ supersunt omnia*, *ex recensione Josephi Torelli Veroniensis*, avec les Commentaires d'Eulocius, d'Ascalon, et les variantes trouvées dans la bibliothèque des Médicis, Oxford, 1792, in-fol. Lord Stanhope engagea cette université à entreprendre cette superbe édition, qui fut faite sur le manuscrit de Torelli, confié par M. Albertini, son exécuteur testamentaire; le même ouvrage a été traduit en français par M. Peyrard, professeur de mathématiques et d'astronomie, Paris, 1808. On a encore de Torelli : | une *Traduction* en vers italiens des deux premiers livres de l'Énéide, Vérone, 1749; | *Pseudolus*, comédie traduite de Plaute, en vers italiens, avec plusieurs Idylles de Théocrite et de Moschus, Vérone, 1765; | *Les noces de Thétis et de Pélée*, de la Tulle, Vérone, 1781; | *Lettres sur le Dante*. L'auteur défend le Dante contre une critique amère de Voltaire, où cet écrivain ne ménage aucunement le créateur de la poésie italienne. Le style de Torelli est pur, élégant, et sa versification est brillante et harmonieuse.

TORELLI-BENEDETTI (Barbe), des comtes de Guastalla, cultiva aussi la poésie avec succès, et en apprit les règles du célèbre Pomponio Torelli, son cousin. Elle florissait vers 1598, et parmi ses ouvrages on cite *La Pastenia*, pastorale très-louée par Angiolo Ingegnieri.

* TORELLI (Louis), savant religieux de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, naquit à Bologne en 1609. S'étant marié et étant resté veuf à l'âge de vingt ans, il résolut de renoncer au monde. Il choisit, pour l'exécution

de ce projet, le couvent de Saint-Jacques dans la ville de Bologne, et il y fit profession. Après avoir achevé son cours de théologie, il fut chargé d'enseigner cette science, et se livra ensuite à la prédication, où il acquit beaucoup de célébrité. Il prêcha dans les principales églises d'Italie, et toujours un auditoire nombreux et choisi se rassemblait autour de lui. Son mérite, sa piété, sa régularité, le firent appeler aux principaux emplois de son ordre, même à celui de provincial de la province romaine. Au milieu des soins qu'exigeaient de lui ces différentes occupations, il trouvait encore le temps de composer de savants et utiles écrits. On a de lui : | *Secoli Agostiniani, ovvero Istoria generale del sacro ordine eremitano di San-Agostino, divisa in tredici secoli*, 1659, 8 vol. in-fol. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus utile qu'on ait écrit sur cet ordre ; on lui reproche cependant un peu de diffusion. | *Ristratto delle vite degli uomini e delle donne illustri in santità, ed altri famosi soggetti per rara et singolar bontà insigni*, etc., *diviso in sei centurie*, Bologne, 1647, in-4°, etc. Le père Torelli mourut à Bologne, dans son couvent de Saint-Jacques, le 14 janvier 1683, âgé de soixante-quatorze ans. Son "Oraison funèbre", prononcée par le père Pierre Borsanini, jésuite vénitien, a été insérée dans le tome 8 des "Secoli Agostiniani". Divers écrivains ont fait son éloge.

* TORELLO (Le bienheureux), ermite de l'ordre de Vallombreuse, et patron de la ville de Forli, né en 1202 à Poppi, ancien château sur l'Arno, en Toscane, était issu d'une ancienne famille, moins illustre encore par sa noblesse que par les glorieux services qu'elle avait rendus en divers temps. La première jeunesse de Torello se passa dans la dissipation et les désordres d'une vie licencieuse. Il revint à lui-même et résolut d'expier, par la pénitence, les fautes d'une conduite coupable. Il se retira dans la solitude de Vallombreuse, où, livré entièrement à la contemplation des choses saintes, et à de rigoureuses austérités, il répara, pendant de longues années, les scandales de sa jeunesse. Dieu, dit-on, daigna, du vivant même de son serviteur, manifester sa sainteté par divers prodiges. Il mourut le 16 mars 1281, âgé de quatre-vingts ans. Dès-lors, la voix publique le proclama "bienheureux", et on eut recours à son intercession. Benoît XIV confirma cette béatification, et permit à la ville de Forli, où est domiciliée la noble famille Torelli, et où Torello est honoré de temps immémorial, d'en célébrer la fête et d'en faire l'office. Plusieurs auteurs ont écrit sur la vie de ce bienheureux. On a à ce sujet ; | *Trattato apologetico in cui si dimostra San Torello da Poppi, eremita, essere stato dell' ordine di Vallombrosa. Opera di D. Felice da Poppi, Vallombrosano*, Lucques, 1751 ; | *Succinto ragguaglio della vita e morte del B. Torello da Poppi, eremita, scritto dal P. D. Bonifacio Maria Maccioni, dell' ordine di Vallombrosa*, Forli, 1745 ; | *De vita B. Torelli Puppiensis Vallis-Ombrosæ, commentarius, auctore Bellogrado e soc. Jes.*, Padoue, 1745.

TORFAEUS ou Torfei (Thormodus), né en Islande, mort vers 1720, âgé de quatre-vingt-un ans, avait fait ses études à Copenhague et passé la plus grande partie de sa vie en Norwege. C'était un homme fort intègre, laborieux et très-versé dans les antiquités du Nord ; ce qui le fit

nommer historiographe du roi de Danemarck pour la Norwége. On a de lui : | *Series dynastarum et regum Daniæ*, Copenhague, 1702, in-4°. On y découvre beaucoup de travail, de sagacité et de critique. Il y prouve que les premiers livres de l'Histoire de Danemarck par Saxon-le-Grammairien, ne méritent presque aucune créance dans ce qui regarde la suite des premiers rois de Danemarck et les époques des principaux événements. | *Dissertatio historica de tribus potentissimis Daniæ regibus*, 1707, in-4° ; | *Historia rerum norwegicarum*, Copenhague, 1711, 4 vol. in-fol. : ouvrage savant, plein de grandes recherches et assez exact; on lui reproche cependant d'avoir placé dans les commencements de cette histoire des événements peu croyables : il a pris pour guides les anciennes Chroniques islandaises, qui étaient peu sûres ; | *Gronlandia antiqua, seu veteris Gronlandiæ descriptio*, 1706, in-4° : ouvrage estimé ; | *Orcades, sive Rerum Orcadensium historiæ libri* III, Copenhague, 1687, in-fol. — Il ne faut pas confondre cet historien avec Snæbiornus TORFÆUS, de la même famille, de qui on a *Annales omnium Præsulum Islandiæ*, Copenhague, 1656, in-4°.

* TORNAMIRA (Dom Pierre-Antoine), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, de la noble famille de Tornamira-Gotho, naquit à Alcano en Sicile, le 16 février 1618, et reçut une éducation soignée. Avec des talents et de grandes espérances, il embrassa cependant la vie religieuse, et choisit pour l'exécution de ce pieux dessein l'abbaye de Saint-Martin, près Palerme, de la congrégation du Mont-Cassin, et il y prononça ses vœux le 17 décembre 1641. Sa gravité, sa prudence, les études qu'il avait faites, le rendaient capable de tous les emplois. Il fut successivement cellerier, maître des novices et prieur de son monastère. Jacques de Palafox, archevêque de Palerme, le nomma censeur et examinateur synodal; et, dans une affaire importante, le clergé de cette même ville le députa vers le sénat. Il aimait les livres et les connaissait. Il enrichit considérablement la bibliothèque de l'abbaye. Curieux de manuscrits et d'antiquités, habile dans l'art de déchiffrer les anciennes inscriptions, il s'y appliqua avec tant d'assiduité qu'il en perdit la vue. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages imprimés et inédits, dont les principaux sont : | *Istoria de' progressi delle monache oblate del P. S. Benedetto*, Palerme, 1664, in-4° ; | *Il Ceremoniale benedettino*, Palerme, 1771, in-4° ; | *Origine e progressi della congregazione Cassinese, detta dell' Osservanza e dell' Unità, di Santa Giustina di Padova*, Palerme, 1675, in-4° ; | *Gli scrittori Mariani dell' ordine benedettino*, 1679 ; | *Istoria dell' origine e progressi dell' ordine benedettino nella Sicilia* ; | *Cronica del gregoriano monastero in S. Martino delle Scale di Palermo*. On peut ajouter à cela, l'*Arbre de la royale et impériale généalogie de sainte Rosalie*, 1652, in-folio, et deux éditions in-4°. Sainte Rosalie est la patronne de la ville de Parme, où sa fête se célèbre avec une somptueuse solennité, etc., etc. Dom Tornamira mourut dans l'hospice du Saint-Esprit de Palerme, dépendance du monastère de Saint-Martin, le 4 août 1681.

* TORNÉ (Pierre-Anastase), évêque constitutionnel métropolitain du Cher, naquit à Tarbes, le 21 jan-

vier 1727, et, apres ses études, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne. On l'envoya professer la philosophie à Toulon : mais comme il n'était pas sans ambition, et qu'il avait du talent, il crut qu'il en tirerait plus de parti dans le monde, en conséquence il y rentra. Il s'adonna à la prédication, composa des discours académiques pour le concours de quelques sociétés savantes, et parvint à obtenir des succès qui le firent désigner, en 1764, pour la " station du carême", a Versailles. Elle lui valut de la part du ministre de la feuille le prieuré de Bagnères, un canonicat d'Orléans, la place d'aumônier du roi Stanislas, et le titre de membre de l'académie de Nanci. A la révolution, on le nomma évêque du Cher et député de son département à l'assemblée législative. Il y prit séance le 2 octobre 1791. Quelques-unes de ses motions furent assez modérées. Dans la séance du 17 novembre de la même année, il combattit le projet qui tendait à priver de leurs pensions les prêtres qui croyaient ne devoir pas prêter le serment, et prit leur défense. Dans celle du 29 du même mois, il s'opposa à la vente des églises non destinées au culte salarié, c'est-à-dire non desservies par des prêtres constitutionnels; mais ensuite il vota pour la suppression des corporations religieuses et pour l'abolition du costume ecclésiastique, et regretta de n'avoir point sur lui sa croix pour, en en faisant l'hommage, sceller sa renonciation aux marques extérieures de l'épiscopat. Dans la séance du 5 juillet 1792, il dénonça de prétendues " manœuvres de la cour pour réasservir le peuple ". Et dans celle du 9 septembre suivant, il fit supprimer " les délégués de l'évêque de Rome établis dans les colonies, sous le nom de préfets apostoliques ". En 1793, dans la séance du 3 frimaire (23 novembre), immédiatement après les sacriléges où avaient été profanés tous les objets du culte catholique, il vint à la convention abjurer publiquement son caractère de prêtre et d'évêque, et déclarer qu'il avait été un fourbe et un imposteur. Le 12 août précédent, il avait béni dans sa cathédrale le mariage d'un de ses prêtres avec une religieuse, et avait prononcé à ce sujet le discours le plus scandâleux. Lui-même ne tarda pas à se marier. Le reste de sa vie ne fut qu'un enchaînement de vices, d'impiétés et d'abjection. Objet du mépris de tout ce qu'il y avait de personnes honnêtes, il se retira dans sa patrie, et y mourut subitement dans son lit, le 12 janvier 1797, à l'âge de soixante-neuf ans. Il avait publié avant la révolution : *Discours qui a remporté le prix à l'académie de Pau*, 1754 ; | *Leçons élémentaires de calculs et de géométrie*, 1757, in-8° ; | *Sermons* prêchés devant le roi, 1765, 3 vol. in-12. Voici le jugement que porte un critique de de cette production : « On dit que ses sermons ont eu du succès dans le débit; en ce cas, il est fâcheux pour leur auteur qu'on les ait imprimés. Ecrits d'un style tantôt maniéré, tantôt lâche et toujours froid, l'orateur y semble méconnaître le ton convenable aux différents sujets qu'il traite (1). » | *Oraison funèbre de Louis XV*, Tarbes, 1775, in-4° ; | depuis la révolution, *Esprit des cahiers présentés aux états-généraux de l'an* 1789, 1790, 3 vol. in-8°, faussement attribué à Target dans la " Bibliotheca historica" de Menzel.

TORNIEL (Augustin), né à No-

(1) Siècles littéraires, tom. 4, pag. 145.

vare, en 1545, fut d'abord docteur en médecine, et abandonna cette profession pour se faire religieux barnabite, en 1570. Il fut trois fois général de son ordre, refusa les évêchés de Mantoue et de Casal, et il mourut le 10 juin 1622. Il est avantageusement connu par des *Annales sacri et profani*, depuis le commencement du monde jusqu'à J.-C., en 2 vol. in-folio, Anvers, 1620. C'est la meilleure édition. On peut les regarder comme un bon commentaire des livres historiques de l'ancien Testament. Il est un des premiers qui ont éclairci les difficultés de chronologie et de géographie qui se trouvent dans les livres saints et dans les historiens profanes. Son ouvrage est fait avec méthode, et écrit avec autant de clarté que de naturel.

* TOROMBERT (Charles-Louis-Honoré), avocat, né à Lyon, le 17 décembre 1787, mort dans cette ville, le 8 mai 1829, a laissé les ouvrages suivants : | *Exposition des principes et classification des sciences dans l'ordre des études ou de la synthèse*, Paris, 1824, in-8° ; | *Discours sur la dignité de l'homme*, ibid., 1825, in-8° ; | *Principes du droit politique mis en opposition avec le* Contrat social *de J.-J. Rousseau*, Paris, 1825, in-8° ; | *Eloge historique de M. Vouty de la Tour, ancien premier président de la cour royale de Lyon*, Lyon, 1826, in-8°. Torombert, partisan des doctrines libérales, fut un des rédacteurs du journal *le Précurseur*. Au moment où il est mort, il travaillait à un *Essai sur les gouvernements représentatifs*.

TORQUEMADA (Jean DE), religieux dominicain, plus connu sous le nom de " Turrecremata ", naquit, en 1388, à Valladolid, d'une famille illustre. Il remplit divers emplois importants dans son ordre, devint maître du sacré palais, et se signala par son zèle contre les hérétiques. Les modernes qui ont dit qu'il a porté ce zèle jusqu'à la cruauté n'auraient pas avancé ces calomnies, s'ils avaient consulté des auteurs sûrs et instruits, tels que Ferreras (" Hist. d'Esp. ", liv. XII), et Mariana (" Hist. Hisp. ", lib. XXIX). « Il avait été, dit Fléchier (" Hist. de Ximenès "), confesseur d'Isabelle dès son enfance, et lui avait fait promettre que, si Dieu l'élevait un jour sur le trône, elle ferait sa principale affaire du châtiment et de la destruction des hérétiques, lui remontrant que la pureté et la simplicité de la foi catholique était le fondement et la base d'un règne chrétien, et que le moyen de maintenir la paix dans la monarchie, c'était d'y établir la religion et la justice » La suite fit voir combien il avait dit vrai. (*Voyez* ISABELLE, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, etc.) Il reçut, en 1439, le chapeau de cardinal. En 1480, furent nommés les premiers inquisiteurs des inquisitions modernes par une bulle de Sixte IV. Bientôt, en 1482, Torquemada fut du nombre. Des révoltes contre ce tribunal eurent lieu en Catalogne et en Aragon ; les inquisiteurs furent poursuivis, et l'un d'eux, nommé d'Arbuel, fut assassiné. Torquemada ne voyageait lui-même qu'escorté par trois cents familiers. Il mit en usage le *Code* inquisitorial d'Eymerick en y ajoutant quelques articles. On a de lui : | des *Commentaires* sur le décret de Gratien, Venise, 1578, 5 tomes ; | un *Traité de l'église et de l'autorité du pape*, Venise, 1562, in-fol. ; | *Expositio in Psalmos*, Mayence, 1474, in-fol. ; | *De corpore Christi contra Bohemos* ; | *Expositio in regulam S. Benedicti*, Cologne, 1575, in-fol.,

avec le Commentaire de Smaragdue, etc. Ce cardinal mourut à Rome en 1468, à 80 ans, avec la réputation d'un homme habile dans la théologie de l'école et dans le droit canonique.

* TORRE (Alphonse DELLA), savant espagnol, naquit à Pampelune, vers l'an 1460, et passa dans son siècle pour un prodige de savoir. Il était gradué docteur dans le droit civil et canon, possédait les langues anciennes, la philosophie, les mathématiques, etc. La renommée de ses talents parvint aux oreilles de Jean Ier, roi de Navarre, qui lui confia l'éducation du prince Charles son fils, et son héritier à la couronne. Torre remplit avec honneur cette tâche difficile, et écrivit pour son auguste élève un ouvrage intitulé la *Vision agréable*, qui est un excellent traité de politique et de morale. L'auteur, pour s'accommoder au jeune âge du prince qu'il avait sous sa direction, lui présente ses leçons d'une manière agréable, et propre à être gravée profondément dans l'esprit. Il a recours à l'emblème d'un songe où plusieurs grands hommes de l'histoire ancienne et moderne, raisonnant entre eux, offrent des préceptes de politique et de morale. Les vertus y sont personnifiées; et il discute sur le bonheur qui est la récompense de ceux qui suivent leurs inspirations, et sur les remords qui affligent le méchant. Les devoirs d'un prince y sont fortement et sagement tracés; en un mot, ce livre a le mérite d'instruire et d'intéresser. Il fut écrit vers l'an 1440, imprimé à Tolosa en 1489, et à Séville en 1538, in-fol. Quelque temps après, il fut traduit en italien par Dominique Delphini, de Venise, qui se vanta d'en être l'auteur. La marche de cet ouvrage est à peu près celle qu'a adoptée le marquis de Villena, dans son " Conte de Lucanor ", et celle qu'a suivie dans ses " Tombes des Scipions ", le comte Verri. Alphonse Torre est mort en 1478.

* TORRE (Joachim DELLA), en latin *Joachimus Turrianus*, savant dominicain, issu d'une illustre maison de Venise, fut deux fois provincial de son ordre, et, en cette qualité, assista au chapitre général en 1465, et à celui de Venise en 1487; dans ce dernier, il fut promu à la dignité de général. Il gouverna son ordre pendant treize ans avec beaucoup de sagesse, en visita les différentes provinces, et y maintint la discipline religieuse. Il tint trois chapitres généraux; l'un au Mans en 1491, et deux autres à Ferrare en 1494 et 1498. On n'aurait que des éloges à faire de lui, s'il n'eût pas contribué, avec l'évêque Romulino, à la condamnation et à la dégradation du fameux " Savonarole " son confrère. (*Voyez* SAVONAROLE.) Le père della Torre mourut à Rome, le 1er août de l'an 1500, âgé de 84 ans; il avait enseigné dans les monastères de son ordre et dans l'université de Padoue. Il savait cinq langues. Il fit, pour la bibliothèque de son monastère, l'acquisition d'un grand nombre de manuscrits grecs. On lui attribue un traité *De Transcendentibus*, et cinq livres sur la *Physique*, telle qu'on l'enseignait dans ces temps reculés.

TORRE (Philippe DELLA), né à Ciudad de Frioul en 1657, montra beaucoup de goût pour l'étude des monuments de l'antiquité. Il le satisfit à Rome, où il se fixa. Son savoir lui concilia l'estime et la bienveillance des cardinaux Imperiali et Noris, et des papes Innocent XII et Clément XI : ce dernier lui donna,

en 1702, l'évêché d'Adria. Le peu de ressources qu'il avait pour la littérature dans une petite ville ne put diminuer son zèle pour l'étude. On a de lui : | *Monumenta veteris Antii*, 1700, in-4°, livre très-savant ; | *Taurobolium antiquum, Lugduni, anno 1704 repertum, cum explicatione*. Il se trouve dans la "Bibliothèque choisie", tome 17, et dans le "Trésor des antiquités" de Sallengre; | *De annis imperii M. Antonii Aurelii Heliogabali*, 1714, in-4°. La Torre avait les connaissances d'un érudit profond et les vertus d'un évêque. Il mourut en odeur de sainteté en 1717.

* TORRE (Dom Pierre-Louis Della), bénédictin, né à Gênes, le 27 janvier 1689, entra dans la congrégation du Mont-Cassin, le 26 juin 1705. L'année suivante, il prononça ses vœux dans l'abbaye de Notre-Dame de Florence. Il y étudia sous les célèbres dom Ange-Marc Guerini, et dom Verginio Valsecchi. Il professa ensuite la théologie dans les monastères de la congrégation, à Césène, à Parme et à Mantoue, après quoi il alla occuper une chaire de droit canon à Rome, dans le monastère de Saint-Anselme. En 1725, il assista au concile de Latran, assemblé par Benoît XIII, où il fut question de la bulle *Unigenitus*, dont l'exécution y fut ordonnée. En 1728, dom della Torre fut nommé prieur du monastère de Saint-Paul, à Rome. Enfin, son savoir et ses vertus l'élevèrent, en 1751, à la dignité de président général de la congrégation. Le monastère de Florence lui est redevable d'une grande quantité de bons livres, dont il enrichit la bibliothèque conventuelle. Il mourut dans cette ville, le 10 avril 1754. On a de lui : *Vita di san Colombano*, Modène, 1711, réimprimée en 1728, avec des augmentations d'une autre main ; à la tête est une préface où le père della Torre a rangé dans l'ordre chronologique les circonstances de la vie du saint abbé de Luxeuil, qu'il soumet à une critique judicieuse.

* TORRE (François Della), jésuite de Modène, a traduit du français en italien l'"Histoire des révolutions d'Europe, qui eurent lieu pour cause d'hérésie", Venise, 1710, 2 vol. in-4°, sans nom d'auteur. Il mourut à Modène, en 1758, âgé d'environ 95 ans.

* TORRE (Jean-Marie Della), savant physicien, naquit à Rome en janvier 1710, étudia dans le collége Clémentin de Rome, et entra ensuite dans la congrégation des pères Somasques. Ses talents dans la philosophie et les mathématiques lui firent obtenir une chaire dans le collége de Ciudad, dans le Frioul; de là il passa à l'université de Bologne, où il professa avec distinction. Bientôt après, il fut appelé à Naples, pour occuper les chaires de physique et de mathématiques au séminaire archiépiscopal. Le père della Torre avait acquis une grande réputation, et Charles de Bourbon, roi de Naples (depuis Charles III, roi d'Espagne), le nomma en 1754 son bibliothécaire, surintendant de l'imprimerie royale, et conservateur de son musée. Le père della Torre put alors se livrer entièrement à son étude favorite. On lui doit d'excellents microscopes pour observer les phénomènes de la nature. Au moyen du feu, il parvint, après plusieurs années de travail, à fabriquer des feuilles de cristal, qui, appliquées à ses microscopes, leur donnèrent un nouveau degré de perfection. Cette importante découverte fut injustement attribuée à

l'Anglais *Leerwenhok* ; mais un compatriote de celui-ci, Henri Baker, de la société royale de Londres, détrompa le public sur cette fausse assertion. Le père della Torre a perfectionné également plusieurs autres instruments de physique, dont on voit une partie dans le musée de Naples. Il était membre des principales académies d'Italie, et correspondant de celles de Paris, de Londres, de Berlin, etc. Il est auteur des ouvrages suivants : | *Science de la nature générale et particulière*, Naples, 1749, 2 vol. in-4°, Venise, 1750 ; | *Elementa physicæ*, Naples, 1767, 8 vol. in-8°. C'est l'ouvrage qui a le mieux établi la réputation de l'auteur ; | *Histoire et Phénomènes du Vésuve*, Naples, 1755, in-4° ; | *Observations microscopiques*, ibid., 1776 ; | *Lezzioni*, ou *Leçons d'arithmétique*, etc. Le père della Torre se distingue par ses connaissances, par ses vertus et les qualités de son cœur. Il mourut en 1782.

TORRENTIUS (Herman), naquit à Zwol dans l'Over-Yssel, vers le milieu du quinzième siècle, fut professeur de rhétorique à Groningue, et enseigna les belles-lettres dans sa ville natale jusque dans sa vieillesse; il le fit même longtemps étant aveugle. Il mourut vers l'an 1520. On a de lui : | *Des Scolies sur les évangiles des dimanches et fêtes*, Deventer, 1599, in-8° ; | un *Commentaire sur les Géorgiques* de Virgile, Anvers, 1562; | *Dictionnaire historique et poétique*, Paris, 1541. Il a été augmenté successivement par Charles-Etienne et Frédéric Morel. C'est probablement ce dictionnaire qui a amené celui de Moreri ; | les *Hymnes et les proses de l'office de l'église expliqués*, Anvers, 1550, etc. Tous ces ouvrages sont écrits en bon latin.

TORRENTIUS (Lævinius), né à Gand, le 8 mars 1525, alla à Rome, et s'acquit les bonnes grâces des personnes les plus distinguées par leur rang et leurs talents. De retour dans les Pays-Bas, Georges d'Autriche, évêque de Liége, le pourvut d'un riche bénéfice. Il mérita de nouvelles dignités par la manière dont il s'acquitta d'une commission à la cour de Rome, et fut fait successivement chanoine de la cathédrale de Liége, archidiacre et vicaire-général de l'évêque Gérard de Groesbeck. Philippe II le nomma à l'évêché d'Anvers en 1576. Il s'appliqua avec zèle à réparer les maux que l'hérésie avait causés dans son diocèse. En 1594, il fut nommé à l'archevêché de Malines ; mais la mort l'enleva à Bruxelles, le 26 avril 1595, avant d'avoir reçu les bulles. Il laissa aux jésuites, par son testament, sa bibliothèque et de quoi se former un établissement à Louvain. Les occupations de son état ne purent éteindre en lui son goût pour les belles-lettres. On a de lui plusieurs pièces de poésies, qui ont été recueillies sous le titre de *Poemata sacra*, Anvers, 1594, titre qui ne répond pas à ce que le livre contient; car toutes les pièces n'en sont point sacrées. Les poésies de Torrentius ont beaucoup de mérite ; ses odes cependant ne sont point animées de cet enthousiasme qui fait le caractère de ce genre de poésie. Ses *Commentaires* sur Horace et sur Suétone, 1610, in-fol., tiennent un rang parmi ceux des meilleurs philologues.

TORRENTIUS (Jean), peintre, natif d'Amsterdam, en 1589, peignait ordinairement en petit, et mettait dans ses ouvrages beaucoup de force et de vérité. Il aurait pu vivre par son mérite dans un état ai-

sé et avec l'estime des honnêtes gens si son goût pour la débauche et le libertinage de son esprit ne l'eussent perdu. En effet, il faisait des peintures si dissolues, qu'elles furent brûlées par la main du bourreau, en 1640. Il devint aussi auteur d'une hérésie, qui le fit arrêter, et mourir dans la même année dans les tourments de la question.

* TORRES (Louis), célèbre et savant cardinal, archevêque de Mont-Réal, en Sicile, naquit à Rome en 1551, de l'illustre famille de ce nom. Il aimait les lettres et y avait fait de grands progrès. Il était lié avec tous les hommes de son temps qui s'y étaient le plus illustrés, tels que Baronius, Bellarmin, Possevin, le cardinal Frédéric, Borromée, Antoine-Marie Graziani, Jean-Victor Rossi, le Tasse, etc.; et lui-même avait l'esprit assez cultivé et des connaissances assez étendues pour avoir droit à leur estime, sous le rapport du savoir. Il fut nommé archevêque de Mont-Réal en 1588, et, en 1606, créé cardinal du titre de « saint Pancrace », par Paul V, dans sa deuxième promotion. Il gouverna son église avec sagesse et un zèle vraiment pastoral. Il fit, dans son diocèse, à ses propres frais, d'utiles établissements, notamment celui d'un séminaire qu'il dota et qu'il fournit d'une riche et nombreuse bibliothèque. On y conservait un grand nombre de volumes rares et précieux sur différents sujets, les uns imprimés, les autres manuscrits, que le cardinal Torres était parvenu à rassembler de toutes parts avec beaucoup de peine. Il mourut à Rome le 9 juillet 1609, et fut inhumé dans l'église de son titre. On a de lui l'*Histoire de l'Eglise de Mont-Réal*, Rome, 1594, in-4°, publiée sous le nom de *Jean-Louis Lélio*, son secrétaire, mais dont il est constant qu'il est l'auteur, comme le prouve un grand nombre de lettres à lui adressées. Baronius, dans la préface de ses « notes sur le Martyrologe romain », imprimées en 1586, avoue avoir soumis cet ouvrage à l'examen de ce savant cardinal, qui néanmoins alors n'avait guère que trente-quatre ans.

* TORREY (Samuel), naquit dans le Massachussets (des États-Unis de l'Amérique septentrionale) en 1651, prit les ordres dans la religion évangélique, et fut très-instruit dans la théologie. Il devint ministre de Weymouth, place qu'il conserva 50 ans, et se livra à la prédication. Ses mœurs étaient fort simples; il menait la vie la plus sobre, et pourvoyait lui seul à sa nourriture. Torrey possédait un petit champ qu'il avait planté de légumes; il les cultivait lui-même, et en donnait le superflu aux plus pauvres de sa cure. Il était également charitable envers les malades; et, comme il avait des connaissances en médecine, il les soignait, pourvoyait aux dépenses que leur maladie occasionait, leur donnait ensuite de quoi exister pendant leur convalescence, et jusqu'à ce qu'ils eussent recouvré assez de force pour reprendre leurs travaux. Son zèle se montrait partout; il dotait les filles sages, faisait instruire plusieurs enfants que leur pauvreté aurait entretenus dans une entière ignorance, et surveillait à la paix des familles; sa voix en éloignait la discorde, tandis que ses bienfaits y ramenaient le bonheur. C'est ainsi que Torrey, vivant pour les autres, ne s'occupait que du bien de ses semblables, en s'imposant même toute espèce de privations. Il ne lui manquait, pour couronner ses vertus, que les lumières de la

véritable croyance. Ses *Sermons*, qui sont encore fort estimés, furent successivement publiés en 1674, 1682, 1695. Il mourut généralement regretté, en 1707, à l'âge de soixante-seize ans.

TORRICELLI (Jean-Evangéliste), né à Faënza en 1608, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il y fut disciple du P. Benoît Castelli, abbé du Mont-Cassin, qui le fit connaître à Galilée. Ce célèbre mathématicien, ayant vu le *Traité du mouvement* du jeune Torricelli, l'appela auprès de lui à Florence. Galilée étant mort en 1641, Torricelli eut une chaire de professeur en mathématiques à Florence, et il cultiva également la géométrie et la physique. Il perfectionna les lunettes d'approche; il fit le premier des microscopes, avec de petites boules de verre travaillées à la lampe; il inventa les expériences du vif-argent avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire; on attendait de nouvelles merveilles, lorsque la mort l'enleva aux sciences en 1647, à trente-neuf ans. Outre son *Traité du mouvement*, on a de lui : | ses *Leçons académiques*, en italien, in-4°, 1751; | *Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4°. On lui doit, selon toute apparence, la découverte de la pesanteur de l'air, qu'on a vainement tâché d'attribuer à Descartes, et plus vainement encore à Pascal et à Rey (*voyez* ces mots); il est plus certain néanmoins qu'on lui doit la théorie de cette pesanteur, que le tube, qui porte le nom de Torricelli, a fait connaître d'une manière précise et graduée; car, pour la pesanteur de l'air en elle-même, un philosophe a prétendu en enlever en quelque sorte la découverte aux modernes. « On sait aujourd'hui, dit-il, que ce que les anciens appelaient "horreur du vide" est l'effet de la gravité de l'air. Mais qu'est-ce que la gravité en général, sinon l'effort que font tous les corps pour refluer vers le centre commun? Et qu'est-ce qui maintient l'ensemble de l'univers, sinon la gravité? La gravité assure donc la conservation de la nature; et si la nature a une espèce d'horreur de sa destruction, elle a horreur du vide, qui serait un effet nécessaire de la cessation de la gravité. Du reste, il est vrai que les anciens ont paru attribuer "immédiatement" à l'horreur du vide ce qui est l'effet immédiat de la pesanteur de l'air. C'est une erreur qu'il est difficile de justifier; mais elle n'est pas bien grande, comme l'on voit, et ne contredit pas les intentions de la nature.»

*TORRIJOS, général espagnol, né à Madrid, le 2 mars 1791, d'une famille illustre, servit contre les armées de Buonaparte et finit cette guerre de l'indépendance couvert de blessures. A la paix de 1815, Torrijos était brigadier-général. Désigné par Ferdinand VII pour commander en second l'expédition que dirigeait le général Morillo contre la Colombie, il refusa cette mission, sous prétexte qu'il ne voulait pas aller combattre les patriotes d'un autre hémisphère. Plus tard, il fut arrêté à Murcie, où il se révoltait contre le gouvernement de son roi, et ne sortit de sa prison que lors de l'insurrection de Riégo, après 27 mois. Employé depuis 1820 à 1823, tantôt à la tête d'un régiment de la garnison de Madrid, tantôt avec les forces mobiles envoyées en Catalogne par les cortès, tantôt comme général en chef des forces de la Biscaye, il défendit les places de Carthagène et d'Alicante

contre l'armée française, qui le fit prisonnier. Torrijos fut amené en France ; mais il quitta ce pays pour aller en Angleterre, où il se livra à des travaux littéraires. On lui doit la *Traduction* en espagnol des *Mémoires de Gourgaud et de Montholon*. Le gouvernement anglais, informé sans doute des relations qu'il entretenait avec l'Espagne, lui retira sa pension. Ce général, en effet, cherchait à révolutionner l'Espagne, et, quelque temps avant les événements de juillet, il tenta d'entrer dans sa patrie par le midi, tandis que d'autres Espagnols devaient y pénétrer par le nord. A cet effet, il débarqua à Malaga avec trente-neuf de ses compagnons ; mais, cernés par des forces supérieures, ils furent tous faits prisonniers et fusillés deux jours après.

TORRIGIANI, sculpteur florentin, mort vers 1552, dans les prisons de l'inquisition, pour avoir mutilé ignominieusement une statue de la Vierge et de l'enfant Jésus, qu'un seigneur espagnol ne lui avait pas payée à son gré. Ce sculpteur, qui avait d'ailleurs du talent, était, comme nous l'apprend Vassari, un homme extraordinairement vain, violent et emporté ; il est à croire que la dégradation de cette statue a été accompagnée de circonstances odieuses et de quelques blasphèmes proférés dans cet accès de fureur. Cumberland, dans ses "Anecdotes des peintres célèbres d'Espagne", et don Palamino Velasco, dans son "Histoire des peintres, sculpteurs et architectes espagnols", n'ont pas jugé convenable de faire cette observation, que l'équité et la vérité historiques semblent demander.

* TORSELLINO (Horace), en latin *Tursellinus*, et en français "Turselin", célèbre jésuite italien, naquit à Rome, en 1545. Il était autrefois très-connu en France sous ce dernier nom dans les colléges, à cause des *livres classiques* dont il est l'auteur, et qui alors y étaient fort en usage. (*Voyez* TURSELIN.)

* TORTI (François), un des plus celèbres médecins de l'Italie, naquit à Modène, le 30 novembre 1658, d'une famille distinguée dans la bourgeoisie. Après avoir étudié les belles-lettres et la philosophie, il suivit pendant trois ans les cours de droit, et sembla vouloir se consacrer au barreau ; mais il préféra la médecine, où il acquit bientôt une réputation méritée. Invité successivement, et par le roi Victor-Amédée (en 1717), d'accepter une chaire à Turin, et par l'université de Padoue, qui lui offrait de considérables émoluments, il refusa tous ces avantages pour consacrer ses talents à sa patrie. Il y jouissait d'une considération générale, et son souverain, le duc de Modène, l'admit à son service, et lui fit une riche pension. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : | *Dissertatio epistolaris circa mercurii motiones in barometro*, Modène, 1675, in-8° ; | *Synopsis libri cui titulus Therapeutice specialis*, ibid., 1709 ; | *Specialis therapeutice ad febres quasdam perniciosas lethales, una china china peculiari sanabiles*, Modène, 1712, in-8° ; | *Ad criticum dissertationem de abusu chinæ chinæ responsiones*, ibid., 1715, in-4°. Ce savant médecin mourut le 15 février 1741, âgé de quatre-vingt-trois ans.

TORY (Geoffroy), imprimeur à Paris, natif de Bourges, et mort en 1550, avait d'abord été professeur de philosophie au collége de Bourgogne, à Paris. Il contribua beaucoup à perfectionner les caractères

d'imprimerie. Il donna sur la proportion des lettres, et sous le titre de *Champ Fleury*, Paris, 1529, in-4°, et depuis in-8°, sous un autre titre, un livre, qui fut très-utile aux typographes. Il est encore auteur d'une *Traduction* des Hiéroglyphes d'Horus-Apollo, in-8°, et d'un ouvrage intitulé : *Ædiloquium*, *seu digesta circa Ædes adscribenda*, in-8°.

* TOSCA (Thomas-Vincent), docteur en théologie et supérieur de la congrégation de Saint-Philippe-de-Néri, était né à Valence en Espagne. Il jouissait d'une grande réputation de science, et fut plusieurs fois vice-recteur de l'université de cette ville. Il passait pour habile mathématicien; mais c'était surtout par la profondeur de ses connaissances en théologie qu'il était distingué. Il prenait parmi ses titres celui d'examinateur synodal de l'archevêché de Valence. A un jugement sûr, à une grande pénétration d'esprit, il joignait une rare modestie et toutes les vertus d'un excellent religieux. On a de lui : | un *Cours de philosophie* en latin, imprimé en 1721. Il ne lui donne que le titre d'*abrégé*, quoiqu'il soit en 5 vol. in-8°. | La *Vie de la vénérable mère Josèphe-Marie de Santa Inez, religieuse déchaussée du couvent de la Conception de la Vierge*, etc., 1715, en espagnol; | un *Abrégé de théologie*, qu'il avait fort avancé, mais qu'il n'eut pas le temps d'achever. Il avait donné en 1734 une *Ichnographie*, selon les lois de l'optique, qui eut le suffrage des savants; on a aussi plusieurs *Lettres* de lui parmi celles de ' Gregorio Mayans ', Valence, 1705, in-4°. Il écrivait avec pureté et facilité. Il mourut le 17 avril 1725, âgé de soixante-onze ans.

* TOSCAN (Georges), l'un des onservateurs du Jardin du Roi, né à Grenoble en 1756, mort à Paris le 12 décembre 1826, publia : | *Histoire du lion du muséum et de son chien*, 1795, in-8°; | avec Amaury Duval, *Voyage dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins*, traduit de l'italien de Spallanzani, 1796, réimprimés en 1800, 6 vol. in-8°, avec des notes de Faujas de Saint-Fond; | *Mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une bibliothèque au jardin des plantes*, in-8°; | *L'Ami de la nature* ou *Choix d'observations sur divers objets de la nature et de l'art*, 1790, in-8°. Il a été aussi un des rédacteurs de la *Décade philosophique*. Barbier lui attribue la *Musique de Nepté*, *aux mânes de l'abbé Arnaud*, 1790, in-8°.

* TOSCANELLA (Horace), littérateur distingué du seizième siècle, ainsi appelé du nom de sa patrie, bourg dans le diocèse de Viterbe, était très-instruit dans les belles-lettres, possédait à fond le latin, et enseigna les humanités à Bologne, à Pavie et à Venise. Il avait aussi beaucoup de talent pour la poésie, et était en même temps un excellent critique. On a de lui : | une bonne *Traduction* des Œuvres de Quintilien, Venise, 1567, 1584; | *Dictionnaire latin et italien* (oublié aujourd'hui), Venise, 1568; | *Observations sur les ouvrages de Virgile*, ibid., 1568; | *Recueil des beautés de Roland le Furieux* de l'Arioste, ibid., 1574; | Cinq *Discours*, qui roulent sur différents sujets littéraires, ibid., 1575; | plusieurs *Poésies* imprimées à différentes époques, etc., etc. Toscanella mourut à Venise en 1572, dans un âge assez avancé.

* TOSCANELLI (Paul), physicien, géographe et astronome florentin, vivait dans le quinzième siècle, e jouissait d'une grande réputation·

Lors du fameux problème discuté en Portugal, sur la possibilité de trouver les Amériques, après avoir consulté sur ce point divers géographes, dont les opinions étaient ou négatives ou incertaines, le roi chargea le chanoine Ferdinand Martinez de se rapporter en dernier lieu à l'avis de Toscanelli. Cristophe Colomb lui écrivit en même temps, et c'est à lui que l'on remit la réponse de Toscanelli, dans laquelle il ne nie pas la possibilité de trouver l'Amérique, et il y parle de l'île Antilia, dont l'existence a été mise en doute par le géographe Buache, dans son mémoire lu à l'Institut en 1802. Buache croit que l'Antilia de Toscanelli ne peut représenter aucune partie de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, on suppose que Colomb, lorsqu'il entreprit son premier voyage des Indes sous les auspices de la reine Isabelle de Castille, donna le nom d'*Antilles* aux îles de cette nouvelle partie du monde, en mémoire de l'Antilia de Toscanelli. La réponse de ce géographe est datée du 25 juin 1474; elle se trouve dans l'ouvrage *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino*, du jésuite Ximenez, ainsi que dans une *lettre* du Portugais Barros, écrite aux auteurs du Journal des savants en 1758. Toscanelli fut l'auteur du *gnomon de Sainte-Marie-Novella* de Florence, élevé en 1457, afin de déterminer les solstices et de fixer par ce moyen les fêtes de l'Eglise romaine. Ce *gnomon*, d'après les instances de la Condamine, qui estimait d'ailleurs les talents de l'auteur, a été perfectionné dans le siècle dernier. Toscanelli a écrit plusieurs ouvrages dont les manuscrits, à ce qu'on assuré, se conservent dans la bibliothèque Magliabecchiana de Florence. Il mourut vers l'an 1490.

TOSCANO (Antoine), c'est le nom d'un riche propriétaire calabrois résidant à Reggio, et qui se fit remarquer par la chaleur avec laquelle il propagea les principes de la révolution française. Il entretenait à force d'argent les troubles dans sa patrie, et était en correspondance avec les agents français de Naples, et les hommes les plus turbulents de cette ville. Sa maison était devenue le rendez-vous des principaux factieux de la Calabre, qu'il invitait par ses discours à ne garder aucune mesure. Lors de la contre-révolution de Naples en 1799, les troupes du cardinal Ruffo étant entrées dans la Calabre, Toscano pensa à sa sûreté personnelle. Il quitta son pays, se mit à la tête de plusieurs de ses compatriotes qui partageaient ses opinions, et vola au secours des républicains. Arrivé à Naples, comme il avait sous ses ordres une foule d'hommes déterminés, on lui confia la défense du château de Villiema. Il s'y vit bientôt attaqué par presque toutes les forces du cardinal qu'il tint long-temps en échec. Après avoir résisté à plusieurs assauts, voyant dans le dernier les troupes royales pénétrer de toutes parts dans le fort, tandis qu'il était couvert de blessures, il n'écouta alors que sa rage et le désir de se venger. Il se traîna, comme il put, au magasin à poudre, y mit le feu, et dans un instant il fut enseveli sous les ruines avec les vainqueurs et les vaincus.

TOSCHEL (Anne), abbesse du monastère des bénédictines à Riga, s'est signalée dans le temps que la secte de Luther et de Calvin portait la désolation dans les monastères. Bucelin, dans ses *Annales bénédictines*, fait un grand éloge de cette abbesse, et rapporte des preuves étonnantes de sa fermeté, et du cou-

rage avec lequel elle défendit ses religieuses contre des hérétiques licencieux et corrompus. Elle mourut en 1582, âgée de cent-trente ans, terme où elle parvint par sa sobriété, la pureté de ses mœurs, le calme et les charmes de la vertu. *V.* HAASECH.

*TOSCHI (Dominique), cardinal, que quelques auteurs ont appelé improprement *Tusco*, né en 1535 à Castellarano, diocèse de Reggio, mort en 1620, étudia la jurisprudence à Rome, où, tout en éclairant son esprit, il était obligé de pourvoir à son existence. Il obtint le siége épiscopal de Tivoli en 1595, revint ensuite à Rome en qualité de gouverneur de la ville, fut décoré de la pourpre par Clément VIII en 1599, et fut sur le point d'être proclamé pape en 1605, après la mort de Léon XI. Toschi mit la dernière main à ses livres de droit civil et de droit canonique, et les dédia même au pape Paul V, qui avait obtenu à sa place les suffrages du conclave. Il ne faut pas oublier surtout la protection active qu'il accordait aux jeunes gens studieux et sans fortune, les aidant de ses secours et de ses conseils, et ne rougissant pas de leur rappeler qu'il était le fils d'un pauvre notaire de village. On a de lui : *Practicæ Conclusiones juris*, Rome, 1605-08, 8 vol. in-fol.; Francfort, 1612; Venise, 1617; Cologne et Anvers, 1620; Lyon, 1634 et 1661; | *Tractatus de jure statuum in imperio romano*, Francfort, 1620, in-4°; | *Theologicarum quæstionum, ac tractationum omnium.... Series*, Bologne, 1665, in-4°. (*V.* pour plus de détails TIRABOSCHI et la *Bibliot. modenese*.)

*TOSELLI (Bernard), capucin, naquit à Bologne, le 17 décembre 1699, et fut élevé dans le collége "Pannolini". Il n'avait que seize ans lorsque le désir lui vint de se faire religieux. Il choisit l'ordre des capucins et en prit l'habit dans le couvent de Césène. Il quitta alors son nom de *Florian* pour celui de *Bernard*. Après avoir fini ses cours et y avoir donné des preuves de son talent, il fut chargé de professer, et exerça cet emploi dans divers couvents de son institut. Cette occupation et les supériorités qu'on lui confia par la suite, n'absorbaient pas tellement son temps qu'il n'en trouvât encore pour se livrer à la prédication et à la composition de différents ouvrages. On a de lui : | *Manuale confessariorum ordinis capucinorum*, Venise, 1737. Il en fut fait dans la même ville, en 1745, une autre édition avec des augmentations; | *Institutio theologica juxta omnia fidei dogmata*, etc., Venise, 1746, 4 vol. in-4°; | *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum Sancti Franscici capucinorum retexta*, Venise, 1747; | *Lettera del maresciallo Keit sopra il vero timor della morte e lo spavento d'un' altra vita.... rifutata* etc., *aggiuntavi un' ammonizione contra altri simili libri*, Bologne, 1766. Le père Toselli mourut à Bologne, le 19 février 1768, dans sa soixante-huitième année. Ses frères, célèbres graveurs, firent frapper une médaille pour honorer sa mémoire.

TOSTAT (Alphonse), célèbre docteur de Salamanque, né en 1400 à Madrigalejo, devint évêque d'Avila, fut employé dans les affaires les plus importantes de l'Eglise et de l'état, parut avec éclat au concile de Bâle, et mourut en 1454, à cinquante-quatre ans. On a de lui : | des *Commentaires* sur la Chronique d'Eusèbe, Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol.; | de longs *Commentaires* sur l'Octateuque, les Livres des Rois, et les Paralipomènes, et sur l'Evangile de saint Mathieu; | *Traités* de la *très-*

sainte Trinité, de l'*Enfantement virginal*, de la *bonne Politique*, etc. Tous ses ouvrages furent imprimés à Venise, 1596, en 15 vol. in fol.; à Cologne, 1612, en 17 vol. in fol.: ils sont écrits avec ordre et avec clarté, et décèlent une érudition prodigieuse. Bellarmin en parle avec de grands éloges, et appelle l'auteur une " merveille du monde ". On estime surtout les diverses réponses qu'il oppose aux Juifs, et la manière dont il détruit les rêveries des rabbins. Il faut convenir cependant que sa critique est quelquefois en défaut, et que la solidité de son jugement ne répond pas toujours à l'étendue de ses connaissances. On lui fit cette épitaphe:

Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne.

TOTILA, dit aussi *Baduilla*, roi des Goths, en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'Evaric, vers 541. Son courage éclata contre les troupes de Justinien, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées. Il se rendit maître de toute la basse Italie, et des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Son entrée dans Naples ne fut pas marquée par des barbaries comme on devait s'y attendre, mais par des actes de clémence et de bonté. Comme la faim avait épuisé les forces des assiégés et qu'il était à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout-à-coup de la nourriture, il mit des gardes aux portes pour les empêcher de sortir; et, après avoir distribué lui-même des vivres avec une sage économie, il leur permit d'aller où ils voudraient. Il tourna ensuite ses armes vers Rome, qu'il prit en 546, et qu'il traita avec beaucoup moins de douceur que Naples: il la livra au pillage. Les sénateurs et les plus riches citoyens furent obligés d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. Rusticienne, femme du célèbre Boëce, qui avait distribué tous ses biens aux pauvres durant le siége, fut réduite à cette extrémité. Totila quitta Rome, qu'il ne pouvait garder, et fut défait par Bélisaire en se retirant; mais dès que ce général eût été rappelé à Constantinople, Totila assiégea Rome de nouveau, et y entra par stratagême, en 549. Justinien envoya contre lui Narsès qui le rencontra au pied de l'Apennin. La bataille s'engage, et quelques soldats de l'armée impériale ayant rencontré Totila, un d'entre eux lui porta un coup de lance, dont il mourut peu de jours après, l'an 552, après onze ans de règne. Ce prince avait du courage, de la hardiesse et de l'activité, et, ce qui est bien plus précieux, autant d'amour pour le genre humain que pouvait en avoir un Goth et un conquérant. Il respectait les vertus chrétiennes et les hommes qui les pratiquaient. Instruit des œuvres et des lumières de saint Benoît, il lui envoya un jour son écuyer revêtu des ornements royaux; mais le saint ne prit pas le change, et dit à l'écuyer que cet habit ne lui convenait pas. Totila témoigna la plus grande considération au saint fondateur, qui lui prédit plusieurs choses, et, entre autres, le temps de sa mort.

TOUBEAU (Jean), imprimeur, naquit à Bourges, où il exerça sa profession, et s'y distingua par ses lumières autant que par sa probité. Il avait fait d'excellentes études et, de concert avec son fils, Antoine Toubeau, qui suivit l'état de son père, il composa l'ouvrage intitulé: *Institutions consulaires*, ou *Principes de la jurisprudence commerciale*, ouvrage qui a eu plusieurs éditions. Jean est mort dans sa patrie, en 1685.

TOUCHE (La), Français réfugié en Hollande, vivait encore au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui une excellente grammaire, intitulée, l'*Art de bien parler français* ; elle est utile aux étrangers, parce que l'auteur y relève les fautes particulières à différentes nations dans la manière de prononcer la langue française.

* TOULAN (François-Adrien), né à Toulouse en 1761, s'établit à Paris comme marchand de musique, et se jeta avec ardeur dans la révolution. Placé au nombre des commissaires chargés de surveiller les prisonniers du Temple, il fut touché des vertus de Louis XVI, et travailla avec Cléry à adoucir la captivité de ce prince et de sa famille. Ce fut lui qui conçut le hardi projet de faire évader Louis XVII et les princesses. Il s'entendit pour cela avec le chevalier de Jarjayes, et détermina le commissaire Lepitre à s'engager dans l'entreprise ; les irrésolutions de ce dernier firent par la faire manquer. Toulan voulait du moins sauver la reine, mais cette princesse ne voulut pas se séparer de ses enfans. Devenu suspect par ses conférences avec l'auguste prisonnière, il fut arrêté, parvint cependant à s'évader, et se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il resta caché pendant six mois dans la baraque d'un écrivain. Sa femme ayant demandé, sous son véritable nom, un passeport pour cette ville, on soupçonna que son mari devait y être. Il fut découvert, arrêté par ordre du comité de sûreté générale, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 30 juin 1794. (*Voyez* pour plus de détails " le Précis des tentatives qui ont été faites pour arracher la Reine à la captivité du temple, " in-8° ; et les " Mémoires historiques sur Louis XVII ".)

* TOULONGEON (François-Emmanuel, vicomte DE), député aux états-généraux, etc., naquit en 1750, à Champlitte, en Franche-Comté, dont ses ancêtres étaient seigneurs. Il fit de fort bonnes études et embrassa, très-jeune encore, l'état militaire ; il s'y distingua, et il était colonel de chasseurs à l'époque de la révolution. Elu en 1789 député aux états-généraux par le bailliage d'Aval, il fut des premiers de son ordre qui passèrent à la chambre du tiers-état. En 1790, il proposa d'offrir en même temps à la sanction du roi la déclaration des droits, les articles constitutionnels, et le décret qui lui accordait des subsides comme un moyen propre de l'obtenir. Il invoqua, le 12 avril, l'ordre du jour sur la proposition tendante à déclarer la religion catholique dominante. Il était intimement lié avec Necker, défendit constamment les opérations de ce ministre et quand celui-ci fut arrêté à Arcis-sur-Aube, il contribua à lui faire rendre la liberté. Il réclama contre l'insertion de son nom sur la liste du club monarchique, et continua à parler sur différentes matières jusqu'à la clôture de la session. Il sut échapper aux persécutions sous le régime de la " terreur. " En 1797 il fut nommé membre de l'Institut, et en 1802 il entra au corps législatif, où il fut réélu en 1809. Frappé d'un coup d'apoplexie, il mourut à Paris, le 23 décembre 1812, âgé de soixante-trois ans. On a de lui : | une *Traduction* des Commentaires de César ; | une *Histoire de la révolution française*.

TOULOUSE-LAUTREC (Le comte DE), naquit vers l'an 1755, entra au service, et fut élu en 1789, par

la noblesse de la sénéchaussée de Castres, député aux états-généraux. Il se rendit à Toulouse en mai 1790; et des malveillants l'ayant accusé de chercher à exciter une contre-révolution, il fut arrêté par ordre de la municipalité. Il trouva de zélés défenseurs dans son ami le comte d'Ambly, et dans Robespierre lui-même, qui obtinrent sa liberté. Attaché à la monarchie, il la défendit de tout son pouvoir contre les attaques des factieux, soutint deux députés corses dénoncés par Mirabeau. En 1791 il réclama en faveur du maréchal de Custines, et demanda, mais inutilement, qu'il fut traité comme le maréchal de Broglie. S'étant retiré en Espagne après la session, il devint comme le chef des émigrés qui se trouvaient dans ce royaume. De là il parait certain qu'il avait cherché à mettre en insurrection les provinces méridionales, ainsi qu'il est prouvé par sa correspondance avec un ancien garde du corps, laquelle fut interceptée en 1792. Il passa en Russie en 1795, y prit du service, se rendit ensuite à Berlin et à Vienne, avec un congé. De retour dans la première de ces capitales, il y vit inopinément arrêté, à la demande d'un banquier nommé Josic, qui prétendait que le comte lui avait vendu des assignats faux. L'envoyé de Russie, et tous les émigrés réclamèrent contre l'indignité de cette accusation, et au bout de quelques jours le comte d'Alopéus arriva avec l'ordre de lui rendre la liberté. Il n'était plus temps : le comte de Toulouse, croyant que son honneur était à jamais flétri, s'était déjà tué d'un coup de pistolet. Avant de mourir il avait écrit des lettres pleines de noblesse et de dignité à l'impératrice de Russie, au roi de Prusse et à sa famille.

* TOUQUET (Nicolas), ex-colonel, et libraire, un instant célèbre par ses éditions économiques de Voltaire et de la charte, mourut en mars 1834, âgé de cinquante-quatre ans, à Blankenberg, près Ostende (Belgique), où il s'était retiré depuis sa faillite.

* TOUR (Georges DE LA), professeur de botanique dans l'université de Padoue, mort en 1688, à quatre-vingt-un ans, est connu par deux ouvrages recherchés : | une Histoire des Plantes sous ce titre : *Dryadum, Hamadryadum, Chloridisque Triumphus*, Padoue, 1685, in-folio; | *Catalogus plantarum horti Patavini*, 1662, in-12.

* TOUR (Simon DE LA), jésuite, naquit à Bordeaux en 1697, mort en 1769 à Besançon, où il s'était réfugié lors de la suppression de son ordre, avait été instituteur du prince de Conti, principal du collége Louis-le-Grand, et procureur général des missions étrangères. Il est surtout connu par cette lettre dans laquelle Voltaire se plaît à lui retracer les talents et les vertus de ses anciens maîtres, partout attaqués.

* TOUR (Pierre-François DE LA), 6e supérieur général de l'Oratoire, né à Paris en 1653, mort en 1733, professa d'abord les belles-lettres dans plusieurs colléges de sa congrégation, devint directeur, puis supérieur du séminaire de Saint-Magloire, et fut élu en 1696 supérieur général de l'Oratoire, grâce à la protection de Bossuet, de Letellier et du cardinal de Noailles, qui estimaient ses talents, son érudition et sa rare prudence. Il prévit les troubles qui devaient résulter de la bulle *Unigenitus*, proposa, pour les prévenir, des mesures énergiques qui ne furent pas adoptées, et prit une

très-grande part à l'accommodement de 1720. Honoré de la confiance des plus grands magistrats, entre autres du chancelier d'Aguesseau, et comme confesseur, de celle de madame de Montespan, des princes de Condé et de Conti, et d'autres illustres pénitents, il refusa l'évêché d'Evreux sous Louis XIV, et l'administration de l'archevêché de Rouen, sous la régence. On n'a imprimé de lui que quelques " Lettres " circulaires pour la convocation des assemblées triennales de sa congrégation.

* TOUR (Etienne-Jean-Baptiste), fut pourvu en 1788 de l'évêché de Moulins, dont il ne put prendre possession, fut nommé, en 1817, à l'archevêché de Bourges, sacré en 1819, et mourut en 1820, dans cette ville, à l'âge de 70 ans.

* TOUR (Jean-Baptiste BONAFFOS DE LA), jésuite, né en 1712, à Montréal, diocèse de Carcassonne, où il mourut en 1777, professa d'abord dans plusieurs colléges, et après la suppression de son ordre, se consacra aux missions dans les provinces méridionales de la France, où il s'acquit la réputation d'un grand prédicateur. On a de lui: *Cantiques ou Opuscules lyriques sur divers sujets de piété*, souvent imprimés in-12 et in-8°, et dont Barbier cite deux éditions, Toulouse, 1755, in-12, sans la musique, et 1768, in-8°, avec la musique.

* TOUR (Bertrand DE LA), prédicateur et fécond écrivain, né vers 1700 à Toulouse, mort en 1780, doyen du chapitre de Montauban, s'était d'abord consacré aux missions étrangères et avait été doyen du chapitre de Québec, et conseiller-clerc au conseil supérieur de cette ville. De retour en France, il devint l'un des plus fermes appuis de l'académie de Montauban, y fonda des prix de littérature et d'agriculture, etc., et, ce qui vaut mieux, laissa, par testament, une somme dont le revenu devait être employé à doter chaque année deux filles pauvres de sa paroisse. Il était curé de Saint-Jacques. On a de lui : | *Apologie de Clément XIV*, in-12; | *Réflexions morales, politiques, historiques et littéraires sur le théâtre*, in-12, d'abord en sept volumes puis étendues jusqu'à vingt.

TOUR D'AUVERGNE (Henri DE LA), duc de Bouillon et prince de Sedan, né en 1555, servit d'abord Charles IX au siége de la Rochelle en 1573, embrassa ensuite la religion prétendue réformée, fit soulever en faveur des protestants plusieurs places de Périgord en 1575, et s'attacha au parti du duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Touraine. Fait prisonnier par les Espagnols près de Cambray, en 1581, il ne recouvra sa liberté que trois ans après. Henri IV le laissa en Guyenne, en 1585, pour s'opposer aux forces des catholiques, et se servit de lui l'année suivante à la bataille de Coutras, et au siége de Paris en 1590. Il fut fait maréchal de France en 1592, et continua à servir. Il se brouilla ensuite avec Henri IV, et vécut dans une espèce de retraite jusqu'à sa mort en 1623. On a de lui des *Mémoires contenant ce qui s'est passé de son temps, depuis le commencement du règne de Charles IX jusqu'au siége de Monségur en Auvergne*, Paris, 1666, in-12. Ces mémoires commencent en 1560 et finissent en 1586. On y trouve beaucoup de particularités curieuses des règnes de Charles IX et de Henri III. Marsolier à écrit l' " Histoire du duc de Bouillon ", Paris, 1718, trois volumes in-12. C'est plutôt l'histoire du temps.

TOUR D'AUVERGNE (Frédéric DE LA), duc de Bouillon, frère aîné du vicomte du Turenne, porta d'abord les armes avec distinction pour le prince d'Orange, contre les Espagnols, puis s'attacha au service de la France, en 1635. Ce royaume était alors rempli de mécontents, le duc de Bouillon se laissa entraîner au torrent, et contribua beaucoup à la victoire qu'ils remportèrent au combat de la Marfée. Réconcilié avec la cour, il fut nommé lieutenant général de l'armée d'Italie; mais ayant été accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars, il fut arrêté à Cassal, et n'obtint sa liberté qu'en cédant sa souveraineté de Sedan. L'espoir de la recouvrer peut-être le rengagea bientôt après dans la guerre civile, sous la régence de la reine-mère. Il devint l'âme de son parti. Soit dégoût, soit amour du repos, il mit bas les armes au bout de quelque temps, et fit sa paix avec le roi, qui, en échange de Sedan, lui donna en propriété les duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierry, les comtés d'Auvergne et d'Evreux, etc. Il mourut l'an 1652, dans sa 48e année. Un de ses fils est connu sous le nom de cardinal de BOUILLON. (*Voyez ce mot.*)

TOUR-DU-PIN (Jacques-François-René DE LA), né en Dauphiné en 1721, abbé d'Ambournay et grand-vicaire de Riez, se signala de bonne heure dans la chaire. Il prêcha l'avent à la cour en 1755. Son action était noble et affectueuse. Elle aurait eu plus de dignité peut-être, s'il y était entré moins de jeu; mais c'était le ton de l'auteur. Il avait commencé à publier ses *Panégyriques*, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta au mois de juin 1765, à quarante-quatre ans. Ses *Sermons* sont en quatre volumes et ses *Panégyriques* en deux. Son style ne manque ni d'élégance ni de brillant; mais ces qualités se font peut-être trop sentir. Il emploie trop souvent l'antithèse. Ses applications de l'Ecriture sont ingénieuses, mais elles ne sont pas toujours justes.

* TOUR-DU-PIN-GOUVERNET (Jean-François, comte DE LA), naquit à Grenoble en 1728. Il embrassa la carrière des armes, s'y distingua par ses talents et sa valeur, et il était lieutenant général lorsque la noblesse de Saintes le nomma, en 1789, député aux états généraux. Il passa avec la minorité de son ordre à la chambre du tiers, parla avec éloquence sur différents sujets, et fut, dans cette même année, appelé au ministère de la guerre. En faisant part, le quatre août, à l'assemblée, de sa nomination, il protesta de son attachement à ses décrets : quelques jours après, il présenta un plan pour l'organisation de l'armée. L'enlèvement du Muscard, sous-officier au régiment de Vivarais, accusé d'insubordination, causa beaucoup de discussions dans l'assemblée : le ministre fut dénoncé comme un des principaux auteurs de cet événement; mais le côté gauche prit sa défense, en le déclarant ami de la révolution. Cependant l'insubordination des troupes allait toujours croissant; les chefs et le ministre lui-même ne pouvaient ni prévoir ni arrêter l'insurrection qui éclatait dans plusieurs régiments. Le comte de la Tour-du-Pin s'en plaignit à l'assemblée, mais sans aucun succès. Il lui annonça, le 29 août, les mouvements des Autrichiens vers les Pays-Bas. Compris dans l'accusation portée contre les autres ministres, il fut déclaré avoir perdu la confiance de la nation. Il demanda sa démission, et fut remplacé le

16 novembre par M. Duportail. S'étant rendu suspect aux jacobins, il fut arrêté le 6 mai 1793, et ne recouvra sa liberté que pour être de nouveau mis en prison le 31 août. Il fut appelé en témoignage dans le procès de la reine, et il eut le noble courage de faire l'éloge de cette princesse, et d'avoir pour elle, devant ses accusateurs et ses juges, tout le respect et les égards qu'il devait à son rang et à ses malheurs : ce fut son arrêt de mort. Peu de jours après il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 28 avril 1794, à l'âge de soixante-six ans.

*TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (Louis-Pierre DE LA), mort en 1737, fut évêque de Toulon, et y rivalisa de zèle et de charité avec Belzunce dans la peste qui ravagea la Provence en 1720.

* TOUR-DU-PIN-MONTAUBAN (Hector DE LA), fils puîné de René de La Tour-du-Pin-Gouvernet, et père de René de La Tour-du-Pin-Montauban, fut le chef des protestants du Dauphiné au commencement du 17e siècle, se soumit en 1626, remit les places de Mévouillon et de Soyans, et reçut de Louis XIII le grade de maréchal-de-camp et cent mille livres avec le gouvernement de Montélimart.

* TOUR-EN-VOIVRE (VAINCHELIN LA), naquit en 1364. Il était fils de Jean de la Tour-en-Voivre et de Marguerite de Conflans, et descendait de sire Geoffroy de la Tour, chevalier armé d'Horville, et seigneur de la Tour-en-Voivre en 1224, dont le frère et l'oncle étaient chanoines du grand chapitre de Trèves. Vainchelin fut un des plus braves guerriers de son temps. Dès sa première jeunesse, il suivit la carrière des armes, et en 1404 il fit la guerre à la ville de Verdun. Il était d'un caractère entreprenant et audacieux, et s'étant dirigé vers la ville de Constance, avec son frère Henri, il y enleva les députés du roi de France, qui étaient venus assister au concile. Cette action téméraire fut punie par l'excommunication que lança contre lui le concile. Mais Vainchelin était ce qu'on appelle de nos jours " un esprit fort "; aussi il sembla d'abord mépriser l'anathème; mais il fut contraint ensuite de demander son absolution, et obtint de rentrer dans le sein de l'Eglise. Il était très-lié avec son frère, et prit comme lui une part aux troubles de sa province. Il fit un traité d'alliance, le 20 novembre 1431, avec le seigneur de Commercy, Robert de Saarbruck, contre le duc de Luxembourg, Evrard de la Marche et autres. La forme de ce traité peignait les mœurs du temps. Après avoir juré de l'observer « sur le propre corps de notre seigneur Jésus-Christ Benoist et consacré par bouche de prêtres et corporellement, visiblement veu, démontré devant eux, etc. Condamne ceux qui y manqueraient à mille francs d'or, et les déclare fauxmannaux, parjures, traîtres, déloyaux, foymentis, déshonorés de tous honneurs en tous lieux et en toutes cours de seigneurs, etc. » Vainchelin mourut vers l'an 1440.

* TOUR-EN-VOIVRE (Le chevalier Henri LA), naquit vers l'an 1365, et était bailli de Vitry, seigneur de Pierrefont, Paucy, Balaicourt et Jean-de-Lise. Il se distingua dans les armes, fut écuyer de Jean-le-Bon, duc de Bourgogne, et ensuite de Robert duc de Bar. Il alla attaquer la ville de Verdun en 1404, et s'unit à son frère Vainchelin et à Charles de Deuilly, maréchal de Lorraine, pour effectuer une entreprise

aussi difficile qu'audacieuse. Ils allèrent sur les confins du Barrois attendre les députés du roi de France (avec lequel ils étaient en guerre), qui revenaient du concile de Constance. C'étaient les évêques d'Embrun et de Carcassonne, et les membres de l'université de Paris et d'Orléans. Ils les firent tous prisonniers, et Henri les fit renfermer dans sa forteresse de Sancy. Le concile, indigné de cet attentat, excommunia les trois seigneurs. Le château de Sancy fut bientôt assiégé par les ducs de Lorraine et de Bar, accompagnés par les habitants de la ville de Metz, qui s'en emparèrent et le détruisirent. Le concile adressa ses remercîments aux deux princes, par une lettre du 14 des "Calendes" d'octobre 1415, et écrivit en même temps à Jean, duc de Bourgogne, et à Conrade, évêque de Metz, pour les engager à poursuivre les excommuniés. Sur ces entrefaites Henri de la Tour, pour se venger de la destruction de sa forteresse de Sancy, vint fondre sur le Val de Metz, se rendit maître de Sey et de Moulins, et mit tout à feu et à sang. Les Messins n'étaient plus en bonne intelligence avec le duc de Lorraine, et n'avaient aucune défense à opposer aux armes de Henri. Ils demandèrent la paix; il la leur accorda, et s'engagea même à faire la guerre pour eux, moyennant de fortes contributions. Il fit un pareil traité, en 1420, avec la ville de Verdun, qui, ayant besoin d'un défenseur aguerri, le nomma son gouverneur. Les habitants avaient aussi détruit son château de Balaicourt; ils lui payèrent, en indemnité, une somme annuelle. Henri acquit une grande réputation par son activité, sa valeur et son intelligence dans le métier des armes qui était son unique élément. Ses exploits, et les traités qu'il conclut avec ses voisins, lui acquirent beaucoup de richesses. Il mourut en 1449. Ses descendants existent encore dans les la Tour-en-Voivre, Jean-de-Lise, famille chapitrale de Lorraine.

TOURNEFORT (Joseph Pitton de), né à Aix en Provence, l'an 1656, d'une famille noble, se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes. Quelquefois il manquait à sa classe pour aller herboriser à la campagne, et pour étudier la nature au lieu de la langue des anciens Romains. Ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais la mort de son père, arrivée en 1677, le laissa entièrement maître de suivre son inclination. Il profita aussitôt de sa liberté, et parcourut, en 1678, les montagnes du Dauphiné et de la Savoie. En 1679, il alla à Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'anatomie et la médecine. Un jardin des plantes établi dans cette ville par Henri IV, lui fut d'un grand secours. De Montpellier, il passa aux Pyrénées, où il fut dépouillé deux fois par les miquelets espagnols, sans que ces accidents pussent diminuer son ardeur. Les rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnaient de toutes parts, s'étaient changés pour lui en une magnifique bibliothèque, où il avait le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandait. Un jour une méchante cabane où il couchait, tomba tout-à-coup. Il fut deux heures enseveli sous les ruines, et y aurait péri si on eût tardé encore quelque temps à le retirer. Il retourna à Montpellier à la fin de 1681, et de là il alla chez lui à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu'il avait ramassées de Provence, de

Languedoc, de Dauphiné, des Alpes et des Pyrénées. Fagon, premier médecin de la reine, l'appela à Paris en 1683, et lui procura la place de professeur en botanique au Jardin royal des plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande et en Angleterre. Il trouva partout des amis et des admirateurs. Hermann, professeur de botanique à Leyde, voulut lui résigner sa place et, pour l'engager à l'accepter, il lui fit entrevoir une pension de 4,000 livres des états-généraux. Mais Tournefort préféra sa patrie à des offres si flatteuses. La France ne fut pas ingrate; l'académie des sciences lui ouvrit son sein en 1692, et le roi l'envoya, l'an 1700, en Grèce, en Asie, non seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples. Il voulait aller en Afrique; mais la peste qui était en Egypte, le fit revenir de Smyrne en France au bout de deux ans. Ses courses et ses travaux avaient beaucoup altéré sa santé, et ayant reçu par hasard un coup fort violent dans la poitrine, il mourut le 28 décembre 1708. Il laissa par son testament son cabinet de curiosités au roi, pour l'usage des savants, et ses livres de botanique à l'abbé Bignon. C'étaient deux présents considérables. Tournefort était d'un tempérament vif, laborieux, robuste. Un grand fonds de gaîté naturelle le soutenait dans le travail, et son corps, aussi bien que son esprit, avait été formé pour la botanique. Ses principaux ouvrages sont : | *Eléments de botanique, ou Méthode pour connaître les plantes*, imprimés au Louvre, en 3 vol. in-8°, 1694, avec 451 figures. Cet ouvrage, fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées sur la face de la terre, les réduit toutes à quatorze classes, par le moyen desquelles on descend à six cent soixante-treize genres, qui comprennent sous eux huit mille huit cent quarante-six espèces de plantes, soit de terre, soit de mer. C'est par la fleur et le fruit que Tournefort a entrepris de classer les plantes, que Linné a cru devoir mieux différencier par les étamines et les pistils. Les botanistes sont partagés entre ces deux méthodes; la plupart sont pour celle de Linné, qui a certainement de grands avantages, mais en même temps aussi des inconvénients, qui jusqu'ici l'ont empêché de jouir d'un suffrage général, et qui ont conservé à Tournefort d'illustres partisans. « Parmi les méthodes (dit Buffon) qui portent sur la fructification, celle de M. de Tournefort est la plus remarquable, la plus ingénieuse et la plus complète. En homme d'esprit, il a fait ses distributions et ses exceptions avec une science et une adresse infinies. M. Linné a forcé la nature au point de confondre les objets les plus différents; il a mis ensemble le mûrier et l'ortie, la tulipe et l'épine-vinette, l'orme et la carotte, la rose et la fraise, le chêne et la pimprenelle. Cette nouvelle méthode a encore d'autres défauts essentiels. Comme les caractères des genres sont pris de parties presque infiniment petites, il faut aller le microscope à la main pour reconnaître un arbre ou une plante : la grandeur, la figure, le port extérieur, les feuilles, toutes les parties apparentes ne servent plus à rien ; il n'y a que les étamines,

et, si l'on ne peut voir les étamines, on ne sait rien, on n'a rien vu. Ce grand arbre que vous apercevez n'est peut-être qu'une pimprenelle, il faut compter ses étamines pour savoir ce que c'est : mais, malheureusement encore pour le système, il y a des plantes qui n'ont point d'étamines, il y a des plantes dont le nombre des étamines varie ; et voilà la méthode en défaut malgré la loupe et le microscope. » Ces observations cependant ne sont pas décisives, si l'on en croit un naturaliste qui raisonne quelquefois très-juste. « J'ai songé, dit-il, que le petit épagneul était du même genre que le grand danois ; qu'il y avait bien des genres moins différents, pour la grandeur et la figure, que ces deux modifications du même genre, et productions de la même race ; que le petit épagneul n'avait " ni la grandeur, ni la figure, ni le port extérieur, ni les poils" du grand danois. Et j'ai dit : Si, dans la marche invariable de la nature, où le système et l'arbitraire n'ont rien à dire, les classifications souffrent de tels rapprochements, peut-on les trouver révoltants dans une disposition purement technique et proposée comme telle ? Ce qu'ajoute M. de Buffon, " qu'il y a des plantes qui n'ont point d'étamines, et d'autres dont les étamines varient ", est d'un considération plus grave. Mais la "fructification" n'a-t-elle pas aussi ses anomalies ? » Tournefort a donné de ses *Eléments* une édition plus ample en latin, sous le titre de *Institutiones rei herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4° ; l'édition en français est plus recherchée, parce que les figures sont moins usées que dans la latine. | *Corollarium Institutionum rei herbariæ*, imprimée en 1703, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il a faites sur les plantes dans son voyage d'Orient ; | Ses *Voyages*, imprimés au Louvre, 1717, 2 vol. in-4°, et réimprimés à Lyon, 3 vol. in-8° ; | *Histoire des plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre, en 1698, in-12 ; imprimée en 1725, 2 vol. in-12 ; | *Traité de matière médicale*, 1717, 2 vol. in-12.

TOURNELY (Honoré), docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Antibes en 1658, de parents obscurs. Il gardait des cochons comme Sixte-Quint, lorsqu'ayant aperçu un carrosse sur la route de Paris, il lui prit envie d'aller voir un de ses oncles, qui avait une petite place à Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut à ce bon prêtre qu'il dut son éducation. La vivacité de son esprit et ses talents lui firent des protecteurs. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1686, et devint professeur de théologie à Douay en 1688. Quelque temps après, il eut un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, une abbaye, et enfin une chaire de professeur en Sorbonne. L'abbé Tournely la remplit pendant 24 ans avec beaucoup de succès, et il ne la quitta qu'en 1716. Il montra un grand zèle contre les partisans de Jansénius, et se déclara en toutes les occasions contre les gens opposés aux décisions de l'Eglise. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné. Si on les en croit, il ne s'est déclaré contre eux que pour faire sa fortune, et a écrit contre ses propres persuasions. Tel a été dans tous les temps l'esprit des sectes ; on ne peut qu'être grand homme en se déclarant pour elles ; mais il faut se résoudre à tous les genres de calomnies si on a le courage de les fronder. Une attaque

d'apoplexie le priva de la vue, et le conduisit au tombeau en 1729, à soixante-onze ans. Ce théologien avait de l'esprit, de la facilité, du savoir. On a de lui un *Cours de théologie* en latin, en 18 vol. in-8°, auquel on ajoute *continuatio prolectionum theologicarum*, H. Tournely, auct. collect., 17 vol. in-8°. Cette théologie, une des plus méthodiques et des plus claires que nous ayons, a été réimprimée à Venise en 18 vol. in-4°; on s'y est donné la liberté de faire, surtout au traité *de Ecclesia*, des retranchements qui n'ont pas fait honneur à l'éditeur. L'édition de Cologne a été calquée sur celle de Venise. On en a trois abrégés, le 1er est de Montagne, docteur de Sorbonne, le 2e moins étendu, est de Robbe, et le 3e, qui est le meilleur, a paru depuis 1744; on le doit à Collet, prêtre de la congrégation de Saint-Lazare.

TOURNEMINE (René-Joseph DE), jésuite, né en 1661, à Rennes, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, travailla long-temps au *Journal de Trévoux*, et fut bibliothécaire des jésuites de la maison-professe à Paris. La plupart des savants de cette capitale le regardaient comme leur oracle. Tout était de son ressort : Ecriture-sainte, théologie, belles-lettres, antiquité sacrée et profane, critique, éloquence, poésie même. A une imagination vive; il joignait une érudition peu commune et variée. Il était d'un caractère fort communicatif, surtout à l'égard des étrangers Ce jésuite mourut à Paris en 1739, à soixante-dix-huit ans. On a de lui : | un grand nombre de *Dissertations* répandues dans le *journal de Trévoux*. Il a illustré cet ouvrage, non-seulement par des Dissertations, mais encore par de savantes analyses. Ce journal est tombé avec les jésuites ; et rien ne prouve mieux son mérite que les vains efforts qu'on a faits pour le ressusciter; l'abbé Aubert et MM. Castilhon, qui l'ont tenté, n'ont pas mieux réussi que les autres. | Une excellente *édition* de Menochius, en 2 v. in-fol., 1719, enrichie de *Dissertations* savantes ; | une *édition* de l'histoire des Juifs de Prideaux, en 6 v. in-12; | un *Traité*, manuscrit, contre le P. Hardouin, dont il fut un des plus ardents adversaires. Il avait enfermé sous clef la seconde partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le P. Berruyer, et ne voulut jamais consentir à sa publicité ; il en lisait de temps à autre quelques morceaux avec des amis choisis, et appesantissait sa critique sur les mêmes endroits qui la firent ensuite condamner. C'est lui qui, en proposant de changer la ponctuation de la célèbre prophétie de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda et dux, de femore ejus donec veniat qui mittendus est* (Gen. 49), a beaucoup simplifié l'explication de ce passage: on sait d'ailleurs que les ponctuations de la Bible sont assez récentes, et qu'anciennement elle était écrite *quasi unum verbum*. |Un des ouvrages les plus recommandables du P. Tournemine, est sa *Lettre sur l'immatérialité de l'âme et les sources de l'incrédulité*, octobre, 1735. C'est une réponse à Voltaire, qui l'avait prié de l'aider à résoudre ses doutes. |

TOURNET (Jean), avocat parisien, se distingua moins par son éloquence que par des compilations utiles. Les principales sont les suivantes : | la *Réduction du Code d'Henri III*, 1622, in-fol.; | un Re-

cueil d'Arrêts sur les matières bénéficiales, 1631, 2 vol. in-fol.; | des *Notes* sur la Coutume de Paris; | une *Notice des diocèses* en 1625, qui avait déjà paru avec sa *Police ecclésiastique*; | il a traduit en français les Œuvres de Chopin ; et sa *Traduction*, publiée en 1635, fut réimprimée avec plus de soin et des augmentations en 1662, 3 vol. in-fol. Il se piquait aussi de poésie, et on a quelques vers de lui.

TOURNEUR (Pierre Le), né en 1736, à Valognes, dans la basse Normandie, est connu par un grand nombre de bonnes traductions. Il a toujours vécu dans le silence et la retraite des lettres, n'étant d'aucune académie, aimant l'étude par goût et par le désir d'être utile, et ne compromettant pas un repos précieux avec l'inquiétude des réputations. « Il a eu, dit l'auteur des "Trois siècles", un mérite bien rare parmi les traducteurs, celui de surpasser son original. Les "Nuits d'Young", telles qu'il les a données dans notre langue, sont préférées à l'ouvrage anglais. Peu de livres ont eu autant de succès que celui-ci, et peu en ont été plus dignes. Le Tourneur a eu le talent d'embellir, par une touche aussi vigoureuse que sublime, les pensées du poète lugubre et énergique qu'il a traduit. » Sa *Traduction* de Shakespeare, et particulièrement le discours qui la précède, lui a mérité de la part de Voltaire les noms de "maraud, de faquin, de monstre, d'impudent, d'imbécile", et a irrité l'amour-propre du prétendu philosophe, par cela seul qu'on y louait un autre que lui, au point qu'il se sentit "capable de faire un mauvais coup." (Voyez sa lettre au comte d'Argental, 15 novembre 1776, page 415.) On a encore de lui un *Eloge du maréchal du Muy*, des *Traductions* de Clarisse, d'Ossian, des Œuvres diverses d'Young, du Voyage au Cap de Bonne-Espérance, par André Sparmann, et de l'excellent ouvrage de Jenyns sur l'évidence du christianisme. C'est dommage que, par une délicatesse mal entendue, ou pour ne pas avoir saisi tous les raisonnements de l'auteur anglais, il ait mutilé et défiguré, d'une manière à le rendre méconnaissable, cet ouvrage, digne de la méditation des vrais philosophes. Il finissait la traduction de la "Vie de Frédéric, baron de Trenck", en 3 vol. in-12, lorsqu'il mourut à Paris en 1788, à l'âge de cinquante-deux ans. Il est certain qu'il eût pu choisir un objet plus digne de ses veilles; et, ce qui paraîtra étonnant, c'est que Le Tourneur a conservé plusieurs traits monstrueux que M. le B. de B***, premier traducteur de cette "Vie", avait supprimés. On prétend que par là il a voulu empêcher qu'on ne se méprît sur le vrai caractère de ce fameux prisonnier. Dans tout autre temps, cette observation justifierait Le Tourneur; mais nous sommes malheureusement arrivés à une époque où les exemples de scélératesse sont des encouragements, et où l'on doit craindre qu'au lieu de blâmer Trenck, nos jeunes étourdis ne soient tentés de l'applaudir. De Sancy a fait à ce célèbre traducteur l'épitaphe suivante :

Ci-gît l'éloquent Le Tourneur,
D'Young imitateur fidèle;
Si digne d'être un bon modèle,
Et par l'esprit et par le cœur :
Sans éclat, sans fauteuil, il termine sa vie,
Tandis que tel ou tel brille à l'académie.

TOURNEUX (Nicolas Le), naquit à Rouen en 1640, de parents obscurs. L'inclination qu'il fit paraître dès son enfance pour la vertu et pour l'étude, engagea du Fossé, maître des comptes à Rouen, de l'en-

voyer à Paris au collége des jésuites. Il passa de là au collége des Grassins, où il fit sa philosophie. Devenu vicaire de la paroisse de Saint-Etienne des Tonneliers, à Rouen, il se distingua par ses talents pour la chaire et pour la direction. Il quitta bientôt la province pour la capitale, où il obtint un bénéfice à la Sainte-Chapelle, et une pension du roi de 300 écus; mais son attachement à MM. de Port-Royal lui causa des chagrins que la soumission aux décisions de l'église lui aurait épargnés. Il fut obligé de se retirer à son prieuré de Villers-la-Fère, dans le diocèse de Soissons. Il mourut subitement à Paris en 1687. Ses ouvrages sont : | *Traité de la Providence sur le miracle des sept pains*; | *Principes et règles de la vie chrétienne, avec des avis salutaires et très-importants pour un pécheur converti à Dieu*; | *Instructions et Exercices de piété durant la sainte messe*; | *la Vie de J.-C.*, froide et d'un faible effet. « J'ai lu, dit un illustre prélat, à l'âge de seize ans, la " Vie de J.-C. " par le père de Montreuil, 3 vol. in-12. Cette lecture me procura alors un plaisir dont rien n'a effacé le souvenir. J'ai eu plusieurs fois entre les mains une *Vie de J.-C.* par M. le Tourneux. Ce volume est petit, mais je l'ai trouvé si long, que ni moi ni les jeunes personnes à qui je le conseillais n'en avons pu lire la moitié. Cependant J.-C. est bien aimable. » (*Voyez* BARRAL, KEMPIS, PASCAL.) | L'*Année chrétienne*, 1683 et suiv., 13 vol. in-12. Ce livre a été condamné par Innocent XII en 1695, et par plusieurs évêques; il méritait cette flétrissure, parce que le rédacteur se sert souvent de la traduction de Mons, et qu'il y a inséré la version du Missel par Voisin, condamnée par le clergé de France en 1660, et par Alexandre VII en 1661. (*Voy.* RUTH d'Ans.) | *Traduction* du Bréviaire romain en français, 4 vol. in-8°; | *Explication littérale et morale sur l'Epître de saint Paul aux Romains*; | *Office de la Vierge* en latin et en français; | l'*Office de la Semaine-Sainte* en latin et en français, avec une préface, des remarques et des réflexions; | *le Catéchisme de la pénitence*, etc. Sa traduction française du Bréviaire fut censurée par de Harlay, archevêque de Paris, en 1688; ce qui suffit pour qu'Arnauld en fît l'apologie. On attribue encore à Le Tourneux un *Abrégé des principaux traités de Théologie*, in-4°. Presque tous ces livres se ressentent des opinions d'un parti opposé aux décisions solennelles de l'Eglise, auqu Le le Tourneux était résolu de tout sacrifier. On y trouve même d'autres erreurs, plus ou moins clairement énoncées. La manière dont il parle de la prière de J.-C. dans le Jardin a répandu des doutes sur ses sentiments à l'égard de la divinité du sauveur des hommes.

TOURNIÈRES (Robert), peintre, né à Caen en 1676, alla jeune à Paris, et se mit sous la conduite de Bon de Boullongne pour se perfectionner dans son art. Il s'attacha principalement au portrait, et le fit avec un succès merveilleux. Il s'appliqua ensuite à peindre en petit des portraits historiés, ou des sujets de caprice, dans le goût de Schalken et de Gérard Dow. Tournières étant vieux, et n'ayant pas d'enfants de deux mariages qu'il avait contractés, se retira dans sa patrie en 1750, et y mourut deux ans après d'une manière très-édifiante.

TOURNON (François DE), d'une famille illustre, entra dans l'ordre de Saint-Antoine de Viennois, et s'y signala par sa capacité dans les af-

faires et par son zèle pour la religion catholique. Il fut l'un des principaux conseillers du roi François Ier, et successivement archevêque d'Embrun, d'Auch, de Bourges et de Lyon. Clément VII l'honora de la pourpre en 1530, et le roi l'envoya ambassadeur en Italie, en Espagne et en Angleterre. Il ne se distingua pas moins par son amour pour les sciences. Il fonda à Paris le collége de Tournon, qu'il donna depuis aux jésuites. Ce prélat mourut en 1562, à soixante-treize ans, après avoir présidé au colloque de Poissy, où son éloquence éclata contre Bèze, qui se permettait de mauvaises plaisanteries sur le sacrement de l'eucharistie. Charles Fleury, jésuite, a publié la " Vie " de Tournon, Paris, 1728, in-8°.

* TOURNON (Claudine DE), était fille de François de La Tour, vicomte de Turenne, et d'Anne de La Tour de Bologne, sa seconde femme, parente de Catherine de Médicis. Claudine épousa, en 1535, Juste, comte de Tournon; et, lors des troubles religieux, elle se fit remarquer par un courage héroïque. Tandis que son mari servait sous les drapeaux de Charles IX, elle se trouvait à Tournon, que les protestants vinrent successivement attaquer en 1567 et en 1570. Claudine défendit cette ville avec une constance et une vigueur qui auraient fait honneur aux plus intrépides capitaines, repoussa les attaques des protestants et les obligea à lever honteusement le siége. Cette glorieuse défense rendit le nom de madame de Tournon célèbre parmi les catholiques. Elle mourut le 6 février 1591. Jean Villemain a écrit sur cette dame un ouvrage en vers latins, intitulé : *Historia belli quod cum hereticis rebellibus gessit Claudia de Turenne*, *domina Turnonia*, *anno* 1567, *auctore Joanne Villemino*; Paris, 1569, in-4°.

TOURNON (Charles-Thomas MAILLARD DE), issu d'une ancienne famille originaire de Savoie, naquit à Turin en 1668. Clément XI, instruit de ses vertus, le sacra patriarche d'Antioche en 1701, et l'envoya à la Chine en qualité de légat apostolique, pour y régler les différends survenus entre les missionnaires. Il arriva dans cet empire en 1705. Son premier soin fut de défendre, par un mandement, de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription : *Adorez le ciel!* et de pratiquer le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres et à Confucius. Il alla ensuite à Pékin, où l'empereur, par l'entremise des jésuites, lui fit un accueil favorable, et eut même la bonté de lui expliquer le sens des paroles qu'il avait défendu de placer dans les églises; mais cette faveur ne fut que passagère. Il encourut la disgrâce de l'empereur, irrité de ce qu'un étranger prétendait mieux connaître la signification des mots chinois que le souverain du pays. Tournon publia un mandement le 25 janvier 1707, pour servir de règlement à la conduite que devaient garder les missionnaires quand ils sont interrogés sur le culte des Chinois; et ce mandement ne raccommoda pas ses affaires. Peu de temps après, il fut conduit par ordre de l'empereur à Macao, et l'évêque de Conon, son vicaire apostolique, fut banni. (*Voyez* MAIGROT.) Clément XI lui envoya le chapeau de cardinal la même année; mais il n'en mourut pas moins en prison, en 1770. C'était un homme d'un zèle ardent : il avait des intentions pures; mais les bonnes intentions n'excusent pas les démarches précipitées. Les siennes le furent, et on

ne peut nier qu'il garda trop peu de ménagements avec les jésuites, dont le crédit était au-dessus du sien, et qui avaient fait dans cet empire de grandes choses, qu'un zèle plus éclairé que le sien eût craint de détruire. On prétend qu'il disait que " quand l'esprit infernal serait venu à la Chine, il n'y aurait pas fait plus de mal qu'eux ". C'était dire que l'idolâtrie, tous les vices et toutes les erreurs de cette nation (et ce n'est pas dire peu de chose) valaient infiniment mieux que l'Evangile prêché par les jésuites. Il y a donc peu d'apparence qu'il ait tenu ce propos. Quoiqu'on ne puisse justifier la violence de son zèle, on ne peut cependant blâmer le réglement qui défendit, disciplinairement et sans rien décider sur la nature de la chose, les cérémonies chinoises. Clément XI approuva ce réglement. « Rome, dit un historien impartial, avait parfaitement connu que sa propre autorité pouvait bien porter une défense absolue, mais non pas prononcer absolument et doctrinalement sur le fond même des points contestés. La question roulait, non pas sur des faits dogmatiques, ou sur le sens des écrits d'un théologien dont ses juges naturels entendissent la langue; mais sur un point d'histoire, ou plutôt de conjecture, sur l'esprit dans lequel des peuples éloignés de quatre à cinq mille lieues pratiquaient leurs cérémonies, et sur quelques mots dont le sens était inconnu à ceux qui avaient à prononcer : on ne pouvait tirer ces lumières que du fond de l'Asie, par le moyen des missionnaires qui avaient blanchi dans ces contrées; et ces missionnaires, partagés de sentiments autant que d'inclination et d'intérêts, demandaient eux-mêmes des lumières et les décisions de Rome. C'est pourquoi le saint-siége apostolique, autant gouverné par l'esprit de sagesse que par l'esprit de vérité, s'est borné à régler le point de police, comme étant maître de la discipline, sans toucher au fond de la question, où il ne pouvait pénétrer (1). Au reste, la suppression des cérémonies, quoiqu'elle pût nuire au progrès de l'Evangile, fut ordonnée par les plus fortes raisons. Le moindre sujet de douter si elles étaient idolâtriques, l'animosité que le partage de sentiment augmentait de jour en jour parmi les missionnaires, les qualifications de fauteurs de l'idolâtrie et d'adulateurs des rois idolâtres, les infidèles témoins de ces divisions scandaleuses, et le christianisme livré à leur dérision : c'était là sans contredit ce qui ne pou-

---

(1) Les jésuites apportaient, pour maintenir les cérémonies chinoises, des raisons fondées sur l'interprétation des habitants du pays; les dominicains, de leur côté, plus inflexibles, ne voulaient pas même de mélange apparent. Le serpent d'airain fut brisé par un roi de Juda, parce qu'on lui offrait de l'encens. La circoncision, tolérée pendant un temps par les apôtres, fut enfin proscrite, parce qu'un grand nombre de néophytes s'obstinaient à attribuer à ce rit un moyen quelconque de justification. Donc si les Israélites du temps d'Ezéchias eussent confessé qu'ils n'entendaient point du tout adorer le serpent de Moïse, comme leurs pères avaient fait du veau d'or dans le désert, il est au moins douteux que le pieux roi eût détruit ce monument; donc, si les premiers néophytes eussent protesté ne voir dans la circonsision qu'un simple commémoratif d'une loi à laquelle ils devaient d'avoir été conduits par une pente toute faite à la foi exclusive de Jésus-Christ, il n'est pas certain que les apôtres eussent même fait mention d'une pratique que la foule des nations qui entrait dans le sanctuaire de la nouvelle loi eût fait disparaître sans effort et sans convulsion. De là, nous pourrions conclure que les dominicains n'ont eu raison dans ce point de discipline, que du moment où ils ont eu pour eux la décision du saint-siége. Il serait difficile de prouver que les jésuites aient jamais eu tort dans le fond. Aujourd'hui que nos missionnaires sont parvenus, à force d'étude, à pénétrer le vrai sens de ces cérémonies, et à rectifier ce qu'elles présenteraient encore de défectueux, la question sur ces rits n'en est plus une, comme il n'en existe plus depuis un siècle entre les protestants et nous au sujet du culte que nous rendons aux images des saints dans nos églises.

vait qu'entraîner de mauvaises suites ; et pour y mettre fin, il n'y avait point de considérations sur lesquelles on ne dût passer. »

*TOURNON (Philippe-Camille-Casimir-Marcelin DE), pair de France, chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion-d'Honneur, etc., né à Apt (Vaucluse) en 1778, mort le 18 juin 1833, à Génétrad (Saône-et-Loire), devint, sous le gouvernement impérial, auditeur au conseil-d'état, puis intendant à Bareuth. En 1809, il y fut fait prisonnier par les Autrichiens, qui l'emmenèrent en Hongrie. A son retour en France, il reçut la préfecture de Rome, qu'il occupait encore lorsque Joachim s'empara des états romains. Il refusa de continuer ses fonctions sous l'administration de ce prince, et revint dans sa patrie. Buonaparte, pendant les cent jours, voulut lui confier la préfecture du Finistère, puis celle de l'Hérault ; mais il ne crut pas devoir les accepter. Après la seconde restauration, Louis XVIII le nomma à la préfecture de la Gironde, et le 4 novembre 1818, il le comprit au nombre des maîtres des requêtes en service extraordinaire. Le comte de Tournon passa de cette préfecture à celle du Rhône qu'il cessa d'occuper en 1823. Il fut depuis 1824 pair de France, conseiller-d'état en service extraordinaire, et en 1825, président du conseil des bâtiments civils au ministère de l'intérieur.

TOURON (Antoine), né à Graulhet, diocèse de Castres, en 1686, se fit dominicain, et se distingua dans son ordre par ses vertus et par ses ouvrages. Il mourut à Paris le 2 septembre 1775. On a de lui : | *Vie de saint Thomas d'Aquin*, 1737, in-4° ; | *Vie de saint Dominique*, 1739, in-4° ; | *Histoire des Hommes illustres de son ordre*, 1743 et suivants, 6 vol. in-4°, traduite en italien, Rome, in-8° ; | *de la Providence*, 1752, in-12, ouvrage solide et profond, digne de servir de pendant à ceux de Salvien et de Lessius sur le même sujet. On y trouve une manière et une marche d'idées analogues à celles de Bossuet dans sa Politique de l'Ecriture sainte ; | *la Main de Dieu sur les incrédules*, 1756, 3 vol. in-12 ; | *Parallèle de l'incrédule et du vrai fidèle*, 1758, in-12 ; | *la Vie et l'Esprit de saint Charles Borromée*, 1761, 3 vol. in-12, ou un vol. in-4° ; | l'*Amérique chrétienne*. Il y a beaucoup d'érudition dans la plupart des ouvrages de ce religieux, d'excellents principes, du zèle et des vues parfaitement sages ; les agréments du style y sont un peu trop négligés, mais le ton en est affectueux et plein d'onction.

TOURREIL (Jacques DE), né à Toulouse, en 1656, du procureur-général du parlement, fit paraître, dès sa jeunesse, beaucoup d'inclination pour l'éloquence. La capitale lui sembla plus propre à le perfectionner dans le droit et dans les belles-lettres. Il s'y rendit, et remporta le prix de l'académie française, en 1681 et en 1683. Cette compagnie lui ouvrit ses portes, à l'exemple de l'académie des belles-lettres, qui l'avait déjà reçu dans son sein. Lorsque l'académie française présenta au roi son " Dictionnaire ", Tourreil était à la tête de ce corps : il fit à cette occasion vingt-huit compliments différents, qui eurent tous des grâces particulières. Son principal ouvrage est une *Traduction* française de plusieurs harangues de Démosthènes. Il est fâcheux qu'en voulant donner à cet orateur les ornements de l'art, il ait quelquefois étouffé les grâces simples et naïves

de la nature. Il tâche de donner de l'esprit à un homme qui brillait principalement par son génie. On doit cependant rendre justice aux deux *Préfaces* qu'il a mises à la tête de sa traduction. L'état de la Grèce du temps de Démosthènes y est présenté avec autant d'érudition que d'habileté. Tourreil était droit et sincère, à l'épreuve de la crainte et de l'intérêt, sans autre plaisir que celui de l'amour des lettres, sans autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. Il empêcha la réception de l'abbé Chaulieu à l'académie française. Tourreil est un de ceux qui ont le plus contribué au " Recueil de Médailles sur les principaux événements du règne de Louis XIV ", réimprimé en 1702. Cette édition lui valut une augmentation de la pension que la cour lui avait accordée. Il mourut en 1714, à 58 ans. L'abbé Massieu a publié ses *Œuvres*, en 1721, deux volumes in-4°, et quatre volumes in-12.

* TOURTELLE (Étienne), savant médecin, né en 1756 à Besançon, où il mourut en 1801, montra pour l'étude une ardeur infatigable, puis s'enferma dans un cloître. Le calme de cette retraite lui rendit la paix intérieure et le goût du travail, et dès-lors il traça le plan de son *Histoire philosophique de la médecine.* Il alla suivre pendant quatre ans les leçons des plus habiles professeurs de Montpellier et de Paris, revint pratiquer son art dans sa ville natale, s'occupa de quelques questions d'économie rurale proposées par les académies, et remporta deux prix, l'un à Besançon, l'autre à Grenoble. En 1788, il obtint au concours une des chaires de médecine de l'université de Besançon, et lors de la suppression des universités, il fut attaché comme médecin principal à l'armée du Rhin. En 1794, il passa comme professeur à l'école spéciale de Strasbourg, et y obtint le plus brillant succès pendant quatre ans; mais le mauvais état de sa santé le força d'abandonner sa chaire pour venir respirer l'air natal, et occuper à Besançon la place de médecin en chef de l'hôpital militaire. On a de lui : *Eléments d'hygiène, ou de l'influence des choses physiques et morales sur l'homme*, Strasbourg, 1797, 2 vol. in-8°; ibid., 1802, Paris, 1815, 1822, 2 vol. in-8° (traduit en espagnol, Madrid, 1801, 2 vol. in-8°); *Eléments de médecine théorique et pratique*, Strasbourg, 1799, 3 vol. in-8°; Paris, 1815, 3 vol. in-8°; *Eléments de Matière médicale*, Paris, 1802, in-8°; *Histoire philosophique de la médecine*, ibid., 1804, 2 vol. in-8°; enfin, de nombreux manuscrits. — TOURTELLE (Marie-François), fils du précédent, né en 1785 à Besançon, mort professeur-suppléant à l'école de médecine de Strasbourg en 1815, est auteur d'un *Traité d'hygiène publique*, Strasbourg, 1812, 2 vol. in-8°.

TOURVILLE (Anne-Hilarion DE COSTENTIN DE), né au château de Tourville, diocèse de Coutances, en 1642, fut reçu chevalier de Malte à quatre ans; mais il n'en fit point les vœux, quoiqu'il eût fait ses caravannes avec beaucoup de distinction. Ayant armé un vaisseau en course avec le chevalier d'Hocquincourt, ils firent des prises considérables, et donnèrent des preuves du courage le plus intrépide. Ils mirent en fuite six navires d'Alger, et contraignirent à une honteuse retraite trente-six galères. Le roi l'attacha à la marine royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il commanda sous le maréchal

de Vivonne au combat de Palerme, où il se signala. Décoré du titre de chef d'escadre en 1677, il combattit sous du Quesne, et mérita de le remplacer. Lieutenant-général en 1681, il posta en plein jour la première galiote pour bombarder Alger : opération qui ne s'était encore faite que de nuit. Le roi le fit vice-amiral et général de l'armée navale l'an 1690, avec permission d'arborer le pavillon d'amiral. Ce fut cette même année qu'il remporta dans la Manche une victoire sur les Anglais et les Hollandais jusqu'alors maîtres de l'Océan. Le vainqueur fut vaincu à son tour, en 1692, à la journée de la Hogue ; et cette défaite fut l'époque de la décadence de la marine française, qui ne s'est relevée de ce coup fatal que sous le règne de Louis XVI, mais pour très-peu de temps. Tourville reçut le bâton de maréchal en 1701 ; mais il ne survécut guère à cette nouvelle dignité, étant mort le 28 mai de la même année, à Paris, âgé de 59 ans. On a imprimé sous son nom des "Mémoires", en 3 vol. in-12, qui ne sont ni de lui, ni dignes de lui.

* TOUSSAIN (Jacques), *Tossanus*, savant helléniste, naquit à Troyes en Champagne vers l'an 1490. Il eut pour maître le célèbre Budée, et l'égala dans sa réputation pour l'érudition grecque. Il enrichit et augmenta le "Dictionnaire grec" imprimé à Paris en 1552, et a laissé un *Lexicon grec-latin*, Paris, 1552, in-fol. Il parut à Genève un autre "Lexique grec et latin", de Budée, Toussain, Gessner, etc., intitulé "Lexicon VII Auctorum", 1562, in-fol. Toussain mourut en 1547.

* TOUSSAIN, en latin *Tossanus*, (Daniel), théologien protestant, naquit à Montbéliard le 15 juillet 1541, du ministre de cette ville. Il étudia à Bâle et à Tubingen, vint ensuite en France, enseigna l'hébreu à Orléans, s'y maria, et y exerça le ministère évangélique. Il courut de grands dangers à la journée de la Saint-Barthélemi. Obligé de se sauver, il se retira à Heidelberg, où il devint prédicateur de l'électeur Frédéric III. A la mort de ce prince il alla à Neustadt, et y exerça les mêmes fonctions près de Jean-Casimir. Il y occupa en outre une chaire de théologie. On le rappela à Heidelberg, pour travailler à la réforme des églises. Devenu âgé et infirme, il offrit au sénat académique la démission de ses places. On voulut qu'il les gardât, et on lui permit de n'en remplir les fonctions qu'autant que sa santé n'en souffrirait pas. Il mourut le 10 janvier 1602. On distingue parmi ses ouvrages : | *Instruction nécessaire sur la véritable manière d'éprouver les esprits*, Neustadt, 1579, in-8° : | *Pastor evangelicus, seu de legitima evangelicorum vocatione officio et præsidio*, Heidelberg, 1590, in-8° ; Amberg, 1604, in-8° ; | des *Thèses* et des *Ouvrages* de controverse.

TOUSSAIN (Paul), fils du précédent, naquit le 27 septembre 1572, pendant les massacres de la Saint-Barthelémy (1), et fit ses humanités à Heidelberg. Il alla faire sa philosophie à Altorf et sa théologie à Bâle, où il fut reçu docteur en 1599. En 1618, il assista au synode de Dordrecht. La guerre qui s'éleva dans la Palatinat l'obligea d'en sortir. Il se retira à Hanau, où il mourut pasteur en 1629. On a de lui : | *Vitæ et obitus Danielis*

(1) Moréri dit à Orléans. Le Dictionnaire universel (Prudhomme) dit à Montargis.

Tosani compendiose explicata narratio, præcipuos ipsius in Gallia Germaniaque emensos labores, complectens, Heidelberg, 1603, in-4°; | *Phraseologia Terentiana, ex commediis. P. Terentii Afri confecta*, Oppenheim, 1613, in-8°; | *Dictionum hebraïcarum quæ in libro Psalmorum continentur, syllabus geminus, in usus eorum qui ad linguæ sanctæ studium accedunt*, Bâle, 1615, in-8°; | La *Bible*, traduite en allemand par Luther, avec les notes de Paul Toussain, Heidelberg, 1617, in-fol. Les notes ont été souvent réimprimées ; on juge bien qu'elles sont dans le sens des principes de luthéranisme ; | *Enchiridion locorum theologicorum*, Bâle, 1662, in-8°; | des *Ouvrages* de controverse.

TOUSSAINT DE SAINT-LUC (le Père), carme réformé des Billettes, de la province de Bretagne, s'occupa toute sa vie de recherches d'histoire et de généalogies. On a de lui : | *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*, 1691, 2 v. in-8°, en trois parties, une pour le le clergé, deux pour la noblesse : ouvrage curieux et peu commun; | *Histoire de l'ordre du Mont-Carmel et de Saint-Lazare*, Paris, 1666, in-12; | *Mémoires* sur le même, 1681, in-8°; | *Histoire de Conan Mériadec, souverain de Bretagne*, 1664, in-12; | *Vie de Jacques Cauchois, dit Jasmin, ou le bon laquais*, 1675, in-12. Ce savant mourut en 1694.

TOUSSAINT (François-Vincent), avocat de Paris sa patrie, mort à Berlin en 1772, à cinquante-sept ans, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il ne produisit que des ouvrages médiocres en ce genre; mais son livre des *Mœurs*, qui parut en 1748, in-12, se fit remarquer par une multitude d'erreurs en métaphysique et en morale, qui le firent condamner par le parlement de Paris à être brûlé par la main du bourreau. Toussaint le condamna lui-même et se rétracta dans les *Eclaircissements sur le livre des Mœurs*, publiés en 1764, in-12. Quoique l'ouvrage soit bien réellement condamnable, et que, sous prétexte d'enseigner les "mœurs", l'auteur débite des maximes absurdes, et renverse la notion des vertus les plus invariables dans leurs principes, il y règne cependant une certaine modération qui a su respecter l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'un culte, et plusieurs préceptes de la morale chrétienne, tels que le pardon des injures, etc. Cette réserve a déplu aux autres philosophes, et a mérité à l'auteur le nom de "capucin de la secte". Ayant quitté Paris pour se retirer à Bruxelles, il y travaillait aux nouvelles publiques, lorsqu'il obtint, en 1764, la place de professeur d'éloquence dans l'académie de la noblesse à Berlin. Il y publia la *Traduction* des Fables de Geller, qui, à bien des égards, peut être regardée comme un original. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans les derniers volumes de l'académie de Berlin. Il a traduit de l'anglais quelques plats romans, tels que le *Petit Pompée*, in-12, qui n'est guère plus intéressant que le Petit Poucet; | les *Aventures de Willams Pickle*, 4 vol. in-12; | *Histoire des passions*, 2 v. in-12. Il a fourni à l'"Encyclopédie" les articles de jurisprudence des deux premiers volumes. Il a eu part au *Dictionnaire de Médecine*, 6 vol. in-fol. Il travaillait à un *Dictionnaire de la langue française*, lorsqu'il mourut.

* TOUSSAINT (Gaspard-François), naquit à Aubevoie, près de Gaillon, au diocèse d'Evreux, le 22

février 1716. Il étudia les lois, suivit le barreau, s'y distingua par ses talents et son éloquence, et vint à Paris, où il demeura quelques années. De retour en Normandie, il se consacra à des recherches historiques; il les publia en différents ouvrages, qui établirent sa réputation comme littérateur. On y remarque un style correct, de l'exactitude et de la concision. Voici les principaux: | *Mémoires sur la Pucelle d'Orléans*, qui éclaircissent beaucoup de faits relatifs à cette femme extraordinaire; | *Dissertation sur les grands sénéchaux de Normandie*. Cette dissertation est digne d'être consultée pour ce qu'elle a de rapport à l'histoire de France. | *Mémoires pour servir à l'histoire de l'échiquier*, ou *parlement ambulatoire de Normandie*, ouvrage qui fut couronné à l'académie de Rouen, dont l'auteur devint un des membres; | *Recherches généalogiques et historiques de de la noblesse de Normandie*. L'auteur remonte jusqu'à la plus haute antiquité, offre un détail exact de tous les titres appartenant aux familles dont il fait connaître la véritable souche, et les actions qui les ont illustrées, n'oubliant pas les familles qui passèrent en Angleterre à la suite de Guillaume-le-Conquérant. C'est l'ouvrage le mieux écrit et le plus important de Toussaint; il eut plusieurs éditions, et il est digne d'être recherché. Toute la vie de cet écrivain fut consacrée à l'étude et à ses devoirs domestiques. On ignore l'époque de sa mort, qui doit être arrivée vers 1790.

* TOUSSAINT-LOUVERTURE, mulâtre de Saint-Domingue. Après que la liberté des gens de couleur fut proclamée en France, il entra au service de la république, et son intelligence, son courage et sur tout son attachement pour la révolution, lui procurèrent un avancement très-rapide. Lors des troubles des colonies, il était général de brigade, et acquit une grande influence sur ses camarades. Toussaint commanda en 1796, sous Rochambeau, une division de l'armée française, et parut d'abord vouloir rétablir l'ordre dans sa patrie. Peu à peu il se trouva à la tête d'un parti puissant qu'il dirigeait en souverain. Plusieurs dissensions éclatèrent entre les deux généraux, tandis que le pouvoir de Toussaint augmentait en proportion des victoires qu'il remportait sur les troupes anglaises. Il les défit à plusieurs reprises, en avril 1797, dans l'ouest de Saint-Domingue, et le directoire lui fit présent d'un sabre et d'une paire de pistolets. Dans l'année suivante, il obtint encore de nouveaux avantages sur l'ennemi; mais, sans trop manifester ses véritables intentions, il refusa cependant de reconnaître les commissaires du gouvernement français. Les circonstances critiques des colonies forcèrent le directoire à dissimuler; et Toussaint, afin d'ôter tout soupçon, envoya ses deux enfants à Paris, priant le directoire de les faire élever dans la religion chrétienne, et « " s'ils sont bons chrétiens ", disait-il, ils seront bons soldats, et ils aimeront leur patrie. » Pendant ce temps le général Rigaud commandait dans le sud, et de nouvelles dissensions s'étant élevées en 1799, entre ce général et Toussaint, la guerre civile s'alluma avec plus de force, et ce malheureux pays fut encore inondé de sang. Malgré tous les efforts de Rigaud, son rival l'emporta, et devint maître de toute la colonie. Il publia aussitôt après une amnistie; mais il en exclut quelques partisans de Ri-

gaud. Des troubles s'étant manifestés dans la partie du nord, il y rétablit l'ordre et désarma les noirs insurgés. Toussaint - Louverture se rendit au Cap, amenant avec lui quarante prisonniers. Il livra à la mort treize des principaux chefs de la révolte, parmi lesquels se trouvait le général Moïse, son neveu. Il envoya les autres en prison jusqu'au moment où ils seraient jugés. Il eut l'adresse d'intéresser les blancs à sa cause, en accusant les vaincus de mille odieux projets contre leur caste. Cependant la révolution du 18 brumaire ayant mis les rênes du gouvernement entre les mains de Buonaparte, Toussaint crut ne devoir pas rompre avec la France; aussi il écrivit trois lettres à ce consul; et, dans la première, du 14 février 1800, il lui annonçait l'entière pacification de la colonie, et demandait en même temps que l'on approuvât les promotions qu'il avait faites en faveur des militaires qui y avaient contribué. » La deuxième lettre est de la même date, et il y rend compte des motifs de sa conduite envers Romme, agent du gouvernement, qu'il avait obligé de se démettre de ses fonctions et de se retirer au Dondon. Dans la troisième, du 14 juillet, il faisait part au premier consul, « que l'assemblée centrale de Saint-Domingue s'était donné une constitution et que, cédant aux vœux des habitants, il allait la mettre en vigueur provisoirement, jusqu'à ce qu'elle eût été approuvée par la métropole. » En octobre de la même année, il envoya un agent à la Jamaïque, avec des instructions secrètes, et sous le prétexte d'acheter des esclaves noirs; mais le gouvernement anglais ne voulant avoir aucune communication avec lui, fit partir son agent. Il rendit compte au public de sa conduite militaire et politique, par une proclamation du 26 novembre, dans laquelle il parlait du besoin d'avoir une morale et une religion. Il fit paraître, presque à la même époque, des lois qui, sous le titre modeste de " Réglement ", contenaient des peines très-sévères, pour réprimer, disait-il, la révolte des étrangers et des gens sans aveu; et déclaraient que la religion catholique était la religion de l'état. Mais tous ces réglements n'avaient d'autre but que d'effrayer ses ennemis et de captiver la bienveillance des blancs qui espéraient, par ce moyen, le retour à l'ancien ordre de choses. Cependant ces mesures arbitraires ne plaisaient aucunement au premier consul, qui écrivit à Toussaint-Louverture une lettre où il l'assurait de son estime, et où il lui disait : « Si le pavillon français flotte sur Saint-Domingue, c'est à vous et à vos braves noirs qu'il le doit. Appelé par vos talents et la force des circonstances au premier commandement, vous avez détruit la guerre civile, remis en honneur la religion et le culte de Dieu, de qui tout émane.... La constitution que vous avez faite renferme beaucoup de bonnes choses, et en contient qui sont contraires à la dignité du peuple français.... Je vous assure la liberté des noirs, etc. » Il finissait en lui ordonnant formellement de reconnaître la mission du général Leclerc, et déclarait qu'il le rendait responsable de la résistance qu'on opposerait à son armée. Toussaint-Louverture ne suivit pas moins ses projets ambitieux; et, comptant sur le dévouement de ses troupes, sur les blancs qu'il avait su ranger de son parti, sur les noirs qui craignaient pour leur liberté, et encore

davantage sur l'influence du climat, il résolut d'opposer une vive résistance aux ordres du premier consul. Lorsqu'il eut appris, le 1er février 1801, que la flotte française s'approchait du Cap, il fit notifier aux généraux Leclerc et Villaret « que son intention était qu'ils n'entrassent point dans la ville, et qu'il leur résisterait, eussent-ils cent vaisseaux et cent mille hommes. » Les deux généraux donnèrent pour toute réponse à cet ordre impérieux « que, si les clefs ne leur étaient pas remises à 8 heures du soir, ils sauraient forcer Toussaint à l'obéissance. » Celui-ci demeurant dans ses premières dispositions, le lendemain le général Leclerc commença l'attaque avec la plus grande vigueur, et effectua le débarquement de son armée. Les noirs l'ayant appris, s'armèrent chacun d'une torche, et tout en fuyant ils mirent le feu à la ville et à plusieurs habitations. Leclerc, croyant arrêter ces excès par une conduite modérée, envoya à Toussaint ses trois enfants avec leur professeur Coanon. Cette démarche ne produisit aucun effet : Toussaint, malgré la dispersion de plusieurs de ses adhérents, ne voulut écouter que son orgueil, et il fut mis hors la loi, le 17, par le général Leclerc. Défait aux Gonaïves par l'armée française, il se retrancha dans la ravine à Couleuvres, avec 3000 hommes; mais le général Rochambeau l'attaqua, et lui tua 800 hommes : il s'enfonça alors dans les bois avec 500 noirs; et, après en avoir rassemblé 500 autres, il opéra sa jonction avec Christophe. Il avait conçu le projet de mettre en insurrection le département du nord, et attaqua le général Desfourneaux, qui le battit complètement. Il marcha alors sur Dondon, puis sur la Marmelade et le Cap; il fut repoussé partout; c'est en vain qu'il avait fait révolter les cultivateurs. Abandonné par une partie des noirs, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de jacobins, ses ennemis secrets, il essuya encore une autre défaite, et se vit obligé de se soumettre au général Leclerc, qui se contenta de le confiner dans une plantation aux Gonaïves, avec la défense d'en sortir sans sa permission. Un an après, Toussaint-Louverture essaya de fomenter une nouvelle révolte. Leclerc le fit arrêter et déporter en France. Il arriva à Paris le 7 août, et fut d'abord enfermé au Temple, ensuite au fort de Joux, près de Besançon. Il y est mort en 1803. Il y a une " Vie " de ce chef des noirs, écrite par M. Dubroca. Son " Histoire " a été publiée par M. Cousin d'Avalon, Paris, 1803, 1 vol, in-12, avec figures. Toussaint-Louverture avait de la bravoure, ne manquait pas de talents militaires, et possédait l'art de tromper tous les partis; c'est ainsi qu'il se captiva la faveur des noirs; mais ceux qui suivaient une opinion différente, et qui étaient de la faction jacobinique, ne tardèrent pas à deviner ses projets ambitieux, et l'abandonnèrent au moment le plus critique.

* TOUSSAINT (Jean-François, vicomte), maréchal de camp, entra au service, en 1791, comme lieutenant d'infanterie, fit toutes les campagnes du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle, d'Italie, d'Irlande, du Rhin, du Hanôvre, de Gallo-Batave, de Prusse, de Pologne, d'Espagne, de 1808 à 1813, et en 1823; et servit sans interruption jusqu'à sa mort, arrivée en 1827. C'est sur le champ de bataille qu'il fut nommé chef de bataillon, à la prise de Castle-

bar, le 30 juillet 1799, dans l'expédition d'Irlande. En avril 1813, il fut promu au grade de général de brigade; commandant la place de Dunkerque, en 1814, il n'abandonna point au 20 mars la cause de la légitimité, et fut dès-lors presque toutes les années inspecteur-général ou chef d'une brigade au camp de Saint-Omer.

TOUSTAIN (Charles-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1700, dans le diocèse de Séez, d'une famille noble et ancienne. Après avoir appris l'hébreu et le grec, il voulut acquérir des notions de toutes les autres langues orientales. Il étudia même assez l'italien, l'allemand, l'anglais et le hollandais, pour se mettre en état d'entendre les auteurs de ces différents pays. Ses supérieurs, instruits de ses talents, le chargèrent de travailler, conjointement avec son ami dom Tassin, à une édition des Œuvres de saint Théodore-Studite, qu'il abandonna pour ne s'occuper que de sa nouvelle *Diplomatique*, dont le premier volume parut en 1750, in-4°. Après sa mort, arrivée en 1754, dom Tassin entreprit la continuation de cet ouvrage important, et le fit imprimer en six volumes, dont le dernier a paru en 1765. On a encore de dom Toustain, en faveur de la constitution, *La Vérité persécutée par l'Erreur*, 1733, 2 vol in-12. Une piété éclairée, une modestie profonde, une grande douceur de mœurs et beaucoup de politesse et de patience, malgré un grand fond de vivacité : toutes ces grandes parties formaient le portrait de ce pieux et savant bénédictin.

TOUTTÉE (Dom Antoine-Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Riom en Auvergne, vers 1650, mort à Paris en 1718, se rendit recommandable dans sa compagnie par sa piété et son application. Il apprit les langues avec ardeur, et donna des preuves de son savoir et de son érudition par une édition en grec et en latin, des Œuvres de saint Cyrille de Jérusalem, imprimée à Paris en 1727, in-fol., où l'on trouve beaucoup d'exactitude.

* TOUZET, homme de lettres, membre de l'académie de Dijon, fut maire et député de Semur pendant les cent-jours, ce qui le rendit l'objet d'une surveillance active en 1815 et 1816. Il mourut à Semur en mars 1834, dans un âge peu avancé. Touzet est auteur d'un recueil de *Fables* et de quelques *Poésies* diverses.

* TOWERS (Joseph), historien anglais, naquit à Southwark, en 1737, fit de bonnes études, et fut ensuite destiné à l'état d'imprimeur. Il travailla chez Goadby, et s'établit ensuite libraire à Londres. Sa librairie était fréquentée par différents ministres dissidents, de la secte des presbytériens, qui lui inspirèrent le désir de faire partie de leur corps. Towers quitta son état, prit les ordres parmi eux, et devint pasteur d'une congrégation à Highgate. Quatre ans après, en 1778, il fut du nombre des ministres envoyés avec le docteur Price, à la conférence de Newington Green. Reçu docteur en 1779, à l'université d'Edimbourg, il se consacra entièrement aux lettres, et publia des ouvrages historiques, où l'on remarque de l'exactitude, et un style élégant et correct. Les principaux sont : | *Biographie britannique*, 7 vol.; | *Observations sur l'Histoire d'Angleterre de Hume*; | *Histoire de la vie et du règne de Fré-*

déric II, roi de Prusse, 2 vol. in-8°. Il a donné en outre : | des *Sermons;* | *Défense de Locke*; | des *Dissertations* et des *Traités* politiques, etc., et fut, avec Kyppis, un des rédacteurs de la nouvelle *Biographie britannique*. Il mourut âgé de 62 ans.

* TOWNLEY (Charles), naquit en 1738, se consacra à l'étude des antiquités, et possédant une immense fortune, il put former son superbe muséum, composé de statues antiques, de médailles, de manuscrits, de morceaux d'architecture égyptienne, et des modèles des plus beaux monuments de la Grèce et de Rome. Sa collection de médailles était d'un grand prix, ainsi que ses manuscrits, où l'on en remarque un d'Homère, qu'on a composé pour la dernière édition. Les *Antiquités étrusques* de Townley ont été publiées et enrichies par M. d'Hancarville. Townley mourut en 1805, et laissa par testament une somme de 4,000 liv. sterl., pour bâtir un édifice qui doit contenir sa collection. Elle se conservait, en attendant, dans sa maison de Westminster. Il était un des gardes du muséum britannique, et membre de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires.

* TOWNSEND (John), officier de police anglais, d'une sagacité et d'une pénétration peu communes, et par cette raison d'une grande célébrité, mort en 1833 à Londres; il fut long-temps chargé d'accompagner la cour en tous lieux, et il avait coutume d'assister au lever do roi et à toutes les réceptions. Il avait été élevé aux frais d'un établissement de charité, dont il fut, dès sa jeunesse, et sans être connu, l'un des plus zélés souscripteurs, ce qui lui valut la dignité de gouverneur à vie de cette institution.

TOZZETTI (Jean Targioni), né à Florence en 1712, s'appliqua à la médecine dans l'université de Pise, où il remporta la couronne doctorale en 1734, et succéda à Pierre-Antoine Micheli, habile botaniste, dans la garde du jardin de la Société botanique de Florence. Il fit l'acquisition du cabinet, de la bibliothèque et des manuscrits de Micheli, à condition de revoir ces derniers pour les livrer à l'impression; mais il n'en publia qu'un essai avec le catalogue des plantes du jardin dont il avait la direction, et qu'il abandonna en 1746, pour s'occuper de la publication de divers ouvrages, dont quelques-uns sont écrits en latin et la plupart en italien. | *Thèse sur l'excellence et l'utilité des plantes en médecine*, Pise, 1730, in-fol.; | *Lettre sur une espèce très-nombreuse de papillons vus à Florence sur la fin de juillet* 1741, in-4°; | *Lettres des hommes illustres des Pays-Bas, à Antoine Magliabecchi et autres*, Florence, 1746, 2 vol. in-8°. Il y a joint, en trois volumes, | les *Lettres des hommes illustres d'Allemagne et de Venise*; | *Relation de quelques Voyages faits en diverses parties de Toscane*, Florence 1751, 6 vol. in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages presque tous relatifs à son art. Il mourut à Florence en 1783.

TOZZI (Luc), né à Aversa dans le royaume de Naples, vers 1640, se rendit habile dans la médecine, et mourut en 1717, âgé de soixante-dix-sept ans, avec le titre de premier médecin général du royaume de Naples. Charles II, roi d'Espagne, le fit appeler pour le secourir dans sa dernière maladie, mais il mourut lorsque Tazzi était en chemin. Clément XI voulut le fixer à Rome par des places avantageuses:

il aima mieux sacrifier sa fortune à l'amour de la patrie. On a publié ses divers ouvrages à Venise, 1721, en 5 vol. in-4°.

TRABEA (Quintus), poète comique de l'ancienne Rome, florissait du temps d'Attilius Régulus. Il ne reste plus de ses ouvrages que quelques fragments dans le "Corpus poetarum" de Maittaire.

* TRACY (Bernard Destutt de), pieux théatin, naquit de parents nobles au château de Paray-le-Fresi, près Moulins en Bourbonnais, le 25 août 1720. Elevé pieusement, il connut de bonne heure le néant du monde. Il était l'aîné de sa famille, et à ce titre il pouvait espérer, avec les avantages de la fortune, des distinctions flatteuses pour l'amour-propre. Ce séduisant avenir ne le détourna point de la résolution qu'il avait prise de se consacrer à Dieu. Dès l'âge de seize ans, il remit ses droits à son frère puiné, et entra chez les théatins. Il y fut un modèle de vertu et d'humilité. De toutes les charges de la communauté, il ne voulut accepter que celle de maître des novices, parce qu'elle se conciliait avec son assiduité à tous les exercices, et son goût particulier pour la vie spirituelle. Malgré la délicatesse de sa santé et des infirmités habituelles, il se livrait à de fréquentes mortifications, et partageait son temps entre le travail et la prière. Il mourut à Paris le 14 août 1786, âgé d'environ soixante-six ans. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : | *Conférence* ou *Exhortation, à l'usage des maisons religieuses*, 1765 et 1785 ; | *Conférences* ou *Exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques*, 1768 ; | *Traité des devoirs de la vie chrétienne, à l'usage de tous les fidèles*, 1770, 2 vol. ; | *Vies de saint Gaëtan de Thienne, instituteur des clercs réguliers théatins ; du bienheureux Marinon de Saint-André Avellin ; du bienheureux cardinal Paul Burali d'Arezzo, de la même congrégation*, 1774 ; | *Nouvelle retraite à l'usage des communautés religieuses*, 1785 ; | *Vie de saint Bruno, fondateur des chartreux, avec des remarques sur le même ordre*, même année. On y trouve la *Notice* des saints de l'ordre, de ses supérieurs généraux, et des chartreux qui ont été élevés à l'épiscopat ; un *Catalogue* des chartreuses, et une *Notice* des observances anciennes et modernes de l'institut. Ce livre, en outre, offre une dissertation sur l'apparition du chanoine de Paris dont on faisait les funérailles dans l'église de Notre-Dame, en présence de saint Bruno. | *Panégyrique de la bienheureuse Jeanne-Françoise de Chantal*, prononcé à Moulins lors de la béatification de cette dame, 1753. On a, en outre, du P. de Tracy des *Remarques* sur l'établissement des théatins en France, sur les maisons de cette congrégation, sur l'institut des religieuses théatines, sur les constitutions et statuts de cet ordre, etc.

* TRACY (Uri), publiciste, fit ses études avec beaucoup d'éclat à Oxford, et reçut le bonnet de docteur en droit en 1778, au collège d'Iale, à Londres. Sa grande réputation le fit rechercher par les assemblées nationales ; il fut nommé membre de la chambre des représentants, où il rendit d'importants services à sa patrie. Il avait des connaissances très-étendues, une vaste profondeur d'esprit, et une éloquence entraînante. Ses *Discours* sont vigoureux et savants, quelquefois trop sévères, mais toujours clairs et précis dans les raisonnements ; de légères incor-

rections qui lui échappaient dans la chaleur des débats étaient récompensées par la rapidité de ses idées lumineuses, l'impétuosité et l'énergie d'une logique serrée et convaincante. Également admiré de son parti et du parti contraire, tous s'accordaient à dire que l'Angleterre n'avait jamais possédé un orateur égal. Pitt et Fox eux-mêmes le respectaient, et redoutaient un si habile adversaire. En 1796, il fut nommé sénateur à la place de Hill-House qui avait donné sa démission. Tracy négligea entièrement sa fortune pour ne s'occuper que des intérêts publics, et il fut aussi recommandable par sa probité que par ses talents. Il avait une santé faible et était malade lorsqu'il assista aux funérailles de M. Baldwin, son ancien compagnon d'études, et son collégue au sénat. Cette imprudence empira son mal, qui devint dangereux; et après avoir langui plusieurs mois, sans jamais cesser de s'occuper des affaires, il mourut en 1807, à peine âgé de quarante-quatre ans.

* TRADESCANT (Sir Jean), célèbre voyageur hollandais, fils, à ce qu'on croit, d'un jardinier de Charles Ier, roi d'Angleterre, qui cultivait à Lambeth un jardin de plantes rares. Jean Tradescant, pris par le goût des voyages, parcourut tous les pays de l'Europe, visita, avec soin la Turquie, la Grèce, l'Egypte et la Barbarie, et rassembla le premier une collection de curiosités qui étaient le fruit de ses voyages, dont on a imprimé une notice intitulée *Museum Tradescantum*. Il s'établit en Angleterre au commencement du règne de Jacques II, et il mourut en 1652. On voit encore le tombeau des Tradescant dans le cimetière de Lambeth. On cite également un autre célèbre voyageur anglais, qui vivait dans le XVIIe siècle, et qui portait aussi le nom de Tradescant.

* TRAETTA (Thomas), compositeur italien, né à Bitonto, dans le royaume de Naples, en 1727, débuta à l'âge de 25 ans par *Farnace*, qui eut un grand succès sur les théâtres de Naples. L'*Ezio*, qu'il donna à Rome, fut aussi bien accueilli. Ayant pris un engagement pour le théâtre impérial de Vienne, il composa *Armide* et *Iphigénie*, qui sont au nombre de ses plus beaux ouvrages. En 1765, il obtint la place de maître au conservatoire de l'*Ospedaletto* à Venise. Enfin, il se rendit à l'invitation de l'impératrice Catherine II, qui le retint 7 ans à Saint-Pétersbourg; il alla ensuite à Londres, et mourut à Venise le 6 avril 1779. Il excellait surtout dans les effets sombres et pittoresques de l'harmonie. On cite parmi ses principaux ouvrages : | *Ippolito ed Aricia*, qu'il donna à Parme ; | l'*Isola disabitata*; | l'*Olimpiade* et la *Didon* à Saint-Pétersbourg ; | *Germonda*, à Londres, | et la *Disfatta di Dario*, à Naples.

TRAJAN (Ulpius Trajanus Crinitus), empereur romain, naquit à Italica, près de Séville en Espagne, le 18 septembre de l'an 52 de J.-C. Son père avait eu les honneurs du triomphe sous Vespasien, qui l'avait mis au nombre des sénateurs, et l'avait admis à la dignité de consul. Le fils fut adopté par Nerva. Cet empereur étant mort quelque temps après, l'an 98, dans le temps que Trajan était à Cologne, ce dernier fut reconnu par les armées de la Germanie et de la Mœsie. Ses premiers soins furent de gagner le peuple ; il fit distribuer des sommes d'argent, abolit tous les crimes de lèse-majesté. Il allait au-devant de ceux qui le venaient saluer, et les embrassait, au lieu que ses prédé-

cesseurs ne se levaient pas de leur siége. Lorsqu'il sortait, il ne voulait pas qu'on allât devant lui, pour faire retirer le monde. Il n'était point fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par des voitures. Dès qu'il eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes, l'an 102, contre les Daces, qui furent vaincus après une bataille longtemps disputée. Elle fut si meurtrière que, dans l'armée romaine, on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre, et leur roi Décébale se tua de désespoir, l'an 105 de J.-C. Trajan entra ensuite dans l'Arménie, et s'avança dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes. Il soumit sans beaucoup de peine la Diabène, l'Assyrie, et le lieu nommé Arbelles, si célèbre par les victoires qu'Alexandre y avait autrefois remportées sur les Perses. Les Parthes, épuisés par leurs divisions continuelles, n'avaient point de troupes à lui opposer. Trajan entra l'an 112 dans leur pays, sans presque trouver de résistance, prit Séleucie, Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, et obligea Cosroës à quitter son trône et son pays, l'an 115 de J.-C. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, et poussa, dit-on, ses conquêtes jusqu'aux Indes; mais l'état des opérations de cette guerre n'est pas bien connu. Il assiégeait Atra, située près du Tigre; les chaleurs excessives de ce pays le forcèrent à lever le siége, quoiqu'il eût déjà fait brèche à la muraille. Trajan eut à combattre vers le même temps les Juifs de la Cyrénaïque, qui, irrités contre les Romains et contre les Grecs, poussèrent la rage jusqu'à dévorer leur chair et leurs entrailles, à se teindre de leur sang et à se couvrir de leurs peaux. On dit qu'ils en firent mourir plus de deux cent mille; et les Juifs d'Egypte, en proie à la même fureur, exercèrent des barbaries non moins atroces. Ces horreurs furent punies avec une cruauté réciproque. On ne souffrit plus de Juifs sur ces côtes, et on y égorgeait même ceux que la tempête y jetait. Trajan, usé par les fatigues et la débauche, mourut quelque temps après à Sélinunte, appelée depuis 'Trajanopolis', vers le commencement d'août de l'an 117 de J.-C. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sous la colonne Trajane, élevée des dépouilles faites sur les Daces. Il est impossible de marquer en détail les ponts, les grands chemins, les levées qu'il fit faire pour faciliter la communication des villes entre elles, ou pour les assurer contre les inondations des rivières et des torrents. Rome avait extrêmement souffert par les incendies; il fallait rebâtir les édifices détruits; mais, afin que ces réparations fussent moins à charge au public, il ordonna qu'aucun particulier ne pourrait donner plus de 60 pieds de hauteur à chaque maison. Trajan, bon guerrier, habile dans la politique et le gouvernement de l'état, n'était pas également estimable comme particulier; avec d'excellentes qualités, il avait de grands vices. Il aima le vin, et les après-dînées on le trouvait souvent hors d'état de faire rien de raisonnable; il aima encore plus les femmes, et s'abandonnait même à des débauches monstrueuses qu'on ne peut exprimer sans voile. « Car telle est, dit un philosophe, la marche de la luxure : semblable à l'avarice, plus elle a, plus elle veut avoir. Rassasiée et dégoûtée d'objets naturels, elle cherche des jouissances monstrueuses et absurdes. » Son

amour infâme pour le pantomime Pylade l'engagea, suivant Dion, à rétablir un spectacle dont il avait lui-même reconnu les abominations par une proscription sévère. Le roi Abgare ne put le fléchir qu'en lui abandonnant son fils Arbandès. On prétend que c'est ce goût pour le désordre et les jouissances sensuelles qui lui rendit les chrétiens odieux : leur vie pure et chaste étant une condamnation trop saillante de la sienne. Il les fit mettre à mort dans toute l'étendue de l'empire; mais, sur les représentations de Pline-le-jeune, il adoucit son édit par une inconséquence qui ne laissa pas de sauver un grand nombre de chrétiens. (*Voyez* PLINE-LE-JEUNE.) C'est sous son règne que périt, dévoré par les lions, le célèbre Ignace d'Antioche, un des plus grands évêques de la primitive Eglise, et l'homme le plus vertueux de l'empire. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'empereur prononça lui-même son arrêt de mort, après lui avoir parlé d'une manière très-peu assortie à la majesté du trône et au caractère d'humanité dont il avait fait parade en d'autres occasions. « On ne conçoit pas, dit un critique moderne, comment Montesquieu a pu nommer Trajan " l'homme le plus propre à honorer la nature humaine et à représenter la divine " ; il faut que l'engouement et l'enthousiasme aveugle soient un défaut bien inhérent à notre siècle, puisque des philosophes du mérite de Montesquieu n'ont pu s'en défendre. On peut rire du dominicain Giaconius qui rêve que les prières de saint Grégoire-le-Grand obtiennent pour cet empereur, persécuteur des chrétiens," une éternelle possession des cieux " ; mais on est étonné d'entendre le grave Montesquieu s'exprimer avec aussi peu de justesse. Trajan eut sans doute des vertus, mais il eut en même temps des vices honteux qui déshonorent " la nature humaine " et représentent fort mal " la nature divine ". » Malgré cela, on ne doit pas être surpris des éloges qu'on a faits de Trajan, si on le compare à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome. Son histoire a été écrite par un grand nombre d'auteurs; et tout est perdu, hors quelques fragments informes de Dion, les minces abrégés d'Eutrope et d'Aurélius Victor. « Il semble, dit Crévier, que la Providence ait eu dessein d'ensevelir les actions de Trajan à proportion du désir immodéré qu'il avait de faire du bruit dans le monde. » (*Voyez* THÉODOSE-le-Grand.) [Les édifices et monuments construits sous Trajan se conservent encore en grande partie, comme la colonne Trajane, le port d'Amone, le pont d'Alcarbara, sur le Tage, etc. Un de ses lieutenants conquit l'Arabie pétrée, qui devint province romaine. Dans la Dace, il fit bâtir plusieurs villes, et y envoya des colonies.]

*TRAMUT (Emmanuel), curé de Villers-Sexel (Haute-Saône), né en 1745 à Monfort, près Quingey, dirigea cette paroisse avec zèle jusqu'au moment de la révolution. Le refus de serment ne le sépara même point d'abord de ses paroissiens; il resta caché au milieu d'eux. Mais la persécution devenue plus vive l'obligea de fuir. Il se retira en Suisse, d'où il ne revint qu'au retour de l'ordre. Sa seule ambition était de rentrer dans sa paroisse, où il reprit son ministère de paix et de charité. Etranger aux débats politiques, il était le père de tous; indulgent pour les autres, il n'était sévère que pour lui. Enfin, après soixante ans de travaux, Tramut fut enlevé à son troupeau,

en 1834. Il légua 3,000 francs aux pauvres et une rente de 500 francs à la fabrique. Quoiqu'il fût à son aise, on ne trouva point d'argent chez lui. Il versait dans le sein des pauvres tout ce qu'il épargnait à force de privations.

*TRANQUILLE (Le père), de Bayeux, capucin, s'opposa à la bulle "Unigenitus", se réfugia en Hollande en 1727, et fixa son séjour à Utrecht, où il vivait encore en 1770, sous le nom d'"Osmont du Sellier". On a de lui : | *Instruction théologique en forme de catéchisme sur les promesses faites à l'Eglise*, Utrecht, 1733 ; | *Justification des discours et de l'histoire de M. l'abbé Fleury*, 2 tomes, dont le premier parut en 1736, et le deuxième en Hollande (Nanci). 1738.

TRANSTAMARE (Henri comte DE), fils naturel d'Alphonse XI, roi de Castille, et d'Eléonore de Gusman, sa maîtresse, enleva, avec les secours de Du Guesclin, le trône et la vie à Pierre-le-Cruel (*voyez* ce nom), et mourut en 1379, après un règne de dix ans.

*TRASSART (Pierre), du clergé de Saint-Eustache, se livrait à la chaire, fit le serment, se maria ensuite et est porté sur la liste des électeurs en 1792 ; il avait alors quarante ans. Son nom ne se trouve point sur la liste des décès à Paris. (*Voyez* la première édition des "Mélanges littéraires de Palissot".)

TRASYBULE ou THRASIBULE, général des Athéniens, chassa les trente tyrans, et rétablit dans sa patrie le nom de liberté, quoique dans le fond il y régnât à son tour d'une manière assez absolue pour n'être pas impunément contredit. Il mit ensuite le dernier sceau à la tranquillité publique en faisant prononcer dans une assemblée du peuple que personne ne pourrait être inquiété au sujet des derniers troubles, excepté les trente et les décemvirs. Par ce décret, il éteignit toutes les étincelles de division. Il réunit toutes les forces de la république, auparavant divisées, et mérita la couronne d'olivier, qui lui fut décernée comme au restaurateur de la paix. Sa valeur éclata ensuite en Thrace ; il prit plusieurs villes dans l'île de Mételin, et défit en bataille rangée Thérimaque, capitaine des Lacédémoniens, l'an 394 avant Jésus-Christ. Douze ans après, il fut tué dans la Pamphylie par les Aspendiens, qui favorisaient les Lacédémoniens. — Il faut le distinguer de TRASYBULE, frère et successeur d'Hiéron, roi de Syracuse, qui fut obligé de quitter le trône un an après y être monté, et vécut comme particulier à Locres.

* TRAUN (Othon-Ferdinand, comte DE), feld-maréchal au service d'Autriche, né le 27 août 1677, d'une famille de Bavière, se distingua d'une manière si brillante pendant la guerre de la succession d'Espagne qu'il obtint à vingt-sept ans le rang de colonel et de général-adjudant. L'empereur le nomma, en 1723, général-major puis commandant-général des troupes de l'Autriche en Sicile. N'ayant pas assez de forces pour s'y maintenir, il se jeta dans Capoue, puis se retira à la tête de 3,000 hommes. Traun reçut en 1733 le grade de général d'artillerie, et l'année suivante le gouvernement de Milan, qu'il défendit avec succès contre des forces supérieures. Il gagna encore la bataille de Campo-Santo, sur les bords du Tanaro. Cependant il fut remplacé, et alla servir sous le prince de Lorraine en Allemagne. Frédéric II lui attribua les succès de cette campagne. Selon lui, c'était le pre-

mier des généraux autrichiens. Traun se rendit à Vienne en 1746. L'année suivante il fut nommé gouverneur de la Transylvanie, et mourut à Hermanstadt le 18 février 1748.

* TRAVASA (Gaétan-Marie), religieux théatin, naquit à Bassano, en 1698, et entra dans la congrégation des clercs réguliers théatins à l'âge de quinze ans. Il alla se perfectionner dans les belles-lettres à Bologne; et, après avoir fait sa philosophie à Florence, il fut envoyé à Rome pour y étudier en théologie et en droit canon. Il sortit de ces différentes écoles fort instruit. Il professa la philosophie à Venise pendant plusieurs années, et y fut nommé examinateur ducal. Ces occupations ne l'avaient pas empêché de s'appliquer à l'éloquence. Après s'y être bien préparé, il entra dans la carrière de la prédication, et y obtint de la célébrité. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits de divers genres, dont voici les titres : | *Panegirico sacro, detto nella basilica ducale di Venezia l'anno* 1727; | *Storia critica della vita di Ario*, Venise, 1746; | *Storia critica delle vite degli eresiarchi*, Venise, 1752, cinq volumes in-8°; | *Ragionamenti sacri*, Venise, 1758; | *Preparazione alla morte per ogni persona del chiostro*, Venise, 1762; | *Istruzzioni e regole per tacere e per parlare in materia di religione*, Venise, 1764; | *Quaresimale*, Venise, 1766; | *Panegirici e ragionamenti sacri*, Venise, 1767; | *Inni sacri del breviario romano minutamente spiegati*, Venise, trois vol. in-8°; | *Nova et aurea in Psalterium catena, ex variis et selectis græcorum et latinorum Patrum, veterumque scriptorum sententiis contexta*, quatre vol.; | *Dictionarium doctrinale concionatorium*, etc.; | *Nuova raccolta di varie e scelte orazioni*, Venise, 1754, six volumes in-12. Le père Travasa mourut à Venise, le 15 janvier 1774. C'était un religieux exact à ses devoirs, qui joignit à la science un caractère aimable. Il était si appliqué au travail, qu'il en avait presque perdu les yeux. Il dédia son *Carême* à la ville de Bassano, lieu de sa naissance; ses concitoyens firent frapper une belle médaille en son honneur.

TRAVERS, prêtre du diocèse de Nantes, publia en 1734 : | *Consultation sur la juridiction et sur l'approbation nécessaire pour confesser*, etc., où il renverse la juridiction épiscopale, et soutient des principes qui conduisent à une véritable anarchie. Cet ouvrage ayant été censuré par la Sorbonne, en 1735, et par plusieurs évêques, l'auteur publia une *Défense*, en 1736, pleine des mêmes erreurs; mais c'est surtout dans *les Pouvoir légitimes du premier et second ordre dans l'administration des sacrements*, etc., 1744, gros vol. in-4°, qu'il développe ses principes, et qu'il se livre à des emportements incroyables contre les papes, les évêques et tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise, les accable d'injures atroces, révoque en doute l'authenticité du concile de Trente (page 175), et ramasse ce qu'on a dit de plus calomnieux contre cette grande assemblée. Tel est l'ouvrage que des pseudo-canonistes modernes n'ont pas rougi de copier, et où ils ont pris les traits qu'ils ont lancés contre l'autorité qui les accablait. Le cardinal de Bissy et M. Languet, évêque de Soissons, l'ont amplement réfuté : il fut condamné par l'assemblée du clergé de France, en 1745.

* TRAVERSARI (Ambroise), plus connu sous le nom d'*Ambroise-le-

camaldule*, naquit à Portico, bourg de Romagne, vers 1378. Il entra dans l'ordre des camaldules en 1400, et s'y distingua par son avoir et son habileté dans les affaires. Il savait le grec parfaitement. Il fut élu général de son ordre en 1431, et envoyé par Eugène IV au concile de Bâle. Il assista aussi à ceux de Ferrare et de Florence. La connaissance qu'il avait de la langue grecque le mit en état, dans ce dernier, de servir d'interprète entre les Grecs et les Italiens. Il fut même chargé de dresser le formulaire d'union entre les deux Eglises. A des mœurs sévères et une vie sainte, il savait allier une gaîté aimable. *Sine oris tristitia sanctus, semper utique suavis atque serenus*, dit de lui Paul Jove. Il mourut le 21 octobre 1439. On a de Traversari un grand nombre de *Traductions latines*, entre autres celles du Livre de la hiérarchie céleste, attribué à saint Denys l'aréopagite; de la Vie de saint Chrysostôme, par Palladius; du Pré spirituel, de l'Echelle des vertus de saint Jean Climaque, de Diogène Laërce, etc. Cette dernière est dédiée à Côme de Médicis. On a imprimé sa *Correspondance*, Florence, 1759, deux vol. in-folio.

* TRAVERSARI (Charles), religieux servite, naquit à Lugo, petite ville du Ferrarais, et alla faire ses études en Faënce. Il professa la théologie à Mantoue, et se fit connaître par les ouvrages suivants : | *Ennodii Faventini de romani pontificis primatu adversus Justinum Febronium, theologico-historico-critica dissertatio*, Faënce, 1771; c'est une réfutation du livre de M. de Hontheim. (*Voyez* HONTHEIM.) | *De incruenti legis sacrificii communione theologico-polemica dissertatio*, Padoue, 1779; | *Istruzzione intorno al santo sacrifizio della messa, indirizzata a Theofilo*, etc.; ces deux derniers ouvrages furent mis à l'*index*. Le père Traversari était confesseur de la duchesse douairière de Guastalla, qui prenait à lui un vif intérêt, et qui fit des démarches en sa faveur dans l'affaire qu'il eut avec la cour de Rome, au sujet des deux ouvrages cités ci-dessus. Il mourut vers la fin du siècle dernier.

* TREAT (Robert), officier supérieur et gouverneur de Connecticut. On le croit fils de Robert Treat, planteur de Milfort. Robert fut, en 1673, l'un des magistrats de ce pays, se distingua comme militaire au commencement de la guerre de Philippe. Il chassa les ennemis de la ville de Springfield, ainsi que les indiens qui avaient donné un assaut à Hadley. Il fut nommé, en 1676, député-gouverneur, et fut réélu à cette place pendant seize ans. Il mourut en 1710.

* TREAT (Samuel), fils du précédent, calviniste et premier ministre d'East-Ham, à Massachussets, né en 1643, et gradué docteur en 1669 au collége d'Harvard. Une église s'étant formée à East-Ham, il en fut nommé pasteur, et y exerca ce ministère pendant vingt années. Treat était un calviniste extrêmement rigide : il épousa deux femmes; la seconde était fille du ministre Vitsorel de Botson. Son principal soin fut la conversion des sauvages : il apprit à cet effet la langue indienne; et s'introduisant dans leurs peuplades, il leur prêchait l'Evangile, et amena au christianisme un grand nombre d'entre eux. Dans une lettre qu'il adressa, en 1693, au docteur Snercase Mather, il lui annonçait « qu'il y avait, loin des limites d'East-Ham, cinq cents Indiens adultes, à qui, depuis bien des années,

il avait fait connaître l'Evangile dans leur propre langue. » Quatre Indiens des plus instruits catéchisaient les autres, leur lisaient les prières tous les samedis; et, une fois par mois, il leur prêchait un sermon qu'il avait fait pour eux. Peu à peu il parvint à les civiliser; il leur donna des maîtres d'école, et les persuada à choisir eux-mêmes six magistrats qui jugeraient toutes leurs affaires. Il passa près d'un demi-siècle à civiliser et à instruire les Indiens, et eut le plaisir de voir ce peuple, jadis sauvage et cruel, devenu doux, humain et très-attaché à la religion chrétienne. On ne connaît de lui que *la Profession de foi* dans la langue indienne nauset, et un *Sermon*, 1773. Treat mourut en 1717, à l'âge de soixante-neuf ans.

TREBATIUS - Testa (Caïus), savant jurisconsulte, fut exilé par Jules-César pour avoir pris le parti de Pompée; mais Cicéron, son ami, obtint son rappel. César connut son mérite, le prit en affection, au point qu'il lui demandait presque toujours son avis avant de porter aucun jugement. Auguste n'eut pas moins d'estime pour ce jurisconsulte, et par son conseil il introduisit l'usage des Codicilles. Horace lui adressa deux de ses satires. Ce savant homme avait composé plusieurs ouvrages sur le droit. Il est cité en divers endroits du * Digeste *.

TREBELLIEN (Caïus Annius Trebellienus), fameux pirate, se fit donner la pourpre impériale dans l'Isaurie, au commencement de l'an 264. Il conserva la souveraine puissance jusqu'au temps où Gallien, qui régnait alors, envoya contre lui Causisolée avec une armée. Ce général ayant eu l'adresse d'attirer Trebellien hors des montagnes et des détroits de l'Isaurie, lui livra dans la plaine une bataille sanglante. Le brigand la perdit et y fut tué, après avoir régné environ un an. — Il ne faut pas le confondre avec Rufus Trebellien, qui, ayant été accusé du crime de lése-majesté sous Tibère, se tua lui-même.

TREBELLIUS-Pollio, historien latin, florissait vers l'an 298 de J.-C. Il avait composé la *Vie des Empereurs*, mais le commencement en est perdu, et il ne nous en est resté que la fin du régne de Valérien, avec la *Vie* des deux Galliens et des trente tyrans; c'est-à-dire des usurpateurs de l'empire, depuis Philippe inclusivement jusqu'à Quintille, frère et successeur de Claude II. On trouve ces fragments dans l'*Historiæ Augustæ Scriptores*. On reproche à cet écrivain d'avoir rapporté avec trop de détail des faits peu intéressants, et d'avoir passé trop rapidement sur d'autres beaucoup plus importants.

* TREILHARD (Jean-Baptiste), comte, ministre, etc., naquit à Brives-la-Gaillarde, le 2 janvier 1742. Il suivit la carrière du barreau, et exerça à Paris la profession d'avocat avec honneur: quelques causes célèbres lui donnèrent de la réputation, et notamment ses *factum* pour la maison de Montesquiou contre celle de Montesquiou-la-Boulbène. En 1789, il fut élu député aux états-généraux; et, quoiqu'il ne fût pas un des orateurs les plus distingués de cette assemblée, il y exerça cependant une grande influence. Treilhard avait embrassé les principes révolutionnaires, et ses opinions furent d'abord modérées. Le 2 septembre, il se déclara en faveur du *veto* suspensif à accorder au roi, et parla dans cette occasion avec une telle éloquence qu'il éveilla l'attention des *patriotes*. Ceux-ci firent tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti,

et y ayant réussi, il ne parla plus que dans leur sens, et devint l'ennemi du trône et de l'autel. Il fut du comité des pensions, qui publia le « Livre rouge »; le premier avril 1791, il occupa le fauteuil du président, et fut le 3 septembre, un des soixante députés qui présentèrent au roi l'acte constitutionnel. Elu membre et rapporteur du comité ecclésiastique, il fit adopter tous les décrets sur le clergé et sur la constitution civile, provoqua et obtint la suppression des ordres religieux, et fit ensuite mettre leurs biens à la disposition de la nation. Il présida, après la session, le tribunal criminel du département de Paris, et fut nommé, en 1792, député de Seine-et-Oise à la convention, où il vota la mort de Louis XVI. Il devint membre du comité de salut public, et fut envoyé en mission dans le département de la Gironde, d'où il fut bientôt rappelé après le 9 thermidor. Treilhard remplaça Barrère dans les fonctions de rapporteur du comité de salut public, et, en 1795, il passa au conseil des cinq-cents : il le présida vers la fin de décembre. Le 21 janvier 1796, il prononça le discours d'anniversaire du supplice de Louis XVI. Peu de temps après, il invoqua la peine de mort contre les provocateurs à la royauté ou au rétablissement de la constitution de 1793. Etant sorti de ce conseil, il fut chargé, le 20 mai 1797, de se rendre à Lille, pour y suivre les conférences de paix entamées avec l'Angleterre. Il passa ensuite, comme ministre plénipotentiaire, au congrès de Rastadt. Appelé en 1798 à la place de directeur, il en fut exclus l'année suivante avec Merlin et Réveillère Lépeaux. Après le 18 brumaire, il fut nommé vice-président, puis président du tribunal d'appel à la cour de Paris, et en septembre 1802, il devint membre du conseil d'état. En 1804, il obtint le titre de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Dans le conseil d'état, il travailla beaucoup à la rédaction des lois sur l'ordre judiciaire et administratif. Le 30 mars 1809, il fut nommé ministre d'état, mais il ne jouit pas long-temps de cette faveur, et il mourut le premier décembre 1810.

* TREILLARD (Anne-François-Charles, comte), lieutenant-général de cavalerie, né à Parme le 9 février 1764, d'une famille française qui était noble, mort à Charonne près Paris, le 14 mai 1832, entra, dès 1780, dans le régiment de la Reine-Dragons, et fut général de division, en 1806. Il avait fait les campagnes de 1792 et de 1793 aux armées du Nord et de la Moselle, des Ardennes et du Rhin, puis celles qui avaient eu lieu ensuite aux armées de Sambre-Meuse et en Allemagne; celles de 98 et 99 en Suisse, celles de 1800 et 1801 avec l'armée Gallo-Batave. Après avoir été employé sur les côtes de l'Océan, à la grande armée, en Allemagne et en Pologne (1806 et 1807), en Espagne (1808), en Allemagne (1809), en Espagne et dans le Portugal (1810-1813), il se battit en France (1813-1814). On cite de lui plusieurs actions d'éclat. En avant de Philippeville, il était de garde avec 30 chevaux; attaqué par les Autrichiens, il est blessé; néanmoins il tient ferme, et donne à son régiment le temps de se déployer. Il commandait aussi à Fleurus l'avant-garde du corps de Moreau. Près Coblentz, il prit cent quatre-vingts chevaux, et contribua à la prise de cette ville; près Kreutznach, il fit deux mille cinq cents prison-

niers; au siége de Mayence, il prit un bataillon de pandours et cent vingt hussards; sur le Rhin, il fit deux mille prisonniers. Il se distingua à Forlem, à Wertingen, à Austerlitz, à Iéna, à Pulstuck; c'est le soir même de cette dernière affaire que Bounaparte le nomma général de division. Mis à la retraite le 1er octobre 1816, il fut remis en disponibilité en 1830, et de nouveau mis à la retraite en 1832. M. Mazères, son neveu, connu dans une autre carrière, a fait son éloge sur sa tombe.

* TRELLUND (Jean), évêque luthérien de Wiborg en Jutland, était né à Copenhague le 5 octobre 1669. Il fit ses études dans l'université de cette ville, et eut pour maîtres Gaspard Bartholin, Jean Wandalin et Godefroid Masius. Après les avoir terminées, il voyagea en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre, visitant les savants de tous ces pays pour profiter de leurs lumières. Il en retira le double avantage de perfectionner ses connaissances sur la philologie sacrée, l'histoire ecclésiastique et les antiquités, et de se lier avec les hommes les plus instruits de l'Europe. En 1699, il fut fait lecteur de théologie à Christiana, en Norwège. Deux ans après, le roi de Danemark l'attacha, en qualité de ministre évangélique et de président du consistoire, à un corps de troupes qu'il envoyait en Italie. Trellund souhaita de résigner cet emploi pour voyager de nouveau. En ayant obtenu la permission, il parcourut la Hongrie, d'où il se rendit à Vienne et de là à Venise, Mantoue, Rome et Naples. De retour à Copenhague en 1705, il y occupa une chaire d'éloquence. Enfin, en 1726, il fut nommé évêque de Wiborg en Jutland. Il y mourut en 1735, laissant un fils et une fille. On a de lui les ouvrages suivants : | *Brevis repetitio veritatis de mulierum baptismo*, 1689, | *Quæstionum miscellanearum trias*, 1691; | *De absoluto decreto contra Samuelem Andreæ*: | *De Felicis Urgelitani et Elipandi Toletani hæresi vulgo Adoptiana*, 1691; | *De theologia paradisiaca*, 1707; | *De doctoribus et pastoribus ex Ephes. IV*, v. 2 *disputationes tres*, 1712; | *Assertio plenior status controversiæ orthodoxos inter et adoptianos agitatæ*, 1715; | *Quæstionum theologicarum Felicianæ controversiæ affinium decas*, 1716; | *De potestate judiciaria Christi secundum humanam naturam*; | *Reformationis evangelicæ ad vitæ reformationem fidelis directio*, 1717; | *Vindiciæ veritatis contra Christianum Alethophilum, de missionis negotio*, Copenhague, 1718, in-4°; | *Exercitatio biblica prima classicorum aliquot scripturæ locorum partim illustrationem, partim vindicias exhibens*, 1720; *Exercitatio biblica secunda*, 1721; *Exercitatio biblica tertia*, 1721; *Exercitatio biblica quarta*, 1722; | *Vindiciæ germanicæ contra Strandigeri refutationem de pædo baptismo*, 1718; | *Laudatio funebris illustrissimi herois domini Christiani Guldenlew*, 1707. Ce seigneur commandait les troupes dont Trellund avait été aumônier. On pourrait encore citer d'autres écrits de cet auteur. On trouve dans tous du talent et une profonde érudition.

* TREMBLEY (Abraham), fils d'un ancien syndic de Genève, naquit dans cette ville en 1710. Son père le destinait à l'état ecclésiastique, et lui fit faire de bonnes études. Le jeune Trembley ne se sentant aucune inclination pour cet état, se retira en Hollande, et s'y chargea

de l'éducation des enfants du comte de Bentinck. Il se rendit ensuite à Londres, où il fit celle du jeune duc de Richemont. Il revint à Genève en 1747, s'y maria, et devint membre du grand conseil. Il avait un goût particulier pour l'histoire naturelle, qu'il cultiva avec soin. Mais cette étude de prédilection n'avait pas tellement absorbé son application, qu'il n'eût des connaissances assez étendues dans les autres sciences. Il était de la société royale de Londres, et correspondant de l'académie des sciences de Paris. On a de lui : | *Mémoires sur les polypes*, Leyde, 1774, in-4°, et Paris, même année, 2 vol. in 8°. On trouve dans cet ouvrage des observations neuves et curieuses. | *Instruction d'un père à ses enfants sur la nature et sur la religion*, 1775 et 1779, 2 volumes in-8°; | *Instruction sur la religion naturelle*, 1779, 5 vol. in-8°; | *Recherches sur les principes de la vertu et du bonheur*, 1782, in-8°. Parmi les travaux de Trembley, en histoire naturelle, on doit distinguer le soin qu'il prit d'étudier les insectes qui nuisent aux céréales, et de chercher les moyens de préserver ces précieuses productions de leurs attaques. Il était lié avec le célèbre Charles Bonnet. Il mourut en 1784.

TREMMELLIUS (Emmanuel), né vers 1510 à Ferrare, de parents juifs, se rendit habile dans la langue hébraïque. D'après les insinuations du cardinal Poley, il embrassa en secret la religion catholique, et devint professeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il passa à Metz, puis à Sedan. Il se fit connaître par une *Version* latine du nouveau Testament syriaque, et par une autre de l'ancien Testament, faite sur l'hébreu. Il avait associé à ce dernier travail François Junius, ou du Jon, qui, après la mort de Tremellius, arrivée en 1580, le publia in-fol. avec des changements qui ne firent que le rendre plus mauvais. Le style de Tremellius est lourd, plat, affecté, et sa version sent le judaïsme.

TREMOILLE ou TRIMOUILLE (Louis DE LA), vicomte de Thouars, prince de Talmont, etc., naquit, en 1460, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, féconde en grands hommes. Il fit ses premières armes sous Georges de La Trimouille, sire de Craon, son oncle. Il se signala tellement, que, dès l'âge de 27 ans, il fut nommé général de l'armée du roi, contre François, duc de Bretagne, qui avait donné retraite dans ses états à Louis duc d'Orléans, et à d'autres princes ligués. La Trimouille remporta sur eux une victoire signalée à Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488. Il y fit prisonnier le duc d'Orléans, depuis Louis XII, et le prince d'Orange. La prise de Dinan et de Saint-Malo fut la suite de cette glorieuse journée. Egalement habile dans le cabinet et à la tête des armées, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VIII. Il fut envoyé en ambassade vers Maximilien, roi des Romains, et vers le pape Alexandre VI. Il avait été fait chevalier de l'ordre du roi et son premier chambellan, et la bataille de Fornoue, en 1495, lui mérita la charge de lieutenant-général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou et Marche de Bretagne. Louis XII, à son avénement à la couronne, lui ayant donné le commandement de son armée en Italie, il conquit toute la Lombardie, et obligea les Vénitiens à lui remet-

tre entre les mains Louis Sforce, duc de Milan, et le cardinal son frère. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guyenne en 1502, et peu après celle d'amiral de Bretagne. Il le choisit pour commander le corps de bataille où il était, à la journée d'Aignadel, l'an 1509. La Trimouille fut malheureux au combat de Novarre, donné contre les Suisses le 6 juin 1513, où il fut battu et blessé (*Voyez* TRIVULCE Jean-Jacques.) Il se trouva encore la même année à la bataille de Marignan, donnée contre les Suisses, où il perdit son fils, défendit la Picardie contre les forces impériales et anglaises; et s'étant rendu en Provence, il fit lever le siége de Marseille, que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur Charles-Quint, y avait mis, l'an 1523. Enfin ayant suivi le roi François Ier dans son malheureux voyage d'Italie, il finit ses jours à la bataille de Pavie, le 24 février 1525, âgé 65 ans. Son corps fut apporté dans l'église collégiale de Notre-Dame de Thouars, qu'il avait fondée. On l'honora du beau nom du "Chevalier sans reproche".

TREMOILLE ou TRIMOUILLE (Louis III DE LA), premier duc de Thouars, prince de Tarente et de Talmont, naquit vers l'an 1520; il était de la même famille que le précédent, laquelle remonte au XIIIe siècle. Son père François de La Trimouille, qui servit sous les drapeaux de François Ier, avait épousé, en 1521, Anne de Laval, fille de Gui XV de Laval, et de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qui apporta dans la maison de La Trimouille ses prétentions sur la couronne de Naples. Ses descendants ont fait valoir ce droit aux congrès de Munster, de Nimègue et de Ryswick, où ils demandèrent le titre d'altesse, qui leur a été accordé dans les pays étrangers. Louis de La Trimouille suivit la trace de ses ancêtres, se distingua dans les armes sous Henri II, Charles IX et Henri III, et rendit d'importants services à l'état. Nommé par ce dernier prince lieutenant-général du Poitou, il enleva plusieurs villes aux rebelles, alla ensuite mettre le siége devant Melles, et mourut le jour même de la reddition de cette place, le 25 mars 1577. En récompense de ses services, Charles IX avait érigé Thouars en duché l'an 1563, et Henri IV l'érigea en pairie en faveur de Claude de La Trimouille son fils, qui mourut en 1604, à 58 ans. (*Voy.* TALMONT.)

TRENCHARD (Jean), d'une maison ancienne d'Angleterre, naquit en 1669, et mourut en 1723, avec la réputation d'un homme habile dans le droit civil et dans la politique; mais qui entendait très-peu la religion, sur laquelle il avait plus d'une idée fausse, et dont il s'était fait, comme tous les libertins, un système de caprice et d'imagination. Ses principaux ouvrages sont: | *Argument qui fait voir qu'une armée subsistante est incompatible avec un gouvernement libre, détruit absolument la constitution de la monarchie anglaise*; | une petite *Histoire des armées subsistantes en Angleterre*; | une suite de *Lettres* sous le nom de *Canton*, conjointement avec Thomas Gordon, son ami. Tous ces écrits sont en anglais.

* TRENCK (Frédéric, baron DE), naquit à Kœnigsberg le 16 février 1726. Dans sa première jeunesse, il montra un caractère pétulant et audacieux. Tandis qu'il était au col-

lége, il prétexta d'avoir été insulté par deux de ses camarades, qu'il n'aimait pas, afin de les appeler en duel. Ceux-ci acceptèrent le défi, et il les blessa tous deux : Trenck avait alors 14 ans. Admis en 1742 comme cadet dans les gardes de Frédéric II, il sut se concilier la bienveillance de ce monarque, qui l'éleva bientôt au grade d'officier, et l'admit dans sa confiance. Comblé des faveurs de son souverain, il prenait part à tous ses plaisirs, et se trouvait souvent en la compagnie de Voltaire, de Maupertuis, d'Albergatti et d'autres littérateurs, qui devinrent ses amis. Jeune, bien fait, d'une taille imposante, avec un esprit cultivé et des manières nobles, il s'attirait tous les regards de la cour. La guerre se déclara entre l'Autriche et la Prusse, et le jeune Trenck se couvrit de gloire sous les yeux même de Frédéric, qui le décora de la croix du mérite. Mais la faveur dont il jouissait auprès du monarque lui avait fait beaucoup d'envieux, qui l'accusèrent d'entretenir une corespondance avec son cousin François, baron de Trenck, qui servait dans l'armée autrichienne en qualité de chef des pandours. On intercepta plusieurs lettres, où l'on crut trouver des indices certains qu'il avait des intelligences secrètes avec l'armée ennemie. Il fut arrêté et conduit à la citadelle de Glatz. Après cinq mois de captivité, il essaya de s'évader; mais le complot fut découvert, et on le chargea de chaînes. Le baron, qui avait une force extraordinaire, parvint à les briser, à s'ouvrir un passage dans sa prison, et trompant la surveillance des gardes, il était arrivé près du fossé, au-delà duquel des secours l'attendaient, lorsqu'une sentinelle le découvrit et donna l'alarme. Renfermé de nouveau dans sa prison, il y languit encore plusieurs mois; mais enfin un de ses amis parvint, en exposant sa vie, à le faire évader. Il se réfugia à Vienne, où il fut admis et fêté chez les plus grands seigneurs, qui lui obtinrent de l'impératrice Marie-Thérèse une compagnie de cavalerie dans le régiment de Cardonne, cuirassiers. Avant d'entrer en activité, il fit un voyage à St-Pétersbourg, où il y fut fort bien accueilli. A son retour à Vienne, ayant appris la mort de sa mère, il eut l'imprudence d'aller à Dantzick pour terminer avec ses frères et sœurs le partage de sa succession. Il ne prévoyait pas que son nom n'y était pas oublié. En même temps un de ses ennemis écrivit au roi de Prusse que le baron de Trenck ne faisait le voyage de Dantzick qu'avec le téméraire projet de le surprendre quand ce monarque partirait pour le camp qu'il assemblait en Prusse, et qu'il portait son projet criminel jusqu'à vouloir attenter à sa vie. L'invraisemblance de cette accusation, et le peu d'empressement qu'on mit à la vérifier, semblent prouver que Frédéric ne sévissait contre Trenck que par suite de son premier crime, vrai ou supposé, ou par une inimitié personnelle. Il donna aussitôt les ordres pour que l'on préparât le cachot de Trench, à Magdebourg, et de l'arrêter à Dantzick au premier moment favorable. A peine y fut-il arrivé, et tandis qu'il était au milieu de sa famille, il apprit le danger qui le menaçait. Il allait se sauver en Russie, dans un vaisseau suédois, lorsqu'il fut surpris, arrêté et traîné dans les prisons de Dantzick. De là, accompagné par trente hussards, de brigade en brigade, il fut transféré à Berlin. On le plaça dans une voiture,

et, avec la même surveillance, il fut conduit à Magdebourg, et enfermé dans un cachot. On le chargea de chaînes; on lui mit un carcan, de façon que son corps n'avait presque aucun mouvement libre, et on le traitait avec la plus extrême rigueur. Ses amis de Vienne intercédèrent pour lui auprès de Marie-Thérèse; mais, malgré les vives sollicitations de cette impératrice, Frédéric le retint prisonnier pendant plusieurs années. « Trenck, disait-il, est un homme dangereux; tant que je vivrai, il ne verra pas le jour ». Cependant il parut oublier tout-à-coup son inimitié pour lui, ou il acquit peut-être des preuves de son innocence; car, le 24 décembre 1774, il ordonna que le baron de Trenck fût mis sur-le-champ en liberté. Il ne parut pas à la cour, et passa la plupart du temps au sein de sa famille. Lors de la révolution française, il en embrassa les principes avec ardeur, et, ayant été puni ou persécuté par un roi, il eut dès-lors en horreur le gouvernement monarchique. Le baron vint à Paris en 1790, se mêla parmi les jacobins, qui l'admirent dans leurs clubs comme une victime du despotisme. Il ne tarda cependant pas à connaître qui étaient les plus despotes et les plus cruels, ou des rois ou des ennemis de tout gouvernement. Un certain rapprochement de circonstances le lia particulièrement avec Latude, qui avait été prisonnier vingt-cinq ans à la Bastille, puis à Vincennes. Les Prussiens ayant pénétré en France, en 1793, le baron de Trenck proposa à la société des jacobins un plan de campagne, et offrit même de se mettre à la tête d'un régiment composé des Prussiens mécontents qui se trouveraient en France. Cette proposition, qui ne parlait pas certainement en faveur des principes de Trenck, eut un résultat contraire à ses désirs. On le soupçonna de n'être venu à Paris que comme espion du roi de Prusse : ce soupçon, dénué de preuves, fut suffisant pour le faire arrêter et enfermer aux prisons de Saint-Lazare. C'est en vain qu'il réclama l'amitié de ceux qui, parmi les jacobins, lui avaient fait le plus de protestations; impliqué avec d'autres captifs, dans le complot supposé des prisons, il fut condamné à mort et exécuté le 7 thermidor (14 juillet 1794), à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait encore la vigueur d'un homme de quarante ans. Les " Mémoires " de sa vie, publiés d'abord en allemand, en 1788, furent ensuite traduits en français, en italien, et dans presque toutes les langues. Ils ont fourni le sujet d'un roman italien qui porte le même titre, et qui est plein d'invraisemblances.

* TRENCK (Maurice-Flavius, baron DE), journaliste, né à Dresde, mort à Francfort, le 21 septembre 1810, fit comme officier du génie, et avec la permission de la cour, un voyage en Espagne pour diriger les travaux des fortifications de Carthagène. Il quitta ensuite le service de l'Autriche, voyagea pendant cinq ans, et se fixa à Neuwiel sur le Rhin, où il établit un journal politique, sous le titre de *Dialogues des morts*, qui obtint un succès prodigieux : et il y en eut même plusieurs contrefaçons et des traductions en latin.

* TRENEUIL (Joseph), poète élégiaque, naquit à Cahors, le 27 juin 1765. Il demeurait à Bordeaux, où il occupait un emploi honorable, quand la révolution éclata. Ennemi des maximes qu'elle propageait, il se réunit, en 1793, à un corps de Français royalistes, au service de

l'Espagne, et après la paix des Pyrénées, en 1795, il émigra, et revint dans sa patrie vers 1802. S'étant rendu à Paris, il publia son poëme des *Tombeaux de Saint-Denis*, qui le fit avantageusement connaître, et, ce qui paraîtra peut-être étrange, c'est que ce poëme, qui parut sous le régime impérial, lui fit obtenir la place de bibliothécaire administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal; il fut confirmé dans cette place par Monseigneur le comte d'Artois (depuis Charles X), auquel cet établissement appartenait. Treneuil était d'un caractère doux, aimable, d'une conversation spirituelle, et très-attaché à la religion. Il est mort dans de pieux sentiments, le 5 mars 1817, âgé de quarante-huit ans. On a de lui : | *les Tombeaux de l'Abbaye royale de Saint-Denis*, poëme élégiage, Paris, 1806, in-8°; sixième édition, 1814; | *La princesse Amélie*, ou *l'Héroïsme de la piété fraternelle*, élégie, 1808, in-8°; | *la Fête nuptiale* (pour le mariage de Napoléon et de l'archiduchesse Marie-Louise), 1810, in-4°; réimprimé dans le recueil de *l'Hymen et de la Naissance*; | *Ode sur la naissance du roi de Rome*. L'auteur, employé du gouvernement d'alors, s'était vu comme contraint de payer, par ces deux compositions, un tribut aux circonstances; | *L'Orpheline du Temple*, élégie, 1814. L'auteur y rappelle, de la manière la plus touchante, les malheurs de Madame, duchesse d'Angoulême, depuis dauphine de France. | Le *Martyre de Louis XVI* et *la captivité de Pie VI*; ces "élégies" ont eu deux éditions en 1815 Toutes ces pièces (excepté la *Fête nuptiale* et *l'ode* sur la naissance du roi de Rome), ont été recueillies et publiées à Paris, 1817, in-8°. Elles sont précédées d'un excellent "Discours sur la poésie élégiaque", depuis les temps anciens jusqu'aux temps modernes. L'auteur cherche les premiers modèles de l'élegie dans les livres saints, et essaie de rétablir le cantique sur la mort de Josias, dont il est parlé au second livre des Paralipomènes et qui n'a pas été conservé. De Treneuil l'a fait avec les propres paroles de l'Ecriture, tirées d'autres livres et relatives à d'autres circonstances. Il parle ensuite du "Cantique d'Ezéchiel sur la chute de Tyr; Job, les Psaumes et les Rois, lui offrent des pensées élégiaques. Il passe de là à l'"élégie" chez les Grecs, et chez les Romains, examine tour-à-tour ses progrès et sa décadence dans les langues vulgaires, chez les Français, les Italiens, les Anglais, les Espagnols, etc., etc., et il étend ses observations critiques jusqu'à nos jours. Les vers de Treneuil sont harmonieux, d'un style élégant, et inspirent des sentiments à la fois pieux et tendres. Les succès qu'ils ont obtenus font un juste éloge du talent de l'auteur.

* TRENTA (Philippe), prélat italien, né en 1751, mort en 1795 à Foligno, dont il avait été nommé évêque en 1785, a laissé: | un *Recueil de six tragédies*, Foligno, 1757, in-4°; Lucques, 1766, in-4°; | une 7e tragédie, *l'Ange*, qui remporta le 2e prix au concours dramatique de Parme, en 1774, Parme, Bodoni, 1774, in-4°; | *Limon* (jardin orné de fleurs), *sive urbanarum quæstionum Libri tres*, Rome, 1782, in-4°,

* TRENTO (François), illustre chanoine de l'église métropolitaine d'Udine, naquit dans cette ville d'une famille illustre, en 1710. Il reçut une éducation soignée, soit à Udine même, où il fit ses premières études, soit au séminaire de Padoue,

où il alla les achever sous les meilleurs maîtres, et où de rapides progrès dans les lettres sacrées et profanes furent le fruit et la récompense de son application. A la mort de son père, arrivée en 1752, il se retira chez les pères de l'Oratoire, et devint un des bienfaiteurs de leur congrégation. Sa vie entière fut employée à faire du bien. Il n'épargnait ni soins, ni fatigues, ni argent, lorsqu'il s'agissait, soit de soulager les pauvres, soit de procurer quelque avantage à sa patrie, ou quelque lustre aux sciences et aux lettres. Unissant le zèle au savoir, mais un zèle plein de douceur et de charité, il semblait avoir pris pour exemple de sa conduite celle de Saint-François de Sales, et se diriger dans toutes ses actions d'après ce parfait modèle du ministère évangélique. Il mourut dans sa patrie, le 15 février 1786, avec le calme et la pieuse résignation qui accompagnent les derniers moments de l'homme juste. Il avait soixante-seize ans. Il a beaucoup écrit; mais plusieurs de ses ouvrages sont restés " inédits ". Parmi ceux qu'il a publiés, nous citerons : | *Compendio della vita di Giesù-Cristo*, 1745 et 1786. Il n'y mit point son nom. | *Discorso in cui si additano le regole a' parrochi per ben istruire il popolo cola parola di Dio*, ou *Discours où l'on donne aux curés des règles pour bien enseigner au peuple la parole de Dieu*. Ce discours a été inséré dans le *Raccolta delle cure pastorali* de monsignor Giovane Girolamo Gardenigo, 2 vol.; | *Discorso fatto il di 30 juglio, in occasione che veste l'abito religioso, nel monasterio di S. Chiara, una sua nipote*. Ce discours est joint à l'Eloge que publia de ce monastère à Udine, en 1787, monsignor Francesco Florio, prevôt de l'église métropolitaine d'Udine. Parmi les ouvrages de Trento restés inédits, on cite des *Dissertations académiques*, des *Lettres instructives*, etc.

* TRENTO (Jérôme), jésuite italien et célèbre prédicateur, né à Padoue le 31 janvier 1713, d'une famille noble, entra dans la société de Jésus, le 24 avril 1728, et y fit profession le 2 février 1746. Il commença par enseigner, et se livra ensuite à la prédication. Il remplit pendant 58 ans cet emploi avec un rare succès, tantôt dans les villes les plus populeuses d'Italie, d'autres fois dans les " missions ", et ne cessa de prêcher qu'en cessant de vivre. Au pouvoir de la parole il joignait celui de l'exemple, plus persuasif et plus efficace encore. Il venait de prêcher le carême dans l'église de Saint-Léon de Venise, lorsqu'il mourut dans cette ville, le 19 avril 1784. On a de lui : | *Prediche quaresimali*, Venise, 1785; | *Panegirici e discorsi morali*, Venise, 1786. Il était très-attaché à son institut, auquel il eut le chagrin de survivre; mais sous l'habit d'ecclésiastique séculier, il ne demeura pas moins fidèle observateur des obligations auxquelles il s'était soumis.

* TRESCHOW, professa la théologie à l'université de Copenhague, puis à celle de Christiania, lorsqu'elle fut fondée. En 1814 il devint membre du gouvernement norwégien, conseiller d'état et directeur du ministère des cultes de l'instruction. Son ouvrage sur *l'Esprit du Christianisme*, ou *Instruction évangélique*, publié il y a quelques années, a fait sensation dans le nord de l'Europe. Cet homme d'état mourut à Christiania, en octobre 1833, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

* TREUTTEL (Jean-Georges), né en 1744, à Strasbourg, mort à Paris,

le 11 décembre 1826, voyagea dans le midi de la France, en Suisse, en Italie; de retour dans son pays natal, il s'associa avec un libraire, et devint son successeur. Au commencement de la révolution, il préserva du pillage une partie des archives de Strasbourg, en obtenant des princes de Darmstadt et de Deux-Ponts, dont les régiments étaient en garnison dans cette place, qu'ils envoyassent leurs soldats sur le lieu du désordre. Après avoir fait partie du premier conseil municipal, il se vit destitué. Retiré à Versailles, où il fut environ deux ans en surveillance, il commença avec M. Wurtz, son neveu, puis son beau-frère, l'établissement de librairie qu'ils ont ensuite étendu de manière à en faire l'un des plus importans de l'Europe. Il était de la communion protestante, et doyen d'âge du consistoire de la confession d'Augsbourg : néanmoins il avait fondé, à sa campagne de Groslai, en faveur des pauvres enfans catholiques, un établissement d'instruction primaire, ainsi qu'un lieu de refuge pour les vieillards. Condisciple et ami du pasteur Oberlin, il se signala également par de bonnes œuvres : ainsi, plusieurs villages de l'Alsace ayant été incendiés dans l'invasion de 1815, il appela l'intérêt de la France sur les victimes de ce malheur. Il agit de même lors de la terrible inondation, qui, en 1824, ravagea une partie de son pays natal. On a recueilli, sous le titre d'"Obsèques de J.-G. Treuttel", etc., son "Eloge funèbre" par les pasteurs Goepp et Boissard, quelques autres "Discours" sur le même personnage, et des "Strophes" en allemand sur sa mort, par le pasteur Jaégle.

TREUVÉ (Simon-Michel), docteur en théologie, fils d'un procureur de Noyers en Bourgogne, entra, l'an 1668, dans la congrégation de la doctrine chrétienne, qu'il quitta en 1673. Le grand Bossuet l'attira à Meaux, et lui donna la théologale et un canonicat de son Eglise. Le cardinal de Bissy ayant, dit-on, eu des preuves que Treuvé était flagellant, même à l'égard des religieuses ses pénitentes, et, de plus, très-opposé aux décisions de l'Eglise, cherchant en toutes les manières à propager le parti de Jansénius, l'obligea de sortir de son diocèse, après qu'il y eut demeuré vingt-deux ans. Treuvé se retira à Paris, où il mourut en 1730, à 77 ans. On a de lui : | *Discours de piété*, 1696 et 1697, 2 vol. in-12; | *Instruction sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacrements de pénitence et d'eucharistie*, vol. in-12 : ouvrage qu'il enfanta à vingt-quatre ans. Il y a de la force et de l'onction. Malgré ce qu'en ont dit quelques directeurs un peu trop aisés, il est certain que ce livre produit de bons effets, et qu'il est propre à corriger des abus devenus très-communs dans l'administration des sacrements, à maintenir ou rétablir la vraie notion de la pénitence chrétienne (*voyez* CONCINA, HABERT Louis); mais il est vrai aussi qu'il y a des inexactitudes, dont quelques-unes pourraient faire soupçonner de la mauvaise foi, et des assertions qui, prises à la lettre, porteraient le découragement dans des âmes faibles et timides. | Le *Directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point*, in-12; | la *Vie de M. du Hamel, curé de Saint-Merry*, in 12. Il en fait un saint du parti. M. Amyot, collègue de du Hamel dans cette même paroisse, en donne une idée bien différente, dans une lettre au père Annat, confesseur de Louis XIV.

* TRIAL (Jean-Claude), compo-

siteur de musique, et directeur de l'Opéra de Paris, né dans le comtat Venaissin, en 1734. Sa conduite sage et la bonté de son cœur lui captivèrent la bienveillance du prince de Conti, qui, ayant appris sa mort (arrivée en 1771), s'écria : « Je viens de perdre un ami ! » Il a composé la musique des opéras suivants : *Sylvie*, *Théonis*, *la Chercheuse d'esprit*, *Esope à Cythère*, *Flore*, plusieurs *Cantates* etc.

* TRIAL (Antoine), habile comédien, fils du précédent, des sentiments duquel il n'hérita point. Il suivit avec enthousiasme les principes de la révolution, et figura parmi les jacobins les plus acharnés contre l'ordre établi. Pendant le règne de la " terreur " il devint membre du comité révolutionnaire de la section Lepelletier. Après la chute de Robespierre, et quand les jacobins étaient hués et poursuivis par les rues, il se tint caché plusieurs jours; mais quand il fut obligé de reparaître sur le théâtre, on lui prodigua des avanies, des insultes de toute espèce, et on l'obligea à chanter la chanson du " Réveil du peuple ". Il en fut si vivement affecté, qu'il en tomba malade, et mourut trois jours après, en janvier 1795.

TRIBBECHOVIUS (Adam), natif de Lubeck, et mort en 1687, devint conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Gotha, et surintendant général des églises de ce duché. On a de lui un grand nombre d'ouvrages connus en Allemagne. Les principaux sont : | *De doctoribus scholasticis, deque corrupta per eos divinarum humanarumque rerum scientia* : fruit de l'enthousiasme de secte et d'une haine aveugle. On l'a réimprimé en 1719. | *Historia naturalismi*, Iéna, 1700, in-4°; | une critique des *Annales* de Baronius; | *De veritate creationis mundi*: *De angelis*: *De Mose*, *Ægyptiorum Osiride*, etc.

TRIBONIEN, jurisconsulte grec, était de Side en Pamphylie; Justinien conçut tant d'estime pour lui, qu'il l'éleva aux premières dignités, et le chargea de diriger et de mettre en ordre le droit romain. Cet ouvrage est estimé en général; mais les jurisconsultes y trouvent de grands défauts. On le suit encore aujourd'hui dans ce qu'on appelle en France le pays de droit écrit. Tribonien ternit l'éclat de sa réputation par son avarice, par ses bassesses et par ses lâches flatteries. Chrétien au dehors, il était païen dans le fond du cœur, et il reste quelques traces de ses sentiments dans le " Digeste " qu'il entreprit par ordre de Justinien vers l'an 531.

TRIBUNUS, médecin renommé dans le sixième siècle, du temps de Cosroès Ier, roi de Perse, était de la Palestine. Il eut tant de part à l'amitié de ce prince, qu'ayant été fait prisonnier par les troupes de Justinien, Cosroès ne voulut accorder aucune trêve, à moins que Tribunus ne lui fût rendu. Elle fut conclue à cette condition; mais ce savant homme ne demeura qu'un an à la cour. Pendant le temps qu'il y resta, Cosroès voulut l'enrichir par des présents considérables; Tribunus, suivant le témoignage de Procope, écrivain contemporain, les refusa, et ne demanda à son libérateur pour toute récompense de ses services, que la délivrance des Romains détenus en captivité. Sa prière lui fut accordée : on renvoya les soldats de Justinien, de quelque nation qu'ils fussent. Tribunus mourut en 579.

TRICALET (Pierre-Joseph), prêtre, docteur en théologie de l'université de Besançon, directeur du

séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris, naquit à Dôle en Franche-Comté, le 30 mars 1696, d'une famille honorable. Il eut une jeunesse orageuse; mais la lecture de quelques bons livres le ramena à une vie plus réglée. Sa conversion fut vraie et durable. Ayant reçu les ordres sacrés, il alla à Paris, où ses talents et ses vertus lui firent une réputation qu'il ne cherchait pas. La duchesse d'Orléans, douairière, le choisit pour son confesseur; elle lui offrit une abbaye, et le pressa inutilement de l'accepter. Tricalet ne fut pas moins considéré du duc d'Orléans; ce prince l'honora diverses fois de ses lettres et de ses visites. L'abbé Tricalet, accablé d'infirmités se retira, en 1746, à Villejuif. Il y vécut, ou plutôt il y souffrit pendant quinze ans les douleurs les plus violentes. Au milieu de ses tourments, il composa plusieurs livres utiles, à l'aide d'un copiste qui n'avait point de mains. C'est quelque chose de singulier qu'un homme qui ne pouvait pas parler un quart d'heure de suite, ait dicté tant d'ouvrages, et qu'ils aient été écrits par un malheureux qui écrivait avec les deux moignons, et qui portait l'adresse jusqu'à tailler ses plumes. Ce dernier était retiré à Bicêtre, et il en sortait tous les matins pour se rendre à Villejuif auprès de son protecteur. L'abbé Tricalet mourut le 30 octobre 1761, dans la soixante-sixième année de son âge. L'archevêque de Paris (Beaumont), l'évêque d'Amiens (de La Motte), et les prélats les plus distingués par leurs vertus et leurs lumières, l'avaient visité dans le lieu de sa retraite et de ses douleurs. Ses principaux ouvrages sont : | *Abrégé* du Traité de l'amour de Dieu, de saint François de Sales, 1756, et Liége 1802, chez Lemariez, in-12; | *Bibliothèque portative des Pères de l'Eglise*, 9 vol. in-8°, 1758 à 1761, dont on a donné une nouvelle édition en 1787, en 8 gros vol. in-8°; | *Précis historique de la Vie de J.-C.*, in-12, 1760; | *Année spirituelle, contenant, pour chaque jour, tous les exercices d'une âme chrétienne*, 1760, 3 vol. in-12; | *Abrégé de la Perfection chrétienne* de Rodriguez, 1761, 2 vol. in-12. On n'y retrouve pas tout-à-fait l'onction de l'original, mais on est charmé qu'on en ait retranché quelques histoires peu graves et peu authentiques; | *le Livre du chrétien*, 1762, in-12. réimprimé in-18 à Liége en 1785; c'est un recueil de prières affectueuses et de bonnes maximes.

* TRICAUD (Anthelme), historien, naquit à Belley, le 4 mai 1671, fit ses études avec éclat, embrassa l'état ecclésiastique, et devint prieur de Balmont, puis chanoine d'Ainai de Lyon. Il s'occupa beaucoup de littérature, et, outre différents *opuscules* insérés dans le Journal littéraire de Sauzey, il a laissé : | *Histoire des dauphins et du Dauphiné*; | *Histoire du siége de Barcelonne*; | *campagne du prince Eugène en Hongrie, et des généraux vénitiens dans la Morée*; | *relation du conclave de Benoît XIII*. Cet ouvrage, qui ne fait pas honneur aux principes de l'auteur, lui attira justement la censure de la cour de Rome, qu'il insulte en altérant les faits, et par des réflexions injurieuses. Il mourut à Paris, en 1739, âgé de soixante-huit ans.

* TRICOT (Laurent), grammairien, maître de pension, mort en 1778, a laissé les deux ouvrages suivants, qui ont eu plusieurs éditions : | *Nouvelle méthode à l'usage des colléges de l'université de Paris*,

1754, in-12; | *Rudiment de la langue latine*, in-12.

* TRICOT (L'abbé), chanoine de Saint-Quentin, né en 1734 à Paris, où il mourut sur l'échafaud révolutionnaire, en 1794, a laissé plusieurs pièces en vers et en prose, qu'on trouve dans l'"Almanach des Muses" et dans d'autres recueils, notamment dans celui de la "Société nationale des Neuf Sœurs".

* TRIEST (Antoine), prélat belge, né au château d'Auweghem, près Oudenarde, en 1576, mort en 1657, obtint l'évêché de Bruges en 1616, et ensuite celui de Gand. Il édifia les fidèles par son exemple plus encore que par ses discours, fut charitable envers les pauvres, protégea les lettres et les arts, cultiva la botanique avec amour, fut l'ami de Rubens, de van Dyck, de Téniers et de tous les grands artistes de son temps, et légua en mourant sa bibliothèque aux carmes déchaussés, des sommes considérables au mont-de-piété, afin que cet établissement pût prêter aux pauvres sans intérêt, d'autres sommes pour l'embellissement de son église, enfin le tiers de sa fortune aux pauvres de Gand, auxquels, par une autre de ses fondations, on répartissait chaque jour, jusqu'à l'invasion des Français, 50 pains, et tous les mois un certain nombre de chemises. Voyez le "Discours sur l'état ancien et moderne de l'agriculture et de la botanique dans les Pays-Bas" (par M. Vanhulthem), Gand, 1817, in-8°.

TRIGAN (Charles), docteur de Sorbonne, curé de Digoville, à trois lieues de Valognes, né à Querqueville, près Cherbourg, en Basse-Normandie, le 20 août 1694, mourut à sa cure, le 12 février 1764, dans la 70e année de son âge. L'étude fut sa passion : mais ce fut surtout à sa patrie et à son état qu'il consacra ses veilles. Plein de zèle et de charité, il aima tendrement sa paroisse, et il en fit rebâtir à ses dépens l'église, une des plus régulières du canton. Les ouvrages qu'il a donnés au public, sont : | la *Vie d'Antoine Paté, curé de Cherbourg*, mort en odeur de sainteté, petit in-8° ; | l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, quatre vol. in-4°. Cet ouvrage finit au XIIe siècle. L'auteur en a laissé la continuation jusqu'au 14e. Ces écrits manquent de grâce du côté du style ; mais ils sont remplis d'une judicieuse critique et de recherches profondes.

TRIGAULT (Nicolas), jésuite, natif de Douay, obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionnaire à la Chine, où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre d'ouvriers qu'il y avait pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, et fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé quarante-quatre compagnons de différentes nations, il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la foi dans ce vaste empire, où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé missionnaire : | la *Vie de Gaspard Barzée*, compagnon de saint Xavier, Anvers, 1610 ; | *De christiana expeditione apud Sinas ex Matthæi Riccii commentariis*, Augsbourg, 1615, in-4° ; Cologne, 1617, in-8°. Il y assure que l'imprimerie a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe ; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression chinoise ne se faisait qu'avec des caractères gravés sur des planches et non des caractères mobiles. | *De christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623, avec des addi-

tions du père Raderus et des figures de Sadler : c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la foi au Japon ; | un *Dictionnaire chinois*, trois volumes, imprimés à la Chine, etc.

TRIGLAND (Jacques), né à Harlem, en 1652, se rendit habile dans les langues orientales et dans la connaissance de l'Écriture-Sainte, qu'il professa à Leyde, où il mourut en 1705 à cinquante-quatre ans. On a de lui divers ouvrages, qui peuvent intéresser la curiosité des érudits, entre autres des *Dissertations sur la secte des caraïtes*. (*Voyez* SCALIGER Joseph.)

* TRIMMER (Mistress Sara), anglaise, morte en 1815, consacra une partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse. C'est par ses conseils que l'on ouvrit, le dimanche, en faveur des jeunes filles sans fortune, des écoles gratuites. Elle publia | *Introduction à la connaissance de la nature et à la lecture des écritures saintes*, traduite en français ; | *Abrégé de l'histoire sainte* ; | *Abrégé du nouveau Testament* ; | *Catéchisme des saintes Ecritures*, contenant une explication des ouvrages ci-dessus, 2 v. ; | l'*Histoire sainte tirée des saintes Ecritures, avec des annotations et des réflexions* ; | *Histoires fabuleuses destinées à enseigner le traitement qu'on doit aux animaux*, traduites en français sur la deuxième édition, par David de Saint-Georges, Genève, 1789, 2 vol. in-12 ; | l'*Economie de la charité*, 1787, in-12 ; | *Histoire d'Angleterre jusqu'à la paix de Paris*, 2 vol. ; | *Histoire ancienne* ; | *Histoire romaine*. Elle avait entrepris un ouvrage périodique sous le titre de *Guide de l'éducation*, dont il parut 28 numéros formant 5 vol. On publia en 1816 des " Mémoires sur la vie et les écrits de mistress Trimmer ", avec des lettres, des méditations et des prières nouvelles, choisies dans son *Journal*, Londres, 2 vol. in-8°.

*TRIMOND (Charles DE), prieur de Cabrières, né à Nîmes en 1620, mort à Fontainebleau en 1686, s'acquit une si grande réputation par ses remèdes contre toutes sortes de maladies que Louis XIV le fit venir à Paris, en 1680, pour la duchesse de Fontanges, attaquée d'une hémorragie rebelle à tous les efforts de la médecine. Toute la cour cria merveille, et crut la duchesse guérie, mais elle n'en mourut pas moins, l'année suivante, de la même maladie. Louis XIV appela cependant une seconde fois le prieur de Cabrières, en 1686, sans doute pour lui demander quelque recette contre la fistule, dont il subit toutefois l'opération la même année. C'était surtout contre les hernies que l'habile prieur prétendait avoir un puissant spécifique. Le grand roi voulut en apprendre la composition, promit de garder le secret jusqu'à la mort de l'inventeur, et, pour rester fidèle à sa parole, prépara long-temps lui-même le breuvage et l'emplâtre qui formaient le remède. Aussitôt après le décès de l'abbé de Trimond, on publia la formule de son spécifique sous le titre de "Remède du prieur de Cabrières". On trouve à ce sujet quelques détails dans l'"Histoire du moxa" de Valentin. Dionis dit, dans son " Cours d'opérations de chirurgie démontrées au Jardin du roi ", que le prieur de Cabrières donnait volontiers ses remèdes aux indigents, bien qu'il en gardât le secret.

TRISMÉGISTE. *Voyez*. HERMÈS, *et ajoutez* : Plusieurs savants ont cru que "Mercure Trismégiste était Moïse défiguré par les traits de la mythologie. Comme ce nom signifie le

"Messager des dieux trois fois grand", il faut avouer qu'il convient à Moïse, surtout à l'égard des Egyptiens, d'une manière plus exacte qu'à tout autre homme dont il soit parlé dans l'histoire. Ce que Lactance en rapporte ne se vérifie absolument qu'en l'appliquant à Moïse. *Hic scripsit libros ad cognitionem divinarum rerum pertinentes, in quibus majestatem summi ac singularis Dei adserit, iisdemque nominibus appellat quibus nos Deum et Patrem.* Divinarum Institutionum liber 1, caput 6.

TRISSINO (Jean-Georges), poète italien, né le 8 juillet 1478, à Vicence d'une illustre famille, étudia de bonne heure les principes de littérature d'après les grands maîtres de l'antiquité; et il consigna leurs leçons dans une *Pratique*, Vicence, 1589, in-4°, qui n'est point commune. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité fut un poème épique en vingt-sept chants; le sujet est l'*Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empire de Justinien.* Son plan est sage et bien dessiné; on y trouve du génie et de l'invention, un style pur et délicat, une narration simple, naturelle et élégante; mais ses détails sont trop longs, et souvent bas et insipides; sa poésie languit quelquefois. Le Trissino était un homme d'un savoir très-étendu, et habile négociateur. Léon X et Clément VII l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. [Elles lui obtinrent des décorations honorables de divers souverains; l'empereur Maximilien lui accorda le titre de comte, que Charles-Quint confirma.] Il est le premier moderne de l'Europe qui ait fait un poème épique régulier. Il a inventé les vers libres, *Versi Sciolti*, c'est-à-dire affranchis du joug de la rime. Il est encore auteur de la première tragédie régulière des Italiens, intitulée *Sophonisbe*, 1524, in-4°; elle avait été jouée en 1514 sur un théâtre que l'on bâtit exprès. [Trissinot mourut en 1650, âgé de soixante-douze ans, dévoré du chagrin que lui avait causé le fils qu'il eut de sa première femme, et qui le dépouilla d'une grande partie de ses biens.] L'édition de toutes ses OEuvres, y compris la comédie *i Simillimi*, ou les Menechmes, a été donnée par le marquis Maffei, Vérone, 1729, 2 v. in-fol. Castelli de Vicence a écrit sa "Vie".

TRISTAN l'Ermite (Louis), prevôt des maréchaux, ou, selon d'autres, grand-prevôt de l'hôtel sous Louis XI, fut le ministre de la plupart des exécutions précipitées que ce prince faisait faire souvent sur le moindre soupçon. La manière cruelle et impitoyable avec laquelle il s'acquittait de cet emploi odieux, le rendit l'horreur de tous les gens de bien. Il laissa une grande fortune ainsi que la principauté de Mortaigne-sur-Gironde, qui passa depuis dans la maison de Matignon, et ensuite dans celle de Plessis-Richelieu.

TRISTAN (François), surnommé l'*Ermite*, né au château de Souliers dans la province de la Marche, en 1601, comptait parmi ses aïeux le célèbre Pierre l'Ermite, auteur de la première croisade. Placé auprès du marquis de Verneuil, bâtard d'Henri IV, il eut le malheur de tuer un garde-du-corps, avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, et de là dans le Poitou, où Scévole de Sainte-Marthe le prit chez lui. Le maréchal d'Humières l'ayant vu à Bordeaux, le présenta à Louis XIII qui lui accorda sa grâce, et Gaston d'Orléans le prit pour un de ses gentilshommes ordinaires. Le jeu, les femmes et les vers remplirent ses jours; mais ces passions, comme on

l'imagine *bien*, ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre , et, si l'on en croit Boileau, "il passait l'été sans linge, et l'hiver sans manteau". Ce poète mourut en 1655, à cinquante-quatre ans, après avoir mené une vie agitée et remplie d'événements, dont il a fait connaître une grande partie dans son *Page disgracié*, 1643, in-8° : roman qu'on peut regarder comme ses Mémoires. [On a de lui plusieurs tragédies oubliées aujourd'hui, excepté *Marianne*, jouée en 1637 ; elle eut un succès prodigieux, resta cent ans au théâtre, et sembla même balancer le succès du " Cid " du grand Corneille, son contemporain]. Ses *Poésies* ont été recueillies en 5 vol. in-4°. — Son frère, Jean-Baptiste TRISTAN L'ERMITE-SOULIERS, a publié : | l'*Histoire généalogique de la noblesse de Touraine*, 1669, in-fol. ; | la *Toscane française*, 1661, in-4° ; | Les *Corses français*, 1662, in-12 ; | *Naples française*, 1663, in-4°, etc. C'est l'histoire de ceux de ces pays qui ont été affectionnés à la France.

TRISTAN (Jean), écuyer, sieur de Saint-Amand et du Puy-d'Amour, fils d'un auditeur des comptes à Paris, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans. Cet écrivain mourut après l'an 1656. On a de lui un *Commentaire historique sur les Vies des empereurs*, 1644, 5 vol. in-fol. Angeloni et le père Sirmond ont relevé plusieurs fautes de cet ouvrage ; et Tristan leur répondit avec l'emportement d'un érudit qui n'a point eu d'éducation.

TRITHÈME (Jean), né dans le village de Trittenheim (d'où il a son nom), à deux lieues de Trèves, en 1462, se fit religieux bénédictin, et devint abbé de Spanheim, dans le diocèse de Mayence, l'an 1483 : il abdiqua dans la suite cette dignité ; mais il ne tarda pas à être élevé à une nouvelle ; il fut fait abbé de Saint-Jacques à Würtzbourg en 1506, et mourut le 15 décembre 1516. Il eut un grand zèle pour la discipline, cultiva l'étude et la fit cultiver. Son érudition était vaste et variée, et a produit un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale et de philosophie. Les plus connus sont : | un *Catalogue des écrivains ecclésiastiques*, Cologne, 1546 in-4°. Il contient la vie et la liste des Œuvres de huit cent soixante-dix auteurs que Trithème ne juge pas toujours avec goût. | Un autre *des Hommes illustres d'Allemagne*, et un troisième de ceux de l'*ordre de Saint-Benoît*, 1606, in-4°, traduit en français, 1625, in-4° ; | *Six livres de polygraphie*, 1601, in-fol. traduit en français (*Voyez* COLLANGE) ; | un *Traité de sténographie*, c'est-à-dire des diverses manières d'écrire en chiffres, 1621, in-4°. Nuremberg, 1721. Il y a sur cet ouvrage un livre attribué à Auguste, duc de Brunswick, qui n'est pas commun, intitulé : *Gustavi Seleni enodatio Stenographiæ J. Trithemii*, 1624, in-fol. | Des *Chroniques*, entre autres, du monastère de Spanheim, dans *Trithemii opera historica*, 1601, 2 parties in-fol. ; | Ses *Ouvrages de piété*, 1605, in-fol. Parmi ceux-ci, on trouve un *Commentaire sur la Règle de saint Benoît*, des *Gémissements sur la décadence de cet ordre*, et des *Traités sur les différents devoirs de la vie religieuse* ; | *Annales Hirsaugienses*, 2 vol. in-fol. ; ouvrage qui renferme dans un assez grand détail plusieurs faits importants de l'histoire de France et de celle d'Allemagne ; | *De Successione ducum Bavariæ et comitum palatinorum* ; | des *Lettres*. On lui a attribué encore un Traité, intitulé : *Veterum Sophorum sigilla*

et imagines magicæ, qui a fait croire à quelques auteurs qu'il s'était mêlé de magie ; mais on a prouvé que cet ouvrage n'est pas de lui.

* TRIVELLATO (Marc-Antoine), né à Monselice, dans le Padouan, vers 1687, professa la théologie au séminaire de Padoue avec distinction. Non-seulement il était profond théologien, mais il possédait encore, dans diverses sciences, des connaissances variées et étendues. Il avait surtout cultivé avec soin les lettres latines, et il en parlait la langue avec pureté et facilité. Sa conversation était instructive et mêlée d'heureux mots, qui y répandaient beaucoup d'agrément. Il mourut à Padoue le 7 décembre 1773, âgé de quatre-vingt-six ans ; il a publié | *Dissertationes theologicæ*, Padoue, 1739; | *Opuscula theologica*, Padoue, 1740, | *Dissertatio de Eucharistiæ sacramento et sacrificio*, Padoue, 1742 ; | *Dissertationes de sacramentis, et præsertim de baptismate et confirmatione*, Padoue 1743 ; | *Enchiridion, de Verbi incarnatione*, Padoue, 1750.

* TRIVISANO ou TREVISANO (Marc), né à Venise vers 1560, occupa plusieurs emplois honorables dans sa patrie, fut le constant ami de Nicolas Barberigo, qu'il n'abandonna pas dans sa bonne ni mauvaise fortune, et rendit d'importants services dans la guerre du Frioul sous le provéditeur Antonio Lando. Il fut un des bons littérateurs de son siècle, et, parmi ses nombreux ouvrages, on cite les suivants : | *Sur la religion et le culte divin*; | *De la guerre avec le Turc*; | *Relation sur la reddition de Candie*; | des *Mémoires* relatifs à l'histoire de son temps, et concernant surtout celle de Venise ; | *Vies d'hommes illustres*, etc.

* TRIVISANO (Bernard), de la même famille que le précédent, naquit en 1653, et acquit une grande réputation par l'étendue de ses connaissances. Il savait la philosophie, la géographie, l'histoire, les mathémathiques ; possédait à fond le latin, le grec, l'hébreu, plusieurs langues vivantes ; dessinait parfaitement, et était instruit dans l'architecture civile et militaire. Il consacra une grande partie de sa fortune à former un " Musée " qui contenait plus de mille manuscrits anciens, écrits sur parchemin, et autres objets précieux. Trivisano était considéré dans son pays et dans toute l'Italie comme un prodige de savoir, et on le consultait sur tous les points relatifs aux sciences, et même à la politique. La république de Venise le chargea de plusieurs missions importantes, et lui confia les places les plus distinguées de l'état. Il mourut en 1720, et a laissé un grand nombre d'ouvrages inédits sur différents sujets, parmi lesquels on cite les *Méditations philosophiques*. Il est, en outre, auteur d'une *Grammaire grecque*, d'une *Grammaire hébraïque*, de plusieurs *Traités politiques*, d'*Observations*, de *Notes* sur différents auteurs, etc.

* TRIVULCE (Marie), dame célèbre par ses talents, de l'ancienne famille de son nom, née à Milan vers l'an 1040. Elle possédait plusieurs sciences, savait le grec, le latin, et brilla surtout par une rare éloquence, qui la fit admirer en plusieurs occasions. Quand des rois, des papes ou autres grands personnages arrivaient à Milan, c'est elle que le sénat choisissait pour les complimenter. Marie les haranguait presque toujours en latin. Douée d'une mémoire prodigieuse, elle soutenait, sans s'y être préparée d'avance, des thèses sur les

points les plus difficiles de physique, de morale ou autres sciences. Marie Trivulce est morte vers l'an 1160, et a laissé des *opuscules* en grec et en latin, etc.

TRIVULCE (Jean-Jacques), marquis de Vigevano, d'une ancienne famille de Milan, où il naquit vers l'année 1447. Trivulce fit ses premières armes sous François Sforza, en France sous Louis XI, montra tant de passion pour les Guelfes, qu'il fut chassé de sa patrie. Il entra au service de Ferdinand Ier d'Aragon, roi de Naples, et passa depuis à celui de Charles VIII, roi de France, lorsque ce prince partit pour la conquête de Naples. Ce fut lui qui livra Capoue l'an 1495, et qui eut le commandement de l'avant-garde de l'armée, avec le maréchal de Gié, à la bataille de Fornoue. Il fut ensuite lieutenant-général de l'armée française en Lombardie. Il prit Alexandrie de la Paille, et défit les troupes de Louis Sforce, duc de Milan. Louis XII, étant entré en Italie l'an 1499, fut suivi par Trivulce à la conquête du duché de Milan. Il se signala auprès de ce prince, qui l'en établit gouverneur en 1500, et qui l'honora du bâton de maréchal de France. Trivulce accompagna ce monarque à l'entrée solennelle qu'il fit dans Gênes, le 19 août 1504, et acquit beaucoup de gloire à la bataille d'Aignadel en 1509. Quatre ans après, il fut cause que les Français furent battus devant Novarre, pendant que Louis de La Trimouille, homme d'une grande réputation, faisait le siége de cette place. Il répara cette faute sous François Ier, par les services qu'il rendit au passage des Alpes en 1515. Ce fut lui qui, avec des peines incroyables, fit guinder le canon par le haut des montagnes. Il se signala ensuite à la journée de Marignan. Sa faveur ne se soutint pas, et il mourut à Châtres, aujourd'hui Arpajon, en 1508, des suites de quelques tracasseries de cour. Accusé auprès de François Ier, par Lautrec, d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, il passa les Alpes en hiver, et à 80 ans, pour se justifier. Lorsqu'il se présenta devant François Ier, ce prince détourna la tête et ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du monarque ne put jamais guérir. Le maréchal répondit à celui qui le visita ensuite de sa part, qu'"il n'était plus temps." « Le dédain que le roi m'a témoigné, ajouta-t-il, et mon esprit ont déjà fait leur opération; je suis mort. » Il ordonna qu'on gravât sur son tombeau cette courte épitaphe qui exprimait bien son caractère : *Hic quiescit, qui nonquam quievit.* Louis XIII voulant faire la guerre au duc de Milan, demandait à Trivulce ce qu'il fallait pour la faire avec succès? « Trois choses sont absolument nécessaires, lui répondit le maréchal : premièrement de l'argent, secondement de l'argent, troisièmement de l'argent. » Ce guerrier s'était fait naturaliser Suisse. Il était sur le point de se faire recevoir aussi noble vénitien : voilà, dit-on, les causes du refroidissement de François Ier à son égard. C'était le particulier le plus riche d'Italie, le plus avare d'inclination, et quelquefois le plus prodigue par ostentation.

TRIVULCE (Théodore), parent du précédent, maréchal de France, mérita le bâton par le courage qu'il montra à la bataille d'Aignadel en 1509, et à la journée de Ravenne en 1512. François Ier le pourvut du gouvernement de Gênes, dont il défendit le château contre les habitans, en 1528. Obligé de se rendre,

faute de vivres, il alla mourir en 1531, à Lyon, dont il était gouverneur.

TRIVULCE (Antoine), cardinal, frère du précédent, se déclara pour les Français lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanez. Il fut honoré du chapeau de cardinal, à la prière du roi, par le pape Alexandre VI, en 1500. Il mourut en 1508, à 54 ans, de douleur d'avoir perdu un de ses frères. Il y a eu quatre autres cardinaux de cette maison, tous distingués par leurs lumières, leurs vertus et les emplois importans qu'ils ont remplis.

* TRIVULCE (Jean-Jacques-Théodore), de l'illustre famille de ce nom, et descendant du fameux Jean-Jacques Trivulce, qui servit sous Louis XI, Charles VIII, Louis XII, et François Ier, rois de France, naquit à Milan vers l'an 1590. Il suivit d'abord la carrière des armes, et se couvrit de gloire dans les armées de Philippe III, roi d'Espagne. Il avait l'esprit très-cultivé, et était doué d'une rare éloquence. Dans un âge mûr, il embrassa l'état ecclésiastique, et en 1629, il fut décoré de la pourpre romaine. Philippe III faisait un grand cas de ses talents, et il fut successivement vice-roi d'Arragon, puis de Sicile, ensuite de Sardaigne, gouverneur général du Milanez, et enfin ambassadeur extraordinaire à la cour de Rome. Il se fit remarquer dans ces premiers emplois par une sage administration et une exacte justice. Il parlait avec une égale facilité l'italien, l'espagnol, le français et l'anglais : il mourut à Milan, à son retour de Rome, en avril 1629.

* TRIVULCE (Alexandre), de la même famille que les précédents, naquit à Milan en 1772. Il embrassa l'état militaire, et servit d'abord dans les armées de l'empereur d'Autriche (alors empereur d'Allemagne). Il se retira peu de temps après, et lors de l'entrée des Français en Italie, on lui confia le commandement de la garde nationale de Milan ; mais Trivulce était partisan de la révolution française, et seconda de tout son pouvoir les progrès des troupes républicaines. Il y prit du service, entra dans la ligue, et fit dans l'armée active les campagnes d'Italie. Il avait de l'intelligence, beaucoup de bravoure, et en peu de mois il devint adjudant de camp, et puis général de brigade. Il s'était attiré les regards de Buonaparte, qui avait remarqué en lui des dispositions pour remplir les places les plus importantes. Après les comices de Lyon, quoique Trivulce n'eût que vingt-huit ans, on le nomma ministre de la guerre de la république italienne. Etant venu à Paris pour assister au couronnement de Napoléon, il y mourut subitement le 5 mars 1805, âgé de trente-trois ans.

* TRIVULZIA-Torelli (Domitilla ou "Damigella"), naquit à Milan en 1480; elle était fille de Jean Trivulce, sénateur de cette ville, et nièce des deux maréchaux de France, Jean-Jacques et Théodore Trivulce, et du cardinal Antoine du même nom. Domitilla fut la femme la plus illustre de son siècle : douée d'une mémoire prodigieuse, elle n'apprenait pas seulement avec une facilité étonnante, mais le laps de temps n'effaçait rien de son esprit. A l'âge de neuf ans elle savait déjà, dit-on, les belles-lettres et la philosophie ; en moins de quinze mois elle apprit le grec et le latin, et, à peine parvenue à sa douzième année, elle composait des discours et des poésies dans ces deux langues, ainsi qu'en italien, et elle lisait dans les assem-

blées des personnages les plus distingués de sa ville natale. Trivulzia avait en outre une éloquence peu commune, même parmi les hommes; et ces qualités étaient accompagnées de talents agreables, comme la danse, le chant, le dessin, et elle excellait dans ces arts comme dans les sciences. Son oncle, le maréchal Jean-Jacques, la maria au comte François Torelli, des comtes de Guastalla, comte de Montechiarugolo, grand guerrier et célèbre littérateur. Les frères de Trivulzia étaient tous attachés à la France, et y jouissaient des plus grandes distinctions. Paul-Camille Trivulce, duc de Boïano et chevalier de Saint-Michel, était à la cour de François Ier; Pompée Trivulce avait le gouvernement de Lyon, et le cardinal Augustin Trivulce occupait les siéges de Bayeux et de Toulon. Sa réputation, répandue dans toute l'Europe, et ses relations avec ses frères la firent connaître de François Ier, qui, venant en Italie, lui fit l'honneur d'aller loger dans son château de Montechiarugolo. Il admira la beauté, les grâces et les rares talents de Domitilla; et ce fut dès lors que commencèrent les rapports de la famille Torelli avec la France. Trivulzia engagea, peu de temps après, son mari à s'attacher à la France, et il fut aussitôt nommé gouverneur de Parme. Au milieu des troubles qui agitaient l'Italie à l'occasion des guerres de Charles-Quint avec la France, Domitilla ne négligea jamais les lettres, et recevait à Montechiarugolo les savants, les poètes et les personnages les plus marquants de tous les partis que la guerre attirait à Parme; et cette société devenait ainsi une espèce d'académie où le bon goût présidait. En 1518, Trivulzia perdit son époux, et elle renonça alors au monde et à la littérature. Ensevelie dans la retraite, elle ne s'occupa plus que de l'éducation de ses enfants, et fit du comte Paul, l'aîné, un chevalier accompli. Domitilla jeta les fondements du couvent de récollets dit " Sainte-Marie-les-Grâces ", hors les murs de Montechiarugolo, consacra le reste de ses jours aux exercices de piété, et mourut le 2 mars 1530, âgée de cinquante ans. Ses talents, sa beauté, une simplicité touchante, relevés par une modestie rare, et par de grandes vertus, firent qu'elle fut citée pendant plusieurs siècles aux jeunes personnes comme un modèle plus facile à admirer qu'à imiter. Le célèbre François Mariana de Guenarvano, François Trivulce, religieux de Saint-François, deux des plus grands orateurs de leur temps, furent frappés de la force de son éloquence. L'Arioste l'a célébrée dans le quarante-sixième chant de son " Orlando furioso ". Nicolas Pacediano, qui la vit en 1517, à Montechiarugolo, a fait d'elle le récit le plus flatteur : ce récit se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque ambrosienne de Milan; il la regarde « comme la femme la plus illustre de son temps, et prétend qu'elle surpassa en esprit et en savoir toutes les femmes connues jusqu'alors ». Bettinelli, Quadrio, Tiraboschi, Denine, Lampillas, Andrès, etc., en parlent dans leurs écrits comme un modèle de science et de vertu. Indépendamment de ses *Discours* et de ses *Poésies* grecques et latines, elle a écrit des | *Mémoires sur l'histoire de son temps*, et des | *Parallèles* des grands hommes d'Italie avec ceux de l'antiquité.

* TROCHEREAU DE LA BERLIÈRE (Jean-Arnold), littérateur, né à Paris en 1718, occupa plusieurs emplois administratifs, où il se fit

aimer par son intelligence et sa bonne conduite. La révolution l'ayant atteint dans un âge assez avancé, il put se soustraire à ses vissitudes orageuses, et vécut ignoré dans un des faubourgs de la capitale, où il ne voyait qu'un petit nombre d'amis. Il termina sa paisible carrière vers l'an 1792. Trochereau a traduit beaucoup de l'anglais. Ses traductions les plus connues sont : | *Choix de différents morceaux de poésie*, Paris, 1747, in-12. Les morceaux de Spencer, de Dryden et de Pope sont assez bien rendus, et le traducteur y a conservé en grande partie les beautés de l'original. Son style est rapide, clair, mais parfois un peu incorrect. | *La Spectatrice.* C'est son ouvrage le mieux écrit, et il fut bien reçu du public. On y rencontre des passages très-instructifs et très-intéressants, de la profondeur et de la justesse dans les idées. | *Histoire pratique du thé*, *avec des observations sur les qualités et les effets qui résultent de son usage*, de Coakley-Lettsom, 1773, in-12. Le thé a essuyé les mêmes critiques que le chocolat, le café, le quinquina, et même le tabac : beaucoup de " pour et contre " de la part des médecins ; et après tous leurs débats, on en a toujours continué l'usage. L'abus des choses peut sans doute produire des résultats fâcheux ; toutes peuvent être non-seulement agréables, mais utiles, si nous en usons avec modération, et d'après notre tempérament. On connaît par une longue expérience, les effets salutaires du quinquina, qu'une partie de la faculté avait condamné presque comme un poison.

TROGUE-POMPÉE, natif du pays des Voconces, dont la capitale était Vaison, est compté parmi les bons historiens latins. Il avait mis au jour, en quarante-quatre livres, une histoire qui comprenait tout ce qui s'était passé de plus important dans l'univers jusqu'à Auguste. Justin en fit un abrégé, sans y changer ni le nombre des livres ni le titre d'*Histoire Philippique*. On croit que c'est cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée, dont le style était digne des meilleurs écrivains. Le père de Trogue-Pompée après avoir porté les armes sous César, devint son secrétaire et le garde de son sceau.

TROILE, fils de Priam et d'Hécube. Le destin avait résolu que Troie ne serait jamais prise tant qu'il vivrait. Il fut assez téméraire pour attaquer Achille, qui le tua. Rien de plus tristement pittoresque que le tableau que fait Virgile de sa fuite, après une blessure mortelle, et de son char emporté par les chevaux effrayés :

Parte alia fugiens amissis Troïlus armis,
Infelix puer atque impar congressus Achilli,
Fertur equis, curruque hæret resupinus inani,
Lora tenens tamen : huic cervixque comæque trahuntur
Per terram, et versa pulvis inscribitur hasta.

* TROILI (Placide), historien né à Montalbano vers 1687, mort au couvent de Realvalle en 1757, entra dans l'ordre de Cîteaux, et fut bientôt appelé à diriger un couvent dit " Le Sagittaire ", en Calabre. Mais il fut accusé d'avoir trahi les intérêts de ses frères, se vit privé du titre d'abbé et chassé. Il a laissé : *Istoria generale del reame di Napoli ; uno colle prime popolazioni, costumi, leggi, polizia, uomini illustri e monarchi*, Naples, 1748-54, 5 tomes en 11 vol. in-4° ; etc. (*Voyez Storici napolitani*, page 600.)

* TROILIUS (Samuel), archevêque d'Upsal, né en 1706 dans la Dalécarlie, mort en 1764, fit briller son éloquence aux diètes en qualité d'orateur de son ordre, et mérita,

par l'étendue de ses connaissances, d'être admis à l'académie des sciences de Stockholm. Il a laissé des *Mandements*, des *oraisons funèbres*, etc.

*TROILIUS (Uno DE), archevêque d'Upsal, fils du précédent, né à Stockholm en 1746, mort en 1803, mérita, par ses brillants succès dans ses études, de voyager aux frais de l'université; il parcourut l'Allemagne et la France, vit à Paris J.-J. Rousseau et d'autres écrivains célèbres, passa ensuite en Angleterre, d'où il partit, avec les grands naturalistes Banks et Solander, pour aller visiter l'île de Staffa et l'Islande. En 1775, il retourna par la Hollande en Suède, obtint la modeste place d'aumônier d'un régiment, bientôt après celle de prédicateur ordinaire, et, s'étant fait connaître par la publication de son voyage, fut promu, de dignités en dignités, à l'archevêché d'Upsal en 1786. Il travailla, en sa qualité de vice-chancellier de l'université d'Upsal, aux progrès des études, et fut l'orateur de son ordre aux diètes de 1789, 1792 et 1800. On a de lui: | *Lettres sur un voyage en Islande*, Upsal, 1777, in-8°; | *Mémoires relatifs à l'histoire de l'Eglise et de la réforme en Suède*, ibidem, 1790-1795, 5 v. in-8°.

TROLLE (Gustave), archevêque d'Upsal, né en Suède vers la fin du quinzième siècle, était fils d'Eric Trolle, qui avait prétendu vainement à la dignité d'administrateur. Suénon Sture, l'heureux compétiteur d'Eric, crut pouvoir gagner Gustave en lui faisant donner l'archevêché d'Upsal. Le nouveau prélat négocia avec Christian II, roi de Danemark, fut déposé par les états, vit son château rasé, et appelant alors ouvertemnt le roi de Danemark, lança, de concert avec le pape, l'interdit contre l'administrateur et ses partisans. Il parvint même à ressaisir son archevêché, et à poser, en 1510, sur la tête du monarque danois la couronne de Suède. Mais bientôt, battu par Gustave-Wasa, et forcé de quitter le royaume, il s'attacha à la fortune de Christian, et suivit en Flandre ce prince détrôné en Suède, en Danemarck et en Norwége. Il l'accompagna ensuite dans une expédition en Norwége, le vit tomber entre les mains du nouveau roi, Frédéric, et demeura quelque temps dans l'inaction. Il reparut sur la scène politique après la mort de Frédéric, et périt dans un combat sanglant, près la ville de Malmoë, en 1535.

TROMBELLI (Jean-Chrysostôme), chanoine régulier de Saint-Sauveur à Bologne, parvint aux premières charges de son ordre, s'appliqua constamment à divers genres d'étude, et mourut le 7 janvier 1784, après avoir publié: les *Fables* de Phèdre, en vers italiens, Venise, 1735; | les *Cent Fables* de Faerne (*Voyez* ce nom), en vers italiens, avec quelques poésies latines, Venise, 1736; | *De cultu sanctorum Dissertationes decem*, Bologne, 1740, 6 vol.; | *Apologie des quatre premières Dissertations* précédentes, en latin, 1751. Kiesting, professeur de Leipsick, les avait attaquées; | *Vie et culte de saint Joseph*, 1768. Il y règne peu de critique, de même que dans les *Vies de saint Joachim et de sainte Anne*, 1768; *de la sainte Vierge*, 1761, 6 vol. On estime cependant les Dissertations qui accompagnent ce dernier ouvrage, et qui renferment de très-bonnes remarques. | l'*Art de connaître le siècle des manuscrits latins et italiens*, Bologne 1756, en italien; | Plusieurs *Dissertations* sur les sacrements et la liturgie, pleines de savoir et de bonne

théologie, Bologne, 1769 et suiv., 8 vol, in-4°.

TROMBULL (Jonathas), gouverneur de Connecticut, naquit à Lebanow en 1710, étudia le droit et la théologie, et fut gradué dans ces deux facultés au collége d'Harvard en 1727. Après avoir rempli plusieurs emplois importants, il fut nommé au gouvernement de Connecticut, en 1769, et se rendit digne, par sa sage administration, d'être réélu à cette place annuellement, et jusqu'en 1783. Lors de la guerre de l'indépendance américaine, il rendit d'importants services à son pays, et comme guerrier et comme magistrat; mais il ne se décida à suivre l'impulsion de ses concitoyens que lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus de voie à aucun arrangement avec la mère-patrie. Il était étroitement lié avec le fameux général Washington, avec lequel il entretint une correspondance suivie. Il fut aussi l'ami du président Stiles, et des personnages les plus marquants de cette révolution. Le premier ayant appris la mort d'un des fils de Trombull, lui écrivit une lettre où il disait: «Quelque sensible que doive vous être une telle perte, vous avez tout ce qui peut vous en consoler.» La guerre étant terminée, il quitta les affaires publiques, et se retira dans une campagne, où il partagea son temps entre l'étude et la pratique de sa religion. Il était naturellement généreux, et on cite de lui plusieurs traits de bienfaisance. Trombull mourut en 1783, à l'âge de soixante-quinze ans. On trouve dans les *Collections historiques* une lettre de lui sur la guerre de l'indépendance, très-intéressante en ce qu'elle établit plusieurs faits ou douteux ou ignorés. Ce gouverneur passait pour être un des hommes les plus instruits de l'Amérique septentrionale.

TROMMIUS (Abraham), théologien protestant, né à Groningue en 1633, fut pasteur dans sa patrie, où il mourut en 1719. On a de lui une *Concordance grecque* de l'*ancien Testament*, de la version des Septante, Amsterdam et Utrecht, 1718, 2 vol. in-fol. Il y attaque la *Concordance grecque* de Conrad Kircher; mais Jean Gagnier, d'Oxford, a vigoureusement défendu Kircher. Cependant les deux Concordances ont leurs partisans. Trommius s'est attaché, de même que Conrad Kircher, à l'édition de Francfort de 1597; ils auraient mieux fait de suivre l'édition du Vatican, que tous les savants préfèrent. Gagnier est du même sentiment. Cet inconvénient n'est pas réparé par le parallèle des deux éditions, fait par Lambert Bos, inséré dans l'édition de Trommius. On a encore du même une autre *Concordance* en flamand, qu'il continua après J. Martinus de Dantzick.

TROMP (Martin Happertz), amiral hollandais, né en 1597 à la Brille, s'éleva par son mérite. Il s'embarqua à huit ans pour les Indes, fut pris successivement par des pirates anglais et barbaresques, et apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer. Il signala surtout son courage à la journée de Gibraltar en 1607. Elevé à la place d'amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange, il défit, en cette qualité, la nombreuse flotte d'Espagne en 1639, et gagna 32 autres batailles navales. Il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglais, le 10 août 1653. Les états-généraux ne se contentèrent pas de le faire enterrer solennelle-

ment dans le vieux temple de Delft, avec les héros de la république, ils firent encore frapper des médailles pour honorer sa mémoire. Le mérite et les prospérités de l'amiral Tromp lui avaient attiré des envieux; mais il avait su les dompter par ses bons offices et ses bienfaits. Il fut modeste au milieu de sa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'accepta que celui de "grand-père des matelots" ; et parmi ceux de son pays, il ne prit jamais que la qualité de "bourgeois".—Son fils, Corneille Tromp, devint lieutenant-amiral général des Provinces-Unies, et mourut le 21 mai 1691, à 62 ans. Il était né à Rotterdam, le 9 septembre 1629. Sa *Vie* a été donnée au public, La Haye, 1694, in-12, et, quoique moins brillante que celle de son père, elle ne laisse pas d'intéresser.

TRON (Saint), Trudo, pieux et zélé ecclésiastique du VIIe siècle, un des apôtres du Brabant et du pays de Liége, convertit un grand nombre d'idolâtres; car il en restait encore beaucoup dans cette contrée, et fonda le monastère qui porte son nom, et autour duquel il se forma successivement une ville. Il fonda encore un autre monastère à Bruges en Flandre, et mourut en 693. Quelques auteurs prétendent qu'il embrassa la vie monastique, mais cette opinion ne paraît pas fondée, quoiqu'on puisse le regarder comme un disciple de saint Remacle, par la confiance qu'il eut dans les lumières et les leçons de ce saint.

TRONCHAY (Michel), naquit à Mayenne en 1667 d'une ancienne famille. Il fit ses humanités dans le collége de cette ville, et sa philosophie au Mans, chez les PP. de l'Oratoire. Il vint ensuite à Paris, où il recommença sa philosophie au collége du Plessis, et suivit pendant deux ans les cours de Sorbonne. Ce fut alors que M. Lenain de Tillemont, à qui un jeune ecclésiastique était nécessaire pour l'aider dans ses travaux, se l'attacha. Tronchay n'avait que 22 ans; il en passa huit avec cet illustre savant, qui, à sa mort, lui laissa une pension, et le chargea de publier ce qui restait fait pour la continuation de ses *Mémoires*. Tronchay s'acquitta de cette tâche avec fidélité. Il n'était point dans les ordres sacrés quand il vint demeurer avec M. de Tillemont. Celui-ci lui fit prendre le sous-diaconat. Ce ne fut qu'en 1716, longtemps après la mort de son bienfaiteur, qu'il reçut le diaconat et la prêtrise des mains de M. Colbert, évêque de Montpellier. Peu de temps après, ayant été nommé à un canonicat de l'église collégiale de Saint-Michel-ès-Laval, il alla le desservir. Des divisions régnaient dans ce chapitre. Elles fatiguèrent Tronchay, accoutumé à une vie solitaire et paisible; il accepta une place d'aumônier chez madame la princesse de Conti, seconde douairière. Le nouveau genre de vie auquel cet emploi l'assujétissait lui convint moins encore. Il retourna à Laval en 1733, résigna son canonicat et se retira au château de Nonant, dans le diocèse de Lisieux. Il y mourut le 30 septembre de la même année, âgé d'environ 65 ans. On conçoit que, d'après sa première éducation et son séjour chez M. de Tillemont, qu'il appelait son "maître". Tronchay devait partager les sentiments de cet homme célèbre, au sujet des questions qui s'agitaient alors. Il avait eu occasion de voir le P. Quesnel à Paris en 1701; il s'était lié avec lui, et depuis ce temps il existait

entre eux une correspondance habituelle qui ne cessa qu'à la mort de ce Père, et qui ne pouvait que confirmer Tronchay dans les mêmes opinions. On a de lui : | la continuation des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, etc. M. de Tillemont en avait donné 6 vol. in-4°. Tronchay y en ajouta 10, ce qui porte l'ouvrage à 16 vol. | *Idée de la vie et de l'esprit de M. Lenain de Tillemont*, Nanci, 1706, in-12. On y a joint par la suite des *Réflexions* et des *Lettres* du même, que l'abbé Tronchay avait en sa possession. | Un 6e volume de l'*Histoire des empereurs*. Tronchay l'avait mis en état de paraître; mais il ne fut imprimé qu'en 1738, après sa mort. | *Histoire abrégée de l'abbaye de Port-Royal*, depuis sa fondation jusqu'à l'enlèvement des religieuses en 1709, Paris, 1710, in-12; réimprimée en 1720; | une *Lettre* à M. Colbert, évêque de Montpellier, 1725. Il a, dit-on, mis en ordre les *Mémoires de Nicolas Fontaine*. Ils ne parurent qu'en 1736.

TRONCHAY (Louise-Agnès DE BELLIÈRE DU), religieuse, née au château du Tronchay, près d'Angers, en 1639, morte à Paris en 1684, avait fait concevoir à ses parents les plus belles espérances selon le monde, par tous les avantages naturels dont elle était douée, et que rehaussait encore la plus brillante éducation; mais elle avait résolu de se consacrer à Dieu, et parvint à suivre sa vocation en se vouant tout entière au service des pauvres. Sa vie a été publiée sous ce titre : "le Triomphe de la pauvreté et des humiliations, ou la vie de mademoiselle du Tronchay, appelée communément Sœur Louise", Paris, 1733, in-12.

* TRONCHET (François-Denis), fameux jurisconsulte, naquit à Paris en 1726, étudia les lois, et devint avocat au parlement de Paris. Il jouissait d'une estime générale, et on le considérait comme une des lumières du barreau, lorsque le tiers-état de Paris le nomma député aux états-généraux. Il n'obtint pas une grande influence dans l'assemblée nationale, et ne s'y fit presque remarquer que par sa modération. Il travailla beaucoup dans les comités, et entra dans celui de constitution le 15 septembre 1789. Après les funestes journées des 5 et 6 octobre, où la populace de Paris alla insulter le roi et la reine à Versailles, il déclara que les districts de Paris n'avaient ni désiré ni demandé la translation du roi dans cette ville; cette translation eut cependant lieu par les manœuvres des malveillants. Ami et défenseur de la justice, tant qu'il fut dans le comité des droits féodaux, il combattit en faveur des propriétaires; mais tous ses efforts furent vains. Il s'éleva, en mars 1790, contre l'invasion du comtat-Venaissin, et proposa, dans cette occasion, des moyens sages qui furent rejetés. Tronchet prononça ensuite plusieurs discours éloquents sur les lois judiciaires, et le 30 janvier 1791, il réclama contre l'insertion de son nom dans la liste des membres du club monarchique. En mars, il occupa le fauteuil de président, et en juin il fut un des trois commissaires chargés de recevoir la déclaration du roi et de la reine, à leur retour du malheureux voyage à Varennes. Il s'occupa ensuite de la révision de plusieurs articles de la nouvelle constitution. Quand les ennemis du trône eurent résolu de mettre Louis XVI en jugement, ce prince choisit, pour un de ses défenseurs Tronchet, et il s'acquitta de

cette noble tâche avec le zèle et le talent dignes d'un client si auguste. L'intérêt qu'il avait mis dans la défense dont il était chargé le rendit suspect aux jacobins, et en septembre 1793, le comité des recherches ordonna son arrestation; mais Tronchet parvint à se soustraire à toutes les perquisitions. Le département de Seine-et-Oise le nomma, en septembre 1795, son député au conseil des anciens, qu'il présida en novembre de la même année. Toujours modéré et juste, il parla, en mai 1796, en faveur des pères et mères des émigrés. Après le 18 brumaire, Tronchet fut, avec Crassous et Vernier, un des membres, de la commission créée par le conseil des cinq-cents, afin de préparer un travail sur le Code civil. En avril 1800, il entra au tribunal de cassation, fut désigné, dans cette même année, pour être membre du sénat, où il entra en février 1801, par décision des consuls, du corps législatif et du tribunat; en novembre 1804, on lui accorda la sénatorerie d'Amiens, et il fut nommé en même temps grand-officier de la Légion-d'Honneur. Ce respectable magistrat mourut le 10 mars 1806, âgé de quatre-vingts ans. Ses restes furent déposés dans l'église souterraine de Sainte-Geneviève, et M. François de Neufchâteau prononça son éloge sur sa tombe. On a de lui, outre différents morceaux de Milton, Thomson, Prior, Pope, l'Arioste, le Tasse, etc., traduits en vers français : | une *Traduction* de l'Introduction de l'histoire de Charles-Quint; | une autre *Traduction* d'une partie de l'Histoire d'Angleterre, par Hume; | *Tableau de l'Histoire du mahométisme*, etc., | *La Mort de Caton d'Utique*, tragédie, etc.

* TRONCHIN (Théodore), naquit à Genève en 1709, d'une famille noble, originaire d'Avignon, recommandable par son ancienneté et par les emplois qu'elle occupa dans la république. La nature l'avait doué de la plus belle figure et du meilleur esprit. Tandis qu'il s'arrêtait à Cambridge, un des ouvrages de Boerhaave lui tombe entre les mains; il le lit, le relit, le dévore, se passionne, quitte précipitamment l'Angleterre, renonce à la fortune que Bolingbrocke lui préparait, et vient en Hollande grossir l'auditoire nombreux du professeur de Leyde. Celui-ci distingua bientôt le jeune Tronchin. Au bout de quatre mois, il se reposa sur lui d'une partie de ses soins. Tronchin séjourna quelques années près de son maître; et lorsqu'il se préparait à retourner en Angleterre, il fut retenu par Boherhaave, et placé dans son voisinage à Amsterdam. De ce moment, le médecin hollandais renvoya tous les habitants de cette capitale à son élève : "C'est un autre moi-même", leur disait-il, "vous pouvez me consulter sans quitter Amsterdam, en lui parlant". Tronchin se maria en Hollande à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt. Il retourna dans sa patrie, où il fut professeur de médecine, s'acquit beaucoup de réputation, et mourut à Paris en 1781. Tronchin fut simple et vrai en médecine comme dans ses manières et dans toutes les actions de sa vie. Il suivait la nature; il l'aidait dans la route qu'elle prend toujours, et ne la contraignait jamais d'en prendre un autre. "Il n'y a qu'une médecine", disait-il souvent : "c'est la médecine observatrice et expectante". (*Voyez* CONDAMINE.) Quoique protestant, il fut toujours attaché aux principes du christianisme, et ennemi des délires philosophi-

ques. Etant allé voir Voltaire dans sa dernière maladie, il fut frappé de la triste situation où il vit cet homme fameux, et dit que "ce spectacle serait utile à tous les jeunes gens menacés de perdre les ressources précieuses de la religion". C'est lui encore qui dit à l'évêque de Viviers : "Pour voir toutes les furies d'Oreste, il n'y avait qu'à se trouver à la mort de Voltaire". Ces anecdotes, rendues publiques quatre ans avant la mort de Tronchin, ont été vainement contredites par quelques disciples de Voltaire; le célèbre médecin ne les a jamais désavouées. On a de lui : | *De colica pictorum*, Genève, 1757, in-4°; ouvrage dont M. Bouvart a donné la critique sous le titre d'*Examen*; | *Dissertatio medica de nympha*, in-4°. On doit encore à Tronchin une belle édition des Œuvres de Guillaume Baillou, Genève, 1762, 4 vol. in-4°, avec une préface de sa façon, où l'on trouve un précis succinct de l'histoire de la médecine.

* TRONÇON DU COUDRAY (Guillaume-Alexandre), naquit à Reims en 1755, fit ses cours de droit à Paris, et devint avocat au parlement de cette capitale. Il se fit une réputation méritée par son savoir et son éloquence, et montra beaucoup de modération au milieu de nos orages politiques. Sous le règne de la "terreur", il eut plusieurs fois à défendre les victimes traduites devant le tribunal révolutionnaire. Il parla avec la même vigueur pour les malheureux Nantais poursuivis par le féroce Carrier; mais là où il développa toutes les ressources de son éloquence, ce fut dans le procès de Marie-Antoinette. Cependant, ni tout son zèle, ni celui de Chauveau-Lagarde, autre défenseur de cette reine infortunée, ne purent la sauver de la mort. L'intérêt qu'il montra en faveur de son illustre cliente lui attira la haine des "jacobins", qui le firent mettre en arrestation. Il subit un long interrogatoire, par lequel il put prouver qu'il n'avait rien appris de particulier sur Marie-Antoinette. Sommé de rendre les effets qu'il avait reçus des mains de la reine, il déposa au comité de sûreté générale des cheveux, et autres souvenirs qu'elle lui avait donnés pour les remettre à des personnes qui lui étaient chères. En 1795, il défendit et sauva plusieurs membres du comité révolutionnaire de Nantes, coaccusés de Carrier, et qui n'avaient pas partagé ses crimes. Il parla avec énergie, le 19 mars 1796, en faveur de parents d'émigrés, et le 19 mars 1797, il vota le rejet de la résolution qui exigeait des électeurs le serment de haine à la royauté. Après avoir démontré combien cette formule était indigne du peuple français, il la présenta comme inutile, dangereuse, et même propre à amener de nouveaux troubles. Nommé secrétaire le 20 mai, il plaida la cause des fugitifs de Toulon, et réclama inutilement en leur faveur la clémence de l'assemblée. Tronçon était un des chefs du parti appelé des "temporiseurs", dont il était le principal soutien. A l'époque du 18 fructidor (4 septembre 1797), il fit le fameux rapport concernant la marche des troupes appelées vers Paris; mais ce rapport ne produisit pas l'effet qu'en attendait son parti, qui abandonna Tronçon, malgré ses longs et utiles services. Conpris bientôt après dans la proscription de Pichegru et autres accusés, il fut déporté à Cayenne, dont le climat insalubre était appelé par les républicains la "guillotine sèche". Tronçon y succomba le 22

juin 1798, à l'âge de 45 ans.

TRONSON (Louis), né à Paris, d'un secrétaire du cabinet, obtint une place d'aumônier du roi, place qu'il quitta en 1655, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, dont il fut élu supérieur en 1676, et où il mourut en 1700, à 79 ans. C'était un homme d'un grand sens, d'un savoir étendu et d'une piété exemplaire. Il assista, en 1694, avec les évêques de Meaux et de Châlons, aux conférences d'Issy, où les livres de madame Guyon furent examinés. On a de lui deux ouvrages assez estimés. | Le premier, qui a pour titre, *Examens particuliers* (1), fut imprimé in-12, en 1690, à Lyon, pour la première fois. Il y en a aujourd'hui deux volumes. C'est proprement un recueil de méditations sur les vertus dont on a le plus besoin, ou les défauts dont on est le plus entaché, ou les devoirs qu'il est le plus important de bien remplir. Le second, intitulé *Forma Cleri*, est une collection tirée de l'écriture, des Conciles et des Pères, touchant la vie et les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avait d'abord paru que trois volumes in-12; mais on a imprimé en 1724, à Paris, l'ouvrage entier, in-4°. On a encore de lui: *La Vie de la sœur Marie du Saint-Sacrement*, Paris, 1690, in-8°. (*Voyez* MARIE DE L'INCARNATION.) [Tronson avait laissé beaucoup de manuscrits; messieurs de Saint-Sulpice en ont mis quelques-uns au jour, et ils viennent de publier | le *Manuel du séminariste*, 2 volumes in-12; | *Traité de l'obéissance*, un volume in-12; | *Retraite et méditations ecclésiastiques*, un volume in-12. Les mêmes éditeurs donneront aussi les Lettres choisies de M. Tronson, et feront ainsi jouir le public d'ouvrages dont la solidité et la piété ne peuvent servir qu'à l'édification de ceux qui auront le bonheur de les lire.]

(1) Cet ouvrage a beaucoup gagné à la nouvelle édition qu'en a donnée feu M. Emery, dernier supérieur-général des Sulpiciens.

TROPHIME (Saint), né à Ephèse, ayant été converti à la foi par saint Paul, s'attacha à lui, et ne le quitta plus. Il le suivit à Corinthe, et de là à Jérusalem. On croit que Trophime suivit l'apôtre à Rome, en son premier voyage; et saint Paul dit, dans son épître à Timothée, qu'il avait laissé Trophime malade à Milet. Ce fut l'an 65. C'est tout ce qu'on sait sur ce saint, et tout ce qu'on a raconté de plus sur lui paraît fabuleux.

TROPHONIUS, fils d'Apollon, rendait des oracles dans un antre affreux. Ceux qui voulaient le consulter, devaient se purifier. Après bien des cérémonies, ils entraient dans la caverne et, s'y étant endormis, ils voyaient ou entendaient en songe ce qu'ils demandaient. Cet antre était près de la ville de Levadia et le lac de Thèbes, autrefois le lac de Copaïs. Il ne faut pas confondre ce TROPHONIUS avec un autre de ce nom, frère d'Agamède. (*V.* ce nom.)

* TROUILLET (Jacques-Joseph), savant ecclésiastique, né en 1716 à Ornans, en Franche-Comté, mort à Lons-le-Saunier en 1809, fit partie de l'académie de Besançon, où il lut plusieurs mémoires pleins d'érudition, et le *Plan d'une Histoire des saints de la Franche-Comté* qu'il se proposait de publier. Le savant abbé Bullet, son maître et son ami, l'institua son héritier; mais il s'empressa de faire l'abandon de tous ses droits aux parents pauvres de ce professeur. Outre l'ouvrage dont on a parlé, on a de lui quatre dissertations sur les sujets suivans: *Quel était l'Her-*

cule appelé Ogmius par les Gaulois, et pourquoi la représentation de ce dieu était-elle accompagnée des attributs que rapporte Lucien? couronné à l'académie de Besançon en 1756; *Quelles étaient les voies romaines dans les pays des Séquanois?* 1756; *Est-ce à titre de conquête ou d'hospitalité que les Bourguignons furent admis dans les Gaules?* couronné en 1758; *Quelles ont été les villes principales du comté de Bourgogne depuis le* XIe *siècle?* qui partagea le prix en 1759.

* TROUSSET (M.-E. BERARD), médecin, né en Dauphiné en 1770, avait de profondes connaissances dans son art; et, très-jeune encore, il acquit une grande réputation, et fut nommé médecin en chef de l'hospice de Grenoble. Trousset avait adopté dans ses cures une méthode excellente et digne d'être imitée par tous ses confrères; il écrivait tous les jours les variations et les progrès de chaque maladie compliquée, et, en conservant ainsi le souvenir des premiers symptômes du mal, il pouvait les rapprocher davantage de ses causes, et faire usage de ces mêmes observations en d'autres maladies de la même espèce, où il avait alors pour guide l'expérience. On lui doit plusieurs découvertes intéressantes, comme celle de la qualification du fluide qui s'échappe du corps humain par les pores de la peau. Ce fluide avait été assimilé par le comte de Milly à l'air fixe, tandis qu'Ingenhousz l'avait cru un air phlogistique ou gaz azote. Fourcroy avait combattu la première de ces opinions; mais il avait laissé la question indécise: elle fut résolue par Trousset. Il analysa quelques bulles de cet air, et trouva le gaz azote sans aucun mélange d'acide carbonique. Il mourut à Grenoble en 1807, à l'âge peu avancé de trente-sept ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le plus connu jusqu'à présent est son *Histoire de la fièvre* qui a régné à Grenoble en 1799.

TROY (François DE), peintre, né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1730, apprit les principes de son art sous son père. Il s'appliqua surtout au portrait, et fut reçu à l'académie en 1674. Il devint successivement professeur, adjoint du directeur et enfin directeur. Ce maître donnait beaucoup d'expression et de noblesse à ses figures. Son dessin était correct; il était grand coloriste, et finissait extrêmement ses ouvrages. — Son fils, Jean-François de TROY, mort à Rome en 1752, à l'âge de soixante-seize ans, fut directeur de l'académie de peinture de Paris, et depuis directeur de celle que les Français ont à Rome. On admire dans ses ouvrages un grand goût de dessin, un beau fini, un coloris suave et piquant, une magnifique ordonnance, des pensées nobles et heureusement exprimées.

* TROYA D'ASSIGNY (Louis), prêtre du diocèse de Grenoble, né vers 1696, est connu par son attachement aux principes de Port-Royal et par les ouvrages suivants: | *Saint Augustin, contre l'incrédulité, avec le plan de la Religion*, Paris, Lottin, 1754, 2 vol. in-12; | *Fin du Chrétien*, ou *Traité dogmatique et moral sur le petit nombre des élus*, en trois parties, ou *Refonte, avec augmentation de la Science du salut*, ouvrage d'Olivier Desbors-des-Doires, dit d'Amélincourt, ladite refonte faite par l'abbé Troya d'Assigny, 1751, 3 vol. in-12; | *Traité dogmatique et moral de l'espérance chrétienne*, Avignon (Paris), 1753-1755, 2 vol. in-12; | *Discours de saint Grégoire de Nazianze contre Julien-l'Apostat,*

traduit du grec en français, 1735, in-12. La France littéraire, tome 2, page 112, lui attribue en outre ; | *Dénonciation faite à tous les évêques de France* ; | *La vraie Doctrine de l'Eglise* ; | *Dissertation sur le caractère essentiel à toute la loi de l'Eglise*. L'abbé Troya d'Assigny mourut en octobre 1772, âgé d'environ 76 ans. Il fut un des premiers rédacteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*.

TRUAUMONT (La), né à Rouen, d'un auditeur des comptes, était un jeune homme perdu de dettes et de débauches. Il fut l'instigateur, en 1674, d'une révolte contre Louis XIV. Cette conjuration n'aurait eu aucun effet, si elle n'avait été embrassée par le chevalier Louis de Rohan, fils du duc de Montbazon. Il avait été exilé par Louis XIV, qui le soupçonnait d'entraîner dans la débauche le duc d'Orléans son frère; il voulut se venger en se mettant à la tête d'un parti. Le but des conjurés était de livrer au comte de Monterrey, gouverneur des Pays-Bas, Honfleur, le Havre, et quelques autres places de Normandie. Cette trame mal ourdie fut découverte. Les coupables furent tous exécutés, à l'exception de La Truaumont, qui se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter. L'intention de Louis XIV était de faire grâce au chevalier de Rohan ; allant et revenant de la messe, le jour de l'exécution, il regarda de tous côtés si personne de sa famille ou de ses amis ne se présenterait pour la demander : on crut sans doute son crime au-dessus de la clémence du prince ; personne ne se présenta.

TRUBERIUS (Primus), né dans l'Esclavonie en 1508, cultiva les lettres, et fut le premier qui enseigna l'art d'écrire en langue esclavonne. Il traduisit dans cette langue le *Testament*, le *Catéchisme d'Augsbourg*, et quelques *Traités* de Mélanchthon, et il eut, par le moyen de ces traductions, le misérable honneur de répandre le luthéranisme dans la Carniole, la Carinthie, et même dans les états du grand-turc. Il était luthérien lui-même, et très attaché à sa secte. Il mourut en 1586, âgé de soixante-dix-huit ans.

TRUBLET (Nicolas-Charles-Joseph), trésorier de l'Eglise de Nantes, et ensuite archidiacre et chanoine de Saint-Malo, sa patrie, né en 1697, fut attaché pendant quelque temps au cardinal de Tencin, et il fit le voyage de Rome. Mais, préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisait espérer, il retourna à Paris où il vécut jusque vers l'an 1767. Accablé de vapeurs, il se retira à Saint-Malo pour y jouir de la santé et du repos ; mais il mourut quelque temps après, au mois de mars 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces lui avaient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. Sa conversation était instructive ; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimait avec simplicité. Ses principaux ouvrages sont : | *Essai de littérature et de morale*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés, et traduits en plusieurs langues. Quelques critiques qu'on ait faites de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître l'esprit d'analyse, la sagacité, la précision qui caractérisent tous les écrits de l'abbé Trublet. Plusieurs de ses réflexions sont neuves, et toutes inspirent la probité et l'amour du bien. | *Panégyriques des saints*, languissamment écrits ; précédés de *Réflexions sur l'éloquence*, pleines de choses bien vues et bien rendues.

Dans la seconde édition, de 1764, en 2 vol., l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces analyses avaient été faites pour le "Journal des savants" et pour le "Journal chrétien", auxquels il avait travaillé pendant quelque temps. La manière dont il s'exprima sur Voltaire dans ce dernier ouvrage lui attira (surtout dans la pièce intitulée "le Pauvre Diable") des épigrammes très-mordantes de la part de ce poète, qui lui avait écrit auparavant des lettres très-flatteuses. | *Mémoires pour servir à l'histoire de messieurs de La Motte et de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12. Ces Mémoires sont souvent minutieux et quelquefois romanesques. Celui qui regarde Fontenelle n'est qu'un panégyrique.

TRUCHET (Jean), né à Lyon en 657, d'un marchand, entra dans l'ordre des carmes. Il fut envoyé à Paris pour y étudier en philosophie et en théologie; mais il s'y livra tout entier à la mécanique, pour laquelle la nature l'avait fait naître. Charles II, roi d'Angleterre, ayant envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France, ces montres se dérangèrent, et il n'y eut que le père Truchet qui put les raccommoder. Colbert, charmé de ses talents et de son adresse, lui donna 600 liv. de pension. Il n'avait alors que dix-neuf ans. Le père "Sébastien" (c'était son nom de religion), s'appliqua dès lors à la géométrie et à l'hydraulique. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importants, reçut la visite du duc de Lorraine, de Pierre-le-Grand, et de plusieurs autres princes, et enrichit les manufactures de plusieurs découvertes. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager. Ses tableaux mouvants ont été un des ornements de Marly. Le premier, que le roi appela "son petit Opéra", changeait trois fois de décoration à un coup de sifflet; car ces tableaux avaient la propriété des résonnants ou sonores. Le deuxième tableau qu'il présenta au roi, plus grand et encore plus ingénieux, représentait un paysage, où tout était animé. Le roi nomma le père Sébastien un des honoraires de l'académie des sciences, au renouvellement de cette académie en 1699, et l'on trouve plusieurs *Mémoires* de sa composition dans le recueil de cette société. Les dernières années de sa vie se sont passées dans des infirmités continuelles, qui l'enlevèrent aux sciences en 1729. Quoique fort répandu au-dehors, le père Sébastien fut un très-bon religieux, très-fidèle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste. Il conserva toujours dans la dernière rigueur l'extérieur convenable à son état.

TRUCHSÈS (Gebhard), archevêque et électeur de Cologne, épousa clandestinement Agnès de Mansfeld, vers le commencement de 1582. Pour conserver sa femme et son électorat, il se déclara hautement protestant, et publia un édit pour la liberté de conscience dans son diocèse. L'empereur Rodolphe II fit tout ce qu'il put pour le faire rentrer dans le devoir, mais inutilement. Le chapitre métropolitain de Cologne ayant convoqué les états du pays en 1583, il y fut décidé, conformément à la paix de religion conclue à Augsbourg, que Truchsès était déchu de l'épiscopat, et qu'il fallait procéder à une nouvelle élection. Le jour même que les états se séparèrent, Truchsès épousa publi-

quement à Rosenthal celle à laquelle il avait été marié clandestinement. Grégoire XIII, n'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'excommunia l'an 1583. La même année, on élut à sa place le prince Ernest de Bavière, qui fut obligé d'employer les armes contre le prélat déposé. "C'est cette malheureuse apostasie qui obligea le pape d'envoyer un nonce à Cologne", dit l'électeur Maximilien d'Autriche, dans un mandement du 4 février 1787 ; dans lequel cependant, par une espèce d'inconséquence, il s'éleva contre cette même nonciature. Truchsès se retira avec sa prétendue femme dans une maison de campagne en Hollande, où il languit le reste de ses jours dans l'obscurité et le chagrin, et mourut en 1601. Les protestants et Voltaire se sont bien gardés de donner le tort à Truchsès dans cette guerre ; mais Bayle est d'un autre avis, et a démontré que du Plessis-Mornay, le sage de la Henriade, avait conseillé une injustice à Henri III, en voulant engager ce monarque à secourir l'archevêque déposé. Voyez "Réponse aux Questions d'un provincial", tome 2 page 211-229.

* TRUEL (Jacques Cohon), naquit en France vers l'an 1650, suivit l'état militaire, quitta la France et passa en Portugal, puis en Espagne, et servit dans les armées de ces deux états. Il aimait les lettres, et pendant son séjour en Espagne, il écrivit sur l'Histoire du père Mariana des *Remarques* pleines d'érudition, d'une saine critique, et propres à éclaircir des faits douteux et qui ont établi des opinions diverses parmi les historiens. De retour dans sa patrie, il traduisit en français ces *Remarques*, et les publia en 1675, in-4°. Truel est mort en 1714.

* TRUFFER (Jean), professeur, né en 1746 à Hardinvest (Manche), fit ses études à Paris au collége d'Harcourt. Dès l'âge de dix-neuf ans, il entra dans l'enseignement, et y resta malgré la révolution, à laquelle il fut entièrement étranger. Admis dans les écoles centrales par le Directoire, il devint, sous l'empire, professeur au lycée Charlemagne. Après un demi-siècle de travaux, ce vétéran de l'ancienne université mourut à Paris le 31 janvier 1828. On lui doit une *Traduction* estimée des plus célèbres *Harangues de Cicéron contre Verrès*.

* TRUMPI (Christophe), auteur suisse, naquit dans le canton de Glaris, et fut ministre de Schwanden. Il a publié une *Chronique* de son canton (Winterthour, 1774), assez bon style ; mais on s'étonne de n'y trouver aucun détail sur l'ancienne guerre de Zurick, dans laquelle le canton de Glaris eut beaucoup de part. Cet oubli de la part d'un écrivain éclairé, et du même pays, doit paraître inconcevable. Trumpi est mort vers l'an 1790.

TRUXILLO (Thomas de), célèbre prédicateur, né à Zurita dans l'Estramadure, se fit religieux de la Merci. Ayant eu quelques démêlés avec ses confrères, dans le temps qu'il était supérieur de la maison de son ordre à Madrid, il passa dans celui des dominicains à Barcelone. Il vivait encore en 1596. On a de lui plusieurs ouvrages théologiques et ascétiques.

TRYPHON ou Diodote, de la ville d'Apamée, général des troupes d'Alexandre Balas, servit bien son maître dans les guerres qu'il eut contre Démétrius Nicanor. Après la mort de Balas, il alla en Arabie chercher Antiochus, fils de ce prince, et le fit couronner roi de Syrie,

malgré les efforts de Démétrius, son compétiteur, qui fut vaincu et mis en fuite. Mais le perfide Tryphon, qui méditait de s'emparer de la couronne, ne pensa plus qu'à se défaire d'Antiochus; et craignant que Jonathas Machabée ne mît obstacle à ses desseins, il chercha l'occasion de le tuer. Il vint pour cela à Bethsan, où Jonathas le joignit avec une nombreuse escorte. Tryphon le voyant si bien accompagné, n'osa exécuter son dessein, et eut recours à la ruse. Il reçut Jonathas avec de grands honneurs, lui fit des présents, et ordonna à toute son armée de lui obéir comme à lui-même. Quand il eut ainsi gagné sa confiance, il lui persuada de renvoyer sa troupe, et de le suivre à Ptolémaïde, lui promettant de remettre cette place entre ses mains. Jonathas, qui ne soupçonnait aucune trahison, fit tout ce que Tryphon lui proposait. Mais, étant entré dans la ville de Ptolémaïde, il y fut arrêté, et les gens qui l'accompagnaient furent passés au fil de l'épée. Après cette insigne trahison, Tryphon passa dans le pays de Juda avec une nombreuse armée, et vint encore à bout de tirer des mains de Simon les deux fils de Jonathas, avec cent talents d'argent, sous prétexte de délivrer leur père. Mais, mettant le comble à sa perfidie, il tua le père et les deux fils, et reprit le chemin de son pays. Ces meurtres n'étaient que les préludes d'un plus grand, qui devait lui mettre sur la tête la couronne de Syrie. Il ne tarda pas à achever son barbare projet, en assassinant le jeune Antiochus, dont il prit la place, et il se fit déclarer roi d'un pays qu'il désola par ses cruautés; mais il ne garda pas long-temps le royaume que ses crimes lui avaient acquis. Antiochus-Sidétès, successeur légitime du trône, entra dans son héritage, et toutes les troupes, lasses de la tyrannie de Tryphon, vinrent aussitôt se rendre au premier. L'usurpateur se voyant ainsi abandonné, s'enfuit à Dora, où le nouveau roi le poursuivit, et l'assiégea par mer et par terre. Cette place ne pouvant tenir long-temps contre une aussi puissante armée, Tryphon trouva le moyen de s'enfuir à Orthosiade, et de là il gagna Apamée, sa patrie, où il croyait trouver un asile; mais, y ayant été pris, il fut mis à mort.

TRYPHYODORE, poète grec qui florissait l'an 500, sous Anastase Ier, empereur de Constantinople. Il est auteur d'un poème, *la Destruction de Troie*, en vingt-quatre livres, où, par une bizarrerie singulière, il retrancha à chaque livre, et successivement, une lettre de l'alphabet, c'est-à-dire que, dans le premier livre, il ne mit point d'A, il omit le B dans le second, et ainsi de suite. Nestor, qui vivait vers l'an 200, sous l'empereur Septime-Sévère, adopta la même puérilité, aussi pénible pour lui qu'ennuyeuse pour les lecteurs, dans son *Iliade*, composée de sept cents vers. Ce poème fut imprimé avec celui de Coluthus, intitulé l'*Enlèvement d'Hélène*, Venise, en 156.., par les Alde, et réimprimé à Francfort par Frirchlein, 1588, avec deux versions latines, l'une en prose et l'autre en vers. La seconde de ces traductions a été réimprimée à Oxford, en 1742, avec l'original grec et une traduction anglaise en vers. Cet usage de retrancher les lettres a été suivi par les modernes: les Espagnols, les Portugais et les Italiens du XVIe siècle, comptent plusieurs ouvrages dans ce genre, qui n'augmentent certainement pas la gloire de leur littérature.

TSCHIRNAUS, ou TSCHIRNHAUSEN (Erufroi Walter DE), habile mathématicien, naquit à Kilisgswald, seigneurie de son père, dans la Lusace, en 1651, d'une famille ancienne. Après avoir servi, l'an 1672, dans les troupes de Hollande, en qualité de volontaire, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. Il vint à Paris pour la troisième fois, en 1682, et il proposa à l'académie des sciences la découverte de ces fameuses caustiques, si connues sous le nom de *Caustiques de M. de Tschirnaus*, et qu'il exposa en deux savants *Mémoires*. (Le mot *caustique* est ici un terme de catoptrique et de dioptrique, et signifie la courbe sur laquelle se rassemblent les rayons réfléchis ou rompus par une surface, et où ils ont une force brûlante qu'ils ne peuvent avoir ailleurs.) Cette compagnie, en les approuvant, mit l'inventeur parmi ses membres. De retour en Allemagne, il voulut perfectionner l'optique, et établit trois verreries, d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique, et entre autres le miroir ardent qu'il présenta au duc d'Orléans, régent du royaume. C'est à lui aussi que la Saxe est principalement redevable de sa porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire, il refusa tous les honneurs auxquels on voulait l'élever. Les lettres étaient son seul plaisir. Il cherchait des gens qui eussent des talents, soit pour les sciences utiles, soit pour les arts : il les tirait des ténèbres, et était en même temps leur compagnon, leur guide et leur bienfaiteur. Ce savant estimable mourut en 1708. Le roi Auguste fit les frais de ses funérailles. On a de lui plusieurs ouvrages, savoir : | *de Medicina mentis et corporis*, Amsterdam, 1683, in-4°. ouvrage à peine connu aujourd'hui, quoique plein de vues utiles et sagement écrit. [*Medicina mentis seu tentamen germines logies*, etc., ibid., 1687.]

TSCHOUDI (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron DE), ministre de l'évêque-prince de Liége à Paris, et mort dans cette capitale en 1784, est connu par des poésies agréables, quelques odes, et des ouvrages de botanique. Il a fait l'extrait, traduit de l'anglais, d'un Traité concernant « les Arbres résineux conifères », qu'il a augmenté de notes, observations, expériences particulières, Metz, 1768, 1 vol. in-8°. On trouve de lui, dans le quatrième volume du Supplément de l'*Encyclopédie*, un Mémoire imprimé séparément sur la transplantation, la naturalisation et le perfectionnement des végétaux. Ces deux ouvrages font honneur au baron de Tschoudi, par la solidité des idées et la clarté du style. Nous connaissons encore de cet auteur quelques poésies, qui ne font pas honneur à son talent, et un livre de franc-maçonnerie qui a pour titre *l'Etoile flamboyante*, 2 vol. in-12. Un de ses ancêtres est auteur d'une « Chronique helvétique », qui renferme des pièces intéressantes pour cette histoire.

* TSCHUDI (Dominique), abbé et l'un des restaurateurs du monastère de Muri, né en 1596 à Baden, où il mourut en 1654, a laissé : *Origo et Genealogia gloriosissimorum comitum de Hapsburg, monasterii Murensis ordinis Sancti Benedicti in Helvetia fundatorum*, etc., Constance, 1651, in-8° ; et plusieurs *Manuscrits*. —TSCHUDI (Jean-Henri), curé de Schwanden, né à Glaris en 1670, mort en 1729, a laissé un grand nombre d'écrits, parmi lesquels

nous citerons : | *Histoire du canton de Glaris*, 1714 ; | *Conversations du mois*, journal curieux, en 12 vol., qui parurent de 1714 à 1726 ; | *Histoire des jésuites*, 1716.

TUBALCAIN, fils de Lamech le bigame et de Sella, fut l'inventeur de l'art de battre et de forger le fer, et toutes sortes d'ouvrages d'airain. On pourrait croire que le Vulcain des païens a été calqué sur ce patriarche, comme la plupart des personnages de la fable le sont sur les hommes célèbres dont il est fait mention dans l'Ecriture sainte.

TUBÉRON (Louis), abbé d'une maison religieuse de la Dalmatie, au XVIe siècle, est connu par des *Commentaires* ou recueils des choses arrivées de son temps dans la Hongrie, la Turquie et les pays circonvoisins. Cette histoire très-intéressante, divisée en XI livres, commence à l'an 1490, et finit à l'an 1522. Elle est écrite en latin d'un style net et coulant. On l'a imprimée à Francfort, en 1603; mais les noms propres des Hongrois y sont étrangement défigurés. Elle est insérée dans le 2e volume des "Scriptores rerum hungaricarum" de Schwandnerus, Leipsick, 1646, avec une préface, des corrections, des sommaires, etc., par Belius. Plusieurs critiques croient que le nom de "Tubéron" est supposé; et que l'auteur de ces Commentaires s'est caché sous ce nom pour avoir plus de liberté de dire franchement le vrai.

* TUBY (Jean-Baptiste), dit "le Romain", sculpteur renommé du règne de Louis XIV, naquit en 1630, et a laissé un grand nombre d'ouvrages qui font honneur à son talent et au siècle des grands hommes dans lequel il vécut. Les principaux parmi ces ouvrages sont : le *Poëme lyrique*, dans le jardin de Versailles ; la *Fontaine de Flore*, dans le même jardin, où l'on voit encore de lui *Galatée*, *l'Amour*, un *vase* en marbre où sont sculptées les conquêtes de Louis XIV en Flandre. Il a en outre exécuté les *statues* suivantes : celle de la mère de Le Brun sur le tombeau de ce fameux peintre ; celle de *la Religion* sur celui de Colbert ; l'*Immortalité* sur le tombeau du premier médecin du roi ; le magnifique *mausolée* de Turenne, aujourd'hui aux Invalides, et exécuté d'après les dessins de Le Brun, etc. Tuby est mort à Paris, en 1700, à l'âge de soixante-dix ans.

TUCCA (Plautius), ami d'Horace et de Virgile, cultiva la poésie latine, et revit l'*Enéide* avec Varius, par ordre d'Auguste.

* TUCKER (Abraham), écrivain anglais, naquit vers l'an 1700, se consacra entièrement aux sciences, et était un des penseurs les plus profonds de l'Angleterre. Il avait une fortune considérable, vivait modiquement, et la simplicité de son habit annonçait celle de ses mœurs. Affable et généreux, un de ses principaux soins fut toujours celui de soulager l'infortune. Parmi ses différents ouvrages, on a surtout remarqué ses *Recherches de la lumière de la nature*, 9 vol. in-8°, dont les cinq premiers furent publiés, du vivant de l'auteur, en 1768, sous le nom supposé d'Edouard Search, et les quatre autres parurent en 1777, deux ans après sa mort, arrivée en 1775. Cet ouvrage suffit pour établir la réputation de Tucker. Il y parle sur toutes les matières relatives à la physique et à la métaphysique, avec autant d'érudition que de clarté. Son style est mâle, concis et clair, sans cesser d'être élégant. On y trouve des idées neuves, et il a mérité d'avoir une place parmi les bons écrivains de sa nation.

* TUCKER (Josué), publiciste anglais, naquit en 1711. Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il prit les ordres, devint pasteur d'une église de Bristol, puis doyen de Glocester. Il était savant théologien, et a écrit des ouvrages estimés sur cette science. Ses autres productions littéraires roulent sur le commerce et sur la politique. Pendant la guerre de l'indépendance américaine, Tucker soutint, dans plusieurs de ses brochures, qu'il fallait que l'Angleterre accédât aux demandes des Américains, ou qu'elle reconnût leur indépendance, sans entreprendre une longue querelle dont les suites seraient malheureuses. Quelque déférence qu'on veuille avoir pour l'opinion de ce savant publiciste, il aurait peut-être mieux valu pour la Grande-Bretagne d'accéder à quelques unes des prétentions des Américains; mais elle ne pouvait cependant s'empêcher de faire tous ses efforts, par le moyen des armes, pour conserver un pays si utile à son commerce et à sa puissance. Le plus remarquable des ouvrages de Tucker est intitulé : *Traité du gouvernement civil;* il s'y montre opposé aux opinions du fameux Locke. Il mourut en 1776, à soixante-cinq ans.

TUDESCHI ou TEDESCHI (Nicolas), plus connu sous le nom de " Panorme", et appelé aussi " Nicolas de Sicile, l'abbé de Palerme et l'abbé Panormitain ", était de Catane en Sicile, où il naquit vers 1370. Il se rendit si habile dans le droit canonique, qu'il fut surnommé *Lucerna juris*. Son mérite lui valut l'abbaye de Sainte-Agathe, de l'ordre de Saint-Benoît, puis l'archevêché de Palerme. Il assista au concile de Bâle et à la création de l'antipape Félix, qui le fit cardinal en 1440, et son légat *a latere* en Allemagne. Il persista quelque temps dans le schisme; mais, y ayant renoncé, il se retira à Palerme en 1443, et y mourut en 1445. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, principalement sur le droit canon, dont l'édition la plus recherchée est celle de Venise en 1617, 9 vol. in-folio. Son style est barbare, et ses matériaux sont en trop grand nombre pour être bien digérés. On n'a point inséré dans cette édition : *Defensio concilii Basileensis adversus Eugenium papam*, dont Jean Gerbais, docteur de Sorbonne, a donné une traduction française, l'an 1687. Plusieurs critiques croient que ce traité n'est pas de Tudeschi.

* TUDITANUS (*Publius Sempronius*), tribun des soldats romains à la bataille de Cannes (deux cent seize ans avant J.-C.), où il se signala par son courage. Après cette journée, si glorieuse pour Annibal, si funeste à Rome, et où périt le consul Paul-Emile, plusieurs guerriers étaient restés sans chef, presque sans armes, et sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi. Tuditanus se retira avec eux dans un retranchement, les engagea à se faire jour à travers l'armée ennemie pour gagner la ville de Canosa. Il leur apporta l'exemple de leur chef et de ses braves soldats, qui avaient préféré la mort à l'esclavage, il sut enfin si bien les enflammer que tous coururent aux armes, se rangèrent en phalange, et, Tuditanus à leur tête, ils se jetèrent sur l'aile droite des Numides, qui était la plus faible : couverts de leurs boucliers, ils culbutèrent tout ce qui s'opposait à leur passage, et arrivèrent enfin à la ville de Canosa. Le sénat, malgré la désolation générale, et le deuil de toute la ville.

décerna une couronne à Tuditanus.

* TUET (Jean-Charles-François), chanoine de Sens, né à Ham en 1742, mort en 1797 à Sens, avait été professeur au collége de cette ville de 1764 à 1782. Nous citerons de lui : |*Elémens de poésie latine*, Sens, 1778, 1783, 1787, in-12 ; |le *Guide des humanistes*, ou *Principes de goût développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres bons poètes latins et français*, ibid., Tarbé, 1780, in-12, réimprimé à Paris. Plusieurs manuscrits de lui sont conservés dans la bibliothèque de M. T. Tarbé de Sens. — Tuet (Esprit-Claude), frère puîné et consanguin du précédent, né vers 1745, fut prêtre du diocèse de Noyon, puis premier vicaire de Saint-Médard à Paris, où il mourut vers 1787. Nous citerons de lui : *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques chargés de la partie des mariages*, 1783, in-8°, deuxième édition, augmentée des *Empêchements dirimants*, 1784, in-8°.

* TUFO (Jean-Baptiste del), historien de l'ordre des théatins, né vers 1546 à Averse, mort à Naples en 1622, après avoir été seize ans évêque d'Acerra, a laissé une histoire des théatins depuis leur fondation jusqu'en 1609, sous ce titre : *Storia della religione de' padri clerici regolari*, Rome, 1609, 1616, 2 vol. in-fol.

TULLIE, fille de Servius-Tullius, sixième roi des Romains, fut mariée à Aruns, fils aîné de Tarquin-l'Ancien. Peu contente de cette alliance, elle cherche à plaire à Tarquin-le-Superbe, qui avait épousé sa sœur. Ils complotent de se défaire, l'une de son mari, et l'autre de sa femme ; et, après avoir exécuté ce double parricide, ils joignent ensemble leurs fortunes et leurs fureurs par le mariage. Tarquin ayant voulu monter sur le trône de Servius-Tullius, elle consentit au meurtre de son père, l'an 533 avant J.-C. Après cette action détestable, elle fit passer son char par-dessus le corps tout ensanglanté de son père. Ce monstre fut chassé de Rome avec son mari, auprès duquel elle finit sa détestable vie.

TULLIE (Tullia), fille de Cicéron, naquit l'an 77 avant J.-C., elle fut mariée trois fois : d'abord à Caïus Pison, homme d'un grand mérite, plein d'esprit et d'éloquence, très-attaché à son beau-père ; puis elle épousa Furius Crassipes, et enfin Publius Cornelius Dolabella, pendant que Cicéron était gouverneur de Cilicie. Ce troisième mariage ne fut point heureux ; et les troubles que Dolabella, dont les affaires étaient fort dérangées, excita dans Rome, causèrent de grands chagrins à Cicéron et à Tullie. Elle mourut l'an 44 avant J.-C. Cicéron, inconsolable d'une telle perte, fit éclater une douleur si vive que les méchants disaient qu'il y avait eu plus que de la tendresse paternelle entre le père et la fille. Ce qu'il y a de sûr, au rapport de Plutarque, c'est que la seconde femme de Cicéron se réjouit de la mort de Tullie, et que de dépit il la répudia, comme il avait répudié Terentia, mère de Tullie, parce qu'elle n'avait pas donné un équipage assez brillant à sa fille. C'est à l'occasion de la mort de Tullie que Cicéron composa un Traité *de Consolatione*, que nous n'avons plus, et que Sulpicius lui écrivit la belle lettre qui commence, "Posteaquam mihi renuntiatum est". On a prétendu que, sous le pape Paul III, on trouva dans la voie Appienne un ancien tombeau avec cette inscription : *Tulliolæ, filiæ meæ*. Il y avait, dit-on, un corps de femme, qui au premier souffle d'air fut réduit en

poussière, et une lampe encore allumée, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau, après avoir brûlé près de 1500 ans ; mais c'est un conte ridicule. Voyez-en la réfutation dans l'ouvrage d'Octave Ferrari, intitulé *De lucernis sepulchralibus*.

TULLUS-HOSTILIUS, troisième roi des Romains, succéda à Numma Pompilius, l'an 671 avant J.-C. Ce prince guerrier fit ouvrir le temple de Janus, fit marcher devant lui des gardes qui portaient des faisceaux de verges, et tâcha d'inspirer à ses peuples du respect pour l'autorité royale. Les habitants d'Albe furent les premiers qui ressentirent l'effort de ses armes. Après le combat des Horaces et des Curiaces, il fit raser la ville d'Albe, et en transporta les richesses et les habitants dans celle de Rome. Ensuite il fit la guerre aux Latins et à d'autres peuples, qu'il défit en diverses rencontres et dont il triompha. Il périt l'an 640 avant J.-C., sans que les historiens soient bien d'accord sur la cause et le genre de sa mort. [Tite-Live et Denys d'Halicarnasse rapportent qu'il fut frappé de la foudre.]

TURBILLY (Louis-François-Henri DE MENON, marquis DE), né en 1717, entra dans le service, s'y distingua comme lieutenant-colonel de cavalerie. Il se retira dans ses terres, y fit des défrichements qui donnèrent lieu à plusieurs observations utiles pour l'agriculture. Il les publia dans des *Mémoires*, 1760, deux brochures in-12, où l'on trouve la description d'une sonde ou tarière, dont il recommande l'usage, et qui pénètre dans la terre à une très-grande profondeur. Cette tarière est formée de plusieurs tiges de fer, qui s'emboîtent les unes sur les autres, et terminée par un curillan, qui rapporte des échantillons de la couche de terre où elle est parvenue. On trouve ordinairement à une profondeur de six à dix-huit pieds, la marne, la pierre à chaux et le plâtre ; mais, pour rencontrer le charbon de terre et la pierre à foulon, il faut souvent parvenir à la profondeur de soixante pieds. M. François de Neufchâteau avait proposé de faire déposer un de ces instruments dans chaque sous-préfecture, avec une instruction qui indiquât la manière de s'en servir, et promettant une prime pour celui qui ferait par ce moyen quelque importante découverte. Les états de Bretagne avaient fait présent d'une de ces sondes à chaque bureau d'agriculture de la province. On en trouve aussi la description dans le " Dictionnaire des arts et métiers ", tome 1, page 427. Le marquis de Turbilly est mort en 1776, âgé de cinquante-neuf ans.

* TURCHI (Adéodat), religieux capucin et évêque de Parme, était né en 1724. Son mérite le fit choisir pour précepteur de l'infant don Louis, prince de Parme, fils du duc Ferdinand. Il paraît qu'il remplit ce poste important à la satisfaction du prince qui le lui avait confié. Il fut récompensé de ses soins par sa nomination à l'évêché de Parme. Il alla se faire sacrer à Rome, ainsi qu'ont coutume de le faire les évêques d'Italie. On prétend qu'on lui fit signer une rétractation, et que les cardinaux Gerdil et della Somaglia furent chargés de le porter à cette démarche. On ne sait point quel en était l'objet; mais une doctrine contraire aux prérogatives du saint-siége ayant pendant quelque temps prévalu dans les écoles de l'état de Parme, ou du moins y ayant été portée par quelques maîtres, il est naturel de penser que la rétractation y avait rapport. Quoi qu'il en soit, on n'eut pas de peine

à y amener le nouvel évêque, plein, à ce qu'il paraît de bons sentiments. Il fut sacré le 21 septembre 1788, et sa conduite depuis offrit toutes les preuves du plus ferme et du plus fidèle attachement au saint-siége. De retour dans son diocèse, il le gouverna avec zèle et sagesse, et y donna l'exemple de toutes les vertus ecclésiastiques et épiscopales. On a le recueil des *Instructions* qu'il faisait assidument à son troupeau, et qu'il a publiées sous le titre d'*Homélies*, 4 vol. in-12. Toutes sont pleines d'onction et respirent la piété. On en cite entre autres, avec beaucoup d'éloges, une qu'il composa pour la fête du bienheureux Barthélemy de Bragance, dominicain et évêque de Vicence, mort en 1270, et déclaré bienheureux par Pie VI en 1794. Il a laissé aussi des *Oraisons funèbres*. Ce vertueux prélat est mort en 1803.

TURCK (Henri), né à Goch, dans le duché de Clèves, le 21 décembre 1607, se fit jésuite en 1625, enseigna les humanités et la philosophie à Cologne, et consacra tous ses moments de loisir à amasser des matériaux pour l'histoire d'une partie de l'Allemagne : elle était rédigée et prête à être mise sous presse, lorsque la mort enleva l'auteur, le 19 novembre 1669. Cette histoire manuscrite est en 6 vol. in-folio. On la conserve à Trèves; le troisième volume, écrit de sa main, est à Cologne. C'est l'histoire de l'électorat de Cologne, des évêchés de Munster, Hildesheim et Paderborn, des duchés de Juliers, Clèves, etc. Il y a de grands détails sur les différents peuples qui ont habité autrefois ces contrées, sur les anciens Francs, les Saxons, etc.; elle est écrite en forme d'annales jusqu'à l'an 1660. Jean-Georges Eccard dit que le P. Turck a écrit une Histoire particulière de l'évêché de Hildesheim, mais il se trompe; cette histoire est du P. Martin Ubers, jésuite; on la conserve à Hildesheim.

* TURCO (Thomas), en latin *Turcus*, célèbre dominicain, général de son ordre, naquit à Crémone d'une honnête famille, vers le commencement du dix-septième siècle. Il entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, où, après de bonnes études, il fut chargé d'enseigner les lettres et la théologie. Il était, en 1638 professeur de méthaphysique à Padoue, où, sur sa réputation, le sénat de Venise l'avait appelé, et lui avait assigné un honoraire de deux cents florins. La procure générale de son ordre ayant vaqué vers ce temps, Urbain VIII souhaita qu'il y fût nommé. Il se rendit à Rome en 1643 pour en remplir les fonctions. Elle ne fut pour lui qu'un degré qui lui servit à monter à une place plus éminente. Dès l'année suivante, dans un chapitre assemblé à Rome par ordre du pape, il fut, d'un commun accord, élu général de l'ordre. Jaloux d'y maintenir la discipline et d'y encourager les études, il commença dans cette intention la visite de ses provinces en 1645, et parcourut la France, la Belgique et l'Espagne. Il reçut partout un accueil honorable et des marques d'estime. Philippe IV, frappé de son mérite, le fit grand d'Espagne, et voulut que cette dignité passât à ses successeurs. Il ne revint à Rome qu'en 1648. Il fit construire, dans le couvent de Sainte-Marie de la Minerve, une salle magnifique pour la congrégation du saint-office, qui y tenait ses séances, et qui jusque-là n'avait pu y occuper qu'un local étroit et peu digne d'elle. Cet illustre religieux mourut dans ce convent, vers 1654, âgé d'environ cinquante

ans (1). Il a laissé les ouvrages suivants : | *Prælectiones theologicæ ab ipso, dum Bononiæ legeret, dictatæ.* Il y est fidèle à la doctrine de saint Thomas sur le libre arbitre, sur la promotion physique et sur la grâce. | *Lima Molinæ*; il y combat le système de ce jésuite. Il ne paraît pas que ces deux ouvrages aient été imprimés. | Deux *Traités sur la conception de la sainte Vierge*. Ils ont été publiés à Rome. | Un autre traité *De gratiâ et libero arbitrio*, contre les luthériens et les calvinistes; | *Directorium officii sanctæ inquisitionis;* | *Ordinationes pro conventu et studio generali Sancti Dominici, civitatis Bononiæ*, Bologne, 1645; | *Ordinationes pro recto regimine studiorum in gymnasio parisiensi*, *San Jacobæo editæ*, Paris, 1664; | *Epistolæ encyclicæ ad universum ordinem*, desquelles le recueil est conservé à Rome dans les archives de l'ordre. Il a fait réimprimer à grands frais les ouvrages de quelques-uns des plus illustres dominicains, tels que le pape innocent V, Albert-le-Grand, le cardinal Hugo, etc.

* TURELL (Ebenezer), savant prédicateur, né dans le Massachussets, en 1701, fut gradué en 1711, au collége d'Harvard, ordonné en 1724, et nommé ministre de Medfort en 1728. Il suivait la doctrine du calvinisme, et fut un des plus ardents patriotes dans la guerre de l'indépendance, pendant laquelle, en trahissant les devoirs de son ministère, il excitait ses paroissiens à la rebellion. Turell était un orateur éloquent : il exerça son ministère près de cinquante années, et mourut âgé de soixante-dix-sept ans, en 1778. On a de lui la *Vie et le caractère du révérend docteur Colman*, 1749, in-8°.

TURENNE (Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de), maréchal-général des camps et armées du roi de France, colonel-général de la cavalerie légère, était deuxième fils de Henri de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Elizabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Il naquit à Sedan, le 11 septembre 1611. On l'envoya apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des plus grands généraux de son siècle. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment français, avec lequel il se distingua, en 1634 au siége de la Motte, ville de Lorraine. Chargé, en 1637, de réduire Solre-le-Château dans le comté de Hainaut, il l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures, il réduisit une garnison de deux mille hommes à se rendre à discrétion. C'est là qu'il fit rendre à son mari une femme qu'on lui présentait comme un des fruits de sa conquête. (*Voyez* Scipion.) Après la prise de Brisach, en 1638, il fut envoyé en Italie en 1639. Il fit lever le siége de Casal, et servit beaucoup à celui de Turin que le maréchal d'Harcourt entreprit par son conseil. Il ne se signala pas moins à la conquête du Roussillon, en 1642, et en Italie en 1643. Il avait été fait maréchal-de-camp à 23 ans; et il obtint le bâton de maréchal-de-France, à 32, en 1644, après avoir servi dix-sept ans sous différents généraux. Ce fut alors qu'on lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, qui manquait de chevaux et d'habits; il la mit en état à ses dépens. Il passa le Rhin avec sept mille hommes, et défit le frère du général Merci. Il eut le malheur

(1) Date du Dizionario storico di Bossano, Moréri : dit le 3 décembre 1747.

d'être battu au combat de Mariendal, l'an 1645; mais la bataille de Nortlingue gagnée trois mois après par le duc d'Enghien, secondé de Turenne, répara cette défaite. Ce fut cette même année qu'il rétablit l'électeur de Trèves dans ses états; l'année suivante, il fit la jonction de l'armée de France avec l'armée suédoise, commandée par le général Wrangel, après une marche de cent quarante lieues, et obligea le duc de Bavière à la neutralité; mais il reçut bientôt ordre de la rompre: il publia contre lui une déclaration de guerre, le défit à la bataille de Zumartshausen, et le chassa de ses états en 1648. La guerre civile commença à éclater alors en France. Le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du parlement; mais, las de combattre contre son roi, il passa en Hollande, d'où il revint en France, dans le dessein de servir la cour. Mazarin lui ayant refusé le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes, et fut sur le point de les tirer de leur prison de Vincennes. On lui opposa le maréchal du Plessis-Praslin, qui le battit en 1650, près de Rethel. Il fit sa paix avec la cour en 1651. Devenu général de l'armée royale, il empêcha les troupes de Condé de passer la Loire sur le pont de Gergeau. Il poursuivit ce prince jusqu'au faubourg Saint-Antoine, où il l'attaqua, et il allait le suivre jusque dans Paris, si Mademoiselle de Montpensier n'eût fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille, qui l'obligea de faire retraite. L'année 1654, il fit lever le siége d'Arras aux Espagnols, prit la ville de Condé, Saint-Guilain, et plusieurs autres places en 1655. L'année suivante, il fit une retraite honorable au siége de Valenciennes; il se rendit maître ensuite de la Capelle. La prise de Saint-Venant et du fort de Mardick furent ses exploits de l'an 1657, avec Cromwel, protecteur de l'Angleterre. Les Espagnols furent défaits aux Dunes, et cette victoire fut suivie de la prise de Dunkerque, d'Oudenarde, d'Ypres, et en 1659 de la paix des Pyrénées entre l'Espagne et la France. La guerre s'étant renouvelée en 1667, le roi se servit de Turenne, par préférence à tout autre, pour faire son apprentissage dans l'art militaire. Il l'avait honoré du titre de maréchal-général de ses armées; Turenne en parut digne par de nouveaux succès. Il prit plusieurs places en Flandre, et ces avantages procurèrent la paix. Ce fut alors qu'il fit abjuration du calvinisme, par conviction et nullement par intérêt, comme les calvinistes l'ont débité: car on n'avait jamais pu le lui faire abandonner auparavant, même en lui faisant entrevoir la charge de connétable. Il y avait cependant long-temps qu'il était inquiet sur sa religion, comme on le voit par plusieurs lettres qu'il écrivit à sa femme. « Il commençait depuis long-temps, dit le président Hénault, à entrevoir la vérité; mais il tenait encore à l'erreur par les préjugés de l'éducation, et par l'attachement qu'il portait à madame de Turenne, sa femme, fille du duc de La Force, et calviniste de bonne foi. Sa mort arrivée en 1666, et les instructions de M. de Meaux, achevèrent de décider M. de Turenne: ce fut pour lui que ce prélat composa son livre de l'"Exposition de la doctrine de l'église catholique"; ouvrage raisonnable et solide, que les protestants laissèrent sans réplique.» Louis XIV, ayant résolu de faire la guerre en Hollande, lui confia le commandement de ses armées. On prit 40 villes sur les Hollandais en 22 jours, en 1672. L'année suivante, il poursuivit l'électeur

de Brandebourg, qui était venu au secours des Hollandais, et favorisa, en 1674, la conquête de la Franche-Comté, en empêchant les Suisses, par le bruit de son nom, de donner passage aux Autrichiens. Les conquêtes de Louis XIV et ses desseins trop vastes ayant obligé les princes de l'empire de se liguer contre son ambition conquérante, Turenne, qui était en Alsace, passa le Rhin à la tête de dix mille hommes, fit trente lieues en quatre jours, attaqua à Sintzheim, petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc de Lorraine et par Caprara. Ce combat fut peu décisif; et si, comme M. de Beauvau l'assure, les Allemands n'avaient pas une pièce de canon, il faut convenir que la gloire de cette journée leur appartient. D'Avrigny convient qu'on ne poursuivit pas les ennemis et qu'on se contenta de ravager le Palatinat. Ce ravage passe tous les tableaux qu'on pourrait en faire; il n'y a peut-être dans l'histoire des hommes que celui qu'on exécuta dans ce même Palatinat en 1688 qu'on puisse lui comparer, et qui fut encore plus terrible. Nous n'imiterons pas M. Beaurain, qui, dans son *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne* (Paris, 1782, 1 vol. in-fol.), a entrepris de nier la réalité de ces horreurs; moins encore le père d'Avrigny, qui a cru pouvoir les justifier (voyez la réfutation de ces deux paradoxes dans le *Journal historique et littéraire*, 15 mars 1785, page 409); nous dirons seulement que si, comme on n'en peut pas douter, Turenne avait reçu les ordres de changer en un désert la plus belle province d'Allemagne (projet enfin complétement exécuté en 1688), il eût dû consulter sa générosité naturelle, et abdiquer plutôt le commandement de l'armée que d'être l'instrument d'une si étrange politique. « Il faut convenir, dit Voltaire, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre gémissent de cette campagne, célèbre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de Turenne. Il mit à feu et à sang un pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs opulents. L'électeur palatin vit du haut de son château de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages enflammés. Ce prince désespéré défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, ayant envoyé la lettre au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes et au défi de l'électeur que par un compliment vague et qui ne signifiait rien. C'était assez le style et l'usage de Turenne, de s'exprimer toujours avec modération et ambiguité. » Les Allemands, ayant reçu des renforts considérables après le combat de Sintzheim, passèrent le Rhin et prirent des quartiers d'hiver en Alsace. Turenne, qui s'était retiré en Lorraine, rentra au mois de décembre par les Vosges, dans la province qu'il feignait d'abandonner, battit les Impériaux à Mulhausen, les défit encore mieux à Turckeim quelques jours après, et les força de repasser le Rhin le 6 janvier 1675. Le conseil de Vienne lui opposa un rival digne de lui, Montecuculli. Les deux généraux étaient près d'en venir aux mains, et de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon, le 27 juillet 1675, à soixante-quatre ans. On sait les honneurs que

le roi fit rendre à sa mémoire. Il fut enterré à Saint-Denis : mais en 1793, son tombeau fut détruit avec ceux des rois; il a été depuis replacé aux Invalides. Turenne n'avait pas toujours eu des succès à la guerre, il avait été battu à Mariendal, à Rethel, à Cambrai. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes et ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre; mais, ayant toujours réparé ses défaites et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés parfaitement inutiles, auxquelles il n'eût dû se prêter par aucun motif, il conserva la réputation d'un homme de bien. Ses vertus et ses talents, qui n'étaient qu'à lui, firent oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Voici quelques traits propres à achever de peindre les mœurs militaires de Turenne. Quoiqu'il ne fût pas riche, il était né généreux. Voyant plusieurs régiments fort délabrés, et s'étant secrètement assuré que le désordre venait de la pauvreté et non de la négligence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venait du roi. Il ménageait la vie des soldats avec la plus grande attention, et blâmait hautement les généraux qui les sacrifiaient sans nécessité dans des batailles que les circonstances ne rendent pas indispensables, disant qu'il fallait trente ans pour faire un soldat; il pouvait ajouter que l'idée seule que la religion et la raison nous donnent de l'homme suffit pour le faire envisager comme une "chose sacrée," selon l'expression de Sénèque, et pour détester l'ambition atroce qui expose ses jours et répand son sang sans nécessité. Selon lui, une armée qui passait cinquante mille hommes était incommode au général qui la commandait et aux soldats qui la composaient. Nous avons son "Histoire" par Ramsay, Paris, 1735, 2 vol. in-4°; Liége, 1774, 4 vol. in-12; et Raguenet l'a donnée en un vol. in-12. M. le comte de Grimoard a publié, en 1782, une "Collection des lettres et mémoires trouvés dans les portefeuilles du maréchal de Turenne", 2 vol. in-fol. Depuis la publication de ces pièces, il ne peut plus y avoir de doute sur le fameux cartel envoyé à Turenne par l'électeur palatin, le 27 juillet 1674, cartel dont M. Colini a paru suspecter l'existence, apparemment pour soustraire ce souverain à la censure violente du président Hénault, qui dit que Turenne répondit à ce cartel "avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade". « Mais "la honte", dit Voltaire, était dans l'incendie, lorsqu'on n'était pas en guerre ouverte avec le Palatinat, et ce n'était point une "bravade" dans un prince justement irrité, de vouloir se battre contre l'auteur de ces cruels excès. » [Mascaron et Fléchier prononcèrent l'"Oraison funèbre" de Turenne, et ces deux discours sont les chefs-d'œuvre de leurs auteurs. Il existe encore à Saltzbach, sur la place où Turenne fut tué, un monument élevé, en 1781, par le cardinal de Rohan, et rétabli

en 1801, par le général Moreau.]

*TURGOT (saint), né en Ecosse, vers l'an 1045, mort évêque de Saint-André, en 1115, comptait parmi ses aïeux Togut, roi danois. Il fut premier ministre du roi Malcolm III. Il a laissé, entre autres ouvrages, deux livres estimés : l'un est une *Vie du roi Malcolm et de la reine Marguerite*, en langue vulgaire; l'autre est une *Histoire du monastère de Dunelm*, en latin.

* TURGOT (Michel-Etienne), né à Paris, en 1699, devint président au parlement, puis prevôt des marchands, place qu'il occupa pendant onze ans. On se souviendra longtemps en France des soins qu'il prit pour procurer l'abondance dans Paris pendant plusieurs années de disette, des embellissements dont il décora cette capitale, et des travaux qu'il entreprit pour pratiquer ces égouts immenses qui entourent un des côtés de la ville, et la débarrassent des immondices nuisibles à la santé de ses habitants. Ce digne magistrat fut élevé au rang de conseiller-d'état, puis de président du grand conseil. Il mourut en 1751.

* TURGOT (Anne-Robert-Jacques), ministre de Louis XVI, naquit à Paris le 10 mai 1727. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il fit ses études au collége de Louis-le-Grand, au Plessis, et enfin au séminaire de Saint-Sulpice. Jusqu'alors il avait paru attaché à l'état qu'il avait embrassé, et avait fait des progrès dans les études. On a trouvé, dit-on, dans ses papiers, des fragments d'un *Traité* sur l'existence de Dieu, qu'il avait composé en 1748, et des *Dissertations* théologiques. Cependant, dès cette même année, il avait écrit à Buffon une *Lettre* sur son système; et croyant que le Discours de Bossuet sur l'histoire universelle n'était pas assez riche de vues, de raison, de véritables connaissances, il en composa un autre, où il ne dit pas un mot de Dieu; c'était ainsi qu'il corrigeait peut-être l'ouvrage de Bossuet, où, selon lui, on parlait trop de la Providence et de la religion. Il est probable que depuis cette époque Turgot était déjà dégoûté de l'habit qu'il portait. Il fut néanmoins élu prieur de Sorbonne en 1749, et à son installation, en 1750, il prononça deux discours latins, l'un " sur les avantages que la religion chrétienne a procurés au genre humain ", qui est très-beau, et l'autre "sur les progrès de l'esprit humain", prononcé cinq mois plus tard, et où il n'est guère parlé de religion. Il paraît certain que de ce moment Turgot s'était livré à un autre genre d'études, et que le philosophisme commençait déjà à gagner son cœur. Il quitta en effet l'état ecclésiastique au commencement de 1751, " ne pouvant", dit son éditeur, " se décider à porter un masque toute sa vie ", comme si la religion et l'hypocrisie étaient la même chose. Il était lié avec les abbés de Brienne, de Prades, ses camarades de licence, et autres ecclésiastiques, qui avaient réellement un masque. Le premier était connu par une thèse repréhensible qu'il avait soutenue en Sorbonne le 30 octobre 1751, et le second par une autre thèse, plus répréhensible encore, qu'il soutint dans le même lieu le 18 novembre de la même année. Tous les deux avaient des liaisons avec d'Alembert et les encyclopédistes, qui furent bientôt et par leur moyen de la connaissance de Turgot. Il fournit à leur ouvrage différents articles, entre autres les articles " existence, fonda-

tion *. Dans ce dernier, il regarde les fondations comme une vanité puérile, et dit : « Puissent les considérations suivantes concourir avec l'esprit philosophique du siècle à dégoûter des fondations nouvelles, et à détruire un reste de respect superstitieux. » C'est à l'époque des grandes disputes sur les refus de sacrements, en 1752, que Turgot fut reçu conseiller au parlement de Paris. Il fit paraître alors ses deux écrits, *Lettres sur la tolérance*, et *le Conciliateur*, ou *Lettres à un magistrat*, qu'il composa, dit-on, avec l'abbé de Brienne. L'un et l'autre de ces ouvrages a pour but d'établir qu'aucune religion n'a droit à être protégée par l'état, et que le prince ne l'a pas non plus de faire des lois sur la religion. On trouve dans le " Conciliateur " des passages dignes de remarque, et qui dérivent du principe que l'auteur y avait adopté. « Je ne conçois pas, dit-il, comment on ne veut pas comprendre que le roi ne peut enjoindre aux évêques de donner le sacrement aux jansénites qu'en s'arrogeant le droit de décider qu'ils n'en sont pas indignes, et en décidant en même temps qu'on ne peut jouir de l'état de citoyen sans les avoir reçus; deux choses qui excèdent manifestement son autorité. Le refus ne regarde pas l'autorité humaine... Le roi ne peut en connaître, encore moins de ce qui l'occasione. On a demandé si le roi au moins ne pourrait pas défendre le refus de sépulture... L'inhumation du corps, le plus ou moins de pompe (je ne parle plus de pompe sacrée), voilà ce qui regarde le magistrat. Les prières, les cérémonies, le lieu saint où doivent reposer les os des morts, voilà le patrimoine de l'Eglise. Il faut donc la laisser maîtresse d'en disposer. Elle ne peut accorder la sépulture qu'à ceux qu'elle regarde comme ses enfants. Vouloir la forcer de le faire, c'est l'obliger à traiter comme un des siens celui qu'elle a toujours proscrit, c'est envier au véritable fidèle un droit que lui seul peut avoir sur les prières des ministres de sa religion. » Cet aveu de la part de Turgot en faveur des droits de l'Eglise, étonne d'autant plus, qu'un endroit de sa première lettre sur la tolérance est dirigé contre la religion catholique; aveu, en outre, qui était en contradiction manifeste avec ses principes philosophiques. Turgot désirant connaître personnellement Voltaire, son ami d'Alembert lui écrivit une lettre très-flatteuse, datée du 22 décembre 1760, et où il disait au philosophe de Ferney : « Vous aurez bientôt une autre visite dont je vous préviens : c'est celle de M. Turgot, maître des requêtes, " plein de philosophie ", de lumières et de connaissances, et fort de mes amis, qui veut vous aller voir en bonne fortune; je dis bonne fortune, car, *propter metum Judæorum*, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. » Turgot fit le voyage de Ferney dans ce même mois de décembre, et reçut de Voltaire le bon accueil que méritait une telle recommandation. Peu de temps après, il accompagna dans ses voyages de Gournay, intendant du commerce, et s'appliqua à l'économie politique, en suivant les principes de Quesnay, chef des économistes. En 1762, il fut nommé intendant de Limoges, et il faut convenir que son administration ne fut pas inutile à cette province. Pendant la disette qui y régna, il exerça plusieurs actes de bienfaisance, et se donna beaucoup de peines pour procurer les denrées de première nécessité. Il

fit rectifier une erreur de calcul par laquelle le Limousin souffrait depuis long-temps une surcharge énorme dans ses impositions ; il ouvrit de nouvelles routes, établit des ateliers de charité, et tâcha de diminuer la charge des corvées. Appelé au ministère en 1774, au moment où la liberté de penser était extrême, Turgot y apporta beaucoup de plans et peu de vues saines, des moyens insuffisants pour les affaires, une imagination exaltée, et une philantropie de système. « Ce ministre philosophe, dit un historien, crut que toutes les fois que le roi donnait un édit, l'intérêt des peuples exigeait qu'il les mît dans sa confidence pour tout ce qui avait rapport à l'administration et à la législation, et que, pour rendre le royaume florissant, il fallait fonder les bases de la félicité publique sur une liberté indéfinie. Il ne parlait pas de l'égalité, mais il plaçait des signaux pour y conduire, etc. » L'élévation de Turgot parut aux philosophes un triomphe signalé, et en effet il se montra un ami très-actif des réformes, et détruisait presque toujours un bien certain pour courir après un mieux qu'il n'atteignait pas; et dans cette confusion de projets, il frayait une large carrière au désordre. « M. Turgot et moi, écrivait Malesherbes, étions de fort honnêtes gens, très-instruits, passionnés pour le bien : qui aurait pensé qu'on ne pouvait pas mieux faire que de nous choisir? " Cependant nous avons mal administré; ne connaissant les hommes que par les livres, manquant d'habileté pour les affaires, nous avons laissé diriger le roi par M. de Maurepas, qui ajouta toute sa faiblesse à celle de son élève " : et, sans le vouloir ni le prévoir, nous avons contribué à la révolution. » Cependant les innovations, qui étaient le résultat du nouveau système de Turgot, ne semblèrent pas à tout le monde avoir un but innocent ; on ne se contenta pas de le ridiculiser ; mais un homme d'esprit fit voir dans une chanson, dont l'événement a fait une prophétie, tout le fruit qu'on en pouvait attendre (1). On inventa des tabatières qu'on appela " turgotines ou platitudes ", et on employa enfin tous les moyens pour décréditer ses opérations, dans lesquelles il montra, pour le moins, une précipitation imprudente. Quelques-unes pouvaient être bien vues, comme la liberté de la circulation des grains, l'affranchissement du pays de Gex de toute imposition indirecte, le libre transport des vins, la Garonne et le port de Marseille ouverts à ce commerce, etc.; mais ces innovations, et surtout celle qui, d'après son projet, devait commuer les droits féodaux, donnèrent à la nation le désir d'en obtenir de nouvelles et de plus importantes. A ces innovations, il faut encore ajouter

---

(1) Nous ne citerons de cette chanson que les quatre couplets suivants, qui feront aisément deviner le reste.

Vivent tous les bons esprits
Encyclopédistes,
Du bonheur français épris
Grands économistes.
Par leurs soins au temps d'Adam
Nous serons en moins d'un an, etc.

Du même pas marcheront
Noblesse et roture;
Les Français retourneront
Au droit de nature.
Adieu parlements et lois,
Et ducs, et princes, et rois, etc.

On verra tous les états
Entre eux se confondre;
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre :
Des biens on fera des lots,
Qui rendront les gens égaux, etc.

A qui devrons-nous le plus ?
C'est à notre maître,
Qui, se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être.
Ah ! qu'il faut aimer le bien,
Pour de roi n'être plus rien, etc,

d'autres projets bien plus dangereux, et qui, s'il ne les effectua pas, furent cependant connus, et ne servirent qu'à augmenter le désir de tout bouleverser. Il présenta à Louis XVI un *Mémoire sur la tolérance*, et fit tous ses efforts pour faire changer les formules de serment que le roi prêtait à son sacre. On trouve dans le t. 7 de ses OEuvres un *Mémoire* sur les municipalités, par lequel il tendait à établir en France une nouvelle constitution, et plusieurs municipalités, grandes et petites. Il y propose, en outre, un conseil d'instruction. « L'instruction religieuse, dit-il, est particulièrement bornée aux choses du ciel, " et elle ne suffit pas pour la morale ". Il faudrait une autre instruction morale et sociale. Avec ce secours, la nation ne serait plus reconnaissable en dix ans : ce serait un peuple neuf; tout le monde serait instruit et vertueux. » L'expérience a montré combien un peuple, rendu " neuf ", peut donner d'exemples de vertu. Turgot fut renvoyé du ministère en mai 1776, après avoir jeté dans la France entière les premières semences de la révolution. Il mourut de la goutte le 18 mars 1781, à l'âge de 49 ans. Turgot cultiva les lettres, et à 24 ans, il commença une *Traduction* des Géorgiques. Ses autres écrits sont : | *Discours sur l'histoire universelle*; | plusieurs *articles* pour l'Encyclopédie ; | *Lettres sur la tolérance*, 1753 ; | *Le Conciliateur*, ou *Lettres à un magistrat*, 1754 ; | un commencement d'*Histoire du jansénisme et du molinisme*; | *Les XXXVII vérités opposées aux XXXVII impiétés de Bélisaire* (de Marmontel), *par un bachelier ubiquiste*. Cette facétie est longue, peu ingénieuse et nullement concluante ; l'auteur y feint de croire que l'inverse de toutes les propositions censurées est vraie : se fondant sur ce sophisme, il fait tenir à la Sorbonne un langage fort ridicule, et qu'il croit très-amusant pour ses lecteurs ; | une *Lettre* au marquis de Condorcet, sur le livre de l'"Esprit", qu'il appelle un livre de philosophie sans logique, de littérature sans goût, et de morale sans honnêteté, et il en désigne l'auteur comme un déclamateur inconséquent, une tête exaltée, un homme mu par la vanité et l'esprit de parti ; qui répand à grands flots le mépris et le ridicule sur tous les setiments honnêtes et sur toutes les vertus privées. » | *Mémoire* en faveur du prêt à intérêt, d'où Rulié de Gouttes a tiré le sujet de sa théorie de l'intérêt de l'argent ; | une *Traduction* du 4e livre de l'Enéide, et de différentes églogues de Virgile, en vers métriques scandés sur la mesure de l'hexamètre, essai où il ne réussit pas mieux que Ronsard. Il ne fit tirer que douze exemplaires de cette traduction, qui, avec les autres du même auteur, a été insérée par M. François de Neufchâteau dans le premier volume de son " Conservateur ", etc. M. Dupont de Nemours a donné une édition des " OEuvres complètes de Turgot ", Paris, 1808, 9 vol. in-8° ; le premier volume, qui a paru le dernier, contient les " Mémoires sur la vie, l'administration et les ouvrages de Turgot, par Condorcet, son intime ami et son admirateur. Ce ministre ne manquait pas de talents, mais il était trop imbu de philosophisme pour que ces talents pussent être d'une utitité réelle, et il ne les employa qu'à préparer les malheurs de sa patrie. Il aurait plus brillé, ou il n'eût pas été nuisible à ses concitoyens, dans un poste moins élevé.

où son système de changement n'aurait pu parcourir qu'un espace circonscrit. Ses amis avouent que, pendant son ministère, « il n'avait pas usé d'assez de ménagements ». A son article dans l'Encyclopédie méthodique, on convient qu'« il était roide, sec », et qu'« il ne dissimulait pas son mépris pour tout ce qui n'était pas conforme à ses idées ». Le baron de Bézenval le traite de « philosophe arrogant; d'homme médiocre, qui cachait sous un caractère vain son incapacité réelle ». « Dans son intendance, dit-il, ses subdélégués prévariquaient comme les autres; mais, en revanche, il sortait de ses bureaux les plus belles maximes et les plus beaux plans que commentaient d'ardents prosélytes. » Condorcet lui-même, au milieu des éloges qu'il lui prodigue, le reconnaît pour un homme « froid, dédaigneux, minutieux, orgueilleux, dur, susceptible de préventions », etc. La mort de Turgot fut exactement conforme aux principes qu'il avait professés. Il ne fit aucun acte de religion; ses amis, qui ne le quittèrent pas dans ses derniers moments, veillèrent à ce qu'on ne laissât approcher de lui aucun prêtre. C'est une précaution qu'ils avaient les uns pour les autres, afin d'empêcher un retour à la vérité, qui aurait, selon eux, déshonoré le philosophisme, et produit un grand scandale parmi les sectateurs.

* TURGY (Louis François DE), né à Rournan (Seine-et-Marne), le 18 juillet 1763, était attaché à la famille du malheureux Louis XVI pendant sa captivité au Temple. Placé auprès des princesses, il leur témoigna le plus fidèle dévouement, et leur donnait communication de ce qui pouvait les intéresser sur les affaires du jour. Les princesses lui confièrent plusieurs de leurs billets, dont quelques-uns étaient adressés à lui-même. Il avait conservé sur cette époque divers documents authentiques, dont une partie fut détruite par son beau-père, après le 18 fructidor, et l'autre fut remise par Turgy à Madame, duchesse d'Angoulême, depuis dauphine de France. Cléry, dans son « Journal de la tour du Temple », et M. Hué dans « les dernières années du règne et de la vie de Louis XVI », ont rendu un témoignage éclatant aux bons procédés de Turgy envers la famille de ce monarque. A la restauration, Louis XVIII accorda à Turgy des lettres de noblesse, le nomma officier de la Légion-d'Honneur; et Madame, duchesse d'Angoulême, le prit à son service en qualité de premier valet-de-chambre et d'huissier de son cabinet; il mourut le 4 juin 1823, âgé de soixante ans, ne laissant qu'un fils, à qui le titre de baron fut accordé, et qui devint officier supérieur de la cavalerie. Turgy a composé des *Fragments historiques sur la captivité de la famille royale à la tour du Temple, recueillis pendant mon service du 13 août 1792 au 13 octobre 1793.* On trouve ces fragments imprimés aux pages 341 à 383 de la 3e édition des « Mémoires historiques sur Louis XVII », par M. Eckard, Paris, Nicolle, 1818, in-8°. Comme tout ce qui se rapporte à la famille auguste des Bourbons, et surtout à une époque aussi calamiteuse, ne peut qu'intéresser nos lecteurs, nous allons transcrire quelques passages des fragments de cet ouvrage.... « Le 10 août, dit-il, il me fut impossible de pénétrer jusqu'aux Tuileries; les deux jours suivants, je ne pus également entrer aux Feuillants... Ayant appris que Louis XVI allait être transféré au Temple, je courus

chez M. Ménard de Chorezy, commissaire-général de la maison du roi, pour obtenir la faveur d'y continuer mon service. Il me promit que, dans quelque endroit que l'on plaçât la famille royale, et ne fallût-il qu'un garçon de service, il n'en nommerait pas d'autre que moi, parce qu'il savait bien que ce serait une chose agréable à la reine... Je dis à mes camarades Chrétien et Marchand : Allons nous présenter au Temple, peut-être qu'en montrant un peu de hardiesse, on nous laissera entrer. Ils me suivirent : nous arrivâmes à la grande porte comme un des officiers du poste venait de laisser passer une personne munie d'une carte, et que je reconnus pour être du service du roi. Je priai l'officier de me permettre de parler à cette personne, et je lui dis que j'étais aussi du service, ainsi que mes camarades. Il hésita d'abord, puis il me répondit : " Prenez mon bras, que vos camarades prennent le vôtre, et je vais vous introduire "; ce qu'il fit. On nous conduisit à la bouche, où je ne trouvai aucune provision. Je fus obligé de sortir jusqu'à trois fois pour me procurer le nécessaire... Nous servîmes le souper du roi... Deux jours après notre arrivée, les commissaires de la commune voulurent savoir qui nous avait fait entrer au Temple. Je leur répondis que les comités de l'assemblée, sur les renseignements qu'ils avaient fait prendre dans nos sections, nous avaient autorisés à venir reprendre notre service : ils se retirèrent. Le lendemain Chabot, député, Santerre, commandant-général et Billaud-Varennes, alors substitut du procureur-général de la commune, vinrent pour reconnaître et prendre un état nominatif de toutes les personnes restées auprès de la famille royale. Ils nous demandèrent si nous avions appartenu au roi ; je leur répondis affirmativement. " Qui donc a pu vous faire admettre ici " ? s'écria Chabot. Je lui répondis que c'était Pétion et Manuel, qui, d'après les informations prises dans nos sections, nous en avaient accordé la permission. " En ce cas, dit Chabot, c'est que vous êtes de bons citoyens ; restez à votre poste et la nation aura plus de soin de vous que n'a fait le tyran ". Dès que le roi fut entré au Temple, on prescrivit les précautions les plus minutieuses.... Cependant il m'arriva souvent, dans un passage, dans un tournant d'escalier, de substituer au bouchon de papier d'une carafe, tel autre sur lequel on avait écrit des avis, des nouvelles, soit avec du jus de citron, soit avec un extrait de noix de galle. Quelquefois je roulais un billet autour d'une petite balle de plomb ; je recouvrais le tout d'un autre papier fort, et je le jetais dans la carafe au lait d'amande : un signe convenu indiquait ce que j'avais fait. Lorsque le papier des bouchons se trouvait sans écriture, il servait à la reine et à madame Elisabeth pour me donner des ordres ou des avis à transmettre au-dehors. On a pu voir dans l'ouvrage de M. Huë (page 342 et suiv. de la seconde édition de Paris), et dans le journal de Cléry (page 79 de l'édition de Londres, 1798, in-8°), quelques-uns des moyens que nous employions pour communiquer entre nous ; mais ces moyens devant être variés, ils exigeaient beaucoup de précaution, et donnaient lieu à des retards dans la transmission des avis jusqu'à la famille royale. Pour obvier à tous ces inconvénients, la reine et madame Elisabeth imaginèrent de corres-

pondre directement avec moi par signaux... La correspondance par écrit développait ce que je n'avais fait qu'indiquer par les signaux; car, malgré la surveillance de huit à dix personnes, il ne s'est presque point passé de jour, pendant les trois mois que je me suis maintenu au Temple, sans que la famille royale n'ait eu quelque billet de moi soit par les stratagèmes déjà expliqués, soit en donnant aux princesses des objets de mon service, ou quand je les recevais de leurs mains; soit aussi dans un peloton de fil ou de coton, que je coulais dans un coin d'armoire, sous la table de marbre, dans les bouches du poêle, ou même dans le panier aux ordures. Un signe de la main ou des yeux indiquait où j'avais réussi à déposer le peloton; en sorte que le roi et les princesses étaient presque toujours informés des événements. La facilité que j'avais de sortir deux ou trois fois par semaine pour les approvisionnements, me mettait à même de prendre les renseignements que le roi et la reine désiraient, et de leur rapporter les notes et les avis dont on me chargeait pour LL. MM. Je me trouvais également aux fréquents rendez-vous que M. Huē, me donnait tantôt dans les quartiers les plus isolés de Paris, tantôt hors de la ville, et où il me remettait des écrits pour le roi, ou des réponses à ses ordres.... Madame la marquise, puis duchesse de Sérent, était le point principal de la correspondance de la reine et de madame Elisabeth. Je passais dans sa maison pour son agent d'affaires, et l'on avait ordre de me laisser entrer à toute heure de jour et de nuit.... On me visitait rarement à l'entrée ou à la sortie du Temple, parce que j'avais soin de procurer aux commisssaires et aux gardiens tout ce qu'ils me demandaient, lorsqu'ils se présentaient à la bouche, où ils devenaient plus traitables. Mais aussitôt que j'approchais de la tour ou d'une pièce occupée par quelqu'un de la famille royale, toutes mes démarches étaient observées; on me défendait de parler à qui que ce fût, si ce n'était pour mon service, et à haute voix. J'étais même alors, à cause de mes relations à l'extérieur, l'objet d'une surveillance plus particulière: aussi la famille royale, pour ne point éveiller les soupçons à mon égard, prenait-elle des précautions, au point qu'un jour le roi m'ayant donné son couteau, dont le manche était cassé, pour le faire raccommoder, et S. M. s'apercevant qu'elle ne l'avait pas montré aux officiers municipaux, me le redemanda à l'instant, l'ouvrit, et le leur présenta en disant: "Regardez, messieurs, il n'y a rien dedans". Puis, le roi me rendit ce couteau, en me recommandant de ne point y faire mettre un autre manche; "car, ajouta-t-il, j'y tiens beaucoup tel qu'il est, parce qu'il m'a été donné par mon père". J'avais surtout la mission de m'informer des personnes dont la famille royale avait éprouvé le zèle et la fidélité.... Un jour la reine m'ayant dit: "M. Turgy, j'ai cassé mon peigne, je vous prie de m'en acheter un autre"; le poète D. C., municipal, s'écria: "Achetez-en un de corne, le buis serait trop bon pour elle". La reine, comme si elle n'eût point entendu cette indignité, continua de me donner des ordres. Je remplaçai le peigne, qui était d'écaille, par un semblable. En le voyant, cette princesse me dit: "Vous avez donc outrepassé les ordres de D. C.; car

il prétend que le buis est trop bon pour moi, lui qui, sans les bienfaits du roi", . . . S. M. s'arrêta. Je me permis de reprendre : "Madame, il y avait bien des personnes qui avaient l'air de faire leur cour à la famille royale, mais ce n'était qu'à cause du trésor". La reine daigna me dire : " Vous avez raison, Turgy ". Le 2 décembre, la municipalité du 10 août fut remplacée par celle dite " provisoire". On doubla le nombre des commissaires-surveillants auprès du roi et de la famille royale. L'on connut bientôt à quels hommes nous allions avoir affaire par le trait suivant : La reine ayant été malade pendant la journée du lendemain, et n'ayant pris aucun aliment, me fit dire de lui apporter un bouillon pour souper. Au moment où je le lui présentais, cette princesse apprenant que la femme Tijon se trouvait indisposée, ordonna qu'on lui portât ce bouillon : je priai alors un des municipaux de me conduire à la bouche, pour aller y prendre un autre bouillon : aucun d'eux ne voulut m'y accompagner, et S. M. fut obligée de s'en passer... Ce fut M. Parisot qui me donna le décret portant que le roi serait conduit à la barre de la convention, pour répondre aux questions qui lui seraient faites. Je le plaçai sur le lit de Cléry, et S. M. le lut de suite... Cléry a dit de quelle manière nous avions établi une correspondance entre le roi et les princesses, dès le moment que toute communication fut interdite entre eux. Tandis qu'il était témoin des malheurs et du courage sublime de Louis XVI, je l'étais des craintes, des lueurs d'espérance et des angoisses de la reine, de monseigneur le dauphin, et des princesses. L'exécrable 21 janvier arriva.... Cléry resta encore plus d'un mois à la tour, mais sans pouvoir communiquer avec nous. Lorsque je le revis, après sa sortie, il me remit, et je reçus avec un sentiment inexprimable de douleur et de respect, ce billet que le roi, dans sa bonté infinie, lui avait laissé pour moi.» Voici le contenu de ce billet: "21 janvier 1793, sept heures trois quarts du matin. Je vous charge de dire à Turgy combien j'ai été content de son fidèle attachement pour moi, et du zèle avec lequel il a rempli son service; je lui donne ma bénédiction, et le prie de continuer ses soins, avec le même attachement, à ma famille, à qui je le recommande". En parlant du plaisir que trouvaient les princesses à parler de ceux qui leur avaient donné des témoignages d'affection et de fidélité, Turgy ajoute : « Cette princesse (la reine) répéta plusieurs fois devant Louis XVII et Madame royale que ce jour-là (le 5 octobre 1790) je lui avais sauvé la vie, en lui ouvrant la porte secrète de ses petits appartemens (à Versailles), donnant dans la pièce dite " l'œil de bœuf ", par où elle se réfugia chez le roi, et en fermant cette porte sur les assassins qui la poursuivaient. Dans le courant de juin la femme Tijon donna des signes de dérangement d'esprit; elle était toujours triste, et poussait des soupirs comme une personne qui éprouve des remords. Quel qu'en fut le motif, elle se vit contrainte par son mari, homme brutal, de faire une dénonciation contre la reine et contre madame Elizabeth : elle les accusa d'entretenir tous les jours une correspondance avec moi. Pour prouver le fait, elle descendit au conseil un flambeau qu'elle avait pris dans la chambre de madame Elisabeth, et fit remarquer aux municipaux une

goutte de cire à cacheter qui était tombée sur la bobêche. En effet, le matin, cette princesse m'avait remis un billet cacheté pour M. l'abbé Edgewort de Firmont, et je m'étais empressé de le porter chez madame de Serent... En remontant de la chambre du conseil, la femme Tijon entre dans l'appartement des princesses : elle aperçoit la reine; sa tête se trouble, elle se précipite aux pieds de la princesse, en s'écriant devant les municipaux, et sans faire attention à leur présence : " Madame, je demande pardon à Votre Majesté; je suis une malheureuse, je suis la cause de votre mort et de celle de madame Elisabeth". Les princesses la relevèrent avec bonté et tâchèrent de la calmer. Un moment après, j'entrai avec mes deux camarades, Chrétien et Marchand, portant le dîner à la famille royale, et accompagné des quatre commissaires-surveillants. La femme Tijon se jeta à genoux devant moi, en me disant : "M. Turgy, je vous demande pardon, je suis une malheureuse, je suis la cause de la mort de la reine et de la vôtre". Madame Elisabeth la relevant aussitôt, me dit : " Turgy, pardonnez-lui". J'eus l'honneur de répondre à S. A. Royale " que la femme Tijon ne m'avait point offensé; qu'en supposant qu'elle l'eût fait, je lui pardonnais de bon cœur". Ce jour-là fut assurément un de ceux où je redoutai le plus d'être mis en arrestation; non pour moi, j'étais résigné.... Il est arrivé plusieurs fois que les commissaires épiant les signes, les regards des princesses ou les miens, recherchaient avidement à quoi ils se rattachaient, et tentaient d'en deviner le sens; mais ce fut toujours sans succès.... Ainsi, chose étonnante! aucun de nos billets n'a été découvert...» Turgy ayant témoigné à la reine le désir qu'il avait d'être renfermé dans la tour, pour se livrer uniquement au service des princesses, S. M. lui répondit :.... " Votre proposition nous serait agréable; mais, par vous, nous sommes informées de tout, et si vous étiez enfermé nous ne pourrions plus rien savoir. Si l'on vient à nous déporter, et que vous ne puissiez pas partir avec nous, venez nous rejoindre partout où nous serons, avec votre femme, votre fils et toute votre famille". «Le 13 octobre (1793), à six heures du matin (jour du supplice de Marie-Antoinette), les municipaux, dit Turgy, me signifièrent l'ordre de sortir du Temple sur-le-champ...Je me retirai à Tournan, en Brie, dans ma famille. J'y éprouvai d'abord beaucoup de persécutions; peu à peu l'on me laissa vivre tranquille. Madame royale, au moment de son départ pour Vienne, m'ordonna de l'y accompagner. J'étais malade alors, et la difficulté d'obtenir un passeport m'empêcha de me rendre auprès de cette princesse, aussi promptement que je l'aurais désiré. J'eus l'honneur de suivre S. A. Royale en Russie, où elle épousa, à Mittau, monseigneur le duc d'Angoulême, le 10 juin 1799. Quelques mois après, S. M. Louis XVIII daigna récompenser mes services en me donnant, de sa main royale, cette attestation : — J'éprouve une véritable satisfaction à attester que, durant la captivité du feu roi mon frère, au Temple, et, après sa mort, aussi long-tems qu'il a été possible de servir le feu roi mon neveu, la feu reine sa mère, et ma belle-sœur, feu madame Elizabeth, ma sœur, et madame, duchesse d'Angoulême, ma nièce, le sieur Turgy les a servis

avec un courage, une fidélité, un zèle et une intelligence à toute épreuve; et, ne pouvant en ce moment le récompenser comme je le désirerais, je veux du moins que la présente attestation soit à jamais pour lui un titre d'honneur, et pour ses enfants et descendants, un motif d'encouragement pour imiter dans tous les temps l'exemple qu'il leur a donné. En foi de quoi, j'ai écrit et signé cette attestation de ma main, et j'y ai fait apposer mon scel. Au château de Mittau, ce 17 décembre 1799. Signé "Louis". »

TURINI (André), médecin des papes Clément VII et Paul III, et des rois Louis XII et François Ier, était né dans le territoire de Pise, et vivait encore vers le milieu du XVIe siècle; mais on ignore le temps de sa mort. Il s'acquit une grande réputation par sa pratique et par ses ouvrages, publiés en 1544, à Rome, in-fol.

TURLOT (Nicolas), licencié en théologie, fut successivement curé, chanoine gradué, archiprêtre et archidiacre de l'Eglise de Namur, ensuite prévôt de la même Eglise, et vicaire-général pendant onze ans. Il mourut le 17 janvier 1651, après avoir rempli ces charges avec toute l'exactitude que l'on peut attendre d'un digne ministre du Seigneur. On a de lui : *Trésor de la doctrine chrétienne*, Liège, 1631, in-4°, en français; Bruxelles, 1668, in-4°, en latin, et réimprimé plusieurs fois en France, et surtout à Lyon. Cet ouvrage est propre à l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes; et c'est sous ce point de vue qu'on a excusé les négligences et l'excessive simplicité qui s'y trouvent.

* TURLOT (François Claude), vicaire-général du diocèse de Nanci, né à Dijon en 1745, mort le 21 décembre 1824, commença par faire l'éducation de l'abbé de Bourbon, fils naturel de Louis XV, qu'il accompagna dans un voyage à Naples, où cet élève mourut en 1787. Turlot fut aussi aumônier de madame Victoire, et depuis 1796 attaché à la bibliothèque du roi. Il publia, mais sans y mettre son nom : | *Etudes sur la théorie de l'avenir* ou *Considérations sur les merveilles et les mystères de la nature, etc.*, Paris, 1810, 2 vol. in-8°. On a encore de lui : *De l'Instruction, ouvrage destiné à compléter les connaissances acquises dans les lycées, collèges et maisons d'éducation*, Paris, 1816 et 1819, où il a indiqué un choix des meilleurs livres et des meilleures éditions; | *Abeilard et Héloïse, avec un aperçu du 12e siècle, comparé sous tous les rapports avec le siècle actuel, et une vue de Paris tel qu'il était alors*, 1822, in-8°.

TURNEBE (Adrien), né en 1512, à Andely, près de Rouen, fut professeur royal en langue grecque à Paris. Il se fit imprimeur, et eut pendant quelque temps la direction de l'imprimerie royale, surtout pour les ouvrages grecs. La connaissance qu'il avait des belles-lettres, des langues et du droit, lui firent des admirateurs à Toulouse et à Paris, où il professa. Il mourut dans cette dernière ville, en 1565, âgé de cinquante-trois ans. Henri Etienne en a fait un grand éloge, mais on croit que Turnèbe ne le mérita que pour avoir embrassé les mêmes erreurs que lui. Cependant Génébrard, disciple de Turnèbe, assure qu'il mourut catholique; Gisbert Voëtius le met entre ceux qui ont favorisé les protestants; Martin Schookius dit que personne ne peut savoir que Dieu ce que Turnèbe pensait sur sa

religion ; que cependant il haïssait fort les jésuites, comme il le prouve par un de ses poèmes, où il dit :

Quæ nova surrepit secta, et mentitur Iesum,
Dulce latrocinius præ'endens nomen opertis,
Tartareis emissa vadis ?

Ses principaux *Ouvrages* ont été imprimés à Strasbourg, en 3 vol. in-fol., 1606. On y trouve : | des *Notes* sur Cicéron, sur Varron, sur Thucydide, sur Platon ; | ses *écrits* contre Ramus ; | ses *Traductions* d'Aristote, de Théophraste, de Plutarque, de Platon, etc. ; | ses *Poésies latines et grecques* ; | des *Traités* particuliers. On a encore de lui un recueil intitulé *Adversaria*, 1580, in-fol., en 30 livres, dans lequel il a ramassé tout ce qu'il a voulu retenir de ses lectures.

* TURNER (Guillaume), théologien et naturaliste anglais, naquit à Mor-peth, dans le comté de Northumberland, en 1500, étudia à Cambridge sous Pembrok-Hall, et embrassa les principes de la réformation. Il apprit la théologie, parcourut toute l'Angleterre pour répandre sa nouvelle doctrine, et ses prédications lui firent beaucoup de prosélytes. Pour arrêter son prosélytisme, l'évêque Gardier le fit mettre en prison, où il demeura quelque temps. Quand il eut recouvré sa liberté, il passa en Italie, s'arrêta à Ferrare, où il prit le bonnet de docteur en médecine, faculté qu'il exerça dans cette ville. Quand Edouard III monta sur le trône, Turner revint en Angleterre, et fut nommé doyen de Wels ; mais à l'avénement de Marie, il fut exilé, et ne retourna dans son pays qu'après la mort de cette princesse. La reine Elisabeth ayant succédé à Marie, lui rendit tous ses bénifices ; il ne s'occupa alors que de ses ouvrages et mourut en 1568. On a de lui : | *Traité des eaux thermales de l'Angleterre et de l'Allemagne* ; | *Herbier complet* ou *Histoire des plantes*. in-fol. | *Historia de naturis herbarum, scholiis et notis vallata*, in-8° ; | *Avium præcipuarum, quarum apud Aristotelem* et *Plinium mentio est, brevis et succincta historia*, Cologne, 1544, in-8°. Il parle aussi dans cet ouvrage d'autres anciens auteurs qui ont traité de la même matière, etc., etc.

TURNER (Robert), né en Angleterre, quitta son pays pour la foi catholique, trouva un asile auprès de Guillaume, duc de Bavière, et enseigna avec réputation à Ingolstadt. Le duc l'employa dans plusieurs négociations importantes ; mais il perdit dans la suite la faveur de ce prince. Il devint chanoine de Breslau, et mourut à Gratz en 1597. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, et d'autres ouvrages.

* TURNER (Daniel), chirurgien et médecin anglais du XVIIIe siècle, a laissé différents ouvrages estimés, dont quelques-uns ont été traduits en français, comme | *Traité des maladies de la peau en général, avec un court appendix sur l'efficacité des remèdes topiques dans les maladies internes, et leur manière d'agir sur le corps humain*, Paris, 1743, 2 vol. in-12 ; | *Relation des eaux de Pirmont et de Spa*, 1734, in-12 ; | *Aphrodisiacus*, Londres, 1736, in-8°. C'est un recueil des auteurs dont parle L. Luisinus, dans son ouvrage imprimé à Venise en 1599, 2 vol. in-fol., etc. Turner est mort vers l'an 1740.

* TURNER (Samuel), voyageur anglais, né dans le comté de Glocester vers 1749, mort à Londres en 1802, est connu par son ambassade auprès du Tchou-Lama, dont il a publié les détails sous ce titre : *Relation d'une ambassade à la cour du Tchou-*

Lama en Tibet, contenant la relation d'un voyage en Boutan et dans une partie du Tibet, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales, par Saunders et des vues dessinées par Davis, Londres, 1800, in-4, fig., traduite en plusieurs langues, et notamment en français par Castera, Paris, 1802, 2 vol. in-8° avec atlas.

*TURNER (John-Mathias), évêque de Calcutta, né à Oxford d'une famille pauvre, et orphelin dès son jeune âge, fit dans son village natal d'excellentes études sous la direction d'amis charitables. Attaché pendant quelque temps à la famille Londonderry, il occupa de 1823 à 1829 diverses fonctions pastorales où il se fit remarquer. A la mort de Héber, évêque de Calcutta, on lui offrit ce siège vacant, qu'il accepta malgré sa santé chancelante. Il ne tarda pas à être la victime du climat, et mourut le 31 juillet 1831, à Calcutta.

TURNUS, roi des Rutules, à qui Lavinie avait été promise, fut tué par Enée, son rival, dans un combat singulier.

TUROCZI ou Turotzi ou Thurocs (Jean), Hongrois, florissait vers l'an 1490. On a de lui une *Histoire des rois de Hongrie*, depuis Attila jusqu'au couronnement de Mathias Corvin, l'an 1464, en latin. Il a inséré dans cette histoire la "chronique" de Jean Kikollo, grand-vicaire de Strigonie, depuis l'an 1342 jusqu'à l'an 1382, et il dit que pour le reste il a compilé dans ce qu'il a trouvé de meilleur; mais il a bien mal choisi. On le voit confondre la Catalogne avec la ville de Châlons-sur-Marne (*Catalaunia* et *Catalaunum*). Il fait dériver le mot *Hispania* de *hispan*, qui, en hongrois, signifie capitaine, quoique l'Espagne eût ce nom dans le temps où l'on ne savait encore rien dé Huns ni des Hongrois. Tout ce qu'il dit d'Attila est plutôt un roman qu'une histoire. Cet ouvrage a été imprimé à Augsbourg, 1482; à Venise, 1488, et dans les *Scriptores rerum hungaricarum* de Schwandtnerus.

TUROCZI ou Turotzi (Ladislas), né d'une famille noble de Hongrie, se fit jésuite, et se distingua par sa vertu et sa science. On a de lui un *Abrégé de l'histoire du royaume de Hongrie et de ses dépendances*, sous ce titre, *Hungaria cum suis regionibus*, Tirnau, 1729 in-fol., avec des additions par Etienne Katona, Tirnau, 1772, in-4°. On trouve dans cette histoire, très-bien écrite en latin, une description géographique fort ample de toute la Hongrie, de ses villes, comtés, îles, lacs, fleuves, fontaines, montagnes, etc.; des faits très-intéressants omis par plusieurs historiens; des anecdotes étonnantes, incroyables, et cependant très-vraies, telles que celle de la comtesse Bathori, épouse d'un comte Nadasti, qui, dans le château de Scheuta, situé près du Vaag, à sept lieues de Tirnau immola plus de six cents filles à sa beauté, ridiculement persuadée que le sang humain blanchissait le teint; et qui, parvenue à un âge où la vanité des femmes cesse d'avoir des prétentions, non-seulement continua ces horreurs, mais prit plaisir à manger la chair de ces infortunées. L'auteur fait une description très pittoresque des souterrains de Scheuta où ces horreurs s'exécutèrent. Lorsqu'en 1767 on songeait à faire à Tirnau une nouvelle édition de la *Hungaric*, quelques jésuites furent d'avis d'en retrancher cet article. Mais c'est ignorer les droits sacrés de l'histoire que de lui enlever ce qu'elle a marqué dans ses fastes; elle doit dévoiler les grands forfaits, comme

elle présente les grandes vertus; montrer jusqu'où peut s'élever une belle ame, et quelle est la profondeur où entraîne le crime. *Quis nescit*, dit Cicéron, *primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid veri non audeat?* Lib. 2. *de Oratore*. (*Voyez* LAVAL (Gilles DE).

TURPIN, moine de Saint-Denis, fut fait archevêque de Reims, au plus tard vers l'an 760, et reçut du pape Adrien 1er le *pallium* en 774, avec le titre de primat. Il mit, en 786, des bénédictins dans l'église de Saint-Remi, abbaye célèbre, au lieu des chanoines qui y étaient, et mourut vers l'an 800 après avoir gouverné son église plus de quarante ans. On lui attribue le livre intitulé "Historia et Vita Caroli Magni et Rolandi"; mais cette histoire ou plutôt cette fable est l'ouvrage d'un moine du XVIe siècle, qui a pris le nom de *Jean Turpin*. C'est de ce roman qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur Roland et sur Charlemagne. On le trouve dans *Schardii rerum Germanicarum quatuor vetustiores Chronographi*, Francfort, 1556, in-fol., et il y en a une version française, Lyon, 1583. in-8°

* TURPIN (François-Henri), professeur de l'université de Caen, né dans cette ville en 1709, mort à Paris en 1799, a laissé plusieurs ouvrages historiques, dont quelques-uns ne sont pas sans mérite : | *Vie de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1767, 2 vol. in-12, un de ses meilleurs ouvrages; | *Vie du maréchal de Choiseul*, 1768, in-12, estimé ; | *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, 1769 ; | *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; | *Histoire universelle, contenant l'histoire de l'Egypte et des peuples de Chanaan*, 1771, in-12; | *Histoire de Mahomet*, Paris, 1573-79, 3 vol. in-12; | *Histoire de l'Alcoran, où l'on découvre le système politique du faux prophète et les sources où il a puisé sa législation*, 1775, 2 vol in-12; | *La France illustre; Plutarque français, ou Vies des hommes illustres de la France*, 1775 et suivant, 4 vol. in-4°, ou 7 vol. in-12; | une suite à l'*Histoire des révolutions d'Angleterre*, de 1688 et 1747, Paris, 1786, 2 vol. in-12, ouvrage bien inférieur à celui du Père d'Orléans qu'il a entrepris de continuer, mais qu'il a écrit dans des principes tout opposés à ceux de cet estimable écrivain ; | une suite aux *Vies des hommes illustres de la France*, par Auvigny.

* TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot), praticien célèbre, membres des académies de Berlin et de Nanci, né vers 1715 à Hérouville dans la Beauce, obtint en 1780 le grade de général, après 40 ans de service et 17 campagnes. En 1781 il fut nommé gouverneur du fort de Scarpe à Douay. Il émigra et mourut en Allemagne. Il a donné : | *Amusemens philosophiques et littéraires de deux amis*, 1759, in-12; | *Essais sur l'art de la guerre*, 1754, 2 vol. in-4, ouvrage estimable; | *Commentaires sur les mémoires de Montecuculli*, 1769, 2 vol. in-4°, et 1770, 3 vol. in-8° ; | *Commentaires sur les institutions militaires de Végèce*, 1783, 2 vol. in-4°, fig., ou 3 vol. in-8°; | *Commentaires de César*, en latin et en français, avec les notes historiques critiques et militaires, 1785, 3 vol. in-4°, et 1787, 3 vol. in-8°, fig.

* TURQUET (Louis), historien, naquit à Lyon vers l'an 1630. Il a laissé : | une *Histoire du royaume de Naples*; | *Institution d'une femme*

chrétienne dans l'adolescence, le mariage et la viduité. Il a traduit l'ouvrage d'Agrippa, *de Vanitate scientiarum* ; l'auteur s'y est permis des changements qui n'ajoutent certainement pas à la beauté de l'ouvrage.

* TURREAU DE GRABOUVILLE, un des hommes sanguinaires de la révolution, était avocat au commencement de nos troubles politiques. Il fut nommé, en 1790, administrateur du département de l'Yonne, qui l'élut, en septembre 1791, député suppléant à la législature, où il ne prit point séance, et, en 1792, député à la convention nationale. Il y apporta des opinions exaltées, un cœur naturellement cruel, la haine pour la religion et la monarchie, et un désir immodéré des richesses. Il appuyait toujours les mesures les plus arbitraires, provoqua la mise en jugement de Louis XVI, dont il vota *la mort* sans appel et sans sursis. Turreau était fortement attaché au parti des jacobins, et par conséquent ennemi déclaré de la Gironde. Il se prononça contre Stengel, général sous les ordres de Dumouriez, et l'accusa de complicité avec celui-ci. Le 31 mai 1793, il dénonça Lanjuinais, comme ayant organisé la contre-révolution à Rennes. Envoyé à l'armée de la Vendée, il suivit, de concert avec le général Turreau-Linières, son parent, le système de dévastation qui désola ce malheureux pays. Il y commit des cruautés et des vexations inouïes, et il en fit, selon ses propres expressions, " une grande illumination". Le général Danican rapporte dans ses " Mémoires", « que Turreau fit brûler un faubourg de Saumur sans aucune nécessité, l'ennemi étant alors à plus de dix lieues ; » et le même général assure qu'il conserve un ordre signé de Turreau de tuer les malades dans leur lit à Laval. De retour à la convention, riche des dépouilles des victimes de la Vendée, il fut nommé secrétaire, et resta constamment lié avec les jacobins, jusqu'après le 9 thermidor, époque de la chute de Robespierre. Il modéra tout-à-coup ses opinions, suivit les principes du jour, et se déclara contre ces mêmes " terroristes", dont il avait été et l'émule et l'ami, et il osa dire à Lebon, qui cherchait à se justifier en peignant les crimes de ses collègues : « Peins-toi toi-même, scélérat. » Il devait alors lui prêter ses propres couleurs, et se rappeler le sang qu'il avait fait verser. Presqu'en même temps, il fit mettre en arrestation Fouquier-Tainville. Par ce retour hypocrite, il put se soustraire aux accusations qui pesaient sur les partisans et complices de Robespierre ; il fut ensuite envoyé à l'armée d'Italie. Turreau, devenu riche, ne pensa plus qu'à conserver sa fortune, aussi il suivit son nouveau système de modération. Cependant ses ennemis cherchaient en son absence à rappeler ses cruautés et ses dilapidations ; il écrivit alors à la convention pour s'excuser d'avoir été en Bretagne complice du général Turreau. Il trouva des défenseurs, et ne fut plus inquiété ; il ne passsa cependant pas aux conseils, et à la fin de la session, il devint commissaire du directoire, pour faire rejoindre les conscrits et les réquisitionnaires du département de la Seine. Il conserva quelque temps cette place, tomba ensuite dans l'oubli, et mourut vers 1797.

* TURREAU DE GARAMBOUVILLE (Le baron Louis-Marie), lieutenant-général, né à Evreux en 1756, était capitaine d'infanterie quand la révolution éclata ; d'abord employé

à l'armée de la Moselle sous Beurnonville, il passa ensuite dans la Vendée, et après la défaite des républicains à Coron, alla prendre le commandement des Pyrénées-Orientales. Le comité de salut public le renvoya dans la Vendée où la guerre civile paraissait s'éteindre ; mais Turreau, la voyant renaître avec une nouvelle force, partagea son armée en douze colonnes, auxquelles il donna l'ordre de dévaster le territoire vendéen dans tous les sens. Ce système d'extermination n'ayant fait qu'irriter l'armée royale, il prit le parti de renfermer son armée dans des camps retranchés, répartis sur les limites de la Vendée. Ce plan fut adopté, mais on lui ôta le commandement des troupes. Après la mort de Robespierre, il fut dénoncé pour ses cruautés dans l'Ouest, mais il se défendit avec beaucoup d'énergie. Le directoire le fit acquitter, et Buonaparte l'employa en 1800 à l'armée de réserve. Il commanda ensuite dans le Valais, et fut chargé de diriger les travaux du Simplon. En 1804, il fut envoyé, en qualité de ministre plénipotentiaire, aux Etats-Unis. Il revint en 1811, fut employé en Allemagne, et commanda à Marienbourg lors de l'invasion de la grande armée. Louis XVIII lui accorda la croix de Saint-Louis ; néanmoins il servit encore sous Buonaparte et le gouvernement provisoire, et se retira avec l'armée derrière la Loire. Il mourut dans sa terre de Conches, département de l'Eure. On a de lui: | *des Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*, qui ont obtenu deux éditions, et qui ont été traduits en plusieurs langues; | *Aperçu sur la situation politique des États-Unis*, 1815.

TURRET (Pierre), auteur du XVIe siècle, se fit une si grande réputation que les villes de Dijon et d'Autun se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour : mais lui-même, dans un de ses ouvrages, décide la question en faveur d'Autun. Son principal savoir semblait consister en astronomie, et plus encore en astrologie, comme l'on voit par le titre de deux de ses ouvrages, dont le premier est : | *Fatales précisions des astres et dispositions d'icelles sur la région de Jupiter, maintenant appelée* Bourgoigne, *pour l'an* 1529 *et plusieurs années subséquentes*. Le second a pour titre: | *Le période, c'est-à-dire la fin du monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu des corps célestes.* Ce petit livre lui attira des disgrâces, et il paraît que l'auteur s'y attendait, puisqu'il n'y fit inscrire ni le lieu, ni la date de l'impression, ni son nom, ni celui de l'imprimeur. Bayle assure qu'il parut en 1531 : d'abord il avait été composé en latin, mais on n'a jamais eu que la traduction française, faite par l'auteur même. Turret fut cité en justice à Dijon, où il enseignait avec beaucoup de célébrité, et accusé d'irréligion ; mais Pierre Du Châtel, qui avait été son disciple, prit sa défense, et le fit renvoyer absous. On ignore l'année précise de sa mort. On a encore de lui *Computus novus*, à l'usage des ecclésiastiques, Lyon, 1529.

TURRETIN (Benoît) était d'une illustre et ancienne famille de Lucques. Son père ayant embrassé l'hérésie calvinienne, se retira à Genève. Bientôt Turretin y naquit en 1588, et devint, à l'âge de 33 ans, pasteur et professeur en théologie. On a de lui une *Défense des Versions de Genève*, contre le P. Cotton, in-

folio; et d'autres ouvrages aujourd'hui peu connus. Il mourut en 1631.

TURRETIN (François), fils du précédent, né en 1623, voyagea en Hollande et en France, où il augmenta ses connaissances, et où il se lia avec divers savants. A son retour, il devint professeur de théologie à Genève, en 1653, et fut député l'an 1661, en Hollande, où il obtint la somme de 75,000 florins, qui servirent à la construction du bastion de la ville qu'on appelle encore aujourd'hui " le bastion de Hollande". Il mourut en 1687, après avoir publié divers ouvrages. Les plus connus sont : | *Institutio Theologiæ Elenchticæ*, 3 vol. in-4°; | *Thèses de satisfactione J.-C.*, 1667, in-4°; | *De secessione ab Ecclesia romana*, 2 vol.; | des *Sermons* et d'autres ouvrages, dont le plus solide est le bastion qu'il fit construire.

TURRETIN (Jean-Alphonse), fils du précédent, né à Genève, en 1671, se livra tout entier à l'étude de l'histoire de l'Eglise, et ce fut en sa faveur qu'on érigea à Genève une chaire d'histoire ecclésiastique. Il avait voyagé en Hollande, en Angleterre et en France, pour converser avec les savants, et avait eu l'art de profiter de leurs entretiens. Ses ouvrages sont : | plusieurs volumes de *Harangues* et de *Dissertations*, 1737, 3 vol. in-4°; | plusieurs *Ecrits sur la vérité de la religion judaïque et de la religion chrétienne*, diffus, mais solides, traduits en partie du latin en français, par M. Vernet, 5 part. in-8°; | des *Sermons*; | un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, dont la 2ᵉ édition est de 1736, in-8° : ouvrage savant et méthodique, mais souillé par des déclamations emportées contre l'Eglise catholique. On lui a attribué aussi le *Catéchisme ou Instruction chrétienne*, que d'autres assurent être de Jean-Frédéric Osterwald (voyez ce nom). Turretin mourut en 1737, dans sa 66ᵉ année. Il gémissait sur les funestes querelles qui ont divisé et qui divisent encore les protestants entre eux; querelles inévitables dans une religion où l'on ne reconnaît pas de tribunal infaillible, où l'esprit privé est le seul interprète des saintes Ecritures, etc. (*Voy.* MÉLANCHTHON, LENTULUS, Scipion SERVET, etc.)

TURRIEN (Jean), *Janellus Turrianus*, excellent machiniste du XVᵉ siècle, était natif de Crémone. Les ouvrages qu'il inventa et exécuta avec une facilité égale, le firent considérer comme l'Archimède de son temps. Charles-Quint en faisait beaucoup de cas. Ce grand prince voulut l'avoir auprès de lui dans sa retraite de Saint-Just, et s'amusait dans certains moments à construire sous sa direction diverses machines ingénieuses, entre autres des oiseaux qui s'envolaient de la table au jardin et qui en revenaient : ce qui étonna un jour tellement un religieux de Saint-Just, qui dînait avec lui, qu'il fallut le mettre au fait de la chose pour l'empêcher de soupçonner de la magie. C'est Turrien qui, entre autres ouvrages surprenants, éleva les eaux du Tage sur la montagne de Tolède. C'est lui encore qui observa cette comète qui, en 1558, fut si brillante en Espagne, et qui ne fut pas vue ailleurs : ce qui rend très-incertaine l'élévation qu'on attribue communément à ces astres, et achève de répandre des doutes sur leur cours périodique. (*Voyez* HALLEY, HEVELIUS.)

TURRIEN (François), *Turria-*

nus, dont le vrai nom est *Torrea*, né à Herrera, dans le diocèse de Valence en Espagne, vers l'an 1504, parut avec éclat au concile de Trente, en 1562. Il se fit jésuite en 1566, à l'âge de plus de 60 ans, et alla en Allemagne, où il continua d'écrire avec assiduité. Il mourut à Rome en 1584. Il a traduit plusieurs ouvrages des Pères grecs en latin, et a donné des *Traités sur les vœux monastiques*, *sur le célibat*, *sur l'eucharistie*, *sur les mariages clandestins*, etc. Les efforts qu'il a faits pour défendre les fausses décrétales montrent que sa critique n'était point assez éclairée. Il devait se borner à soutenir qu'elles ne contenaient rien d'opposé à la discipline reçue dans l'Eglise lors de leur publication, et que leurs altérations ne portaient sur rien d'essentiel. (Voyez ISIDORE.) — Il ne faut pas le confondre avec Côme TURRIEN, *Cosmus Turrianus*, compagnon de saint François-Xavier, qui entra avec lui au Japon, travailla avec beaucoup de succès à la propagation de la foi, et mourut à Xequi, dans l'île d'Amacusa, qui fait partie de celle de Ximo, le 2 octobre 1570.

TURSELIN (Horace), jésuite, naquit à Rome en 1545, où il enseigna pendant vingt ans les belles-lettres. Il aurait continué encore plus long-temps l'exercice pénible de cet emploi, si l'on n'eût jugé à propos de le lui faire quitter, pour lui donner le gouvernement de quelques maisons. Il fut recteur du séminaire de Rome, ensuite du collége de Florence, et enfin de celui de Lorette. Il mourut à Rome en 1599, à cinquante-quatre ans. Ses principaux ouvrages sont : | *De vita Francisci Xaverii*, in-4°, Rome, 1596, en six livres ; | *Historia Lauretana*, in-8°, écrite comme le précédent, avec beaucoup d'élégance ; et quant à l'histoire qui en est l'objet, voyez le " Journal historique et littéraire. ", 15 septembre 1788, page 85, et " Dictionnaire géographique", articles LORETTE, NAZARETH. "Le style de Turselin, moins riche et moins imposant que celui de Maffée, est plus aisé, plus coulant et également pur. | Un traité des *Particules de la langue latine* ; | un *Abrégé de l'histoire universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1598, in-8°, continué par le P. Philippe Briet, jusqu'en 1665. On lit cet abrégé avec plaisir, quand on aime la belle latinité, la sagesse dans les principes, dans la manière de voir et de présenter les événements ; mais il manque souvent d'exactitude dans la chronologie, et de discernement dans les faits. On en a une traduction française en 4 vol in-12, Paris, 1747, par M. l'abbé Lagneau. Le 4[e] vol. n'est pas de Turselin. Cette version offre des "Notes" abondantes et instructives.

* TUSSER (Thomas), agronome, surnommé le *Varron* anglais, né en 1515, à Raven-Hall, au comté d'Essex, d'une illustre famille. Il passa sa jeunesse à la cour, et se retira ensuite dans ses terres, où il ne s'occupa que d'agriculture, sur laquelle il écrivit un ouvrage assez long, qui est une description de toute l'agriculture de ce temps, et où l'on trouve plusieurs observations intéressantes. Cet ouvrage est intitulé : *Cinq cents articles d'Économie rustique*, 1586, in-4°. Tusser est mort en 1580.

* TUTILON, célèbre littérateur du IX[e] siècle, " dit le Bienheureux ", naquit d'une famille distinguée, qui le destinait à une brillante carrière ;

il préféra la tranquillité du cloître à toutes les grandeurs humaines, et entra dans l'abbaye de Saint-Gall. Il partagea sa vie entre les devoirs de son état, l'étude des lettres et des arts, et cultiva avec un égal succès la poésie, l'éloquence, la musique et la peinture. Il exécuta plusieurs ouvrages, dans ce dernier art, à Metz et à Saint-Alban de Mayence, acquit beaucoup de réputation par la variété de ses connaissances. L'empereur Charles-le-Gros voulut le connaître, et lui accorda son estime et sa protection. Mais le pieux et laborieux moine vécut presque toujours dans la retraite, et la pureté de ses mœurs lui mérita, après sa mort, arrivée le 28 mars 898, le titre de " bienheureux ", que Rome lui accorda. Ses compositions poétiques roulent sur des sujets de piété, et il reste de lui trois *Élégies* qui renferment quelques beaux vers.

* TWISS (Richard), littérateur anglais, naquit à Rotterdam le 16 avril 1747. Son père était un négociant anglais établi depuis longtemps dans cette ville, et qui fit donner à son fils une éducation soignée. A l'âge de vingt ans, le jeune Twiss quitta Rotterdam, et visita, à diverses époques, l'Angleterre, l'Irlande, la France, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie; et, muni de lettres de recommandation, il fut à même de connaître les hommes alors les plus célèbres, tels que Frédéric Ier, roi de Prusse, J.-J. Rousseau, Voltaire, etc. Le fils de Twiss a publié les détails de l'entrevue de son père avec le philosophe de Ferney. Nous tirons la plupart de ces détails de " l'Annual biography and obituary (1822, page 447), ou Biographie nécrologique. " « Le 28 septembre 1768 (c'est Richard Twiss qui parle), je visitai la résidence de Voltaire, située à dix milles du village de Ferney. Non loin de sa maison, il a élevé une petite église, sur la porte de laquelle est gravée en lettres d'or sculptées sur marbre noir, cette inscription :

« Deo erexit Voltaire, MDCCLVI. »

Près de l'église se trouve le théâtre, où l'on n'a pas joué depuis le mois de mars dernier. Quand je fus entré dans la maison, je demandai le maître; mais le domestique me refusa la porte, en me disant qu'il était extrêmement malade. Je lui écrivis un billet, et, tandis que je me promenais dans son jardin, en attendant sa réponse, je le rencontrai lui-même dans la cour de son cellier. Son costume était bizarre : il portait une vieille perruque sans poudre, avec un bonnet de drap bleu par dessus; il avait une robe de chambre neuve de satin vert, avec une veste de la même étoffe, ornée de fleurs de diverses couleurs, une culotte de velours noir et des bas de coton blancs. Il avait déjà atteint l'âge de soixante-quinze ans; il était courbé; ses yeux bruns me parurent extrêmement expressifs; il n'avait plus de dents, son visage était fort maigre et pâle, et sa voix très-faible. Cette église que j'ai fait bâtir, me dit-il, est l'unique église de l'univers qui soit dédiée à Dieu seul : toutes les autres églises sont dédiées aux saints. Pour moi, j'aime mieux bâtir une église au maître qu'aux valets. Je lui demandai s'il était vrai qu'il y eût une épitaphe dans l'enceinte de son église. — Non, me répondit-il; c'est apparemment de la mienne qu'on vous a parlé; mais elle n'y est pas encore, il n'y a que la place..... — Sur ma demande s'il y avait quelque chose de nouveau, il me dit avec beau-

coup de vivacité : J'ai ouï dire que le pape a donné un parasol et un fusil à chacun de ses soldats, avec ordre de lui remettre le dernier dans le même état qu'il l'avait reçu, sous peine de la loi du talion..... » (On ne sait si cette plate et banale plaisanterie doit être attribuée à Voltaire ou à l'imagination du biographe anglais : en tout cas, elle serait digne de l'un et de l'autre.....) « En entrant dans sa bibliothèque, poursuit R. Twiss, je vis une superbe édition de " la Pucelle d'Orléans "; et sur le dos du volume étaient gravés ces mots : " Ma Jeanne " » (marque de prédilection très-naturelle d'un auteur philosophe pour son ouvrage à la fois obscène et impie). « Il avait dans sa maison deux secrétaires, dont l'un probablement n'est qu'un copiste ; un portier et deux femmes de service. Je lui parlai en anglais, en français, en italien, en allemand, et il me répondit dans ces mêmes langues. Les meubles de ses appartemens étaient de bon goût, et il y avait de fort beaux tableaux. Je remarquai dans sa bibliothèque un tigre empaillé. Il fut extrêmement poli, me prit sous le bras, en se promenant avec moi, se plaignit d'être vieux, et, comme tel, également incapable de donner du plaisir et d'en éprouver. Je revins à Genève dans la soirée. Dans la matinée du 30, je retournai à Ferney, et je trouvai Voltaire jouant aux échecs avec le curé du lieu. Après une courte conversation, je le priai de me donner, comme un souvenir, une ligne de son écriture : il consentit à ma demande et écrivit en anglais ces paroles.... " An Englishman who goes to Italy leaves men to see pictures. " Voltaire. (C'est-à-dire : Un Anglais qui va en Italie, quitte les hommes pour aller voir des tableaux.) En parlant du docteur Tissot, de Lausanne, il dit.... Le grand chemin et le soleil sont les meilleurs remèdes de Tissot. Dans cette seconde visite, je remarquai dans sa bibliothèque trois tragédies anglaises : la "Cléone", de Dosdeley, la "Caractacus" et l'"Elfrida", de Masson. Elles étaient cartonnées ensemble, et sur le dos du volume, on lisait ces mots : " Tragédies barbares ". On voyait parmi ses livres l'édition du " Virgile " de Baskerville ; sa bibliothèque formait cinq mille volumes environ. Sa maison se composait de cinq pièces sur la façade, et de deux dans la profondeur : le tout sur trois étages. Elle était bien distribuée, élégamment meublée, et ornée de tentures de velours, de dorures, d'ouvrages en stuc, de porcelaines et de peintures. Cette fois, je m'aperçus que sur l'autel de son église il y avait une figure du Christ, de grandeur naturelle, recouverte d'ornemens dorés. Sur le mur latéral de l'église il a fait élever un monument d'une pierre blanche et unie. Il me l'indiqua en disant : Il n'y manque que l'inscription. Je pris congé de Voltaire, qui me souhaita bon voyage, en anglais et en italien. » D'après ce récit, où, sans doute, il y a quelque chose de l'invention du voyageur ou du biographe, on pourrait s'étonner que Voltaire, doué d'un amour-propre excessif, consentît à se faire voir comme une curiosité au premier venu, et que, à l'instar d'une marionette mécanique, il subît une espèce d'examen indiscret, et répondît à toutes les questions qu'on lui faisait ; mais c'était précisément ce qu'il voulait ; et, pourvu que dans les quatre parties du monde on parlât de lui, il n'était pas difficile sur les moyens

qui pouvaient remplir ce but. Une chose qui paraîtra plus étonnante encore, c'est que ce même homme, qui, pendant presque toute sa vie, montra une haine implacable contre la religion chrétienne et ses ministres, eût l'image d'un Christ placée dans l'église qu'il avait fait bâtir, et qu'il eût pour compagnie habituelle un prêtre catholique. Mais c'étaient là de ces contradictions assez familières au philosophe de Ferney. R. Twiss était un habile connaisseur dans tous les arts. Il est mort à Camden-Town, au mois de mai 1821, âgé de 74 ans. On a de lui en anglais : | *Voyage en Espagne et en Portugal*, 1772, 2 vol. in-8°; | *Voyage en Irlande*, 1775, in-8°. Dans cet ouvrage, entraîné par d'injustes préventions, il montre les Irlandais sous un aspect très-défavorable ; aussi il excita parmi eux une haine nationale ; son nom était si dévoué au mépris, en Irlande, qu'on le plaçait sur les plus vils ustensiles. | *Une tournée à Paris*, 1792, in 8° ; | *Anecdotes du jeu des échecs*, 1792, in-8° ; | *Mélanges*, 1808, in-8°.

* TYMÆUS (Jacques), auteur du xve siècle, naquit à Amersfoot, ce qui lui fit donner le nom de Jacques d'Amersfoot. Il prit les ordres, fut préfet du collége de Saint-Laurent. Il était très-profond dans la théologie, et occupa la chaire de cette faculté dans l'université de Cologne, où il fut pasteur dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Il cultiva avec un égal succès les sciences physiques, et il a laissé, parmi d'autres ouvrages, deux commentaires sur les traités d'Aristote, savoir : | *De generatione et corruptione* ; | *De meteoris*, imprimés en un volume, à Cologne, 1497. Tymæus est mort au commencement du xvie siècle.

* TYNDALE (William), fameux partisan de Luther, et premier traducteur de la *Bible*, naquit dans la principauté de Galles, vers l'an 1500. Aveugle admirateur de cet hérésiarque, il en propagea la doctrine par ses prédications, et afin de mieux la répandre, il entreprit la traduction anglaise du *nouveau Testament*; mais, craignant d'être troublé dans son travail, il passa en Allemagne, et finit cette traduction en 1527. Il y ajouta la traduction de l'*ancien Testament*, et plaça un *discours* à la tête de chaque livre. Il alla en Saxe pour y connaître Luther, qui le reçut comme un utile coadjuteur dans ses principes, accorda à Tyndale plusieurs conférences, et celui-ci finit par se fixer à Anvers. Il fit, en divers temps, des voyages en différentes parties de l'Allemagne, et secrètement en Angleterre, cherchant à répandre partout le luthéranisme. Il essuya un naufrage sur les côtes de Hollande, et y perdit ses livres et ses papiers. Pendant ce temps, sa traduction de la *Bible* faisait beaucoup de bruit en Angleterre, et parut si dangereuse au clergé qu'il présenta une requête au roi pour la faire supprimer. Ce monarque fit publier une proclamation par laquelle il défendait l'achat et la lecture de la Bible de Tyndale; mais, malgré cette défense, un grand nombre d'exemplaires y étaient introduits furtivement, tandis que Tyndale entretenait une correspondance suivie avec les néophytes de la nouvelle secte. Son gouvernement l'avait engagé plusieurs fois à abjurer ses erreurs, ou, au moins, à ne pas les propager. Toutes les admonitions devenant inutiles, on résolut de s'emparer de sa personne. On dépêcha à Anvers, un nommé Philippe, qui le dénonça aux magistrats au nom du gouver-

nement anglais, le fit arrêter, et Tyndale fut conduit au château de Filford, près d'Anvers. Prières, exhortations, conseils, rien enfin ne pouvant le détacher de la fausse doctrine qu'il suivait, il fut mis en jument, et condamné à être étranglé et brûlé en 1536.

TYPHON ou Typhée, géant, était fils du Tartare et de la Terre. Apollon le tua à coups de flèches, et, selon d'autres, Jupiter le foudroya et le précipita sous le mont Gibel ou Etna. C'était aux efforts terribles, mais impuissants, de Typhon pour s'affranchir de cette masse énorme, que les anciens attribuaient les éruptions de flammes et de cendres calcinées qui en sortaient.

TYPOTIUS (Jacques), né en 1540, d'une bonne famille, suivant quelques-uns à Bruges, et selon d'autres à Diest, enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir à Wurtzbourg, d'où Jean III, roi de Suède, l'appela auprès de lui. Ce prince inconstant et indécis, n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne religion, qu'il semblait vouloir rétablir, fit mettre Typotius en prison. Il ne fut élargi que sous Sigismond, en 1594. Typotius se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague, en 1601. On a de lui : | *Historia Gothorum*, in-8°; | *Relatio historica de regno Sueciæ bellisque ejus civilibus et externis*, Francfort, 1605, in-8°; | *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum, regum, cum iconibus*, Prague, 1603, 3 vol. in-fol.; ouvrage superficiel, dont tout le mérite consiste dans les belles gravures de Gilles Sadler. Typotius ne publia que les deux premiers volumes; le troisième a été donné au public par Anselme de Boodt. On a encore de lui plusieurs harangues et d'autres ouvrages trop diffus et dont le style n'est pas toujours pur.

TYRANNION, grammairien, natif d'Amise, dans le royaume de Pont, s'appelait d'abord "Théophraste"; mais sa méchanceté envers ses condisciples le fit nommer "Tyrannion". Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Lucullus, lorsque ce général eut mis en fuite Mithridate, et se fut emparé de ses états. Murena l'affranchit. La captivité de Tyrannion ne lui fut point désavantageuse; elle lui procura l'occasion d'aller à Rome, où Cicéron, dont il arrangea la bibliothèque, lui accorda son amitié. Il se rendit illustre par ses leçons : il amassa de grands biens, qu'il employa à dresser une bibliothèque de plus de trente mille volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote, qu'il eut occasion de copier après que Sylla eut apporté à Rome la bibliothèque d'Apellicon; mais comme le manuscrit de Tyrannion fut abandonné à des copistes négligents, on peut douter que nous ayons les ouvrages d'Aristote tels qu'ils sont sortis de la plume de ce philosophe, ou plutôt tels qu'ils sortirent des mains d'Apellicon. (*Voy.* ce nom.) Tyrannion mourut fort vieux à Rome, miné par la goutte. — Il ne faut pas le confondre avec un autre humaniste nommé d'abord "Dioclès", et qui, ayant été disciple de Tyrannion, prit le nom de son maître.

TYRRHUS, gardien des troupeaux du roi Latinus. Un cerf qu'il avait apprivoisé ayant été tué par Ascagne, fut la première cause de la guerre entre les Troyens et les Latins. Rien de plus intéressant que

le tableau que fait Virgile de cet animal. C'est un des plus beaux endroits du livre de l'Enéide ; on admire surtout ces vers :

Ille manum patiens mensæque assuetus herili,
Errabat sylvis; rursumque ad limina nota,
Ipse domum sera quamvis se nocte ferebat.

TYRTHÉE, poète grec, né, à ce que l'on croit, à Athènes, se fit une grande réputation dans la seconde guerre de Messène. Il excellait à célébrer la valeur guerrière. Le peu qui nous reste de ses poésies dans le Recueil des Poètes grecs de Plantin, Anvers, 1568, in-8°, fait connaître que son style était plein de force et de noblesse. Il paraît lui-même transporté de l'ardeur dont il voulait enflammer l'esprit de ses auditeurs :

Tyrthæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit.
HORAT., Ars poet.

Poinsinet de Sivry a donné la traduction en vers des fragmens de Tyrthée.

* TYRWHITT (Thomas), humaniste renommé, naquit à Windsor, en 1730, étudia à l'université d'Oxford, et mérita par ses talens d'être nommé, très-jeune encore, sous-secrétaire au département de la guerre, sous lord Barrington. En 1761, il devint secrétaire en chef de la chambre des communes ; mais, six ans après, il se démit de cet emploi pour se livrer entièrement à l'étude. Il occupa, en 1784, la place de garde du Musée britannique, et mourut en 1786, âgé de cinquante-six ans ; il légua à cette bibliothèque tous les livres dont elle manquait, et qui étaient dans la sienne. Tyrwhitt fut membre de la société royale de Londres : c'était un excellent critique. On a de lui : le *Messie* de Pope, traduit en vers latins ; | le *Stilling* de Philippe, traduit aussi en vers latins ; | *Observations et conjectures sur quelques passages de Shakspeare* ; | *Dissertations de Babio*, qui a pour objet de prouver que plusieurs fables attribuées à Esope sont d'un ancien auteur appelé Babias ; | des *Poèmes* attribués à Rowley et autres, écrits dans le XV[e] siècle, avec un glossaire, réimprimés deux fois en 1778 ; | une *Edition* des Contes de Cantorbéry par Chaucer, 4 vol. in-8°, le cinquième parut en 1778 ; | une *Edition* grecque et latine du Poème sur les pierres attribué à Orphée ; | plusieurs *Dissertations* savantes sur divers sujets littéraires, etc. Tyrwhitt mena presque toujours une vie solitaire, et se rendit recommandable et par ses talents et par ses vertus privées. Son caractère était doux, modeste, constant dans l'amitié et sensible à l'infortune. Il était naturellement généreux et bienfaisant, ne refusa jamais ses secours à ceux qui les réclamaient, et un de ses plus grands plaisirs était de prévenir les besoins des malheureux, qu'il visitait souvent, et dont il était comme le père.

* TYSON (Jacques), poète anglais, né à Londres, le 29 août 1799, fit de bonnes études, et montra des talents précoces. A peine âgé de quinze ans, il rédigeait des articles politiques dans le "Morning-Chronicle" (chronique du matin), et publia un écrit sur l'économie politique, sous le titre de *Coup-d'œil abrégé sur les causes de la décadence du commerce des nations* (1814). Il voyagea en France, dans la Suisse et les Pays-Bas. Il écrivit de Paris à un de ses amis de Londres des lettres datées de 1819, pleines de sages réflexions. Deux tragédies qu'il avait composées, *Léonie* et *Rufhno* furent refusées aux théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden, parce qu'il ne voulut point les soumettre

à de légères corrections sur quelques passages concernant la politique. Tyson était un jeune homme qui donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il mourut, le 12 juillet 1820, dans sa 25e année. Ses écrits ont été recueillis par un de ses amis, et publiés sous le titre de *Lettres, poèmes et mélanges de feu Jacques Tyson*, précédées d'une *Notice* sur sa vie, Londres, Milnen, 1822, 1 vol. in-12.

TYTLER (Jacques), savant écossais, naquit en 1745, quitta sa patrie en 1796, et alla s'établir à Salem, dans le Massachusset. Il était sans fortune, et vivait du produit de ses ouvrages, dans une petite métairie à peu de distance de la ville. Dans une nuit obscure, en retournant dans sa maison, il tomba dans un canal, et s'y noya, en 1804; il avait alors cinquante-neuf ans. Tytler, malgré ses connaissances étendues, commit un grand nombre d'imprudences, qui lui causèrent bien des malheurs, tandis qu'avec un cœur droit et sensible, et avec de bons principes, son caractère brusque et indépendant éloignait de lui tous ceux qui se seraient intéressés à son sort. Il fournit à l'Encyclopédie britannique, dont il fut un des éditeurs, les articles *aérologie*, *aérostation*, *chimie*, *électricité*, *ortillerie*, *hydrostatique*, *mécanique météorologie* : beaucoup d'articles dans plusieurs branches de l'"histoire naturelle", une partie de l'article *mouvement*, etc. Il a encore laissé : | une *Réponse à l'age de raison* (1re partie) *de Payne*, Salem, 1796; | une autre *Réponse* à la 2e partie du même ouvrage; | un *Traité de la peste et de la fièvre jaune*, etc. Il travaillait à une *Géographie universelle*, quand il fut surpris par la mort.

TZETZÈS (Jean), poète grec, mourut vers la fin du XIIe siècle, on assure qu'il savait par cœur toute l'Écriture sainte. Il dit lui-même que « Dieu n'avait pas créé un homme qui eût été doué d'une mémoire plus excellente que la sienne : » paroles qui ne marquent pas peu d'enthousiasme et de vanité poétique. On a de lui : des *Allégories sur Homère*, Paris, 1616, in-8°, qu'il dédia à Irène, femme de l'empereur Manuel Comnène ; | *Histoires mêlées*, en vers libres, appelées aussi *Chiliades*, parce qu'elles sont divisées en 13 chiliades ou millaines de vers, Bâle, 1546, in-fol. C'est dans les 2e et 13e chiliades qu'on trouve une description du miroir d'Archimède, conforme à la théorie de Kircher et de Buffon, et à ce qu'Anthémius en écrit dans son Traité des Machines ; | des *Epigrammes* et d'autres poésies en grec, dans le Recueil des poètes grecs, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. ; | des Ouvrages de grammaire et de critique, et des *Scolies* sur Hésiode ; | des *Commentaires* sur le poème de Lycophron, appelé l'"Alexandre ou la Cassandre". Il a renfermé dans cet ouvrage une infinité de choses utiles pour entendre l'histoire et la fable. Isaac Tzetzès, son frère, auquel il avait donné cet ouvrage, le publia sous son propre nom. Porter a inséré ces "Commentaires" dans la belle édition qu'il a donnée de Lycophron, à Oxford, 1697, in-fol.

TZSCHIRNER (Le docteur H.-G.), théologien, né en 1778, aux environs de Chemnitz en Saxe, avait été appelé deux fois à une chaire de théologie à Wittemberg, quand il accepta, en 1809, celle qu'on lui offrit à Leipsig, où il se plaça bientôt au premier rang des prédicateurs protestans. Sa carrière fut des

plus laborieuses, et sa mort, arrivée en 1828, fit quelque sensation en Allemagne. On a parlé beaucoup de son dernier ouvrage *sur le Catholicisme en France*. Cet écrit, publié par Krug, est demeuré incomplet. | Nous citerons encore son *Traité sur le catholicisme et le protestanisme considérés sous le point de vue politique* (tr. franç., Strasbourg, 1825, in-8°).

U.

* UBALDINI (Petruccio), naquit à Florence vers l'an 1540, d'une famille distinguée, étudia dans l'université de Pise, et occupa ensuite plusieurs places importantes dans sa patrie. Quelques désagréments qu'il y éprouva la lui firent quitter, et il entreprit plusieurs voyages. Ayant passé en Angleterre, il s'y fit des protecteurs utiles, qui le présentèrent à Edouard VI. Ce monarque sut apprécier ses talents, le prit à son service, et lui accorda une riche pension. Il mourut à Londres au commencement du XVIe siècle. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les plus connus sont : | *La vie de Charlemagne*, livre bien écrit, mais qui n'est pas bien exact dans les faits ni dans les dates ; | *Description du royaume d'Ecosse et des îles qui l'environnent*, Anvers, 1588. Cette description est assez intéressante ; elle a cependant beaucoup perdu de son mérite, depuis qu'il a paru d'autres descriptions de ce royaume, plus précises et mieux détaillées.

* UBERTI (Jean), médecin, naquit à Rome en 1759, y professa son art avec beaucoup de distinction, voyagea en Angleterre, en France, et était à Paris en 1798. Il s'y fit avantageusement connaître par *un Mémoire sur l'éducation physique des enfants*, lequel eut un grand succès. S'étant rendu à Madrid, il y fit connaissance du docteur Luzuriaga, un des médecins de la cour, qui le présenta à Charles IV. Uberti eut la gloire d'établir le premier, à Madrid, une école de médecine clinique. Il fut puissamment aidé dans cet utile projet par le docteur Severo Lopez (voyez ce nom) ; il obtint en récompense la direction de cette école et le titre de médecin du roi, avec une pension de quarante mille réaux (dix mille fr.). Il ne jouit pas longtemps de ces honneurs ; une fluxion de poitrine, dont il souffrait depuis plusieurs mois, le conduisit au tombeau en février 1802, à l'âge de quarante-deux ans. Uberti avait de profondes connaissances dans son art, et était très-versé dans la médecine pratique.

* UBERTIN D'ILIA, plus connu sous le nom d'UBERTIN DE CASAL, religieux de l'ordre des frères mineurs, naquit dans cette ville, et vivait au XIVe siècle. Il était chaud partisan de Pierre-Jean d'Olive, dont il soutint les écrits devant Clément V (*voyez* OLIVE), et fut un des chefs de ceux qu'on nommait *frères spirituels*, par opposition au reste de l'ordre, connu sous le nom de *frères de la communauté*. Ceux-ci avaient adouci la règle. Il en était résulté dans l'ordre de Saint-François un schisme que les papes cherchaient à éteindre. Clément V nomma des commissaires à cet effet. Ubertin leur présenta un mémoire de trente-cinq chefs de transgression de la part des frères de la *communauté* ; savoir, vingt-cinq contre la règle et dix contre la bulle de Nicolas III. Clément,

après avoir *accordé* aux *frères spirituels* une *bulle* provisionnelle par laquelle *il défendait* aux frères de la *communauté* de les inquiéter, fit rédiger au concile de Vienne une constitution dans laquelle, par divers réglements, il rappelait à l'esprit de Saint-François ceux des frères qui s'en étaient écartés, et ordonnait aux *spirituels* de rentrer sous l'obéissance des supérieurs. Ubertin se jeta aux genoux du pape, et le supplia de permettre à lui et aux siens de vivre *séparés*, prévoyant, disait-il, les persécutions qu'ils auraient à essuyer de la part des autres frères; mais le pape lui refusa sa demande. Cependant le schisme ne fut point éteint ni sous Clément V, ni sous Jean XXII, son successeur. On voit même qu'en 1325, Jean XXII avait commencé à faire faire le procès à Ubertin, contre lequel on produisit divers chefs d'accusation. Ubertin crut ne pas devoir en attendre l'issue. Il quitta Rome secrètement, et se retira près de Louis de Bavière, qui était en dispute avec le pape. Las de la vie agitée qu'il menait, Ubertin ne vit d'autre moyen de recouvrer sa tranquilité que de passer dans un autre ordre. Il demanda la permission d'entrer dans celui de Saint-Benoît. Soit qu'il ne l'ait point obtenue ou qu'il eût changé de résolution, il paraît qu'il se fit chartreux; et Pétréius, historien de cet ordre, le met au nombre des écrivains qui lui ont appartenu. Ubertin avait des qualités estimables: c'était un religieux exact, attaché à sa règle, et vivant d'une manière très-austère. Il était savant, et il ne lui avait manqué que d'être sage avec sobriété : *Si tantum sobrie saperet*, dit le P. Wading. On a d'Ubertin de Casal divers écrits : | un gros vol. intitulé *Arbor vitæ crucifixi*, Venise, 1485. Il existe manuscrit dans la bibliothèque du Vatican; | *De septem statibus ecclesiæ juxta septem visiones Apocalypseos*; | *Tractatus de altissima paupertate Christi et apostolorum ejus*. La bibliothèque impériale de Vienne en possède un exemplaire manuscrit; | *Epistolas varias*; | *Sermones multos*. Gerson, sans toutefois le nommer dans son livre "De caute legendis quorumdam libris," reproche à Ubertin de s'être écarté de la saine doctrine dans son explication du cantique de Siméon, "Nunc dimittis" On ne dit point à quelle époque est mort ce religieux; mais, né dans le XIIIe siècle, il ne paraît pas avoir atteint la moitié du XIVe.—Il ne faut pas le confondre avec un autre UBERTIN, dit de *Tipherne*, lequel vivait au XVIme siècle, et fut un des premiers qui quitta l'observance commune de Saint-François pour embrasser la réforme appelée des *capucins*. Il avait trouvé moyen de faire construire dans sa patrie un couvent habité d'abord par des mineurs observantins. Ce couvent, à sa suggestion, passa en 1538 à la réforme, et fit partie de la nouvelle congrégation.

* UBERTI (Fagio, ou Bonifacio DEGLI), né à Florence vers le milieu du XVe siècle, acquit une grande réputation comme poète et comme géographe. Plusieurs auteurs italiens parlent de lui avec éloge. Uberti occupa plusieurs places importantes dans la république Florentine, et outre diverses *Descriptions* géographiques et un grand nombre de poésies, il a écrit une *Relation* en vers de voyages imaginaires, sous le titre de *Detta Mondi*, laquelle fut imprimée à Vienne, en 1474, in-fol. La deuxième édition est de Venise, 1501, in-4°. La première édition est la plus recherchée. Un bel exemplaire, que Rouvel en possédait,

n'existe plus, selon ce que dit l'abbé Mercier de Saint-Léger. Il rapporte qu'un Anglais l'ayant fait acheter, et trouvant que le prix de 800 fr., qu'on l'avait payé sans le consulter, était trop cher, le jeta au feu de dépit. Cette boutade de la part d'un Anglais nous paraît d'autant plus douteuse que les hommes de cette nation ne regardent presque jamais au prix d'un objet dont l'acquisition leur est précieuse.

* UBILLA Y MEDINA (Don Antonio DE), historiographe espagnol, né en Castille vers 1660, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Succession des Belges*, ou *Droit du roi D. Philippe V à la couronne d'Espagne. Journal des voyages de ce monarque de Versailles à Madrid*, *à Naples*, etc., Milan et Madrid, 1704. Ubilla combat l'opinion des écrivains allemands, qui prétendaient que la couronne d'Espagne appartenait à Charles III d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles VI), du chef de sa mère Marie-Thérèse, infante d'Espagne, et fille aînée de Philippe III. Cet ouvrage valut à Ubilla l'emploi d'historiographe de Philippe V, qu'il suivit dans presque tous ses voyages.

* UCELLO (Paul), célèbre peintre de Florence, naquit dans cette ville en 1398. Il est le premier qui ait donné aux tableaux cette expression, cette vérité imitée de la nature, et cette *profondeur idéale* qui supplée partout à cette même nature, et l'embellit en la rendant plus frappante. Il était l'intime ami du fameux Giannozzo Manetti, avec lequel il avait fait ses premières études. On voit de ses peintures dans quelques anciennes églises de Florence et dans la *Galerie* de cette même capitale. Ucello est mort vers 1460.

* UCHANSKI (Jacques), archevêque de Gnesne et primat de Pologne, avait été successivement référendaire du royaume, évêque de Culm, puis de Cujavie, lorsqu'il fut transféré à l'église métropolitaine de Gnesne par Pie IV (1562), quoiqu'il eût été précédemment excommunié par Paul IV pour avoir protégé trop ouvertement les doctrines de la réforme. Il jouit d'une grande faveur auprès du roi Sigismond-Auguste, qu'il ne put empêcher toutefois de se séparer de sa troisième femme, Catherine, sœur de l'empereur Maximilien. Après la mort de Sigismond et pendant l'interrègne, Uchanski remplit les fonctions royales; mais il rencontra beaucoup d'obstacles de la part des dissidens, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à rassembler dans les champs de Kaskos, vis-à-vis de Varsovie, la diète qui donna la couronne à Henri, duc d'Anjou. Il était loin d'applaudir lui-même à ce choix, qu'il fut obligé pourtant de proclamer. Aussi, lors de la fuite de Henri, il s'empressa de rassembler les états de Pologne, qui fixèrent à ce prince un terme de rigueur pour reparaître, sous peine de voir ses droits compromis par une nouvelle élection. Cette élection eut lieu effectivement, et tourna au profit de l'empereur Maximilien. Tout avait été conduit par le primat. La noblesse, indignée de ce qu'on ne l'avait pas consultée cette fois, proclama reine la princesse Anne, fille du roi Sigismond-Auguste, et lui désigna pour mari Etienne Bathory, palatin de la Transylvanie. Le prélat s'opposa vainement à cette nouvelle nomination, qu'il fut enfin forcé de reconnaître. Il mourut en 1581.

* UDINE (Hercule), poète ita-

lien, *né* à Mantoue, eut beaucoup de vogue dans son temps, notamment à cause de sa belle traduction de l'*Enéide* de Virgile, en octaves, imprimée à Venise en 1577, in-4°. Cette traduction, fort estimée pour la pureté du langage et l'élégance des vers, est inférieure pour l'exactitude à celle d'Annibal Caro, publiée quelques années auparavant. Hercule Udine est mort en 1662, et a laissé, outre sa traduction de l'*Enéide*, un fort joli poème intitulé *Psyché*, Venise, 1599.

*UFANO (Jacques), officier d'artillerie sous Charles-Quint, né à Valladolid en 1530, suivit cet empereur dans ses guerres, et est auteur d'un ouvrage qui a pour titre *Artillerie*, ou *Vraie instruction de l'Artillerie*, Valladolid, 1570, traduite en français, Zupsten, 1621, in-fol. Ufano est un des premiers qui aient soumis l'art de l'artilleur à des règles fixes et renfermées dans un cadre général. Il est mort vers 1660.

*UGARTE (N.), mort le 7 novembre 1831, laissant une fortune de trois millions de réaux qu'il devait à son protecteur M. de Tatischeff, avait été trouvé par cet ambassadeur auprès de M. Strogonoff son prédécesseur. M. de Tatischeff ne tarda pas à connaître tout le parti qu'il pourrait tirer d'Ugarte, qu'on recommanda aux ministres de Ferdinand comme un des meilleurs serviteurs du roi et l'ennemi des libéraux, dont il se vantait de connaître les projets. L'ambassadeur l'introduisit dans le cabinet du roi, comme le seul homme capable de le diriger dans les conjonctures difficiles où il se trouvait. C'est ainsi qu'Ugarte, de courtier d'affaires, est devenu l'instrument des projets de la Russie, et le favori de son souverain.

UGHELLI (Ferdinand), savant religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Florence le 21 mars 1595, de parens considérés, fit profession dans un monastère de cette ville, de la congrégation de Lombardie et de Toscane. Ses supérieurs lui trouvant d'heureuses dispositions pour les études, l'envoyèrent à Rome faire ses cours de philosophie et de théologie. Il y eut pour maîtres deux célèbres jésuites, les PP. François Piccolomini et Jean de Lugo, dont le premier devint général de son ordre, et l'autre, cardinal. C'est sous eux que dom Ughelli prit, pour les antiquités et l'histoire ecclésiastique, un goût dont par la suite les lettres recueillirent le fruit. Ses cours achevés, il passa dans divers monastères de la congrégation, où il occupa d'honorables emplois. Le cardinal Charles de Médicis le prit pour son théologien, et le pape le nomma consulteur de l'« Index. » Devenu procureur-général de sa congrégation, il en fut, peu après, élu président, et tint en cette qualité divers chapitres. On lui offrit des évêchés qu'il refusa constamment; mais il accepta l'abbaye de Trois-Fontaines, située dans Rome, et une place de prélat domestique, dont Alexandre VII le pourvut. Enfin Clément IX, successeur d'Alexandre, lui fit une pension en encouragement et en récompense de ses nobles travaux. On a de lui : *Italia sacra, sive de Episcopis Italiæ et insularum adjacentium, rebusque ab eis præclare gestis*, 9 vol. in-fol., depuis 1642 jusqu'en 1648, ouvrage important où se trouve exécuté pour l'Italie ce qu'exécutèrent pour la France les savans bénédictins de Saint-Maur dans leur édition du « Gallia christiana. ». Ils'en fit, de 1717 à 1733, une 2e édition en 10 vol., par les soins

du savant abbé Coleti, Vénitien, qui y fit d'utiles augmentations, y joignit la " Sicilia sacra " de Rocco Pirro, avec une table générale des matières. Dom Jules-Ambroise Lucenti, abbé du même ordre, en a fait un abrégé sous le titre suivant : *Italia sacra R. P. Ferdinandi Ughelli restricta, aucta, veritati magis commendata, opera et studio Julii-Ambrosii Lucentii, ejusdem ordinis abattis; opus singulare, tribus tomis novissime distinctum, subsequente quarto in quo ecclesiarum origines, urbium conditiones, jura, principum donationes, et recondita monumenta proferuntur, cum certis notis et præclaris animadversiomibus*, Rome, 1704, in-fol. ; | *Cardinalium elogia qui ex sacro ordine Cisterciensi floruere*, Florence, 1624, in fol. ; | *Columnenlis familiæ cardinalium imagines ad evivum xpressæ et æri incisæ, summatimque elogio exornatæ a Ferdinando Ughello*, Rome, 1650, in-4° ; | *Difesa della nobilita napolitana contra il libro di Francesco-Elio Marchesi, tradotta del latino di Carlo Borelli*, Rome, 1655, in-8°; | *Albero ed istoria della famiglia de' conti di Marsciano*, Rome, 1655, in-fol. | *Genealogia de' Capisucchi*, Rome, 1655, in-fol. On peut ajouter à cela des *addivitus* et des *observations* du P. Ughelli aux *Vies des papes* de Ciaconius, Rome, 1630, in-fol. ; | des *notes* sur le martyrologe des Grecs; | un *Traité des écrivains de l'ordre de Cîteaux*; | douze livres des *Vies des saints* du même ordre, et | un *Traité des faveurs accordées à cet ordre par l'intercession de la Mère de Dieu*. Ce savant homme mourut à Rome en 1670, âgé de 75 ans. Dom de Visch, auteur d'une Bibliothèque de l'ordre de Cîteaux, l'appelle « l'ornement de l'Italie, la gloire de son ordre, et un astre brillant de l'Église. »

* UGOLIN (Le comte), seigneur de Pise, naquit en 1260, fut un des plus habiles capitaines de son temps. Il se distingua surtout dans les guerres des Guelfes et des Gibelins; mais sa cupidité surpassait même sa bravoure. Il était plutôt le tyran que le seigneur de ses sujets, qu'il accablait de toutes sortes de vexations. Dans une année d'une extrême disette, il poussa sa cruelle avarice jusqu'à accaparer tous les grains, et il les mit à un prix si excessif que la plupart des habitants ne pouvaient pas payer. Ugolin les vendait ailleurs, et les prières des malheureux, qui périssaient faute de moyens de subsistance, n'avaient pu toucher son cœur endurci par la soif des richesses. Les Pisans, résolus de se venger, n'attendaient que l'occasion favorable : la guerre entre les Guelfes et les Gibelins, s'étant rallumée, en 1288, ils appelèrent à leur secours le comte Guido de Montefeltro, qui commandait une armée considérable. Dans un instant, tous les Pisans furent en état d'insurrection; ils attaquèrent le comte Ugolin dans son propre palais, l'en arrachèrent de vive force avec ses deux jeunes fils et ses deux neveux. Ils les enfermèrent dans une tour dont ils firent fermer la porte, jetèrent la clé dans l'Arno, et laissèrent leurs captifs mourir de faim. Une punition aussi rigoureuse qu'arbitraire de la part des sujets envers leur maître, quelque coupable qu'il fût envers eux, rendit les Pisans odieux à toute l'Italie. La tour fut depuis lors appelée "La Tour de la Faim". La description de cette cruauté est un des meilleurs morceaux du célèbre Dante; elle se trouve dans son " Enfer ", au chant XXXIII. Les Pisans se rangèrent sous les drapeaux

du comte *Guido*, et triomphèrent de leurs ennemis.

UGOLINI (Barthélemi), savant canoniste italien, né en Toscane, vers 1540, demeura long-temps à Rome et fut protégé par plusieurs cardinaux. Il publia différents ouvrages latins qui eurent beaucoup de succès, et surtout celui qui a pour titre *Traité sur les Sacremens*, Rimini, 1587, in-fol. Il présenta cet ouvrage au pape Sixte V, qui récompensa largement l'auteur, et lui confia, dit-on, plusieurs places importantes qu'Ugolini remplit avec distinction. Il mourut à Rome dans un âge très-avancé, et montra pendant toute sa vie un grand attachement à la religion.

UGONIUS (Mathias), évêque de Famagouste en Chypre, mort l'an 1507. On a de lui : | un *Traité de la dignité patriarcale*, en forme de dialogue, imprimé à Bâle en 1507 ; | un Traité des Conciles, sous le titre *Synodia Ugonia*, Venise, 1563, in-fol., approuvé, dit-on, par un bref de Paul III, quoique plusieurs savants y aient trouvé des objets de critique; on prétend même que l'ouvrage, examiné ensuite avec plus d'attention, fut supprimé à Rome.

UHLICH (Gottfried), piariste ou religieux des écoles-pies, né en 1745 à St-Poelten en Autriche, professa l'éloquence à Vienne, puis la numismatique et la diplomatique à Lemberg en Gallicie, où il mourut en 1794. Nous citerons de lui : | *Histoire de la guerre de la succession de Bavière après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph*, Prague, 1779, in-8°; | *Vie de Marie-Thérèse*, ibid., 1782, in-8°, etc.

* UILKENS (Jacques-Albert), théologien et naturaliste hollandais, né en 1772, à Wierum, village voisin de Groningue, mourut dans cette ville le 30 mai 1825. Le roi des Pays-Bas avait créé pour lui, en 1815, à l'académie de Groningue, une chaire d'économie rurale. Uilkens a composé : | *Discours sur les perfections du créateur considérées dans la créature*, 4 vol. in-8°; | *Manuel d'économie rurale*, 1819. Cet écrivain a cherché les rapports qui existent entre la religion et l'histoire naturelle.

ULACQ (Adrien), mathématicien de Gand, a donné : | une *Trigonométrie* latine, Gouda, 1633, in-fol.; | *Logarithmorum Chiliades centum*, 1628, in-fol., traduites en français in-8°, et dont Ozanam a beaucoup profité.

ULFELD, ou plutôt ULEFELD (Cornifix ou Corfits, comte D'), était le dixième fils du grand-chancelier de Danemarck, d'une des premières maisons du royaume. Christiern IV le fit grand-maître de sa maison et vice-roi de Norwége, et lui fit épouser sa fille naturelle; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, craignant son ambition, lui fit essuyer plusieurs désagréments. Le comte sortit secrètement de Danemarck, et se retira en Suède. La reine Christine le reçut très-bien, et l'employa dans plusieurs négociations importantes; mais lorsque cette princesse eut abdiqué le trône, il tomba dans la disgrâce des Suédois et fut mis en prison. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il se retira à Copenhague avant de s'être justifié de ce qu'il était soupçonné d'avoir fait contre son souverain. Frédéric III le fit alors arrêter, et l'envoya, avec la comtesse sa femme, dans l'île de Bornholm ; mais, peu de temps après, il leur permit de voyager. A peine étaient-ils partis, qu'on prétendit avoir décou-

vert une horrible conspiration que le comte avait tramée contre son prince. Il avait, dit-on, proposé à l'électeur de Brandebourg de détrôner le roi de Danemarck, et de faire passer la couronne sur la tête de ce monarque. Ulfeld fut condamné à être écartelé le 24 juillet de l'an 1663, comme atteint du crime de lèse-majesté au premier chef. L'arrêt fut exécuté sur une statue de cire, en effigie. Il en reçut la nouvelle à Bruges, d'où il partit aussitôt pour se rendre à Bâle. Il vécut quelque temps inconnu, avec trois de ses fils et une fille; mais une querelle survenue entre un de ses fils et un bourgeois de la ville le fit reconnaître. Contraint d'abandonner cet asile, quoique tourmenté par la fièvre, il descendait le Rhin dans un bateau, lorsqu'ayant été saisi du froid, il en mourut, âgé de soixante ans, en 1664, et fut enterré au pied d'un arbre.

ULIN (Jean-Jacques), helléniste, naquit à Zurich en 1570. Il était très-savant dans la langue grecque qu'il professa dans sa patrie avec honneur. Il a beaucoup écrit sur des matières soit sacrées soit profanes, et on cite de lui, entre autres, les ouvrages suivants : | *Oratio complectens historiam protomartyrum Tigurinorum*, Ragusi, 1628, in-4°. | *De religione antiqua SS. Felicis et Regalis*, ibid, 1628, in-4°. Il mourut à Zurich, en 1639. — Un autre Jean-Jacques ULIN, né également à Zurich, et mort dans cette ville en 1731, a laissé *Miscellanea vetera, nova, theologica, historica*, en latin et en allemand, Zurich, 1722-24, 3 vol.

* ULLERSTON (Richard), professeur à l'université d'Oxford, et docteur en théologie, florissait à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième. Il est connu par un traité *De ecclesiæ reformatione*, qu'il composa en 1408, à la sollicitation du cardinal Robert, évêque de Salisbury. Les principaux articles que l'auteur y traite sont : | *De l'élection du pape* ; | *de la simonie* ; | *de l'abus que l'on fait des biens de l'Eglise* ; | *des dispenses* ; | *des réserves* ; | *de la pluralité des bénéfices* ; | *des appels, des priviléges, de la vie et des mœurs des bénéficiés* ; | *de la manière dont doivent se célébrer les saints offices*. La cour de Rome est traitée sans aucun égard dans ce livre resté manuscrit, et conservé dans la bibliothèque de l'université de Cambridge. Il a pour titre : *Demandes de Richard pour la défense de l'Eglise militante*. Dans le même manuscrit se trouve un *Traité des devoirs militaires*, du même auteur, composé à la prière de Charles de Courtenai, et dédié à Henri, prince de Galles.

* ULLOA Y PÉREIRA (Louis DE), poète espagnol, naquit vers 1598 à Toro, dans le royaume de Léon, d'une famille noble, mais pauvre. Pour améliorer sa fortune, il vint à Madrid, et sut se concilier la protection du duc d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV, auquel ce duc le présenta. Ce monarque, dont la cour était presque uniquement formée de poètes et de beaux-esprits, accueillit favorablement Ulloa, qui avait un talent tout particulier pour faire des vers à l'impromptu. C'était un poète facétieux, mais il s'est aussi exercé avec succès dans les autres genres de poésie. Son talent et la faveur du duc d'Olivarès, qui, en protégeant les poètes et en secondant en cela le goût ou la manie de Pilippe IV, aimait à tenir ce roi éloigné des affaires, firent obtenir à Ulloa le gouverne-

ment du royaume de Léon. Il le quitta ensuite pour raison de santé, et mourut en 1660. Les ouvrages d'Ulloa ont été imprimés à Madrid, 1674, in-4°, et contiennent des poèmes, des sonnets, des odes, des chansons, et diverses poésies badines. Parmi ses poèmes, le plus estimé est celui de *Rachel*, ou *les Amours d'Alphonse VIII*, poème qui a fourni le sujet à Terreros pour sa tragédie qui porte le même titre. Le poème d'Ulloa a été traduit en français : on le trouve dans le second volume des "Mélanges de la littérature étrangère".

ULLOA (Jean), jésuite espagnol, se distingua dans son ordre par sa piété et ses vastes connaissances en théologie. Il enseigna cette science à Rome, dans l'université grégorienne, avec une telle réputation que son nom y est resté en honneur, et que l'on y cite ses leçons comme des modèles de clarté, de précision et de profondeur. On a de lui : | *Theologia scholastica*, Augsbourg, 1719, 6 vol. in-fol. ; | *De principio et fine mundi* ibid., même année. Il florissait au commencement du XVIII[e] siècle.

* ULLOA (Don Antonio), savant espagnol, naquit à Séville le 12 janvier 1716, entra fort jeune dans l'école des élèves de la marine, et y apprit la physique, les mathématiques et l'astronomie. Son savoir dans ces dernières sciences lui fit faire un avancement rapide, et à l'âge de trente-cinq ans, il était lieutenant-général de la marine royale. Il accompagna en 1735, avec don George-Juan, les académiciens français envoyés par leur gouvernement au Pérou pour déterminer la figure de la terre. Lorsqu'il retournait en Espagne, il fut fait prisonnier par les Anglais, qui le conduisirent à Londres, où il se lia avec plusieurs savants. Le célèbre Folke, président de l'académie royale, devint son ami intime, lui fit rendre sa liberté et tous ses papiers, qui étaient le résultat de ses observations pendant ses voyages, et dont nous nous occuperons dans la suite. Ulloa avait des connaissances très-étendues sur toutes les sciences naturelles, sur les arts, sur les différentes branches d'industrie, et rendit, sous tous ces rapports, d'importants services à son pays. Il y fit connaître le platine, ses propriétés, et jeta de nouvelles lumières sur l'électricité. Il fit établir à Madrid le premier laboratoire de métallurgie, et fit augmenter d'objets précieux le cabinet d'histoire naturelle. Ulloa s'occupa en même temps du perfectionnement des cartes géographiques de l'Espagne. On creusa, d'après son projet et son plan, dans la Vieille-Castille, un canal de navigation et d'arrosement. Il perfectionna aussi l'art de la gravure, et facilita les procédés dans la fonte des caractères pour l'imprimerie. C'est d'après ses insinuations que la cour d'Espagne envoya des jeunes gens pensionnés dans les pays étrangers, s'instruire dans les arts libéraux et mécaniques. C'est aussi à son infatigable assiduité qu'on doit le mélange des laines appelées "churlas", semblables à celles de Cantorbéry, avec celles dites "mérinos"; mélanges dont il résulte des draps de la première qualité. Il établit, pour le compte du roi, une fabrique à Ségovie, et une autre à Guadalaxara, d'où sortirent des draps nullement inférieurs, et par la bonté des couleurs et par la finesse, à ceux de France et d'Angleterre. Chales III envoya à George III, roi d'Angleterre, la coupe d'un habit complet d'une telle finesse, que le tout mis dans

la poche ne formait à peu près que le volume d'un mouchoir ordinaire. Mais les entraves qu'on mit au commerce empêchèrent que ces draps ne se répandissent chez l'étranger; ils sont presque uniquement répandus en Espagne et dans les deux Amériques. Ulloa mérita, par ses travaux, l'amour de ses compatriotes et l'estime de son souverain, qui le combla d'honneurs et de bienfaits. Il mourut en 1795. Ses principaux ouvrages sont : | *Voyage à l'Amérique méridionale*, Madrid, 1748, 4 volumes in-4°. Traduit en français par Movillon, Paris, 1752, 2 vol. in-4°; | *Nouvelles américaines*, ou *Entretiens physiques, historiques sur l'Amérique méridionale et septentrionale*, Madrid, 1772; | *La Marine*, ou *Forces navales de l'Europe et de l'Afrique*, 2 v. ibid., 1774; | *L'éclipse de soleil* (en 1778), *avec l'anneau réfractaire de ses rayons; la lumière de cet astre vue au travers du disque de la lune, ou flambeau solaire dans son disque*, ibid., 1779. Ulloa, dans ses observations faites en Amérique, avait cru voir un point lumineux (et non un trou) dans la lune; on fit mention de cette découverte dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, année 1778. Ulloa peut sans doute s'être trompé, et avoir vu ce qui n'existait pas; mais considérant que d'autres découvertes astronomiques, qu'on traitait d'abord de visions, ont acquis un véritable point de réalité, après des calculs et des observations réitérées, nous ne balancerons pas à ranger la découverte d'Ulloa dans le nombre des " probabilités ". La découverte d'une nouvelle planète fut le sujet des discussions des savants, parmi lesquels on compte plusieurs jésuites astronomes et mathématiciens célèbres; cependant on ne doute plus généralement qu'il existe onze planètes, au lieu de sept que nos aïeux connaissaient. Le progrès des connaissances humaines est une des preuves les plus efficaces de la grandeur de la Divinité : en profiter sagement, c'est lui donner un témoignage de reconnaissance; c'est, au contraire, un trait de la plus noire ingratitude que d'en abuser.

* ULLOA (Dom Martin), biographe espagnol, naquit à Séville en 1731, étudia les lois à Salamanque, et y reçut le bonnet de docteur. Il exerça pendant plusieurs années la profession d'avocat à Madrid, où le ministre Floridablanca sut apprécier ses talents, l'aida dans sa carrière, et le fit nommer à la place importante de président de l'audience royale de Séville. Malgré les occupations de cette charge, dom Martin put se livrer à d'autres études et composer des ouvrages qui établirent avec justice sa réputation comme littérateur. Les plus remarquables sont : *Mémoire sur le génie et l'origine de la langue castillane*. Madrid, 1770, 2 vol. in-4°, ouvrage très-estimé, et qui prouve la vaste érudition de l'auteur; | *Dissertation sur la patrie des Goths*, ibid., 1781, in-8°; | *Dissertation sur la série des rois et sur les premiers habitans de l'Espagne*, ibid., 1788, in-8°. Cette savante dissertation répand beaucoup de lumières sur l'histoire espagnole, et rectifie différentes erreurs où sont tombés plusieurs écrivains; | *Mémoire pour servir à la chronologie espagnole*, ibid., 1789, 2 vol. in-8°.; | *Dissertation sur les duels*; | *Histoire des académies de Madrid*, ibid, 1789, 4 vol. in-4°. C'est l'ouvrage le plus considérable de l'auteur, mais où on lui reproche d'avoir trop loué quelques académi-

ciens. Le style d'Ulloa est mâle, éloquent et concis. Il était membre de l'académie royale d'histoire et de celle de la langue, directeur de la société patriotique, et de l'académie des belles-lettres de Séville. Il mourut à Cordoue en février 1800, à l'âge de 70 ans.

* ULPHILAS ou Wulphilas, était, vers le milieu du IVe siècle, évêque des Goths qui habitaient la Dace et la Thrace. Ses ancêtres, issus de la Cappadoce, avaient été emmenés captifs par les Goths, lorsqu'en 266, ces barbares se jetèrent sur l'Asie mineure. Leurs captifs répandirent la religion chrétienne, et conservèrent une certaine influence parmi les maîtres qu'ils avaient instruits. Ulphilas, un descendant de ces captifs, choisi évêque, assista au concile que les Ariens convoquèrent en 360 à Constantinople. En 377, il vint de nouveau à Constantinople, chargé par les Goths de demander à Valens une province dans laquelle il leur fût permis de s'établir. Il réussit parfaitement dans sa mission ; et avec le consentement de Valens, les Goths s'établirent sur la rive droite du Danube. Des discussions s'étant élevées entre eux et les généraux romains, Ulphilas fut de nouveau député vers Valens, qui rejeta ses demandes avec hauteur. On en vint aux mains (6 août 378), et Valens périt après un combat sanglant. Il paraît qu'Ulphilas ne lui survécut point. Ce prélat est devenu célèbre dans l'Eglise et dans les lettres, par la traduction qu'il fit des saintes Ecritures en langue germanique. Il suit mot à mot le texte, que l'on appelle *byzantin moderne ;* sa traduction est d'autant plus précieuse pour les savants qui étudient les antiquités du Nord, qu'elle présente le plus ancien document écrit que nous ayons dans les langues du Nord. La traduction d'Ulphilas ne nous est point arrivée en entier. Ce qui en reste nous est parvenu en deux manuscrits, dont l'un est le *Codex Argenteus*, et l'autre le *Codex Carolinus;* le premier a paru ; avec le texte gothique et la version anglo-saxonne ; Dordrecht, 1665, 2 vol. in-4°, reimprimés à Amsterdam, 1684 ; avec le texte gothique et la version suédoise, irlandaise, et la vulgate en regard ; Stockolm, 1671, in-4° ; avec le texte grec et la version latine; Veissenfels, 1805, in-4°. Dans le *Codex Argenteus*, qui ne comprend que l'"Evangile", les évangélistes sont placés dans l'ordre suivant : saint Mathieu, saint Jean, saint Luc et saint Marc. Le *Codex Carolinus*, qui ne comprend que quelques chapitres de l'épître de saint Paul aux Romains, a paru avec le texte gothique et avec la traduction interlinéaire latine et allemande ; Brunswick, 1762; réimprimé, Upsal, 1763, in-4°, Londres, 1792 et Leyde, 1781. On trouve, dans l'édition de Veissenfels, tous les détails sur ce monument si précieux pour les lettres et la religion.

ULPIEN (Domitius Ulpianus), célèbre jurisconsulte, fut tuteur, et depuis secrétaire et ministre de l'empereur Alexandre Sévère. Il s'éleva jusqu'à la dignité de préfet du prétoire, qui était la plus considérable de l'empire. Son attachement aux superstitions païennes lui inspira une haine violente contre les chrétiens, auxquels il fit tout le mal qu'il put sous un empereur qui lui était favorable. Il fut tué par les soldats de la garde prétorienne, l'an 226. Il nous reste de lui 29 titres de Fragments recueillis par Anien, et qui se trouvent dans quelques éditions du droit civil.

ULRIC ou Udalric (Saint), évêque d'Augsbourg, d'une maison illustre d'Allemagne, mort en 973, à 83 ans, se signala dans son diocèse par un zèle apostolique. Jean XV le mit dans le Catalogue des saints au concile de Latran, tenu en 993; c'est le premier exemple de canonisation faite sollennellement par les papes. Les abus qui s'étaient glissés dans cette matière, et le culte rendu à des personnes regardées comme dignes de cet honneur sur des preuves trop légères, obligèrent enfin le grand pontife des chrétiens à évoquer à lui la décision de ce genre de causes. (*Voyez* Alexandre III.) L'abbé Bérault, dans son "Histoire de l'Eglise", tom. 9, pag. 509, attribue à saint Uldaric une *Lettre* en faveur du célibat des clercs. Il cite encore avec éloge cette même lettre, tom. 10, pag. 344 : cependant la lettre attribuée au saint évêque combat la loi du célibat; et les critiques démontrent que cette Lettre est supposée. (V. Zaccaria, "Præfatio ad Historiam polemicam de sancto celibatu".)

ULRIC ou Uldaric, moine de Cluny, né à Ratisbonne vers l'an 1018, et mort au monastère de la Celle en 1093, fut l'une des plus grandes lumières de l'ordre monastique. Il nous reste de lui, dans le "Spicilége" de D. d'Acheri, un Recueil des *Anciennes coutumes de Cluny*, lequel peut servir à faire connaître quelques usages de son siècle; il fut en grande estime dans plusieurs monastères, comme un ouvrage propre à y nourrir la régularité et la piété.

* ULRIC, duc de Carinthie, succéda en 1256 à son père Bernard, qui, en 1245, avait envoyé Ulric, à la tête de deux cents cavaliers, au secours de Venceslas III, roi de Bohême, alors en guerre avec Frédéric-le-Belliqueux, duc d'Austrie. Ulric fut battu et fait prisonnier, et ne lui accorda sa liberté l'année suivante, qu'à condition qu'il épouserait Agnès de Méranie, répudiée par Frédéric. En prenant les rênes du gouvernement, Ulric obtint le titre de duc de la Carniole, et en 1260, il accomplit le vœu qu'avait fait son père de bâtir la chartreuse de Frandenthal. Devenu veuf de sa première femme, il se maria en 1263 avec Agnès, fille d'Hermance VI, marquis de Bade. Se voyant sans enfant après plusieurs années de mariage, il fit en 1268 son testament, dans lequel il exclut de sa succession Philippe, son frère, archevêque de Salisbury, et nomma à sa place Ottocar II, roi de Bohême. Il ne consulta pas, dans cette circonstance, les états de Carinthie, de crainte que son frère ne les convoquât après sa mort pour annuler ses dernières volontés. Les états, de leur côté, pour éviter les guerres civiles et éloigner d'eux Philippe, le firent nommer successeur de Grégoire de Montelongo, patriarche d'Aquilée. Ulric mourut sans postérité peu de temps après.

ULRIC de Juningen, grand-maître de l'ordre Teutonique, se distingua par son courage, et fut tué dans la fameuse bataille de Tannenberg, gagnée par Jagellon, en 1410. Les écrivains polonais l'accusent d'ambition et d'entêtement; mais M. le baron de Wal, dans l'"Histoire de l'ordre Teutonique", tome 3, le justifie de ce reproche.

* ULRIQUE-Éléonore, mère du fameux Charles XII, naquit à Copenhague vers 1660 Elle était fille de Frédéric III, roi de Danemarck, devint épouse de Charles XI, roi de Suède, en 1680, et porta sur le trône toutes les vertus dignes de son rang, mais que son époux était loin d'apprécier. Ce

monarque, violent et avare, se rendait odieux à ses peuples, tandis qu'Ulrique était l'objet de leur vénération et de leur amour. Charles XI, après les avoir accablés d'impôts pour mieux s'emparer de leurs biens, établit contre eux une chambre dite de liquidation, espèce de cour de justice qui excita des clameurs parmi tous les Suédois. Un grand nombre d'habitants de Stockholm, réduits à la misère, parcouraient les rues en tumulte, et venaient tous les jours à la porte du palais, poussant des cris de désespoir et conjurant en vain le roi de supprimer la chambre des liquidations. La reine, sensible à leurs malheurs, leur accorda tous les secours qui étaient en son pouvoir. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, vendit même ses habits, et leur en distribua le produit. Mais ces secours étaient encore bien au-dessous des besoins de ces infortunés; et n'ayant plus rien à leur donner, elle alla, tout en larmes, se jeter aux pieds du roi pour implorer sa clémence, ou plutôt sa justice, en faveur de ses propres sujets. Il fut sourd à ses prières, la repoussa rudement, et lui dit d'un ton sévère : « Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfants et non des avis. » Depuis lors, ses mauvais traitements envers la reine ne firent qu'augmenter; elle succomba à ses chagrins, après une longue maladie, en avril 1693. Sa mort fut un deuil général parmi les Suédois, qui la regardaient comme leur protectrice et leur mère.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, seconde fille de Charles XI, roi de Suède, et sœur de Charles XII, naquit en 1688. Elle gouverna la Suède pendant l'absence de son frère, avec une sagesse que ce monarque ne put s'empêcher d'admirer. Après la mort de ce prince, elle fut proclamée reine, en l'an 1719, par les suffrages unanimes de la nation. Elle céda, l'année d'après, la couronne à son mari Frédéric, prince héréditaire de Hesse-Cassel, mais elle régna avec lui. Les états assemblés à Stockholm engagèrent cette princesse à renoncer solennellement à tout droit héréditaire sur le trône, afin qu'elle ne parût le tenir que des suffrages libres de la nation. Le pouvoir monarchique fut alors aboli; les états prescrivirent une forme de gouvernement qu'ils firent ratifier par la princesse; l'autorité du trône fut tempérée par celle des états et du sénat. Ulrique Eléonore mourut le 6 décembre 1741. Gustave III avait établi en partie l'ancienne administration.

ULTEN (Saint), vulgairement saint Outain, mourut le 1er mai 686, après avoir gouverné pendant plusieurs années les monastères de Fosse et du Mont Saint-Quentin. (*Voy.* FOILLAN.)

ULUG-BEIG, prince persan, s'attacha à l'astronomie. Son catalogue des étoiles fixes, rectifié pour l'année 1434, fut publié par le savant Thomas Hyde, à Oxford en 1665, in-4°, avec des notes pleines d'érudition. (*Voy.* FLAMSTEED.) On lui attribue encore un ouvrage sur la chronologie, intitulé : *Epochæ celebriores Chataïorum*, *Syro-Græcorum*, *Arabum*, *Persarum et Charasmiorum*. Il a été traduit en latin par Jean Greaves, et publié à Londres avec l'original arabe, 1650, in-4°. Ce prince fut tué par son propre fils en 1449, après avoir régné à Samarcand environ quarante ans.

ULYSSE, roi de l'île d'Ithaque, fils de Laerte et d'Aticlée, contrefit l'insensé pour ne point aller au siége

de Troie. Mais Palamède découvrit cette ruse, en mettant Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrue qu'Ulysse conduisait; celui-ci, de crainte de blesser son fils, leva la charrue. Cette attention découvrit sa feinte, et il fut contraint de partir. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomède, où il le trouva déguisé en femme. Il le découvrit, en présentant aux dames de la cour des bijoux, parmi lesquels il y avait des armes, sur lesquelles ce jeune prince se jeta aussitôt. Ulysse enleva le palladium avec Diomède, fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois, et contribua par son courage et ses discours à la prise de Troie. En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur mer, se laissa séduire par Circé, eut beaucoup d'autres aventures plus ou moins fâcheuses ou scandaleuses, heureusement la plupart assez absurdes pour n'être pas crues, quoiqu'elles fassent la matière de l'*Odyssée* d'Homère. Il finit par être tué par Télégone qu'il avait eu de Circé.

ULSTALD (Philippe), médecin, né à Nuremberg vers l'an 1487; il acquit beaucoup de réputation dans son art, qu'il professa à Fribourg, avec honneur et pendant plusieurs années. Il mourut dans la première moitié du 16e siècle, et a laissé : *De epidemia tractatus*, Basileæ, 1526, in-8°; | *Cœlum philosophorum, seu de secretis naturæ liber, etc.*, Argentorati, 1528, in-fol., Paris, 1544, in-8°.

* UNION (Le comte DE LA) général espagnol, naquit à Madrid en 1692; il entra à douze ans dans le régiment des gardes espagnoles, et eut un rapide avancement. Lors de la guerre de l'Espagne avec la république française, il servit en second sous don Ricardos, et eut une grande part aux succès de ce général. La Union se distingua plus particulièrement à la bataille de Trouillas (22 septembre), à celle de Céret (26 novembre), et donna en toute occasion des marques d'intelligence et de bravoure. Don Ricardos étant mort, et O'Reilly qui lui avait succédé ne lui ayant survécu que peu de mois, le vœu de l'armée appela le comte de l'Union au commandement en chef, en 1794. Mais celui qui avait brillé au second rang, parvenu au premier, ne compta plus que des revers, faute d'une plus longue expérience et de ce sang-froid si nécessaire à un commandant d'armée. Il tenta une attaque pour délivrer le fort de Bellegarde, et il fut vigoureusement repoussé. Croyant qu'il devait cet échec à un corps de 6,000 hommes qui n'étaient pas arrivés à temps, il les fit tous désarmer. L'indignation devint générale, lorsqu'il fit proclamer un ordre portant que plusieurs officiers du corps susdit devaient se promener dans le camp, à la vue de toute l'armée, ayant à leur côté une quenouille au lieu d'épée. Il est inutile de dire qu'aucun des officiers ne se soumit à un ordre aussi bizarre que déshonorant : ils se réunirent en corps, résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et demandèrent leur démission. On ne la leur accorda qu'après quelques mois de détention. Du reste, la mauvaise réussite de l'attaque sur Bellegarde n'était que l'effet de mesures mal combinées. Depuis ce moment, le comte de la Union perdit la confiance de son armée, et on lui obéissait à regret. Une bataille générale se préparait pour couvrir le fort de Figuières. Le comte de la Union comptait beaucoup

sur ses retranchemens, et plus particulièrement sur une batterie très-forte et très-élevée, qui, à son avis, devait écraser les républicains. Le combat commence ; les Français sont d'abord repoussés : ils reviennent à la charge, et attaquent la redoutable batterie, qui faisait sur eux un feu foudroyant. Le terrain est jonché de leurs cadavres, qui, amoncelés les uns sur les autres, servent comme d'échelles aux assaillants. La batterie est prise à la baïonnette, et presque aussitôt l'armée espagnole se trouve dans un état de déroute complète. Il faut rendre justice à la valeur héroïque du comte de la Union ; il était partout, nul péril ne l'effrayait, mais il chercha en vain à rallier son armée. Enfin, blessé dans la poitrine d'un éclat de grenade, il tombe mort sur le sol. Les Espagnols alors se replièrent en toute hâte vers Girone ; et cette victoire valut peu de jours après aux républicains le fort de Figuières, que le commandant, homme pusillanime, leur livra sans permettre qu'on fît la moindre défense. Le général français fit chercher le corps du comte de la Union ; lui fit couper les cheveux, et les distribua parmi ses officiers, comme un témoignage d'estime rendu à la valeur de son adversaire. Il en remit le corps aux Espagnols, d'après les sollicitations du duc de San-Carlos, père du comte de la Union, et aïeul du duc de San-Carlos, qui accompagna Ferdinand VII dans sa captivité à Valençay et mort en 1828.

UNROCH Ier, duc de Frioul, se distingua par sa bravoure et par sa fidélité envers Charlemagne. Les Huns remuaient encore, et semblaient menacer de nouveau l'Empire et l'Eglise. Le monarque français envoya contre eux, en 795, Unroch, qui passa en Pannonie, et défit les Huns dans une bataille où périrent deux de leurs plus habiles généraux. De succès en succès, il marcha sur leur capitale, s'en empara ainsi que des trésors immenses qu'Attila avait amassés dans les nombreuses provinces qu'il avait conquises. Il fit remettre tous ces trésors à Charlemagne, qui fit présent d'une partie au pape Adrien Ier, et distribua l'autre parmi ses soldats. Les Huns se relevant toujours de leurs pertes, furent encore attaqués et vaincus deux fois par Unroch, qui ne leur accorda la paix qu'à condition qu'ils se soumettraient à l'empereur, et recevraient le baptême. Un de leurs chefs, nommé Tendon, devenu chrétien, vivait depuis long-temps à la cour de Charlemagne, et n'avait point pris part à ces dernières guerres. Mais, quand il vit sa nation entièrement soumise et privée de ses plus braves généraux, il quitta brusquement la cour, alla chez ses compatriotes, les souleva de nouveau, et se mit à leur tête. Unroch marcha contre lui, en 799, le vainquit complètement, et le fit prisonnier ; mais, percé par un dard, il mourut au milieu de ce triomphe. Le rebelle Tendon eut la tête tranchée par ordre de l'empereur.

UNTZER (Mathias), médecin renommé, naquit en Saxe, dans la ville d'Hall, étudia en différentes universités d'Allemagne et d'Italie, finit ses cours à Bâle, où il reçut le bonnet de docteur. Il exerça avec succès la médecine en Suisse et dans son pays natal. On a de lui : *De nephritide seu renum calculo*, Hall, 1614, in-4° ; | *De lue pestifera libri tres*, ibid., 1615 ; in-4° ; | *Tractatus medico-chymici septem libri, etc.*, ibid., 1634, in-4° ; | *De sulfure tractatus medico-chymicus*, ibid.,

1620, in-4°. Untzer mourut en 1624.

* UNZER (Jean-Auguste), médecin, né en 1727 à Halle, exerça son art dans sa ville natale, à Hambourg et à Altona, où il eut une vogue extraordinaire, et où il mourut le 2 avril 1799. Ses ouvrages sont nombreux : | *Nouvelle doctrine sur les mouvements de notre âme et de l'imagination*, Halle, 1746, in-8°, qui trouva beaucoup de contradicteurs; | *Pensées sur le sommeil et sur les songes*, même date, in-8°; | *Méditations philosophiques sur le corps de l'homme*, 1750, in-8°; le *Médecin*, ou *Journal de Médecine*, 1759, in-8°; | dernière édition, Hambourg, 1769, 6 vol. in-8°; il fut traduit en suédois, en danois et en hollandais; | *Recueil d'écrits et dissertations sur la physique et la médecine*, Hambourg, 1768, 3 vol. in-8°. qui ont obtenu également plusieurs éditions en Allemagne, et ont été traduits en hollandais; | *Manuel de médecine*, Hambourg, 1770, 2 vol. in-8°; ouvrage qui a eu aussi un grand nombre d'éditions, et a été traduit en danois et en hollandais; | *Physiologie de la nature animale dans les corps vivants*, Leipsick, 1771, in-8°; | *Recherches physiologiques*, *relatives aux critiques adressées à la physiologie d'Unzer*, Leipsick, 1775, in-8°. Il a été l'un des collaborateurs du *Magasin de Hambourg*, et l'éditeur des *Contes de société*, Hambourg, 1752-53, 4 vol. in-8°, et du *Patriote médecin économique*, 1756 à 1758, 3 vol. in-4°. — Sa femme, Jeanne-Charlotte UNZER, morte en 1782, a publié des *Poésies et principes de conduite et de sagesse pour les femmes*, 2e *édition*, 1767.

UPTON (Nicolas) Anglais, se ouva au siége d'Orléans en 1428. Il fut depuis chanoine et précepteur, ou grand-chantre de Salisbury. Edouard Bissæus a publié un traité de ce chanoine, *De studio militari*, joint à d'autres ouvrages de même espèce, Londres, 1654, in-fol. Upton vivait encore en 1555.

URANIE, l'une des neuf muses, préside à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille, vêtue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec les deux mains, et ayant autour d'elle plusieurs instrumens de mathématiques. Sous le nom d'Uranie, c'est-à-dire " céleste ", on adorait Vénus, comme la déesse des plaisirs purs et innocens de l'esprit; et on l'appelait par opposition " Vénus terrestre", quand elle était l'objet d'un culte infâme et grossier : symboles mythologiques de l'esprit et de la chair, qui luttent l'un contre l'autre par des désirs infiniment disparates, par un essor sublime qui franchit le séjour de la mortalité pour s'ouvrir les régions éternelles, et par des affections grossières, propriétés de l'être purement animal, et qui ne supposent rien au-delà de l'état des brutes.

URANIUS (Henri) ou VON DEM HIMMEL, prêtre, savant littérateur, né à Rées dans le duché de Clèves, vers la fin du XVe siècle, fut recteur du collége d'Emmeric, où il travailla à l'instruction de la jeunesse avec beaucoup de zèle pendant 55 ans, et mourut en 1579. Uranius possédait le latin, le grec et l'hébreu : à ces connaissances, il joignait une grande piété et un attachement inviolable à la foi de ses pères. On a de lui : | *Grammaticæ hebrææ Compendium*, Cologne, 1559, in-12; | *De usu litterarum servilium*, Cologne, 1570 : ouvrage relatif au précédent; | *De re num-*

maria, *mensuris et ponderibus*, Cologne, 1569, in-4°; | *Commendatio linguæ grecæ*, Cologne, 1571; | *Grammatica latina*, Cologne, etc.

URBAIN (Saint), disciple de l'apôtre saint Paul, fut évêque de Macédoine; mais on ne sait rien de particulier sur sa vie.

URBAIN Ier (Saint), pape après Calixte Ier, le 22 octobre 223, eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ sous l'empire d'Alexandre-Sévère, le 25 mai de l'an 230. Il avait rempli son ministère en homme apostolique.

URBAIN II, appelé auparavant "Otton ou Oddon", religieux de Cluny, natif de Châtillon-sur-Marne, parvint aux premiers emplois de son ordre. Grégoire VII, bénédictin comme lui, ayant connu sa piété et ses lumières, l'honora de la pourpre romaine. Après la mort du pape Victor III, il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 12 mars 1088. Il se conduisit avec beaucoup de prudence pendant le schisme de l'antipape Guilbert. Il tint, en 1095, le célèbre concile de Clermont en Auvergne. Il y fut ordonné de communier en recevant séparément le corps et le sang de Jésus-Christ : ce qui montre que l'usage était encore de communier sous les deux espèces; mais on ajouta à ce décret: "S'il n'y a quelque nécessité ou quelque précaution qui oblige de faire autrement", preuve incontestable que ce n'était qu'un décret de discipline. On y fit aussi la publication de la première croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Les pèlerinages des chrétiens d'Occident aux lieux saints furent l'occasion de cette confédération. Les musulmans laissaient, à la vérité, aux chrétiens leurs sujets, le libre exercice de la religion; ils permettaient les pèlerinages, faisaient eux-mêmes celui de Jérusalem, qu'ils nomment la "Maison Sainte", et qu'ils ont en vénération; mais leur haine pour les chrétiens éclatait en mille manières: ils les accablaient de tributs, leur interdisaient l'entrée des charges et des emplois, et les obligeaient de se distinguer en portant un habit qui passait pour méprisable parmi eux; enfin ils leur défendaient de construire de nouvelles églises, et les tenaient dans une contrainte qui pouvait être regardée comme une persécution perpétuelle : ces barbares menaçaient d'ailleurs d'envahir les autres provinces de la chrétienté et l'Europe même, comme ils le firent effectivement depuis. Ces considérations excitèrent le zèle d'Urbain II. (Voyez saint BERNARD, GODEFROI DE BOUILLON, LOUIS VII, etc.) Urbain mourut à Rome le 29 juillet 1099. On a de lui LIX *Lettres*, dans les "Conciles" de Labbe. Dom Ruinart a écrit sa Vie en latin : elle est aussi curieuse qu'intéressante. On la trouve dans les Œuvres posthumes de dom Mabillon. Paschal II lui succéda.

URBAIN III, appelé auparavant "Ubert Grivelli", né dans le Milanez, fut élu pape après Lucius III, à la fin de novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur Frédéric Barberousse, touchant les terres laissées par la comtesse Mathilde à l'église de Rome, et mourut à Ferrare le 19 octobre 1187, après avoir appris la funeste nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin. Ce fut cette perte qui avança sa dernière heure, tant sa sollicitude pastorale était vive. Grégoire VIII lui succéda.

URBAIN IV (Jacques Pantaléon) dit de "Court Palais", natif de Troyes en Champagne, d'un savetier,

s'éleva par son mérite, et devint successivement archidiacre de l'église de Liége, évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem. Après la mort d'Alexandre IV, il fut placé sur la chaire pontificale le 29 d'août 1261. Il publia une croisade contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, qui avait envoyé des Sarrasins sur les terres de l'Église. Ces barbares furent vaincus par les Croisés et le pape donna le royaume de Sicile à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, roi de France. En 1263, il institua la fête du saint Sacrement, qu'il célébra pour la première fois le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte 1264. Il fit composer l'office de cette fête par saint Thomas d'Aquin; c'est le même que nous récitons encore. Mais le pape Urbain étant mort cette même année à Pérouse, la célébration de cette solennité fut interrompue pendant plus de 40 ans. Elle avait été ordonnée dès l'année 1246 par Robert de Torote, évêque de Liége, à l'occasion des révélations qu'une sainte religieuse hospitalière, nommée " Julienne ", avait eues sur cet objet. (Voyez l'"Histoire de la Fête-Dieu ", par le P. Bertholet, et celle du P. Fisen.) On a d'Urbain IV une *Paraphrase* du *Miserere* dans la Bibliothèque des Pères, et LXI *Lettres* dans le Trésor des Anecdotes du P. Martenne, qui peuvent servir à l'histoire ecclésiastique et profane de ce temps-là.

URBAIN V (Guillaume DE GRIMOALD), fils du baron du Roure et d'Emphelise de Sabran, sœur de saint Elzéar, né à Grisac, diocèse de Mende, dans le Gévaudan, se fit bénédictin, et fut abbé de Saint-Germain d'Auxerre, puis de Saint-Victor de Marseille. Après la mort d'Innocent VI, en 1362, il obtint la papauté. Le saint-siége était alors à Avignon; Urbain V le transféra à Rome en 1367. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie, que depuis 1304 que Benoit XI sortit de cette ville, aucun pape n'y avait résidé. L'an 1370, Urbain quitta Rome pour revenir à Avignon, dans le dessein cependant de retourner ensuite dans la capitale du monde chrétien. Sainte Brigitte lui fit dire de ne pas entreprendre ce voyage, parce qu'il ne l'achèverait pas. Il partit néanmoins, et arriva le 24 septembre à Avignon, où il fut aussitôt attaqué d'une grande maladie qui l'emporta le 19 décembre. Son corps fut transporté peu après dans l'abbaye de saint-Victor de Marseille; les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau le firent honorer comme saint par plusieurs églises : on célèbre sa fête à Avignon le 19 décembre. Urbain V avait bâti plusieurs églises, fondé divers chapitres de chanoines, signalé son pontificat en réprimant la chicane, l'usure, le déréglement des ecclésiastiques, la simonie et la pluralité des bénéfices; il fit exposer à la vénération publique les chefs de saint Pierre et de saint Paul, dans l'église de Latran (*voyez* sur cela un ouvrage de Joseph-Marie Soresinus, bénéficier de l'église de Latran); il entretint toujours mille écoliers dans diverses universités, et il les fournissait des livres nécessaires. Il fonda à Montpellier un collége pour douze étudians en médecine. On a de lui quelques *Lettres* peu importantes. Grégoire XI lui succéda.

URBAIN VI (Barthèlemi PRIGNANO), natif de Naples, et archevêque de Bari, fut élevé sur la chaire de saint Pierre le 9 avril 1378. Quinze des cardinaux qui, cinq mois auparavant, avaient élu Urbain, et l'a-

vaient reconnu pour pape sans la moindre opposition pendant trois mois, irrités, à ce que l'on dit, de la trop grande sévérité de ce pontife, élurent, le 21 septembre de la même année, Robert de Genève, qui prit le nom de " Clément VII ". (*Voyez* GENÈVE.) Cette double élection fut l'origine d'un schisme aussi long que fâcheux, qui déchira l'Église. Urbain fut reconnu par la plus grande partie de l'empire, en Bohême, en Hongrie, en Angleterre. L'an 1383, le pontife fit prêcher une croisade en Angleterre contre la France, et contre le pape Clément VII, son compétiteur, et pour la soutenir, il ordonna la levée d'une décime entière sur toutes les églises d'Angleterre; mais cette expédition eut peu de succès. Urbain fit arrêter six de ses cardinaux qui avaient conspiré de le faire déposer et brûler comme hérétique. Ce complot était réel : Urbain fit mourir les coupables, après leur avoir fait subir la question. Il n'excepta qu'un cardinal, évêque de Londres, qu'il délivra à la prière du roi d'Angleterre. Il mourut en 1389, après avoir fait trois institutions mémorables. La première fut de diminuer encore l'intervalle du jubilé; il le fixa à trente-trois ans, se fondant sur l'opinion que J.-C. a vécu ce même nombre d'années sur la terre. La deuxième institution fut la fête de la visitation de la sainte Vierge. Enfin il statua qu'à la fête du saint Sacrement on pourrait célébrer la messe nonobstant l'interdit, et que ceux qui accompagneraient le saint viatique depuis l'église jusque chez un malade, et de chez le malade à l'église, gagneraient cent jours d'indulgence. L'auteur qui a écrit la " Vie " de Grégoire XI, et l'histoire de l'élection qui a suivi, insérée dans les "Vies des papes d'Avignon", par Bosquet, fait tous ses efforts pour infirmer la canonicité de l'élection d'Urbain; mais Abraham Bzovius et Odoric Rainaldi, continuateurs des " Annales ecclésiastiques ", ont rassemblé un grand nombre de documents qui prouvent le contraire. Le P. Papebroch, dans le " Propylæum ", rapporte l'"Histoire " fort étendue de cette élection, écrite par un auteur contemporain, qui est très-favorable à Urbain VI.

URBAIN VII, Romain, appelé auparavant Jean-Baptiste CASTAGNA, et cardinal sous le titre de Saint-Marcel, obtint la tiare après Sixte-Quint, le 15 septembre 1590. Sa piété et sa science faisaient attendre de grandes choses de son gouvernement; mais il mourut douze jours après son élection, le 27 du même mois. Sa résignation éclata dans ses derniers momens. " Le Seigneur ", dit-il avant que d'expirer, " me dégage des liens qui auraient pu m'être funestes ".

URBAIN VIII, de Florence, (MAFFEO BARBERINO) monta sur le trône pontifical après Grégoire XV, le 6 août 1623. Il réunit le duché d'Urbain au saint-siége; il approuva l'ordre de la Visitation, et supprima celui des jésuitesses. Il donna en 1642 une bulle qui renouvelle celle de Pie V contre Baius, et les autres qui défendent de traiter des matières de la grâce. La même bulle d'Urbain déclare que l'"Augustin " de Jansénius renferme des propositions déjà condamnées. Il mourut en 1644, après avoir rempli tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un pape vertueux et éclairé. Sa modération et sa prudence se firent particulièrement remarquer dans l'affaire de Galilée, dont il se borna à réprimer l'humeur dogmatisante,

sans s'occuper aucunement de son opinion comme hypothèse astronomique. Galilée lui-même se loue des bons procédés de ce pape, qui suivait en cela la conduite de Paul V. (*V.* ce nom et GALILÉE.) Urbain entendait si bien le grec, qu'on l'appelait l'"Abeille attique", et il réussissait dans la poésie latine. Il corrigea les hymnes de l'Église. Ses vers latins sacrés ont été imprimés à Paris, au Louvre, in-fol., sous ce titre : *Maffei Barberini poemata*. Les plus considérables de ces pièces sont : | des *Paraphrases* sur quelques Pseaumes et sur quelques cantiques de l'ancien et du nouveau Testament. | Des *Hymnes* et des *Odes* sur les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de plusieurs saints; | Des *Épigrammes* sur divers hommes illustres. Ces différens ouvrages ont de la noblesse, mais ils manquent de chaleur et d'imagination. On a encore de lui des Poésies italiennes. Rome, 1640, in-12. Ce fut Urbain VIII qui donna le titre d'"éminentissime" aux cardinaux, aux trois électeurs ecclésiastiques, et au grand-maître de Malte.

URBAIN DE BELLUNO (Urbanus Valerianus ou Bolzanus), cordelier et précepteur du pape Léon X, mort en 1524, à 84 ans, est le premier, selon Vossius, qui ait donné une "grammaire grecque" en latin, qui mérite quelque estime, Paris, 1545, in-4°. Il a donné aussi une collection d'anciens grammairiens, sous le titre de *Thesaurus Cornucopiæ*, Venise, 1496, in-fol.

URCÉUS (Antoine), surnommé *Codrus*, né en 1446 à Herberia ou Rubiera, ville du territoire de Reggio, enseigna les belles-lettres à Forli, avec des appointements considérables. De là il passa à Bologne, où il fut professeur des langues grecque et latine, et de rhétorique. L'irréligion et le libertinage déshonorèrent sa jeunesse, et quoiqu'il fît l'esprit fort, il ajoutait foi aux présages les plus ridicules ; mais il se repentit de ses impiétés et de ses égarements, et il mourut à Bologne, dans de grands sentiments de piété, en 1500, à 54 ans. On mit sur son tombeau, pour toute épitaphe : *Codrus eram*. Sa santé avait été toujours très-faible. Avec un extérieur doux, il avait l'humeur bilieuse et sévère. Il était avare de louanges et prodiguait les critiques, surtout à l'égard des auteurs modernes. On a de lui : | des *Harangues* ; | des *Sylves*, des *Satires*, des *Épigrammes* et des *Églogues* en latin, dont il y a plusieurs éditions, quoique le mauvais l'emporte sur l'excellent. Urcéus était cependant un homme d'esprit, plein de gaité et de saillies. Le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui : "Les affaires vont bien", répondit Urcéus, "Jupiter se recommande à Codrus"; depuis ce mot, le nom de "Codrus" lui fut donné. Ses ouvrages sont assez rares, surtout de l'édition de Bologne, 1502, in-fol. Bayle, qui n'avait pas eu occasion de les voir, a commis beaucoup de fautes dans l'article d'"Urceus Codrus".

URÉE, ou plutôt VRÉE ou WRÉE (Olivier), en latin *Vredius*, se fit jésuite, et rentra ensuite dans le monde, où il continua de s'appliquer à l'étude des langues savantes et à l'histoire de sa patrie. Il occupa des places distinguées dans la magistrature à Bruges, et mourut en 1652, après avoir été le soutien du pupille et de la veuve. On a de lui : | La *Généalogie des comtes de Flandre*, en latin, Bruges, 1642 et 1644, 2 vol. in-fol.; | les *Sceaux des com*-

tes de Flandre, 1639, in-fol. L'un et l'autre ont été maussadement traduits en français, et imprimés à Bruges, 1641 et 1643, 3 vol. in-fol. | Une *Histoire de Flandre*, en latin, Bruges, 1650, 2 vol. in-fol. Le dernier tome est le plus rare à trouver. (*Voyez* la "Méthode pour étudier l'histoire", de Lenglet, tome 14, page 262.)

URFÉ (Honoré D'), comte de CHATEAU-NEUF, marquis de VALROMÉRY, né à Marseille en 1567, mort à Ville-Franche en 1625, s'est rendu célèbre par son *Astrée*, 4 v. in-8°, augmenté d'un 5e par Baro, son secrétaire. Cette ingénieuse pastorale a été la folie de l'Europe, dit Carlencas, pendant plus de 50 années. C'est un tableau de toutes les conditions de la vie humaine; il n'est point fait à plaisir, et tous les faits, couverts d'un voile très-ingénieux, ont un fondement véritable dans l'histoire de l'auteur, ou dans celle des galanteries de la cour de Henri IV. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1733. en 10 vol. in-12, par l'abbé Souchai. On a encore de d'Urfé : | un poëme intitulé la *Sirène*, 1611, in-8°; | un autre poëme sous le titre de la *Savoisiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimée; | une pastorale en vers non rimés, intitulée la *Sylvanire*, in-8°; | des *Épîtres morales*, in-12, 1620. — Son frère, Anne D'URFÉ, fut comte de Lyon, et mourut en 1621, à 66 ans. On a de lui des sonnets, des hymnes et d'autres poésies, 1608, in-4°, d'un mérite médiocre.

URIE, mari de Bethsabé. Sa femme étant enceinte de l'adultère qu'elle avait commis avec David, en donna avis à ce prince, qui, pour cacher son crime, engagea Urie à revoir sa femme. Mais comme il refusa d'aller à sa maison, David le renvoya au siége de Rabba, d'où il revenait, avec des lettres pour Joab, qui eut ordre de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'y abandonner pour y périr. Cet ordre cruel fut exécuté, et devint pour David, ainsi que l'adultère qui l'avait précédé, la matière d'une longue et sincère pénitence.

URIE, successeur de Sadoc II, dans la grande sacrificature des Juifs, vivait sous le roi Achaz. Ce prince étant allé à Damas au-devant de Teglath-Phalassar, et ayant vu dans cette ville un autel profane, dont la forme lui plut, en envoya aussitôt le dessein au grand-prêtre Urie, en lui ordonnant de faire un autel pour le temple sur ce modèle. Le grand-prêtre exécuta ponctuellement l'ordre du roi, et se couvrit d'un opprobre éternel, en trahissant ainsi son ministère.

URIE, fils de Semeï, prophétisait au nom du Seigneur en même temps que Jérémie, et prédisait, contre Jérusalem et tout le pays de Juda, les mêmes choses que ce prophète. Le roi Joachim et les grands de sa cour l'ayant entendu, voulurent se saisir de lui et le faire mourir : Urie, qui en fut averti, se sauva en Égypte. Mais, Joachim l'ayant fait poursuivre, il fut pris et mené à Jérusalem, où le roi le fit mourir par l'épée, et ordonna qu'on l'enterrât sans honneur dans les sépulcres des derniers du peuple.

UROOM (Henri-Corneille), peintre, né à Harlem en 1566, perfectionna ses talens en Italie. S'étant embarqué avec un grand nombre de ses tableaux pour l'Espagne, il eut à essuyer une affreuse tempête qui le jeta sur des côtes presque désertes, et lui enleva tout son trésor pittoresque. Quelques ermites, habitants de

ces demeures sauvages, exercèrent envers lui l'hospitalité, et lui fournirent bientôt l'occasion de retourner dans sa patrie. Le peintre, par reconnaissance, fit plusieurs tableaux pour orner leur chapelle. Ce maître avait un rare talent pour représenter des marines et des combats sur mer. L'Angleterre et la Hollande l'occupèrent à consacrer, par son pinceau, les victoires maritimes que ces deux puissances avaient remportées. On a exécuté même des tapisseries d'après ses ouvrages. Nous ignorons l'année de sa mort.

*URQUIJO (Don Mariano-Louis DE) ministre d'état espagnol, naquit, à Biscaye en 1770; il fut envoyé très-jeune en Angleterre, où il reçut une éducation soignée, et puisa des principes exagérés de liberté et d'indépendance. De retour en Espagne, il entra dans la carrière diplomatique, fut employé dans les bureaux des affaires étrangères, et travailla successivement sous les ministères de Florida Bianca, d'Aranda, du prince de la Paix, et de Saavedra. Quand ce dernier donna sa démission, Godoy (prince de la Paix), le proposa pour ministre, ou plutôt permit qu'il fût nommé à ce poste important (en avril 1798), auquel l'avait porté la reine. Le prince de la Paix croyait trouver dans Urquijo un instrument docile à ses volontés; mais l'expérience lui prouva le contraire. Les premiers actes de son autorité furent de déclarer la guerre à l'inquisition et à tout le clergé de l'Espagne. Il voulait supprimer ce tribunal et ravir au clergé la plus grande partie de ses biens : il trouva des deux côtés la juste résistance à laquelle il devait s'attendre. Il ne se découragea cependant pas, et aux représentations que le nonce lui fit à plusieurs reprises, il répondit avec hauteur, et comme méprisant l'autorité du saint-siége. Fort de la protection de la reine (*voy.* Marie-Louise), il crut pouvoir braver Godoy, qui dominait toujours ses maîtres et l'Espagne, et qui avait pris Urquijo en aversion. Celui-ci éluda un ordre émané du favori tout-puissant, et osa en donner un autre tout contraire. Godoy dissimula, et, le même jour, il invita Urquijo à un grand dîner diplomatique qu'il donnait dans son palais somptueux. Godoy combla Urquijo de politesses; celui-ci les attribua à l'influence qu'il croyait exercer sur le roi et la reine, et s'imagina que cette influence faisait craindre à Godoy son inimitié. Cette illusion fut de courte durée. Retourné dans son hôtel, il y trouva l'ordre de se démettre à l'instant de son portefeuille. En même temps l'inquisition et les principaux prélats du royaume procédèrent contre lui. Urquijo fut jeté dans une prison, où il demeura quelques mois, et fut ensuite relégué dans son pays natal. Lors de la révolution de mars 1808 contre le prince de la Paix, et de l'abdication de Charles IV, il reparut à Madrid, et le nouveau souverain, Ferdinand VII (*voy.* ce nom), l'employa dans quelques affaires après lui avoir fait prêter serment de fidélité. Mais les troupes françaises qui avaient envahi l'Espagne lui faisant prévoir un grand changement dans le gouvernement espagnol, il n'oublia pas de faire la cour à Murat, leur général en chef, et beau-frère de Buonaparte. Aussi il ne suivit pas Ferdinand à Bayonne, où ce prince et toute son auguste famille furent dépossédés de leurs états. Urquijo attendit les événements, à Madrid, et quand le roi Joseph Buonaparte y vint prendre une couronne usurpée, Urquijo fut un des premiers à lui présenter ses hommages, et à prêter serment au nouveau dis-

pensateur des grâces. Nommé par Joseph ministre et secrétaire d'état, il lui donna des preuves d'un dévoûment sans bornes, tâcha de lui faire des partisans ; mais il n'obtint de tous ces inutiles efforts que la haine de la grande majorité de sa nation, qui repoussait, au prix de son sang, le joug détesté de l'invasion la plus perfide. Lorsque le nouveau roi fut contraint de quitter l'Espagne (en 1814), Urquijo le suivit en France, et, après la restauration de Ferdinand VII, il fut compris dans la loi contre les " afrancesados ", c'est-à-dire contre ceux qui avaient prêté serment à Joseph. Urquijo demeurait à Paris lorsqu'il tomba malade. En tout temps il avait ambitionné de paraître un " esprit fort " ; aussi, quand, malgré les espérances que venaient de lui donner les médecins, il sentit sa fin approcher, il dit à son domestique: « Ne t'en vas pas; attends, tu vas voir comme un homme meurt, » et quelques secondes après il rendit le dernier soupir. C'était le 16 mai 1817 ; il était âgé de 47 ans. Urquijo ne manquait pas d'instruction; mais il était dépourvu des qualités nécessaires pour gouverner.

* URRACA ou URRAQUE (l'infante DONA), naquit à Badajoz en 1078, et était fille et héritière d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille. A l'âge de 17 ans, elle épousa Raymond de Bourgogne, dont Urraca resta veuve au bout de cinq ans. En 1106, elle se remaria avec Alphonse Ier, roi d'Arragon et de Navarre; et après la mort d'Alphonse de Castille son père, arrivée en 1109, cette couronne et celle de Léon furent pour lors réunies à celle d'Arragon et de Navarre. Urraca avait des mœurs déréglées, et sa mauvaise conduite obligea son époux à la faire enfermer ; mais elle trouva le moyen de se sauver de sa prison. Elle demanda alors à être séparée de son époux ; la cour de Rome nomma l'évêque de Compostelle pour juge dans cette cause, et ce prélat déclara le mariage nul. Alphonse Ier, délivré d'Urraca, voulait du moins retenir le royaume de Castille comme une partie de sa riche dot ; mais les Castillans déférèrent le trône à Alfonse Raymond, fils d'Urraca et de son premier mari, Raymond de Bourgogne. Cependant Urraca conserva encore les royaumes de Léon et de Castille, mais sa vie désordonnée lui attira bientôt le mépris de ses sujets. Son fils vint l'assiéger dans son château de Léon, et elle n'obtint la liberté qu'après avoir renoncé à la couronne de *Castille ; il lui resta* encore celle de Léon. Son impiété égalant ses mauvaises mœurs, elle fit piller le trésor de l'église de Saint-Isidore de cette ville, et vécut dans le désordre jusqu'à sa mort, arrivée en 1125.

URSICIN ou URSIN, antipape, fut élu évêque de Rome par une faction, en 384, le même jour que saint Damase fut canoniquement élevé sur le siége de S.-Pierre. Ses partisans voulurent maintenir leur choix par la voie des armes, et il y eût plusieurs chrétiens tués dans cette contestation. Ursicin fut banni de Rome par l'empereur Gratien ; mais étant revenu, il excita de nouveaux troubles. Enfin il fut exilé pour toujours, et Damase fut maintenu sur le trône pontifical.

URSINS (Jean JOUVENEL DES), savant magistrat, né en 1364, exerça la charge de maître des requêtes et divers autres emplois, avec une intégrité peu commune. Son goût pour la piété le porta à embrasser l'état ecclésiastique, et il fut successivement évêque de Beauvais, de Léon, et archevêque de Reims en 1449.

Il mourut en 1473, à 85 ans. On a de lui une *Histoire du règne de Charles VI*, depuis l'an 1380 jusqu'en 1422. L'auteur penche beaucoup plus pour le parti des Orléanais que pour le parti des Bourguignons; il ne ménage point celui-ci, et il encense les autres. Son histoire est écrite année par année, sans autre liaison que celle des faits. Théodore Godefroi la fit imprimer in-4°, et Denys son fils la donna depuis in-fol. avec des augmentations.—Son frère aîné, Guillaume Jouvenel des Ursins, mort en 1472, fut chancelier de France, disgracié, puis rétabli par Louis XI. Cette famille n'a rien de commun avec l'illustre maison des " Ursins " en Italie.

URSINS (Anne-Marie de la Trimouille, princesse des), épousa en secondes noces Flavio des Ursins, duc de Bracciano; c'était une femme de beaucoup d'esprit et d'ambition; elle joua un rôle à Rome, et ne contribua pas peu à la disgrâce du cardinal de Bouillon. Le cardinal Porto-Carrero, le principal auteur du testament de Charles II en faveur de la France, la fit nommer *camerera mayor* de Louise-Marie de Savoie, première femme de Philippe V, roi d'Espagne. Le titre de *camerera mayor* répond à celui de dame d'honneur en France. Elle prit un tel empire sur l'esprit du roi et de la reine, que Louis XIV, craignant qu'elle n'engageât son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. La reine d'Espagne, qu'elle gouvernait, fut inconsolable; sa dame d'honneur lui fut rendue, et eut plus de pouvoir que jamais. Elle présidait à toutes les délibérations, sans être admise dans les conseils où elles se prenaient. La reine étant morte en 1712, Philippe épousa en secondes noces Élizabeth Farnèse, fille et héritière du duc Parme, qui commença son règne en chassant la princesse des Ursins, accourue au-devant d'elle; procédé inexcusable à l'égard d'une personne à laquelle elle devait son mariage, si cette démarche n'avait été arrêtée, à ce qu'on croit communément, et commandée à la princesse par Louis XIV, de concert avec son petit-fils. La princesse des Ursins mourut à Rome en 1722.

URSINUS (Zacharie), théologien protestant, né à Breslau en 1534, fut ami de Mélanchthon. Ne pouvant s'accommoder avec les théologiens de la confession d'Augsbourg, il se retira à Zurich, et mourut à Neustadt en 1583, à quarante-neuf ans. On a de lui plusieurs ouvrages, Heidelberg, 1614, 3 tom. in-fol. Ils roulent presque tous sur la controverse. Il est auteur du *Catéchisme de Heidelberg*, dont se servent les calvinistes d'Allemagne et de Hollande; il y enseigne formellement que les catholiques peuvent se sauver dans leur religion: on sait que les docteurs luthériens d'Helmstadt décidèrent la même chose dans la fameuse consultation du 28 avril 1707.

URSINUS (Jean-Henri), théologien luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, où il mourut le 14 mai 1667, était un homme d'une grande érudition sacrée et profane. Ses principaux ouvrages sont: | *Exercitationes de Zoroastre, Hermete, Sanchoniatone*, Nuremberg, 1661, in-8°; | *Sylvæ Theologiæ symbolicæ*, 1685, in-12; | *De ecclesiarum germanicarum origine et progressu*, 1664, in-8°; | *Arboretum biblicum in quo arbores et fructus passim in sacris litteris occurrentes, notis exponuntur et illustrantur*, Nuremberg, 1663, in-8°, et 1685, 2 vol, in-12; | *Parallelo Evangelii*:

| des *Commentaires* sur Joel, Amos, Jonas, l'Ecclésiaste ; |*Sacra analecta* ; |*Jeremiæ virga vigilans*.

URSINUS (Georges-Henri), fils du précédent, philologue et littérateur, mourut le 10 septembre 1707, à soixante ans. On a de lui : |*Diatribe de Taprobona, Cerne et Ogyride veterum* ; | *Disputatio de locustis* ; | *Observationes philologicæ de variis vocum etymologiis et significationibus* : | *De primo et proprio aoristorum usu* ; | des *Notes* critiques sur les Eglogues de Virgile, sur la Troade de Sénèque-le-Tragique ; | *Grammatica græca* ; | *Dionysi Terræ orbis descriptio cum notis* ; | *De creatione mundi*. Ces ouvrages sont une preuve non équivoque de l'érudition de l'auteur.

URSULE, intendant des largesses sous l'empereur Constance, fut mis à mort au commencement du règne de Julien-l'Apostat, en 325. Constance, en envoyant Julien dans les Gaules, avait expressément recommandé qu'on lui ôtât le moyen de faire des largesses aux troupes. Ursule, qui affectionnait ce prince, avait donné des ordres secrets pour lui remettre autant d'argent qu'il voudrait ; et par là il lui avait facilité l'accomplissement de ses desseins. Son supplice exposa Julien à l'exécration publique ; on le regarda comme un monstre d'ingratitude. L'empereur se défendit, en protestant qu'Ursule avait été exécuté à son insu, et qu'on l'avait immolé au ressentiment des soldats, irrités de la hauteur avec laquelle ce ministre les avait traités au siége d'Amide. Ammien avoue que l'apologie était frivole.

URSULE (Sainte), fille d'un prince de la Grande-Bretagne, fut couronnée de la palme du martyre par les Huns, auprès de Cologne sur le Rhin, avec plusieurs autres filles qui l'accompagnaient, vers l'an 384, selon la plus commune opinion. Plusieurs écrivains ont dit que les compagnes de sainte Ursule étaient au nombre de onze mille, et les appellent les *onze mille vierges* ; ce sentiment est le plus suivi par les auteurs des Légendes ; mais le Martyrologe romain porte simplement *sainte Ursule et ses compagnes*, sans déterminer le nombre. Usuard, qui vivait au IXe siècle, dit seulement qu'elles étaient en grand nombre ; Wandelberg, moine de Pruym, vers l'an 820, dit *plusieurs mille*. En fossoyant dans un lieu nommé *Ager Ursulanus*, où l'on croit que ces vierges ont souffert, on a trouvé vers l'an 1250, près de cinq cents corps, qu'on a distribués comme des reliques de ces saintes ; d'autres prétendent qu'elles n'étaient que onze en tout, et soutiennent que l'erreur des onze mille vierges vient de l'équivoque du chiffre romain XI. M. V. (*XI Martyres Virgines*) qu'on a mal interprété ; ou du mot *Undecimilla*, que l'on croit avoir été l'une des compagnes de sainte Ursule. L'auteur des notes sur la traduction française du "Martyrologe romain", dit que cette dernière opinion est ingénieuse, mais sans preuve : il se trompe, puisqu'elle est appuyée de l'autorité d'un ancien missel conservé en Sorbonne, où la fête de sainte Ursule est marquée ainsi : *Festum SS. Ursulæ, Undecimillæ et sociarum virginum et martyrum*. La chronique de Saint-Tron (*voy.* dom d'Achery, *Spicileg.* tom. 7, pag. 475) fait mention d'une sainte Ursule, supérieure d'un monastère de filles, près de Cologne, tuée avec onze compagnes par les Barbares. Surius a donné une "Vie" de sainte Ursule, qui est une pure fiction. Le père Cronbach

a publié un gros volume in-fol., intitulé *Ursula vindicata*, Cologne, 1647, ouvrage où la crédulité est portée à son comble. A la page 743, on voit les noms d'un très-grand nombre de ces vierges, et celui de leurs pères et mères. Page 525, on trouve la généalogie de sainte Ursule. C'est sainte Ursule elle-même qui, long-temps après son martyre, a raconté toute son histoire avec une naïveté enchanteresse, page 742. Outre les onze mille vierges martyrisées, il y a eu à peu près onze mille princes ou rois, dont on trouve également les noms, la généalogie et tout ce qu'on peut imaginer sur leur compte, rapporté dans le plus grand détail et du ton le plus sérieux. «Cependant (dit un critique qui a d'ailleurs sévèrement jugé ces narrations légendaires), il faut convenir que, dans les temps de barbarie et d'ignorance, l'idée générale du prix de la virginité, de la constance chrétienne, de la puissance divine couronnant la vertu, quoique nourrie par des histoires apocryphes, ne pouvait avoir que de bons et d'édifians effets.» Il y a dans l'Eglise un ordre de religieuses qui prennent le nom de sainte Ursule. La bienheureuse Angèle de Bresse établit cet institut en Italie, l'an 1537. (*Voy.* Angèle-Merici et Bus.)

URSUS (Nicolas-Raymarus), mathématicien danois, né à Henstedt, dans le Dithmarsen, garda les pourceaux dans sa jeunesse. Il ne commença qu'à dix-huit ans à apprendre à lire; mais ses progrès furent rapides, et il devint, presque sans maître, et pour ainsi dire par la seule vue du ciel, dont, par sa condition, il avait été constant et attentif spectateur, un des plus savants astronomes et des plus habiles mathématiciens de son temps (*voyez* Anich). Il enseigna les mathématiques à Strasbourg avec réputation, et fut ensuite appelé par l'empereur pour enseigner la même science à Prague, où il mourut vers l'an 1600. On a de lui quelques écrits mathématiques. Il avait eu une vive dispute avec Ticho-Brahé, qui l'accusa de lui avoir dérobé son système.

USSERIUS (Jacques), en anglais *Usher*, né à Dublin, en 1580, d'une famille ancienne, étudia dans l'université de Dublin, établie par Henri de Usher, son oncle, archevêque d'Armagh. La pénétration de son esprit lui facilita l'étude de toutes les sciences. Langues, poésie, éloquence, mathématiques, chronologie, histoire sacrée et profane, théologie, il n'oublia rien pour orner son esprit. En 1615, il dressa, dans une assemblée du clergé d'Irlande, les articles touchant la religion et la discipline ecclésiastique, et ces articles furent approuvés par le roi Jacques, quoiqu'ils fussent différents de ceux de l'Eglise anglicane; rien n'étant fixe dans les sectes une fois séparées de la grande Eglise des chrétiens. Ce monarque lui donna l'évêché de Meath en 1620, puis l'archevêché d'Armagh en 1626. Usserius passa en Angleterre en 1640, et, ne pouvant plus retourner en Irlande, déchirée par les guerres civiles, il fit transporter sa bibliothèque à Londres. Tous ses biens lui furent enlevés dans ce flux et reflux de factions, pendant lequel il ne continua pas moins à mettre au jour plusieurs ouvrages qui ont fait honneur à son érudition et à sa critique. Les principaux sont : | son *Histoire chronologique*, ou *Annales de l'ancien et du nouveau Testament*, Genève, 1722, en 2 vol. in-folio, dans lesquels il concilie l'histoire sacrée et profane, et raconte les prin-

cipaux événements de l'une et de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux ; ces calculs n'ont rien d'incroyable. Il fit paraître la chronologie des Assyriens sous une forme plus régulière, en réduisant à cinq cents ans, avec Hérodote, la durée de leur empire, que la plupart des historiens, trompés par Diodore de Sicile, faisaient aller à quatorze cents. | L'*Antiquité des églises britanniques*, Londres, 1687, qu'il fait remonter jusqu'au temps de la mission des apôtres; mais les actes qu'il produit pour appuyer cette prétention sont fort suspects; | l'*Histoire de Gothescale*, Dublin, 1631, in-4°; | une *Edition* des Epitres de saint Ignace et de saint Polycarpe, avec des notes pleines d'érudition, Oxford, 1644, et Londres, 1647, 2 tomes en 1 vol. in-4°. Ce recueil est aussi rare qu'estimé; | un *Traité de l'édition des Septante*, Londres, 1655, in-4°, dans lequel il a soutenu des opinions particulières, que tout le monde n'adopte point; | *Gravissimæ quæstionis de christinianarum ecclesiarum successione et statu, historica explicatio*. Londres, 1613, in-4°. Le but de cet ouvrage est de montrer que le pape est l'antechrist; que cet antechrist est né au commencement du septième siècle; qu'il est parvenu à l'âge viril dans le onzième, etc. Richard Stanyhurst, oncle d'Usserius, fit ses efforts pour guérir son neveu de cette folie, en faisant imprimer une réponse sous le titre de *Brevis præmunitio*: mais il n'eut pas le bonheur de réussir. Usserius fut inviolablement attaché au roi Charles Ier. Il tomba en défaillance au premier appareil du supplice de ce monarque. Sa fidétité fut respectée par Cromwel, qui le fit venir à sa cour, et lui promit de le dédommager d'une partie des pertes qu'il avait faites en Irlande. Il l'assura aussi qu'on ne tourmenterait plus le clergé épiscopal: mais il ne lui tint pas parole. Usserius mourut d'une pleurésie, en 1655, âgé de soixante-quinze ans. Sa "Vie", par Richard Part, se trouve à la tête de ses "*Lettres*", Londres, 1686, in-fol.

* USSERMANN (Emilien), savant bénédictin, bibliothécaire au monastère de Saint-Blaise, né en 1737 à Saint-Ulrich, dans la Forêt-Noire, mort dans son couvent en 1798, s'est fait connaître d'une manière avantageuse comme littérateur et comme historien. Nous citerons de lui : *Monumenta res allemanicas illustrantia*, des presses de l'abbaye de Saint-Blaise, 1792, 2 vol. in-4°.

* USSIEUX (Louis D'), littérateur, naquit à Angoulême vers 1750. Il se consacra aux belles-lettres, vint à Paris, et y débuta en 1775, par un drame héroïque en trois actes, intitulé le *Siége de Saint-Jean-de-Losne* (joué aux Français, en 1780). Après cet essai, qui ne fut pas malheureux, il donna périodiquement son *Décaméron français*, qui est une suite de nouvelles historiques ou petits romans, exempts au moins de cette licence qu'on reproche avec justice à l'auteur italien. Il fut un des fondateurs du *Journal de Paris*, commencé en février 1777. Ussieux aimait le travail, et mena toujours une vie très-appliquée. En 1796, il fut nommé député au conseil des anciens, par le département d'Eure-et-Loir, et membre du conseil-général de son département sous le régime de Buonaparte. Il est mort en 1805. Outre une *Traduction* assez médiocre du *Roland furieux*, et les ouvrages déjà indiqués, il a eu part aux suivants, savoir : à la traduction

de l'anglais de l'*Histoire universelle*, avec Letourneur; | aux *Mémoires sur l'Histoire de France*, avec Duchesne, son beau-père; | à la *Petite Bibliothèque des Dames*: | à la continuation du *Cours complet d'Agriculture de l'abbé Rosier*, où, parmi plusieurs bons articles, on cite de lui l'article *vigne*, qui est un des plus importants.

* USTAMBER (Pierre), fameux et ancien architecte espagnol, né dans le royaume de Valence vers l'an 1030. Parmi ses ouvrages, on cite un pont magnifique qui porte son nom, et la superbe église de Saint-Isidore, bâtie dans la ville de Léon, sur les ruines de celle de Saint-Jean-Baptiste, par ordre de Ferdinand Ier, roi de Castille. La nouvelle église est toute en pierre de taille, et forme un ensemble aussi élégant que majestueux. Après la mort d'Ustamber, le roi lui fit élever dans ce même temple un tombeau qu'on voit encore de nos jours.

* USTARIZ (Don Hilaire), savant espagnol, né dans la Navarre, se distingua par ses vastes connaissances en économie politique. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages sur l'industrie commerciale; mais il doit plus particulièrement sa réputation a celui intitulé: *Théorie du commerce et de la marine*, in-4°, qui a eu plusieurs éditions et a été traduit en diverses langues. Forbonnois l'a traduite en français, en 1783. Ustariz était membre de plusieurs sociétés savantes de l'Europe et occupa dans sa patrie des emplois honorables qui lui permirent cependant d'entreprendre divers voyages où il put faire d'utiles observations pour l'ouvrage qu'il destinait au public. Il mourut dans les dernières années du XVIIIe siècle.—Un autre USTARIZ (Gabriel), né à Cavas, suivit la carrière des armes; il prit part à la révolution de ce pays, en 1810, et fut tué par ses troupes royales, en 1814.

* USTÉRI (Léonard), né en 1741, à Zurich, où il mourut en 1789, avait été dans cette ville professeur et chanoine. Les réformes qui y furent opérées en 1773 dans les écoles et le gymnase, lui sont dues en grande partie. Il y fonda une école spéciale pour les filles des classes inférieures de la société. Cette école devint bientôt le modèle d'un nombre considérable d'établissements pareils en Helvétie et en Allemagne. Conservateur de la bibliothèque de la ville et membre de la société physique, il rendit d'importants services à l'une et à l'autre. On a de lui quelques écrits relatifs aux travaux de cette société ou au régime de l'école qu'il avait fondée.

* USTRZYCKI (André-Vincent), évêque de Przmamisl, a vécu vers la fin du XVIIe siècle, et s'est fait connaître surtout par des *Traductions* du latin, de l'italien et du français. On cite particulièrement la *Traduction* en vers du "Rapt de Proserpine" de Claudien, et de l'"Achilléide" de Stace.

USUARD, bénédictin du IXe siècle, disciple d'Alcuin, est auteur d'un *Martyrologe*, qu'il dédia à Charles-le-Chauve. Cet ouvrage est fort célèbre; mais on ignore les particularités de la vie de son auteur. Les meilleures éditions sont celles de Molanus, à Louvain, 1568, in-8°, et du P. Sollier, jésuite, in-folio, Anvers, 1714, qui est très-curieuse et faite avec beaucoup de soin. Molanus a donné plusieurs éditions du même ouvrage, mais celle de 1568 est la plus ample, parce que, dans les autres, ses censeurs l'obligèrent de retrancher beaucoup de notes qui méritaient d'être conservées. Il

y a une édition du même *Martyrologe* à Paris, 1718, in-4°, par dom Bonillart, bénédictin de Saint-Maur; mais elle est moins recherchée que celle de Sollier.

USUM-CASSAN, dit aussi OZUM-ASEMBEC, de la famille des Assembléens, était fils d'Alibec, et devint roi de Perse. On assure qu'il descendait de Tamerlan, et qu'il sortait de la branche nommée du *Bélier blanc*. Il était gouverneur de l'Arménie lorsqu'il leva l'étendard de la révolte, en 1467, contre le roi de Perse Joancha. Après lui avoir ôté la vie, ainsi qu'à son fils Acen Ali, il monta sur le trône, et, uni avec les chrétiens, il fit la guerre aux Turcs; mais ses exploits n'apportèrent aucun avantage à ceux-là. Ce prince mourut en 1478, avec la réputation d'un homme remuant, ambitieux et cruel.

* UTTENBOGUEST (Jean), fameux remontrant, né à Utrecht en 1557. Il était ami d'Episcopus et un des soutiens de la secte, qu'il propagea par ses nombreux écrits et par ses prédications. Parmi les premiers, nous citerons : *Histoire ecclésiastique depuis l'an 400 jusqu'en* 1619, Utrecht, 1646, 1647, in-folio. Elle est écrite d'un style simple et clair, mais on perd de vue cette qualité par la multitude d'erreurs où l'entraînait sa fausse croyance. | L'*Histoire de sa vie*, La Haye, 1645; 1647. Cet ouvrage, qu'il acheva à sa quatre-vingt-deuxième année, ne fut imprimé qu'après sa mort, arrivée à La Haye en 1644. Il avait alors quatre-vingt-huit ans.

* UVA (Dom Benoît), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, issu d'une ancienne et illustre maison de Capoue, naquit dans cette ville vers le milieu du XVIe siècle, et prononça ses vœux au Mont-Cassin, le 1er février 1563. Il illustra sa congrégation par ses vertus, par un beau talent en poésie, et jouit d'une grande considération, plus due encore à son mérite personnel qu'à sa naissance. Il était fort estimé de Marc-Antoine Colonne, vice-roi de Naples, qui le prit pour son confesseur, et il comptait parmi ses amis les personnages les plus illustres de son temps. Il mourut sous le pontificat de Grégoire XIII, dans un âge peu avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tous sur des sujets pieux; les principaux sont : *Le Vergini prudenti, cioè il martirio di S. Agata, di S. Lucia, di S. Agnese, di S. Giustina, di S. Caterina :* | *Il pensier della morte, e il Doroteo*, Florence, 1582, 1588, in-4°; | *Le Vergini prudenti*, etc., *con le altre di lui rime*, Venise, 1757 et 1760. Il faut ajouter à ces ouvrages | un *Poëme sur l'instruction*, | une *Tragédie de Jephté*, | *le Triomphe des vierges, des confesseurs et des bienheureux;* | un *Commentaire* sur le Dante, | et un volume de *Lettres* qui était conservé au Mont-Cassin. Le Marini, Scipion Ammirato, et d'autres auteurs du temps de dom Uva, parlent de lui avec éloge.

UXELLES (Nicolas CHALON DU BLÉ, marquis D'), porta d'abord le petit collet; mais son frère aîné étant mort en 1669, il se consacra aux armes, et se signala surtout dans Mayence, dont il soutint le siége pendant cinquante-six jours. Propre à négocier, comme à combattre, il fut plénipotentiaire à Gertruidenberg et à Utrecht, et mourut sans avoir été marié, en 1730. Il avait obtenu le bâton de maréchal de France en 1703, et avait été, en 1718, du conseil de régence, où il n'ouvrit que de bons avis qui ne

furent pas tous suivis. C'était un homme froid, taciturne, mais plein de sens (1).

UYTTENHOVE (Charles), né à Gand en 1536, fut élevé avec soin par son père, homme distingué par sa vertu et par son éloquence, mais aux soins duquel il ne répondit pas. Envoyé à Paris pour y achever ses études, il s'y lia avec Turnèbe, qui le fit précepteur des trois filles de Jean Morel. De Paris, il passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elisabeth, teinte du sang des plus zélés défenseurs de la foi catholique. Enfin, s'étant retiré à Cologne, il y mourut d'apoplexie en 1600. On a de lui des poésies latines et d'autres ouvrages ; les principaux sont : | *Epigrammata*, *Epitaphia*, *Epithalamia græca et latina* ; | *Xeniorum liber*, Bâle, 1564, in-8° ; | *Epistolarum Centuria*, Cologne, 1597, in-8°; | *Mythologie Æsopica*, *metro elegiaco*, Steinfurt 1667 in-8°.

* UZES (ALDEBERT d'), né à Uzès, au commencement du 12ᵉ siècle de la famille de ce nom, l'une des plus puissantes du temps, dans le Bas-Languedoc. Élu évêque de Nîmes en 1141, il jouit de beaucoup de considération dans l'Église et de faveur auprès du roi Louis-le-Jeune. Il fut chargé par le pape Alexandre III de réconcilier le comte de Toulouse, Raymond V, avec Constance, sa femme, sœur du roi de France. Il ne réussit point, et s'abstint de faire parler l'autorité de l'Église. Plus tard il traita avec moins de douceur le fils de Raimond V. Il fut un des Pères du concile de Lombers (1165), par qui fut condamnée la doctrine des Albigeois, et mourut en 1180.

* UZZANO (Nicolas D'), célèbre politique, naquit vers l'an 1350, au château d'Uzzano, à présent détruit, sur le territoire de Florence. Il vint très-jeune dans cette ville, où ses talents précoces lui firent aussitôt obtenir des places importantes. Il se montra un des plus ardents défenseurs de la république, et pendant les trois fois qu'il fut élevé au poste éminent de gonfalonier de la justice, il sut contenir l'ambition des divers patriciens qui aspiraient au pouvoir suprême. Craint de ses voisins, estimé des puissances étrangères, respecté des grands, et aimé du peuple, il consacra sa vie entière au bien de son pays. Il était d'une rare pénétration, avait une éloquence peu commune, et ses discours pleins de feu et de logique accablaient ses ennemis et imposaient silence aux factieux. Il mourut en 1433, dans un âge très-avancé. Les autorités de Florence lui firent élever un magnifique tombeau dans l'église de Santa-Croce, où reposent les cendres de plusieurs grands hommes de ce pays.

* UZZIEL (Jonathan), rabbin célèbre par l'étendue de son savoir. Il florissait dans le XVIᵉ siècle, et a laissé une *Paraphrase* chaldaïque sur les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Samuel, d'Isaïe, de Jérémie, et des douze petits prophètes. Uzziel était également très-versé dans les sciences exactes.

(1) Il ne l'était pas toujours. Le roi lui ayant demandé un jour pourquoi il ne se mariait pas : Sire, répondit le marquis, c'est que je n'ai pas encore trouvé de femme dont je voulusse être l'époux, ni d'homme dont je voulusse être le père.

V.

* VACA DE GUZMAN (Josep-Marie), poète espagnol, né dans le royaume de Grenade en 1745, mort vers l'an 1805, était avocat et recteur perpétuel du collége de Saint-Jacques à Alcala de Hénarès. On a de lui trois *Églogues* et deux *Poëmes* couronnés en 1778 et 79, par l'académie royale de Madrid, l'un sur la " Destruction des vaisseaux de Cortez ", traduit en français par Mollien; l'autre sur la " Reddition de Grenade "; quatre *Lettres* contre les détracteurs de ses poésies.

* VACCA (Flaminio), célèbre sculpteur romain, naquit vers l'an 1460, et vécut sous le pontificat de dix papes, depuis Pie II (mort en 1464) jusqu'à Clément VII (mort en 1534). Il fut constamment au service de la cour de Rome, qui l'employa à embellir de son ciseau les principales fontaines et les places publiques de cette capitale. On lui doit aussi la restauration de plusieurs monuments antiques qui allaient tomber en ruines. Il mourut en 1530.

* VACCA-Berlifghieri (François), médecin, né en 1732, près Pise, fut professeur de chirurgie dans cette ville, refusa la place de médecin du roi de Pologne, pour rester auprès de son père octogénaire, et mourut en 1812, après avoir publié : | *Considerazioni intorno alle malattie putride*, Lucques, 1781, in-8°; | *Saggio intorno alle principali e più frequenti malattie del corpo umano*, édition 1799, in-8°; | *Lettere fisico-mediche*, 1790, in-4°; | *Riflessioni sui mezzi di stabilire e di conservare nell' uomo la sanita e la robustezza*, Pise, 1792, in-4°, 2e édition, Venise, 1801, in-8°; | *Codice elementare di medicina pratica;* | *Filosofia della medecina*, Lucques, 1801, in-8°. — Son fils, mort en 1826 à Pise, où il était professeur de chirurgie et de clinique, fut un des plus habiles chirurgiens modernes.

* VACCARO (André), peintre fameux, naquit à Naples en 1598, et fut successivement élève de Caravage, puis de Stangio. Il n'a presque travaillé que sur des sujets sacrés; ses ouvrages sont en grand nombre, parmi lesquels on distigue deux *sainte Catherine*, l'une dans l'église de la Salute, l'autre dans l'église royale de Saint-Diégue d'*Alcala*. Ce dernier tableau est peint de main de maître. Vaccaro a fait beaucoup d'élèves, qui tous se sont distingués, tels que Bernard Cavallo, le chevalier Dominique et Joset Favaroso. — Nicolas Vaccaro, fils du précédent, étudia sous Salvator Rosa et le Poussin, et a exécuté plusieurs peintures, soit à fresque soit à l'huile, dans le couvent de Saint-Thomas-d'Aquin de Naples.

* VACCARO (Laurent), architecte, sculpteur et peintre, naquit à Naples en 1655. Il apprit la sculpture sous Côme Fansaga, et les autres arts sous différents maîtres. Il dirigea la construction de plusieurs édifices, et peignit fort bien le portrait; mais c'est comme sculpteur qu'il se distingua le plus. On admirait encore de lui, dans la chappelle du Trésor, les statues de *saint Joseph*, de *saint Jean-Baptiste*, et surtout celle de *Philippe II*, en bronze, qui fut abattue et mise en pièces par le peuple, en 1707. Son fils, Dominique-Antoine, apprit les mêmes arts que son père, travailla à l'em-

bellissement de Naples, et bâtit un théâtre estimé par les connaisseurs.

* VACHER (J.), habile chirurgien, né à Moulins, vers 1690, exerça son art avec honneur. Après s'être marié à la fille du fameux chirurgien Morand, il se fixa à Besançon. Il avait dans sa jeunesse suivi les armées, et était devenu chirurgien-major consultant des camps et armées du roi. Il fut ensuite nommé démonstrateur en anatomie; était correspondant et associé des académies royales des sciences et chirurgie de Paris, et membre de celle de Besançon. Il mourut en 1760, et on a de lui : | des *Observations de chirurgie*, 1737, in-12; | une *Dissertation sur le cancer*, etc., Besançon, 1740, in-12; | une *Histoire de frère Jacques*, lithotomiste de Franche-Comté, *ibid.*, 1756, in-12 de 94 pages. L'aîné de ses deux fils fut chef de l'hôpital militaire de Lille en Flandre, et avait beaucoup de talent pour toutes sortes d'opérations.

VACHET (Jean-Antoine Le), prêtre, instituteur des sœurs de l'Union chrétienne, et directeur des dames hospitalières de Saint-Gervais, né en 1603 à Romans en Dauphiné, d'une famille noble. Après avoir distribué son bien aux pauvres, il se retira à Saint-Sulpice, s'appliqua aux missions dans les villages, et visita les prisons et les hôpitaux. Ses mortifications et ses travaux lui causèrent une maladie dont il mourut en 1681, âgé de 78 ans. L'abbé Richard donna sa "Vie" en 1692. Nous avons de lui : | l'*Exemplaire des enfants de Dieu*; | *la Voie de J.-C.*; | l'*Artisan chrétien, ou la Vie du bon Henri, maître cordonnier, instituteur et supérieur des frères cordonniers et tailleurs*, Paris, 1670 (*voy.* Buche); | *Règlements pour les filles et les veuves qui vivent dans le séminaire des sœurs de l'Union chrétienne*. Ces ouvrages sont écrits avec onction, et ne peuvent que produire les meilleurs effets.

VACHET (Bénigne), missionnaire, né à Dijon en 1641, prêcha dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique, revint ensuite en France et mourut à Paris en 1720, laissant en manuscrit la relation de ses voyages. On trouve la *Description de l'île de Bourbon*, par Vachet, dans la *Relation des missions des évêques français aux royaumes de Siam, de la Cochinchine*, etc., Paris, 1674, in-12.— Vachet (Pierre-Joseph du), né à Beaune au commencement du XVIIe siècle, entra dans la congrégation de l'Oratoire, devint curé dans le diocèse de Bordeaux, et mourut vers 1655. On a de lui un *Recueil de poésies latines*, publié après sa mort, Saumur, 1664, in-8°.

* VACQUERIE (Jean de La), premier président du parlement de Paris dans le XVe siècle. [Lorsque Louis XI voulut s'emparer d'Arras (en 1476), qui appartenait à Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire, La Vacquerie refusa, au nom de tous les habitants, de livrer la place. Louis XI la conquit par la force, mais il sut apprécier la fermeté de La Vacquerie; il le fit venir à Paris, et lui donna la première charge au parlement.] La Vacquerie se distingua par sa probité et par sa fermeté à remplir les devoirs de sa charge. Plusieurs édits du roi avaient incommodé le peuple et excité ses plaintes. De La Vacquerie, au lieu d'enregistrer ces édits, vint se présenter à Louis XI, à la tête du parlement, et lui dit : « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir

tout ce qu'il vous plaira, plutôt que d'offenser nos consciences. » Ce dévouement généreux plut au roi, et il révoqua ses édits. Ce respectable magistrat mourut en 1497. « Il était beaucoup plus recommandable par sa pauvreté (dit le chancelier de L'Hôpital) que Rolin, chancelier du duc de Bourgogne, par ses richesses. » C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme de bien.

VADDÈRE (Jean-Baptiste DE), né à Bruxelles, devint chanoine d'Anderlecht, et mourut le 3 février 1681, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les recherches des anciens diplômes et dans l'étude de l'histoire. On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant*, etc., Bruxelles, 1672, in-4°. M. Paquoten en a donné une nouvelle édition, Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, corrigée quant au style, et enrichie de remarques historiques et critiques. On conserve dans plusieurs bibliothèques des Pays-Bas grand nombre d'ouvrages manuscrits de Vaddère. Il ne s'empressait pas de les faire imprimer ; sa plus chère maxime était *Ama nesciri*.

VADÉ (Jean-Joseph), né en 1720 à Ham en Picardie, est le créateur d'un nouveau genre de poésie, qu'on nomme le " genre poissard ", genre qui a pour objet les actions et les propos de la basse classe du peuple. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 4 vol. in-12. On a encore de lui un volume de poésies posthumes, contenant des *contes* en vers et en prose, des *fables*, des *épîtres*, des *couplets*, des *pots-pourris*, etc., où les bons esprits, et surtout les âmes honnêtes ont peu de choses à recueillir. Tout cela est rassemblé dans l'édition en 6 vol. in-16, Paris, 1785. La conduite de l'auteur répondait parfaitement aux sujets qu'il célébrait. Les femmes, le jeu, la table partageaient sa vie. Il eut le bonheur de reconnaître ses égaremens, et de mourir dans des sentimens très-chrétiens, le 4 juillet 1757, âgé de 37 ans. [Ses pièces de théâtre sont au nombre de *vingt*, parmi lesquelles il y a quelques opéras-comiques. Son véritable genre était le *vaudeville*, car ses opéras ne méritaient pas ce nom. Quelques unes de ses *chansons* montrent plus de verve et de talent que ses œuvres dramatiques.

VADIAN (Joachim), "Vadianus", né à Saint-Gall en Suisse, l'an 1484, se rendit habile dans les belles-lettres, la géographie, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Il professa les *belles-lettres* à Vienne en Autriche, et mérita la couronne de laurier que les empereurs donnaient alors à ceux qui excellaient dans la poésie. Il mourut en 1551, à 66 ans, après avoir exercé les premières charges dans sa patrie. On a de lui : des *Commentaires* sur Pomponius Mela, 1577, in-fol. ; un *Traité de poétique*, 1518, in-4°, | et d'autres ouvrages en latin.

VAGHI (Charles), né à Parme, entra dans la congrégation des carmes de Mantoue l'an 1660, y enseigna la philosophie et la théologie, fut fait définiteur de sa congrégation en 1703, et finit ses jours à Parme en 1729. On a de lui : *Commentaria fratrum et sororum ordinis B. M. V. de Monte Carmelo congregationis Mantuanæ*, Parme, 1725, in-fol. C'est l'histoire de cette congrégation et des personnes des deux sexes qui l'ont illustrée. Elle est pleine de recherches et fondée sur des monuments souvent authentiques.

* VADIER, était conseiller au présidial de Pamiers, lorsqu'il fut

député par le tiers-état de cette province aux états-généraux de 1789. On le vit parfois incertain des principes qu'il devait suivre, quoique son penchant à l'exagération démocratique commençât déjà à percer. Nommé, en 1792, député du département de l'Arriège à la convention, il prit place à la *montagne*, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, et, après plusieurs autres actes d'une violence coupable, entra au comité de sûreté générale. Il fut un de ceux qui concertèrent l'atroce projet des prétendues conspirations des prisons. Personne ne présenta plus que lui de victimes à la proscription; il garda même rancune à Robespierre, qui en avait sauvé quelques-unes, et, plus tard, s'étant uni contre lui aux thermidoriens, dont il ne partageait pas les principes, il l'accusa, non d'avoir versé le sang des Français, mais d'avoir tourné en ridicule et gêné les travaux du comité de sûreté générale. Dénoncé deux fois après le 9 thermidor comme l'un des chefs des terroristes, il fut acquitté deux fois; mais il fut moins heureux le 5 frimaire an III. Dénoncé alors de nouveau, il fut condamné à la déportation avec Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois et Barrère. Il trouva le moyen de se soustraire à cette peine en se cachant dans Paris, et reparut sur la scène politique en floréal an IV (mai 1796). Compromis dans la conspiration de Babeuf, il fut acquitté par la haute-cour nationale de Vendôme (1797). Il continua d'habiter la capitale jusqu'à ce que la loi du 12 janvier 1816 l'eût forcé de quitter la France. Il se retira dans les Pays-Bas, et mourut à Bruxelles en 1828, à l'âge de 95 ans.

* VAHL (Mart.), naturaliste, naquit à Bergen en Norwége, en 1749. Il étudia la médecine à Copenhague, d'où il passa à Upsal, et y apprit l'histoire naturelle, et plus particulièrement la botanique sous Linnée. Cet homme célèbre l'ayant pris en amitié, lui donna un logement dans sa maison, et se consacra à son enseignement. Linné fit de lui un de ses plus illustres élèves, le recommanda au roi de Danemarck, qui le nomma à la place de lecteur au jardin de botanique, et ensuite lui accorda le titre de professeur. Vahl voyagea, par ordre de la cour, en Laponie, en Allemagne, en Hollande, en France, en Italie, en Espagne, en Barbarie, etc., et fit de précieuses découvertes dans la botanique. Dans cet intervalle il avait publié différents écrits, qui ne furent pas d'abord assez estimés; et il vécut dans l'oubli pendant plusieurs années. Enfin son mérite ayant été reconnu, il obtint la place de professeur de botanique à l'université de Copenhague, où il est mort en 1805, au moment qu'il s'occupait de la continuation de la *Flore danoise*. Il a laissé : | *Symbolæ botanicæ, sive plantarum tam earum quas in itinere imprimis orientali collegit Pet. Forskal, quam aliarum recenter detectarum descriptiones*, Hafniæ, 1794 et 1795, 5 parties en 1 vol. in-fol. avec 75 planches; | *Eclogæ americanæ, seu descriptiones plantarum, præsertim Americæ meridionalis nondum cognitarum*, Hafniæ, 1798, in-fol. avec 50 planches; | *Icones illustrationi plantarum americanarum in eclogis descriptarum inservientes*, Hafniæ, 1798, in-fol., avec 50 planches; | *Enumeratio plantarum, vel ab aliis, vel ab ipso observatarum, cum earum descriptionibus succinctis*, Hafniæ, 1805, 1807, 2 vol. in-8°.

VAILLANT DE GUELLIS (Germanus Valens Guellinus, Paimpontius), abbé de Paimpont, puis évêque d'Orléans sa patrie, mort à Meung-sur-Loire en 1587, mérita, par son goût pour les belles-lettres, la protection de François Ier. On a de lui : | un *Commentaire* sur Virgile, Anvers, 1575, in-fol.; | un *Poème* qu'il composa à l'âge de 70 ans, et qu'on trouve dans *Deliciæ poetarum gallorum*.

VAILLANT (D. Guill.-Hugues), bénédictin, né à Orléans dans le 17e siècle, mort professeur de rhétorique au collége de Pont-le-Voi en 1678, a laissé diverses pièces de poésies latines, *poèmes*, *odes*, *hymnes*, etc., et un recueil d'épigrammes à la louange des saints, sous le titre de *Fasti sacri*, Paris, 1674, 2 vol. in-8°.

VAILLANT (Jean-Foy), célèbre antiquaire, né à Beauvais en 1652, fut élevé avec soin dans les sciences par son oncle maternel, et destiné à l'étude de la médecine; mais son goût ne tourna point de ce côté-là. Il se livra tout entier à la recherche des monumens de l'antiquité, se forma, en peu de temps, un cabinet curieux en ce genre, et fit plusieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très-rares. Le désir d'augmenter ses richesses littéraires l'engagea à s'embarquer à Marseille, pour aller à Rome; mais il fut pris par un corsaire, conduit à Alger et mis à la chaîne. Environ quatre mois après, on lui permit de retourner en France pour solliciter sa rançon. Il s'embarqua donc sur une frégate, qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. Vaillant, à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre, comme il avait fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avait sur lui; et après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quelque temps après, la nature lui rendit, dit-on, le dépôt qui lui avait été confié. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. Vaillant poussa ses recherches jusque dans le fond de l'Égypte et de la Perse, et y trouva les médailles les plus précieuses et les plus rares. Au renouvellement de l'académie des inscriptions et belles-lettres, il fut d'abord reçu en qualité d'associé, et peu de temps après il obtint la place de pensionnaire. Il avait été marié deux fois, et par une dispense particulière du pape, il avait épousé successivement les deux sœurs. Il mourut en 1706, âgé de 74 ans. Ses ouvrages sont : | l'*Histoire des Césars*, jusqu'à la chute de l'empire romain, 1694, 2 vol. in-4°. Cette histoire a été réimprimée à Rome sous ce titre : *Numismata imperatorum*, etc., 1743, en 3 v. in-4°, avec beaucoup d'augmentations qui sont de l'éditeur, le P. François Baldini; | *Seleucidarum imperium, sive Historia regum Syriæ, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1681, in-4°; | *Historia Ptolemæorum, Egypti regum, ad fidem numismatum accommodata*, Amsterdam, 1701, in-fol.; | *Nummi antiqui familiarum romanarum perpetuis illustrationibus illustrati*, Amsterdam, 1703, 2 vol. in-fol.; | *Arsacidarum imperium, sive regum Parthorum historia : ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4°; | *Achæmenidarum imperium : sive regum Ponti, Bosphori, Thraciæ et Bithyniæ Historia, ad fidem numismatum accommodata*, Paris, 1725, in-4°; | *Numis-*

mata ærea imperatorum 1688, 2 v. in-fol.; | *Numismata græca*, Amsterdam, 1700, in-fol.; | une seconde *Edition*, du cabinet de Seguin, 1684, in-4°; | plusieurs *Dissertations* sur différentes médailles. Tous ces ouvrages font honneur à son érudition, et ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. L'auteur était non-seulement estimable par son savoir, mais encore par son caractère.

VAILLANT (Jean-François-Foy), fils du précédent, né à Rome en 1665, fit son cours de médecine à Paris, et composa un *Traité de la nature et de l'usage du café*. En 1702, on l'admit dans l'académie royale des inscriptions. Il donna plusieurs *Dissertations* curieuses sur des médailles et quelques autres objets. Il n'eut, pendant les deux ans qu'il survécut à son père, qu'une santé fort dérangée, et mourut en 1708, à quarante-quatre ans.

VAILLANT (Sébastien), né à Vigny, près de Pontoise, en 1669, fit paraître dès sa plus tendre jeunesse une passion extrême pour la connaissance des plantes. Il fut d'abord organiste chez les religieuses hospitalières de Pontoise, puis chirurgien, et ensuite secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Cet habile médecin, ayant connu les talents de Vaillant pour la botanique, lui obtint la direction du jardin royal, qu'il enrichit de plantes curieuses. L'académie des sciences se l'associa en 1716. Les principaux de ses ouvrages sont : | d'excellentes *Remarques* sur les institutions de botanique de Tournefort; | un *Discours sur la structure des fleurs et sur l'usage de leurs différentes parties*; | un *Livre des plantes qui naissent aux environs de Paris*, imprimé à Leyde, par les soins de Boerhaave, en 1727, in-fol., sous le titre de *Botanicon parisiense*, ou *Dénombrement par ordre alphabétique des plantes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., avec trois cents figures. Cet ouvrage, fruit de quarante années de recherches, est très-estimé. | Un petit *Botanicon*, Leyde, 1743, in-12. Vaillant mourut de l'asthme en 1722.

* VAILLANT (François Le), célèbre voyageur, était né en 1753, à Paramaribo, dans la Guyane hollandaise, où son père, riche négociant, originaire de Metz, exerçait les fonctions de consul. Amené en Hollande en 1763, Le Vaillant suivit sa famille en France, passa deux ans en Allemagne, sept en Lorraine et dans les Vosges. La chasse faisait son principal amusement. Il étudiait les mœurs des oiseaux, et s'habituait à bien empailler ceux qu'il avait abattus. Une circonstance favorable le conduisit à Paris, en 1777. Qand il eut bien examiné les cabinets d'histoire naturelle, il éprouva un désir irrésistible d'aller observer, dans leur pays natal, les êtres dont il avait considéré les dépouilles. L'Afrique, encore moins connue alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, fut celle des parties du monde où il jugea qu'il pouvait acquérir le plus de notions nouvelles, et rectifier les idées anciennes sur l'objet qui l'intéressait. La France et l'Angleterre étaient en guerre; il s'embarqua à bord du Texel, le 19 décembre 1780, et arriva au cap de Bonne-Espérance le 29 mars 1781. Afin de voir plus de choses entièrement neuves, il passa sur un des vaisseaux de la Compagnie qui se retirèrent dans la baie de Saldanha. Tandis qu'il chassait dans les environs, cette flotte fut attaquée par une escadre anglaise. Le bâtiment qui portait tous ses effets sauta en l'air: «N'ayant,

dit-il, pour toute ressource que mon fusil, dix ducats dans ma bourse, et le mince habit que je portais, quel parti me restait-il à prendre? qu'allais-je devenir! » Heureusement le colon Slaber lui donna l'hospitalité; Roers, fiscal de la colonie, prit à lui le plus vif intérêt, et devint son bienfaiteur. Après avoir passé près de trois mois au Cap ou dans les environs, Le Vaillant en partit pour voyager dans l'est. Il s'éloigna peu de la côte, et pénétra dans la Cafrerie, au-delà du vingt-huitième degré de longitude, à l'est de Paris, et bien près du vingt-neuvième degré de latitude sud. Les hostilités déclarées entre les colons et les Cafres, l'empêchèrent d'aller plus avant dans le pays de ces derniers, quoiqu'il eût été bien accueilli par par ceux qu'il avait rencontrés. Il revint par une route plus septentrionale, traversa les monts Sneeuwe, le Cambedou, et revint au Cap, après seize mois d'absence. Cette première excursion ne l'avait pas entièrement satisfait; il en fit quelques autres dans les cantons peu éloignés du Cap, et enfin reprit son projet de traverser toute l'Afrique. Le 15 juin 1783, il se remit en route et se dirigea vers le nord. Ce second voyage fut beaucoup plus pénible que le premier : la plupart de ses attelages de bœufs périrent par suite de l'excessive aridité des pays qu'il traversait; il fut obligé de laisser une partie de son train sur la rive gauche ou méridionale de la rivière d'Orange; puis, avec un petit nombre de Hottentots dévoués qui le suivaient depuis le commencement, il s'aventura dans des régions inconnues, prenant successivement des guides dans les hordes sauvages chez lesquelles il passait, et dont, par ses manières pleines de franchise, il réussissait à gagner la bienveillance. Mais plus il avançait, plus il acquérait la conviction que son dessein primitif était inexécutable. Enfin, il arriva chez les Houswanas ou Boschismans, dont le nom répandait la terreur chez leurs voisins, qu'ils pillaient sans cesse. Il sut aussi se concilier l'amitié de ces hommes sauvages. Leur caractère hardi lui fit penser que par leur secours il pourrait effectuer le plan qu'il méditait depuis long-temps; mais il fallut renoncer à cette illusion. Après avoir fait plusieurs chasses avec les Houswanas, jusqu'au Nord du tropique du capricorne, et à l'ouest du quatrième méridien oriental, Le Vaillant repartit pour joindre son camp. Il reprit la route du Cap, faillit mourir d'une esquinancie, dont un Namaquois le guérit; et enfin, échappé à des périls sans nombre, il revint au Cap. Il s'embarqua le 14 juillet 1784 pour l'Europe, débarqua à Flessingue, et en janvier 1785 rentra dans Paris. Son unique occupation fut alors de mettre ses collections en ordre, et de rédiger les journaux de ses voyages, ainsi que les observations particulières qu'il avait recueillies sur les oiseaux. Quelque paisible et simple que fût son existence, il ne put échapper aux calamités de la révolution; emprisonné en 1793, comme suspect, il ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre. Une petite propriété qu'il possédait à La Noue, près de Sézanne, fut, dans ses dernières années, son séjour le plus habituel. Lorsque la composition de ses ouvrages ne l'occupait pas, son goût inné pour la chasse le portait sans cesse à courir les champs. Il vécut ainsi près de trente ans, et mourut le 22 novembre 1824, dans cette retraite, qu'il quittait fort ra-

rement pour venir signer à Paris la publication de ses divers ouvrages, qui sont : | *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance*, Paris, 1790, 1 vol. in-4°, ou 2 vol. in-8°, fig. ; | *Second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, pendant les années* 1783, 84 et 85, Paris, 1796, 2 vol. in-4°, ou 3 vol. in-8°, fig. et cartes. Ces deux ouvrages ont été réimprimés, Paris, an 11 (1803), 3 vol. in-4°; 5 vol. in-8°, fig. et cartes. Peu de relations se lisent avec plus de plaisir. Le Vaillant ne s'appesantit pas sur des détails de route, qui n'auraient pu qu'être fort ennuyeux, puisqu'il n'a parcouru que des déserts; mais il sait joindre à ses récits une foule de particularités qui intéressent. Il ne tarit pas dans ses expressions de gratitude pour tous les hommes, sans distinction de couleur, qui lui ont rendu service, entre autres, pour le Hottentot Klaas. Des voyageurs qui ont visité les mêmes contrées après lui, entre autres N. Barrow et M. Lichtenstein, ont mis en doute quelques-uns de ses récits. Le premier l'a même accusé d'avoir inventé des noms de peuplades qui n'existaient pas; mais ne s'est-il pas écoulé un temps suffisant, de 1782 à 1788, pour que la horde des Gonaquois, à laquelle appartenait cette Narina que Levaillant a rendue si célèbre, ait pu être dispersée? Combien n'a-t-on pas d'exemples d'événements semblables? Le missionnaire Campbell, qui a voyagé deux fois dans l'Afrique australe, raconte qu'il vit, auprès des monts Kamis, une femme qui se souvenait parfaitement du séjour de Le Vaillant dans sa maison. Ce voyageur, ajoute Campbell, mêle trop de romanesque à ses récits; mais c'est lui qui a décrit avec le plus d'exactitude les mœurs et les usages des Hottentots. Le Vaillant a le premier fait connaître en France la giraffe, dont on ne possédait que des descriptions imparfaites. Il a rapporté d'Afrique celle que l'on voit empaillée au cabinet du roi. On lui doit la découverte d'un grand nombre de mammifères, d'insectes et surtout d'oiseaux nouveaux. Le premier il a signalé, chez les Houswanas, l'existence de cette difformité au bas des reins, dont on a vu depuis un exemple à Paris, dans une Africaine. Les voyages de Le Vaillant ont été traduits dans la plupart des langues de l'Europe. On a encore de lui : | *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, Paris, 1796, 1812, 6 vol. in-fol. ou in-4°, fig. Le Vaillant a laissé deux volumes en manuscrit, qui compléteront l'ouvrage. | *Histoire naturelle des perroquets*, ibid., 1801, 1805, 2 vol, in-fol. ou in-4°. fig; | *Histoire naturelle des oiseaux de paradis*, ibid., 1801, 1806, in-fol. et in-4°; | *Histoire naturelle des cotingas et des todiers*, ibid., 1804, in-fol, et in-4°; | *Histoire naturelle des calaos*, ibid., 1804, in-fol. et in-4°. Le Vaillant avait vu, dans leur pays natal, presque tous les oiseaux qu'il a décrits. Les figures qui accompagnent ses ouvrages sont de la plus grande vérité; elles furent dessinées sous ses yeux par Barraband. Ses observations sur les mœurs des animaux sont extrêmement curieuses et toujours intéressantes.

VAIR (Guillaume DU), fils de Jean du Vair, chevalier et procureur-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1556. Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, premier président au parlement de Provence, et enfin

garde-des-sceaux. En 1616, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut sacré évêque de Lisieux en 1618. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse. Il aima mieux quitter les sceaux que de se prêter aux vues du maréchal d'Ancre, qui abusait de sa faveur. Il finit sa carrière à Tonneins, en Agénois, où il était à la suite du roi durant le siége de Clérac, en 1621, à 65 ans. Du Vair était d'une sagacité surprenante, et d'une éloquence peu commune pour son siècle. La manière dont il parle de lui, même dans le testament olographe qu'il fit à Villeneuve-le-Roi le 10 juin 1620, décèle un homme modeste, sage, et profondément chrétien, saisissant avec autant de justesse que d'admiration et de gratitude les vues secrètes et bienfaisantes de la Providence. « Né que j'étais avec une santé fort infirme, avec un corps et un esprit peu laborieux, une mémoire grandement imbécile, ayant pour toute grâce de nature une sagacité à la vérité si grande, que je ne sache jamais, depuis que j'ai été en âge d'homme, être arrivé rien d'important, ni à l'état, ni au public, ni à mon particulier, que je ne l'aie prévu. Outre cela, mes père et mère, fort infortunés, ne m'ayant laissé pour tout bien qu'un office de conseiller d'église, et une prébende de Meaux, chargé de la décrépitude de mondit père, et du soin de sa maison grandement désolée, au temps que l'on croyait que l'état s'en allât tomber en ruine : Dieu néanmoins m'a si miraculeusement assisté et favorisé, que je me vois élevé aux plus grands honneurs du royaume, avec des biens abondamment, et quasi plus que je n'ai désiré, et la réputation et la bienveillance commune, telle que je l'ai pu désirer : en quoi je reconnais que sa divine bonté a voulu choisir mon infirmité pour faire paraître sa puissance et bénéficence. » Les ouvrages de Du Vair forment un gros vol. in-fol., Paris, 1641. On y trouve des *Harangues*, des *Traductions*, qui sont moins empreintes que les autres productions de son temps du mauvais goût qui régnait alors, mais qui n'en sont pas tout-à-fait exemptes. On reconnait partout le magistrat, le chrétien et l'honnête homme. — Il ne faut pas le confondre avec Léonard VAIR, docteur en théologie, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, et prieur de Sainte-Sophie de Bénévent, dont nous avons un traité *de Fascino*, plein de recherches, de vues judicieuses et solides. Thiers, dans son traité des superstitions, le cite souvent, et en fait un éloge mérité.

VAIRA (Antoine), évêque d'Adria, naquit à Venise vers 1650. Il passait pour très-savant dans le droit canon, et il en fut premier professeur à l'Université de Padoue. Son savoir et ses services furent récompensés par l'évêché de Parenzo en Istrie. Il fut ensuite transféré à celui d'Adria dans le Padouan. Il mourut à Rovigo, en 1732, âgé de 82 ans. Il a laissé une dissertation historique sous ce titre : *De Prærogativa, œcumenicæ nomenclationis et potestatis romani pontificis, a Constantinopolitanis præsulibus usurpata*, Padoue, 1704, in-fol.

* VAIRO ou VAIR (Dom Léonard), bénédictin du monastère de Sainte-Sophie de Bénévent, docteur en théologie, florissait au XVI[e] siècle, et fut évêque de Pouzzole. Il est l'auteur d'un ouvrage savant et curieux, intitulé : *De fascino, libri tres, in quibus omnes fascini species et causæ describuntur, et ex*

philosophorum sententiis scite et eleganter explicantur; nec non contra præstigia, imposturæ, illusionesque dæmonum, cautiones et amuletæ præscribuntur, ac denique nugæ quæ de iisdem narrari solent dilucide confutantur, Paris, 1583, in-4°. On a du même auteur cinq *Sermons* prononcés dans la chapelle du pape, et imprimés en 1579, in-4°. Il était docteur en théologie, et grand prédicateur. Il en est fait mention dans l'un des articles précédents, comme chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin; mais la bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît, ainsi que plusieurs autres biographes, le met au nombre des auteurs bénédictins.

VAISSETTE (Dom Joseph), né à Gaillac en 1685, exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays Albigeois. Dégoûté du monde, il se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dans le prieuré de la Daurade, à Toulouse, en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeler à Paris, en 1713, par ses supérieurs, qui le chargèrent, avec dom Claude de Vic, de travailler à l'Histoire du Languedoc. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1730, in-folio. « Peu d'histoires générales, dit l'abbé des Fontaines, sont mieux écrites en notre langue : l'érudition y est profonde et agréable. » On a ajouté, à la fin, des notes très-savantes sur différents points de l'histoire de Languedoc; ces notes sont autant de dissertations sur des matières curieuses. Dom de Vic étant mort en 1734, dom Vaissette resta seul chargé de ce grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès, et dont il publia les quatre autres volumes. Ce savant mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1756, regretté par tout le monde. Ses autres ouvrages sont : | un *abrégé* de son Histoire de Languedoc, en 6 vol. in-12, 1740. Il peut suffire à ceux qui ne sont pas de cette province; mais les Languedociens le trouvent trop sec, et le regardent comme une table des matières; | une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4° et en 12 vol. in-12. Quoiqu'il y ait bien des fautes, comme dans toutes les géographies, les hommes instruits ne laissent pas de la consulter. L'auteur a puisé, autant qu'il a pu, dans des sources pures. C'est ainsi que, pour parler pertinemment des célèbres missions du Paraguay, il a consulté don Antonio Ulloa, ancien commandant du Pérou, d'après les rapports duquel il a tracé l'intéressant tableau que l'on voit de ces missions dans le dernier tome de sa *Géographie* : tableau qui, en fixant les regrets des gens de bien, des vrais philosophes, dévouera à l'exécration publique ceux qui ont coopéré à la destruction d'un tel établissement. (*V.* Guaranis, Paraguay, Villa-Ricca, dans le *Dict. géogr.*)

* VALADON (Le père Zacharise), capucin missionnaire, né à Auxonne vers 1680, fut chargé en 1717 de visiter les établissemens que son ordre possédait dans l'Asie-Mineure. Le bâtiment sur lequel il revenait en France étant entré dans le port de Marseille au moment où la peste y exerçait les plus grands ravages, il se dévoua tout entier au service des malades, fut lui-même atteint du terrible fléau, en réchappa, et retourna quelques années après dans l'Orient pour y reprendre ses travaux apostoliques. Il parcourut successivement l'île de Cypre, la Syrie, la Palestine, revint en France, et reçut à son passage à Marseille des témoignages d'estime et de reconnais-

sance des habitants de cette ville pour son noble dévouement. Retiré dans le couvent de son ordre, à Dijon, il y mourut en 1746. Il a composé la *Relation* de ses voyages en Orient, dont Amanton, membre de l'académie de Dijon, conserva une copie qu'il croyait autographe.

* VALARESSO (Fantin), archevêque de Candie, né à Venise, en 1392, d'une famille patricienne, embrassa l'état ecclésiastique, et fut, en 1412, nommé par Jean XXIII à l'évêché de Parenzo, lorsqu'il avait à peine vingt ans. Jean XXIII ayant été déposé, en 1415, au concile de Constance, la nomination de Valaresso fut regardée comme nulle; mais le pape Martin V le nomma de nouveau au même évêché en 1417. En 1426, il fut transféré au siége archiépiscopal de Candie. Il assista en cette qualité et avec le titre de légat au concile de Florence, où il avait ordre de travailler à la réunion des Grecs. On ignore où et quand il mourut, mais il vivait encore en 1422. On a de lui un traité *De conciliorum auctoritate et de communione Latinorum et Græcorum*, qu'il composa cette année, et que l'on conservait dans la bibliothèque du couvent de Saint-Jean et Saint-Paul de l'ordre de Saint-Dominique à Venise. Le père Ughelli, dans son "Italia sacra", en parlant de Fantin Valaresso, dit de lui, qu'il était "latinæ ac græcæ linguæ eruditissimus ac multiplici doctrina vir clarissimus". Il parle avec éloge de son traité et des lettres de cet archevêque, conservées manuscrites dans la bibliothèque barberine, avec celles de l'archevêque Maffei Valaresso, son neveu.

* VALARESSO (Zacharie), né aussi à Venise, d'une famille patricienne, sans doute la même que celle du précédent, fut un des plus élégants et des meilleurs poètes de son temps. "Le Lazzarini" avait donné une tragédie intitulée "Ulisse il giovine" (Ulysse le jeune) (1): non-seulement l'ouvrage était ennuyeux et dénué d'intérêt, mais encore l'auteur n'y avait eu aucun égard à la différence des temps, des mœurs, des usages, etc. Valaresso, pour faire sentir le ridicule de cette composition insipide, publia, sous le nom emprunté de "Cattuffio Panchiano", une sorte de parodie du premier ouvrage intitulée : *Il Rutzvanscad il giovane arcisopratragichissima tragedia.* Cette pièce eut le plus grand succès, et donna lieu au chevalier Uzevedo d'insérer à la louange de Zacharie Valaresso les deux vers suivants dans son poème intitulé "Venetiæ urbis descriptio", liv. II, v. 218 :

Tu Valaresse, sales potuisti vincere Græcos,
Et lepide mæstus ridendo dicere verum.

Il y a cela de plaisant dans cette pièce, que vers la fin tous les acteurs quittent la scène, et que les assistants demandant à grand bruit qu'ils reparaissent, le souffleur vient sur le théâtre un papier à la main, et débite ces vers :

Uditori, m'accorgo ch' aspettate
Che nuova della pugna alcun vi porti;
Ma l'aspettate in van : tutti son morti.

L'ouvrage fut réimprimé à Venise, 1791, dans le 5e vol. du "Parnasso italiano", page 207. Valaresso mourut le 25 mars 1769.

VALART (Joseph), prêtre, né au hameau de Sortel, dans le diocèse d'Amiens, et mort dans la capitale de la Picardie en 1786, s'est fait un

(1) Et non Ulysse Jean, comme on l'a traduit dans le Dictionnaire universel. Jean se traduit en italien par Giovani.

nom parmi les grammairiens latins. Il entra en lice avec plusieurs littérateurs distingués, sur différentes questions relatives à cet ancien, riche, énergique et magnifique idiome, et donna à connaître qu'il le possédait à fond. Le père Desbillons ayant publié ses "Fables", Valart fit des remarques critiques, dont quelques-unes se trouvèrent justes; le savant et modeste fabuliste en profita. On a de lui un *Rudiment*, une *Prosodie*, les *Paraboles de l'Evangile* mises en un latin à portée des commençants, avec la traduction interlinéaire, une *Géographie*, une *Grammaire française*, une *Traduction* de Cornelius-Nepos. Mais ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est une édition latine de "l'Imitation de J.-C."; non pas parce qu'elle eut du succès, mais parce qu'elle arma contre lui les savants et les vrais amis de ce petit livre précieux, indignés de le voir mutilé et défiguré de mille manières, sous prétexte de le mettre en bon latin, ou pour faire disparaître les germanicismes, qui réfutaient la prétention des gersénites, dont Valart s'était fait le champion; de manière que, selon l'expression d'un critique ingénieux et sensible, il avait fait de ce livre inestimable un "nouveau Déiphobe":

Atque hic Priamidem laniatum corpore toto
Deiphobum videt, et lacerum crudeliter ora,
Ora manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, et truncas inhonesto vulnere nares...
Quis tam crudeles optavit sumere pœnas?
Cui tantum de te licuit?

ÆNEID., VI, 494.

En 1764, il a donné une seconde édition de cet ouvrage si étrangement défiguré; et en 1766, une traduction française. Dans cette traduction, l'auteur a rendu comme il a pu les mots latins qui détruisaient le "gersénisme"; mais, voyant que cela n'allait pas, il a pris le parti de les retrancher dans le texte latin, comme on le voit dans l'édition donnée en 1773, où le mot "exterius" (liv. I, ch. I, n. 3) est omis, quoique dans la traduction de 1766, il soit rendu par les mots "par cœur". Tout cela parut répandre quelque nuage sur la franchise et la bonne foi de Valart; mais il est raisonnable de ne pas juger trop sévèrement un homme qui, profondément engagé dans une mauvaise cause, n'a pas exactement la force d'âme nécessaire pour donner un désaveu formel, et rejeter les petits moyens qui semblent pouvoir l'en dispenser. (*Voyez* KEMPIS, NAUDÉ, GERSON, AMORT, QUATREMAIRE, ROSWEIDE, et le "Journ. hist. et litt.", 15 mai 1788, page 104.)

* VALAZÉ (Charles-Éléonore DUFRICHE), naquit à Alençon le 23 janvier 1751, suivit d'abord la carrière des armes et ensuite le barreau; lors de la révolution, il était avocat et propriétaire cultivateur. En 1789 il embrassa le parti populaire; en 1792 il devint maire d'Essay, petite ville près d'Alençon, où il faisait exécuter rigoureusement les décrets les plus révolutionnaires, en même temps qu'il parcourait les campagnes pour y propager les principes du jour. Nommé à la convention nationale, il s'attacha au parti de la "Gironde", et se livra à toute la fougue de son caractère et du républicanisme. Il se déchaîna contre les prêtres, les nobles et la cour, fit le rapport des crimes imputés à Louis XVI, dont il vota "la mort". Il était lié d'amitié intime avec Vergniaud, et seconda tous ses projets: Marat le qualifiait de "chef des hommes d'état". Il s'éleva contre la commune de Paris, et se montra l'ennemi constant des jacobins; aussi le 31 mai

il fut entraîné dans la chute des *girondins*, après les avoir défendus, avec courage jusqu'au dernier moment. Il ne voulut pas s'évader, et le 2 juin il se vit décrété d'accusation, déclaré en état d'arrestation, et condamné à mort le 30 *octobre*; il se poignarda dès qu'il eut entendu son jugement. Les implacables ennemis des *girondins* firent conduire son corps dans une charrette jusqu'au pied de l'échafaud, où périrent plusieurs de ses collègues. Il a laissé : | *Lois pénales dans l'ordre naturel des devoirs, des vices et des crimes*, 1684, in-8°, réimprimé en 1802 par les soins du jurisconsulte Dufriche de Foulaines. Voici le jugement que porte un biographe sur ce livre, qui fit d'abord beaucoup de bruit : « On admire (dit-il) dans cet ouvrage utile et méthodique une division nouvelle et juste des actions morales de l'homme, en vertus, devoirs, vices et crimes. Valazé a fait des observations, au second livre, sur l'ordre de préférence des vertus les unes aux autres; des devoirs entre eux; sur le degré différent qu'inspirent les différentes classes et les différents genres de vices et de crimes. Le second livre renferme encore de bonnes idées sur le mariage, sur la pudeur et ses avantages. L'article sur l'usure est neuf et intéressant; celui sur les monopoleurs est un morceau précieux, fait pour être consulté; il en est de même de l'article sur l'infamie. Dans le onzième, il essaya de prouver la nécessité d'abolir la peine de mort, les asiles et les lettres de grâce, et d'admettre l'uniformité des peines pour tous les citoyens.... etc. » Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point cet éloge est juste, mais nous croyons cependant que les dernières phrases se ressentent d'un philantropisme excessif, qui n'est pas toujours utile au bon ordre des choses, ni à cet exemple frappant que doit offrir la punition du crime. | *Le Rêve*, conte qu'on trouve dans la Bibliothèque des Romans, Paris, 1785; | *A mon fils*, ibid, 1785 in-8°; | *Défense des accusés au 31 mai 1794*, in-8°. L'auteur rédigea cet écrit dans sa prison; mais ayant appris qu'on ne permettait aux accusés aucun moyen de défense, il le cacha dans sa même prison, où un de ses collègues l'ayant trouvé, le publia dans la suite. Tous les ouvrages ci-dessus mentionnés sont en général (sa *Défense* exceptée) calqués sur ces principes de philosophisme qui le jetèrent dans la révolution et causèrent sa fin tragique. Valazé a laissé quelques manuscrits, comme une suite aux *Lois pénales*, un *Mémoire sur les causes de l'élévation des vapeurs dans l'atmosphère*, et une *Explication des tuyaux capillaires*, etc.

* VALCARCEL (Don Joseph-Antonio), agronome espagnol, naquit à Valence en 1724. Vivant sur un sol fertile en toutes sortes de productions, et dont les campagnes offrent l'aspect d'un jardin toujours riant, il consacra ses veilles à l'étude de l'agriculture, et suivit avec honneur les traces de Columelle et du célèbre Alonse d'Herrera. Ce fut par les soins de cet homme laborieux, mort vers l'an 1560, que l'Espagne, et surtout le royaume de Valence et la Catalogne, avaient vu prospérer de nouveau l'agriculture; mais les différentes guerres, et notamment celle de la succession, l'avaient replongée dans l'anéantissement. Valcarcel, après avoir voyagé en différentes parties de l'Europe, et s'être nourri de la lecture des livres classiques sur la matière dont il voulait traiter, publia différents ouvrages relatifs aux différents genres de cul-

ture, tels que : | *Instructions sur la culture du riz*, une des plus riches productions du sol de Valence ; | *Instructions sur la culture du lin*, etc. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur fut son *Agriculture générale*, Valence, 1765, 1775, 7 vol. in-4°, qui a eu un grand nombre d'éditions. Valcarcel était membre de plusieurs académies et de presque toutes les sociétés dites des "Amis du pays", établies dans plusieurs provinces en Espagne. Il mourut en 1793, âgé de 69 ans. Il était très-pieux, et mena toujours une vie pure.

* VALCARCEL-PIO (Don Antoine), comte de Lumiares, antiquaire espagnol, naquit à Alicante, en 1758, de la princesse Pio de Savoie, veuve du comte de Fuen-Salida, grand d'Espagne, et du marquis de Valcarcel, gentilhomme de la princesse et puis son époux. Ce mariage inégal valut à la princesse Pio d'être exilée de la cour, et reléguée à Alicante. Le comte de Lumiares était né avec d'heureuses dispositions pour l'étude, mais une jeunesse déréglée l'empêchait de se livrer à aucune occupation sérieuse. Ses dissipations, ses prodigalités, et le peu d'égards qu'il avait pour une éponse aimable et vertueuse, forcèrent son père à le faire enfermer dans le château d'Alicante. C'est là qu'il fit la connaissance du célèbre Velasquez, marquis de Valdeflores, alors prisonnier d'état, qui lui inspira du goût pour les antiquités. C'est sous la direction de ce savant qu'il apprit les langues savantes, l'histoire, les mathémathiques, les sciences naturelles, etc. Il resta dans le château près de quatre ans, étudiant les jours et les nuits ; et quoique le marquis son père lui eût fait, à plusieurs reprises, offrir la liberté, il la refusa jusqu'à ce qu'il crût pouvoir cultiver de lui-même les connaissances qu'il avait acquises. Il partagea alors son temps entre l'étude et ses anciennes habitudes ; il parcourut toute l'Espagne pour examiner les anciens monuments, fit divers voyages en France et en Italie, ornant son esprit de nouvelles connaissances ; il apprit la peinture, l'architecture, la musique, les langues française, anglaise et italienne, qu'il parlait en perfection. Le comte de Lumiares était intime ami du marquis de la Romana, général espagnol, et il serait difficile de trouver deux hommes plus instruits, plus dissipés et plus bizarres. Ils se livraient en même temps à l'étude de presque toutes les sciences, aux plaisirs de toute espèce, tandis qu'ils s'affichaient souvent par des goûts tout-à-fait singuliers. Lorqu'ils demeuraient à Valence, on les voyait tantôt sur une terrasse pratiquée au-dessus de leur maison, s'amuser au jeu puéril de faire partir un cerf-volant ; tantôt, pour devenir, à ce qu'ils croyaient, plus robustes, ils s'exposaient en chemise, sur leur terrasse, à la chaleur comme au froid, et ils appelaient cela des *bains d'air ;* tantôt ils devenaient cuisiniers ou limonadiers, et se plaisaient à régaler leurs amis de leurs ragoûts et de leurs boissons. Cependant le premier, placé dans une société de savants, se faisait admirer et respecter ; et le second, au milieu des armées, inspirait à ses inférieurs de l'estime pour ses talents militaires, et une obéissance sans borne. Dans le dernier voyage que le comte de Lumiares fit à la cour, après la mort de son père, il y vint pour solliciter les titres de prince et de grand d'Espagne, du chef de sa mère, sœur et héritière du prince Pio. Mais un esprit indépendant, caustique, et des mœurs peu réglées,

rendirent ses démarches inutiles ; et ces titres ne furent ensuite accordés qu'à l'aîné de ses deux fils. Valcarcel-Pio mourut à Valence, en février 1801, après avoir notablement détérioré sa fortune. On a de lui : | *Recueil de médailles inconnues des peuples anciens de l'Espagne*, *avec leur explication*, Valence, 1775. Cet écrit précieux fournit à l'auteur l'idée de former son cabinet de médailles, qu'il porta au nombre de 1,500 ; | *Dissertations sur les monuments anciens appelés* Barros Saguntinos, *avec les inscriptions de Sagunte* (à présent Morviedro), *ibid.*, 1779, in-8° ; | *Description de Lucentum, ville ancienne appelée à présent* Alicante, *avec l'explication des inscriptions, statues, médailles*, etc., *trouvées dans ses ruines*, ibid., 1780 ; | *Inscriptions de Carthago-Nova, ville ancienne, appelée aujourd'hui* Carthagène, *ibid.*, 1782 ; | *Explications des inscriptions et des statues anciennes d'Almazarron, ville du royaume de Murcie*, Valence, 1776, 1785 ; | *Observations sur la situation de la colonie Illici*, ibid., 1784. Le comte de Lumiares était un excellent physicien et un bon naturaliste ; indépendamment de son cabinet de médailles, il en forma un autre d'histoire naturelle, et possédait une riche collection de machines et d'instruments de mathématiques.

* VALCARENGHI (Paul) médecin de Crémone, où il naquit vers 1750. Il était très-versé dans la lecture des auteurs anciens et modernes, possédait plusieurs langues savantes, et professa successivement son art à l'université de Pavie et à l'école palatine de Milan. Il fut très-heureux dans ses cures, dans lesquelles il suivait la méthode la plus simple, et qui lui procurèrent beaucoup de richesses. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : | *De additæ anevrysmate observationes binæ cum animadversionibus*, Crémone, 1741 ; | *Dissertatio medica epistolaris de virgine cremonensi quæ per plures annos maleficiata fuit*, ibid., 1746. Il s'agit dans cette dissertation d'une jeune fille qui vomissait, à des temps indéterminés, des pierres, des aiguilles, des morceaux de fer et de verre. Valcarenghi s'efforce d'expliquer ce phénomène, qui paraissait extraordinaire, et qu'il attribue à des causes naturelles ; | *In Ebenbitar tractatum de malis limonis commentaria*, ibid., 1758. Cet ouvrage est partagé en douze chapitres, où il parle des limons en général, de leurs différences, de leurs propriétés, etc. Valcarenghi était membre de plusieurs académies, et agrégé aux colléges de médecine de Milan, de Crémone, de Ferrare, de Bologne, etc. Il mourut en 1781.

VALCKE (Pierre-François), curé de Rumbecke et doyen rural de Roulers, au diocèse de Bruges, est mort le 25 janvier 1787, à l'âge de 79 ans, après avoir donné, dans le cours d'une longue vie, le plus éclatant spectacle de toutes les vertus pastorales, et multiplié non-seulement parmi ses ouailles, mais partout où il a pu avoir accès, les fruits d'un zèle actif, éclairé, charitable. Ses *Sermons*, distingués par une éloquence simple, touchante et pleine d'onction, ont été imprimés sous les auspices de M. Brenart, évêque de Bruges ; ses *Exhortations* annuelles aux curés, lors de la distribution des saintes huiles, ont paru à Bruges en 1785. On a encore de lui la *Traduction* en langue flamande de plusieurs ouvrages de piété.

* VALDEN (Thomas DE), religieux

de l'ordre des carmes, ainsi nommé du village de Valden en Angleterre, lieu de sa naissance, se distingua dans son ordre par son savoir. Il avait étudié à l'université d'Oxford, où il s'était fait recevoir docteur en théologie. Il assista aux conciles de Pise et de Constance. Henri V, roi d'Angleterre, le prit pour son confesseur; il accompagna ce roi dans son expédition contre la France. Il y mourut en 1430. On a du P. de Valden un ouvrage intitulé *Doctrine de l'antiquité, concernant la foi de l'Église catholique*, contre les sectateurs de Wiclef et de Jean Hus, en 3 volumes, imprimé à Paris et ensuite à Salamanque et à Venise, avec l'approbation du pape Martin V, à qui il est dédié. Valden y combat vigoureusement les erreurs de ces hérétiques. Dans son premier volume, il réfute celles qui ont rapport aux attributs de Dieu, à la nature de l'homme et à l'incarnation. Il prouve la primauté du pape, et l'institution divine de l'épiscopat. Il en défend la juridiction et les prérogatives; il établit les droits des autres pasteurs, justifie les vœux et la profession religieuse, etc. Il expose, dans le second volume, la doctrine de l'Église concernant les sacrements, et démontre, contre Wiclef, que leur efficacité ne dépend point des dispositions et de la sainteté des ecclésiastiques; mais que ceux-ci, fussent-ils en état de péché, administrent les sacrements et consacrent validement. Il parle ensuite de l'eucharistie, et après avoir rapporté les preuves de la présence réelle et de la transsubstantiation, il fait voir que la communion sous les deux espèces n'est point de nécessité absolue. Dans le troisième volume, il établit la distinction qu'il y a entre les évêques et les prêtres, et la supériorité des premiers. Il traite ensuite des autres points de foi attaqués par Wiclef, et il les défend. La manière de procéder du P. de Valden est de commencer par rapporter les erreurs qu'il se propose de combattre; de leur opposer les pages de l'Écriture sainte, des Pères et des auteurs ecclésiastiques qui leur sont contraires, et de tirer en peu de mots les conséquences qui en dérivent; en sorte que le fond de son ouvrage consiste dans un recueil de passages et de textes qui concernent les matières dont il traite; ce qui l'a rendu d'une grande utilité aux théologiens et aux controversistes qui sont venus après lui, en leur offrant des matériaux tout préparés.

* VALDÈS (Jean DE), peintre espagnol, naquit à Séville vers l'an 1620, et devint chef de l'académie de peinture de cette ville. Il a beaucoup travaillé pour les églises d'Andalousie; mais il se plaisait surtout à traiter des sujets hideux avec une vérité frappante qui faisait frissonner. On conserve entre autres un tableau de lui, à Séville, représentant un cadavre à moitié rongé de vers, dont la vue inspire l'effroi. Son plus grand plaisir était de passer des jours entiers dans des caveaux funéraires, pour y dessiner les objets qui causaient le plus d'horreur. Ce goût était un effet naturel de son caractère sombre et mélancolique. Il était néanmoins pieux et bienfaisant, et on ne lui connut aucune espèce de vices. Il mourut en 1691.

* VALDÈS (Don Antonio), ministre d'état espagnol, né vers 1755 dans les Asturies, fit d'abord partie de l'ordre de Malte, dont il devint plus tard bailli. Il entra ensuite dans la marine espagnole, et fut successivement capitaine de vaisseau, bri-

gadier et chef d'escadre. Charles III lui confia en 1781 le ministère de la marine, puis le nomma lieutenant-général des armées navales. Il conserva ce poste sous Charles IV ; mais n'ayant gas su gagner les bonnes grâces de Godoï, il se vit forcé de donner sa démission en 1796. Dès-lors il vécut dans la retraite jusqu'en 1808, époque où il fut nommée membre de la junte de Séville, qui se retira ensuite à Cadix. On croit qu'il mourut en 1811 dans l'île de Léon.

VALDO (Pierre), hérésiarque, né au bourg de Vaud en Dauphiné, d'où il prit son nom. Il fit traduire la Bible pour l'usage des pauvres, et commença à dogmatiser à Lyon, vers 1180. Ses disciples furent appelés "vaudois", du nom du pays de leur maître, ou "gueux de Lyon", de la ville où cette secte prit naissance, ou "sabatès", à cause de leur chaussure singulière. La mort d'un ami de Valdo, qui expira subitement en sa présence, le frappa tellement, qu'il distribua aussitôt aux pauvres une grande somme d'argent. Cette générosité en attira une prodigieuse quantité à sa suite. Leur bienfaiteur voulut bientôt devenir leur maître. Comme il était un peu lettré, il leur expliquait le nouveau Testament en langue vulgaire. Les ecclésiastiques ayant blâmé sa témérité, il se déchaîna contre eux et contre leur autorité, en leur égalant les laïcs. Il y a des auteurs qui prétendent que Valdone poussa pas plus loin ses erreurs ; mais que ses disciples s'étant répandus en Dauphiné, en Languedoc, en Catalogne, etc., et s'étant mêlés avec les "arnaldistes" et les "Albigeois", adoptèrent plusieurs erreurs de ceux-ci. Beaucoup de protestants, et Voltaire dans son "Histoire générale", ont voulu confondre les Albigeois et les Vaudois ; mais Bossuet ("Hist. des Var.", liv. IX), et Limbroch, protestant ("Hist. de l'Inquisition"), ont donné des preuves incontestables de la distinction qu'il faut faire entre les Albigeois et les Vaudois. [Les "Vaudois", chassés de toute l'Europe, se sont cependant maintenus dans les trois vallées du Piémont, où ils s'étaient d'abord établis, y forment une population de vingt mille âmes, et y possèdent treize églises. Le roi de Sardaigne leur a accordé, par une ordonnance du 10 janvier 1824, la permission de bâtir un hôpital pour leurs pauvres malades, et de le faire desservir par un médecin et un chirurgien de leur croyance. *Voyez* sur leur secte, l'"*Histoire* des variations", le "Dictionnaire des hérésies", etc.]

*VALDORY (Claude), jésuite, né en 1601 à Rouen, prêcha comme missionnaire pendant 40 années, et, entre autres "opuscules" de dévotion, écrivit un *Traité de la servitude à la croix*, 1600, in-8°.

* VALDRIGI (François), comte, né à Modène en 1761, étudia d'abord le droit à l'université de sa ville natale, où il fut reçu docteur. En 1790, il devint pour trois ans recteur civil de la ville de Trente, et à l'expiration de ses fonctions fut nommé juge au tribunal de Modène. Il était en 1800 professeur de droit au collége de Brera à Milan, et membre de la cour des comptes de cette ville. Plus tard, il s'occupa de la *Traduction du Code Napoléon en langue latine*, in-4°, 1807, ce qui lui valut en 1814 la chaire de professeur de droit coutumier à l'université de Milan. Il a aussi publié en 1816 un *Eloge de Gravina*. Ce savant mourut à Milan, le 23 janvier 1834, âgé de près de 75 ans.

* VALENCE (Cyrus-Marie-Alexandre DE THIMBRUNE, comte DE), naquit à Agen en 1757, d'une ancienne famille, dont un des ancêtres se trouva à la bataille de Bouvines, avec le grade de capitaine. Le père du comte de Valence était lieutenant-général et ses oncles officiers-généraux. Destiné au service de l'artillerie, il se rendit en 1774 à Strasbourg, où il y avait alors d'excellentes écoles de stratégie. Nommé en 1778 capitaine au régiment royal-cavalerie, il devint successivement aide-de-camp du maréchal Devaux, et en 1784, colonel en second au régiment de Bretagne. Son mariage avec la fille de madame la comtesse de Genlis lui fit obtenir la charge de premier écuyer du duc d'Orléans, avec le grade de colonel du régiment de Chartres-dragons, et la croix de l'ordre de Saint-Lazare. En 1789, et à l'époque des élections des états-généraux, Valence assista aux assemblées de Cahors et de Paris. Il fut élu par la noblesse de Paris pour un de ses députés suppléants, et presque en même temps on lui confia le commandement du département de la Sarthe. Lors du voyage de Louis XVI à Varennes, et dans la journée du 25 juin, il se présenta à l'Assemblée constituante et lui prêta serment de fidélité. Cet acte de dévouement fut favorable à son avancement. Il passa, en 1792, à l'armée du Nord, en qualité de maréchal-de-camp, et bientôt arriva à la désastreuse journée du 10 août. (*Voy*. LOUIS XVI.) Cette journée étant suivie des défaites de Mons, de Tournay, et de l'assassinat du général Dillon, le gouvernement d'alors crut devoir réorganiser l'armée : il mit le général Valence à la tête de tous les grenadiers, et le nomma lieutenant-général. Il prit la première ville et les premiers canons sur les Autrichiens. A la bataille de Valmy, il commanda l'aile gauche, et reçut la capitulation de Verdun, puis signa celle de Longwy avec le prince de Brunswick. Ces exploits l'ayant fait nommer général en chef de l'armée des Ardennes, il se porta sur Givet et sur Charlemont, s'empara de Dinant, de Charleroi, et de tous les pays situés entre la Sambre et la Meuse, comme Nivelle, la forêt de Soignies, etc., en contribuant ainsi à l'évacuation de la Belgique. Il assiégea le château de Namur, contre Beaulieu et Schreder, qu'il battit à Vivier-Lagneau. Après cette victoire, il s'empara de Namur, et y fit 4,000 prisonniers. Le gouvernement l'avait choisi pour commander l'expédition contre les Indes orientales, qu'on préparait en secret; mais cette expédition n'eut pas lieu. Valence retourna en Belgique, à la demande du général Dumouriez. Il se distingua à Tirlemont, et encore davantage à la bataille de Nerwinde, où il commandait l'aile droite. S'étant mis à la tête de la cavalerie, il culbuta les Autrichiens, ramena l'infanterie au combat, reprit les villages perdus, vaillamment secondé par le centre, sous les ordres du duc de Chartres (aujourd'hui duc d'Orléans); mais le désordre qui régnait dans l'aile gauche arracha la victoire aux Français. Ayant reçu une blessure au front, le général Valence se fit conduire à Bruxelles. Il demanda un congé, qui lui fut refusé par Beurnonville, ministre de la guerre; et lorsque ses blessures le lui permirent, il se rendit à Valenciennes, puis partit pour Bruxelles, où il était rappelé par Dumouriez. Peu de temps après, celui-ci passa du côté des Autrichiens, et Valence se vit

accusé par Dubuisson, commissaire du conseil exécutif, de s'être trouvé présent à la conférence où Dumouriez avait manifesté ses projets de rébellion. Quoi qu'il en soit, Valence envoya sa démission au président de l'Assemblée conventionnelle, et se rendit à Londres, où Pitt ne lui permit pas de résider. En même temps Robespierre demandait que toute la famille du général Valence fût jugée par le tribunal révolutionnaire. Ce général se réfugia dans une ferme éloignée du Holstein, avec sa fille aînée et sa belle-mère, madame de Genlis. Comme il avait grand soin de n'entretenir aucune communication avec les émigrés, il ne fut point compris dans la loi de l'an IV (1795) contre ces derniers. Cependant il avait demandé qu'on nommât des juges pour examiner sa conduite; mais le Directoire s'y refusa. Il rentra en France après le 18 brumaire, et présida, en 1801, le canton de Véry, département de la Marne, dont le collége électoral l'élut candidat au sénat en 1803. Il y siégea en 1805, et reçut à la même époque le titre de commandant de la Légion-d'Honneur. Deux ans après, il eut le commandement de la cinquième division de réserve, et, en 1808, il passa en Espagne. Il fut décoré l'année suivante de la grande croix de Saint-Henri de Saxe, et en 1812 il se rendit à la grande armée, où il commanda une division en Lithuanie, sous les ordres du général de Nanzouty, et se fit remarquer par sa bravoure au combat de Mohilow. Une maladie qui lui survint à Smolensko l'obligea de retourner en France, et il évita ainsi les dangers de la désastreuse retraite de Moscou. En décembre 1813, il fut envoyé comme commissaire extraordinaire à Besançon, et pourvut à la défense de cette ville. Les alliés se trouvant déjà sur le territoire français, Valence, ayant réuni une colonne de gardes nationales et de troupes régulières, se porta, en janvier 1814, sur Gray, où il manœuvra avec une si grande habileté qu'il tint l'ennemi en échec pendant sept jours. Revenu à Paris au 1er avril, il adhéra à la déchéance de Buonaparte, et on trouve son nom comme secrétaire du sénat, dans l'"acte" qui la prononce. Compris le 4 juin 1814 dans la création des pairs de France, il eut, peu de mois après, le cordon de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Cependant, au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe, *il resta à la chambre des* pairs, et, après *la bataille de* Waterloo (en juin 1815), il parut vouloir entraver le mouvement qui tendait à arracher le pouvoir des mains de Napoléon. Ses discours excitèrent les murmures de la majorité de l'assemblée. Pontécoulant et Boissy-d'Anglas le menacèrent de le rappeler à l'ordre. Malgré cela, il fut, ce même jour, 21 juin, un des commissaires que le gouvernement provisoire envoya auprès de Blücher pour demander un armistice que ce général refusa. Dans la séance du 7 juillet, il se plaignit hautement des Prussiens, qui avaient envahi le palais de la chambre des pairs. A la seconde restauration, il fut exclu de la chambre des pairs, et mis à la retraite. Réintégré dans cette même chambre le 21 novembre 1819, il se rangea du côté de l'opposition, se prononça pour la loi des élections du 5 février, combattit celles contre la liberté de la presse et la liberté individuelle. Il allait faire partie de l'association des "souscriptions nationales", dont le but était de fonder des secours pour les détenus sans

jugement pour les délits politiques; mais les ministres firent attaquer pas les tribunaux cette association, qui fut dissoute. Il prononça, en 1820, à la chambre des pairs, l'*Éloge* du général Colaud, son collègue, et en 1822 il demanda, par un discours éloquent, la réhabilitation de Lesurques, exécuté sous le directoire, et reconnu innocent d'un vol commis sur une diligence. Il ne put voir l'issue de cette affaire, la mort l'ayant surpris le 4 février de cette même année 1822, à l'âge de soixante-cinq ans. Le comte de Valence fut inhumé au Père-la-Chaise: le général Dulauloy prononça un "discours" sur sa tombe, et Lacépède son "Éloge funèbre" à la chambre des pairs le 23 mars. Le comte de Valence n'a laissé que deux filles, dont l'aînée a été mariée au comte de Celles, député à la seconde chambre des états-généraux des Pays-Bas; et la seconde a épousé le général Gérard, membre de la chambre des députés à Paris. Pendant son séjour dans le duché de Holstein, le général Valence publia un écrit intitulé: *Essai sur les finances de la république française, et sur les moyens d'anéantir les assignats*, Hambourg, 1796, in-8°.

VALENS (Valerius), était proconsul d'Achaïe, lorsqu'une partie de l'Orient se souleva contre Gallien et reconnut Marcien. Le nouvel empereur, craignant que Valens n'armât contre lui, envoya une petite armée commandée par Pison, pour le surprendre et lui ôter la vie. Valens se voyant poursuivi, se fit reconnaître empereur dans la Macédoine, et se défit de Pison. Mais il fut tué peu de jours après par ses soldats, en juin 261, après six semaines de règne.

VALENS (Flavius), empereur, étiat fils puîné de Gratien, surnommé "le Cordier". (*Voyez* GRATIEN.) Il naquit près Cibale en Pannonie, vers l'an 323, et fut associé à l'empire, l'an 364, par son frère Valentinien 1er, qui lui donna le gouvernement de l'Orient en 365. Les deux empereurs signalèrent le commencement de leur règne par plusieurs lois en faveur du christianisme; mais Valens ne tarda pas à se laisser surprendre par les ariens, et à se déclarer hautement leur protecteur. Effrayé par la révolte de Procope, il voulut d'abord quitter la pourpre; mais il reprit courage, défit son ennemi dans une campagne de Phrygie en 366, et lui fit couper la tête. Après avoir pacifié l'empire, il se fit conférer le baptême par Eudoxe de Constantinople, arien, qui l'obligea par serment de soutenir ses erreurs. Il obtint facilement ce serment d'un empereur qui avait déjà persécuté les orthodoxes; sa haine contre eux fut renforcée par Albia Dominica, sa femme. Il publia un édit pour exiler les prélats catholiques, édit qui fut exécuté avec la dernière rigueur. Mais l'orgueil du tyran ne tint pas contre la fermeté de saint Basile. Il fut obligé de respecter ce grand homme, et, effrayé par un prodige, il fit déchirer le décret d'exil donné contre lui. On sait la réponse que ce saint évêque fit au préfet Modeste. (*Voyez* BASILE.) Il ne se montra pas autrement envers l'empereur. « Valens, dit saint Grégoire de Nazianze, ne pouvant se résoudre à accepter véritablement la communion de saint Basile, par la honte de changer de parti, ne laissa pas de l'accepter extérieurement en venant dans l'église. Il y entra donc le jour de l'Epiphanie, environné de tous ses gardes, et se mêla, pour la forme, au peuple catholique. Quand il entendit le chant

des psaumes, qu'il vit ce peuple immense, et l'ordre qui régnait dans le sanctuaire, les ministres sacrés, plus semblables à des anges qu'à des hommes, saint Basile devant l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu, comme s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire, ceux qui l'environnaient, remplis de crainte et de respect; quand Valens, dis-je, vit tout cela, la tête lui tourna et sa vue s'obscurcit. On ne s'en aperçut pas d'abord; mais quand il fallut apporter à la sainte table son offrande, qu'il faisait de sa main, voyant que personne ne la recevait suivant la coutume, parce qu'on ne savait si saint Basile voulait l'accepter, il chancela de telle sorte que, si un des ministres de l'autel ne lui eût tendu la main pour le soutenir, il serait tombé honteusement. » Sa cruelle impiété se soutint mieux ailleurs. Il alla à Antioche, où il exila Mélèce; à Edesse et ailleurs, où il persécuta cruellement les orthodoxes, surtout les moines. Il fit la guerre aux Goths, parce qu'ils avaient donné du secours à Procope. Cette guerre eut le plus heureux succès. Les Barbares, effrayés des victoires de Valens, forcèrent Athalaric, leur roi, à demander la paix. Valens voulut bien la leur accorder en 370; mais il en prescrivit les conditions. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube, et de mettre le pied sur les terres des Romains, à moins que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus la liberté, comme auparavant, de trafiquer indifféremment dans tous les lieux soumis à l'obéissance de l'empereur. Ses succès lui ayant inspiré de l'orgueil, et augmenté sa cruauté et sa confiance dans la doctrine arienne, il fut puni par ces mêmes Barbares auxquels il avait fait la loi. La guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Lupicin, général de l'armée romaine, ayant été battu, Valens marcha en personne contre les ennemis. On engagea une bataille près Andrinople en 378, et il eut le malheur de la perdre. La nuit le surprit avant qu'il se fût décidé sur le parti qu'il avait à prendre; et les soldats, qui s'étaient rangés autour de lui, l'enlevèrent et le portèrent dans une maison où les Goths mirent le feu, et où il fut brûlé vif, à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 15. Valens fut un prince timide, cruel et avare. Incapable de juger du mérite, il n'élevait aux grands emplois que ceux qui applaudissaient à ses faiblesses. Il fit mourir tous ceux dont le nom commençait par *Théod*, parce qu'un magicien lui avait dit que son sceptre tomberait entre les mains d'un homme dont le nom commencerait ainsi : et le comte Théodose, père de Théodose-le-Grand, se trouva malheureusement de ce nombre. Protecteur de l'arianisme, il fit autant de mal aux fidèles que les plus ardents persécuteurs de l'Église.

VALENS, évêque de Murse, et URSACE, évêque de Singidon, disciples d'Arius, se déclarèrent ouvertement contre saint Athanase, et furent déposés et excommuniés au concile de Sardique en 347. Ils s'efforcèrent ensuite de répandre les erreurs de leur maître en Occident : mais, voyant que l'empereur Constant Ier protégeait saint Athanase, et regardant le parti des ariens comme ruiné, ils abjurèrent l'arianisme par politique au concile de Milan. Le concile les adressa au saint-siége, et lui en réserva le jugement; Ursace et Valens signèrent une rétractation en 349, et écrivirent en-

suite à saint Anathase d'une manière très-honorable à ce saint défenseur de la foi; mais ils ne tardèrent pas à retourner à leurs erreurs, se trouvèrent aux conciles de Sirmium, à celui de Rimini, et à l'assemblée de Nice en 359, et jouèrent partout les rôles de fourbes par leurs expressions captieuses. Ils furent les principaux auteurs de la surprise faite aux évêques catholiques à Rimini. Valens contribua beaucoup à mettre en crédit les ariens auprès de l'empereur Constance, qui le chargea de ses ordres pour persécuter les catholiques, commission dont il ne s'acquitta que trop bien. Valens et Ursace furent encore condamnés au concile de Rome en 369.

VALENS (Pierre), dont le vrai nom est STERCK, né à Groningue vers 1570 (et non en 1564, comme l'ont dit Nicéron et Goujet), s'appliqua avec succès à la poésie, à l'éloquence et à toutes les parties des belles-lettres. Il fit un voyage à Paris, où ses talents lui méritèrent une place de professeur au collége royal. Il mourut en 1641. On a imprimé ses *Harangues*, qui le font regarder avec raison comme un des hommes les plus éloquents de son temps; et ses *Poésies* latines, in-8° et in-4°, qui offrent des vers heureux, mais peu de cette imagination qui constitue le vrai poète.

* VALENTI GONZAGA (Silvius), illustre et savant cardinal, d'une ancienne et noble famille, naquit à Mantoue, le 1er mars 1690. Il fit ses premières études sous les jésuites au collége de Parme, alors très-florissant. Ses maîtres y développèrent les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Il passa de là à Rome, où il s'appliqua avec ardeur et un zèle infatigable aux diverses sciences qui pouvaient illustrer la carrière qu'il se proposait de courir, et le rendre plus capable de la fournir dignement. Les nonciatures de Flandre et d'Espagne furent les premiers emplois où il eut à s'exercer, et il y déploya une prudence et une habileté qui lui méritèrent en même temps et l'estime du pape et celle des souverains près de qui il avait résidé. La dignité de cardinal, à laquelle Clément XII l'éleva, le 19 décembre 1738, dans sa dixième promotion, fut une juste récompense de ses services. Benoît XIV, ayant succédé à ce pape, crut ne pouvoir trouver de ministre plus éclairé que le cardinal Valenti; il le fit secrétaire d'état, et ensuite camerlingue de la sainte Église. Le cardinal Valenti remplit avec éclat ces places éminentes. Il sut ménager les divers intérêts des princes dans leurs relations avec le saint-siége, et eut le rare bonheur de n'en mécontenter aucun. Il réprima les divers abus qui s'étaient glissés dans l'administration. Il soutint les droits de l'Eglise et les prérogatives de sa cour; il protégea et encouragea les lettres; il fonda des chaires de chimie et de physique, qu'il attacha au collége de la Sapience. Il fit travailler à la carte topographique de l'état de l'Église, et chargea de ce travail le célèbre P. Boscovich. Il rouvrit l'académie de dessin, fit revivre les anciennes fabriques et manufactures, et en établit de nouvelles; il favorisa le commerce, augmenta le revenu de l'état, sans établir de nouveaux impôts, et améliora toutes les branches de l'administration. Il aimait à s'entourer de savants; il les recevait à toute heure, et s'entretenait familièrement avec eux. La matière de ces entretiens était toujours quelque point de science ou quelque objet d'utilité

publique. Cet illustre cardinal mourut le 28 août 1756, à Viterbe, où il s'était rendu pour raison de santé. Son corps fut reporté à Rome, et inhumé dans un tombeau que, de son vivant, il s'était fait construire dans l'église des PP. franciscains.

* VALENTI - GONZAGA (Ludovico), neveu du précédent et comme lui cardinal, se distingua aussi par son goût pour les beaux-arts et les sciences. Ce fut lui qui fit restaurer à Ravenne le monument en l'honneur du Dante.

VALENTIA, ou plutôt VALENCIA (Grégoire), jésuite, né à Medina-del-Campo, dans la vieille Castille, professa la théologie dans l'université d'Ingolstadt, à Dillengen et à Rome. Il assista aux congrégations *de Auxiliis*, disputa vivement contre Lémos, et mourut près de Naples, dans un château de Tibère Caraffa, le 26 mars 1603, à 60 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, en 4 vol. in-fol., et plusieurs *Traités* théologiques et polémiques. Ces ouvrages ont été recueillis en 5 gros volumes in-fol.

VALENTIN, hérésiarque du IIe siècle, était Egyptien et sectateur de la philosophie de Platon. Il se distingua d'abord par son savoir et par son éloquence; mais, indigné de ce qu'on lui avait refusé l'épiscopat, il se sépara de l'Eglise, et enfanta mille erreurs. Il les sema à Rome sous le pontificat du pape Hygin, et continua de dogmatiser jusqu'à celui d'Anicet, depuis l'an 140 jusqu'à 160. Il avait imaginé une généalogie d'æons, dont il composait la divinité qu'il appelait *Plérome* ou *Plénitude*, au-dessous de laquelle était le fabricateur de ce monde, et les anges, auxquels il en attribuait le gouvernement. Ces æons étaient mâles et femelles, et il les partageait en différentes classes. Valentin eut beaucoup de disciples qui répandirent sa doctrine, et formèrent des sectes qui étaient fort nombreuses, et surtout dans les Gaules du temps de saint Irénée, qui nous a donné le plus de lumières sur ces hérétiques.

VALENTIN, romain, pape après Eugène II, mourut le 21 septembre 827, le quarantième jour après son élection.

VALENTIN (Basile). C'est sous ce masque que se cacha un habile chimiste du seizième siècle, que quelques-uns ont présumé être un bénédictin d'Erfurt, mais dont on ignore le vrai nom. Ses ouvrages, écrits en allemand, ont été imprimés à Hambourg, en 1677, 1717, et 1740, in-8°. La plupart sont traduits en latin et en français. Parmi les latins, le plus connu est *Currus triomphalis antimonii*, Amsterdam, 1671, in-12. On cite parmi les français : | l'*Azoth des philosophes*, avec les douze *Clés de philosophie*, Paris, 1660, in-8°, et la figure de ces douze clés; | *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux*, et de leurs *vertus médicinales*, Paris, 1640, in-4°; | *Testament de Basile Valentin*, Londres, 1671, in-8°.

VALENTIN, peintre, né à Coulomiers, en Brie, l'an 1600, mort aux environs de Rome en 1632, entra fort jeune dans l'école de Vouet, et peu de temps après se rendit en Italie. Les tableaux du Caravage le frappèrent, et il l'imita. Il s'attacha surtout à représenter des concerts, des joueurs, des soldats et des bohémiens ou zingares. On voit aussi de ce maître des tableaux d'histoire et de dévotion; mais ils sont en petit nombre, et pour l'or-

dinaire inférieurs à ses autres ouvrages. Le Valentin trouva un protecteur dans le cardinal Barberin. C'est à sa recommandation qu'il peignit pour l'église de Saint-Pierre à Rome, *le Martyre des saints Processe et Martinien*, morceau très-estimé. | Le Musée du Louvre possède de cet habile peintre, *onze tableaux*, dont plusieurs ont été gravés.|

VALENTIN (Michel-Bernard), professeur en médecine, à Giessen, où il naquit le 26 novembre 1657, cultiva la botanique avec beaucoup de succès, et mourut le 15 mars 1729. On a de lui : | *Historia simplicium reformata*, Francfort, 1716, in-fol., 16 planches ; 1723, in-fol., 23 planches ; | *Amphitheatrum zootomicum*, Francfort, 1720, in-fol., figures. Cet ouvrage avait paru en allemand à Francfort, 1704-1714, 3 vol. in-fol.: il a été traduit en latin par Jean-Conrad Becker. Aux éditions latines on a joint un abrégé de la *Vie* de Valentin, en vers, qu'il avait composé lui-même ; | *Medicina nova antiqua*, Francfort, 1713, in-4°. C'est un cours de médecine ; | *Cynoura materiæ medicæ*, Strasbourg 1726, 2 vol. in-4° ; *Viridarium reformatum*, Francfort, 1720, in-fol , avec de belles figures ; | *Corpus juris medico-legale*, Francfort, 1722, in-fol. ; | *Physiologiæ biblicæ capita selecta*, Giessen, 1711, in-4°.

* VALENTIN, médecin de l'ancienne académie royale de chirurgie, naquit en 1730, fit de fort bonnes cures, et devint membre honoraire de l'académie royale de médecine. Il est mort à Paris, au mois d'août 1823, âgé de quatre-vingt-dix ans, et a laissé : | *Question chirurgicale, relative à l'affaire de la demoiselle Fanim, femme du sieur Lancret, accusée de suppression de part*, Berlin, 1768 ; | *Eloge de M. Le Cat*, Paris, 1769 ; | *Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des lettres à M. Louis*, 1702, in-12. Un autre * Valentin * (le docteur Louis) était en France correspondant de Jenner, et y a propagé, un des premiers, sa découverte de la vaccine.

* VALENTIN (Louis), chirurgien, né le 14 octobre 1758, à Soulanges, près Vitry-le-Français, entra à l'âge de 17 ans comme élève de l'école de chirurgie du régiment du roi-infanterie, dont son oncle était chirurgien aide-major. Peu d'années après, il obtint le titre de professeur dans cette même école, et la place que son oncle laissait disponible. En 1790, le régiment du roi ayant été licencié, Valentin se rendit avec sa famille à St-Domingue, où il exerça les fonctions de premier médecin des armées. En 1793, l'incendie du Cap entraîna la perte de ses possessions, de sa bibliothèque, de ses manuscrits et du riche cabinet d'anatomie qu'il s'était formé. Il parvint à s'embarquer et aborda, dans un dénûment absolu, les rivages de l'Amérique septentrionale où le consul de France lui confia la direction des hôpitaux de Virginie. Mais, en 1799, il revint en France, se fixa d'abord à Nanci, puis à Marseille, qu'il abandonna de nouveau pour Nanci. Il voyagea en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Suisse, et fit un grand nombre d'observations dont il déposa le fruit dans ses nombreux ouvrages. Valentin était décoré des ordres de la Légion-d'Honneur et de Saint-Michel, lorsqu'il mourut à Plombières le 11 février 1829. Il a publié : | *Dissertatio medica de optima methodo variolas inoculandi et inoculatas tractandi*,

Nanci, 1786, in-4° ; | *Dissertatio medico-chirurgica de struma branchocele dicta et de hemeralopia*, Nanci, 1787, in-4° ; | *Mémoire sur le gouètre ou gâtre*, ouvrage couronné par l'académie royale de chirurgie, en 1790 ; | *Mémoire sur l'héméralopie et le nyctalopie*, envoyé à la ci-devant société royale de médecine, en 1790 · ce manuscrit n'a pas été retrouvé dans les archives de la société royale, et l'original a été la proie des flammes lors de l'incendie du cap Français ; | *Mémoire sur un écu de six francs avalé par un grenadier du régiment du roi, sur l'introduction des pièces métalliques dans l'estomac*, etc., cap Français, île Saint-Domingue, 1791 ; | *Mémoire sur l'incompatibilité des différents virus dans l'économie animale, et sur leur innocuité par rapport au danger de la petite-vérole*, cap Français, île Saint-Domingue, 1792 ; | *Mémoire sur le traitement et l'extirpation des tumeurs du cou, etc.*, Boston, 1792 ; | *Traité historique et pratique de l'inoculation*, par F. Dezoteux et L. Valentin, Paris, an VIII (1799), in-8° ; | *Résultats de l'inoculation de la vaccine dans les départements de la Meurthe, de la Meuse, des Vosges et du Haut-Rhin*, Nanci, 1812, in-8° ; | *Traité sur la fièvre jaune d'Amérique*, Paris, 1805, in-8°. L'auteur considère cette maladie comme épidémique. | *Coup d'œil sur la culture de quelques végétaux exotiques dans les départements de la France*, et *Notice sur l'état présent des sciences physiques et naturelles, et sur quelques découvertes faites dans les États-Unis d'Amérique, etc.*, lues à l'académie de Marseille de 1806 à 1808, Marseille, in-8° ; *Coup d'œil sur les différents modes de traiter le tétanos en Amérique*, Paris, 1811, in-8° ; | *Notice sur l'opossum et sur quelques animaux à bourses*, Marseille, 1811, in-8° ; | *Mémoires et observations concernant les bons effets du cautère actuel appliqué sur la tête ou sur la nuque, dans plusieurs maladies des yeux, des enveloppes du crâne, du cerveau et du système nerveux*, Nanci, 1815, in-8° ; | *Mémoires sur les fluxions de poitrine*, Nanci, 1815, in-8° ; | *Voyage en Italie, fait en l'année* 1820, 2e édition, corrigée et augmentée de nouvelles observations faites dans un second voyage en 1824, Paris (Nanci), 1826, in-8°, la 1re édition était de 1822 ; | *Notice historique sur le docteur Jenner, auteur de la découverte de la vaccine, suivie de notes explicatives*, 2e édition, revue et augmentée, Nanci, 1824, in-8° ; la 1re édition était de 1823.

* VALENTINE Galéas, fille de Jean Galéas, duc de Milan, naquit dans cette ville vers l'an 1380. Elle épousa Louis de France, duc d'Orléans, et était aussi aimable que spirituelle. Valentine vécut longtemps à la cour de Charles VI, et gouvernait despotiquement ce monarque ; ce qui fit répandre le bruit qu'elle l'avait ensorcelé. On commença à murmurer contre Valentine, qui, craignant de se voir exposée aux insultes de la populace, quitta aussitôt la cour. Peu de temps après, son époux fut assassiné par ordre du duc de Bourgogne, et c'est en vain qu'elle demanda justice contre le meurtrier. Elle en mourut de douleur le 5 décembre 1408. Avant d'expirer, elle fit approcher ses enfants, parmi lesquels se trouvait Jean, fils naturel du duc d'Orléans, si célèbre depuis sous le nom du comte de Dunois. Elle le regarda avec attendrissement, et, comme présageant ce qu'il devait être un

jour, elle dit « qu'il lui avait été dérobé, et qu'aucun de ses enfants n'était si bien "taillé" pour venger la mort de son père, comme celui-là. » C'est du chef de cette princesse que le duc d'Orléans, depuis Louis XII, roi de France, prétendit au duché de Milan, qui donna lieu à tant de guerres, coûta tant de pertes à la France, et qui tomba enfin au pouvoir de l'heureux Charles-Quint.

* VALENTINI (Dom Eusèbe), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, naquit à Modène, d'une famille distinguée. Se sentant appelé à la vie religieuse, il embrassa la profession monastique dans l'abbaye de Saint-Jean à Parme, et y prononça ses vœux le 11 novembre 1515. Il avait cultivé les lettres avec fruit, et excella dans la poésie latine. La célébrité de son talent l'avait fait distinguer par les plus illustres littérateurs de son siècle, et, pendant un séjour qu'il fit à Ferrare, il contracta amitié avec le savant Célio Calcagnini et l'Arioste. Il mourut à Parme, en 1539, dans un âge peu avancé. On a de lui, sur des sujets pieux, tels que *la Naissance*, *la Passion*, *la Résurrection* du Sauveur, sur la *sainte Vierge*, sur *saint Jean*, etc., divers poëmes qui ont été imprimés à la suite des *Poésies* de dom Prosper Martinengo, moine du Mont-Cassin, Rome, 1589. Un poëme sur *le massacre des Innocents*, de dom Valentini, se trouve dans l'édition du poëme de Sannazar, " De partu Virginis ", Venise, 1533. Il est parlé d'Eusèbe Valentini, d'une manière très-favorable, dans les lettres d'Isidore Clari, depuis évêque de Foligno et de Cortese, qui devint cardinal, et qui tous deux étaient bénédictins de la même congrégation. — * VALENTINI (Philippe), né à Modène, cultiva aussi la poésie. Il était lié étroitement avec Louis de Castel-Vetro, savant célèbre, qui s'était fait des ennemis par ses critiques, et qui d'ailleurs était accusé d'avoir adopté les nouvelles doctrines, et même, dit-on, d'avoir traduit en italien un livre de Mélanchthon. Valentini fut soupçonné de partager les mêmes sentiments, et se vit, à cause de cela, exposé à diverses disgrâces. Il avait été pendant quelque temps attaché au cardinal Contarini; mais, craignant d'être enveloppé dans les poursuites faites contre son ami par le saint-office, il prit la fuite, et l'on ignore où il a terminé ses jours; il paraît qu'il vivait encore en 1567. Outre un *Sonnet* qui a été imprimé, il a laissé quelques *Poésies* inédites, qui se conservaient à Modène. Il est question de ce Valentini dans la " Vie de Castel-Vetro ", composée et publiée par Muratori. (*Voyez* CASTEL-VETRO.)

VALENTINIEN Ier, empereur d'Occident, fils aîné de Gratien, surnommé " le Cordier ", de Cibale en Pannonie, s'éleva, par sa valeur et son mérite, au trône impérial. Il fut proclamé empereur à Nicée, après la mort de Jovien, le 26 février 364. Il associa Valens son frère à l'empire, lui donna l'Orient, et garda pour lui l'Occident, où il se rendit redoutable par son courage. Il repoussa les Germains, qui ravageaient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons qui s'étaient avancés jusque sur les bords du Rhin, et bâtit un grand nombre de forts en différents endroits de ce fleuve et du Danube. Les Quades ayant pris les armes en 373, il passa dans leur pays pour les châtier. Il met tout à feu et à sang, rase les campagnes, brûle les villages, renverse les villes, laisse partout des traces de sa fureur.

Il repasse le Danube, et va se reposer à Bregetion, petit château de la Pannonie. Là les Quades lui envoient des ambassadeurs pour implorer sa clémence. Ces envoyés étaient des hommes grossiers, pauvres et mal vêtus. Valentinien, croyant qu'on les lui avait envoyés pour l'insulter, entra en fureur, et leur parla avec tant d'emportement qu'il se cassa une veine. Il expira peu de temps après, le 17 novembre 375. Il était alors âgé de 55 ans, et en avait régné 12 moins quelques mois. Valentinien montra dans sa conduite de l'esprit, du courage, de la grandeur. Il fit toujours paraître un grand zèle pour la religion catholique, et l'avait confessée généreusement sous Julien au péril de sa fortune et de sa vie. Mais Justine, sa seconde femme, qui était arienne, réussissait souvent à éluder ses bonnes intentions, et fit autant de tort à sa réputation que son caractère vif et emporté. "Ad animum illius immitem ac superbum", dit Sulpice-Sévère, "uxor accesserat ariana", etc. Mais le même historien rapporte de lui des traits de sagesse et de bonté qui font voir que, dans le fond, ce n'était pas un mauvais prince. C'est une calomnie de dire que cet empereur eut deux femmes à la fois, "Sévéra" et "Justine". Socrate, qui vivait un siècle après Valentinien, a inventé ce conte, destitué de tout fondement, comme l'a prouvé Baronius (*ad annum* 370, n° 125). Il laissa de Sévéra, sa première femme, Gratien, qui lui succéda, et de Justine, Valentinien II.

VALENTINIEN II, fils du précédent, né en 371, fut salué empereur à Cinque en Pannonie le 22 novembre 375. Il succéda à Gratien son frère, en 383, et fut dépouillé de ses états en 387, par le tyran Maxime. Il eut recours à Théodose, qui défit Maxime, lui fit couper la tête en 388, rétablit Valentinien, et entra triomphant dans Rome avec lui. Le jeune empereur, formé par les avis, les instructions et l'exemple de Théodose, quitta de bonne heure les impressions que sa mère Justine lui avait données contre la foi catholique. On le soupçonna de quelques déréglements ordinaires à la jeunesse : aussitôt qu'il le sut, il se priva de tout ce qui pouvait donner occasion à ces faux bruits. On trouvait qu'il se plaisait trop aux jeux du cirque; pour s'en corriger, il retrancha ceux mêmes qui se donnaient le jour de la naissance des empereurs. Ayant su que quelques-uns le blâmaient d'aimer trop les combats de bêtes, il fit tuer dans le même jour toutes celles qui étaient destinées à cet usage. Ce ne furent pas les seules actions qui firent éclater sa vertu. Les chefs d'une famille distinguée ayant été accusés d'une conspiration, il en examina lui-même les preuves; et, sa clémence lui en ayant dissimulé la force, il fit élargir les coupables, méprisant ces défiances et ces soupçons, "qui ne tourmentent", disait-il, "que les tyrans". Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts; et comme ses officiers voulaient qu'il les augmentât, afin d'en profiter eux-mêmes, il leur répondit : « Quelle apparence y a-t-il que j'impose de nouvelles charges à ceux qui ont bien de la peine de payer les anciennes ? » Il faisait jouir l'empire de la paix, de la justice et de l'abondance, lorsqu'Arbogaste, Gaulois d'origine, à qui il avait confié le commandement de ses armées, se révolta, et le fit étran-

gler à Vienne en Dauphiné, le samedi 15 mai 392, âgé seulement de vingt ans, après un règne de neuf. Il n'était encore que catéchumène, et n'avait pas reçu le baptême; mais saint Ambroise, dans le bel éloge qu'il fait de ce prince, ne doute pas que le désir qu'il en eut dans ses derniers moments, la vivacité de sa foi et de sa charité, ne lui aient obtenu les effets de ce sacrement. Théodose-le-Grand lui succéda et vengea sa mort.

VALENTINIEN III (Flavius Placidus Valentinianus), empereur d'Occident, fils du général Constance et de Placidie, fille de Théodose-le-Grand, naquit à Rome, en 419, et fut honoré du titre de César à Thessalonique; mais il ne fut reconnu empereur que le 23 octobre 425, à Rome, après la défaite entière de Jean, qui s'était emparé de l'empire. Ce fut d'abord Placidie qui eut toute l'autorité; et la sagesse de cette princesse ne put prévenir la perte de l'Afrique, que le comte Boniface livra, en 428, aux Vandales, qui y fondèrent un état très-puissant. Le général Aétius conserva, par sa valeur, les autres provinces. Les Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns, furent battus en diverses rencontres, et forcés à demander la paix; il n'y eut que les Suèves de la Galice qui ne purent être domptés. Valentinien reconnut mal de si grandes obligations. Indigné de ce qu'Aétius avait laissé échapper les Huns après les avoir défaits, il tua ce général de sa propre main; mais il périt bientôt après lui. Ayant violé la femme de Pétrone-Maxime, ce mari outragé le fit tuer au milieu de Rome en 455. Il avait alors trente-six ans, et il fut le dernier de la race de Théodose. Valentinien était un prince stupide, qui sacrifiait sa gloire et ses intérêts à ses passions, et ses passions l'emportaient toujours de crime en crime.

* VALERAS (Diégo DE), historiographe espagnol, naquit à Cuença, en 1402, d'une famille distinguée. Il entra comme page auprès de Jean II, roi de Castille, dans la cour duquel, formée en grande partie d'hommes les plus instruits, il contracta pour l'étude ce goût qui ne l'abandonna jamais. Afin de mieux s'instruire, il voyagea pendant plusieurs années en France, en Italie et en Allemagne. De retour dans sa patrie, il servit utilement Jean II, ainsi que son successeur Henri IV (proclamé en 1454), et remplit plusieurs ambassades auprès des rois de France, d'Angleterre et de Hongrie. La ville de Cuença le nomma député aux cortès tenues à Tordesillas. Il y déploya un grand courage en s'opposant aux desseins du roi, qui voulait punir les grands rebelles par le fer et par le feu. Valeras prévoyait que les mesures rigoureuses ne feraient qu'augmenter les troubles de l'Espagne, déjà trop agitée par des guerres civiles. Cependant il tenait, dans son cœur, pour l'infante dona Isabelle, sœur de Henri IV; et quand cette princesse et Ferdinand-le-Catholique montèrent sur le trône, en 1474, ces monarques s'empressèrent de récompenser les services que Valeras avait rendus à sa patrie. Ils le nommèrent leur historiographe, ensuite leur conseiller, et lui confièrent enfin la charge de grand-majordome du palais. Il mourut en 1480, âgé de soixante-dix-huit ans, et a laissé : | une bonne *Chronique de l'Espagne*, Saragosse, 1484, Salamanque, 1499; Ségovie, 1534,

1567, in-fol.; | *Traité de la Providence*, Séville, 1495; et autres ouvrages que le temps a fait oublier. Valeras était un des meilleurs latinistes de l'Espagne.

VALÈRE - Maxime (Valerius-Maximus), historien latin, florissait sous le règne de Tibère. Il sortait de la famille des Valère et de celle des Fabien. Son goût pour la littérature ne lui ôta point celui des armes; il suivit Sexte Pompée à la guerre. A son retour, il composa un *Recueil* des actions et des paroles remarquables des Romains et des autres hommes illustres. Cet ouvrage a pour titre : *De dictis factisque memorabilibus*. Son travail est en neuf livres; il le dédia à Tibère, Plusieurs croient que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un abrégé du sien, composé par Népotien d'Afrique. Son discernement est souvent en défaut; son goût pour les choses étranges et extraordinaires l'empêche de les apprécier avec la justesse que l'histoire exige. La meilleure édition de cet auteur est celle de Leyde, 1670, in-8°, *cum notis variorum*; et 1726, in-4°. On estime aussi celle de Paris, 1679, in-4°, à l'usage du dauphin. Nous en avons par Binet une traduction française, en 2 vol. in-8°, qui a fait oublier les précédentes.

VALÈRE (Saint), second évêque de Trèves. Saint Jérôme en fait mention dans son "Martyrologe". Dans le onzième siècle, son corps, qui avait été jusque là déposé dans l'église de Saint-Mathias, à Trèves, auprès de celui de saint Eucher ou Euchaire, son prédécesseur, fut transferé à Goslar, à la réquisition de l'empereur Henri III, et du consentement de l'archevêque Everard. Les monuments qui contiennent les particularités de sa vie ne sont point parvenus jusqu'à nous.

VALÈRE (Cyprien de), né en Espagne, en 1531, passa presque toute sa vie en Angleterre, où il professa les nouvelles erreurs. Nous avons de lui une *Version* espagnole de toute la Bible, que l'on peut regarder comme une seconde édition de la Version de Cassiodore Reyna, Amsterdam, 1502, in-fol. (*Voyez* Reyna.)

VALÈRE (Luc), enseigna, à la fin du seizième siècle, la géométrie dans le collége de Rome avec tant de réputation, qu'il fut nommé l'"Archimède" de son temps par le célèbre Galilée. On le connaît à peine aujourd'hui, quoiqu'il ait publié deux ouvrages assez bons, l'un *De centro gravitatis solidorum*, in-4°, 1604, et un autre *De quadratura parabolæ per simplex falsum*.

* VALERIA (Galeria), impératrice des Romains, était fille de Dioclétien et de Prisca. L'an 292, elle épousa Galère - Maximilien, adopté par Dioclétien, qui le nomma césar. Elle illustra le trône par ses vertus, et par l'amour qu'elle eut pour ses sujets, au bonheur desquels elle se consacra entièrement. On croit assez généralement que Valeria, à l'exemple de Prisca, sa mère, avait embrassé le christianisme, et qu'elles n'assistaient aux sacrifices des faux dieux que pour ne pas déplaire à Dioclétien et à Galère, qui auraient en outre pu découvrir leur secret. Se voyant sans postérité, elle adopta Candidien, fils naturel de son époux. Après la mort de celui-ci, elle se retira avec sa mère à la cour de Maximin Duza, neveu de Dioclétien, qui lui fit le plus parfait accueil. Il lui proposa ensuite de répudier sa femme et de l'épouser; Valeria re-

jeta cette offre sous le prétexte du deuil qu'elle portait, et des liens du sang qui les unissaient. Maximin, irrité par ce refus, et ne pouvant vaincre la résistance de Valeria, eut la cruauté de la reléguer avec Prisca dans les déserts de la Syrie. Elles y souffrirent mille tourments. Dioclétien, dit-on, mourut de douleur en apprenant l'action barbare de Maximin; cependant il ne fit rien pour s'en venger. Après la mort de ce dernier, en août 313, elles se flattaient de voir changer leur sort; mais Licinius, élevé à l'empire par Galère, et sur lequel elles fondaient leurs espérances, devint leur plus cruel persécuteur. Ce tyran, dans la crainte que Candidien ne devînt un obstacle à son ambition, le fit mettre à mort; et, redoutant que Valeria ne fît renaître un jour ses prétentions à l'empire, il donna l'ordre de l'arrêter avec Prisca. Ces femmes infortunées, nées au milieu des grandeurs, se virent contraintes de se cacher sous des haillons, et d'errer d'asile en asile. Elles furent enfin découvertes à Thessalonique par les satellites de Licinius, vers la fin de 314, et, au commencement de l'année suivante; ce tyran leur fit trancher la tête en présence du peuple assemblé, et leurs corps furent jetés dans la mer. Voltaire prétend que les chrétiens furent les auteurs des meurtres de Candidien, de Valeria et de Prisca; mais on ne voit d'autre preuve à l'appui de cette assertion, que l'empressement connu de l'auteur à décrier les chrétiens et le christianisme.

VALÉRIEN (Publius Licinus Valerianus), empereur romain proclamé l'an 253 de Jésus-Christ, associa à l'empire son fils Gallien, avec lequel il régna sept ans. Dans les premières années de son gouvernement, il témoigna quelque affection pour les chrétiens; mais Macrien, un de ses généraux, changea ses dispositions, et il s'alluma une persécution violente dans tout l'empire. Valérien, obligé de résister aux Goths et aux Scythes, se relâcha un peu de sa fureur. Une autre guerre l'occupa bientôt : il fallut qu'il tournât ses forces contre Sapor, roi de Perse, qui faisait des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et Valérien fut fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse, où il le traita avec indignité, jusqu'à le faire servir de marche-pied lorsqu'il montait à cheval. Il mourut en captivité l'an 263, âgé de 71 ans, après en avoir régné sept. Sapor, au rapport d'Agathias, le fit écorcher tout vif, et jeter du sel dans sa chair sanglante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, et la mit dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains. — Il ne faut pas confondre VALÉRIEN le vieux, avec VALÉRIEN le jeune, son petit-fils, sur lequel on peut voir l'article de GALLIEN (Publius Licinius Gallianus), fils de l'empereur Valérien le vieux et son successeur.

VALÉRIEN, évêque de Cémèle, dont l'évêché a été transféré à Nice, assista au concile de Riez, l'an 439, et à celui d'Arles, en 455. Il nous reste de lui XX *Homélies*, avec une *épître* adressée aux moines, Paris, 1612, in-8°. Il avait autant de savoir que de piété.

* VALERINI (Adrien), littérateur italien du XVIe siècle, naquit à Vérone, et était très-versé dans les langues grecque et latine. Il composait aussi des vers en italien, et la variété de ses connaissances lui

fit occuper plusieurs emplois dans sa république. Il passa la plus grande partie de sa vie à Venise, où il mourut au commencement du XVIIe siècle. On a de lui : | l'*Aphrodite*, tragédie, Vérone, 1578 ; | un *Recueil poétique*, composé de 1200 madrigaux, ibid., 1572 ; | *Oraison funèbre de Vincent Armani*, ibid., 1586 ; | *Beauté de Vérone*, ibid., 1570.—* VALERINI (Flaminius), de la famille du précédent, et qui vécut presque à la même époque, cultiva avec succès la poésie latine, et publia un *Poème* adressé à Christophe Ferrari, jurisconsulte véronais ; une *Élégie*, traduite par Ferrari, en octaves ou stances de huit vers, et diverses autres compositions.

VALÉRIO, ou plutôt VALLERIO (Augustin), né à Venise, en 1531, d'une des meilleures familles de cette ville, devint docteur en théologie et en droit canon, et fut professeur de morale dans sa patrie, en 1558. Désabusé des vains plaisirs du monde, il prit l'habit ecclésiastique, et fut nommé évêque de Vérone, en 1565, sur la démission du cardinal Bernard Navagero, son oncle. Son zèle apostolique, sa vigilance active et ses connaissances le lièrent d'une étroite amitié avec saint Charles-Borromée. Grégoire XIII l'appela à Rome, où il le mit à la tête de plusieurs congrégations, après l'avoir honoré de la pourpre romaine, en 1583. Valério mourut saintement dans cette ville en 1606, à 75 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont : | la *Rhétorique du prédicateur*, composée par l'avis et sur le plan de saint Charles-Borromée. Cet ouvrage solide et instructif renferme des réflexions judicieuses sur l'art d'exciter les passions des auditeurs, sur celui d'orner ou de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs chrétiens peuvent tomber ; il est en latin. L'abbé Dinouart en a donné une traduction en français, Paris, 1750, in-12 ; | *De recta philosophandi ratione ;* | *De acolythorum disciplina ;* | *De optima episcopi et cardinalis forma ;* | *Vita Bernardi Navagerii, cardinalis* : c'était son oncle ; | *De cautione adhibenda in edendis libris*, 1719, in-4°. On trouve dans ce dernier livre le catalogue de tous les autres ouvrages d'Augustin Valério, tant imprimés que manuscrits.

VALERIO VINCENTINI, dont le vrai nom est *Vallerio de' Belli*, graveur sur pierres fines, natif de Vicence, mourut en 1546. C'est un des graveurs modernes qui ont le plus approché des anciens, qui se sont distingués dans ce genre. L'on a de lui une grande quantité de pierres précieuses embellies par son travail. Il s'est aussi exercé sur les cristaux, et il a gravé beaucoup de poinçons pour les médailles. Clément VII, qui l'estimait, l'occupa long-temps : entre autres ouvrages, il grava pour ce pape un beau coffre de cristal de roche, dont le pontife fit présent à François Ier.

VALÉRIUS PUBLICOLA (Publius) fut un des fondateurs de la république romaine. Il triompha avec Brutus de Tarquin et des Toscans, l'an 507 avant J.-C. Il fut quatre fois consul, et mourut si pauvre qu'il fallut faire une quête pour fournir aux frais de ses funérailles.

VALERIUS-PUBLICOLA-POTITUS, fut un des décemvirs qui tyrannisèrent Rome ; cependant Valerius ne vexa point le peuple comme ses collègues : aussi il parvint à le calmer quand celui-ci se souleva contre eux. Après l'extinction du

décemvirat, il fut nommé consul, l'an 449 avant J.-C. Il remporta une victoire sur les Volsques et les Èques, et exigea en récompense les honneurs du triomphe; mais le sénat les lui refusa. Il les fit demander par le tribun Icilius, qui les obtint. Valerius-Publicola est le premier qui, malgré le sénat, ait obtenu ces honneurs; il les partagea avec son collègue M. Horatius.

VALERIUS Soranus, poète latin du temps de Jules-César, l'an 50 avant J.-C., fut mis à mort pour avoir tenu des propos tendant à l'athéisme; car cette funeste erreur était frappée chez les païens du glaive de la loi, comme l'on voit par l'histoire de Socrate et beaucoup d'autres. Varron cite de lui deux vers sur la nature de Dieu, qui semblent prouver qu'il ne connaissait pas d'autre dieu que le monde, ou l'assemblage de tous les êtres de cet univers, le dieu de Spinosa, en un mot.

Jupiter omnipotens, regum rex ipse, Deusque'
Progenitor genitrixque Deum, Deus unus et omnis.

VALERIUS-Flaccus (C. Val. Fl. Setinus Balbus), célèbre poète latin, naquit à Séba en Campanie, et florissait sous les règnes de Vespasien et de Titus. Il se fixa à Padoue, et fut l'ami de Martial, qui ne semble pas faire d'éloge des talents poétiques de Valerius-Flaccus, quand il l'exhorte à renoncer aux vers et à se consacrer au barreau ou à une profession quelconque. Cependant son *Poème héroïque* sur le voyage des Argonautes, divisé en huit livres, et dédié à l'empereur Vespasien, a eu plusieurs éditions, savoir : Bologne, 1474, in-fol; Utrecht, 1702, in-12; Leyde, 1724, in-4°; Altenburgi, 1781, in-8° de plus de 1,300 pages, édition de Ch. Hadès, avec les notes de Burmann. On annexe ce volume aux "Variorum". Il y a aussi une autre édition estimée, de J.-A. Wagner, Gottingue, 1805, in-8° en 2 vol. Le premier contient le texte et la table, et le second le commentaire. Cet ouvrage est écrit d'un style froid; l'auteur y viole parfois les règles de l'art, et l'on doit s'étonner que, malgré ces défauts, il ait survécu à l'empire des siècles.

VALERIUS (Cornelius), né en 1512, à Oudewater (et non à Utrecht, comme le prétendent Gaspard Burmann et les continuateurs de Moréri), professa les belles-lettres dans sa patrie et à Louvain, où il mourut l'an 1578, à 66 ans. Il forma d'excellents diciples. On a de lui | une *Rhétorique*, in-4°; | une *Grammaire*, in-4°; | une *Philosophie*, in-fol., écrite avec clarté et méthode. On a encore de lui d'autres ouvrages.

VALESIO ou Vallé (François). | Alcalà, mieux connu sous le nom de "Covarrubia", lieu de sa naissance dans la vieille Castille, fut d'abord professeur de médecine à Abada d'Henarès. | Il devint médecin de Philippe II, roi d'Espagne; obtint cette place pour avoir conseillé à ce prince de mettre ses pieds dans un bassin de lait tiède, afin d'être soulagé de la goutte : remède simple, qui eut un heureux succès. On a de lui | un Traité *De methodo medendi*, Louvain, 1647, in-8°, qui passe pour excellent; | *Controversiarum medicarum et philosophicarum libri decem*, Lyon, 1625, in-4°. Il y fait voir la préférence que doit avoir l'école grecque sur celle des Arabes; | *De sacra philosophia, sive de iis quæ scripta sunt physice in libris sacris*, Francfort, 1680,

in-8° ; | des *Commentaires* sur Hippocrate et Galien, in-fol., etc.

* VALETTE (Bernard DE NOGARET, seigneur DE LA), amiral de France, etc., naquit en 1553. Selon Busbec, il était petit-fils d'un notaire, et, suivant le rapport de l'abbé Le Gendre, il descendait d'un capitoul de Toulouse. Quoi qu'il en soit, s'il n'était pas né d'une famille fort ancienne, il sut s'illustrer par les services qu'il rendit à sa patrie en suivant les traces de son père, Jean de La Valette, lieutenant général de Guyenne. Bernard de La Valette vécut sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III, et dans les temps orageux qui signalèrent le règne de ces deux derniers monarques, il leur resta constamment attaché. Il avait embrassé la carrière des armes, se distingua dans la guerre du Piémont, et obtint, en 1583, le gouvernement du Dauphiné. Au passage de l'Isère, aidé par le général Ornano, il défit 400 arquebusiers français et 300 Suisses. Il fut nommé, en 1576, gouverneur de Provence, et soumit, l'année suivante, Valensole et Digne, deux villes qui s'étaient soustraites à l'obéissance du roi. Blessé au siége de Valensole, qu'il prit d'assaut, il montra néanmoins sa modération, en défendant le pillage, après avoir pardonné à tous les habitants. Il alla ensuite à la rencontre du duc de Savoie, qui était entré en Provence, lui fit lever le siége de Barcelonnette, le battit près d'Epernon en 1591, puis à Vinon, et l'obligea à repasser les Alpes dans une entière déroute. Ces succès furent interrompus par une mort précoce ; il fut tué d'un coup d'arquebuse, au siége de Roquebrune, près Fréjus, le 11 février 1592 ; il n'avait que 39 ans, et ne laissa pas de postérité. De Thou dit, en parlant de ce général : " In periculis imperterritus, in adversis constans, in prosperis moderatus ". Plusieurs historiens ne font cependant pas de lui les mêmes éloges. Sa "Vie" a été écrite par Mauroi, son secrétaire; on la trouve dans les " additions au Mémoire historique et critique de la vie de Roger et de Bellegarde ", Paris, 1667, in-12. Quels que fussent le talent militaire et les bonnes qualités de Bernard de La Valette, le portrait que Mauroi fait de lui est un tant soit peu flatté.

VALETTE (Louis DE NOGARET DE LA), fils du précédent, naquit avec une forte inclination pour les armes ; mais ses parents le destinèrent à l'Eglise, et lui obtinrent l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et l'archevêché de Toulouse. Paul V l'honora de la pourpre en 1621, sans que cette dignité pût lui faire perdre ses inclinations guerrières. Il contribua à l'enlèvement de la reine Marie de Médicis, du chateau de Blois ; mais il abandonna ensuite son parti pour se livrer entièrement au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz, et l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar contre la confédération catholique, puis en Franche-Comté contre le général Galas, ensuite en Picardie et en Italie, où il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1639, à l'âge de quarante-sept ans. Ainsi on vit un archevêque, un prince de l'Eglise romaine, mourir les armes à la main, et cela pour faire triompher le luthéranisme en Allemagne. En vain le pape Urbain VIII l'avait menacé de le dépouiller du cardinalat s'il ne quittait ce métier

ce métier de sang ; il fut insensible à tout. Ses vices dominants étaient la fierté, la cupidité, le prodigalité, la lubricité. Jacques Talon, son secrétaire, a écrit des " Mémoires " sur la vie de ce cardinal, imprimés à Paris, en 1772, 2 vol. in-12, sur le manuscrit trouvé au château de Beaupuy, en Guyenne.

* VALETTE (Bernard DE LA), gouverneur de la Guyenne, naquit vers l'an 1600. Pour apaiser une affaire fâcheuse que son père, Jean-Louis, duc d'Epernon, avait eue avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, il épousa la fille du baron de Pont-Château, parente du cardinal de Richelieu. Il succèda à son père dans le gouvernement de la Guyenne, et s'y fit détester comme lui par sa rapacité et sa hauteur. Il avait toujours un grand nombre de favoris et de favorites ; il les enrichissait aux dépens de la province, qui gémissait sous son joug de fer. Parmi ses immenses vexations et ses profusions sans nombre, on ne compte pas un seul acte de bienfaisance. Il rendit néanmoins quelques services à l'état, en dissipant dans la Guyenne la faction dite des " Croquants ", et en chassant les Espagnols de cette province. Cependant son caractère hautain et indépendant ne pouvait que déplaire au cardinal de Richelieu, qui avait d'ailleurs à se plaindre de lui. La Valette ayant levé le siége de Fontarabie, en 1639, contre l'avis du cardinal, celui-ci l'en rendit responsable, et le somma de venir rendre compte de sa conduite. La Valette, craignant les résultats de sa désobéissance, se retira en Angleterre. On lui fit faire son procès par des commissaires, et le roi, aux insinuations de son ministre, assista lui-même au jugement. Le président de Bellièvre eut le courage de lui dire : « Votre Majesté pourrait-elle soutenir la vue d'un gentilhomme sur la sellette, qui ne sortirait de sa présence que pour monter à l'échafaud ? Cela est incompatible avec la majesté royale : le prince doit porter partout les grâces avec lui ; tous ceux qui paraissent en sa présence doivent se retirer joyeux. » Ces réflexions n'eurent aucun pouvoir sur Louis XIII, qui fut présent au jugement par suite duquel La Valette fut condamné à mort, et, en son absence, exécuté en effigie. Après la mort de ce monarque, La Valette appela de cette sentence ; elle fut jugée injuste, et cassée au commencement du règne de Louis XIV. La Valette, rentré en France, y mourut en 1661.

VALETTE-PARISOT (JEAN DE LA), d'une illustre maison de Provence, grand-maître de Malte, après Claude de La Sangle, en 1557, donna tellement la chasse aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de cinquante vaisseaux. Soliman, irrité de ses succès, entreprit de se rendre maître de Malte, et y envoya une armée de plus de 80,000 hommes qui en formèrent le siége en mai 1565. La Valette leur résista pendant quatre mois avec tant de courage, qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir perdu plus de 20,000 hommes. Il fut tiré plus de 70,000 coups de canon sur Malte ; aussi fut-elle entièrement ruinée ; mais le grand-maître répara tout. On bâtit une cité nouvelle, qui fut nommée la " Cité Valette ". Il eut tous les jours 8,000 ouvriers employés, jusqu'en 1568 qu'il mourut avec autant de piété qu'il avait fait éclater de courage et de prudence pendant sa vie. Pie V avait voulu l'honorer de la pour-

pre; mais il l'avait refusée, regardant cette dignité comme incompatible avec la profession des armes.

*VALETTE (Louis DE THOMAS DE LA), septième supérieur de la congrégation de l'Oratoire, né à Toulon en 1678, était destiné par ses parents à entrer dans l'ordre de Malte, et à servir dans la marine royale. Mais sa piété le conduisit à embrasser la vie religieuse. Il fut nommé en 1710 directeur de l'institution de Paris, puis, en 1730, supérieur de la maison de Saint-Honoré, et en même temps assistant du supérieur général, qu'il remplaça plus tard, non sans avoir fait une vive résistance. Il craignait modestement d'accepter une telle charge, parce qu'il n'avait pas été élu à l'unanimité. Les sollicitations pressantes de Vintimille, archevêque de Paris, et du cardinal de Fleury, les ordres du roi lui-même, furent nécessaires pour le fléchir. Son gouvernement, d'abord assez tranquille, fut troublé par la bulle *Unigenitus*. Le père La Valette, après avoir trop long-temps résisté aux instances de Boyer, évêque de Mirepoix et ministre de la feuille des bénéfices, fit enfin recevoir cette bulle, dans l'assemblée de 1746, comme une loi d'économie qui défendait l'usage du livre des "Réflexions morales". Ce genre d'acceptation ne satisfit aucun parti; mais la cour s'en contenta. La Valette mourut en 1772. Il n'y a d'imprimé de lui que ses *Lettres* circulaires sur la convocation des assemblées générales de l'Oratoire.

*VALGRAVE (Dom François), bénédictin, né Anglais, et de la congrégation des missions d'Angleterre, embrassa la règle de Saint-Benoît, en 1608, au monastère de Dieulouart, près Pont-à-Mousson. Il fut prieur claustral de Sainte-Foi de Longueville en Normandie, puis prieur titulaire de Saint-Pancrace de Leuves en Angleterre. Il posséda aussi le prieuré de la Celle-en-Brie. Il prit part à la contestation élevée entre l'ordre de Saint-Benoît et les chanoines réguliers, au sujet du véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, et soutint que c'était Jean Gersen, abbé bénédictin, et non Thomas A-Kempis, qui avait composé cet admirable livre. (*Voyez* GERSEN.) Il publia à ce sujet deux dissertations, la première sous ce titre: *Animadversiones apologeticæ ad titulum et textum quatuor librorum, de Imitatione Christi*, Paris; la deuxième intitulée: *Argumentum chronologicum contra Campensem, quo Thomam a Kempis non fuisse nec esse potuisse auctorem librorum de Imitatione Christi, contra Joannem Frontonem, canonicum regularem, demonstratur*, 1759; *Apologie de l'auteur des Chroniques de l'ordre de Saint-Benoît*. Cette apologie a été inserée dans le deuxième tome de la traduction des Chroniques de l'ordre, composées en espagnol par dom d'Yepez, et mises en français par dom Matthieu Olivier.

*VALGUARNERA (Dom Mariano), gentilhomme de Palerme, où il naquit vers l'an 1610, se rendit célèbre par son savoir. Il était également instruit dans les langues savantes et modernes. Le pape Urbain VIII l'appela auprès de lui et l'honora de son estime. Après avoir demeuré quelques années à Rome, il céda aux invitations réitérées de Philippe IV, roi d'Espagne, se rendit à la cour de ce monarque, qui lui accorda une riche pension, et le consulta dans plusieurs affaires. Valguarnera était en correspondance avec les principaux savants de l'Eu-

rope : vers la fin de ses jours, il revint dans sa patrie, et y mourut dans un âge très-avancé. Parmi ses divers ouvrages, tous écrits en italien, on cite son excellent *Discours sur l'origine et l'ancienneté de Palerme*, *et des premiers habitants de la Sicile et de l'Italie*, Palerme, 1664. Ce livre, peut-être le meilleur qui ait paru sur ce sujet, est écrit d'un style clair, précis et rempli d'érudition.

VALGULIO (Charles), natif de Brescia en Italie, publia en 1507, dans cette ville, une traduction latine qu'il avait faite du *Traité de la musique* de Plutarque, petit in-4°. Il a traduit encore en la même langue l'ouvrage de Plutarque des "Opinions des philosophes", recueillies avec d'autres morceaux du même auteur grec, et imprimées à Paris en 1514.

*VALIGNANI (Frédéric), pieux ecclésiastique, né à Quiéti, d'une famille noble, en 1537. Il fit ses études à Padoue, prit ensuite les ordres, et devint abbé de Saint-Étienne de Casal; en 1559 il fut fait chanoine, puis abbé de Saint-Antoine en 1561. S'étant rendu à Rome, il entra chez les jésuites, et fut bientôt après nommé visiteur-général du Japon. Pendant trente ans son zèle ne se démentit jamais, et opéra un grand nombre de conversions. Il mourut à Macao le 20 janvier 1606, et a laissé une *Lettre* latine, adressée au président de sa compagnie, au sujet de cinq missionnaires qui reçurent le martyre dans les Indes.

VALIGNANI (Frédéric), de la même famille que le précédent, cultiva la littérature avec succès, et mourut vers la fin du XVe siècle. On a de lui : | *Réflexions impartiales sur les Lettres juives*; | *Centurie de sonnets historiques*, Naples, 1729.

VALIN (René-Josué), Rochellois, avocat, procureur du roi de l'amirauté et de l'hôtel-de-ville, membre de l'académie de sa patrie, se distingua par son savoir et sa probité. On a de lui : | un *Commentaire* sur la coutume de La Rochelle, 1768, imprimé en cette ville, 3 vol. in-4°; | l'*Ordonnance de la marine de* 1681, 2 vol. in-4°, 1760; | *Traité des prises*, 1763, 2 vol. in-8°. Cet estimable écrivain mourut en 1765.

VALINCOUR (Jean-Baptiste-Henri DU TROUSSET DE), naquit en 1653, d'une famille noble, originaire de Saint-Quentin en Picardie. Il fut secrétaire-général de la marine, académicien de la Crusca, honoraire de l'académie des sciences, et reçu à l'académie française en 1699. Il fit ses études chez les jésuites de Paris avec assez peu de succès; mais, ses humanités finies, son génie se développa, et sa pénétration parut avec éclat. Bossuet le fit entrer, en 1685, chez le comte de Toulouse, amiral de France. Il était secrétaire-général de ses commandements, et même secrétaire de la marine, lorsqu'en 1704 ce prince livra, à la hauteur de Malaga, aux flottes anglaise et hollandaise, un combat dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. Valincour fut toujours à ses côtés, et y reçut une blessure. Louis XIV l'avait nommé son historien à la place de Racine, son ami. Il travailla avec Boileau, qui lui adressa sa seconde épître, à l'Histoire de ce prince, qui fut souvent commencée, et jamais finie : l'incendie qui consuma la maison de Valincour à Saint-Cloud, en 1725, fit périr les fragments de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un chrétien et d'un philosophe. « Je n'aurais guère profité de mes livres, disait-il, si je ne savais pas les

perdre. » Cet homme illustre mourut à Paris en 1730, à 77 ans, regretté des gens de bien. La candeur, la probité formaient son caractère; et, quoiqu'il eût été à la cour, il ne savait ni feindre ni flatter. On a de lui : | *Lettre à madame la marquise de..... sur la princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12. Cette critique est le modèle d'une censure raisonnable ; l'auteur blâme avec modération et loue avec plaisir ; | *La vie de François de Lorraine, duc de Guise*, 1681, in-12 : elle est écrite avec assez d'impartialité ; | des *Observations critiques* sur l'Œdipe de Sophocle, in-4°. Valincour, malgré des occupations sérieuses, s'est fait quelquefois un amusement de la poésie, pour laquelle il avait du goût et du talent. On a de lui des *Traductions* en vers de quelques odes d'Horace, des stances et plusieurs contes, où l'on remarque une imagination enjouée.

VALISNIERI (Antoine), né en 1661, dans le château de Trésilco, près Reggio, fut reçu docteur en médecine à Bologne. La république de Venise l'appela pour remplir une chaire de professeur en médecine dans l'université de Padoue. Cet illustre savant mourut en 1730, à 69 ans, regretté de plusieurs savants de l'Europe, avec lesquels il était en commerce. Son fils a recueilli ses ouvrages en 2 vol. in-fol., Venise, 1733, sous le titre : | *Opere fisico-mediche* : ce sont des traités sur la physique, la médecine et l'histoire naturelle, en italien. Les principaux sont : | *De l'origine de plusieurs insectes* ; | *Histoire du caméléon d'Afrique et de plusieurs animaux d'Italie* ; | *Histoire de la génération de l'homme*. Il y attaque plusieurs opinions relatives à cette matière, sape les fondements de l'hypothèse de Leuwenhoek, et combat également l'ovarisme (voyez GRAAF Regnier). | *Des corps marins que l'on trouve sur les montagnes, de leur origine : de l'état du monde avant le déluge, pendant le déluge et après le déluge* ; | *Des avantages et des inconvénients des bains et des boissons chaudes ou froides* ; | *De l'origine des fontaines*. Il a beaucoup contribué à détruire plusieurs erreurs populaires contraires à la bonne physique. Il est le premier qui ait découvert les parties sexuelles des anguilles, auxquelles le vulgaire donnait des origines exotiques et absurdes, comme Micheli a découvert la semence des champignons : de manière que l'on doit à ces deux physiciens la destruction de ce qui restait encore d'illusions et de préjugés sur les générations animales, et la certitude de l'existence générale des germes, que Diderot regardait avec raison comme le tombeau de l'athéisme.

*VALKENAER (Louis-Gaspard), savant hollandais, naquit à Leyde en 1736. Il fut disciple d'Hemsterhuis, professa d'abord à Franeker, et succéda ensuite à son maître dans sa chaire à l'université de Leyde. Il avait parcouru presque toutes les sciences, et peu d'hommes ont connu aussi profondément que lui la littérature ancienne. Il a laissé des notes savantes sur tout ce qu'il a lu, et ce trésor d'érudition est, en grande partie, au pouvoir de son fils, Jean Valkenaër, professeur de droit dans les universités de Franeker, d'Utrecht et de Leyde, et, en 1810, ministre de la république batave à Madrid. Louis-Gaspard a jeté de grandes lumières sur la littérature grecque, et il est connu comme un des plus illustres hellénistes depuis la renaissance des lettres. Il

est mort en 1803, à l'âge de 69 ans. On cite parmi ses nombreux ouvrages : | *Ammonius de affinium verborum differentia*, Leyde, 1739, in-4° ; | *Euripidis Phœnissæ*, Franeker, 1755, in-4° ; | *Virgilius, cum græcis scriptoribus collatus, opera Fulvii Ursini*, nouvelle édition, avec des notes, Lœrwaard, 1747, in-8° ; | *Diatribe in deperditas Euripidis tragœdias*, Leyde, 1767, in-4° ; | *Theocriti decem Idyllia*, Leyde, 1793, in-8° ; | *Theocritus, Bion et Moschus*, ibid., 1779, in-8° ; | *Hippolytus*, ibid., 1788, in-4° ; | *Tib. Hemsterhusii et L.-C. Valkenarii Orationes :* il y en a trois de Valkenaër, savoir : *De rerum belgicarum vicissitudine, in annum 1718 ; De Philippi Amyntæ indole, virtutibus, rebus gestis, causis externis fractæ Græcorum libertatis ; De Critica emendatrice in libris sacris novi Testamenti a litteratoribus, quos vocant, non adhibenda*. On trouve en outre dans le même volume de savantes *observations* de Valkenaër sur deux discours de saint Jean-Chrysostôme, et des *notes* sur divers passages du nouveau Testament. Il a laissé des ouvrages posthumes publiés sous le titre de *L.-G. Valkenarii opuscula philologica, critica, oratoria, nunc primum conjuncta, etc.*, Leyde, 1808. Presque tous les ouvrages de ce savant laborieux ont eu plusieurs éditions.

*VALKENAER (Jean), fils du savant helléniste Louis-Gaspard Valkenaër (*Voyez* ce nom), naquit en Hollande, vers 1760, devint professeur de jurisprudence à l'académie de Franeker, en Frise, et prit part aux troubles de 1786 à 1787, contre la maison d'Orange. Dans cette dernière année, il remplaça le professeur Tydeman, partisan du stathouder, dans la chaire de droit à l'université d'Utrecht. Il ne la posséda pas long-temps, et au mois de septembre, lorsque l'autorité du prince fut rétablie, il fut contraint de s'expatrier avec plusieurs de ses compatriotes. Il vint s'établir à Paris, et fut du nombre des députés qui, en 1793, présentèrent à la convention nationale une pétition, afin que les armées françaises défendissent la cause des patriotes et expulsassent de la Hollande la maison d'Orange. Ce vœu imprudent fut rempli deux ans après, époque où Valkenaër figura comme un des principaux membres du parti révolutionnaire qui agitait son pays. Pour mieux diriger l'esprit public, il fit paraître un journal intitulé : l'*Avocat de la liberté batave*. Il occupa, le 10 octobre 1793, la chaire de droit public, que Pestal laissait vacante, et ouvrit ses leçons par un discours *De officio civis batavi in republica servata*, et fut, quatre mois après, choisi pour fiscal dans le procès de Spiégel, prisonnier d'état, et accusé d'avoir dilapidé le trésor. Valkenaër prouva dans son rapport que le prisonnier était innocent, et qu'en tout cas il n'avait agi que d'après les ordres de ses supérieurs. Il conclut cependant à ce que, faute de preuves plus réelles, Spiégel fût encore détenu administrativement. (*Voyez* "Histoire de la Révolution de 1795", par Bogge, page 451 et suivantes.) Il était déjà sénateur académique, lorsque, en 1796, il fut envoyé en Espagne, en qualité d'ambassadeur ; il quitta ce pays trois ans après, pour s'y rendre encore comme envoyé extraordinaire. Il revint d'Espagne en 1801, fut reçu d'abord dans sa patrie comme un simple particulier, et passa en Prusse, pour traiter de l'emprunt

fait en Hollande en faveur de l'Autriche, et hypothéqué sur la Silésie, qu'on avait cédée à la Prusse. Mais cette négociation n'obtint pas de succès. Louis Buonaparte, devenu roi de Hollande, voulant éviter, en 1810, l'invasion de ce royaume par les armées françaises, envoya Valkenaër auprès de son frère, Napoléon, qui ne voulut rien écouter, pour ne pas s'écarter de son *système continental*. Lorsqu'enfin la Hollande fut incorporée à l'empire français, Valkenaër s'éloigna des affaires, et vivait tantôt à la campagne, tantôt à Amsterdam ou à Harlem, où il est mort en 1821, âgé de soixante-deux ans. Il passait pour être un habile diplomate, avait la décoration de l'Aigle-Rouge de Prusse, et était membre de l'institut des Pays-Bas. Outre les ouvrages déjà cités, on a de Valkenaër : | *De peculio quasi castrensis veteribus jurisconsultis incognito, ejusque vera origine*, Leyde, 1780 ; | *De duplici legum quarumdam in Pandectis interpretatione*, Leyde, 1781 ; | (avec M. Bavius Worda) *Avis juridique dans la cause du stathouder Guillaume V*, ibid., 1796.

VALLA ou VALLE (Laurent), savant philologue, né à Plaisance en 1415, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à renouveler la beauté de la langue latine, et à chasser la barbarie gothique. [Il apprit le grec sous le savant Aurispa ; mais c'est comme latiniste qu'il se distingua. Il alla jeune à Rome, où on lui refusa l'emploi de protonotaire apostolique à cause de sa jeunesse. Il se rendit à Pavie, où il occupa une chaire d'éloquence.] Valla retourna à Rome. Son séjour dans cette ville lui valut le droit de citoyen ; mais son humeur caustique l'obligea d'en sortir. Il se retira à la cour d'Alfonse, roi de Naples, protecteur des lettres, qui voulut, à l'âge de 50 ans, apprendre de lui le latin. Valla ne fut pas plus retenu à Naples qu'il ne l'avait été à Rome ; il s'avisa de censurer le clergé et de dogmatiser sur le mystère de la Trinité, sur le franc arbitre, sur les vœux de continence, et sur plusieurs autres points importants ; ce qui lui attira un châtiment exemplaire, et le fit condamner à être battu de verges autour du cloître des Jacobins. Valla, ne pouvant, après cette humiliation, demeurer à Naples, retourna à Rome, où il trouva des protecteurs qui le mirent bien dans l'esprit du pape Nicolas V, et lui obtinrent la faculté d'enseigner. Il ne tarda pas d'y avoir de vifs démêlés avec Pogge, Bertole et Accuche. Ces savants se déchirèrent comme les plus vils des hommes. Ils s'imputèrent mutuellement un caractère orgueilleux, inquiet, satirique ; ils avaient tous deux raison, et c'est bien en vain que l'abbé Vigerini et du Pin ont cherché à justifier Valla ; ses ouvrages déposent contre lui. [Les conciles de Bâle et de Florence venaient de ramener l'attention sur l'origine des prétentions temporelles du saint-siége, fondées sur une donation de Constantin, et qui comprenait, disait-on, toutes les provinces occidentales de l'empire. Valla écrivit contre ces prétentions un ouvrage intitulé : *Declamatio de falso credita et ementita Constantini donatione*. A peine a-t-on su qu'il se préparait à faire connaître ce livre, que le pape assembla un conseil de cardinaux pour en punir l'auteur ; mais Valla fut averti, et quitta Rome. Il y revint encore et se fit de nouveaux protecteurs.] Il y mourut en 1457, à 50 ans, et fut

enterré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, dont on dit qu'il était chanoine. On a de lui : | six livres des *Élégances de la langue latine*: ouvrage estimable, imprimé à Venise en 1471, in-fol.; à Paris, en 1575, in-4°, et à Cambridge, in-8°. On l'accusa de l'avoir volé (*voyez* SATURNIUS Lazaroneus). | *De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio*: | *De libero arbitrio*; | *De voluptate et vero bono libri* III, fruit d'une philosophie parfaitement épicurienne; | L'*Histoire du règne de Ferdinand, roi d'Aragon*, 1521, in-4°, écrite d'une manière trop oratoire; | des *Traductions* de Thucydide, d'Hérodote, et de l'Iliade d'Homère. Ces traductions sont des paraphrases infidèles. Valla n'entendait pas aussi bien le grec que le latin. | Des *Notes* sur le nouveau Testament, qui valent un peu mieux que ses *Versions*; | des *Fables*, traduites en français et imprimées sans date en lettres gothiques, in-fol.; | des *Facéties*, avec celles du Pogge, in-4°, sans date; | un Traité *du faux et du vrai*, qui offre quelques bonnes réflexions. L'auteur affecta pendant toute sa vie de mépriser Aristote, mais il fut chaud partisan d'Épicure. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1540, in fol.

* VALLA (Georges) né à Plaisance, médecin et professeur de belles-lettres à Venise, fut emprisonné pour la cause des Trivulces. Ayant été mis en liberté, il mourut vers l'an 1460, et selon d'autres en 1497. Son livre *De expectandis et fugiendis rebus*, Venise, 1501, 2 vol. in-fol., est curieux et peu commun. Il a fait une *version* en latin de Nemesius, imprimée en 1535; Nicaise Ellebodius dit que Valla, ne sachant pas bien le grec, l'a défiguré ridiculement. On a encore de Valla des *Traductions* de plusieurs ouvrages grecs.

VALLA (Joseph), prêtre de l'oratoire, né à l'Hôpital, petite ville du Forez, fit ses études chez les oratoriens de Montbrison, et, après les avoir achevées, entra dans leur congrégation. Il y enseigna à son tour, et y occupa divers emplois. Il était connu pour être opposé à la bulle. M. de Fitz-James, évêque de Soissons, dans le diocèse duquel cette opposition n'excluait point des places, lui confia celle de supérieur de son séminaire. Le père Valla resta à Soissons jusqu'à la mort de ce prélat. M. de Bourdeilles, qui lui succéda, pensait autrement, et le père Valla fut obligé de se retirer. Il était du diocèse de Lyon : il y retourna. M. de Montazet, qui en était archevêque, l'accueillit, lui donna une place de professeur, et se servit de lui pour la rédaction de plusieurs ouvrages à l'usage de son diocèse. On a de lui : | *Institutiones philosophicæ, auctoritate DD. archiepiscopi Lugdunensis, ad usum scholarum suæ diœcesis editæ*, Lyon, 1782, 5 vol. in-12. Il y en a eu, avec des changements et des corrections, une seconde édition sous le titre suivant : *Institutionum philosophicarum cursus, ad usum studiosæ juventutis, præsertimque seminariorum accommodatus*, Lyon, 1808, 5 vol. in-12; | Un *Cours de théologie*, dite *de Lyon*, composée par ordre du même archevêque, contre laquelle il y a un décret de la congrégation de l'"index", du 17 septembre 1792. Le père Valla contribua, avec le père Guibaut et quelques autres oratoriens, au "Dictionnaire historique et critique", rédigé et publié par l'abbé Barral, Soissons et Troyes, 6 vol. in-8°. Le père Valla s'était

retiré à Dijon, et il y mourut le 26 février 1790. Il avait, dit-on, de la piété, des mœurs exemplaires, et on ne peut lui contester du savoir. Il eût été à souhaiter que ses sentiments et ses écrits fussent plus conformes à la doctrine de l'Eglise.

VALLADIER (André), né près de Montbrison en Forez, passa 25 ans chez les jésuites, et fut ensuite abbé de Saint-Arnoul de Metz, où il introduisit la réforme, non sans des traverses qu'il a décrites dans sa *Tyrannomanie étrangère*, 1626, in-4°. On a encore de lui 5 vol. in-8° de *Sermons*, et une *Vie de dom Bernard de Montgaillard*, abbé d'Orval, in-4°. Valladier mourut en 1658, à 68 ans.

* VALLAM (Antoine), médecin espagnol, né à Salamanque en 1740, y étudia son art, et reçut le bonnet de docteur. S'étant transporté à Madrid, il se fit connaître avantageusement, et acquit bientôt une réputation méritée. Ainsi que Severo Lopez, Luzuriaga et Sobral, il rendit d'importants services à la médecine, en la ramenant à cette simplicité salutaire dont l'humanité profite toujours. Vallam n'était appelé que dans les cas les plus difficiles, et il opérait très-souvent des cures qui tenaient du prodige. Il était membre de l'académie royale de médecine de Madrid, correspondant étranger de l'école de médecine de Paris, etc. On a de lui, en espagnol, un *Dictionnaire de Médecine*, Madrid, 1805, 1806, 1807, 7 vol. in-8° ; cet ouvrage est très-estimé. Vallam mourut en 1809, et a laissé de nombreux manuscrits dont on attend encore avec impatience l'impression, et de ceux surtout relatifs à la médecine clinique.

* VALLARSI (Dominique), savant antiquaire italien, naquit à Véronne le 13 novembre 1702, et illustra son pays par ses doctes écrits et par sa profonde érudition. Il fit toutes ses études, jusqu'à la théologie exclusivement, chez les jésuites, et ses succès y furent aussi précoces que rapides. Dès l'âge de douze ans, il y soutint une thèse de philosophie, où il étonna par la justesse de ses idées et la solidité de son jugement. S'étant décidé à embrasser l'état ecclésiastique, il mit tous ses soins à acquérir les connaissances qui pouvaient l'y rendre utile. Il lut les Pères, apprit le grec et l'hébreu, étudia l'histoire de l'Eglise dans ses sources. Benoit XIV, qui connaissait son mérite, ne voulut pas que tant de savoir demeurât sans encouragement. Il pourvut l'abbé Vallarsi de quelques bénéfices dans le diocèse de Vicence. Vallarsi en obtint par la suite de plus considérables dans son propre diocèse. Il tourna au profit des lettres cette augmentation de fortune. Il rechercha et acquit des médailles, d'anciennes peintures, des objets curieux d'antiquités, et se composa un cabinet précieux. Il s'appliqua à déchiffrer des inscriptions, et se mit en correspondance avec tous les savants de son temps, occupés des mêmes études, tels que Muratori, Zeno, Mazzocchi, et d'autres. Un travail aussi assidu affaiblit sa santé. Il négligea de recourir aux remèdes qui auraient pu la rétablir, et mourut à Véronne, sa patrie, le 13 août (1) 1771, âgé de soixante-huit ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Paul, sa paroisse, où ses concitoyens lui firent dresser une épithaphe

(1) Le Dictionnaire universel (Prudhomme) et les Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le XVIIe siècle, disent le 14 août. L'inscription dressée à la mémoire de Vallarsi porte XIII die Augusti, c'est-à-dire le 13 août.

honorable. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont on se bornera à citer les suivants, qui sont les principaux | *S. Hieronymi opera omnia, post monachorum e congregatione S. Mauri recensionem, quibusdam ineditis monumentis, aliisque lucubrationibus aucta, notis et observationibus illustrata, studio ac labore Dominici Vallarsii*, Véronne, 1734, 12 vol. in-fol. réimprimés en 24 vol. in-4°, Venise, 1766; | *Tyranii Rufini Aquileiensis opera, cum notis et observationibus Dominici Vallarsii*, Véronne, 1745. Il n'en parut que le premier volume. | *S. Hilarii episcopi opera, studio et labore monachorum S. Benedicti illustrata et aucta*, Véronne, 1750, 2 vol. in-fol. Le nom de Vallarsi ne s'y trouve point; mais on tient de l'éditeur qu'il y contribua. Cet ouvrage fut réimprimé à Venise en 1749; | *La realta e lettura delle sacre antiche iscrizioni sulla cassa di piombo continente le reliquie de' SS. Fermo e Rustico*, Véronne, 1755, in-4°. L'ingénieuse explication que Vallarsi donna de ces inscriptions lui fit beaucoup d'honneur. Il y prouva que les reliques contenues dans ce cercueil sont bien celles de ces deux saints. La ville de Véronne lui décerna pour cet ouvrage une récompense de cent onces d'argent. | *Insigniora ecclesiæ veronensis monumenta, quibus aut anecdota, aut non bene satis adhuc perspecta historiæ loca, proferuntur aut illustrantur; præsertim episcoporum ejus perpetua series describitur*. L'abbé Vallarsi avait entrepris cet ouvrage, qu'il n'eut point le temps d'achever. Il avait aussi tout disposé pour une édition complète des "Œuvres de Panvinius", son concitoyen, et l'un des premiers qui ouvrirent la carrière de l'érudition ecclésiastique; mais, ayant appris qu'on en faisait une à Milan, il abandonna ou différa ce dessein. On a de lui encore des *observations* sur la "Verona illustrata" et sur le "Museo veronese", et diverses autres *dissertations* savantes. Le comte Zacharie Betti, savant littérateur et poète, a composé l'éloge de l'abbé Vallarsi; il se trouve au tome 9 des "Elogi italiani", imprimés à Véronne en 1782.

VALLE (Claude DE LA), littérateur, né en Savoie vers l'an 1540, jouit d'une grande réputation par ses connaissances dans l'histoire. On a de lui: *Théâtre d'honneur de plusieurs princes, chanceliers, hommes illustres, jurisconsultes, faux dieux, avec leurs portraits*, Paris, 1618, in-fol. Cet ouvrage, que les bibliomanes appellent "chronologie collée", eut beaucoup de vogue pendant plusieurs années; mais il est tombé dans l'oubli depuis qu'Odceuvre a publié sa collection, etc.

VALLE (Pierre DELLA), gentilhomme romain, nè le 2 avril 1586, | cultiva les lettres et la poésie, fut membre de l'académie des "Umoriste", prit du service dans sa patrie contre les Vénitiens; cette guerre terminée, il s'embarqua, 1611, sur une flotte espagnole, et combattit les Barbaresques. De retour à Rome, un amour légitime, mais mal payé, lui fit venir le désir de parcourir l'Orient. Il se trouvait alors à Naples, et après avoir entendu la messe, il reçut du célébrant l'habit de pèlerin, et ajouta toujours à son nom celui d'"il pellegrino" (le pèlerin). | S'étant embarqué à Venise, il voyagea pendant 12 ans (depuis 1614 jusqu'en 1626) en Turquie, en Egypte, dans la Terre-Sainte, en Perse et dans l'Inde, et se rendit habile dans les langues orientales. De retour à

Rome, il publia en italien ses *Voyages*, dont la relation forme une suite de 54 lettres, écrites des lieux mêmes à un médecin napolitain son ami. Ces lettres sont d'un style vif, aisé et naturel, qui plaît, qui attache le lecteur; elles n'ont ni la sécheresse d'un journal, ni l'aprêt d'une relation qui aurait été rédigée sur des mémoires. Il est peu de voyages aussi intéressants et aussi variés. Ils sont surtout très-curieux pour ce qui regarde la Perse, où l'auteur (homme d'ailleurs fort instruit, et rempli de connaissances) avait fait un séjour de plus de quatre ans. Il n'hésite point à rapporter des faits qui semblent démontrer l'existence des sortiléges et de la magie. Les théologiens, les magistrats et les philosophes de son temps y croyaient également. Pierre della Valle se maria dans le cours de ses voyages, et épousa à Bagdad une fille jeune et vertueuse, nommée " Maani Gioerida ", née à Mardin en Mésopotamie, de parents chrétiens, et d'une famille distinguée. Une circonstance singulière qui prouve son attachement pour elle, c'est qu'il fit embaumer son corps dans le dessein de le transporter à Rome, et de le déposer dans la chapelle de sa famille; et en effet, après l'avoir emballé de façon à éviter les embarras que ce cadavre aurait pu lui causer, il le transporta partout avec lui pendant quatre ans que durèrent encore ses voyages; il eut la satisfaction de lui donner la sépulture à Rome, dans le caveau où reposaient ses ancêtres. Les obsèques de Maani furent magnifiques et d'une pompe extraordinaire. Della Valle prononça lui-même son *Etoge* funèbre, que l'on trouve dans la " Relation de ses voyages ". Ce célèbre voyageur mourut en 1652, âgé de soixante-six ans. La meilleure édition de ses *Voyages* est celle de Rome, 1662, en 4 vol. in-4°. Le P. Carneau, célestin, en a donné une traduction française, imprimée en 1663, aussi en 4 vol. in-4°, peu estimée; elle fut cependant réimprimée à Rouen, 1745, 8 vol. in-12.

*VALLE (Guillaume DELLA), cordelier très-versé dans l'histoire des beaux-arts, né à Sienne, vécut dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Nous citerons ses *Lettere sanesi sopra le belle arti*, tome 1er, Venise, 1782; tome 2, Rome, 1785; tome 3, ibid., 1786, in-4°. Son seul but a été de prouver, bien ou mal, mais du moins en appuyant son opinion de documents curieux que la renaissance des arts en Italie n'est *due ni aux Grecs ni* aux artistes toscans, leurs disciples; que les arts n'ont jamais péri tout-à-fait en Italie; qu'à Sienne et à Pise, on trouve une succession non interrompue d'artistes.

VALLÉE (Geoffroy), fameux déiste d'Orléans, né au commencement du XVIe siècle, fut brûlé en place de Grève à Paris pour avoir publié un livre impie, en 8 feuillets seulement, sous ce titre : *La Béatitude des chrétiens*, ou *le Fléau de la foi*. Il y débite un déisme commode, qui append à connaître un Dieu sans le craindre, et sans appréhender des peines après la mort. Geoffroi Vallée était grand-oncle du fameux des Barreaux : on dirait que l'incrédulité était héréditaire dans cette famille.

VALLEMONT (Pierre DE), prêtre, et laborieux écrivain, se nommait " le Lorrain ", et prit le nom d'abbé de " Vallemont. Il naquit à Pont-Audemer en 1649, et y mourut en 1721. Il avait été chargé d'enseigner l'histoire à Courcillon, fils du marquis de Dangeau, et c'est pour lui qu'il fit ses *Eléments de*

l'histoire. L'abbé de Vallemont était un homme inquiet, qui se fit plusieurs affaires, et qui ne sut conserver aucun emploi. On lui doit quelques livres qui ont eu du cours. | *La Physique occulte*, *ou Traité de la baguette divinatoire*: ouvrage réfuté par le père Le Brun, et condamné à Rome le 26 octobre 1701. Il y paraît trop favorable à l'usage de cette baguette, qui a eu des défenseurs célèbres, tels que Majoli, Peucer, Flud, etc., mais que Roberti, Stengelius, Fabri, Kircher, Aldrovandus, Schott, Menestrier, Alexandre, etc., ont regardée avec plus de raison comme illusoire et superstitieuse. (Voir Aymar). | Les *Eléments de l'histoire*. La meilleure édition est celle de 1758, en 5 vol. in-12, avec plusieurs additions considérables. Les principes de l'histoire, de la géographie et du blason sont exposés dans cet ouvrage avec assez de clarté, de méthode et d'exactitude. Les parents et les instituteurs attachés aux bons principes préfèrent infiniment cet ouvrage aux Eléments de l'abbé Millot, fruit de la philosophie du siècle, propre à pervertir le premier âge, et à lui faire prendre pour de l'histoire des faits calomnieux, assaisonnés de quelques maximes fausses ou pédantesques. | *Curiosités de la nature et de l'art sur la végétation des plantes*, réimprimé en 1753, 2 vol. in-12; | *Dissertations théologiques et historiques touchant le secret des saints mystères*, ou *l'apologie de la rubrique des missels*, *qui ordonne de dire secrètement le canon de la messe*, 2 vol. in-12.

VALLENSIS (André DEL VAULX ou), jurisconsulte, né à Andenne, entre Hui et Namur, en 1569, fut professeur de droit canon à Louvain, où il mourut le 26 décembre 1636. Nous avons de lui: | une *Explication des Décrétales*, dont on a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de 1759, in-4°. Cet ouvrage est estimé; il est court sans être obscur. | Un *Traité des bénéfices*, Malines, 1646, in-4°.

* VALLET (Guillaume), graveur distingué, naquit en 1633, étudia son art sous les meilleurs maîtres de la capitale, et contribua au perfectionnement où nous le voyons aujourd'hui en France. Ses *dessins* sont corrects et moelleux; il a gravé en outre la *Sainte Famille*, d'après le Guide; une autre d'après Raphaël; l'*Adoration des rois*, d'après le Poussin; le *portrait d'André Sacchi*, plusieurs autres portraits, etc. Il est mort à Paris en 1704, âgé de 70 ans.

* VALLET (Pierre), florissait dans le dix-huitième siècle, occupa plusieurs places, et obtint en dernier lieu celle de lieutenant-général de police à Grenoble, où il mourut en 1780. Vallet cultiva les lettres avec assez d'honneur, et débuta par quelques *ouvrages polémiques* applaudis dans le temps. On a en outre de lui: | *Méthode pour faire des progrès rapides dans les sciences et les arts*, 1767, in-12. Ce livre est bien écrit, et renferme des vues sages et utiles; | *l'Art de limiter les terres à perpétuité*, 1769, in-12.

* VALLIER (François-Charles), comte de Saussay, naquit à Paris, vers l'an 1710. Il embrassa l'état militaire, s'y distingua, obtint la croix de Saint-Louis, et devint colonel d'infanterie. Le comte de Saussay partagea presque tout son temps entre les armes et les lettres, et cultiva la poésie avec honneur. Il a laissé: | *l'Amour de la patrie*, poème, 1754, in-8°; | *Journal en vers de ce qui*

s'est passé au camp de Richemont, 1745, in-4° ; *le Citoyen*, poème en trois chants, 1759, in-8° ; | *Odes sur les eaux de Barèges et de Bagnères*, avec un *Essai sur la guerre*, et une *Lettre* en prose, 1762, in-8°; | *Epître aux grands et aux riches*, 1764, in-8°. Cette épître concourut pour le prix de l'académie française; | *Eglé*, comédie en un acte et en vers, avec un prologue, jouée à Fontainebleau, 1765 : | *Epître à la nation française sur l'établissement des Invalides*, *de l'Ecole militaire*, etc.; | *Eloge de Chevert*, etc. On ne peut nier que, dans ces compilations, on ne trouve des négligences et des incorrections dans le style, mais ces défauts sont compensés par une verve souvent soutenue, par de belles images, des pensées neuves, et plusieurs vers heureux. Vallier mourut à Paris en 1778. Il était membre des académies d'Amiens et de Nanci.

VALLIÈRE (Gilles DE LA BAUME LE BLANC DE LA), naquit au château de la Vallière en Touraine, en 1616. Il fut d'abord chanoine de de Saint-Martin de Tours, et elevé ensuite à l'évêché de Nantes, dont il se démit en 1677. Il mourut en 1709, à quatre-vingt-treize ans, avec une grande réputation de savoir et de vertu. On a de lui un traité intitulé *la Lumière du chrétien*, réimprimé à Nantes en 1695, 2 vol. in-12.

VALLIÈRE (François DE LA BAUME LE BLANC DE LA), chevalier de Malte, se signala dans plusieurs siéges et combats, surtout à Lérida, où il reçut la mort en 1644. Il était lieutenant-général des armées du roi de France. On a de lui : | un Traité intitulé *Pratiques et maximes de la guerre* ; | *Le général d'armée*. Ces deux ouvrages prouvent qu'il était aussi profond dans la théorie de l'art militaire, qu'habile dans la pratique.

VALLIÈRE (Louise-Françoise DE LA BAUME LE BLANC, duchesse DE LA), était de la même maison que les précédents. Elle fut élevée fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe, duc d'Orléans. Quoique vertueuse, elle avait le cœur extrêmement tendre et sensible. [Louis XIV, *alors très-jeune*, l'ayant remarquée, l'entoura de tous les genres de séductions. Elle le fuit pendant long-temps, s'enferma même dans un cloître, d'où le monarque vint l'arracher. Après plusieurs combats entre la passion et la vertu, madame de La Vallière *succomba*.] Devenue la maîtresse de Louis XIV, *elle n'oublia* jamais qu'elle faisait mal, mais elle espérait toujours faire mieux. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remercîment d'un pauvre religieux qui lui dit, après avoir reçu d'elle l'aumône : « Ah ! madame, vous serez sauvée ; car il n'est pas possible que Dieu laisse périr une personne qui donne si libéralement pour l'amour de lui. » L'inconstance du roi servit à la ramener à la religion. En 1675, elle se fit carmelite à Paris, et persévéra jusqu'à sa mort. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue ; tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisir. Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'à 1710, année de sa mort, sous le nom de "Sœur Louise de la Miséricorde". On avait voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples. « Ce serait à moi, répondit-elle, une horrible présomption,

de me croire propre à aider le prochain. Quand on s'est perdu soi-même, on n'est ni digne ni capable de servir les autres. » Lorsque le comte de Vermandois, son fils, mourut, elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncèrent cette perte : « Qu'elle n'avait pas trop de larmes pour soi, et que c'était sur elle-même qu'elle devait pleurer. » Elle ajouta cette parole si souvent imprimée : « Il faut que je pleure la naissance de ce fils encore plus que sa mort. » Ce fut avec la même constance et la même résignation qu'elle apprit, depuis, la mort du prince de Conti, qui avait épousé mademoiselle de Blois, sa fille. Ce qu'on raconte de sa patience dans ses maladies est admirable, et serait incroyable si l'on ne savait ce que peut la grâce. Un érysipèle violent, qui s'était jeté sur sa jambe, la fit beaucoup souffrir, sans qu'elle en voulût rien dire. Le mal devint si considérable, qu'on s'en aperçut et qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. Elle répondit aux reproches que lui fit la mère prieure de cette espèce d'excès : « Je ne savais pas ce que c'était; je n'y avais pas regardé. » On a d'elle des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, in-12, qui sont pleines d'onction, et *Sentiments d'une âme pénitente*, Lyon, 1712, in-12. Il s'en est fait plusieurs éditions. On sait que le tableau de la " Madeleine pénitente ", l'un des chefs-d'œuvre de Le Brun, fut peint d'après cette femme illustre, qui imita si sincèrement la pécheresse dans ses austérités, comme elle avait fait dans ses faiblesses.

* VALLIÈRE (Louis-César de La Baume Le Blanc, duc de La), naquit à Paris, le 9 octobre 1708. Il était petit-neveu de madame de La Vallière, et fut le dernier mâle de sa famille. Il aima et protégea les lettres, mais il se consacra plus particulièrement à la lecture des ouvrages dramatiques. Sa bibliothèque était une des plus riches de Paris, et son catalogue est partagé en deux parties. Debure aîné publia la première, en 3 vol. in-8°, qui contient les livres rares : elle renferme 5668 articles, dont le produit a été de 454,677 l. 8 s. (en 1734). La seconde partie, publiée par Nyon l'aîné, en 6 gros volumes in-8° renfermant 26,537 articles, fut achetée par le marquis de Paulmy, qui les réunit à sa bibliothèque, déjà considérable. Le duc de La Vallière passa la plus grande partie de sa vie, ainsi que nous l'avons indiqué, à étudier la naissance et les progrès de l'art dramatique en France. Il produisit le fruit de son travail dans un ouvrage qui a pour titre : *Bibliothèque du théâtre français, depuis son origine*, Dresde (Paris, 1768, 3 vol. in-8°). C'est un *extrait* de toutes les pièces composées pour ce théâtre, depuis les Mystères jusqu'à Pierre Corneille, suivi d'une liste chronologique des pièces composées depuis Corneille jusqu'en 1768. L'ouvrage est terminé par un catalogue et une analyse de plusieurs comédies qui ne sont, en rigueur, que des libelles enfantés par les factions politiques. L'analyse des anciennes pièces n'est pas exempte de reproches : outre que l'auteur s'est plu à y amasser les ordures de nos vieilles farces, on y trouve peu de précision, d'élégance et de critique. Le duc de La Vallière est mort le 16 novembre 1780.

* VALLIÈRE (Jean Florent de), lieutenant-général des armées du roi, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris le 7 septembre 1667, et mourut en 1759,

après s'être trouvé à plus de 60 siéges et 10 batailles. Commandant en chef l'artillerie au siége du Quesnoy, en 1713, avec 38 pièces de canon, il en démonta 84 à l'ennemi en 24 heures. Dans la société, il était simple et doux; mais il se montrait ferme dans l'occasion. Le maréchal de Bellisle ayant envie de séparer l'artillerie du génie, le pria d'être favorable à ce projet, si le roi lui en parlait, et lui offrit le cordon rouge et la grand'croix. Vallière lui répondit « que cette désunion lui paraissant contraire au service du roi, il ne saurait dissimuler à ce prince sa façon de penser. » — Son fils Joseph Florent de Vallière marcha dignement sur ses traces. Au siége de Berg-op-Zoom, il ruina les batteries ennemies, et assura la victoire à Hastembeck. Il mourut en 1776 directeur général de l'artillerie et associé-libre de l'académie des sciences.

VALLOT (Antoine), médecin, naquit en 1594, et devint médecin d'Anne d'Autriche et de Louis XIV. Il fut un des premiers qui introduisirent en France l'usage de l'émétique, du quinquina et du laudanum, contre l'opinion de ses confrères. Cependant ce fut avec le premier de ces médicaments surtout qu'il guérit Louis XIV d'une maladie grave dont il fut attaqué à Calais, en 1658. Il n'eut pas le même bonheur avec Henriette d'Angleterre, fille de Henri-le-Grand. Cette princesse s'était réfugiée en France pour se soustraire aux fureurs des partis allumés contre Charles Ier, son époux. Vallot l'ayant soignée, on attribua sa mort à l'effet des remèdes que ce médecin lui avait administrés. C'était un excellent botaniste, et il eut la direction du Jardin royal des Plantes, place qu'il remplit avec honneur. Il parut, sous son nom, *Hortus regius*, Paris, 1665, in-*fol.*; mais ce livre appartient à trois médecins attachés à son administration. Sa réputation, et surtout la nouvelle méthode qu'il avait adoptée dans ses cures, lui firent un grand nombre d'ennemis. Gui-Patin, dans le recueil de ses Lettres, rapporte les vers suivants, faits à l'occasion de la mort d'Henriette d'Angleterre :

Le croiriez-vous, race fut ur
Que la fille du grand Henri
Eut en mourant même aventure
Que son père et que son mari?
Tous trois sont morts par assassin,
Ravaillac, Cromwel, médecin :
Henri d'un coup de baïonnette,
Charles finit sur le billot,
Et maintenant meurt Henriette
Par l'ignorance de Vallot.

* VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poëtes épiques de l'Inde, n'est connu que par son poëme intitulé le *Ramayana*. Ce poëme ne contient pas moins de 24 mille *slokas* ou distiques, distribués en 7 livres, dont chacun se divise en un grand nombre de sections. Les deux premiers livres ont été publiés, avec une traduction anglaise littérale, par MM. Carey et Marshman, à Serampore, de 1806 à 1810, en 3 vol. in-4°. Fr. de Schlegel a donné, en *vers allemands*, les deux *premières* sections du 1er livre. De Chézy a traduit en français deux épisodes. M. Bopp, jeune professeur de Berlin, a traduit aussi un épisode en 1816. On trouve des extraits, en français, de plusieurs de ces traductions, dans le tome 1er des « Religions de l'antiquité », d'après Creuzer, Paris, 1825, page 199. Le sujet de ce poëme est la victoire de Rama sur le géant Ravana, roi de Lanka ou Ceylan. Plusieurs épisodes intéressants viennent s'y rattacher. Le caractère de ce poëme, comme

toute poésie épique chez les Indous, est profondément moral et religieux.

* VALMIRE (SISSOUS DE), ancien avocat du roi, naquit en Champagne, vers 1740. On dit qu'après avoir fait ses études, il s'engagea dans une troupe de comédiens de province; et que sa mère, pour l'en retirer, lui acheta la charge d'avocat du roi au bailliage de Troyes. Il est moins connu par ses talents oratoires que par l'ouvrage intitulé *Dieu et l'Homme*, Amsterdam, 1771, grand in-12, ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec celui de Voltaire, qui a pour titre: "Dieu et les Hommes, œuvre théologique, mais raisonnable, par le docteur Obéru, traduit par Jacques Aymont", 1769, in-8°. Sissous de Valmire envoya un exemplaire de son livre au patriarche de Ferney, qui l'en remercia par une lettre du 27 décembre 1771. En effet, l'ouvrage de Valmire était entièrement calqué sur les principes de Voltaire; aussi il produisit un grand scandale à Troyes, où cet ouvrage impie paraît avoir été imprimé. L'auteur, loin de cacher son nom, envoya son livre à l'évêque, à plusieurs ecclésiastiques, et le fit même distribuer par un de ses affidés. Toutes ces circonstances, jointes à sa qualité d'avocat du roi, laquelle l'obligeait, non à publier, mais au contraire à poursuivre et faire condamner des ouvrages qui attaquent la religion, ne firent qu'augmenter le scandale. Le curé de la Madeleine de Troyes, dont Valmire était paroissien, le signala en chaire, le dimanche de la sexagésime 1772. L'auteur, vivement piqué, rendit plainte en diffamation; mais, d'après le conseil du lieutenant-criminel, qui lui avait fait observer qu'en se portant accusateur du curé, il se déclarerait lui-même auteur du livre, il se désista de sa plainte. Un grand orage se formait contre lui; il crut le conjurer en écrivant à l'évêque de Troyes une lettre, dans laquelle il protestait de sa soumission. En même temps (le 15 avril), les curés de la ville présentèrent au prélat une "dénonciation" de l'ouvrage. Sissous de Valmire, qui n'avait consenti à se rétracter qu'à certaines conditions, donna, le 17 du même mois, une "rétractation" entière de son ouvrage signée de sa main. Le prélat expédia, le 18, un "mandement" qui fut lu aux prônes des paroisses, par lequel il condamnait l'ouvrage « comme rempli de propositions captieuses et scandaleuses, injurieux à l'Eglise, et contenant une doctrine destructive des principaux dogmes de la religion et de la liberté de l'homme. » Mais il annonçait en même temps que l'auteur en avait donné la rétractation "la plus détaillée et la plus satisfaisante". Le livre de Sissous de Valmire, écrit d'un style pédantesque, est plein d'une métaphysique obscure, parsemée des doctrines irrégulières qui commençaient déjà à se répandre partout. L'auteur y établit, il est vrai, l'existence de Dieu; mais il explique d'une manière fausse et ridicule les plus sublimes mystères, comme la Trinité, la création, la révélation, et tous ses raisonnements captieux n'aboutissent qu'à un fatalisme aveugle et à un pur matérialisme. Sissous de Valmire eut ainsi la triste gloire de contribuer à la propagation de ces doctrines funestes qui ébranlèrent, quelques années après, le trône et l'autel. Il est mort à Troyes, au mois de février 1819, âgé d'environ soixante-dix-huit ans.

* VALMONT DE BOMARE (Jac-

ques-Christophe), célèbre naturaliste, naquit le 17 septembre 1731, à Rouen, d'un avocat au parlement de Normandie. Il fit ses premières études chez les jésuites de sa ville natale, et fit de rapides progrès dans la langue grecque. Son père le destinait au barreau; mais les inclinations du jeune Valmont le portaient à l'étude de la nature. Il commença par apprendre l'anatomie sous le célèbre Lecat; il s'adonna ensuite à la pharmacie; et étant venu à Paris en 1750, il s'appliqua pendant plusieurs années l'étude des sciences naturelles, et il en profita si bien, que le duc d'Argenson, ministre de la guerre, lui donna la commission et les moyens de voyager au nom du gouvernement. Valmont visita les principaux cabinets de l'Europe, examina les ateliers métalliques, les gisements des mines et la profondeur de leurs excavations. Il passa dans la Laponie et l'Islande; fit une exacte description des volcans de ce dernier pays, et rassembla dans l'un et dans l'autre, de précieux matériaux, avec lesquels il revint à Paris. Il y fut accueilli par les savants et les gens studieux, et le 16 juillet 1756, il ouvrit, sur les différentes branches d'histoire naturelle, un cours qu'il renouvela jusqu'en 1788. Les succès qu'il y obtint firent dire à son père : « Je le destinais au barreau, mon fils a surpassé mon attente; il s'est rendu l'avocat de la nature, il mérite toute mon affection. » Un grand nombre de sociétés savantes l'admirent dans leur sein. Il eut de pressantes invitations des cours de Russie et de Portugal; mais il refusa toutes leurs offres, ne pouvant se résoudre à quitter son pays. Après une vie laborieuse, Valmont mourut à Paris, le 24 août 1807. Il a laissé : | *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*, Paris, 1758, in-12; | *Extrait nomenclateur du système complet de minéralogie*, ibid., 1759; | *Nouvelle exposition du règne animal*, 1761-1762, 2 vol. in-8°; deuxième édition, 1774, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, qui a eu plusieurs éditions, in-8° et in-4°, dont la première fut publiée à Paris, en 6 vol.; la deuxième parut à Yverdun, de 1768 à 1770; et la troisième à Lyon, 1800, 15 vol. in-8°. C'est l'ouvrage le plus important de l'auteur, et le premier qui ait été fait en ce genre. Il a en outre servi de modèle et de base à tous les autres dictionnaires faits depuis sur les sciences naturelles; mais comme cette science fait de rapides progrès, le dictionnaire de Valmont de Bomare commencera bientôt à vieillir. P. Méraut lut à l'Athénée des arts, le 15 mai 1808, une " Notice historique " sur la personne et les travaux de ce savant naturaliste.

VALOIS (Henri DE), né à Paris en 1603, d'une famille noble originaire de Normandie, fut envoyé à Bourges en 1622, pour y apprendre le droit civil. Après avoir fréquenté sept ans le palais à Paris, il reprit l'étude des belles-lettres, et travailla assidument sur les auteurs grecs et latins, ecclésiastiques et profanes. Sa grande application à la lecture lui affaiblit si fort la vue, qu'il perdit l'œil droit, et qu'il ne voyait presque pas de l'autre. Dans cet état, il ne cessa pas de composer, parce que sa mémoire lui rappelait assez fidèlement les passages des livres qu'il avait lus. En 1633, le président de Mesmes lui donna une pension de 2000 livres, à condition qu'il lui céderait ses collections et ses remarques, et le clergé de France une de 600, qui fut depuis aug-

mentée. En 1658, il en obtint une de 1500 du cardinal Mazarin. Deux ans après, il fut honoré du titre d'historiographe du roi, avec une pension considérable. Ce savant finit sa carrière en 1676, à 73 ans. Ses principaux ouvrages sont : | une *Edition* de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, en grec, avec une bonne traduction latine et de savantes notes; | ..... de l'histoire de Socrate et de Sozomène, en grec et en latin, avec des observations, dans lesquelles l'érudition est répandue à pleines mains; | ..... de l'Histoire de Théodoret et de celle d'Evagre-le-Scolastique, aussi en grec et en latin, avec des notes savantes; | une nouvelle *Édition* d'Ammien Marcellin, avec d'excellentes remarques, | *Emendationum libri* v, Amsterdam, 1740, in-4°. La saine critique, le savoir éclairé brillent dans ses ouvrages, mais l'auteur sent trop les avantages qu'il avait sur les savants qui l'avaient précédé; il les traite parfois d'une manière trop dure ou trop leste, ne faisant pas attention que dans ces sortes de choses toute la facilité et tous les avantages sont du côté des derniers venus.

VALOIS (Adrien DE), frère puîné du précédent, suivit l'exemple de son frère, avec lequel il fut uni par les liens du cœur et de l'esprit. Il se consacra à l'histoire de France, dans laquelle il se rendit très-habile. Le roi l'honora du titre de son historiographe, et lui donna une gratification en 1664. Cet auteur mourut avec de grands sentiments de piété, en 1692, à 80 ans, laissant un fils, qui a publié le Valesina. Adrien n'était pas aussi habile que son frère dans la langue grecque, et n'avait pas la même beauté d'esprit; mais il était laborieux, écrivait purement en latin et était bon critique. Ses ouvrages les plus estimés sont : | une *Histoire de France*, 1658, 3 vol. in-fol. L'exactitude et l'érudition caractérisent cet ouvrage; mais il ne va que jusqu'à la déposition de Childéric; | *Notitia Galliarum*, Paris, 1675, in-folio : livre très-utile pour connaître la France sous les deux premières races; | une édition in-8° de deux anciens poèmes; le 1er est le *Panégyrique de Bèrenger*, roi d'Italie; et le second, une espèce de satire, composée par Adalberon, évêque de Laon, contre les vices des religieux et des courtisans; | une seconde et une nouvelle édition d'Ammien Marcellin; | *Dissertatio de basilicis*, où il traite de la signification du nom *basilica* donné aux anciennes églises. Ce traité fut attaqué par le docteur Launois; mais Valois le défendit par une réplique victorieuse, publiée en 1660; | plusieurs autres écrits excellents en leur genre.

VALOIS (Louis LE), jésuite, né à Melun en 1639, devint confesseur des princes, petits-fils de Louis XIV, et mourut à Paris en 1700, regardé comme un homme de Dieu. On a de lui des *Œuvres spirituelles*, recueillies à Paris en 1758, en 3 vol. in-12, et un petit livre contre les sentiments de Descartes. Ses ouvrages ascétiques sont pleins de lumière et d'onction.

VALOIS (Yves DE), né à Bordeaux le 2 novembre 1694, se fit jésuite, et fut professeur d'hydrographie à La Rochelle, où il donna des preuves de sa science et de ses lumières. On a de lui : | *la Science et la pratique du pilotage*, 1735, in-4°; | *Conjectures physiques sur le sel marin*, 1752, in-8°; | *Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion*, 1747, in-12; | Ob-

servations sur les auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs, 1749, in-4°; | *Entretiens sur les vérités pratiques de la religion*, 1751, 4 vol. in-12; | *Observations curieuses sur ce que la religion a à craindre ou à espérer des académies littéraires*, 1756, in-12; | *Lettres d'un père à son fils sur l'incrédulité*, 1756, in-12; | *Lectures de piété à l'usage des maisons religieuses*, 1764, in-12; | *Avis sur l'incrédulité moderne*; | *Recueil de dissertations littéraires*, 1766, in-12. Tous ces ouvrages sont estimés; on découvre partout l'auteur honnête homme, qui ne cherche point à faire illusion, qui saisit facilement et sûrement le vrai, et le dit avec franchise. On ignore l'année de sa mort.

* VALORY (François-Florent, comte DE), né à Huningue, le 9 février 1755, d'une ancienne famille qui s'était distinguée dans la carrière des armes. Le comte de Valory était le cadet de six enfants; il entra dans les gardes-du-corps, et était parvenu au grade de capitaine lors des terribles journées des 5 et 6 octobre, où la populace de Paris, conduite par des factieux, vint attaquer le château de Versailles. Valory déploya dans cette occasion le plus grand zèle pour défendre les appartements du château, et ce dévoûment fut cause que les anarchistes le firent licencier avec d'autres militaires de son corps. Sa fidélité éprouvée le fit choisir pour un des courriers, quand Louis XVI entreprit son malheureux voyage de Varennes. Par suite de l'arrestation de ce prince, Valory fut enfermé à l'Abbaye, d'où il sortit au bout de onze semaines, le 14 septembre 1791, d'après l'amnistie accordée en vertu de l'acceptation de la constitution. Après avoir reçu une audience du roi et de la famille royale, il émigra le 16, se rendit à Bruxelles, et y remplit plusieurs commissions dont l'avait chargé la reine pour madame la princesse de Lamballe, qui se trouvait dans cette ville. De Bruxelles il passa à Berlin, entra au service de la Prusse, et devint aide-de-camp du général Kalkreuth. Il ne revint en France qu'après la restauration (1814). Le roi le nomma maréchal-de-camp et sous-aide-major des gardes-du-corps. Au retour de Napoléon, il suivit Louis XVIII à Gand, et revint à Paris avec ce monarque, qui le nomma prévôt dans le département du Doubs, le créa commandant de Saint-Louis et officier de la Légion-d'Honneur. Valory était aussi décoré des ordres prussiens de Saint-Lazare et du Mérite. Il est mort à Toul, le 17 juillet 1822, âgé de soixante-sept ans. Il a laissé: *Précis historique du voyage de S. M. Louis XVI, le 21 juin 1791; de l'arrestation de la famille royale à Varennes, et de son retour à Paris*, Paris, Michaud, 1815, in-8°. Nous allons donner un extrait de cet ouvrage... « Trois jours après le 21 juin 1791, M. d'Agoult, ancien aide-major de cour, proposa à MM. Valory, de Moutier et de Malden, gardes-du-corps licenciés, de coopérer, en qualité de courriers, au voyage secrètement projeté du roi à Varennes. Ayant accepté avec empressement cette honorable mission, ils *virent en particulier le roi et la reine* pour recevoir leurs ordres et leurs *instructions*. Le 20 juin, à onze heures et demie du soir, la famille royale sortit du château. *M. de Moutier donnait le bras à la reine, M. de Malden à Madame Élizabeth, et de Valory suivait le roi *. Comme on avait pourvu aux moyens de

faire sortir de Paris la famille royale, de Valory partit sur-le-champ, en veste jaune de courrier, et à franc étrier, sous le nom de François, pour aller commander le relai à Bondy. De Valory assure qu'on était généralement persuadé que La Fayette n'avait aucune connaissance du projet de ce voyage. Arrivé à la première poste, de Valory donna aux postillons un écu de guide, récompense alors assez considérable pour attirer l'attention. C'est à Pont-de Sommevelle que de Valory devait trouver M. de Choiseul ou M. Bouillé fils; mais il n'y vit ni l'un ni l'autre, et il les attendit vainement : des mal-entendus les retenaient autre part. Ayant poussé sa course jusqu'à Varennes, de Valory et ses deux collègues y furent arrêtés avec la famille royale, et placés, au retour, sur le siége de la voiture; ils furent, pendant plusieurs heures, exposés aux outrages et aux menaces d'un peuple révolté. Cependant il n'est pas vrai qu'ils fussent attachés avec des cordes. Le danger devint bien plus grand pour eux, lorsque la voiture du roi arriva aux portes des Tuileries, encombrées par une populace qui voulait les massacrer. Craignant quelque malheur pour la famille royale, de Valory, que madame Elizabeth chercha en vain à retenir par le pan de sa veste, sauta en bas du siége avec ses deux camarades. Ils se trouvèrent tous trois au milieu d'une multitude en fureur qui se jeta sur eux, et ne durent leur salut qu'à la garde nationale, qui parvint à les enlever et à les conduire dans l'intérieur du château. Ils étaient couverts de blessures. De Valory, le moins maltraité d'entre eux, avait reçu plusieurs coups de crosse de fusil dans les reins; on l'avait traîné par les cheveux, il avait des contusions à la tête, et sa peau était déchirée en plusieurs endroits. Après que le chirurgien du roi l'eut pansé, il fut conduit à l'Abbaye, non sans beaucoup de peine pour le défendre contre la populace, qui avait juré de l'exterminer. » Cependant il y a quelque différence entre la première partie de ce récit, et ce qu'on lit sur le même voyage dans la "Relation du départ de Louis XVI, le 21 juin 1791, par M. le duc de Choiseul, pair de France, extraite de ses mémoires inédits", Paris, Beaudoin, 1822. « Le roi, dit M. de Choiseul, ne connaissait particulièrement aucun de ces messieurs (MM. de Valory, de Malden et de Moutier). Ne voulant pas que le choix donnât quelques soupçons, et d'ailleurs, ayant plusieurs fois envoyé des gardes-du-corps en courriers, il avait ordonné à M. d'Agoult, aide-major, de désigner trois gardes robustes et montant bien à cheval, de leur faire faire des vestes et des choses nécessaires pour courir à franc-étrier, ayant des missions à leur confier pour Madrid, Vienne et Turin. Cet ordre donné indifféremment fut exécuté. M. d'Agoult choisit messieurs de Valory, de Malden et de Moutier; " et ces messieurs crurent jusqu'au dernier moment qu'ils étaient simplement destinés à porter des dépêches...." » — *Note* : « Je vois (ajoute M. de Choiseul), par une relation publiée par de Valory en 1815, qu'il assure avoir été admis dans la plus haute confidence des affaires du roi et de la reine. Je dois faire observer que ma relation, ayant été écrite en 1791, ne retrace que ce que j'ai vu et ce que j'ai appris du roi et de la reine, qui ne m'ont jamais parlé des faits rapportés dans l'ouvrage que je

cite... » Quoi qu'il en soit de l'une ou de l'autre assertion, il n'est pas moins vrai que, dans l'affaire dont il s'agit, de Valory et ses deux camarades ont donné des preuves non équivoques de courage et de fidélité.

VALSALVA (Antoine-Marie), médecin, né à Imola en 1666, mort en 1723, âgé de cinquante-sept ans, fut disciple de Malpighi, et enseigna l'anatomie à Bologne avec une réputation peu commune. On a de lui des *Dissertations anatomiques* en latin, publiées à Venise, 1740, 2 vol. in-4°, par Morgagni, qui les a commentées et critiquées avec beaucoup d'érudition. Il en a rehaussé les beautés avec la même impartialité qu'il en a blâmé et corrigé les défauts. Les anatomistes estiment surtout son traité *De Aure humana*, Bologne, 1707, in-4°, qui, selon le témoignage de Morgagni, a coûté dix-neuf ans de travail à l'auteur.

* VALSECCHI (Virginius), naquit à Brescia en 1684, fit ses premières études dans sa patrie, et entra fort jeune dans la congrégation du Mont-Cassin de Florence, où il apprit les lettres humaines et sacrées. Il y professa ensuite la philosophie avec beaucoup de succès, en même temps que ses vastes connaissances augmentaient de jour en jour sa réputation. Elle parvint aux oreilles du grand-duc Côme III, qui nomma le P. Valsecchi aux chaires d'Ecriture sainte et d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise, où cet habile professeur forma d'excellents élèves, tel que Fr. Gaëtan, depuis archevêque de Florence. Dans un âge avancé, le P. Valsecchi se retira à son monastère; il y devint abbé, et mourut le 5 août 1739. Parmi ses ouvrages, on cite les suivants : | *De M. Aurelii Antonini tribunitia potestate dissertatio*, etc., Florence, 1711 ; | *de initio imperii Severi Alexandri*, ibid., 1715 ; | *Epistola de veteribus Pisanæ civitatis constitutis*, ibid., 1727, etc.

* VALSECCHI (Antonin), illustre religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Vérone en 1708, d'une honnête famille, entra à dix-huit ans dans la congrégation de *Salomoni*. Après y avoir perfectionné ses études, il y fut chargé d'enseigner la philosophie. Doué d'un esprit juste et d'un jugement solide, il eut le courage de s'élever contre des opinions encore reçues dans les écoles, quoique l'expérience déposât contre elles. Il démontra la pesanteur de l'air, d'où résultait la ruine entière du système suranné de l'horreur du vide. Sa réputation attira bientôt à ses leçons toute la jeunesse patricienne. Son zèle le poussait vers une autre carrière, où il fit preuve d'un autre genre de talent. Il s'essaya dans la prédication avec tant de succès, que bientôt il passa pour un des meilleurs prédicateurs de l'Italie, et qu'il fut appelé à prêcher les stations les plus importantes. Dans l'intention où il était de consacrer sa plume à la défense de la religion, il alliait au travail qu'exigeaient ses sermons une étude profonde des auteurs qui avaient écrit sur la matière qu'il devait traiter. Cependant sa renommée s'étendait, et l'université de Padoue, jalouse de faire une aussi bonne acquisition, voulut l'avoir dans son sein ; elle l'élut, en 1758, principal professeur de théologie. Pendant trente-trois ans qu'il occupa cette chaire, il vit fréquenter ses cours, non-seulement par un grand nombre de disciples, mais encore souvent par d'habiles théolo-

giens et des personnes distinguées de toutes les conditions. Il termina sa carrière à Padoue, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le 15 mars 1791. On a de lui : | *Dei fondamenti della religione, e dei fonti dell' impietà*, Padoue, 1765, 3 vol. in-4°. Il y établit les fondements de la religion naturelle, et les appuie de preuves convaincantes. Il réfute ensuite les sophismes par lesquels on les attaque; il passe de là aux fondements de la religion révélée, et combat les déistes. | *La religione vincitrice relativa ai libri dei fondamenti*, Padoue, 1776, 2 vol. Il continue d'y traiter le même sujet que dans l'ouvrage précédent; il y examine quelques ouvrages modernes, et bat en ruines « l'Examen des apologistes de la religion chrétienne », attribué à Fréret, et assez reconnu aujourd'hui pour être de M. de Burigny. | *La verità della religione catolica romana*, Padoue, 1787. Ces ouvrages du P. Valsecchi reçurent l'accueil le plus favorable. On les a réimprimés plusieurs fois, et on les a traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. | *Riflessioni sopra la lettera responsiva intorno la Quaresima appellante*, Venise, 1740; | *Orazione funebre in morte di Apostolo Zeno*, Venise, 1750. Valsecchi avait été intimement lié avec ce savant, et crut devoir payer ce tribut à sa mémoire. (*Voy.* Zeno.) | *Oratio ad theologiam*, Padoue, 1758; | *Prediche quaresimali*, 1792. Ces sermons ne furent imprimés qu'après la mort de l'auteur. | *Panegirici e Discorsi*, Bassano, 1792, également posthumes. Il se trouve un bel éloge de cet illustre religieux dans *le Novelle letterarie di Firenze*, n° 51, 25 décembre 1791.

* VALTRINI (Jean-Antonio), né à Rome dans le xvie siècle, entra chez les jésuites; il est auteur de l'ouvrage suivant : *De re militari veterum Romanorum libri* vii, Cologne, 1597. Cet ouvrage, assez concis, est cependant très-utile pour l'intelligence des parallèles militaires de François Patrice. On attribue encore au P. Valtrini d'autres ouvrages que le temps a fait oublier.

* VALVASONE (Erasme), poète italien, naquit en 1525, d'une illustre famille du Frioul, dans son château de Valvasone. Ami de l'étude avec une fortune honnête, il mena une vie tranquille et privée, et sortit rarement de sa province. On cite parmi ses ouvrages : | *La Chasse*, poème écrit en stances de huit vers de onze syllabes (*ottave*), divisé en cinq livres ou chants, et dont le Tasse parle avec éloge; | *la Thébaïde* de Stace, traduite en vers italiens; | *les Larmes de la Madeleine*, poème; | *le Combat des bons anges contre les rebelles*, autre poème en *octaves*; | l'*Electre* de Sophocle, en vers libres non rimés (*versi sciolti*); | les quatre premiers chants de *Lancelot*; | des *Sonnets*, des *Odes*, des *Élégies*, etc. Il mourut en 1593.

VALVERDI (Barthélemi), théologien de Padoue, né vers 1540, mort en 1600, s'est fait connaître dans la république des lettres par un ouvrage sur le purgatoire, imprimé sous ce titre : *Ignis purgatorius post hanc vitam, ex Græcis et Latinis patribus assertus*, Padoue, 1581, in-4°; livre savant, devenu très-rare et recherché des curieux.

* VAMMALE (Antoine Brès de), prieur-commandat, de Comequiert, né en 1725 à Alais, remplit les pénibles fonctions de l'enseignement dans le séminaire de sa ville natale, puis se livra à la prédication avec succès. Les seuls de ses Dis-

cours qui aient été imprimés sont un *Panégyrique de saint Louis*, prononcé devant l'académie française en 1766, et une *Oraison funèbre* de Louis XV, prononcée en 1774, dans la métropole de Toulouse, dont l'orateur était vicaire général. D'autres dignités encore lui avaient été conférées par l'archevêque de ce diocèse, M. de Brienne, dont il avait l'estime et la confiance. Il mourut au château de Brienne en 1781. C'est mal à propos que Vammale est nommé 'Vérumale' dans la nouvelle édition du 'Dictionnaire des Anonymes, tome 2, page 521, n° 15407.

* VANALESTI (Saverius), jésuite, et l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps, naquit à Naples, le 8 décembre 1678. Après avoir parcouru la carrière de l'enseignement, il s'appliqua à la prédication, vers laquelle le portait son goût, et où il déploya beaucoup de talent. Aux autres qualités qui constituent un bon orateur il joignait une action noble et naturelle. Son éloquence était touchante, et ses sermons, débités avec onction, produisaient sur l'esprit de ses auditeurs une impression vive. Une profonde connaissance du cœur humain lui en faisait sonder tous les replis. Il fut appelé dans les principales villes d'Italie pour y prêcher, et plusieurs conversions furent le fruit de ses discours. Il joignit à la prédication la direction des consciences. Presque toute sa vie fut partagée entre ce double ministère. Il mourut à Naples, le 1er mars 1741, âgé de soixante-trois ans. On a de lui : | *Prediche quaresimali*, Venise, 1742. A la tête de l'édition se voit son portrait, au bas duquel on lit | *Concionatorum nostri ævi nulli secundus, clarus apud homines ab editis libris, clarus ad superos ex abditis virtutibus*; | *Panegirici sacri*, Venise, 1746; | *Discorsi per le novene*, ibid.; | *Discorsi morali distributi per tutti i venerdì di un biennio e per le feste principali tra l'anno, detti nell' esercizio della buona morte*, Venise, 3 vol. in-4°, Naples, 1782. Dans la préface de son Carême, on trouve quelques détails sur la vie de ce pieux jésuite.

* VAN-ALPHEN (Antoine), vicaire apostolqiue de Bois-le-Duc, né en 1748 à Boxtel dans le Brabant hollandais, fit ses études à Louvain, et fut nommé, en 1774, lecteur au collége de Drintius. Admis à la licence la même année, il fut promu à la chapellenie de Boxtel en 1777, et reconnu en 1782 comme coadjuteur du vicaire apostolique de Bois-le-Duc, avec droit de succession. En 1790, Van-Alphen devint en effet vicaire apostolique par la mort de son prédécesseur Aërts. Il avait été d'ailleurs nommé en 1785 à la cure de Schyndel, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1798, voyant que la destruction de l'université de Louvain allait ôter les moyens de continuer la succession des prêtres de son vicariat, il établit à Bois-le-Duc un séminaire qu'il transféra l'année suivante à Hexelaar. L'église de Bois-le-Duc fut tranquille sous la république batave et sous le règne de Louis Bonaparte; mais, lorsque Napoléon se fut emparé de la Hollande, il imagina de rétablir l'évêché de Bois-le-Duc, qui avait été érigé en 1559, et qui, depuis la conquête des Hollandais en 1629, avait été administré par des vicaires apostoliques, nommés d'abord par le chapitre, puis par le pape. Van-Alphen, ne s'étant point prêté au projet de l'empereur, fut arrêté en 1810 et enfermé à Vincennes; relâché à la

fin de la même année, on le fit partir pour Malines, puis pour Anvers, en le pressant de donner sa démission ou de transmettre ses pouvoirs à un prêtre qu'on lui désignait. Van-Alphen s'y étant refusé, eut ordre de revenir à Paris, où il resta jusqu'en 1814. Son retour à Bois-le-Duc fut une véritable fête. Il reprit ses fonctions de vicaire apostolique et de pasteur de Schyndel, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 1er mai 1831. Il avait fallu à Van-Alphen un grand courage pour résister aux empiétements d'un pouvoir usurpateur.

* VAN-Baale (Henri), littérateur hollandais, naquit en 1782, fit de très-bonnes études à l'université de Leyde, et se fit surtout remarquer comme poète. Quoiqu'il possédât plusieurs langues vivantes, il n'écrivit qu'en hollandais. Ses vers ont de la verve, de l'élégance, et sont en général d'un style correct et harmonieux. Outre plusieurs compositions poétiques, on lui doit deux tragédies, représentées avec un grand succès sur le théâtre d'Amsterdam : elles ont pour titre, l'une *De Saracene*, mars 1809, et l'autre *Alexander*, 1816. Van-Baale était membre de la société littéraire connue sous le nom de "Diversa Sednna", établie à Dordrecht. Il est mort dans cette ville, le 12 février 1822, âgé de quarante ans.

* VAN-Bemmelen (Abraham), savant physicien, né en 1762, à La Haye, où il devint professeur de physique et de mathématiques dans l'établissement dit de "Renswoude". Il est mort dans cette ville le 10 août 1822, âgé de cinquante-neuf ans, et a laissé (écrits en hollandais) : | *Eléments de physique expérimentale*, 4 vol. in-8° ; | *Introduction à l'architecture hydraulique ;* | *Leçons d'algèbre*. Ces ouvrages sont très-estimés.

VAN-Ceulen (Ludolphe), mathématicien flamand, au commencement du dix-septième siècle, a donné au public : | *Fundamenta geometriæ*, traduits du hollandais en latin par Snellius, et imprimés in-4° en 1615 ; | *de Circulo et adscriptis*, 1619, in-4°. Il y fait de savants et laborieux efforts pour déterminer le rapport du diamètre et de la circonférence du cercle. Son travail est exprimé par les chiffres qu'on a gravés sur sa tombe, qu'on voit dans l'église de Saint-Pierre à Leyde. C'est un de ceux qui ont le plus approché de la solution d'un problème, dont l'objet reste toujours entre les "incommensurables". Mais la géométrie est peu intéressée à ce qu'on en trouve une détermination exacte, celle que l'on a étant suffisante pour les opérations quelconques, qui, par une fraction trop menue, deviendraient pénibles et embarrassées. Aussi l'académie des sciences de Paris a-t-elle déclaré qu'elle ne recevrait plus d'écrit touchant cette matière, et l'on remarque que les esprits solides ne s'en occupent plus. (*Voyez* Metius.)

* VANCOUVER (Georges), navigateur anglais, né vers 1750, entra de bonne heure dans la marine, et fit avec Cook les deuxième et troisième voyages autour du monde. En 1780, il servit dans l'escadre des Antilles, sous l'amiral Rodney, et fut employé jusqu'en 1789 dans la station de la Jamaïque. Il avait fait preuve d'un courage et d'une habileté tels, qu'en 1790 le gouvernement lui confia une mission d'une haute importance. Il s'agissait de décider la question, si long-temps débattue, s'il existe dans l'Amérique

septentrionale, entre le 50e et le 60e degré de latitude, une mer intérieure ou des canaux de communication entre les golfes connus de l'Océan-Atlantique et du gand Océan. Nommé capitaine de vaisseau commandant la corvette "la Découverte" et le brick "le Chatam", Vancouver partit de Falmouth le 1er juillet 1791, attérit le 26 septembre à la côte sud de la Nouvelle-Hollande, découvrit le port Georges, et longea la terre jusqu'au 122° 8″ de longitude. Il alla mouiller ensuite dans une baie de la Nouvelle-Zélande, où il avait déjà séjourné avec Cook, puis parcourut les archipels des "Amis" et des "Sandwich", reconnut la nouvelle Albion, l'entrée de J. de Fucca, fit ensuite route au sud vers Noutka, passa quelque temps dans le port de Montercey, et remit à la voile pour l'archipel des Sandwich. Il reconnut la côte d'Amérique par 56° 2′ nord, retourna au sud, revit les établissements espagnols de la Nouvelle-Californie, atteignit Ovaihy, et reçut du souverain de cette île la cession qu'il en fit au roi d'Angleterre en 1794. Vancouver commença sa troisième campagne par le Nord, fit de nouvelles découvertes, visita les comptoirs russes, parcourut soigneusement toutes les baies, anses, détroits, canaux, explora l'archipel du roi Georges et du prince de Galles, la grande île de l'Amirauté, et termina ses opérations dans le port Conclusion, par 56° 14′ nord et 225° 57″ est. Il revint ensuite en Europe, en faisant de nouvelles explorations sur sa route, débarqua le 13 septembre 1795 sur la côte occidentale d'Irlande, et vint immédiatement à Londres rendre compte à l'amirauté du succès de sa mission. Il avait fait une reconnaissance très-exacte de la côte nord-ouest de l'Amérique, ce qui l'avait amené à la conviction de l'impossibilité d'une communication par navire entre le grand Océan septentrional et l'intérieur du continent de l'Amérique dans l'étendue qu'il avait parcourue. Bien que ce long voyage eût considérablement altéré sa santé, Vancouver vécut assez long-temps pour rédiger la plus grande partie de sa relation. Il mourut à Petersham en 1798, avant la fin de l'impression de son ouvrage. Son frère, J. Vancouver, y mit la dernière main et le publia sous ce titre, en anglais : *Voyage de découvertes à l'Océan-Pacifique du nord et autour du monde*, etc., *exécuté de 1790 à 1795, etc., Londres, 1798*, 3 vol. in-4° avec un atlas *in-fol.*; *traduit en* français, Paris, an VIII (1800), 3 vol. in-4°, et atlas in-fol. ; une autre traduction abrégée a été donnée par M. Henry, ibid., 1800, 5 vol. in-8°, et atlas in-4°. Cet ouvrage a été aussi traduit en allemand et en suédois.

VAN-DALE (Antoine DALEN ou), né en 1638, fit paraître dans sa jeunesse une passion extrême pour les langues ; mais ses parents lui firent quitter cetté étude pour le commerce. Il quitta cette profession à l'âge de trente ans, et prit des degrés en médecine. Il mourut à Harlem, médecin de l'hôpital de cette ville, en 1708. On a de lui : | des *Dissertations sur les oracles des païens*, en mauvais latin, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1700, in-4°. Fontenelle en a donné un abrégé en français, dans son Traité des oracles. Il a eu soin d'y mettre la méthode, la clarté et les agréments qui manquent à Van-Dale ; mais le père Baltus a ruiné les prétentions de tous les deux. (*Voyez* ce nom.) | Un *Traité de l'origine et des progrès de l'idolâtrie*,

1696, in-4°; *De vera et falsa prophetia, et de divinationibus idolatricis*; | *Dissertations sur des sujets importants*, 1702 et 1743, in-4°; *Dissertatio super Aristea de* LXX *interpretibus*, Amsterdam, 1705, in-4°. Van-Dale aimait les opinions paradoxales, et se faisait un mérite de combattre les persuasions générales, quelque fondées qu'elles pussent être.

*VANDELLI (Dominique), mathématicien, naquit dans le Modénois, le 1er mars 1671, fit ses premières études chez les jésuites, et les termina à l'université de Modène. Ayant été connu du docteur Pierre Gérard, cet habile professeur lui enseigna le grec et plusieurs autres langues orientales. Il s'appliquait en même temps aux mathématiques, dans lesquelles il fit de tels progrès, que le duc Rinald I[er] et François III le nommèrent leur premier mathématicien : François III l'honora aussi du titre de son géographe. Vandelli entreprit, dans ce dernier emploi, divers voyages en Romagne, dans le Ferrarois, à Rome et autres contrées de l'Italie, dont un grand nombre de sociétés savantes l'admirent dans leur sein. Ses principaux ouvrages, écrits en italien, sont : | *Considération sur les académiciens latins*, Florence, 1744; | *Mémoires géographiques*, très-estimés dans le temps ; | *Lettres sur quelques oppositions à l'origine des sources et des rivières*, par Valisnieri, etc., etc.

VANDEN-Bosch (Pierre), jésuite, né à Bruxelles, se distingua dans la société des bollandistes, et travailla avec un succès marqué à la célèbre collection des *Acta sanctorum*. Sa dissertation *sur les patriarches d'Antioche*, qui se trouve dans le quatrième tome de juillet, décèle une érudition rare, et a mérité le suffrage de tous les critiques instruits. Il mourut à Anvers, en 1736.

* VAN DEN STERRE (Jean-Chrysostôme), savant abbé de Saint-Michel d'Anvers, ordre de Prémontré, né à Bois-le-Duc, en 1591. Il fit ses humanités à Anvers, au collége des jésuites, et, après les avoir achevées, embrassa la vie canonique, selon l'institut de Prémontré, dans l'abbaye de Saint-Michel. En faisant profession, il ajouta le nom de Chrysostôme à celui de Jean, qu'il avait reçu au baptême. Il étudia en philosophie dans sa maison, où il y avait de bons professeurs, et alla faire son cours de théologie à l'université de Louvain, dans le collége qu'y avait son ordre. De retour à Anvers, il fut ordonné prêtre, et occupa dans son monastère divers emplois : il en était prieur en 1629. L'abbé de Saint-Michel étant mort cette année au mois de juillet, Van den Sterre fut élu au mois d'octobre pour le remplacer. Il n'avait que trente-huit ans. L'église et le monastère de Saint-Michel lui durent divers embellissements, soit par des constructions, soit par des peintures précieuses. Il maintint la discipline, encouragea les études, et donnait lui-même l'exemple de l'assiduité au travail. L'abbé de Prémontré Gosset le nomma son vicaire-général pour la province du Brabant. La vacance du siége abbatial de Prémontré s'étant prolongée pendant plusieurs années après la mort de l'abbé Gosset, à cause de l'élection illégale du cardinal de Richelieu, Urbain VIII continua à l'abbé Van den Sterre, pour tout le temps de la vacance, avec le titre de vicaire apostolique, les pouvoirs qu'il avait reçus de son supérieur-général. On a

de cet abbé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Panægyricus in inaugurationem Matthæi Irselii, sui prædecessoris*, Anvers, 1614 ; | divers *panégyriques* de saints en latin ; | *Vita sancti Norberti, præmonstratentium patriarchæ, iconibus et elogiis illustrata*, Anvers, 1622, in-4°, augmenté d'un quatrième livre, où il est traité de la translation des reliques du saint dans la ville de Prague. Cette Vie fut réimprimée en 1656, par les soins de Polycarpe de Hertogha, chanoine régulier et professeur en théologie de l'abbaye de Saint-Michel, avec des "notes", et inserée dans le 6e tome des Actes des Saints par les bollandistes pour le mois de juin ; | la même *Vie* en flamand, même année et même format ; | *Natales sanctorum ordinis præmonstratensis*, Anvers, 1625, in-4° ; | *Lilium inter spinas, sive vita B. Josephi, canonici steinfeldensis ord. præmonstratensis ; ex archetypo steinfeldensi fideliter expressa, et notationibus illustrata, cum aliquot opusculis piis ejusdem sancti*, ibid., *typis Plantinianis*, 1627, in-8° ; | *Rosa in hieme, sive vita venerabilis Wilhelmi Rothensis, canonici ord. Præm., auctore Martino Merzpriore dicti* Rothensis *cænobii cum auctario*, ibid. ; | *Hagiologium præmonstratense, sive Fasti sanctorum hujus ordinis* ; | *Chronicon Præmonstratense ecclesiæ Sancti Michaelis Antuerpiensis*. Antoine Sanderus l'a inséré dans son ouvrage intitulé : "Flandria illustrata". (*Voy.* Sanderus.) L'abbé Van den Sterre mourut dans son abbaye le 28 juillet 1652, avec la réputation d'un prélat vertueux et exemplaire. Dans une maladie dangereuse dont il avait été attaqué n'étant encore que prieur, il avait composé pour lui l'épitaphe suivante, remarquable par son tour simple, et l'humble sentiment qui l'avait dictée :

D. O. M.
Sat infatuatum hic jaceo,
Conculcandum ab hominibus.
Calcate, viatores, nec parcite, ut parcat Deus
J. Chrysostomo, quondam priori.

VANDEN-Velde (Adrien), peintre, né à Amsterdam, en 1639, mort en 1672, a excellé à peindre des animaux. Il réussissait dans le paysage ; son pinceau est délicat et moelleux, son coloris suave et onctueux.—Il ne faut pas le confondre avec Isaïe Vanden-Velde, qui se distingua dans le xviie siècle par ses batailles, peintes avec beaucoup de feu et d'intelligence. Il vivait à Harlem en 1626, et à Leyde en 1630. Ni avec Guillaume Vanden-Velde, surnommé le Vieux, frère d'Isaïe, mort à Londres en 1693, qui excellait à représenter des vues et des combats de mer.—Ni avec Guillaume Vanden-Velde, "le Jeune", né à Amsterdam en 1663, mort à Londres en 1707, fils de celui-ci, qui surpassa son père par le goût et l'art avec lequel il représentait des marines. Charles II et Jacques II, rois d'Angleterre, lui accordèrent des pensions. Aucun peintre n'a su rendre avec plus de vérité que lui la tranquillité, *le transparent*, les reflets *et le limpide* de l'onde, *ainsi* que ses fureurs. Son talent allait jusqu'à faire sentir la légèreté de l'air et les moindres vapeurs.

* VANDERBOURG (Charles Boudens de), censeur, mort à Paris, en octobre 1827, entra dans la marine, émigra en Allemagne, et revint en France après le 18 brumaire. Dès-lors il concourut au "Publiciste", aux "Archives littéraires", au "Mercure étranger", au "Journ. des Savants". Il fut nommé membre de l'Institut en 1814, à la place de L.-S. Mercier, et censeur en 1815. On a de lui :

| *Voldemare*, par F.-H. Jacopi, traduit de l'allemand, 1796, 2 vol. in-12; | une traduction du *Voyage en Italie* de Meyer, 1802, in-8°; | du *Laocoon* ou *des Limites respectives de la poésie et de la peinture*, traduit de l'allemand de Lessing, 1802, in-8°; | une *Traduction* en vers français des *Odes d'Horace*, 1812-13, 2 vol. in-8°, qui n'est pas sans mérite; | *Cratès et Hipparque*, romand de Wiéland, traduit en français, 1818, 2 vol. in-18. Il fut l'éditeur des Poésies de Clotilde de Surville, et fournit quelques articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

VANDERBURCH (François), archevêque de Cambrai, né en 1567 à Gand, d'une ancienne famille de Flandre, courut les plus grands dangers dans son enfance par suite des représailles que les protestants, victimes de la cruauté du fameux duc d'Albe, exerçaient parfois sur les catholiques. Son père arrêté, mis en prison, vit sa maison livrée aux flammes, ses terres ravagées, et rendu ensuite à la liberté, il fut obligé de fuir avec toute sa famille. Le jeune Vanderburch fut envoyé avec sa mère auprès d'un oncle de celle-ci, doyen du chapitre d'Utrecht. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, devint vicaire-général de l'évêque d'Arras, puis chanoine de Mons, et successivement évêque de Gand et archevêque de Cambrai. Il se signala par l'exercice de toutes les vertus pastorales, et fonda à Cambrai un établissement pour les jeunes filles de familles honnêtes et peu aisées, qui donna plus tard à madame de Maintenon l'idée de la maison de St-Cyr. Ce digne prélat mourut à Mons en 1644. En 1825, la *société d'émulation* de Cambrai mit au concours l'*éloge* de Vanderburch, et adjugea le prix à l'écrit de M. H.-R. Duthillœul, qui contient tous les détails de la vie de cet archevêque.

VANDER-DOES (Jacob), peintre, né à Amsterdam, en 1623, mort à La Haye, en 1673, excellait dans le paysage et à représenter des animaux. Ses dessins, d'un effet très-piquant, sont fort recherchés.

VANDER-HELST (Barthélemi), peintre, né à Harlem, en 1631, a peint, avec un égal succès, le portrait, de petits sujets d'histoire, des paysages. Son coloris est séduisant, son dessin est correct, son pinceau moelleux.

VANDER-HEYDEN (Jean), peintre, né à Gorcum, en 1637, mourut à Amsterdam, en 1712. Son talent était de peindre des ruines, des vues, des maisons de plaisance, des temples, des paysages, des lointains, etc. On ne peut trop admirer l'entente et l'harmonie de son coloris, son intelligence pour la perspective, et le précieux fini de ses ouvrages.

VANDER-HULST (Pierre), peintre, né à Dordrecht, en Hollande, l'an 1632, a peint, avec beaucoup d'art et de goût, des fleurs et des paysages. Sa touche est d'une vérité séduisante; il avait coutume d'enrichir ses tableaux de plantes rares, et de reptiles qui semblent être animés.

VANDER-KABEL (Adrien), peintre et graveur, né au château de Ryswick, proche La Haye, en 1631, mort à Lyon, en 1695, a eu beaucoup de talent pour peindre des marines et des paysages, qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés d'un bon goût.

VANDER-LINDEN (Jean-Antoine *Lindanus* ou *Lindenius*), né à Enckuysée en 1609, professeur en médecine à Franeker en 1639, à Leyde

en 1751, mort en 1664, a publié quelques ouvrages qui montrent plus d'application aux belles-lettres qu'à la pratique de son art. Les principaux sont : | *De scriptis medicis libri duo*, Amsterdam, 1662, in-8°, avec des additions et des corrections de Mercklein, sous le titre de *Lindenius renovatus*, Nuremberg, 1686, in-4°. Cette édition a passé tout entière dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum* de Manget; | *Selecta medica*, Leyde, Elzevir, 1656, in-4°; | une *édition* des Œuvres de Spigelius, Amsterdam, 1645, 3 vol. in fol; de Celse, Leyde, 1665; d'Hippocrate, 1665, 2 vol. in-8°.

* VANDERLINDEN (P.-L.), membre de l'Académie de Bruxelles, mort dans cette ville en 1831, est connu par des travaux remarquables sur plusieurs branches de l'histoire naturelle.

VANDER-MEER (Jean), peintre, né à Harlem en 1628, périt dans un petit voyage de mer en 1691. Il excellait à peindre des paysages et des vues de mer, qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup de goût. — Son frère, né à Harlem en 1650, avait un talent supérieur pour peindre des animaux, surtout des moutons, dont il a représenté la laine avec une grande vérité; ses figures, ses ciels, ses arbres, sont peints d'une excellente manière.

VANDER-MERSCH (N.), né à Menin en Flandre, servit dans les armées autrichiennes, et y parvint au grade de colonel. Devenu chef de l'armée belge durant la révolution de 1789, il gagna, le 27 octobre, malgré lui, la bataille de Turnhout. Ayant voulu livrer, en 1790, son armée aux Autrichiens, d'accord avec les Vonckistes (*voyez* VONCK), il fut mis en prison, et n'en sortit qu'à la rentrée des Autrichiens aux Pays-Bas, en décembre 1790. Il mourut près de Menin au commencement de 1792.

VANDER-MEULEN (Antoine-François), peintre, né en 1634 à Bruxelles, mort à Paris en 1690, avait un talent particulier pour peindre des chevaux; son paysage est d'une fraîcheur et son feuiller d'une légèreté admirables. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des siéges, des combats, des marches ou des campements d'armées. Le Mécène de la France, Colbert, le fixa près de lui par les occupations qu'il lui donna. Ce peintre suivait Louis XIV dans ses rapides conquêtes, et *dessinait sur les lieux les villes assiégées et leurs environs*. Le célèbre Lebrun estimait beaucoup cet artiste : il chercha toujours les occasions de l'obliger, et lui donna sa nièce en mariage. — Son frère, Pierre VANDER-MEULEN, s'est distingué dans la sculpture. Il passa, en 1670, en Angleterre avec sa femme.

VANDER-MONDE (Charles-Augustin), né à Macao dans la Chine, en 1727, de Jacques-François Vander-Monde de Landrecies, mourut à Paris en 1762, après s'être fait une réputation par son habileté et par ses ouvrages. Il fut censeur royal, membre de l'institut de Bologne. Nous avons de lui : | un Recueil d'*Observations de médecine et de chirurgie*, ouvrage périodique, in-12, 1755. Ce fut le commencement du Journal de Médecine; | *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, 1756, 2 vol. in-12; | *Dictionnaire portatif de Santé*, 1761, 2 vol. in-12. Il y en a eu plusieurs éditions, quoiqu'il soit bien loin de l'exactitude nécessaire à un ouvrage de cette nature. A de bonnes observations, l'auteur

mêlait souvent des vues hasardées et romanesques.

VANDER-MUELEN (Guillaume), jurisconsulte allemand du XVIIe siècle, fut si charmé du traité de Grotius sur le *Droit de la guerre et de la paix*, qu'il le commenta amplement. Ses Commentaires, quoique d'une érudition diffuse et parasite, ont été mis dans l'édition que Frédéric Gronovius a donnée de ce Traité en 1676 et en 1704, à Utrecht et à Amsterdam, en 3 vol. in-fol.

VANDER-NEER (Eglon), peintre, né à Amsterdam en 1643, mort à Dusseldorf en 1697. Il rendait la nature avec une précision étonnante. [Le musée du Louvre possède deux tableaux de cet artiste. Il fut le maître de Vander-Weerf]. — Son père, Arnould VANDER-NEER, est célèbre parmi les paysagistes, surtout par les tableaux où il a représenté un clair de lune.

VANDER-ULFT (Jacques), peintre hollandais, né à Gorcum en 1627, s'adonna à la peinture par amusement, et ne la fit jamais servir à sa fortune, qui était d'ailleurs considérable. Ses tableaux et ses dessins sont fort rares : son dessin est formé sur celui des peintres italiens.

VANDER-VYNCKT (Luc-Jean-Joseph), naquit à Gand le 6 mars 1691, d'une famille originaire de Flandre, et connue dès 1541. Ayant fait ses humanités à Gand et à Tournay, il prit les degrés en droit à l'université de Louvain en 1715. Il voyagea en France, en Italie et en Allemagne, y vit les personnages les plus célèbres de ce temps, et en rapporta des connaissances aussi variées qu'étendues : de retour dans son pays, et pourvu d'une place au conseil de Flandre, il en fut pendant plusieurs années vice-président; on le nomma encore président de l'amirauté et de la chambre des reningues. Pendant tout le cours de sa longue vie, il partagea son temps entre ses fonctions et les lettres. Déguisé quelquefois sous l'habit modeste d'un domestique, il aimait à aller étudier l'esprit public et les mœurs du peuple au milieu des ouvriers, dans de pauvres cabanes; là il puisa cette profonde connaissance des hommes qu'on reconnaît à chaque page de son histoire, surtout quand il sonde les causes des révolutions; souvent aussi il apporta de ces promenades obscure des renseignements qui surprirent ses collègues et servirent quelquefois à débrouiller des affaires compliquées. Il joignait à la plus exacte probité des mœurs douces et une certaine gaîté qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Véritablement attaché à ses amis et éloigné de toute vue d'intérêt et d'ambition, il eut le bonheur rare de jouir pendant le cours de sa vie d'une parfaite tranquillité. En 1769, le comte Cobenzs, ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, voulant ériger une société littéraire, jeta les yeux sur le conseiller Vander-Vynckt, dont il connaissait les talents et le zèle : ce vieillard, malgré son âge de 77 ans, entra dans ses vues avec empressement, assista à toutes les séances, et fut un des premiers membres de l'académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Par malheur, peu de temps après, une chute altéra sa santé; ses forces, qu'un bon régime lui avait conservées, diminuèrent insensiblement, et il mourut à Gand le 29 janvier 1779, justement regretté de ses collègues, de sa famille et de ses nombreux

amis. On a de ce respectable et laborieux magistrat : | une *Histoire des troubles des Pays-Bas*, in-4°, Bruxelles, 1765. Elle fut composée sur les archives du pays, par ordre de l'impératrice-reine, pour l'instruction des archiducs : c'est donc la plus exacte qui ait paru de cette époque si célèbre : elle commence au mariage de Philippe-le-Bel en 1495, et finit à la paix de Westphalie. On n'en put tirer que cinq exemplaires (1) pour le gouvernement et ses principaux employés ; Vander-Vynckt lui-même n'eut que son manuscrit. Le style de cet ouvrage, écrit en français, quoique incorrect, est serré et naturel. L'auteur qui, par sa profonde sagacité, mérite, selon l'Observateur belge du 9 avril 1815 (n° 20), le nom de Tacite belge, ne fait paraître d'autre but que l'instruction, et l'atteint par sa grande impartialité. M. Schloëser, professeur de l'université de Gottingue, en a donné une traduction allemande, Gottingue, 1774 ; réimprimée à Zurich, 1793, en 3 vol. in-12, fig. | *Des Recherches historiques et chronologiques sur les gouverneurs des Pays-Bas*, depuis 1470 jusqu'à 1765 ; | *Recherches historiques et chronologiques sur le conseil provincial de Flandre*, contenant sa première institution, ses progrès et changements, 2 vol. in-fol., avec les armoiries des présidents et conseillers, peintes ; | *Recherches historiques et chronologiques sur le grand conseil de Malines*, 2 vol. in-fol., avec armoiries ; | *Recherches historiques et chronologiques sur les magistrats des deux bancs de la ville de Gand*, 2 vol. in-4°, qui pourraient servir de supplément au livre de la noblesse de Flandre de l'Epinay. Ces quatre ouvrages auraient été d'un intérêt majeur, si les bouleversements de l'Europe n'avaient introduit dans les Pays-Bas une toute nouvelle administration ; cependant, comme ils sont liés à l'histoire de ces provinces, ils renferment des matériaux bien précieux ; | *Mémoire d'un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne, fait en 1724 et 1725.* Quoique l'auteur n'y ait pas mis la dernière main, ils contiennent des descriptions curieuses des lieux, des mœurs et des familles les plus célèbres de ces trois contrées, avec des détails qui jettent un grand jour sur l'histoire de ce temps. | Des *Dissertations* intéressantes sur le Vésuve, sur les îles Borromées, sur la tour de Pise, sur le grand duché de Toscane, faites sur les lieux, 4 cahiers in-fol. ; | une *Notice chronologique* des papes, depuis Célestin II, en 1143, le premier qui, selon l'auteur, prit ses armoiries propres au lieu des clefs de saint Pierre, jusqu'à Benoît XIV, avec leurs armoiries peintes, *in-4°* ; | *Dissertation* sur les abbayes et bénéfices en commande dans les Pays-Bas. Tous ces ouvrages montrent l'observateur judicieux, et le magistrat animé de l'amour de sa patrie et de sa profession : ils sont conservés en manuscrit par les descendants de l'auteur. — Son fils, Emmanuel-Marie-Jean, ancien échevin du Haut-Maer, mort octogénaire en 1818, porta la même ardeur au travail, publia des *Recherches* estimées sur le pays soumis à son administration (in-fol.), et fit divers suppléments aux ouvrages de son père.

(1) Un de ces exemplaires, acheté le 4 février 1801, à Bruxelles, pour onze louis, est actuellement à la Bibliothèque royale. On y a joint une note historique sur l'impression de cet ouvrage. Il a mérité à son auteur l'offre de la croix de l'ordre royal de Saint-Etienne de Hongrie, qu'il a jugé à propos de refuser.

* VAN-de-Velde (Jean-François), théologien belge, né à Beveren le 5 mars 1743, reçut les ordres à Anvers en 1769. En 1772, il devint licencié en théologie et bibliothécaire de l'université; en 1775, il prit le bonnet de docteur, et fut successivement président du collége de Savoie, du petit collége du Saint-Esprit, du collége hollandais et du grand collége du Saint-Esprit. Il obtint une prébende dans la collégiale de Saint-Pierre, et devint professeur royal. La fermeté de ses principes l'exposa aux persécutions à l'époque des innovations de Joseph II. Obligé de se réfugier sur une terre étrangère, il revenait dans sa patrie lorsqu'elle jouissait d'un moment de calme; enfin il y rentra en 1802, sans toutefois pouvoir reprendre ses fonctions à Louvain, dont l'université avait été détruite. Il se livra alors à des travaux littéraires, qu'il interrompit pour accompagner M. de Broglie, évêque de Gand, qui l'amena au concile de Paris. En 1811 il fut, comme lui, arrêté et conduit à Vienne, puis envoyé en exil à Rhetel, où il resta jusqu'au mois d'avril 1814. La chute de Buonaparte lui permit encore de retourner dans sa patrie. Il s'y occupa de recherches sur les monuments de l'église des Pays-Bas, et publia un abrégé de son travail, sous le titre de *Synopsis monumentorum*, Gand, 1822, 3 vol. in-8°, collection savante qui offre beaucoup de choses très-curieuses sur la révolution française et sur ses résultats par rapport à la religion en Belgique. Il a laissé en outre un grand nombre de *Mémoires*, de *Dissertations* et d'*Opuscules* sur différents sujets, les uns publiés, les autres manuscrits. Il mourut à Beveren, le 9 janvier 1823.

* VANDINI (Thomas), mineur conventuel, né à Bologne, florissait à la fin du XVIe, et au commencement du XVIIe siècle. Il se distingua dans son ordre comme théologien et comme prédicateur; il était très-versé dans la langue grecque. C'était, avec les vertus de son état, qu'il possédait à un haut degré, des titres suffisants pour aspirer aux honneurs ecclésiastiques. Le P. Vandini, lié avec le cardinal Madrucci, plus connu sous le nom de cardinal de Trente, et particulièrement estimé de Grégoire XV, serait infailliblement parvenu, à ces honneurs si sa modestie ne lui eût fait préférer la vie de son cloître à un haut rang. Il mourut en 1629. On a de lui : | *Del purgatorio, sue pene, e suffragj*, Bologne, 1599; | *Dell' anno santo*, Bologne, 1599; | *Sermoni funerali e nuzziali*, Bologne, 1621; | *Trattato delle reliquie di Cristo, della croce, di Maria, de' santi*, Bologne, 1624; | *Discorso teologico e morale sopra il giubbileo santo di 1625*. Bologne, 1625; | *Dell' estasi, ratto*, etc. *Discorsi filosofici e teologici*, Bologne, 1625; | *Rhetorices compendium, ad usum concionatorum*, Bologne, 1626; | *Vita di san Antonio di Padova*, Bologne, 1627. Fantuzzi fait mention de ce père dans les " Notizie degli scrittori bolognesi ".

* VANDOEUVRE, premier président de la cour royale de Lyon, avait été procureur général près les cours royales de Dijon et de Rouen : plusieurs de ses discours de rentrée, mercuriales éloquentes et courageuses, firent connaître son nom à toute la magistrature du royaume. Membre des deux législations, sous la restauration, il mourut en 1829 dans sa terre de Méry-sur-Seine, près Troyes.

VANDRILLE (Saint), *Vandre-*

gesilus, naquit à Verdun, du duc de Valchise et de la princesse d'Ode, sœur d'Anchise, aïeul de Charles-Martel. Il parut d'abord sur le théâtre du monde et se maria ; mais sa femme s'étant retirée dans un monastère, il l'imita, et choisit pour sa retraite le désert de Fontenelle, à six lieues de Rouen. Il y bâtit un monastère, et y mourut le 22 juillet avant l'an 689, à 96 ans. Le monastère de Fontenelle porte aujourd'hui le nom de son fondateur.

VAN-DYCK (Antoine), peintre, naquit à Anvers en 1599. Sa mère, qui peignait le paysage, s'amusait à le faire dessiner dès son enfance. Il prit du goût pour cet art, et il entra dans l'école du célèbre Rubens, qui l'employait à travailler à ses tableaux. On a dit même qu'il faisait la plus grande partie de ses ouvrages. Van-Dyck a fait plusieurs tableaux dans le genre historique, qui sont fort estimés, et il a mérité d'être nommé le *roi du portrait*. Ce peintre se fit par son art une fortune brillante, il épousa la fille d'un milord, il avait des équipages magnifiques. Sa table était servie somptueusement ; il avait à ses gages des musiciens et des alchimistes. Pour subvenir à ces dépenses, il lui fallut augmenter son gain par son travail ; la précipitation avec laquelle il peignait alors se fait apercevoir dans ses derniers tableaux, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi estimés que ses premiers, auxquels il donnait plus de temps et plus de soin. Van-Dyck alla en France et n'y séjourna pas long-temps. Il passa en Angleterre, où Charles I[er] le retint par ses bienfaits. Un travail fort actif et trop continuel lui causa des incommodités, qui l'enlevèrent aux beaux-arts en 1641. On reconnaît dans les compositions de Van-Dyck les principes par lesquels Rubens se conduisait ; cependant il n'était ni aussi universel ni aussi savant que ce grand homme : mais son pinceau est plus coulant et plus pur que celui de son maître ; il a donné plus de fraîcheur à ses carnations, et plus d'élégance à son dessin.

* VANE (Sir Henri), chevalier, naquit à Londres en 1612, et eut pour père sir Henri Vane, secrétaire d'état de Charles I[er]. Il reçut une éducation soignée, qui développa ses talents naturels ; mais il avait un caractère turbulent et ennemi de tout repos. Sans trop en savoir le motif, il prit en aversion son gouvernement et la liturgie de l'église anglicane, et publia contre l'un et l'autre des pamphlets qui l'obligèrent à quitter sa patrie. En 1635, il passa à la Nouvelle-Angleterre, où il se fit connaître avantageusement ; et lorsqu'on procéda à l'élection des magistrats, il fut élu gouverneur d'une voix unanime. Ce poste honorable et délicat n'était pas fait pour un caractère comme celui de sir Vane. Il voulut introduire des innovations et s'aliéna l'estime des gens sensés et l'amour du peuple. De retour en Angleterre, il parut avoir un peu corrigé l'exagération de ses idées, fit un mariage avantageux, et fut adjoint à sir Williams Ruslet dans l'emploi de trésorier de la marine. Il semblait raccommodé avec le gouvernement, lorsqu'une circonstance vint réveiller sa première aversion. Lord Strafford, ministre de Charles I[er], ayant été investi, lors de sa création de baron de Raby, en 1639, des biens et terres de Vane, le père et le fils présentèrent leurs réclamations, en vertu desquelles lord Strafford promit, dit-on, de rendre ces biens ; mais il ne tint pas sa pro.

messe. Sir Vane résolut de s'en venger, et après avoir été déclaré chevalier, en 1640, il se rangea du parti des ennemis de la cour, et coopéra puissamment à la ruine du comte de Strafford. La guerre civile ne fit qu'augmenter l'ardeur de sir Henri, qui seconda, par tous ses moyens, les efforts du parlement contre l'autorité royale. Il fut l'un des députés chargés d'aller soulever l'Ecosse; et quoiqu'il se fût opposé d'abord à la ligue presbytérienne (*the covenant*), il en devint un des promoteurs et un des partisans les plus zélés. Il avait par malheur toutes les qualités pour figurer au milieu des factions; des talents peu communs, et surtout ce *vultum clausum* des politiques de son temps, et une habileté particulière pour deviner les autres, sans qu'on pût jamais pénétrer dans son cœur. Comme il ne devait pas sa place de trésorier de la marine à la faveur du parlement, il en offrit sa démission, et proposa même que les émoluments qui lui étaient dus serviraient aux dépenses de la guerre. Après avoir assisté comme commissaire au traité d'Uxbridge, il fut un de ceux qui furent envoyés dans l'île de Wight, pour retarder le retour de Charles Ier à Londres, jusqu'à ce que l'armée y eût été rassemblée. Cependant, depuis cette époque, il sentit quelques remords, ne voulut jouer aucun rôle dans le procès du roi, se tint à l'écart tout le temps qu'il dura, et parut même le désapprouver. La république ayant été établie après la mort de ce monarque, il fut appelé au conseil d'état; mais il se montra toujours opposé aux desseins ambitieux de Cromwell, dont il ne voulut jamais reconnaître l'autorité. Celui-ci, au moment où il venait d'être proclamé lord protecteur en 1653, fit arrêter et enfermer Vane dans le château de Carisbrook. Lors de la restauration, en 1661, on crut que la déclaration de Breda accordait l'amnistie à tous les rebelles, excepté ceux qui avaient eu part au procès du roi, et que dans ce cas le chevalier Vane était du nombre des amnistiés. Une réponse équivoque des deux chambres, à une adresse qu'on leur avait présentée en sa faveur, contribua à affermir cette opinion. Sir Henri vivait donc dans une entière sécurité; mais la part qu'il avait eue à la mort du comte de Strafford, le rôle qu'il avait joué dans la révolution, son animosité contre l'autorité royale, le rendirent justement suspect à la cour, auprès de laquelle Monck ne le servait nullement. Il fut mis en jugement le 4 juin 1662, condamné à mort, et décapité à la Tour dix jours après. Il a laissé un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue quelques écrits ascétiques.

VAN-Effen (Just), né à Utrecht, d'un capitaine réformé d'infanterie, mourut en 1735, inspecteur des magasins de Bois-le-Duc, dans un âge peu avancé. On lui avait confié l'éducation de quelques jeunes seigneurs, et il s'en était acquitté avec succès. Cet auteur avait de la facilité, assez d'imagination; mais il écrivait trop vite, et employait quelquefois des termes recherchés et bas. On a de lui la *Traduction* des Aventures de Robinson Crusoé, par Daniel Foé, fameux roman anglais, en 2 vol. in-12. C'est une des plus intéressantes et des plus innocentes productions que nous ayons dans ce genre frivole et souvent pernicieux. (*Voyez* Foé.) C'est en vain que Grivel s'est efforcé de ra-

valer Robinson, pour exalter son *Ile inconnue*, Paris, 1783, 4 vol. Il y a à la vérité dans ce dernier ouvrage des vues saines et utiles, mais les gens de goût préféreront toujours le roman anglais On ne s'avisera jamais de prendre l'Ile inconnue pour une histoire véritable, comme on a long-temps pris Robinson Crusoé; les événements n'y naissent que des différentes vues de l'auteur qui paraissent à découvert; il y a d'ailleurs une légère teinte de philosophisme; la religion naturelle, qu'il prétend y établir, est une chimère. On trouve, dès la préface, un ton de morgue et d'injures contre les Espagnols, l'inquisition, les missionnaires, etc., qui n'honore pas le génie et ne peut donner à la jeunesse que des impressions fausses. | La *Traduction* du Mentor moderne, en 3 vol. in-12; | celle du conte du Tonneau, du docteur Swift, en 2 vol. in-12; | le *Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8°, ouvrage fait sur le modèle du Spectateur anglais, mais écrit avec moins de profondeur et de justsse; | la *Bagatelle*, ou Discours ironique, 3 vol. in-8°. L'ironie n'y est pas toujours soutenue avec assez de finesse; elle est d'ailleurs monotone; | *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, qu'on attribue à Fontenelle, on le trouve à la fin du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*.

VANEL, conseiller du roi de France en sa chambre des comptes, de Montpellier, est connu: par un *Abrégé nouveau de l'Histoire des Turcs*, Paris, 1697, 4 vol. in-12: ouvrage fort défectueux, où il y a cependant des morceaux fidèles et exacts, suivant les sources qu'il a consultées, ou qu'avaient consultées les auteurs qu'il a compilés; | *Abrégé nouveau de l'Histoire générale d'Espagne, depuis son origine jusqu'à présent*, Paris, 1689, 3 vol. in-12; | *Abrégé nouveau de l'Histoire générale d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, Paris, 1689, 4 vol. in-12: ouvrages superficiels, qui ne sont point estimés, et ne méritent point de l'être.

* VAN-ERKEL (Jean-Chrétien), prêtre hollandais, originaire d'Utrecht, né vers 1654, fit ses études à l'université de Louvain, et y fut reçu licencié en droit. Il suivit, au collége du pape Adrien, dans la même université, les cours de théologie de Gommard Huyghens, président de ce collége. Huyghens était intimement lié avec M. Arnaud et le P. Quesnel; il avait pris la défense de ce dernier. (*Voyez* HUYGHENS.) On ne s'étonnera pas que Van-Erkel ait été imbu des mêmes principes, et qu'il en ait fait la règle de sa conduite ecclésiastique; aussi fut-il un des plus zélés défenseurs de l'Eglise d'Utrecht. Il eut aussi occasion de voir Van-Espen, et de fréquenter beaucoup ce docteur. Après ses études achevées, Van-Erkel retourna en Hollande, et alla aider, en qualité de "secondaire" ou vicaire, Nicolas Van-Erkel, son oncle, pasteur de Delft. Cet oncle étant mort, il lui succéda dans le pastorat de Delft. Il devint, par la suite, chanoine, et enfin doyen du chapitre métropolitain d'Utrecht, après la mort de Van-Heussen, auquel il succéda. Van-Erkel a laissé beaucoup d'ouvrages, la plupart pour la défense de l'Église de Hollande. Il y fait tous ses efforts pour la disculper de l'imputation de schisme, et pour en soutenir les droits contre les décisions du saint-siége. Les principaux de ses ouvrages sont: *Assertio juris ecclesiæ metropolitanæ ultrajectinæ romano-catholicæ, adversus quosdam, qui eam ad instar ec-*

clesiarum per infidelium persecutiones destructarum, jure pristino penitus excidisse existimant, Delphis, 1705, in-4° de 80 pages; | *Jesuitarum aliorumque romanæ ecclesiæ adulantium de summi pontificis auctoritate commenta, regnis regibusque infesta, etc., per jurisconsultum batavum Ecclesiæ et patriæ amantem*, Amsterdam, 1704, in-4° de 40 pages; | *Protestatio cleri romano-catholici præcipuarum in Hollandia australi civitatum asserta contra scriptum consolatorium pro romanis catholicis per fœderatas provincias dispersis*, 23 mai 1710, in-4°, contre le P. Désirant. Van-Erkel, en 1712 et 1713, publia deux autres écrits en faveur de cette protestation, sous le titre de *Protestatio asserta*; | *Admonitio ad probos omnes cordatosque catholicos, super sententia excommunicatoria sub nomine reverendiss. atque illustriss. D. J. B. Bussii, pontificii apud Colonienses nuntii, adversus Joan. Christ. Erkelium edita*, Delphis, 1711, 40 pages in-4°; | *Observationes prodromæ in librum qui sub nomine amplis. D. Cornelii Pauli Hoyinck Van Papendregt in lucem prodiit*, Ecclesiæ Trajectinæ historia *inscribitur*, 54 pages in-4°; | *Defensio Ecclesiæ Trajectinæ ejusque status ac jurium, ex episcoporum diplomatibus ac litteris, nec non antiquis chartis, monumentis*, etc.; *potissimum desumpta, qua ostenditur Ecclesiam illam ad nudæ missionis conditionem non esse redactam, neque redigendam contra fictiones a D. Cornelio-Paulo Hoyink Van Papendregt*, etc., Amsterdam, 1728, 1 vol. in-4°. Ce différend entre Van-Erkel et Van-Papendregt donna lieu à divers " écrits " de part et d'autre. Il y a de Van-Erkel d'autres ouvrages en hollandais. Il mourut le 4 avril 1734, âgé de quatre-vingts ans.

*VAN-EUPEN (Pierre-Jean-Simon), l'un des chefs de l'insurrection des Pays-Bas en 1788, né à Anvers en 1744, embrassa l'état ecclésiastique, et s'acquit de la réputation comme prédicateur. Successivement professeur au séminaire épiscopal, chanoine et grand pénitencier d'Anvers, il se prononça fortement contre les innovations projetées par l'empereur Joseph II. Lié depuis long-temps avec Van der Noot, il ne prit toutefois une part ostensible à la révolution de 1788, qu'après la victoire remportée sur les Autrichiens à Turnhout. Il devint secrétaire des états de Brabant et du congrès souverain, eut une grande part au rejet des propositions de l'empereur Léopold, et s'enfuit de Bruxelles à l'approche des troupes autrichiennes en 1790. S'étant retiré en Hollande, il revint dans sa patrie en 1794; mais sa présence alarmant les conventionnels français en mission à Bruxelles, il y fut arrêté comme otage, conduit à la citadelle de Lille, puis tranféré à Paris, renfermé dans la maison de Bicêtre, d'où il ne sortit qu'au commencement de 1795. On lui permit alors de se retirer dans un village près d'Utrecht, et il y mourut le 14 mai 1804, après avoir repris et exercé pendant près de 10 ans les fonctions sacerdotales. On ne connaît de lui aucun ouvrage. Il ne faut donner aucune créance aux détails sur Van-Eupen qui se trouvent dans un libelle intitulé " les Masques arrachés ", publié par Beaunoir (*voyez* ce nom), sous le pseudonyme de "Jacques Le Sueur", Amsterdam, Bruxelles, 1791, 2 vol. in-18.

VAN-EVERDINGEN (Albert), pein-

tre et graveur hollandais, né à Alcmaër en 1621, mort en 1675, est un des meilleurs paysagistes de ce pays. Ses tableaux ont la plupart un effet très-piquant. L'art, le goût, et une touche libre et aisée les rendent précieux. Ils ne sont guère connus qu'en Hollande. — Ses frères César et Jean VAN-EVERDINGEN se firent aussi connaître avantageusement dans la peinture.

VAN-HUYSUM (Jean), peintre, né à Amsterdam, en 1682, mort dans la même ville, en 1749. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moelleux, joints à une imitation parfaite de la nature, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Il s'était d'abord adonné au paysage avec beaucoup de succès, et dans ce genre on peut le comparer aux grands maîtres qui s'y sont distingués : mais il n'a point eu de rival dans l'art de représenter des fruits. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savait donner aux insectes, tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable.

VANIÈRE (Jacques), jésuite, naquit à Caux, bourg du diocèse de Béziers, l'an 1664, de parents qui faisaient leurs délices des occupations de la campagne; il hérita de leur goût. Cet homme célèbre étudia sous le P. Joubert, qui ne lui trouva d'abord aucun goût pour les vers, et l'élève lui-même priait son régent de l'exempter d'un travail qui le rebutait. Enfin, son génie se développa, et il approfondit en peu de temps l'art des muses. Les jésuites le reçurent et le destinèrent à professer les humanités. Son talent s'annonça à la France par deux poëmes; l'un intitulé *Stagna*, et l'autre *Columbæ*, qu'il inséra ensuite dans son grand poëme. Santeuil, ayant eu occasion de les voir, dit que « ce nouveau venu les avait tous dérangés sur le Parnasse. » Ce qui mit le comble à la gloire du P. Vanière, ce fut son *Prædium rusticum*, poëme en 16 chants, dans le goût des Géorgiques de Virgile. Rien n'est plus agréable que la peinture naïve que le P. Vanière fait des amusements champêtres. On est également enchanté de la richesse et de la vivacité de son imagination, de l'éclat et de l'harmonie de sa poésie, du choix et de la pureté de ses expressions. On lui reproche cependant des détails petits et inutiles, des *récits hors-d'œuvre*, des images mal choisies, *etc. La meilleure* édition du Prædium rusticum est celle de Bordelet, Paris, 1756, in-12, et Barbou en a aussi donné de jolies, in-12. Nous avons encore du P. Vanière un *Recueil de vers latins*, in-12 : on y trouve des églogues, des épîtres, des épigrammes, des hymnes, etc. Il a aussi donné un *Dictionnaire poétique* latin, in-4°, très-estimé, et il en avait entrepris un français et latin, qui devait avoir 6 vol. in-fol. Le P. Vanière mourut à Toulouse, en 1739, et plusieurs poëtes ornèrent de fleurs son tombeau. Son caractère méritait leurs éloges autant que ses talents. Berland, de Rennes, a publié, en 1756, une Traduction du *Prædium rusticum*, en 2 vol. in-12, sous le titre " d'Economie rurale ".

VANNINI (Lucilio), né à Taurozano, dans la terre d'Otrante, en 1585, s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie et à l'astrologie judiciaire, dont il adopta les rêveries. Après qu'il eut achevé ses études à Padoue,

il fut ordonné prêtre, et se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'était point appelé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étaient Aristote, Averroës, Cardan et Ponponace. Après avoir roulé d'incertitudes en incertitudes, il finit par conclure (si une telle conclusion est bien possible) qu'il n'y avait point de Dieu. De retour à Naples, il y forma, selon le père Mersenne, dans son "Commentaire" sur la Genèse, le bizarre projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde, avec douze compagnons de ses impiétés. Mais ce dessein paraît douteux, quoique dans une tête si étrangement dérangée toutes les folies pussent trouver accès; ce qu'il y a de certain, c'est que le président Gramond, qui était à Toulouse lorsque Vannini fut jugé, ne dit point qu'il ait fait cet aveu à ses juges. Quoi qu'il en soit, l'athée italien parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande, d'où il alla à Genève, et de là à Lyon. Le poison de ses erreurs pensa lui mériter la prison, et il n'évita ce châtiment que par sa fuite en Angleterre, où il fut enfermé en 1614, comme professant la religion catholique. Relâché apré une détention de quarante-neuf jours, il repassa la mer et alla à Gênes, où il se montra toujours le même, c'est-à-dire esprit égaré et cœur corrompu. Il tâcha d'infecter la jeunesse de ses détestables principes, et cette nouvelle imprudence le fit repasser à Lyon. Il y joua le bon catholique, et écrivit son *Amphitheatrum* contre Cardan. Quelques erreurs, semées adroitement dans cette production, allaient exciter un nouvel orage contre lui, lorsqu'il retourna en Italie. Cet athée errant rentra ensuite en France, où il se fit moine dans la Guienne, on ne sait en quel ordre. Le déréglement de ses mœurs le fit chasser de son monastère, et il se sauva à Paris. Peu de temps après, en 1616, il fit imprimer dans cette ville ses dialogues, *De admirandis naturæ arcanis* : il les dédia au maréchal de Bassompierre, qui l'avait pris pour son aumônier. La censure que la Sorbonne fit de cet ouvrage l'obligea d'abandonner la capitale. Après avoir promené son inconstance et son impiété de ville en ville, il s'arrêta à Toulouse, où il prit des écoliers pour la médecine, la philosophie et la théologie. Il fut même assez adroit pour s'introduire chez le premier président, qui le chargea de donner quelques leçons à ses enfants. Vannini profita de la confiance qu'on avait en lui pour répandre son athéisme. Sa fureur dogmatisante lui ayant été prouvée, il fut livré aux flammes, en 1619, âgé seulement de trente-quatre ans, après avoir eu la langue coupée. On a de Vannini : | *Amphitheatrum æternæ Providentiæ*, in-8°, Lyon, 1615; | *De admirandis naturæ, reginæ deæque mortalium, arcanis*, Paris, 1616, in-8°; | un *Traité d'astronomie*, qui n'a pas été imprimé. Quelques avocats de mauvaises causes ont tâché de justifier Vannini sur son athéisme. On prétend qu'au premier interrogatoire qui lui fut fait, on lui demanda s'il croyait à l'existence d'un Dieu; et que, s'étant baissé, il leva de terre un brin de paille, en disant: « Je n'ai besoin que de ce fétu pour me prouver l'existence d'un Être créateur » ; et fit, dit-on, un long discours sur la Providence. Le président Gramond, qui parle de ce discours, dit qu'il le prononça plutôt par crainte que par persuasion; mais quand il se vit condamné, il leva le masque, et mourut

comme il avait vécu. « Je le vis dans le tombereau (ajoute cet historien), lorsqu'on le menait au supplice, se moquant du cordelier qu'on lui avait donné pour l'exhorter à la repentance, et insultant à notre Sauveur par ces paroles impies : " Il sua de crainte et de faiblesse, et moi je meurs intrépide". Ce scélérat n'avait pas raison de dire qu'il mourait sans frayeur ! je le vis fort abattu, et faisant très-mauvais usage de la philosophie dont il faisait profession. » Quoi qu'il en soit de ses derniers sentiments, il est certain que ses ouvrages sont pleins d'infamie et d'impiétés. Cependant son *Amphitheatrum æternæ Providentiæ* passa d'abord à la censure, et ne fut supprimé exactement qu'après une révision plus sérieuse : ses erreurs y sont énoncées d'une manière obscure et entortillée; on y trouve même une définition de Dieu très-imposante et très-étendue. Si on n'avait point d'autres ouvrages de lui, on pourrait douter de ses intentions. Il parle plus ouvertement dans ses dialogues *De admirandis*, etc., in-8°, qu'on arrêta dès leur naissance; ce qui a rendu ce dernier ouvrage bien plus rare que le premier. Les libertins et les impies trouvent également à se satisfaire à la lecture de ces dialogues. Le trente-neuvième, sur le mariage, est écrit avec une licence effrénée, de même que le quarante-huitième. Il sied bien après cela à Bayle de vouloir faire l'apologie des mœurs de cet athée : comme si l'on ne savait pas que l'irréligion donne le libre essor à toutes les passions, et surtout à la luxure, conformément à ces paroles de saint Paul : " Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis." « La compagne la plus naturelle de l'impiété, dit un auteur ascétique, c'est la luxure : la première rassure sur le châtiment de la seconde; et celle-ci aveugle sur les extravagances de la première. » Joly rapporte qu'il débaucha sa propre sœur, et qu'il vécut long-temps avec elle dans un commerce incestueux. On pourrait apprécier le déréglement de ses mœurs en lisant ses *Dialogues*, où il prend pour maxime :

> Perduto è tutto il tempo
> Che in amar non si spende.

« Tout le temps que l'on n'emploie pas " à aimer " est comme perdu. » Durand a donné sa " Vie", Rotterdam, 1717, in-12. Frédéric Arpe a fait imprimer son *inutile* "*Apologie*" en latin, ibid., 1712, in-8°. Malgré l'athéisme de Vannini, de Spinosa et de quelques autres qui ont professé ce genre d'extravagance, on a beaucoup disputé si un athée était un être possible. On peut consulter là-dessus le " Catéchisme philosophique", liv. I, chap. I.

VAN-KEULEN (Jean), savant hollandais, s'est fait connaître dans le monde littéraire par le fameux *Flambeau de la mer*, auquel Jean Van-Loon a eu quelque part; traduit en français par François *Sylvestre*, Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol. Il a donné depuis une espèce de supplément de ce livre utile, sous le titre du *Grand nouvel Atlas de la mer, ou le Monde aquatique*, 1696, in-fol., 160 cartes. Ce recueil est recherché et peu commun.

VAN-LOO (Adrien), vicaire de Saint-Jacques à Gand, sa patrie, a publié en flamand : | les *Vies des Saints des Pays-Bas*, Gand, 1705, 2 vol. in-4° ; | une *Traduction* du Catéchisme de Montpellier; et quelques autres ouvrages. Il est mort le

14 octobre 1727, à l'âge de soixante-huit ans.

VAN-LOO (Jean-Baptiste), peintre, d'une famille noble, originaire de Hollande. [Son grand-père (Jacques) et son père (Louis), peintres célèbres, nés à Amsterdam, vinrent s'établir à Aix, en Provence.] Jean-Baptiste y naquit en 1684, et mourut dans la même ville en 1745, jouissant de la plus grande réputation. Plusieurs princes de l'Europe se le disputèrent; mais Van-Loo aima mieux se fixer à Paris, où le prince de Carignan le logea dans son hôtel. Le duc d'Orléans, régent, occupa aussi son pinceau. Cet illustre artiste réussissait très-bien à peindre l'histoire; mais il est surtout recommandable par ses portraits. On y remarque une touche savante, hardie, un beau choix, une composition d'un style noble et élevé, et un coloris onctueux. Il travaillait avec une facilité et une assiduité prodigieuses. [L'ouvrage qui mit le sceau à sa réputation fut le grand tableau de la cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit, dans lequel *Henri III reçoit le comte de Gonzalès*.] On a plusieurs morceaux gravés d'après lui.—Louis Michel et Charles-Amédée-Philippe VAN-LOO, sont ses fils et ses élèves; celui-là, premier peintre du roi d'Espagne, et celui-ci du roi de Prusse, ont fait revivre avec distinction les talents de leur père et leur maître.

VAN-LOO (Charles-André), frère et élève du précédent, devint peintre de Louis XV, professeur de l'académie de peinture, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Ses tableaux sont recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraîcheur et le brillant du coloris. Il était chargé de travailler aux nouvelles peintures de la coupole des Invalides à Paris, et il en avait déjà fait les esquisses, lorsque la mort l'enleva en 1765, à 61 ans. Sa "Vie" fut imprimée à Paris, in-8°, peu de temps après sa mort. [On voit au musée de Paris deux beaux tableaux de ce peintre; le *Mariage de saint Joseph*: *Énée portant son père Anchise au milieu de l'incendie*.]

VAN LOON (Gérard), né à Delft, en 1683, mort en 1759, a donné dans sa langue une *Histoire numismatique des Pays-Bas*, La Haye, 1723, in-fol., qui a été traduite en français à La Haye, 1732, et années suivantes, 5 vol., avec fig.; elle est plus complète que celle de Bizot, dont elle est une continuation et un supplément. Nous avons encore quelques autres productions du même auteur. — Jean VAN-LOON, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, est l'un des auteurs du "Flambeau de la mer." (*Voyez* VAN-KEULEN.)

VANNETTI (Joseph-Valérien), naquit en 1719 à Roverédo, où il fit revivre l'amour pour les études. Il institua à cet effet une académie, et fit de sa propre maison un lycée, et y recevait tous ceux qui voulaient s'instruire sous sa direction ou celle d'habiles maîtres. Il occupa plusieurs emplois honorables, et cultiva avec succès plusieurs genres de littérature; il réussissait surtout dans les compositions badines. Il a laissé en italien: | *Poésies burlesques*, suivies de la *traduction* en vers d'un petit poëme sur l'origine de l'éclair et de la foudre, par Triller, professeur à Wittemberg, Roverédo, 1756; | des *Dissertations* sur divers sujets badins, ibid., 1759; | *Leçons sur le dialecte de Roverédo*, 1761. Il mourut vers 1780.

*VANNETTI (Clément), seigneur

de Villeneuve, célèbre littérateur et écrivain latin du XVIIIe siècle, naquit à Roverédo le 14 novembre 1754. A l'âge de douze ans, il avait déjà appris les humanités, comptait sa première année de philosophie, et à treize ans il fit paraître divers opuscules en latin et en italien, qui firent admirer en lui un talent aussi précoce que distingué. Il se consacra plus particulièrement à l'étude des anciens classiques, et il était en même temps très-versé dans les mathématiques et l'histoire sainte. Des études aussi sérieuses ne l'empêchèrent pas de cultiver les beaux-arts : il connaissait la sculpture, l'architecture, et il fut, comme peintre, un excellent paysagiste. Vannetti était lié avec les principaux savants de son époque, et devint membre de plusieurs académies. On compte plus de quarante ouvrages estimés sortis de la plume de ce littérateur, parmi lesquels on cite : | *Commentarius de vita Alexandri Georgii, accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, 1779 ; | d'autres *Commentaires* sur Plaute et Térence ; | *Epistola di Q. Orazio et di P. Virgilio Marone all' imperatore Giuseppe II*, Roverédo, 1781 ; | *Introduzione ad una farsa intitolata* Pullone volante, ibid., 1785 ; | *Epistola sopra la villa di Q. Orazio Flacco*, ibid., 1790 ; | *Osservazioni intorno ad Orazio*, ibid., 1792, etc. Vannetti écrivait avec une égale pureté et élégance en italien comme en latin. On trouve dans ses ouvrages une érudition profonde, beaucoup de précision et de clarté dans ses idées. Il mourut d'une pleurésie le 13 mars 1795, à l'âge de quarante-un ans.

* VANNI (Jean-François), mathématicien renommé du XVIe siècle, naquit à Lucques vers l'an 1550, entra jeune chez les jésuites, et occupa plusieurs chaires dans différentes maisons de son ordre. Il était aussi très-instruit dans les lettres sacrées, et acquit par ses talents beaucoup de réputation. Ses principaux ouvrages sont : | *Exeges physico-mathematicæ de momentis gravium, de vecte et de motu æquabiliter accelerata*, Rome, 1685 ; | *Synopsis investigationis monumentorum quibus gravia tendunt deorsum*, ibid., 1682 ; | *De ultimo Paschate Christi Domini et de prima Christianorum Pentecoste opusculum, in quo ad gravissimas controversias dirimendas festorum judaicorum geminatio multifaria stabilitur*, ibid., 1604, etc.

VANNIUS (*Valentin*), naquit dans la Souabe, vers 1550, et mourut à la fin du même siècle. Il était luthérien, pasteur de Cronstadt, et pour se rendre recommandable dans son parti, il composa quelques traités contre l'Eglise romaine. Le plus connu est son *Judicium de missa*, Tubingen, 1557, in-8°. Il s'efforce d'y prouver, contre tous les témoignages de l'antiquité et la croyance des chrétiens de tous les siècles, la nouveauté prétendue de cet auguste sacrifice. Il donna dans les mêmes vues : *Missæ historia integra*, 1563, in-4°.

VANNIUS ou plutôt VANNI (François), peintre, né à Sienne en 1563, mort à Rome en 1609, s'est attaché à la manière de Frédéric Baroche. Il inventait facilement, et mettait beaucoup de correction dans ses dessins. Les sujets de dévotion étaient ceux qui lui plaisaient le plus, et dans lesquels il réussissait davantage. Le cardinal Baronius faisait un cas particulier de ce peintre, et ce fut par les mains de ce cardinal que le pape Clément VIII

lui donna l'ordre du Christ. Vannius eut encore l'honneur d'être le parrain de Fabio Chigi, qui fut dans la suite le pape Alexandre VII, et qui le combla de biens. [Le Musée du Louvre possède " trois tableaux " de cet artiste; il a laissé quelques *eaux-fortes* très-estimées.]

VAN-OBSTAL (Gérard), sculpteur, natif d'Anvers, mourut en 1668, âgé de 75 ans, dans l'exercice de la charge de recteur, dont il avait été pourvu à l'académie royale de peinture et sculpture de Paris. Cet excellent artiste eut une contestation avec une personne qui lui opposait la prescription, pour ne point lui payer son ouvrage; mais Lamoignon, avocat-général, soutint avec beaucoup d'éloquence que les arts libéraux n'étaient pas asservis à la rigueur de cette loi. Van-Obstal avait un talent supérieur pour les bas-reliefs; il travaillait admirablement bien l'ivoire. [Son meilleur ouvrage était la statue de Louis XIV, qui était placée sur la porte Saint-Antoine.]

VAN-OORT (Adam), peintre, né à Anvers en 1557, mort dans la même ville en 1641, a peint des sujets d'histoire, le portrait et le paysage. On remarque du génie dans ses compositions. Il était grand coloriste, et donnait à ses figures de beaux caractères et une expression vive. Ses tableaux sont recherchés.

VAN-ORLAY (Bernard), peintre, natif de Bruxelles, mort en 1550, eut pour maître le célèbre Raphaël. Ce peintre a fait beaucoup de tableaux qui ornent les églises de son pays. L'empereur Charles-Quint lui fit faire plusieurs dessins de tapisseries, et c'était lui que le pape et plusieurs autres souverains chargeaient du soin des tapisseries qui s'exécutaient sur les dessins de Raphaël et d'autres grands maîtres. Lorsque ce peintre avait quelque tableau de conséquence à faire, il couchait des feuilles d'or sur l'impression de la toile, et peignait dessus; ce qui n'a pas peu contribué à conserver ses couleurs fraîches, et à leur donner en certains endroits beaucoup d'éclat.

VAN-OSTADE (Adrien), peintre et graveur, né à Lubeck en 1610, mort à Amsterdam en 1685. On l'appelle communément le "bon Ostade", pour le distinguer de son frère. Ses tableaux représentent ordinairement des intérieurs de cabarets, de tavernes, d'hôtelleries, d'habitations rustiques et d'écuries. Cet artiste avait une parfaite intelligence du clair-obscur : sa touche est légère et très-spirituelle. Il a rendu la nature avec une vérité piquante; cependant son dessin est lourd, et ses figures sont un peu courtes. — Son frère et son élève, Isaac VAN-OSTADE, travailla dans le même genre que son maître; mais ses tableaux sont bien inférieurs et de moindre prix.

VAN-ROOST (Guillaume), chanoine et pléban de l'église métropolitaine de Malines, a cru se signaler au commencement du dix-huitième siècle par son opposititon aux décisions de l'Eglise, et s'est attiré par là beaucoup de désagréments. On a de lui : | *Points spirituels de morale*, Anvers, 1702, 2 vol.; | *La bonne règle de l'exercice volontaire, ou le Dévot solitaire*, Anvers, 1714; | *Psaumes de David, avec de courtes réflexions sur le sens historique, spirituel et moral*, Gand, 1725. Ces ouvrages furent condamnés par le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, en 1728, et l'auteur, convaincu d'un libertinage et d'une conduite indignes de son état, devait

être renfermé en vertu d'une sentence du même archevêque, du 20 août 1728; mais il s'enfuit en Hollande, et y mourut en 1746.

* VAN-SPAENDONCK (Gérard), célèbre peintre en fleurs, naquit vers 1752 à Tilbourg, en Hollande. Etant venu à Paris, son talent le fit bientôt remarquer : il devint professeur d'"iconographie" au Jardin des Plantes, et membre de l'ancienne académie de peinture. Ses tableaux ont figuré avec beaucoup de succès aux expositions du Louvre avant et après la révolution. Le 16 décembre 1795, il fut admis dans l'institut. Van-Spaendonck a formé un grand nombre d'élèves qui suivent ses traces, et a publié une belle *Collection* in-fol., de fleurs dessinées d'après nature. On trouve de ses ouvrages dans les maisons les plus distinguées de la capitale. Il est mort le 11 août 1822, âgé d'environ soixante-dix ans. Il était décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur. M. Quatremère de Quincy, secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts, et Cuvier, au nom des professeurs d'histoire naturelle, ont prononcé son "Eloge" funèbre. Un frère cadet de Van-Spaendonck cultive la même branche de peinture avec non moins de succès que son aîné.

VAN-SWIETEN (Gérard), né à Leyde, en 1700, de parents catholiques, fut l'élève de Boerhaave, et élève distingué. Reçu docteur en médecine, il en donna des leçons que l'envie fit cesser, en alléguant sa religion au magistrat. Les Anglais lui offrirent un asile et mille livres sterling de pension; mais il aima mieux se rendre à Vienne, où l'impératrice-reine Marie-Thérèse l'appela en 1745, parce qu'il voulait exercer publiquement la religion de ses pères. Il y professa la médecine jusqu'en 1753, avec un succès peu commun. Les étrangers couraient en foule à ses leçons, et l'exactitude avec laquelle il examinait les preuves des aspirants n'en faisait qu'augmenter le nombre. Il pratiquait en même temps qu'il enseignait. L'impératrice l'avait nommé son premier médecin, son bibliothécaire, directeur des facultés de médecine des pays héréditaires, etc. On a de lui : *Commentaria in Hermanni Boerrhaave Aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, Paris, 1771, 5 vol. in-4°. Différentes parties de ce grand ouvrage ont été traduites en français. M. Paul en a traduit les "*Fièvres intermittentes*", 1766, in-12; les "*Maladies des enfants*", 1769, in-12; le "Traité de la pleurésie", in-12; et M. Louis, les "Aphorismes de chirurgie", 1748, 7 vol. in-12. On avait aussi commencé une traduction des "Aphorismes de médecine", 1766, 2 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. Van-Swieten a encore donné un *Traité de la médecine des armées*, in-12. Cet habile homme mourut en 1772. Le P. Ignace Wurtz, jésuite, a fait son "Eloge funèbre". Il y avait quelques articles délicats à traiter, dont l'orateur s'est habilement tiré. On a reproché à Van-Swieten d'avoir préparé, peut-être sans le vouloir, les atteintes portées à la religion, quelques années après son décès, par des réformes absurdes et sacriléges; mais il serait peu juste d'admettre ce reproche contre un homme qui n'est plus à même de s'en justifier. L'on ne peut nier néanmoins qu'il n'ait montré de la prédilection pour les hommes de la petite église, parfois aussi pour des philosophes, et que la grande confiance qu'avait en lui Marie-Thérèse

ait pu avoir, à plus d'un égard, de mauvais effets.

* VAN-SWINDEN (Jean-Henri), professeur hollandais, né à La Haye, en 1746, mort le 9 mars 1823, devint, à l'époque de la république batave, membre du directoire exécutif. En 1798, il reçut, avec OEnex, la mission de se rendre à Paris, pour s'entendre avec les savans français sur l'établissement du nouveau système métrique. De retour dans sa patrie, il continua ses travaux sur les poids et mesures. C'est à lui qu'on attribue le rapport que l'institut des Pays-Bas fit, après 1814, au nouveau gouvernement de ce royaume. Il contribua aussi à l'organisation de l'école de marine. Il était correspondant de l'Institut de France depuis 1803, et appartenait aux principales sociétés savantes de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont : | *Pensées sur divers sujets de philosophie*, en latin, 1767, in-4°, 4 parties; | *Essai d'une nouvelle théorie du phénomène magnétique*, aussi en latin, Leyde, 1772; | *Recueil de différens mémoires sur l'électricité et le magnétisme*, 1784, 3 vol. in-8°; | *Observations météorologiques* pour l'année 1779—80, in-8°; | avec P. Nieuwland, *Traité sur la détermination de la longitude en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes*, 1787, in-8°, en hollandais, souvent réimprimé; | un *Traité des poids et mesures parfaits*, 1802, 2 vol. in-8°. Il a donné aussi plusieurs *Mémoires* sur différents sujets de physique et de mathématiques, dans le recueil de l'institut royal des Pays-Bas.

VAN-TULDEN (Théodore), peintre et graveur, élève de Rubens, né à Bois-le-Duc, vers l'an 1620, a peint l'histoire avec succès; mais son goût le portait à représenter des foires, des marchés, des fêtes de village, etc. Il donnait, dans ces sujets divertissants, beaucoup d'action à ses figures. On admire aussi la belle disposition de ses tableaux d'histoire, la correction de son dessin, et son intelligence du clair-obscur. Ces morceaux ont été entièrement retouchés depuis. — Il ne faut pas le confondre avec Diodore VAN-TULDEN, docteur en droit dans l'université de Louvain, né également à Bois-le-Duc, mort le 19 novembre 1645, et dont on a quelques ouvrages.

VAN-UDEN (Lucas), peintre, né à Anvers, en 1595, mort vers l'an 1660, est au rang des plus célèbres paysagistes. Une touche légère, élégante et précise caractérise sa manière. Il donnait beaucoup d'éclat à ses ciels; les sites de ses paysages sont agréables et variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter : on croit voir les arbres agités par le vent. Le célèbre Rubens l'employait souvent à peindre ses fonds et les paysages de ses tableaux : alors Van-Uden prenait le goût et le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paraissait être du même pinceau.

VAN-VIANE (François), né à Bruxelles, en 1615, prit à Louvain le bonnet de docteur, et devint président du collége du pape Adrien VI. L'université le députa à Rome avec le P. Lupus, augustin, et Steyaert (*voyez* ce nom), pour y poursuivre plusieurs propositions de morale relâchée. A peine fut-il de retour, qu'on l'accusa à la cour de Madrid d'enseigner lui-même des propositions contraires à l'état et à la religion. Mais le pape Innocent XI fit écrire à la cour d'Espagne en sa faveur, en 1680 et 1681, par son nonce, et le coup qu'on voulait lui

porter fut détourné. Il mourut en 1693. Ses ouvrages sont : *Tractatus triplex, de ordine Amoris*, Louvain, 1685, in-8°; un traité *De gratia Christi*, qui n'a point été imprimé, mais dont on peut juger par l'éloge qu'Arnaud a fait de l'auteur.— Son frère Matthieu VAN-VIANE, licencié de la faculté de Louvain, mort dans cette ville, en 1665, à quarante ans, eut la confiance de Jacques Boonen, archevêque de Malines, favorable aux opinions de Jansénius. On ne connaît de lui qu'un écrit intitulé : *Juris naturalis ignorantiæ Notitia*. Cet ouvrage a été traduit en français par Nicole, qui y a mis une préface et des notes.

* VAN-VITELLI (Gaspard), peintre, né à Utrecht, en 1647, d'une famille originaire d'Italie. Il prit les premières leçons de peinture à Hosoorn, sous Mathias Vetthoes, passa ensuite à Rome, où il demeura plusieurs années, et devint un des plus habiles peintres d'architecture et de paysage. Il parcourut l'Italie, et s'arrêta particulièrement à Venise, Bologne, Milan, Florence, etc., où il peignit, pour des personnages distingués, les plus belles vues de ces différents pays. Il portait continuellement des conserves, ce qui lui fit donner le surnom de "Gaspard aux lunettes". Malgré deux cataractes qui l'incommodaient, il travaillait avec assiduité, même dans sa vieillesse. Il subit l'opération, et il y perdit un œil; et alors, ne pouvant mieux faire, il se borna à peindre d'imagination. Il mourut en 1736, âgé de quatre-vingt-cinq ans, et a laissé plusieurs *ouvrages sur l'architecture et la peinture*.

* VARANO (Constance de), femme célèbre, naquit en 1428, d'une illustre famille. Elle eut pour père Pierre Gentil de Camerino, et pour mère Elizabeth, fille de Baptiste de Montefeltro. Constance fut élevée par son aïeule, dame de beaucoup d'esprit, et à un âge encore tendre, elle possédait la langue latine, et était initiée dans plusieurs sciences. Les guerres civiles avaient fait perdre à sa famille la seigneurie de Camerino, ce qui la faisait vivre dans un état presque au-dessous d'une médiocre aisance. Son talent et son éloquence changèrent bientôt son sort. Blanche-Marie Visconti, épouse du comte Sforce, ayant passé par le marquisat d'Ancône, Constance, alors âgée de quatorze ans, lui fut présentée, et, dans un discours latin, lui demanda la restitution du domaine de ses ancêtres. Blanche s'intéressa en sa faveur, mais elle n'eut pas assez de pouvoir pour lui faire obtenir cette restitution. La jeune Varano ne se découragea pas, et peu de temps après, elle adressa une harangue latine à Alphonse d'Aragon, roi de Naples, pour le même objet, eut le bonheur d'être exaucée, et de voir son père réinstallé dans ses anciens droits. Constance eut un rare talent pour la poésie latine, dans laquelle elle imitait avec succès Horace et Virgile. Elle épousa, en 1445, Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro, et mourut vers l'an 1460.

* VARANO (Alphonse), littérateur renommé, descendant des ducs de Camerino, naquit à Ferrare le 13 décembre 1705. Il fit ses études au collége des nobles de Modène, les termina à l'université de Bologne, et se perfectionna sous le savant abbé Tagliazucchi. Cet homme justement célèbre lui inspira le goût de la poésie : Varano cultiva d'abord avec succès le genre anacréontique et pastoral, et entra ensuite dans la carrière dramatique. Presque toutes ses tragédies sont ti-

rées de sujets nationaux ; on y remarque de la sagesse dans les plans, de la vigueur dans les caractères et de l'énergie dans le dialogue ; mais elles ne peuvent soutenir la comparaison avec celles écrites par Pindemonte, et surtout par Alfieri, qu'on peut justement nommer le Sophocle de l'Italie. Les ouvrages de Varano, consistant en plusieurs *poésies* légères, différents *panégyriques* et *tragédies*, furent imprimés à Ferrare quelque temps après sa mort, arrivée le 25 juin 1788.

VARCHI (Benoît), poète et historien, né à Florence en 1502, a composé des poésies latines et des poésies italiennes ; mais le plus connu de ses ouvrages est une *Histoire des choses les plus remarquables arrivées de son temps, principalement en Italie et à Florence*, Cologne, 1721, in-fol. Elle renferme des particularités curieuses sur la révolution qui conduisit Alexandre de Médicis au trône de Florence, et sur le règne de ce prince. L'auteur écrit avec une liberté qui tient de la licence, et quoiqu'il eût pris la plume par ordre de Côme de Médicis, son protecteur, il ne ménagea pas cette maison. Ses poésies, appelées *Capitoli*, furent imprimées avec celles de Berni, du Mauro, et supprimées à cause de leur obscénité, ce qui n'a pas empêché quelques libertins de les reproduire. Il mourut dans sa patrie en 1566.

VARENIUS (Jean), né vers 1462 à Malines, acquit une profonde connaissance des langues grecque et latine, et mourut à Lire le 11 octobre 1536. Il nous a laissé une *Syntaxe de la langue grecque*, Anvers, 1578, une des meilleures qui aient paru dans le XVIe siècle.

VARENIUS (Auguste), théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, mort en 1684, se rendit habile dans la langue hébraïque. On le regarde en Allemagne, après les Buxtorf, comme celui de tous les protestants qui a porté le plus loin, et l'on peut dire trop loin, le système des accents hébraïques. (*Voyez* CAPPEL.) On a de lui un *Commentaire* sur Isaïe, réimprimé à Leipsick en 1708, in-4°, et d'autres ouvrages.

VARÉNIUS (Bernard), Hollandais, et habile médecin, de qui l'on a | une *Description du Japon et du royaume de Siam*, Cambridge, 1673, in-8°, en latin. Mais il est plus connu par sa géographie qui a pour titre : | *Geographia universalis, in qua affectiones generales telluris explicantur*, Cambridge, 1672, in-8°. Son livre renferme beaucoup d'idées systématiques dont la plupart ne se soutiennent pas à l'examen, quoique Newton le jugeât digne d'être transporté dans sa langue, et de l'orner de notes de sa façon, auxquelles Jurin ajouta ensuite les siennes. C'est sur cette traduction anglaise qu'a été faite, par de Puisieux, celle que nous avons en français, Paris, 1755, en 4 vol. in-12.

VARET (Alexandre), naquit à Paris en 1631. Après avoir fait ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne, il voyagea en Italie. De retour en France, il fut choisi par de Gondrin, archevêque de Sens, pour son grand-vicaire. Après la mort de ce prélat, il fut destitué de son emploi, et se retira dans la solitude de Port-Royal-des-Champs, où il mourut en 1676, à 45 ans. On a de lui : | *Traité de la première éducation des enfants*, in-12 ; | *Défense de la relation de la paix de Clément IX*, 2 vol. ; | *Lettres spirituelles*, en 3 vol. ; | *Défense de la*

discipline de Sens, *sur la pénitence publique*, in-8°, condamnée à Rome, en 1679; | *Préface* " de la Théologie morale des jésuites ", imprimée à Mons en 1666, et celle qui est au commencement du premier volume de leur " Morale pratique. " — Il ne faut pas le confondre avec François VARET, son frère, auteur d'une " Traduction française " du catéchisme du concile de Trente.

VARGAS (Alexandre), religieux augustin, natif de Tolède, et docteur de Paris, fut fait évêque d'Osma, puis de Badajoz, et enfin archevêque de Séville, où il mourut l'an 1566. On a de lui des *Commentaires* sur le premier livre du Maître des sentences, qu'il avait dictés à Paris, en 1545; Venise, 1490, in-fol.

VARGAS (François), jurisconsulte espagnol au XVIe siècle, posséda plusieurs charges de judicature sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Envoyé à Bologne en 1548, il protesta au nom de l'empereur contre la translation du concile de Trente en cette ville, appuya fortement le retour du concile à Trente, et y assista deux ans après, en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint. Philippe II l'envoya résider à Rome, à la place de l'ambassadeur; il y jouit de la confiance du pape, qui l'employa dans bien des affaires relatives au concile de Trente, ce qui seul suffit pour réfuter les calomnies de Le Vassor. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller d'état. Détrompé des plaisirs du monde et des espérances de la cour, il se retira au monastère de Cissos, près de Tolède, et y mourut vers 1560. On a de lui : | un Traité en latin, *De la juridiction du pape et des évêques*, in-4°; | des *Lettres* et des *Mémoires concernant le concile de Trente*. Le Vassor les a donnés en français, en 1700, in-8°, en les défigurant d'une manière révoltante, et prêtant à cet illustre Espagnol toute la haine que lui-même, depuis son apostasie, portait au concile de Trente, et à tout ce qui appartient à l'Eglise catholique. Grégoire Trautwein, dans son savant ouvrage, *Vindiciarum adversus Justini Febronii librum singularem liber singularis*, qu'il a donné sous le nom de *Georgis de Vigilibus*, montre non-seulement l'invraisemblance, mais l'impossibilité que Vargas ait dit du concile de Trente et de ses plus illustres prélats les sottises et faussetés manifestes que le prétendu traducteur lui fait dire. Avant *Trautwein*, les journalistes de Trévoux avaient déjà démasqué la fausseté de ces Lettres; et Schram, qui, en 1704, c'est-à-dire quatre ans après la traduction, a publié à Brunswick les prétendues lettres originales, n'a affaibli aucune de leurs observations. Quelques critiques prétendent que ces lettres ne sont pas seulement altérées, mais entièrement fabriquées. Le génie de Le Vassor, et son caractère faux et méchant, son fanatisme outré, qui le rendait odieux même aux protestants, et le fit chasser de la maison de milord Portland, viennent à l'appui de cette assertion. Quoi qu'il en soit, l'évidence de cette altération ou supposition n'a pas empêché Febronius et d'autres détracteurs du saint-siége d'alléguer ces " Lettres " comme des pièces authentiques.

VARGAS (Louis DE), peintre, né à Séville en 1528, mort dans cette ville en 1590, fit en Italie les études nécessaires à son art. Après sept années d'un travail assidu, il retourna dans sa patrie; mais An-

toirFlorès et Pierre Campana lui étai si supérieurs en mérite, qu'l'obligèrent de retourner en Italipour faire de nouvelles études dant sept autres années. Au boute ce temps, Vargas n'eut plus concurrents à craindre; il forçason tour Perez de Alezio, peintcélèbre, d'éviter le parallèle avec l Il se trouva dès-lors à Séville, possession des plus grands ouvra. Cet artiste n'excellait pas remoinsans le portrait que dans l'histo. Il joignait aux plus heureux tants les vertus les plus austères dichristianisme; il s'enfermait sovent dans un cercueil, et exerçaitır lui des austérités qu'on aurait amirées dans les anachorètes.

* VARIOURT (Pierre Roupн de), garddu-corps de Louis XVI, recommantble et par son courage et par sa fidité. Il était né au pays de Gex, d'ue famille noble. Dans l'affreuse jounée du5 octobre 1789, Varicourt se trouvit en sentinelle à la porte de l'apartement de la reine. Les séditieux, qui inondaient le château, demandaient à grands cris la mort de cetteinfortunée princesse, et se présenterent devant son appartement. Varicourt n'eut que le temps d'entrer dans l'antichambre et de crier: "Sauvez la reine!" Les factieux se jetèrent sur lui, et un d'entre eux lui fittomber le bras d'un coup de sabre, et il fut aussitôt massacré. Au mêne instant un de ses camarades, Miomandre, prit tranquillement le mousquet, se mit à sa place, en défendant l'entrée: il y fut criblé de coups. La populace furieuse coupa la tête de Varicourt, la mit sur une pique, la porta en triomphe à Paris auprès de la voiture de Louis XVI, qu'on y amenait avec sa famille, et prenait le barbare plaisir de présenter ce hideux spectacle aux yeux de la reine. — Il eut pour frère Pierre-Marin Roupн de Varicourt, mort le 2 décembre 1823, évêque d'Orléans, prélat dont la douceur et l'affabilité ont laissé un souvenir précieux au diocèse qu'il gouverna peu de temps. (*Voyez* l'article suivant.)

* VARICOURT (Pierre-Marin Roupн de), évêque d'Orléans, naquit à Gex, le 3 mai 1755, d'une famille honorable, convertie à la religion catholique sous le règne de Louis XIV. Son père était officier dans les gardes-du-corps, et plusieurs de ses frères entrèrent aussi au service du roi. L'un d'eux fut tué le 5 octobre 1789, en défendant l'appartement de la reine contre les factieux venus de Paris pour attaquer le château de Versailles. Pierre de Varicourt embrassa l'état ecclésiastique, et fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice. De retour dans sa province, il fut nommé chanoine d'Annecy et curé de Gex. Député, par le clergé de son baillage, aux états-généraux, il s'y distingua par la conduite la plus honorable, et signa toutes les protestations et déclarations en faveur de la religion et de la monarchie. Ayant refusé de prêter le serment dit "civique", il sortit de France; mais il y revint bientôt, et se fixa dans un canton voisin de la frontière, pour échapper à la persécution dont étaient l'objet les prêtres fidèles à leurs devoirs. Ses vertus, sa modestie, sa bonté, contribuèrent à le protéger contre les lois sanguinaires de ces temps malheureux. Il vécut ignoré jusqu'à l'époque du "concordat" de 1801; il fut rétabli dans sa cure, où il se fit aimer de tous ses paroissiens. Louis XVIII le nomma, en 1817, à l'évêché d'Or-

léans. Il refusa; mais il fut enfin contraint de céder aux instances de ses amis. Il vint à Paris, où il fut sacré le 12 décembre 1819. S'étant rendu à son siége épiscopal, il visita plusieurs fois son diocése, soulageait les malheureux, et donnait par sa pieuse conduite l'exemple de toutes les vertus. Attaqué d'une maladie dangereuse, il s'empressa de demander et de recevoir les secours de la religion; et le jour même qu'il fut administré, le vénérable prélat dicta de son lit la lettre suivante, qu'il fit adresser à tous les curés, et qui respire les sentiments les plus religieux. « Monsieur le curé, ayant plu à Dieu de me visiter par une maladie grave qui se prolonge, je compte assez sur l'attachement de vos bons paroissiens, pour espérer qu'ils m'accorderont avec empressement quelque part dans leurs prières. Vous voudrez donc bien, dimanche prochain, dans votre prône, les engager à solliciter pour moi de la miséricorde divine la patience, la résignation, et les autres grâces dont j'ai besoin pour que cette maladie soit utile au salut de mon âme; et dites-leur qu'en priant pour moi, ils prient pour un père qui les porte bien tous dans son cœur. » Ce digne prélat mourut le 2 décembre 1823, âgé de soixante-huit ans : il avait occupé le siége d'Orléans trois ans moins trois jours. Son esprit conciliant, sa modération, sa bonté pour tous ses collaborateurs, sa piété sincère, lui avaient gagné le respect, l'affection de tous ses diocésains, qui ont vivement regretté sa perte.

VARIGNON (Pierre), prêtre, naquit à Caen, paroisse de Saint-Ouen, l'an 1654. Les ouvrages de Descartes lui étant tombés entre les mains, il les lut avec avidité, et conçut une passion extrême pour les mathématiques : ses succès en ce genre le rendirent membre de l'académie des sciences de Paris, et professeur de mathématiques au collége Mazarin. Il avait été admis à l'académie de Berlin en 1711, sur sa grande réputation. Il mourut subitement en 1722. Son caractère était aussi simple que sa supériorité d'esprit pouvait le demander. « Je n'ai jamais vu, dit Fontenelle, personne qui eût plus de conscience, je veux dire qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, et qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. » La philosophie n'avait pas affaibli sa foi. Dans un *Recueil sur l'Eucharistie*, Genève, 1730, in-8°, on trouve *un ouvrage de* Varignon, pour prouver « qu'un être matériel, quelque petit qu'il soit, peut contenir un corps humain, » et d'autres possibilités propres à défendre ce mystère contre les objections tirées de la physique ou de la métaphysique. Lignac, Malebranche et d'autres savants ont présenté, sur le même sujet, des vues extraordinaires pour des physiciens mécaniques et matériels, mais qui n'ont rien d'étonnant pour des hommes profondément *instruits*. L'on peut même dire qu'*aucun* objet de croyance *religieuse* ne trouve dans la *nature* d'emblèmes plus expressifs. (Voyez le *Journ. hist. et litt.* 1er août 1795, p. 494. — *Cath. phil.*, n° 441 et suiv.) On a encore de lui : | un *Projet d'une nouvelle mécanique*, 1687, in-4°; | *Nouvelle mécanique*, 1725, 2 vol. in-4°; | de *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, 1692, in-12; | *Eléments de mathématiques*, 1731, in-4°; | plusieurs autres Ecrits dans les Mémoires de l'académie des sciences.

VARILLAS (Antoine), né à Gué-

ret, dans la Haute-Marche, en 1624, se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Gaston de France, duc d'Orléans, l'honora du titre de son historiographe, et lui procura une place dans la bibliothèque du roi en 1655. Il y travailla avec beaucoup d'assiduité jusqu'en 1662, qu'il obtint une pension de 1200 livres, dont Colbert depuis le fit priver. M. de Harlay, archevêque de Paris, lui en procura une autre de la part du clergé de France. Cet auteur mourut en 1696, laissant plusieurs legs pieux, dont l'un a servi à fonder le collége que les barnabites avaient à Guéret. Il vécut toujours en philosophe, simple dans ses habits et dans ses meubles, quoiqu'il fût d'ailleurs à son aise. Son *Histoire de France* comprend, en 15 vol, in-4°, une suite de 166 ans; depuis la naissance de Louis XI, en 1423, jusqu'à la mort de Henri III, en 1589, et renferme de plus la minorité de saint Louis, qui forme un volume. Son *Histoire des hérésies* est en 6 vol. in-4°, Paris, 1686-1690, et en 12 vol. in-12, 1687-1690. L'on y trouve l'histoire des révolutions arrivées en Europe en matière de religion, depuis l'an 1374 jusqu'en 1590. Lorsque cet ouvrage parut, on y trouva beaucoup de fautes. Ménage ayant rencontré l'auteur, lui dit: « Vous avez donné une *Histoire des hérésies* pleine d'hérésies. » Cela n'empêche pas que ce ne soit essentiellement un bon ouvrage; on y reconnaît le savant aussi bien que l'écrivain religieux et foncièrement catholique. On a encore de lui: | *la Pratique de l'éducation des princes*, ou l'*Histoire de Guillaume de Croï*; | la *Politique de Ferdinand-le-Catholique*; | la *Politique de la maison d'Autriche*, in-12; | les *Anecdotes de Florence*, in-12. Varillas avait tant lu dans sa jeunesse, qu'il en perdit la vue. On la lui rétablit à force de remèdes; mais il l'avait si faible, qu'il ne pouvait lire qu'au grand jour. Ainsi, dès que le soleil baissait, il fermait ses livres, et s'abandonnait à la composition de ses ouvrages. Quelque bonne que fût sa mémoire, il était difficile qu'elle ne le trompât pas souvent; et c'est là une des raisons qu'on peut rendre du nombre de fautes qu'il a faites: noms propres défigurés, faits évidemment faux, chronologie inexacte. Il a quelquefois cité des documens qui n'ont jamais existé; mais il est à croire que sa mémoire se trompait dans les titres. Il rapporte des anecdotes qu'on a jugées fausses, parce qu'on ne les trouvait écrites nulle part: reste à savoir s'il ne les tenait pas de bonne source. Son zèle pour l'orthodoxie, les couleurs trop vives et trop vraies dont il a peint les sectaires l'ont rendu extrêmement odieux aux philosophes modernes, qui n'ont pas manqué d'exagérer les défauts de ses *Histoires*, et de rejeter comme des contes plusieurs faits très-avérés.

* VARIN (Pierre-Louis), propriétaire à Epensival, membre du comice agricole de la Marne, né à Givry en 1766, mourut le 7 août 1832, dans sa soixante-sixième année. Il mérite d'être cité parmi le petit nombre de ceux qui ont donné dans ces derniers temps une grande impulsion à l'agriculture. Par les bons exemples qu'il donna dans l'exploitation de ses propriétés, il contribua à la prospérité de son arrondissement.

VARIUS, poète latin, contemporain de Virgile et d'Horace, eut beaucoup de part à l'amitié de ces deux illustres écrivains, et aux bon-

tés de l'empereur Auguste; il composa des *Tragédies* qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. On trouve quelques fragments de ses poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

VARLET (Dominique-Marie), né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne en 1706, travailla pendant six ans en qualité de missionnaire dans la Louisiane. Clément XI le nomma en 1718 évêque d'Ascalon, et coadjuteur de M. Pidou de Saint-Olon, évêque de Babylone, qui mourut peu de temps après. Dès-lors, il commença à lever le masque et à montrer son opposition à la bulle "Unigenitus." Il eut ordre de la propagande d'aller chez le nonce de Paris; mais au lieu d'obéir, il partit pour la Hollande, et donna à Amsterdam la confirmation, en vertu des prétendus pouvoirs que lui avaient donnés les soi-disant chapitres de Harlem et d'Utrecht. Varlet alla ensuite en Perse; mais l'évêque d'Ispahan eut ordre du pape de le suspendre de tout exercice de son ministère. Après cette flétrissure, il retourna en Hollande, mit le sceau à sa révolte, méprisa les censures qu'il avait encourues, appela au futur concile, exerça toutes les fonctions de l'épiscopat, et sacra archevêque d'Utrecht Corneille Steenhoven, le 15 octobre 1724, dans la maison du sieur Brigode, à Amsterdam: ordination qui fut déclarée "illicite et exécrable", et l'élection nulle, par le pape Benoît XIII, le 21 février 1725. Ce fut encore lui qui imposa les mains aux trois successeurs de Steenhoven, qui furent également excommuniés par le saint-siége. Cette conduite irrita tout le monde: vainement il tâcha de se justifier par deux *Apologies* qui, avec les pièces justificatives, forment un gros volume in-4°. M. Languet, évêque de Soissons, en fit voir l'illusion. Il mourut à Rhinwick, près d'Utrecht, en 1742, regardé comme un rebelle et un schismatique par les catholiques, et comme un Chrysostôme par les jansénistes.

VARLET (Jacques), chanoine de Saint-Armé de Douai, mourut en 1736. On a de lui des *Lettres sous le nom d'"un ecclésiastique de Flandre"*, adressées à Languet, évêque de Soissons, pleines de l'esprit de secte et de parti, et réfutées par le même évêque.

VAROLI (Constance), habile chirurgien et médecin de Bologne, où il naquit en 1543, mourut à Rome, à trente-deux ans, médecin de Grégoire XIII, et professeur d'anatomie. Quoique mort à la fleur de son âge, il s'est immortalisé par sa découverte des nerfs optiques.

VARRON (Caïus Terentius), consul romain, aussi courageux qu'imprudent, perdit, par sa faute, la bataille de Cannes contre Annibal, 216 ans avant J.-C. Lorsqu'il retourna à Rome, le peuple, loin de lui demander compte de cette défaite, lui rendit des actions de grâces "de ce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la république, après une si grande perte".

VARRON (Marcus Terentius), né l'an 116 avant J.-C., fut lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, et mérita une couronne navale. Moins heureux en Espagne, il fut obligé de se rendre à César. Ce malheur le fit proscrire, mais il trouva un asile chez Calenus (*voyez* ce nom). Sa vie fut de cent ans, et il la passa dans les travaux de l'étude. On le regarda comme le plus docte des Romains. Il assure lui-même qu'il avait composé plus de

cinq cents volumes sur différentes matières. Saint Augustin fut un des admirateurs du savoir de Varron ; mais il est faux qu'il ait tiré des ouvrages de ce Romain son admirable Traité *De civitate Dei*. (*Voyez* saint AUGUSTIN.) Varron était lié avec Cicéron, auquel il dédia son *Traité de la langue latine*. Il en composa un autre, la vie rustique, *De re rustica*, qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Les meilleures éditions du premier sont de Venise, 1474, in-fol., rare ; et de Rome, 1557, in-8°, avec les notes d'Antoine Augustin. Le Traité *De re rustica* parut à Venise, 1472, in-fol., et avec les autres auteurs rustiques, dont l'édition la plus estimée est de Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de La Bonnetrie en a donné une traduction française, Paris, 1771, in-8°, qui fait le second volume de l'Economie rurale, 6 vol. in-8°.

VARRON le Gaulois (Terentius), poète latin sous Jules-César, né à Atace, sur la rivière d'Aude, dans la province de Narbonne, composa un poème *De bello sequanico*. Il mit aussi en vers latins le poème des Argonautes d'Apollonius de Rhodes. On trouve de lui quelques fragments dans le " Corpus poetarum ".

* VARTAN, l'un des plus savants docteurs que l'Arménie ait produits, florissait dans le XIIIe siècle de l'ère chrétienne. Il passa les dernières années de sa vie au monastère de Kaloudsor, et y mourut en 1271. Nous citerons de lui : une *Histoire d'Arménie*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1267 de J.-C., dont la Bibliothèque du Roi, à Paris, ne possède que des extraits et des fragments ; | des *Fables*, publiées à Paris, 1825, in-8°, sous le titre de *Choix de Fables armén. du doct. Vartan*, accompagné d'une trad. littérale en franç., par J.-M. Saint-Martin ; | des *Commentaires sur l'Ancien-Testament*, sur le Cantique des Cantiques, sur Daniel. On lui attribue un petit traité géographique sous ce titre : *Géographie courte et abrégée, faite par le vertabied Vartan, le nouvel interprète de l'Écriture et le second illuminateur* ; mais il est à croire que cet ouvrage est plutôt celui d'un de ses disciples. Saint-Martin en a donné la traduct. accompagnée de notes, dans le t. 2 de ses " Mémoires sur l'Arménie ". Les écrits de Vartan que nous venons de citer, et plusieurs autres que nous ne citons point, se trouvent, à l'exception toutefois de son *Histoire d'Arménie*, parmi les Mss. de la Bibliothèque du Roi.

VARUS (Quintilius), proconsul romain, d'une famille plus distinguée par ses places que par sa noblesse, fut d'abord gouverneur de la Syrie, ensuite de la Germanie. Son administration indolente fit naître à Arminius, chef des Chérusques, l'idée d'exterminer les troupes romaines ; il les attaqua inopinément, les défit, et Varus, honteux, se tua l'an 9 de J.-C. — Il est différent d'un autre Quintilius VARUS, qui remporta une victoire signalée sur Magon, frère d'Annibal, l'an 205 avant J.-C.

VASARI (Georges), peintre, né à Arezzo en Toscane, l'an 1512, mort à Florence, en 1574, ne s'est fait qu'une réputation médiocre dans la peinture. Il n'avait aucun goût décidé ; la nécessité fut le principal motif qui l'engagea dans l'exercice de ce bel art. Cependant son assiduité au travail, les avis d'André del Sarto et de Michel-Ange, sous qui il étudia, et l'étude qu'il fit d'après les plus beaux morceaux anti-

ques, lui donnèrent de la facilité et du goût pour le dessin ; mais il a trop négligé la partie du coloris. Il entendait surtout les ornements, et il avait du talent pour l'architecture. La maison de Médicis l'employa long-temps, et lui procura une fortune honnête. On a de lui les *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes italiens*, Florence, 1568, 3 vol. in-4°; et Rome, 1759, même format et même nombre de volumes. Elles sont écrites en italien, avec assez de politesse, mais l'auteur n'est pas exact ; il a fait plusieurs méprises. Comme il écrivait dans un temps où plusieurs peintres dont il parle étaient encore vivants, il a plus pensé à les louer qu'à faire connaître leur véritable mérite. M. Bottari, qui a dirigé l'édition de Rome, y a fait des additions, et a corrigé plusieurs inexactitudes. Les dessins des portraits qui sont à la tête de ces *Vies* sont, selon quelques uns, de Calcar, et selon d'autres, de Vasari lui-même et de ses disciples. [Outre sa *Vie des peintres*, dont la grande réputation se soutient toujours, et que l'on cite toutes les fois que l'occasion s'en présente, on doit à Vasari d'avoir fondé à Florence, en 1561, l'académie de dessin, qui a produit de grands artistes.] Le Musée du Louvre possède deux de ses tableaux : l'*Annonciation* et la *Passion de J.-C.* — Le *Traité de peinture* publié à Florence, en 1619, in-4°, est de Georges VASARI, neveu du précédent, quoique plus d'un bibliographe l'ait attribué à l'oncle.

* VASBOURG ou VASSEBOURG, (Richard), archidiacre de l'église de Verdun, né à Saint-Mihiel, fit imprimer à Verdun, en 1549, les *Antiquités de la Gaule-Belgique, depuis Jules César jusqu'à son temps*, ouvrage qui devrait porter le titre d'*Histoire générale de l'Europe*, puisqu'on y trouve les vies des papes, des empereurs et des rois, avec beaucoup de faits qui ne regardent pas la Belgique.

VASCO DE QUIROGA, premier évêque de Michoacan, au Mexique, mort en 1556, au village d'Umapa, fut le bienfaiteur des Indiens tocarques, dont il encouragea l'industrie, et auxquels il donna des institutions qui se sont conservées jusqu'à nos temps. Les naturels de cette partie du Nouveau-Monde, qu'il eut le bonheur de pouvoir protéger efficacement, gardent encore sa mémoire en vénération.

* VASCONCELOS (Michel), naquit à Lisbonne, *vers l'an 1600*. Il passa sa jeunesse en Espagne, et ses talents diplomatiques lui captivèrent la bienveillance du comte-duc d'Olivarès, qui l'envoya, en qualité de secrétaire-d'état, près la vice-reine de Portugal, Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, tante de Philippe IV. Le Portugal était sous la domination espagnole depuis l'an 1580, que le duc d'Albe le conquit en trois semaines à Philippe II. Cependant les Portugais souffraient depuis long-temps avec impatience le joug de leurs vainqueurs, et, malgré toute la politique de la cour de Madrid, ils n'attendaient que le moment propice pour se déclarer en état de révolte. L'occasion s'en présenta, et on peut dire que Vasconcelos ne fit que l'accélérer. Esclave soumis du duc d'Olivarès, il n'exécutait pas seulement ses moindres ordres, mais souvent il les dépassait. Il avait, il est vrai, un grand génie pour les affaires, de l'assiduité au travail ; mais il était le tyran du peuple, qu'il accablait de vexations et d'impôts. Insensible aux plaisirs même les plus inno-

cents, il conserva toujours une ame dure, hautaine, inflexible, et se montra l'ennemi le plus acharné de ses concitoyens. Ceux-ci le haïssaient même plus que les Espagnols, et sa naissance illégitime le rendait en outre un objet de mépris. Les Portugais avaient jeté les yeux sur le duc de Bragance, descendant de leurs rois. Ce seigneur balançait encore à se montrer, mais son épouse, Espagnole et fille du duc de Médina-Sidonia, parvint enfin à l'y déterminer, en lui inspirant son courage. Le duc d'Olivarès sembla se douter de ce qui se tramait, et par l'offre de plusieurs emplois éminents tâcha d'éloigner le duc de Bragance de Lisbonne; mais ce prince sut trouver des prétextes pour différer. Pendant ce temps, on réunit secrètement les principaux seigneurs et plusieurs chefs du peuple, et on résolut de frapper le grand coup le 1er décembre de l'an 1640. Dans ce jour, une multitude armée, conduite par des personnes de haut rang, s'empara du palais. Ceux-ci notifièrent respectueusement à la vice-reine que dès ce moment son autorité avait cessé. D'autres conjurés entrèrent dans la chambre de Vasconcelos, et le trouvèrent dans une armoire pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, et tout couvert de papier. Après l'avoir percé de plusieurs coups d'épée, ils le jetèrent par la fenêtre, en criant : « Le tyran est mort! vive la liberté et don Juan IV, roi de Portugal! » C'est ainsi que l'Espagne, après une possession de soixante ans, perdit ce riche royaume, autant par la tyrannie de Vasconcelos, que par la fausse politique du duc d'Olivarès, et le caractère faible et insouciant de Philippe IV. Vasconcelos eut des enfants qui obtinrent ensuite des places, et leurs descendants furent comptés parmi les premiers seigneurs du Portugal.

VASCOSAN (Michel DE), imprimeur de Paris, né à Amiens, épousa une des filles de Badius, et devint ainsi allié de Robert Étienne, qui avait épousé l'autre. Vascosan passe, avec raison, pour l'un des premiers maîtres de son art. Les curieux recherchent particulièrement les "Vies des hommes illustres" et les "OEuvres morales" de Plutarque, traduites du grec par Amyot, que cet imprimeur donna au public en 1567, en 13 volumes in-8°.

VASI (Joseph), peintre et graveur italien, né en Sicile vers l'an 1720. Son amour pour les arts le conduisit à Rome, où il prit des leçons des plus habiles maîtres, et parvint à se faire un nom, par la beauté de ses poses comme par la pureté de son dessin. Il a laissé sur la ville de Rome plusieurs ouvrages parfaitement gravés et bien écrits, et qui ont pour titre : | *Beautés de Rome au dedans et au dehors, tant anciennes que modernes, avec tous les édifices, jardins et fontaines les plus remarquables*, composant 200 gravures, Rome, 1761; | *Trésor saisi*, ou *les basiliques, églises, cimetières et autres édifices religieux de Rome*, ibid, 1778, 2 vol.; | *Itinéraire de Rome pour l'architecture, sculpture et peinture*, ibid., 1777. Vasi mourut en 1785.

VASQUEZ (Gabriel), jésuite, né à Belmonte, dans le diocèse de Cuença, enseigna la théologie à Rome et à Alcala avec réputation, et y termina sa carrière en 1604. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, en 1620, en dix tomes in-fol. Ses contemporains l'ont appelé l'"Augustin de l'Espagne"; et Be-

noît XIV, dans son Traité *de Synodo diœcesana*, le nomme "la Lumière de la théologie". Cependant on trouve dans ses ouvrages quelques propositions peu justes, qui étaient la doctrine commune des théologiens de ce temps-là, et des questions inutiles qu'il était alors d'usage de traiter. (*Voyez* saint Thomas, Suarès, etc.)

* VASSAL (Fortanier de), cardinal, né à Vailhac, dans le Quercy, vers le fin du treizième siècle, entra dans l'ordre de Saint-François, fut envoyé à Paris pour y faire ses études théologiques, et fut reçu docteur en 1333. Après avoir rempli différentes places de son ordre dans sa province, il en fut nommé vicaire général par le pape Clément VI, en 1342, et général l'année suivante. S'étant rendu en Italie, il y visita les provinces et les maisons de l'ordre, favorisa la réforme de l'observance, d'où sont sortis les cordeliers et les récollets. En 1347, Vassal fut nommé archevêque de Ravenne, puis patriarche de Grado en 1351, et enfin cardinal en 1361. Il mourut de la peste la même année à Padoue. Il avait été chargé par le pape de plusieurs négociations importantes, et s'en était acquitté avec succès. Il a laissé des *commentaires* sur l'"Ecriture sainte", sur le livre de la "Cité de Dieu" de saint Augustin et sur le maître des sentences, des *sermons*, des *discours* et des questions *quolibétiques*.

* VASSALI-EANDI (Antoine-Marie), savant Piémontais, né à Turin en 1761, était neveu et élève du savant prédicateur Eandi. Il embrassa la carrière ecclésiastique, professa successivement la philosophie à Tortone, et la physique à l'université de Turin, reçut de Napoléon Buonaparte la décoration de la Légion-d'Honneur en 1805, devint secrétaire perpétuel de l'académie des sciences du Piémont, directeur du musée d'histoire naturelle et de l'observatoire de Turin, et mourut dans cette ville le 5 juillet 1825. Il était correspondant de l'institut de France. Ses principaux ouvrages sont : | *Conjectures sur l'art d'établir des paratonnerres chez les anciens Romains*, Turin, 1791 ; | *Physicæ elementa et Geometriæ*, ibid., 1793, 3 vol. in-8° ; | *Lettres sur le galvanisme*, Paris, 1799 ; | *Mémoires et Notices historiques de l'académie des sciences de Turin*, de 1792 à 1809 ; | *Annales de l'Observatoire de Turin*, de 1809 à 1818 ; | *Rapport sur le tremblement de terre de Pignerol*, 1808 ; | *la Meteorologia torinese, ossia risultamenti delle osservazioni fatte del 1757 al 1817*, Turin, 1819, in-4°. *Voyez*, pour plus de détails, "Saggio sulla vita e sugli scritti del profess. A.-M. Vassali-Eandi" par Secondo Berutti, son neveu, Turin, 1825, in-8° ; écrit dont on a donné un extrait, dans les "Annales biographiques", 1826, deuxième partie, pages 384 et suivantes.

VASSÉ (Antoine-François de), sculpteur du roi de France, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture de Paris, était né à Toulon, et mourut à Paris, en 1736, âgé de 53 ans. Il a décoré plusieurs églises par ses ouvrages, dont on peut voir le détail dans le "Mercure de France", 1736.

VASSÉE (Jean), *Vasseus*, de Bruges, enseigna les belles-lettres à Prague, à Evora, à Salamanque, où il mourut en 1562. Partout il forma ses élèves à la vertu et à la piété autant qu'aux sciences humaines. On a de lui *Chronica hispaniæ*, Salamanque, 1552, in-fol., et Cologne, 1577, in-8°. On la trouve

aussi dans l'*Hispania illustrata* du P. André Schott.

* VASSELIN (Georges-Victor), homme de lettres, naquit à Paris, en 1767, y cultiva la littérature avec assez de succès; il embrassa ensuite les principes révolutionaires, mais avec modération, et fit partie de la garde nationale. Le 10 juin 1792, il prononça, à la barre de l'assemblée législative, un discours dans lequel, après avoir attaqué le ministre Servan, il défendit avec énergie la prérogative royale, ce qui mit en tumulte toute l'assemblée. Un des membres l'accusa de coopérer à la rédaction du "Journal de Paris", et d'être un des secrétaires de Duport-Dutertre; mais Vasselin fit évanouir cette accusation. Il put échapper au régime de la "terreur", et vécut dans la retraite. En 1796, il fit paraître un livre qui fit beaucoup de bruit, et qui a pour titre: *Respect à la propriété*, ou *le Seul point de ralliement des représentants aux représentés, et des gouvernés aux gouvernants*, C'est un ouvrage écrit avec force et hardiesse, dans lequel l'auteur cherche à prouver le droit que doit avoir tout citoyen de quitter son pays quand il est menacé de grands désordres, et quand c'est pour éviter les persécutions. Il parle en même temps en faveur des propriétés, desquelles l'absence ne peut pas légalement exclure les premiers possesseurs. Il ne paraît pas que Vasselin s'immisçât pendant le reste de ses jours dans les affaires politiques: il mourut en 1802.

VASSOR (Michel Le), né à Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Ses opinions lui ayant attiré des désagréments mérités, il quitta cette congrégation en 1690, se retira en Hollande l'an 1695, puis en Angleterre, où il embrassa la communion anglicane, et obtint une pension du prince d'Orange, à la sollicitation de Burnet, évêque de Salisbury. Cet apostat mourut en 1718, à 70 ans. Il avait été méprisé pendant sa vie, il fut peu regretté après sa mort. On a de lui un *Traité de la manière d'examiner les différends de religion*, in-12. Mais il est principalement connu par une *Histoire de Louis XIII*, pleine de faits singuliers et d'anecdotes très-suspectes, qui parut en 20 volumes in-12, depuis 1710 jusqu'en 1711, à Amsterdam. On l'a réimprimée en 1756, en 7 volumes in-4°. L'auteur était chez milord Portland, lorsqu'il en composa le premier volume. Avant que de le publier, il le communiqua à Jacques Basnage, son ami, qui lui conseilla de ne point faire paraître cet ouvrage, qui est plutôt une satire violente contre les vivants et les morts, qu'une histoire, et qui est d'ailleurs extrêmement diffus, pesant et plein de maximes dangereuses. Le Vassor méprisa cet avis, et publia son livre. Milord Portland, indigné, le chassa de sa maison, et Basnage rompit entièrement avec lui. Ainsi, pour le plaisir de mentir et d'outrager, il perdit sa fortune, ses protecteurs et ses amis. Bayle disait qu'"il aurait mieux fait de rester où il était": voulant dire que son apostasie n'honorait pas la réforme. C'était un homme d'un esprit léger et vain, d'un caractère violent et fougueux, capable de tout lorsqu'il s'agissait de satisfaire sa haine, et ne mettant point dans ses passions cette apparence d'honneur et de réserve que la méchanceté même et la corruption cherchent à se ménager. On a encore de lui une prétendue *Traduction* en français, avec des remarques,

des * Lettres * et des * Mémoires * de François Vargas, de Pierre Malvenda, touchant le concile de Trente, in-8°; ouvrage entrepris pour calomnier cette grande assemblée de l'Eglise chrétienne, et en même temps les hommes illustres auxquels il attribue ce qu'ils n'ont jamais dit. (*Voyez* VARGAS.) Les productions qu'il avait enfantées étant catholique, sont un *Traité de la véritable religion*, in-4°; et des *Paraphrases* sur saint Mathieu, sur saint Jean, et sur les Epîtres de saint Paul.

* VASSOULT (Jean-Baptiste), naquit à Bagnolet, près Paris, vers 1667, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, devint aumônier de madame la dauphine. Il est connu par quelques ouvrages, notamment par une *traduction* de l'Apologétique de Tertullien, in-4° et in-12. Elle est estimée par sa fidélité et son exactitude. L'abbé de Gourcy en donna une autre en 1780, avec des remarques, laquelle est préférée à celle de Vassoult. (*Voyez* GOURCY.) L'abbé Vassoult traduisit quelques autres livres de Tertullien; mais ces traductions sont demeurées inédites. On a en outre de lui les *Psaumes en forme de prières chrétiennes*. Il mourut à Versailles le 24 janvier 1745, âgé de soixante-dix-huit ans.

VATABLE, ou plutôt WATEBLED ou GASTEBLED (François), professeur en langue hébraïque, était natif non pas d'Amiens, comme l'a cru le président de Thou, mais d'une petite ville de Picardie, nommée *Gamaches*. François Ier le fit, en 1530 ou 1531, professeur en hébreu au collége royal qu'il venait d'établir. Il fut ensuite fait abbé de Bellozane. Robert Etienne ayant recueilli les Notes qu'il avait faites sur l'Ecriture dans ses leçons publiques, les imprima l'an 1545 dans son édition de la Bible de Léon de Juda, en 2 vol. in-8°; mais ces Notes ayant été altérées, comme on le croit, par cet imprimeur, qui avait embrassé le calvinisme, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. L'inquisition d'Espagne ordonna aux théologiens de Salamanque de les purger de ce qui sentait l'hérésie, et permit qu'ainsi corrigées on les publiât en 1584. Robert Etienne les défendit contre les théologiens de Paris; mais on sent que cette défense, faite d'une main intéressée, ne valait pas mieux que les erreurs qui avaient dénaturé les notes de Vatable. Elles sont d'ailleurs estimées, parce qu'elles sont claires, précises et naturelles. La dernière édition est de 1729, 2 volumes in-fol. (*Voyez* HENRI Nicolas.) Ce savant mourut à Paris en 1547.

VATER (Abraham), né en 1684, devint, par son mérite, professeur de botanique et de médecine à Wittemberg, sa patrie. Il avait voyagé en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, où le célèbre Ruysch lui apprit surtout l'art de ces belles injections, qui était son grand talent. Vater profita si bien des leçons de Ruysch, qu'après avoir été son disciple il devint son émule. Cet habile homme mourut dans sa patrie en 1751, membre de l'académie des curieux de la nature, de la société royale de Londres et de celle de Prusse. On a de lui un grand nombre de Dissertations académiques, et quelques traités particuliers écrits en latin, entre lesquels on distingue: | de l'*Utilité de l'anatomie*, contre ceux qui prétendent que l'art de guérir n'a, en général, pas fait des progrès proportionnels à l'importance qu'on attache à l'anatomie:

ce qui ne paraît être que trop vrai (*voyez* Hérophile); *Joannis Curvi Semmedi Pugillus rerum indicarum*, Wittemberg, 1722, in-4°; | *Catalogue des plantes exotiques du jardin de Wittemberg*, 1738; | *Description du cabinet de Ruysch et des principaux cabinets d'histoire naturelle de l'Allemagne*. On a donné la description du sien sous ce titre: *Vateri Musæum, Anatomicum proprium*, in-4°.

* VATRY (Jean), célèbre helléniste, naquit à Reims le 21 octobre 1697, vint jeune à Paris, où il fit ses études, et embrassa l'état ecclésiastique. Il entra dans le séminaire des Trente-Trois, qui a produit plusieurs savants distingués. Vatry était profondément versé dans la langue et la littérature grecques, ce qui le fit nommer professeur au Collège royal. Il prenait toujours pour base de ses leçons Homère et Virgile, et en général tous les classiques grecs, dont il était admirateur. Il fut admis comme membre de l'académie des inscriptions en 1727; et on trouve dans les *Mémoires* de cette société *seize* mémoires de Vatry, où l'on remarque ceux sur les progrès de la tragédie et de la comédie grecques, sur la fable de l'Enéide, le poème épique, et sur Isocrate et Eschine. Il fut aussi, pendant plusieurs années, un des rédacteurs du *Journal des Savants*, qu'il enrichit de fort bons articles. Dans un âge assez avancé, il fut frappé d'un coup d'apoplexie qui lui fit perdre toutes ses idées, et oublier sa propre langue. Il végéta ainsi pendant plusieurs mois, et mourut le 16 décembre 1769, à soixante et onze ans.

VATTEL (Emer de), né en 1714, dans la principauté de Neufchâtel en Suisse, est auteur de quelques traités de physique et de jurisprudence. | Il médita beaucoup les ouvrages de Leibnitz et de Wol, et il adopta les principes du premier, dont il publia une *Défense*. | Son principal ouvrage est *le Droit des gens, ou les Principes de la loi naturelle appliquée à la conduite des nations et des souverains*, 1758, 2 vol. in-4°, et 3 vol. in-12; ouvrage superficiel et déclamateur, qui réunit le fanatisme de secte aux erreurs du froid et inconséquent déisme; la religion y est traitée comme une affaire de politique et même de caprice. On y examine sérieusement ce que le souverain doit faire "quand la nation se dégoûte de sa religion et en désire une autre". Fier des applaudissements que cette production lui attira de la part des philosophes, il vint à Bruxelles vers l'an 1765, s'offrit à des gens en place de travailler à dénaturer la législation et les notions nationales, à faire goûter sa jurisprudence anti-chrétienne, son déisme et son fanatisme. Mais les conditions qu'il exigea pour rendre aux Belges un si grand service le firent renvoyer *manibus vacuis*, surtout après que l'impératrice Marie-Thérèse eut témoigeé que cet avocat aventurier lui déplaisait. Vattel devint conseiller privé de l'électeur de Saxe, et mourut à Neufchâtel en 1767, à l'âge de cinquante-trois ans. L'abbé Causin, membre de l'académie des sciences de Bruxelles, dans une Dissertation imprimée en 1768, a réfuté quelques erreurs de Vattel; mais ce sont les moindres et les plus indifférentes; il en eût trouvé bien d'autres, s'il avait voulu donner l'essor à son zèle, et s'il avait été moins prévenu pour un auteur qu'on ne pouvait considérer que comme un mauvais singe de Grotius et de Puffendorff, comme

un publiciste paradoxal et dangereux.

* VATTIER (Pierre), orientaliste, naquit à Lisieux vers l'an 1600. Il étudia la médecine, l'exerça pendant quelques années, et devint conseiller de Gaston, duc d'Orléans. Il quitta ensuite cet art pour cultiver la langue arabe, dans laquelle il obtint beaucoup de réputation. Il mourut en 1670. On a de lui, traduits en français : | le *Timur;* | les *Califes mahométans d'Elmacinus*, Paris, 1657; | une *Élégie de Thograi*, ibid., 1660, in-8°. On reproche à Vattier de n'être pas toujours exact dans ses traductions.

* VAU (Louis), architecte français, né en 1612, fut un des plus habiles artistes de son temps : nommé architecte du roi, il remplit cette place avec honneur; c'est d'après ses dessins qu'on bâtit une partie des Tuileries, c'est-à-dire des ailes ou pavillons adjoints au premier corps de bâtiment construit par le Primatice, sous Catherine de Médicis. On lui doit aussi la *porte* de l'entrée du Louvre, les *deux grands corps de bâtiments* qui sont du côté du parc de Vincennes. Dorbay, élève de Vau, exécuta sur les plans de son maître l'hôtel de Colbert, l'hôtel de Lionne, le château de Vaux-le-Vicomte, etc. Cet artiste mourut à Paris en 1670, âgé de 58 ans.

* VAUBERT (Luc), jésuite, naquit à Noyon le 8 octobre 1644, et entra dans la société le 21 septembre 1662 à l'âge de dix-huit ans. Après avoir fait son noviciat à Paris, il fut employé à l'enseignement, et professa successivement les humanités, la rhétorique et la philosophie. Il fit les quatre vœux le 2 février 1678, et s'appliqua à la prédication. Il exerçait en même temps divers emplois. Il fut recteur et ensuite préfet des pensionnaires à Paris au collége de Louis-le-Grand. Il avait cultivé la poésie latine et faisait très-bien des vers en cette langue; mais ses principaux ouvrages sont des livres de *spiritualité*. On a de lui : | *Exercices de piété pour les associés à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, Paris, 1699, in-12, réimprimés ibid., 1711, même format; | *Traité de la communion, ou Conduite pour communier saintement*, Paris, 1704, in-12; | *la Dévotion à notre Seigneur J.-C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1706, 2 vol. in-12, souvent réimprimés; | *Serenissimo duci Enguinensium post captum Limborgum et liberatam obsidione Hagenoani, carmen, Paris*, 1673, in-4°. Il paraît que c'est la seule pièce imprimée qu'on ait du père Vaubert, quoiqu'il soit bien probable, d'après le talent qu'il avait pour les vers latins, qu'il s'est essayé sur d'autres sujets. Il mourut à Paris le 5 avril 1716.

* VAUBLANC (J.-B. Bernard, chevalier DE), inspecteur en chef aux revues, naquit à Saint-Domingue. Son père était gouverneur d'une des Antilles, et originaire de Bourgogne. Il fut élevé à Paris, à l'école militaire, retourna sous les *tropiques* pour débuter, à *seize ans*, par une campagne *sur* mer, aux terribles assauts de Savannha, passa sur le continent américain, y fit toutes les campagnes, et reçut des concessions de terre de la république reconnaissante. En 1795, il oublia ses pertes multipliées pour se livrer à ses devoirs politiques, et défendre publiquement la monarchie constitutionnelle. Nommé adjudant-général par Pichegru, il prit part à la guerre sur le Rhin. Il n'avait plus aucun grade, lorsque Napoléon lui donna

celui de général de brigade. Le contrôle et l'administration militaire ayant été séparés, on créa des inspecteurs aux revues. Le bien ne pouvait en résulter que par des mains intègres jusqu'à la délicatesse. Vaublanc fut choisi par celui qui se connaissait en hommes, et par le duc de Feltre, dont la conscience répondait à la sienne. On vit en lui, dès ce jour, un fonctionnaire avare des sueurs du peuple et à la fois protecteur des intérêts du soldat: rôle qui exigeait dix heures d'application par jour, en tous lieux, et du courage contre les intrigues des bureaux et les sourdes persécutions. En 1808, en Espagne, il fut inspecteur en chef, et en Portugal, secrétaire-d'état. Junot avait conquis, et Vaublanc, humain et habile, gouverna. De retour dans la Péninsule, il ne cessa plus de courir les mêmes dangers que les combattants, et lutter amèrement contre l'excès des maux qui les déchiraient, ainsi que la plupart des Espagnes, où le pillage régulier des églises et des villes amenait à sa suite tous les désordres. En 1812, le maréchal Berthier et sa famille le conjurèrent en vain de rétablir sa santé avant de passer les frontières pour la guerre de Russie. Il n'abandonna pas le service public devenu onéreux, ni le prix de tant de peines, nécessaire à ses enfants; car, dans un rang immédiat aux maréchaux de France, il n'avait ni richesses, ni majorat. Il traversa l'Europe passant des revues, réformant ces magasins et ces hôpitaux où le fils du laboureur est souvent la victime de spéculations plus meurtrières que la mitraille. Il se livrait, avec ses bureaux, à un travail infatigable, à travers de rapides voyages: l'armée occupait trois cents lieues de front. De grandes batailles gagnées ayant ouvert Moscow, de là Vaublanc écrivit en France: « *Quelle serait ma folie d'être venu jusqu'ici, si les motifs les plus légitimes ne m'y avaient conduit?* » Le général, averti du mémorable incendie, a le temps de remarquer l'excellence des tableaux de son salon qui va être brûlé, et permet, pour la première fois, qu'un objet de valeur soit placé dans ses équipages. Tout devait rester sur la neige, avec les matériaux d'un grand ouvrage sur l'administration militaire, composition qui seule aurait assuré de la célébrité à l'auteur, s'il eût été dans sa destinée de posséder autre chose que des talents et des vertus. Il continua l'horrible retraite l'épée à la main, les pieds ensanglantés, dans le délire de la fièvre. Enfin, après avoir franchi les déserts de neige, atteignant au but, il expira près de Wilna, le 19 décembre 1812, privé des secours de la religion. Il avait partagé les entreprises et les désastres de l'empire, et jamais sa gloire et son opulence. Il aimait les arts et les belles-lettres, et les avait toujours cultivés. L'histoire se plaît à venger l'honnête homme de l'ingrate fortune, et lui ouvre ses annales par ce seul mot: *Il fut gardien des trésors des armées sous l'empire, et mourut pauvre.* »

VAUCANSON (Jacques DE), né à Grenoble en 1709, s'est fait un nom distingué parmi les mécaniciens du dix-huitième siècle, et fut associé à l'académie royale des sciences de Paris. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ses automates: mais des travaux plus utiles et plus précieux à l'état sont les machines de son invention, en Languedoc et ailleurs, pour dévider la soie. Il mourut à Paris, âgé de 73 ans.

* VAUCEL (Louis-Paul DU), fils d'un conseiller d'Evreux, avait été

avocat avant que d'embrasser l'état ecclésiastique. Pavillon, évêque d'Aleth, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de chanoine et de théologal de sa cathédrale : mais une lettre de cachet le relégua à Saint-Pourçain, dans l'extrémité de l'Auvergne. Après quatre années d'exil, il passa en Hollande l'an 1681, auprès d'Arnaud, qui l'envoya à Rome pour plaider la cause du jansénisme. On trouve la substance de sa correspondance dans *Causa Quesnelliana*, Bruxelles, 1704. Il écrivait sous le nom de "Walloni". On voit par ses Lettres qu'il savait se plier aux circonstances, et cacher ses sentiments sous des termes et des tours ambigus. Il gagna l'estime de quelques cardinaux, et fut admis à l'audience du pape, qui le chargea, en 1694, de quelques affaires relatives à la mission de Hollande. Du Vaucel quitta Rome, après y avoir demeuré près de dix ans. Il parcourut la plupart des villes d'Italie, et alla mourir à Maëstricht en 1715. On a de lui : | un *Traité de la régale*, qu'il envoya à Favoritti, qui le fit traduire en italien, puis en latin, 1689. | *Breves Considerationes in doctrinam Michaelis de Molinos*, in-12.

VAUGE (Gilles), prêtre de l'Oratoire, né vers 1647 à Berie, au diocèse de Vannes, enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble. Le cardinal Le Camus, évêque de cette ville, et Mont-Martin, son successeur, ont fait un cas particulier de ses talents. Le Père Vauge, accablé par le travail et les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut dans un âge avancé, en 1739. Ses ouvrages sont : | le *Catéchisme de Grenoble ;* | le *Directeur des âmes pénitentes*, 2 vol. in-12 ; | un *Traité de l'espérance chrétienne*, contre l'esprit de pusillanimité et de défiance, et contre la crainte excessive, in-12. Cet ouvrage, profond et solide, plein d'onction et de lumière, a été traduit en italien par Louis Riccoboni. On en a donné une nouvelle édition en 1777. | Quelques écrits sur les affaires du temps, où l'on s'aperçoit qu'il a été avec les gens du parti.

VAUGIMOIS (Claude FYOT DE), supérieur du séminaire de Saint-Irénée de Lyon, mort en 1759, était d'une bonne famille de Bourgogne. On a de lui quelques ouvrages de piété, qui ont assez de cours. C'était un homme d'un caractère doux et d'une piété solide.

VAUMORIÈRE (Pierre DORTIGUE, sieur DE), gentilhomme d'Apt en Provence, vint à Paris, où son esprit lui mérita la place de sous-directeur d'une académie, ou plutôt d'un tripot littéraire formé par l'abbé d'Aubignac. Il mourut en 1693, fort pauvre. Sa probité, sa politesse et son enjouement lui firent plus de partisans que ses livres. On a de lui : | *L'Art de plaire dans la conversation*, in-12, assez bon ; | un recueil assez mal choisi, en 4 vol. in-12, de *Harangues sur toutes sortes de sujets*, avec l'*Art de les composer ;* | un recueil de *Lettres*, avec la *Manière de les écrire*, 2 vol. in-12 ; | un grand nombre de *Romans* verbeux et sans vraisemblance.

*VAUQUELIN (Louis-Nicolas), chimiste, l'un des fondateurs de la société philomatique, né en 1763 à Saint-André d'Hébertot (Calvados), avait quatorze ans lorsqu'il entra comme garçon de peine chez un pharmacien de Rouen. Deux années après, il vint à Paris, où il se livra à l'étude avec trop peu de ré-

serve, tomba malade et fut transporté à l'Hôtel-Dieu; dès qu'il fut guéri, il rentra chez un pharmacien. Fourcroy, qui visitait souvent cette pharmacie, prit Vauquelin en affection, et se l'associa. Vauquelin trouva ensuite les moyens d'avoir une pharmacie à son compte. Ses travaux le faisant connaître, il devint successivement inspecteur des mines, membre de l'ancienne académie des sciences, puis de l'institut, chevalier des ordres de la Légion-d'Honneur et de Saint-Michel, professeur au muséum d'histoire naturelle et à l'école royale de pharmacie, professeur à la faculté de médecine et au collége de France, inspecteur-général de la monnaie, membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Il était député du Calvados lorsqu'il mourut en chrétien dans son lieu natal le 14 novembre 1830. Vauquelin n'était pas un professeur brillant; mais il était simple, méthodique, et possédait le talent de l'analyse. Vauquelin n'a publié que le *Manuel de l'essayeur*, 1812, in-8°; mais il a laissé des *Mémoires* insérés dans les "Annales de chimie", dans le "Journal des Mines", dans les "Annales du Muséum", dans le "Journal de Physique", dans l'"Encyclopédie méthodique" et dans les "Recueils de l'académie des sciences". Les plus remarquables sont : |*Sur la nature de l'alun* (Annales de chimie), 1797; | *sur la nouvelle substance métallique contenue dans le plomb rouge de Sibérie* (chrôme), ibid., 1798; |*Notice sur la terre du Brésil*, ibid. Cette terre (la glucine) était inconnue avant Vauquelin; | *des mémoires sur l'urine*, en société avec Fourcroy, ibid., 1799; |*sur l'Eau de l'amnios des femmes et des vaches*, ibid., 1800; | *sur le vert d'antimoine*, ibid.; |*Observations sur l'identité des acides pyromuqueux, pyrotartareux, pyroligneux, et sur la nécessité de ne plus les regarder comme des acides particuliers*, en société avec Fourcroy, ibid.; | *sur les pierres dites tombées du ciel*, ibid., 1803; |*sur le platine*, en société avec Fourcroy, ibid., 1804; | *sur la présence d'un nouveau sel phosphorique terreux dans les os des animaux*, etc., en société avec Fourcroy, ibid., 1805; | *Examen chimique pour servir à l'histoire de la laite des poissons*, en société avec Fourcroy, ibid, 1807; |*Analyse de la matière cérébrale de l'homme et de quelques animaux*, ibid., 1812; | *Expérience sur le daphné alpina*, ibid.; |*Analyse de l'urine de l'autruche, et expérience sur les excréments de quelques autres familles d'oiseaux*, en société avec Fourcroy (Annales du Muséum d'histoire naturelle), Paris, 1811.

* VAUTHIER (Jules-Antoine), peintre et graveur, mort en 1832, remporta le deuxième grand prix de l'Institut en 1801. Il est auteur de quelques *Tableaux* d'histoire, et a gravé une partie des dessins du *Musée des Antiques* de Bouillon. Il a gravé aussi les dessins de quelques autres collections.

* VAUTRIN (Hubert), ancien jésuite, né à Saint-Nicolas en 1742, mort à Nanci en 1832, était chanoine de la cathédrale de cette ville; il est auteur | de l'*Observateur en Pologne*, 1817, in-8°; | du *Cadran à la portée de tout le monde*, 1812, in-12, | et de quelques *Mémoires de physique*.

VAUVENARGUES (Luc Clapiers, marquis de), né à Aix en 1715, d'une famille noble de Provence, servit de bonne heure, et fut capitaine au régiment du roi. La re-

traite de Prague, pendant trente lieues de glaces, lui causa des maladies cruelles qui lui firent perdre la vue, et causèrent sa mort en 1747, à l'âge de 32 ans. Nous avons de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*, ouvrage qui vit le jour en 1746, in-12, à Paris. Il y a de bonnes choses, mêlées de réflexions paradoxales et quelquefois peu religieuses ; ce qui lui a mérité de la part de Voltaire d'être nommé un "prodige de vraie philosophie et de vraie éloquence". (*Voyez* "Éloge funèbre" des officiers morts dans la guerre de 1741.) Pour s'assurer plus certainement les éloges du grand philosophe, Vauvenargues a retranché, dans la seconde édition qu'il a donnée de son ouvrage, ce passage remarquable : « Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe de tous les siècles, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru en Jésus-Christ ; et le grand Condé en mourant répétait ces nobles paroles : Oui, nous verrons Dieu comme il est : *Sicuti est, facie ad faciem.* » *Voyez* le "Tableau philosophique de l'esprit de Voltaire", chapitre 17. [Nous avons plusieurs éditions de Vauvenargues ; une par M. de Fortia, en 1797, 2 vol. in-12 ; une autre de Suard, 1806, 2 vol. in-8°, dans laquelle il y a des altérations, et où l'auteur s'efforce de prouver que Vauvenargues était incrédule. Nous ne voulons point nous prononcer sur ce sujet ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les philosophes le réclament fortement comme un des leurs, et que, d'un autre côté, il y a dans quelques passages de ses écrits une teinte philosophique. *Voyez* son article dans La Harpe.]

* VAUVILLIERS (Jean-François), savant helléniste, naquit vers 1736 à Nevers en Bourgogne, était fils de Jean Vauvilliers, professeur d'éloquence à l'université de Paris, et qui depuis devint lecteur du roi et professeur de grec au Collége royal. Le jeune Vauvilliers fit de brillantes études, et sortit de ses classes avec tant d'instruction, que déjà il pouvait suppléer son père dans les leçons qu'il faisait à l'université. Il savait aussi le grec parfaitement. En 1767 il fut nommé adjoint à l'abbé Vatry, titulaire alors, au Collége royal, de la chaire de cette langue. (*Voyez* Vatry.) En 1769 *il lui succéda, et devint* membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Vauvilliers se faisait remarquer par ses principes religieux, à une époque où ils commençaient à devenir rares parmi ceux qui cultivaient les sciences. Il n'était au reste occupé que de sa chaire et d'objets scientifiques, et il est vraisemblable qu'il ne se serait jamais occupé d'autre chose, si la révolution ne fût point survenue. En 1789, il fut nommé député suppléant aux états-généraux. Il était pieux et royaliste, ce qui ne s'accordait guère avec l'esprit du temps. Cependant, lorsqu'on forma la mairie de Paris, il fut encore nommé lieutenant de maire. En cette qualité il présidait le bureau des subsistances, chargé de l'approvisionnement de la capitale ; mission assez difficile. Il la remplit avec la plus scrupuleuse probité. Cependant, lors de la découverte du fameux "livre rouge", il s'y trouva porté pour une somme de 5,000 francs. C'était alors un crime. Vauvilliers donna sur cette gratification une explication plausible, et fit voir que

ce n'était qu'une juste indemnité. Il fallait que la preuve en fût bien claire, puisque l'assemblée lui fit témoigner qu'elle en était satisfaite. Las néanmoins d'un emploi qui ne présentait que des dangers, il donna en 1791, sa démission de la place d'administrateur. En 1797, il se trouva compromis dans la conspiration de Brottier et Lavilleheurnois, comme "directeur général des approvisionnements" dans le plan de cette conspiration. Traduit au tribunal criminel de Seine-et-Oise, il y fut acquitté. Dans la visite de ses papiers, on trouva un *Mémoire* sur les assemblées représentatives, au sujet duquel le ministre de la police Cochon fit, en février, un rapport au conseil des cinq-cents. La même année, en avril, le département de Seine-et-Oise l'élut membre de ce conseil, et le 4 septembre suivant (18 fructidor), il se trouva du nombre de ceux que l'on condamna à la déportation. Il fut assez heureux pour se soustraire à l'exécution du décret, et gagner la Suisse. Il y reçut une lettre de l'empereur de Russie, Paul Ier, qui lui offrait un établissement dans ses états. En passant à St.-Pétersbourg, il fut accueilli par les Français qui y étaient alors avec les égards et les sentiments d'estime dus à son mérite personnel, et à la conduite qu'il avait tenue. Paul Ier le reçut avec distinction, et lui fit une pension de 4,000 roubles. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort à St.-Pétersbourg en 1800. On a de lui les ouvrages suivants : | *Lettre aux auteurs du Journal des savants, sur Horace*, 1767, in-12 ; | *Examen historique et politique du gouvernement de Sparte*, ou *Lettres sur la législation de Lycurgue, en réponse aux doutes proposés par Mably*, 1769, in-12 ; | *Essai sur Pindare, contenant une traduction de ce poète, avec une analyse raisonnée, et des notes historiques, politiques et grammaticales*, le tout précédé d'un *discours* sur Pindare, et sur la vraie manière de traduire, 1772, in-12 ; 1779, in-12 ; | *Ludovici XV laudatio funebris*, 1774, in-4° ; traduite en français, même année, même format ; | *Sophoclis tragœdiæ septem græce, cum interpretatione latina et scholiis, veteribus ac novis ; edit. curavit Capperonnier ; eo defuncto, edidit notas ; præfationem et indicem adjecit J.-F. Vauvilliers*, 1781, 2 vol. in-4° ; | *Idylle sur la naissance du dauphin*, 1781 ; | *Abrégé de l'Histoire universelle*, en figures, avec des explications qui s'y rapportent, 1787, et années suivantes, grand in-8° ; | *Vies pour les recueils de portraits des hommes et des femmes illustres de toutes les nations*, par Duflot, 1787, in-fol. ; | *Extraits des différents auteurs grecs, à l'usage de l'Ecole-Militaire*, avec la traduction française et les explications grammaticales des mots, 1788, 6 vol. in-12 ; | *Le témoignage de la raison et de la foi sur la constitution civile du clergé*, ou *Réfutation du Préservatif contre le schisme de M. Larrière*, Paris, 1792, in-8° de 364 pages ; | *Doctrine des théologiens*, ou *2e partie du Témoignage*, 1792 ; | *Questions sur les serments ou promesses politiques en général, et en particulier sur le vœu de haine éternelle à la royauté* ; œuvre posthume, Bâle, Tourneisen, 1794, in-8°. On pourrait ajouter à cela le *Mémoire* ou *Ouvrage théorique sur les assemblées représentatives*, trouvé manuscrit dans ses papiers. Ce qu'on peut savoir touchant cet écrit, c'est qu'il présentait une réunion d'idées générales sur la formation,

la composition et les attributions des assemblées représentatives. Il paraît que l'auteur pensait que le meilleur mode de gouvernement représentatif serait de concentrer les pouvoirs dans une seule assemblée permanente ou perpétuelle.

*VAUX (Noël JOURDA, comte DE), maréchal de France, né en 1705, au château de Vaux, diocèse de Puy, mort à Grenoble en 1788, entra au service en 1724, comme lieutenant au régiment d'Auvergne, servit avec distinction en Italie, en Corse et en Bohême, et obtint le commandement du régiment d'Angoumois. Sa belle conduite dans les guerres de Flandre lui valut le grade de brigadier, après la prise de Bruxelles par le maréchal de Saxe. Il justifia cette récompense par de nouveaux services, fut envoyé en Corse pour s'y mettre à la tête des troupes, et fut fait lieutenant général. De retour sur le continent, il se distingua à la bataille de Corbach, aux siéges de Cassel et de Wolfenbuttel, au combat de Johannisberg, et fut nommé commandant en second de la province des Trois-Evêchés, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis (1764). Envoyé de nouveau en Corse (1769) pour y commander en chef, il soumit en trois mois cette île, qui jusque là avait paru indomptable. Enfin les preuves de talent et de courage qu'il avait données pendant près de soixante ans, dans dix-neuf siéges, dix combats et quatre batailles, lui méritèrent la dignité de maréchal de France en 1783. Il faut ajouter à son éloge qu'il donna toute sa vie l'exemple d'une scrupuleuse probité et d'un rare désintéressement.

VAUX-CERNAY (Pierre DE), religieux de l'ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de Vaux-Cernay, près Chevreuse, écrivit, vers l'an 1216, l'*Histoire des Albigeois*. Nicolas Camusat, chanoine de Troyes, a donné, en 1615, une bonne édition de cet ouvrage, qui peut être utile pour les événements du XIIIe siècle, et pour réfuter des écrivains modernes qui ont voulu faire l'apologie de ces fanatiques.

* VAUXCELLES (Simon-Jacques BOURLET, abbé DE), littérateur, né à Versailles en 1734, mort en 1802, ne tarda pas à se faire connaître par son talent pour la chaire, qui lui valut le titre de prédicateur du roi et plusieurs bénéfices. Il vécut à Paris, dans la société des gens de lettres, parmi lesquels il comptait pour amis Delille et Thomas, ses anciens condisciples. Il travailla successivement au *Mercure*, au *Journal de Paris*, à la *Quotidienne*, au *Mémorial*, et fut proscrit avec Fontanes et La Harpe, ses collaborateurs à cette dernière feuille (1797). Mais ayant échappé à la déportation et obtenu, après le 18 brumaire, l'autorisation de rester à Paris, il chercha des ressources dans de nouvelles publications littéraires. Sans parler des articles qu'il a publiés dans les journaux, nous citerons de lui : | *Eloge de D'Aguesseau*, Paris, 1760, in-8°; | *Panégyrique de saint Louis*, ibid., 1761, in-4° et in-8°; | *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4°; | *Discours aux enfants du duc d'Orléans*, sur la mort de leur aïeul (Louis-Philippe-Xavier), 1786, in-8°; | une édition des *Lettres de madame de Sévigné*, ibid., 1801, 10 vol. in-12, avec une *vie* de cette dame et des Réflexions sur ses "Lettres"; | un *Commentaire* sur les "Oraisons funèbres" de Bossuet, 1805, in-8°; | des *notes* sur le premier volume des "Mémoires secrets" de Du-

clos, insérées dans le tom. 6 des "OEuvres complètes" du même auteur, édit. d'Auger.

* VAUZELLES (Jean DE), chevalier de l'église de Lyon, vivait au XVI[e] siècle. Il était issu d'une noble famille de cette ville. Ils étaient trois frères : Georges, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, et commandeur de la Torette, qui apporta de Rhodes de précieux manuscrits, dont le célèbre antiquaire Guillaume du Choul sut tirer un bon parti pour ses travaux. (*Voyez* CHOUL.) Mathieu, autre frère, est moins connu, à moins que ce ne soit Mathieu de Vauzelles, avocat du roi au parlement de Dombes, comme le soupçonne l'abbé Pernetti (1), quoique Moréri le donne pour neveu des deux autres. Jean de Vauzelles, dont il est plus particulièrement question dans cet article, fut prieur de Montrotier, et curé de la paroisse de Saint-Romain dans Lyon, laquelle ne subsiste plus. On a de lui : | une *Histoire évangélique*; | un *Traité de l'humanité de J.-C.* Il le dédia à la reine de Navarre, sœur de François I[er]. | La *Traduction* de l'italien de quelques livres de piété. Il avait coutume de mettre à la tête de ses ouvrages cette devise : "Crainte de Dieu vaut zèle", faisant allusion à son nom. Il mourut vers l'an 1557. Son frère Georges mourut cette même année, trésorier du grand-prieuré d'Auvergne. Cette famille a donné des "comtes" à l'église de Lyon. Jean Vaulé, poète latin de ce temps, en latin *Valleius*, a fait sur les trois frères les vers suivants :

Tres fratres celeberrimi optimorum,
Tres vita et genio, et pares amore ;
Quibus una domus tribus, fidesque
Una est, una eadem tribus voluntas ;
Vos sic vivite semper et manete
Humanis pariter diisque grati.

* VAUZELLES (Mathieu DE), jurisconsulte, et neveu de Jean de Vauzelles, auteur d'une "Histoire évangélique", naquit à Lyon vers l'an 1500, reçut le bonnet de docteur, devint avocat-général au parlement de Dombes, et exerça cette place avec beaucoup de distinction. Vauzelles fut un des bienfaiteurs de l'hôpital de Lyon, où il mourut en 1562. Il a laissé un *Traité sur les péages* et des *Notes* savantes sur la déclaration des secondes noces. La Croix du Maine, en parlant de cet ouvrage, dit qu'il est plein de belles et doctes recherches. Papyre-Masson a fait, en vers et en prose, l'éloge de Vauzelles.

* VAVASSEUR (François), jésuite, né en 1605 à Paray, dans le diocèse d'Autun, devint interprète de l'Ecriture sainte dans le collége des jésuites à Paris, où il finit ses jours en 1681, à soixante-seize ans, avec la réputation d'un religieux plein d'une piété solide et sans minuties. Le P. Vavasseur s'est principalement distingué sur le Parnasse latin ; mais il est plus recommandable par l'élégance et la pureté du style, que par la vivacité des images de l'élévation des pensées. Le P. Lucas, son confrère, a publié le recueil de ses poésies en 1683. On y trouve : | le poème héroïque de *Job* : | plusieurs *Poésies* saintes; | le *Théurgicon*, en 4 livres, ou les *Miracles de J.-C.* ; | un livre d'*Elégies* ; | un autre de *Pièces épiques* ; | trois livres d'*Epigrammes*, dont plusieurs manquent de sel. Les bons critiques lui reprochent une exactitude trop

(1) Recherches pour servir à l'histoire de Lyon, ou les Lyonnais dignes de mémoire, tome 1, page 326.

scrupuleuse, et qui est plus d'un grammairien que d'un poëte. Ses vers sentent quelquefois la contrainte. Ses autres ouvrages ont été recueillis à Amsterdam, 1705, in-fol. Ils renferment : | un *Commentaire* sur Job et sur Osée ; | *De forma Christi*, Paris, 1649, in-8°. Il y réfute le sentiment de Nicolas Rigault, qui avait soutenu dans des Notes sur Tertullien, et dans une Dissertation à la fin de son édition de saint Cyprien, que J.-C. était difforme. Il s'y déclare également contre ceux qui appliquent trop littéralement au Sauveur ces paroles du psaume 44 : | *Speciosus forma præ filiis hominum* ; | un Traité *De ludicra dictione*, ou du Style burlesque, contre lequel il s'éleva avec force ; | un Traité de l'*Épigramme* qui offre quelques bonnes réflexions ; | une *Critique* de la Poétique du P. Rapin, critique pleine d'humeur, et qui prouve qu'il n'écrivait pas aussi bien en français qu'en latin.

VAYRAC (L'abbé Jean DE), né In Auvergne, d'où il passa en Espagne, où il demeura vingt ans, et revint à Paris en 1710. Il est auteur d'une bonne *Traduction* des Mémoires du cardinal Bentivoglio, et d'une description de *l'Etat présent de l'Espagne*, Amsterdam, 1719, 4 vol. in-12 : ouvrage exact, où il prouve que tout ce que madame d'Aunoy a écrit sur l'Espagne n'est qu'un enchaînement de fables ou de railleries piquantes pour tourner les Espagnols en ridicule. Il n'y a pas d'autre Français qui ait parlé de l'inquisition d'après des informations aussi sûres et aussi impartial que l'abbé Vayrac. Il est étonnant que l'abbé Bérault, dans son « Histoire ecclésiastique », ouvrage, à quelques inconséquences près, très-estimable, ait mieux aimé copier le socinien Limborch que le judicieux et équitable de Vayrac. (*Voyez* LIMBORCH.) Parmi les divers ouvrages de cet auteur, on cite aussi avec éloge son *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1719, 4 vol. in-12, et puis 5 vol. in-8°.

FIN DU TOME XIX.



Paris.—Imprimerie de BETHUNE et PLON, rue de Vaugirard, 36.





